

LE SERMENT À TARGITAOS

Roman

Yurani Andergan

Yurani Andergan

**LE SERMENT
À TARGITAOS**

Roman

Visitez le site internet de l'auteur et du roman :
courriel : yurani@andergan.eu
site web : www.andergan.eu

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2 et 3° alinéa), d'une part, que les " copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective " et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, " toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants causes est illicite " (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du code de la propriété intellectuelle.

© Yurani Andergan, 2012.

© Éditions Verintuva. 2012, pour la version française

ISBN 978-2-9536310-3-6

CHAPITRE I

Midas, le roi musicien

Gordion, capitale de la Phrygie, en l'an 679 avant l'ère chrétienne, 26^{ème} année du règne de Midas III.

Le Fastueux, le Munificent, le Roi-Musicien. Ainsi était qualifié Midas III, le souverain des Brugi, les Phrygiens antiques, par ses sujets et les ambassadeurs étrangers.

Quel autre que lui aurait pu être vêtu aussi magnifiquement ? Sa longue robe était absolument unique, de soie, une matière divine venue du lointain et mythique pays oriental des Sères, teinte à la pourpre de murex, ce coquillage éblouissant récolté sur les rives de la Grande Mer, brodée et passementée de fils d'or. Aucun autre monarque de la Terre ne possédait un tel vêtement, à la valeur inestimable. Le lourd torque et sa double chaîne aux délicats maillons, les épais bracelets incrustés de saphirs et d'émeraudes et les bagues aux doigts, sauf les pouces, tous les bijoux qu'il arborait étaient également d'or, pas loin de trois mines au total. Même sa barbe bouclée à la manière assyrienne était entremêlée de courts torons dorés, dessinant de subtils motifs. La vive lumière de fin d'après-midi qui rayonnait à l'oblique par les grandes fenêtres de la façade occidentale du palais le faisait briller à chaque mouvement. Quand elle accrochait le torque, son visage réel en devenait presque invisible tant le disque flambait et renvoyait son effigie gravée dessus, substitution symbolique et immortelle.

L'ambassadeur assyrien se prosterna longuement, trois fois. Ses cadeaux avaient été acceptés, avec sourire. Midas fit signe à l'un de ses conseillers. Celui-ci s'avança et remit au visiteur, disposées sur

une espèce de coussin, deux énormes broches en or, figurant un taureau foudroyant, pour son nouveau souverain Assarhaddon.

L'or, ce métal fabuleux et divin, accompagnait partout Midas. Les aèdes et les chantres qui parcouraient le monde, des éloignées et antiques cités sumériennes jusqu'aux rivages grecs et ligures, des froides contrées hyperboréennes jusqu'au brûlant désert égyptien, les voyageurs et les négociants cupides, les nomades et les mercenaires à l'épée vénale, les représentants étrangers et les scribes serviles, tous répandaient la légende du roi Midas, celui qui possédait le don de transformer tout ce qu'il touchait en or.

De fait, le métal brillant, celui que les hommes avaient maîtrisé le premier, celui qui se révélait immortel, celui qu'on pouvait refondre à l'infini, celui qu'on pouvait travailler plus fin qu'une peau et plus long qu'un fil de toison, celui qui ne cessait jamais d'éblouir, le cadeau parfait des dieux, diffusait son éclat sur tout le royaume des Brugi. Midas semblait l'enfanter comme l'araignée son filament de soie tissant inlassablement sa toile.

Il couvrait d'or les temples, les monuments, les statues et objets votifs, ses habits et ses proches. Il faisait même fabriquer par milliers de petits jetons dorés et gravés à son signe qu'il distribuait par poignées à son peuple lorsqu'il lui plaisait de se promener sur son char au travers des rues et places de sa capitale Gordion ou de Pessinous, la cité dédiée à Cybèle, leur divinité tutélaire. Celui-ci apparaissait inépuisable : le sang de Midas, tel les aèdes le glorifiaient.

Les ambassadeurs et hommes un peu sensés savaient bien que cette prodigalité n'avait rien de magique et s'expliquait assez aisément. Ils n'en étaient pas moins subjugués, comme les crédules et tous ceux qui aimaient à considérer leur souverain comme un être doté de pouvoirs quasi divins. Les mieux informés n'ignoraient pas que le pays des Brugi comptait plusieurs rivières charriant le pactole des entrailles de la Terre, lequel s'était accumulé en des temps préhumains dans leur lit et leurs rives sableuses ; que les dieux avaient enfermé en certaines de ses montagnes des trésors de

matières précieuses qu'il suffisait de creuser pour les extraire ; que Midas exigeait de tous les peuples et cités qu'il dominait des tributs d'or et d'argent faramineux ; et surtout, qu'il se servait du métal envoûtant comme d'un outil de gouvernement et de propagande permanent. Sa munificence était toute politique et de crédulité publique. Sa grandeur et, accessoirement, celle de sa nation croissaient et se renforçaient à l'aune de ses libéralités.

Mais cette richesse ne manquait pas d'attirer la convoitise de beaucoup, ses voisins immédiats d'évidence, mais plus encore les belliqueux et orgueilleux souverains, Assyriens au premier chef. Les rapports avec ces derniers étaient tout de subtil équilibre et impression, d'alliances volatiles et d'influence mutuelle, d'épisodes aigus et de rémissions térébrantes.

Il n'empêche, à l'instant où son serviteur déposait sur la petite table prévue à cet effet les fines plaquettes d'argile authentifiant ses lettres de créance, écrites en araméen alphabétique, la langue des relations internationales, l'ambassadeur d'Assarhaddon ne pouvait détacher ses yeux du monarque étincelant qui se tenait majestueusement devant et en hauteur de lui.

Si l'empire de son maître et souverain se fondait sur la puissance de ses armées et la multitude de ses vassaux terrorisés, la force de Midas relevait d'une autre nature, de sa faculté à attirer naturellement les fidélités, à les récompenser non en places fortes et cohortes d'esclaves, mais en faste et cadeaux somptueux, de faire chanter ses louanges par des milliers de voix anonymes et artistes stipendiés pour leur talent et non par quelques hérauts officiels ennuyeux. La richesse qu'il déployait était ostentatoire, mais surtout circulait et innervait en profondeur son territoire, loin d'être seulement thésaurisée en des temples et des coffres-forts.

Le fastidieux cérémonial protocolaire maintenant accompli, Midas fit signe à l'ambassadeur de s'installer confortablement, à portée de fruits variés et suaves, de boissons capiteuses et enivrantes, sur des coussins profonds et délassants.

Des musiciens apparurent, qui commencèrent bientôt à laisser s'échapper de douces mélodies. Il y avait là flûtes, phorminx, syrinx, aulos, mais aussi harpe et lyres. Les instruments jouaient ensemble par famille. Un rhapsode vint chanter une composition compliquée, à laquelle l'Assyrien, en dépit de sa bonne connaissance de la langue Brugi, n'entendit goutte. Ensuite, ce fut au tour d'un aède de déclamer un long récit à la gloire du roi et de son père, l'illustre Gordias, auquel la capitale devait ses fondations actuelles et son nom, accompagné à la lyre.

Les premiers musiciens s'éclipsèrent et prirent place les maîtres, renommés d'un bout à l'autre du monde civilisé, Seilenos le joueur de syrinx et Marsyas l'incomparable aulète. Et tous deux de se lancer dans une composition enlevée, joyeuse et appelant à la fête. Leurs visages s'animaient de rides folâtres, au poulx de leurs doigts musiciens, dodinant leur tête et leur corps en savants et harmonieux balancements.

Bientôt, Midas en personne vint les accompagner, toujours somptueux et étincelant. Se saisissant d'un aulos décoré d'arabesques finement ciselées et incrustées à la feuille d'or, il se mit à jouer à l'unisson avec l'aulète. La flûte double anchée en roseau lâchait ses notes pointues en agréables piqures, ponctuées de lancements suraiguës.

L'ambassadeur, pourtant peu porté sur la musique, dut cependant admettre le talent incontestable du roi et que son titre de Roi-Musicien dont il aimait à s'entendre qualifier n'était en rien usurpé. Sa cour était un haut lieu artistique et les musiciens y occupaient le premier rang, avant même les sculpteurs et autres génies manuels.

Après avoir joué un assez long moment, Midas reposa l'instrument et laissa les deux virtuoses continuer d'enchanter les chanceux invités au palais. Son visage était rouge d'avoir tant soufflé, rouge de contentement et de joyeuse vie. Il alla courtoisement saluer l'Assyrien, compassé dans ses coussins mais l'œil vif et qui n'avait cessé de détailler un à un chacun des individus présents. Puis, entouré de quatre serviteurs empressés, le

monarque s'éloigna avec majesté dans sa robe de soie, de pourpre et d'or, le port altier et les gestes affables cérémonieusement adressés. La grande porte du palais se referma sans un grincement derrière lui.

Le protocole voulait que le diplomate attendît encore une heure avant de pouvoir à son tour s'en repartir et regagner la luxueuse maison qui avait été mise à sa disposition et autour de laquelle patrouilleraient des gardes royaux pour garantir sa protection. Insigne honneur fait à lui-même et surtout à son seigneur, le glorieux et tout puissant Assarhaddon, six jeunes vierges belles comme l'aube sur l'horizon avaient été affectées à son service personnel, nuit et jour. La musique, les fruits exquis et les boissons délectables l'avaient mis d'entrain et il avait hâte de papillonner librement.

Après les musiciens se produisirent des jongleurs et autres facétieux, pour son plaisir et celui des importants Brugi qui étaient restés après le départ du roi. L'ambassadeur, quoique légèrement grisé, se mit à réfléchir.

L'alliance entre l'Assyrie et la Phrygie constituait l'une des pierres angulaires de la politique extérieure de son maître et les relations étaient globalement satisfaisantes et se traitaient sur un pied d'égalité depuis déjà de nombreuses années entre eux. Cela tenait pour beaucoup à l'habileté de Midas. Si la Phrygie faisait figure de royaume déjà ancien, son histoire et celle des Brugi ayant scellé la chute de l'empire hittite cinq siècles auparavant, avant de s'affirmer peu à peu de décennie en décennie, en réalité sa puissance tangible était entièrement le fait de la dynastie actuelle, fondée par le grand-père du monarque. Mais c'était surtout son père, Gordias, qui l'avait assise et développée. Et Midas de poursuivre brillamment.

L'Assyrien récapitulait qu'il abordait sa vingt-sixième année de règne, qu'il avait cinquante ans passés et que, s'il paraissait en excellente santé et disposer de toutes ses capacités, il n'en était pas

moins mortel et sa fin devait être envisagée. Tout changement de souverain avait des conséquences, intérieures par nature, mais aussi au titre des relations internationales, le seul plan qui l'intéressait.

Midas avait perdu ses deux fils légitimes. De la première de ses trois épouses successives lui restait encore une fille, Pessinae. De ce qu'il en savait, celle-ci avait épousé, il y avait déjà longtemps, un obscur chef d'une tribu nomade plus ou moins sédentarisée au bord de la Mer Sombre, dans une région connue sous l'étrange dénomination de Themis-kura. Toujours d'après ses informations très éparées, elle serait vivante et aurait donné le jour à un garçon, âgé d'une dizaine d'années, portant le nom de Themisas, ou Tekmesas peut-être, qui serait donc le petit-fils du monarque phrygien. En outre, selon les coutumes locales et royales en matière de succession, il semblait bien qu'il en fût l'héritier présomptif. Quelque chose de sûrement difficile à admettre pour les dignitaires et les hommes en cour à Gordion. Et au premier d'entre eux, le prince Mygdoon, le frère cadet du roi.

L'Assyrien observait ce dernier, de l'autre côté de l'espace où cabriolaient les acrobates. Tranquillement adossé à un pilier, il n'accordait qu'une attention de circonstance aux exhibitions, sauts et jongleries qui tiraient pourtant des « oh ! » inquiets et des applaudissements sans retenue à la majorité de l'assistance.

Le prince Mygdoon n'avait pas la prestance naturelle de son aîné, la civilité maniaque et toute diplomate qu'il manifestait à chacun, plus petit et râblé, les jambes torves et le teint hâlé, mais il dégageait une impression de détermination et de force brute qui le rendaient complémentaire et craint.

Il était le chef de l'armée, régulièrement en campagne aux confins du royaume à soumettre de nouveaux peuples, à extorquer les tributs et assurer la sécurité des frontières et traquer les bandes pillardes et nomades divers. Il tenait à sa main les troupes qu'il avait organisées et pérennisées, en s'inspirant notamment de l'Assyrie, son modèle militaire. À la cour de Gordion, il s'ennuyait, peu attiré, à la différence de son frère monarque, par les arts, la vie

fastueuse et les plaisirs sophistiqués. Il commandait la force, il ne raisonnait et ne vibrait que pour elle.

Homme redouté et redoutable, il avait toujours manifesté une loyauté sans faille envers Midas, lequel savait exploiter avec justesse ses compétences et canaliser son énergie tranchante. Mais qu'en adviendrait-il si celui-ci venait à disparaître et que lui succède l'enfant Themisas, placé sous la coupe d'un conseil de courtisans ? Que ferait Mygdoon, lequel comptait lui deux fils adolescents ? Ne serait-il pas tenté de s'imposer ?

L'Assyrien supputait toutes les éventualités. À moins que Midas lui-même n'ait déjà envisagé que son frère soit son successeur ? Cela n'était pas forcément une hypothèse absurde, corroborée par le fait que l'héritier présomptif n'était pas élevé à la cour, ce qui eût été logique. Son regard s'attardait sur lui. Comme s'il avait senti un fer le transpercer, Mygdoon tourna la tête et le braqua, de ses petits yeux noirs et durs. Aucun des deux ne cilla, restant ainsi de longues secondes à se sonder, jusqu'à ce qu'un serviteur portant un plateau de fruits et de baies rouges rompe leur champ. L'instant suivant, Mygdoon s'était éclipsé.

Contrairement aux édifices assyriens, bâtis pour l'essentiel en brique séchée, fragile, de faible pérennité et n'autorisant guère de développement vertical, le palais de Gordion paraissait s'élever dans les airs. Si l'Assyrien eût été architecte, il en aurait admiré la conception novatrice.

La salle d'apparat et d'honneur en était l'illustration parfaite. Une grande travée centrale, d'une dizaine de mètres de largeur sur plus de trente de long était encadrée de deux galeries basses qui en doubleraient la surface. La savante et légère charpente en bois prenait appui sur deux alignements de forts piliers en pierre et colonnes intercalées, portée à une hauteur considérable. La lumière était diffusée par de larges ouvertures à pans obliques ménagées dans les fins murs de remplissage de la section supérieure.

À mi-hauteur, au-dessus des portiques, courait tout autour un étage, pour partie ouvert et de circulation et pour le reste compartimenté en plusieurs loges fermées ou obscures. Dans l'une d'entre elles, très sombre, mais dont l'orientation ingénieuse offrait une vue discrète sur l'ensemble de la salle en bas, se tenait encoigné sur un tabouret étroit Midas, avec quelques confiseries disposées sur un guéridon à portée de main.

Un homme vint le rejoindre et s'asseoir à son tour, cette fois-ci sur la petite banquette latérale en pierre.

— Alors Mygdoon, que penses-tu du nouvel ambassadeur que nous envoie Assarhaddon l'Assyrien ? lui demanda le roi à voix basse.

— Mon avis ? Je n'ai pas d'opinion définitive pour l'instant. Il me donne juste l'impression d'être sensible à la bonne chère et à l'apparat que tu déploies, probablement une bonne dose de vénalité. En revanche, rien du bravache ou d'un soldat. Un diplomate, quoi.

— Je l'ai bien observé tout à l'heure au moment où jouaient Ménès, Seilenos et Marsyas. La musique ne l'intéressait guère et ses yeux furetaient de tous les côtés, comme s'il cherchait quelque chose ou... à apercevoir quelqu'un. Fais mener une enquête discrète, ne le lâche pas d'une sandale, surtout lorsque je serai à Pessinous pour les cérémonies et la dédicace du nouveau temple de Cybèle. Découvre quels sont ses contacts ici à Gordion. Les Assyriens, depuis l'époque de Sargon, ont des espions partout, c'est ce qui fait l'une de leurs vraies forces, qui les renseignent en permanence. Nul doute qu'ils vont essayer de rentrer en relation. Je veux absolument identifier le ou les traîtres qui opèrent au sein même de mon palais.

— Et je fais quoi alors, je trucidé l'infâme ?

— Non, Mygdoon, surtout pas. Ils ne doivent en aucune manière se douter que nous savons et les avons démasqués. Nous pourrions alors nous en servir pour leur distiller de fausses informations ou orienter des rumeurs propices à notre politique et nos intérêts vitaux. En dépit de la remarquable action que tu mènes et de la qualité de notre armée que tu as organisée et développée, notre royaume reste une puissance de second rang en terme strictement

militaire. C'est pourquoi nous devons jouer d'autres armes. Tu vois bien, les Assyriens ne font pas différemment en fin de compte. Ils s'appuient d'abord sur un réseau d'informateurs qui leur révèle les faiblesses de leurs voisins. Et ils attaquent toujours à bon escient, sans avoir nécessairement besoin de troupes pléthoriques.

— Avec l'or, on achète n'importe qui, c'est sûr, lâcha avec un soupir désabusé Mygdoon.

— Oui, mais les hommes vénaux peuvent être retournés à tout moment. Ce qui est plus important, c'est l'information, celle qu'on obtient très en amont. C'est grâce à des renseignements discrets de première main, confrontés et analysés avec soin, qu'on prend les bonnes décisions et qu'on peut intervenir avec le maximum d'efficacité et le minimum de risques. C'est pourquoi je veux à tout prix découvrir quels sont les espions assyriens chez nous. Mais attention, et je te le redis très précisément, notre alliance actuelle avec Assarhaddon est primordiale, cruciale même. L'Urtu mijote un plan et des attaques. Le contexte politique a beaucoup changé ces dernières années. Rusa y a succédé à son père Argishti et a accueilli le fils assassin de Sennacherib, lequel rêve de s'emparer du trône de son frère Assarhaddon. Ils sont tous les deux en train d'essayer de soudoyer des gouverneurs et des vassaux assyriens et j'ai des informations comme quoi Rusa recruterait des mercenaires du côté du pays des Mèdes et autres tribus orientales. On n'est plus à l'époque de Sargon qui menait chaque année une campagne destructrice en Urtu et les laminait à chaque fois. Assarhaddon est sur la défensive et c'est pourquoi il a besoin de nous, autant que nous de lui. S'il est attaqué, nous devons à tout coup entrer en guerre et, par une action éclair de nos contingents Mushki avancés, fondre sur le flanc occidental de Rusa, au moment où ses armées auront quitté leurs montagnes et seraient engagées dans la grande plaine du Tigris.

— Ce serait bien la première fois que ces pleutres d'Urtéens s'aventureraient en plaine. Ils préfèrent se terrer dans leurs forteresses et attendre qu'on les défie pour mieux surprendre ensuite les arrière-gardes dans les défilés et s'emparer des convois de ravitaillement. Je les vois mal lancer des offensives classiques en terrain ouvert.

— Sauf s'ils font appel à des alliés cavaliers et très mobiles. Rappelle-toi, il y a trente ans, du temps de notre père, quand avaient surgi de nulle part ces nomades à bonnet pointu, tu sais ceux qui comptaient même des femmes dans leurs rangs, et qui avaient ravagé tous nos pays durant quelques années avant de disparaître, comme par enchantement.

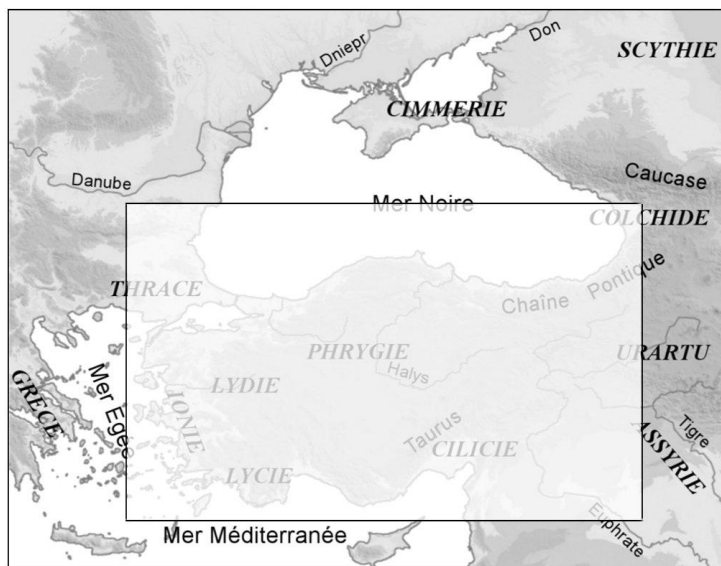
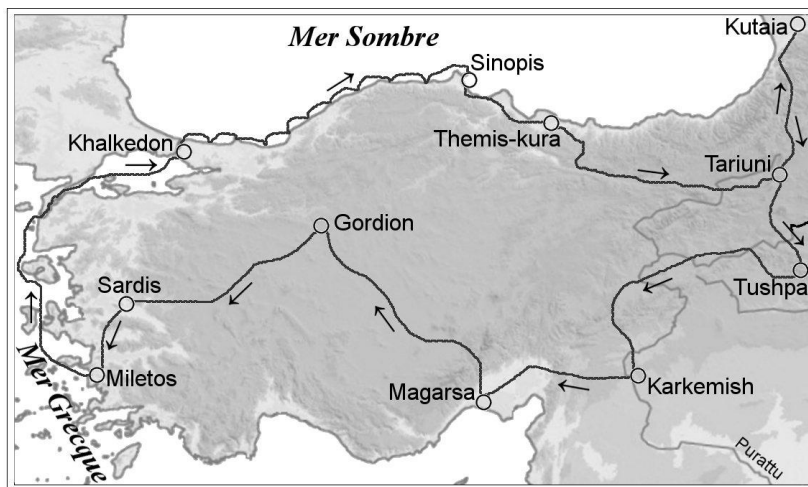
— Je ne me souviens guère, j'étais trop jeune à l'époque, contrairement à toi. C'est sûr que la cavalerie est un élément important dans une armée, nous sommes d'ailleurs trop faibles de ce côté-là. Mais je ne fais pas confiance aux mercenaires, et encore moins aux barbares versatiles qui n'ont comme objectif que le pillage. Mais note bien que les Assyriens ne sont pas mieux lotis que nous sur ce plan, et pourtant ils disposent de la meilleure armée du monde.

— Certes, mais la clairvoyance d'Assarhaddon n'est probablement pas sa qualité majeure. À ce qu'on dit, il est obsédé par l'idée d'être assassiné, comme son père. Il ne sort jamais de son palais et, paraît-il, se ferait remplacer par un sosie lors des cérémonies officielles. Que c'est drôle ! Sauf que moi je ne suis pas obnubilé comme lui par les astrologues et autres magiciens, lesquels lui racontent ce qu'il veut ouïr, faillit s'esclaffer Midas, retenant son rire pour qu'on ne l'entendît pas de la salle en bas. Il faudrait d'ailleurs voir à en corrompre l'un d'entre eux, cela nous serait utile. Va, mon frère, et tiens-moi informé.

Le prince Mygdoon se leva de la banquette où il se tenait penché. Il serra fraternellement la main que lui tendait en arrière Midas et se glissa à l'extérieur du minuscule passage, à l'extrémité de l'étroit et long boyau qui faisait office de corridor d'accès à la loge discrète et débouchait derrière une lourde tenture de feutre figurant une scène de chasse à l'onagre, dans les appartements royaux.

Midas porta à ses lèvres quelques savoureuses groseilles, charnues et un peu acides. Dans la pénombre de son observatoire, nul ne pouvait le deviner d'en bas. Même l'Assyrien qui, un moment, avait semblé attarder son regard sur cet espace bizarrement sombre et rentrant, ne pouvait le voir, il le savait et s'en complaisait.

Rares étaient ceux qui connaissaient les deux faces du roi, celle publique, avenante, onctueuse et majestueuse du musicien à l'épaisse barbe bouclée soignée et la démarche souple, et celle secrète, grêlée, à la calvitie prononcée et les oreilles démesurées, qui, bonnet ôté, observait et écoutait dans l'ombre. « Ah ! Il va falloir s'occuper de Khrishpay maintenant et lui faire parvenir un message pour la prochaine opération au-delà de la mer, sans que Mygdoon soit au courant cela va de soi », se souvint-il tout à coup.



CHAPITRE II

Maltvai, le banni

Tariuni (actuelle Erzurum), région des sources de l'Euphrate, en Urartu, en l'an 679 avant l'ère chrétienne, 6^{ème} année du règne de Rusa II.

Les bergers avaient bien choisi l'endroit pour établir le campement, une étroite reculée aux parois abruptes. Il avait alors suffi pour parfaire l'enclos de simplement barrer le côté ouvert par des entassements sommaires de pierres, branches, buissons et bois mort appuyés sur quelques arbres épars opportunément situés. Le grand feu qui brûlerait toute la nuit à l'entrée et les chiens qui se réveilleraient au moindre mouvement complèteraient le dispositif, les hommes pourraient dormir l'esprit tranquille et sans crainte que les bêtes se dispersent ou d'être surpris par des visiteurs impromptus. Une petite source au fond du vallon qui clapotait dans les rochers, suffisante pour abreuver tout le troupeau, en faisait un lieu en tous points idéal.

Le chef guide avait décidé de faire halte trois jours en cet endroit, qu'il connaissait bien pour y faire étape chaque année et qui offrait à proximité des pâturages au vert tendre et tentateur. Après plus de deux semaines à cheminer par les sentiers escarpés et les défilés sauvages de la montagne, cette pause était attendue par tous, tant les bêtes que leurs gardiens.

Les deux cents moutons étaient serrés les uns contre les autres, bêlant de temps à autre. Les chèvres, elles, plus aventureuses, s'étaient dispersées à l'intérieur du grand enclos naturel, s'attaquant aux arbres et leurs feuilles, n'hésitant pas à se hausser et grimper sur les branches basses, voire même à escalader quelques amas

rocheux. Les chiens avaient cessé leur inlassable surveillance et un à un venaient s'allonger aux pieds des bergers qui pouvaient enfin se reposer après avoir installé le campement. Les quatre mules qui les accompagnaient avaient été débâtées et attachées tout proche, broutant paisiblement dans la limite de leur longe.

Le soir allait tomber et deux hommes étaient en train de préparer le repas. Un mouton gras avait été sacrifié et nourrirait les bergers de sa chair rôtie. Sa toison dépecée serait nettoyée sommairement et pliée dans un grand sac, avec celles qui s'y trouvaient déjà. Une outre de lait frais circulait de main en bouche.

Maltvai s'en revenait d'avoir été poser quelques pièges pour le lendemain. Il n'avait eu aucun mal à repérer les sentiers invisibles qu'empruntaient les animaux pour aller se désaltérer à leur source habituelle. Demain, ses compagnons pourraient se repaître d'autre viande que le sempiternel mouton, du chevreuil sûrement et avec un peu de chance du sanglier. Lorsque les hommes et le troupeau reprendraient le chemin, il les quitterait peu après. Ceux-ci bifurqueraient alors vers le sud-est, direction les cités de Menuashe et d'Argishtiuna au coeur du royaume d'Urartu, leur destination finale.

Là-bas, les bêtes seraient troquées contre du blé, des outils, des métaux, des tissus fins, des objets votifs. Quelques mules nouvelles complèteraient celles ayant fait le voyage aller et les bergers se hâteraient de repartir en sens inverse, de regagner avant l'hiver leur peuple et leurs villages situés de l'autre côté de la grande chaîne montagneuse, sur les pentes dominant la Mer Sombre¹. Leur retour serait plus rapide. Avec leurs lambins de moutons et leurs chèvres vagantes, ils ne parcouraient guère que deux parasanges² les meilleurs jours, et plus souvent moitié moins lorsque le relief était difficile. Avec les seules mules, ils avançaient largement au double.

¹ Mer Sombre : Mer Noire

² parasange : ancienne mesure de distance perse (environ 5,6 km)

Maltvai les avait croisés une dizaine de jours auparavant et, comme ils allaient avec leur troupeau plus ou moins dans la même direction que lui, il s'était joint à eux, quand bien même leur progression était lente au regard de l'allure dont il avait pris l'habitude. Au moment de leur rencontre, il s'apprêtait à s'engager vers le nord-est, à travers une région montagneuse fort accidentée et qu'il ne connaissait nullement, pour gagner les gorges du haut Tchorokh. Après réflexion, il s'était convaincu que la piste classique, celle qu'il avait empruntée la première année en sens inverse et qui passait plus à l'est, plus longue, serait tout de même plus sûre et moins éprouvante. Et puis, l'occasion de cheminer quelque temps avec des compagnons de voyage était tentante. Ce n'était pas souvent que le hasard se présentait si favorable.

Les bergers étaient bien organisés et d'abord engageant. Les voyageurs étaient rares dans ces régions reculées pratiquement vides d'hommes et les quelques habitants se regroupaient en des hameaux inaccessibles. Il s'était bien entendu avec eux, échangeant sans trop de difficulté dans leur idiome, un dialecte intermédiaire entre son colche natal et la langue ancienne des Khald-katsi³ qu'il connaissait bien. Ils appartenaient au peuple Mossynoikhi, un ensemble de tribus et clans éparpillés entre mer et montagne, implantés depuis fort longtemps, mais que leurs traditions et légendes apparentaient aux Kolkhi⁴, Makroni, Tibareni et autres Meskhi. Autant dire des cousins.

— Alors, tu nous quittes demain ou tu restes encore un peu avec nous ? lui demanda Metskhvare, le chef des bergers, un grand gaillard qui en était à sa dixième transhumance.

— Non, pas demain, mais lorsque vous reprendrez la piste. Je ne suis pas à deux ou trois jours près, répondit Maltvai en s'asseyant à côté de lui, une grosse tranche de gigot rosé à la main.

— Tu regagnes ton peuple ? Sans détours ?

— Oui, enfin normalement. Cela fait plus de huit années que j'en suis parti.

³ Khald-katsi : proto-peuple des Khaldes, Chalybes, Urartéens

⁴ Kolkhi : Colches (peuple de l'ancienne Colchide, Géorgie occidentale)

Metskhvare le fixa plus attentivement. Les bergers étaient plutôt des gens taiseux et respectueux des silences. Mais la question lui brûlait les lèvres. Huit ans parti de chez soi ? Ce voyageur expérimenté, ce compagnon agréable, cet homme solitaire devait avoir quelque chose de lourd sur la conscience pour s'être ainsi coupé si longtemps des siens. Il ne put s'empêcher de l'interroger :

— Huit ans, c'est long effectivement. Moi et mes compagnons bergers nous sommes absents de chez nous six mois par an, c'est déjà beaucoup, mais nous le faisons pour survivre et faire vivre nos familles grâce à nos échanges. Mais huit ans ! Dis-moi, excuse-moi d'être probablement indiscret, mais quelle raison impérieuse t'a poussé à quitter les tiens ? On ne part pas à l'aventure et au risque de périr à tout moment sans de profonds motifs ?

— De profonds motifs ? soupira Maltvai. Un pari, une offense... un orgueil démesuré.

Et Maltvai de détourner les yeux et revoir le passé. De sa jeunesse heureuse, il conservait le souvenir d'une insouciance permanente, des jours faciles et futiles où la vie et les plaisirs s'ouvraient devant lui, sans effort, sans contrainte, sans vergogne.

Son père était un personnage important du royaume colche, maître des métaux. Il avait la haute main sur le monopole royal des mines. Le fer, le cuivre, le plomb, l'arsenic qui s'extrayaient en Colchide appartenaient au roi et faisaient l'objet d'un commerce intense et de taxes considérables. De même, l'étain qui arrivait de contrées lointaines, indispensable à la production de bronze, était d'abord livré aux magasins royaux avant d'alimenter pour façon les forgerons locaux. Et les ateliers principaux, d'où sortaient en quantité armes, outils et objets précieux, étaient également de son ressort et sous son autorité. Sa compétence, son intégrité relative et son entregent lui avaient permis de faire partie du premier cercle du royaume et de s'y maintenir sous trois monarques successifs. Et ses enfants de grandir à Kutaia, la capitale, à côtoyer les princes et fils de dignitaires palatins.

Maltvai, l'aîné, avait reçu une éducation à la fois soignée et très libre. Dès son plus jeune âge, il avait accompagné son père lors de ses tournées d'inspection et s'était frotté aux réalités formatrices, les voyages à dos d'âne ou de cheval, les attaques nocturnes de bandits ou d'ours, les descentes dans les entrailles minières, la dure condition des humbles. Aussi, lorsqu'il retrouvait Kutaia, la vie facile et protégée de la cour, les serviteurs empressés et les multiples délices attachés à cette situation, se comportait-il par un effet de contrepoint en odieux prétentieux. Un arrogant orgueilleux qui s'imposait sans mal à ses amis de rang et de jeunesse, servi en outre par un physique à la fois robuste et agréable. À seize ans, il était incontestablement l'un des jeunes gens les plus prometteurs du pays. Ne lui manquaient que l'instruction militaire, réservée aux seuls princes, et les honneurs afférents, symbole criant de sa roture qui le mortifiait. Pour tous, il était évident qu'il reprendrait la charge de son père et, comme lui, se satisferait de cette position qui conférait richesse et reconnaissance sociale, à défaut de faire partie de la famille royale. Cela lui parut fade et sans panache.

Comme la plupart de ses amis privilégiés, il s'était très tôt divertì avec les servantes à domicile ou les belles qui papillonnaient autour du palais, et même des inconnues croisées à la bonne fortune de sa formation minière, à la fonte et à la forge. Mais, un soir de beuverie avec quelques compagnons dorés, il avait fait le pari insensé de séduire les princesses, les deux filles du roi Ketiltavadi, promises en mariage à des souverains étrangers. Il les connaissait depuis toujours, ayant grandi plus ou moins dans leur entourage. De mignonnes qu'elles étaient enfants, elles avaient perdu toute beauté et n'avaient plus pour elles que leur rang et leurs rêves éthérés. Il avait manœuvré avec habileté et était arrivé à ses fins, presque trop facilement. Il avait remporté son audacieux pari et l'avait célébré sans guère de retenue avec ses amis avinés.

L'affaire était évidemment venue aux oreilles du monarque, lequel, personnage très rond et d'une grande intelligence politique, aurait passé la chiffe à poussière si cela n'avait pris tournure passionnelle. Sa cadette, un laideron qu'aucun artifice ne parvenait à rehausser, sujette qui plus est à des extases mystiques aiguës, était

tout bonnement tombée amoureuse de Maltvai et s'était mise en tête que ce serait lui et aucun autre. Cette situation risquait de dégénérer et son roi de père avait fini par admettre son impuissance à raisonner et même menacer sa fille. Tant pis pour l'alliance matrimoniale envisagée avec le seigneur du lointain pays de Kummuhu, laquelle ne pouvait au demeurant qu'indisposer leur voisin commun, le puissant Argishti d'Urtu. Et chacun de penser alors que l'ambitieux fils du maître des forges et métaux avait réussi avec brio son coup et que toutes les portes lui seraient désormais ouvertes. Gendre du souverain et beau-frère de son successeur, un jeune homme maladif, et qui sait ?

Mais lorsque, en marge d'une célébration à leurs dieux tutélaires au temple du palais, le roi avait pris à part Maltvai et lui avait annoncé son accord, en lui prodiguant de grandes marques de familiarité et lui avouant sa joie au fond sincère de voir sa fille heureuse, le prétendant arrogant avait tout brisé. Il avait fait le crâne et lui avait déclaré que celle qu'il voulait, ce n'était pas la cadette, mais l'aînée, plus avenante et moins compliquée. Ketiltavadi avait reçu de plein fouet l'outrage inouï et il aurait fait massacrer sur le champ l'insensé par ses gardes s'il ne s'était trouvé dans un sanctuaire. Et Maltvai était resté impavide, sans une once de contrition.

La sentence était tombée le lendemain, il était banni. L'intervention en catastrophe de son père avait empêché qu'on l'exécutât. Le jour même, il était emmené sur un âne, mains liées, et conduit aux limites méridionales du royaume par un petit détachement de soldats.

Il avait tout perdu, tout gâché. Il avait alors pris la piste, sans objectif précis, sans même de volonté de revanche, anéanti. Ses pas, mus par une mécanique inconsciente, l'avaient mené au cœur du pays d'Urtu. Il y avait passé deux saisons, occupant tous les emplois imaginables, survivant dans une sorte de néant mental et d'horizon figé.

Et puis l'instinct de vie et de curiosité avait fini par émerger, au

terme de cet entre-deux dont il aurait du mal à se souvenir par la suite, mais épisode fondamental dans sa rédemption. « Ne reviens pas en Colchide avant la mort du roi », lui avait glissé le capitaine au moment de le relâcher parvenus à la frontière. Eh bien, il attendrait le temps nécessaire et, d'ici là, il se forgerait un vécu humain à la hauteur des humbles qu'il côtoyait désormais chaque jour. Il découvrirait le monde et en rapporterait des enseignements multiples et utiles, des inventions nouvelles, des connaissances étrangères, l'expérience de l'aventure sans égide.

Il s'était mis en route vers l'occident, laissant l'Urartu, son grand lac Nairi et sa capitale Tushpa. De Meliddu et le Kummuhu sur la boucle du Purattu, il avait obliqué au sud vers les anciennes provinces hittites du Mitanni, contrôlées par les Assyriens. Le contraste avec la Colchide, l'Urartu et les terres khaldes du nord était frappant. Physiquement tout d'abord puisqu'on passait de pays montagneux et de hauts bassins à des paysages ouverts de plaines et basses collines, régions où l'agriculture n'était plus limitée à quelques champs éparpillés, mais s'étendait largement au sein de terroirs quadrillés d'agglomérations et de cités. Au plan linguistique, le fond hurrite subsistait, même si les langues sémitiques araméenne et babylonienne étaient désormais d'usage quotidien. Mais c'était la société elle-même qui en était profondément différente, très stratifiée.

La majorité des villages et hameaux avaient surgi par volonté politique et militaire, peuplés de tribus vaincues en d'autres marges du vaste empire assyrien et qui y avaient été déplacées et réduites en servitude. On y rencontrait également des esclaves domestiques en grand nombre. Les étrangers et vagabonds étaient très vite repérés et pourchassés dans ces territoires hautement organisés et surveillés. Dans la région de Karkemish, Maltvai avait été pris à plusieurs reprises et une fois même avait été assujetti un mois durant à la plèbe d'une immense exploitation, dirigée par un fonctionnaire cruel, avant de pouvoir s'échapper. Son caractère s'était fortifié et son endurance à la mesure. Les Assyriens, voilà un peuple qui ne lui laisserait pas de bons souvenirs. Dans les autres principautés vassalisées comme le Gurgum, le Tabal ou la Cilicie,

la mainmise impériale était moins prégnante et il avait pu circuler à peu près librement.

Il avait touché à la Grande Mer⁵ dans le pays de Kwe, qui comptait plusieurs ports. Dans l'un, Magarsa, le nombre et la taille des navires le stupéfièrent. Le commerce qui s'y opérait était considérable et occupait une multitude de gens et des caravanes de marchands y arrivaient ou en partaient presque toutes les semaines. Ses connaissances en matière de métaux et de métallurgie lui furent précieuses. Il s'associa avec un Grec de Miletos⁶, un nommé Axiokos, qui y tenait comptoir et il put, en quelques mois, développer un lucratif négoce et envisager des trafics à vaste échelle.

Mais, instruit par l'expérience, dès que l'occasion s'en présenta, il préféra abandonner ce territoire sous férule assyrienne pour s'en aller se mêler à un convoi d'une centaine d'ânes, chargés de cuivre chypriote, d'étain d'Asie centrale et de luxueuses étoffes phéniciennes, qui assurait une liaison avec le royaume de Phrygie du roi Midas, celui dont il se disait que tout ce qu'il touchait se transformait en or. Il avait fallu près de deux mois à la caravane pour atteindre Gordion, à travers les confins disputés du Tabal puis les Portes de Cilicie et les défilés dangereux franchissant la formidable chaîne du Taurus.

Il avait passé tout un hiver et un printemps dans la cité phrygienne, cherchant à découvrir d'où pouvait provenir le métal jaune, l'or dispensé à profusion et qui se rencontrait dans le moindre temple, qui dorait maintes statues, et dont les jetons à l'effigie du souverain étaient utilisés de façon étonnante comme substituts au troc dans les échanges. Maltvai eut l'occasion de côtoyer quelques remarquables orfèvres et bronziers, les intéressant de son côté par ses connaissances pointues en matière d'exploitation minière et de maîtrise des hautes chaleurs pour les fours à métaux. Il aperçut une fois le roi Midas, debout sur son char, qui défilait

⁵ Grande Mer : Mer Méditerranée

⁶ Miletos : Milet (cité ionienne)

majestueusement dans les rues de sa capitale, jouant avec grand talent d'une surprenante flûte double, un aulos.

Il avait un don particulier pour les langues et en quelques mois il fut assez familier avec l'idiome des Brugi. Cette faculté, qui ne fit que s'accroître au fil de ses pérégrinations, lui permettait d'entrer sans difficulté en contact avec la plupart des gens, nonobstant les notions de rang ou de position sociale. Il servit ainsi à maintes reprises d'interprète dans des transactions commerciales.

Pour le compte d'Axiokos le Grec et en association avec des négociants locaux, il organisa une caravane de deux cents ânes, à destination de Miletos, la grande ville ionienne, patrie de son commanditaire. Une véritable expédition, inédite et qui promettait de mirifiques profits. Celle-ci s'ébranla à la fin du printemps vers le sud-ouest, traversant d'abord sans risques le cœur du pays phrygien.

À Pessinous, la cité sacrée, il visita le temple de Cybèle et observa le culte qui lui était dédié, les mystères et les oracles sibyllins. Il n'y comprit pas grand-chose et, de toute façon, les croyances religieuses étaient tellement diverses d'un peuple à l'autre que chacun n'en retenait jamais que ce qui l'intéressait. Quant à prêter foi aux sornettes que distillaient de soi-disant médiateurs inspirés, il s'en détournait en haussant les épaules. Ses dieux à lui, ses divinités khaldes, étaient tout autant fatras de légendes et de rituels petit à petit installés dans le temps, des éléments abstraits de paysage en quelque sorte.

À la dernière étape avant de franchir la frontière séparant le royaume des Brugi de celui de Sapardu, la future Lydie, la caravane fut stoppée par un fort détachement armé. En dépit des sauf-conduits et autorisations délivrés en bonne et due forme, contre rétribution, par des fonctionnaires de Gordion, lui et les trois négociants qui l'accompagnaient furent obligés de se défaire d'un quart de leurs richesses, cinquante mules et leur chargement. Leurs bruyantes et justifiées lamentations n'y firent rien. Le prince Mygdoon qui commandait les soldats phrygiens et s'en revenait

d'une incursion décevante dans une région pauvre et hostile située plus au sud, ne s'étendit guère en argumentation. Il fit s'emparer, notamment, de tous les objets en or et en argent, recherchant spécialement les fameux jetons ronds à l'effigie de son frère, se contentant d'indiquer qu'il était interdit aux particuliers d'exporter tout produit métallique, monopole réservé au roi et ses représentants attitrés. L'allégation n'était pas très différente de celle qu'aurait pu exciper son propre père en leur patrie colche, à la différence qu'ici une force armée veillait aux frontières pour faire rendre gorge. Le personnage, dur et dénué de toute aménité, qui n'avait pas hésité à passer son épée dans le corps d'un ânier qui maugréait, le fixait avec acuité, comme s'il cherchait à le sonder en profondeur, à découvrir qui il était sous l'apparence : un simple négociant ou bien une espèce d'espion ?

La caravane avait repris la route, se dirigeant vers Sardis et le pays de Sapardu, dont le souverain était depuis peu un certain Gygès, aux velléités belliqueuses. Les bénéfices n'y furent pas à la hauteur de ce qu'ils en escomptaient, aussi Maltvai réussit-il à convaincre ses compagnons de mener la cinquantaine d'ânes qu'il leur restait vers la côte ionienne, vers Miletos où il pensait retrouver son associé grec, lequel avait dû normalement regagner sa patrie, par la voie maritime. Ils y étaient enfin parvenus, un peu avant le début de la saison froide, à l'issue d'un parcours assez éprouvant. Autant le climat des plateaux et du bassin phrygien était rude, caractérisé par des hivers glacés, neigeux et venteux et des étés caniculaires, autant le littoral ionien bénéficiait d'une luminosité et d'une douceur agréable en toute saison. D'ailleurs, la végétation abondante et diversifiée colorait tout de vert, les collines, les champs d'oliviers et les denses forêts, auquel se combinait le jaune céréaliier dans les petites vallées littorales intensément exploitées et populeuses. Ces paysages agrestes et évolués lui faisaient penser à sa Colchide natale, avec les hautes montagnes comme repères en moins.

Il avait failli s'établir à Miletos. Il s'agissait d'une très grande cité, la plus importante qu'il lui avait été donné de découvrir, dans laquelle régnait une intense activité. Le commerce y était

considérable, tant vers l'intérieur que, surtout, par voie maritime. La laine était la principale industrie, produite dans l'arrière-pays et tissée dans les ateliers de la ville. Très réputée, elle était exportée partout. Mais le port voyait également transiter blés, huile d'olive, poteries, métaux et objets manufacturés, servis par des navires de toutes origines et de toutes tailles qui se pressaient en permanence dans la rade.

Grâce à Maltvai, Axiokos avait réalisé de gros profits, aussi l'accueillit-il avec chaleur. Propriétaire de trois bateaux, il lui en confia un à exploiter. Deux années durant, Maltvai cabota et trafiqua tout au long de la côte ionienne, au sein de la Dodécapole, cette confédération de cités indépendantes qui s'étaient unies pour mieux faire face aux ambitions agressives de leur voisin lydien : Miletos, Myous, Priene, Efesos, Kolophon, Lebedos, Teos, Klazomenai, Phokaia, Samos, Khios et la dernière intégrée, Smirni. Intéressé aux bénéfices, il commença à accumuler quelque richesse.

À Miletos, il n'était qu'un étranger, sans aucun droit politique, mais il s'y sentait bien. Axiokos était l'un des oligarques et le faisait bénéficier de ses réseaux. Maltvai avait fait la connaissance de ses deux filles, Aspasia et Thargelia, et se mit à les fréquenter avec assiduité. Elles étaient hétaires et tenaient commerce dans une belle et réputée maison, non loin du port et des entrepôts de leur père. Maltvai n'avait plus rien du séducteur cynique et corrompue qui l'avait fait bannir de sa patrie. Il avait en face de lui des femmes libres, sûres de leur beauté et de leur pouvoir sur les hommes, cultivées et ouvertes, indépendantes et pragmatiques.

Thargelia surtout l'attirait. Elle connaissait son histoire mais avait l'intelligence de le voir au-delà, de déceler en lui l'être humain mûri et sincère qu'il était en train de devenir. Mais jamais équivoque ne germa entre eux. Il fréquentait tout autant sa société, riche et sans complexes, que celle disparate du port, gens venus de tous horizons et conditions. Il avait plongé dans les voyages et l'aventure, les nuits frigorifiées sous les étoiles et la couche moelleuse de Thargelia, les repas frugaux et le miel des festins inattendus. La nostalgie se mua en volonté, la honte en espoir, la

revanche en rêve apaisé. Il retournerait en Colchide, non comme le héros Jason pour conquérir une toison dorée, une belle histoire qu'il entendait souvent contée dans toute l'Ionie, mais comme un homme repentí et humble, fort d'avoir appris de sa déchéance et de la vie.

Et puis un jour, Thargelia lui avait dit : « Tu ne dois pas rester à Miletos, ni même en Ionie. Tu es désormais en paix avec toi-même. Si tu t'attardes, tu t'enfonceras dans un confort qui te happera. Retourne en ton pays lointain. Et si ta princesse n'est pas morte, elle t'attend, elle t'espère, en dépit de toute raison. Tu n'as pas le droit de la tuer à petit feu, elle vieillit, et si ce ne sont ses traits qui se rident, c'est son âme qui se morfond. Voilà ton destin. » Ces paroles l'avaient transpercé, un ordre impérieux, des mots de femme, une tendresse de sœur et de cœur.

L'époque était pour les prospères cités grecques au développement lointain, à implanter des comptoirs au-delà de leur horizon immédiat, au contact de peuples barbares mais riches de trafics possibles. Celles de la Dodécapole se lancèrent à leur tour. Parfois associées, le plus souvent concurrentes, elles armèrent des expéditions. Axiokos était au premier rang dans cette aventure. Il avait personnellement dirigé des tentatives vers les florissantes contrées sud-orientales, le négoce de Magarsa par exemple, mais il ne pouvait y être question de colonisation, de puissants royaumes y dominant déjà. Aussi fallait-il se tourner dans une autre direction : ce serait vers la Mer Sombre, au levant du Bosphore de Thrace. Maltvai le convainquit d'entreprendre un ambitieux voyage de reconnaissance qui mènerait jusqu'à sa Colchide natale, où il avait décidé de revenir.

Une flottille de trois navires, deux marchands et une pentecontère, fine galère birème de cinquante rameurs, prirent la mer au printemps. Au-delà de l'Ionie et de l'Éolide bien connue, ils longèrent l'île de Lesbos puis les côtes de la Troade. L'antique cité d'Illion, où une guerre ancienne s'était déroulée, dont un aède aveugle génial, originaire de Khios, s'était emparé pour en faire un récit épique puissant et fédérateur et auquel des continuateurs inspirés ajoutaient d'année en année de nouvelles strophes, les vit

de son acropole ruinée aborder le long détroit d'Hellespont. Puis ce fut la mer de Propontide et, au bout, le fameux Bosphore, l'étroit goulet qui donnait accès à la Mer Sombre. Le lieu était stratégique, passage obligé entre deux continents et commandant deux mers.

Les Milésiens eurent la surprise de constater que des concurrents, des gens de Megara en Grèce européenne, avaient implanté une colonie, nommée Khalkedon, côté asiatique. L'endroit où elle se développait ne paraissait pourtant pas le mieux choisi alors qu'un site largement supérieur s'offrait juste en face sur l'autre rive, un port naturel remarquable dans une baie profonde, en forme de corne, protégé par une petite colline facile à défendre et sécuriser. Des marins qui avaient déjà voyagé dans ces parages affirmèrent que la raison en était une malédiction qui frappait ce lieu extraordinaire.

Autrefois, une cité puissante s'y élevait, qui avait prospéré pendant des siècles et même davantage, celle des légendaires Pélasges. Elle avait longtemps dominé toute cette partie du monde, avant d'être détruite, amorce des temps obscurs, par des barbares venus du fin fond des montagnes sauvages d'Europe, et dont il se disait que c'étaient les ancêtres des peuples Brugi et Mushki.

À Gordion, Maltvai avait plus ou moins entendu des bribes similaires sur l'origine des aïeux de Midas. Mais les marins ajoutaient qu'une croyance enracinée, une malédiction, annonçait que cette cité serait vengée un jour prochain par des guerriers cavaliers impitoyables, une nation héritière descendant de quelques habitants échappés. Et que c'était pour cette raison que personne n'avait jamais osé rebâtir en ce lieu. La légende était belle. Maltvai savait qu'au-delà de la Mer Sombre et de la barrière du Caucase, dans les profondes et infinies steppes qui s'y ouvraient, vivaient de nombreux peuples nomades, puissants.

Au demeurant, dans son pays, en Colchide, on entretenait des relations d'échanges avec eux. Peu avant sa naissance, une immense armée de cavaliers y avait même transité, pour aller piller l'Urartu

et les vassaux assyriens. Le souvenir de leurs exactions et ravages restait vivace dans les esprits, il avait pu s'en rendre compte lors de ses séjours dans ces contrées.

Une anecdote lui revint en mémoire. Au palais de Kutaia, on racontait souvent l'histoire d'Otar, un cousin du roi Ketiltavadi, un jeune prince poète, qui s'était laissé subjugué par une guerrière de ce peuple, au point de tout abandonner, d'en devenir son esclave et de la suivre lorsque ces intrépides nomades avaient regagné leur terre de steppe et de vent. La malédiction du Bosphore était probablement une légende, mais qu'un peuple cavalier paraisse surgir de nulle part et dévaste un continent entier, cela lui semblait en revanche plausible.

Quand la flottille milésienne eut passé le Bosphore de Thrace et débouché dans la Mer Sombre, elle mit à tribord, cap à l'est. À partir de là commençait la véritable reconnaissance. Ils n'étaient évidemment pas les premiers navires à fréquenter ces côtes, une région montagneuse appelée Paphlagonie, mais leurs intentions et objectifs étaient précis. Ils visitèrent des dizaines de criques, de baies, d'embouchures de rivières, entrant en contact avec les populations locales. L'accueil était généralement positif, même si les habitants se révélaient frustes et pauvres, et les ressources trafiquables des plus limitées en raison de l'absence d'arrière-pays. Toutefois, certains sites retinrent leur attention et furent explorés avec soin et consignés, n'hésitant pas à demeurer plusieurs semaines au même endroit.

Et puis la côte s'abaissa et s'incurva vers le sud-est, un grand cap leur apparut. Une région différente s'ouvrait, davantage occupée, plus ample. Un port était établi à l'abri d'un promontoire, un site remarquable sur une petite péninsule qui serait facile à fortifier. Un lieu nommé Sinopis à ce qu'ils apprirent lorsqu'ils y débarquèrent. Il y régnait une ambiance étrange.

Les habitants étaient pêcheurs et agriculteurs, en rien commerçants alors que plusieurs navires de bon tonnage et aux qualités navigantes incontestables somnolaient amarrés au bout

d'une espèce de long ponton en bois. Au sommet du cap s'élevait un palais en cours de construction, mais point de temple. Le souverain de l'endroit était absent, juste une garde minimale en assurant la protection. Pas un individu n'entendait le grec, ni le lydien ni même le thrace. En revanche, l'idiome phrygien n'y était pas inconnu et Maltvai se fit l'interprète. On attendait le retour du maître local, un certain Khrishpay, qui passait l'été dans les pâturages situés plus à l'est, dans une plaine appelée Themis-kura. Les Milésiens firent relâche, un peu à l'écart du village, qu'ils n'osaient qualifier de cité. Ils voulaient absolument établir un contact officiel avec le seigneur de ce site plein de promesses. Mal leur en prit.

Une semaine plus tard, sans doute informée par des émissaires, une grande troupe de cavaliers déboulait sur la plage où les Milésiens avaient leur campement. Des hommes souvent blonds, qui montaient à cru, armé d'une épée et d'un arc, vêtus de laine et de feutre, le chef couvert d'un bonnet pointu. Des centaines de guerriers, à la discipline rigoureuse et suivis au double de bêtes de remonte. La plupart des Grecs étaient à terre, seule la pentecontère avait son équipage à son bord, à une encablure du rivage.

Un individu de haute taille et imposant, ne portant pas barbe mais une moustache lissée, d'une cinquantaine d'années, descendit d'un lourd char à trois chevaux. Il s'approcha des navires amarrés, sembla les jauger longuement, d'un œil avisé, puis passa au milieu des Grecs, silencieux et attentif. Maltvai et les chefs milésiens étaient soucieux. Le calme impressionnant des soldats, impassibles sur leurs montures elles-mêmes à l'arrêt absolu, l'impénétrabilité du visage de leur commandant, ne laissait rien augurer. L'homme, était-ce le fameux Khrishpay ou l'un de ses capitaines ?, était remonté sur son char, avait adressé un léger signe à un cavalier proche dont le bonnet était orné d'une cocarde en or, et avait fouetté furieusement son attelage.

Quelques instants plus tard, les Grecs étaient encerclés, désarmés et faits prisonniers. Ils n'avaient opposé aucune résistance, trop inférieurs en nombre et visiblement pas de taille. Voyant la tournure

des évènements, la pentecontère s'était éloignée à force rames et avait gagné le large. Puis ils avaient été conduits sous bonne garde jusqu'à Sinopis. Là, on les avait poussés dans une grotte qui s'ouvrait sous le promontoire, une prison en réalité, sévèrement surveillée. À peine nourris de quelques galettes de blé et de pois et chichement abreuvés, ils étaient restés plusieurs jours à supputer sur leur sort avant qu'un dignitaire, un Phrygien manifestement, vînt s'intéresser à eux. Maltvai avait servi d'interprète. Leurs demandes de rencontrer le seigneur Khrishpay étaient demeurées vaines.

Les marins expérimentés avaient été séparés et étaient partis les premiers, mains liées dans le dos. On apprit plus tard qu'ils avaient été versés dans la flotte locale. Les autres, affamés et démoralisés, avaient dû attendre encore plusieurs jours dans cette grotte humide et ténébreuse avant de revoir le jour. Par petits groupes, ils furent convoyés en divers lieux, au terme de marches éprouvantes. Ils étaient désormais esclaves. Il va sans dire que toutes les cargaisons et tous les objets précieux avaient été confisqués, un butin global non négligeable. On vola à Maltvai la fine bague en argent sertie d'une améthyste que lui avait offerte Thargelia en cadeau d'adieu et d'amitié, ainsi que tout son or, sa part de richesse acquise en tant qu'associé d'Axiokos dans leurs trafics et négoce, qui lui aurait permis de rentrer la tête haute en Colchide. Pour la seconde fois, il se retrouvait esclave, cette fois-ci sur les collines à faire le bûcheron et débiter du bois, travaux exténuants. L'hiver arrivant, lui et quelques autres avaient été redescendus en plaine, sur les rives de l'impétueux fleuve Themiran-dana, à veiller sur un grand troupeau de moutons.

Il était déterminé à s'échapper, mais il préféra sagement attendre le retour du printemps pour sa tentative. Il mit à profit ces quelques mois difficiles pour se familiariser avec ce peuple étrange et ses membres. Il ne fut pas long à maîtriser suffisamment de leur langue pour apprendre d'eux. Ils n'occupaient cette région que depuis quelques dizaines d'années. Leur mode de vie, leurs coutumes, leurs croyances les rattachaient à des nomades venus de loin. D'indices en déductions, il en était arrivé à comprendre qu'ils étaient l'une des tribus de ces farouches nomades qui avaient envahi l'Urartu et

semé la dévastation des années durant dans tout le bassin anatolien, des clans qui n'avaient pas suivi le mouvement de reflux et avaient fini par se tailler un territoire propre où ils étaient en passe de se sédentariser. Mais, bizarrement, ils semblaient entretenir des liens forts avec le royaume phrygien.

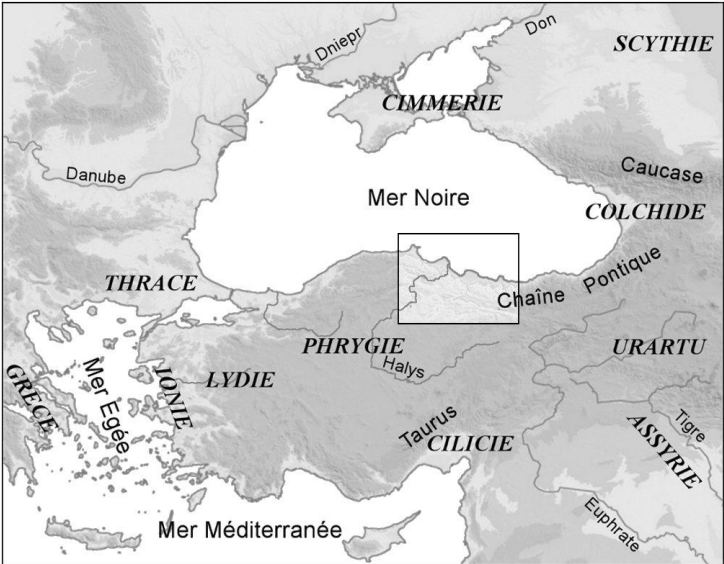
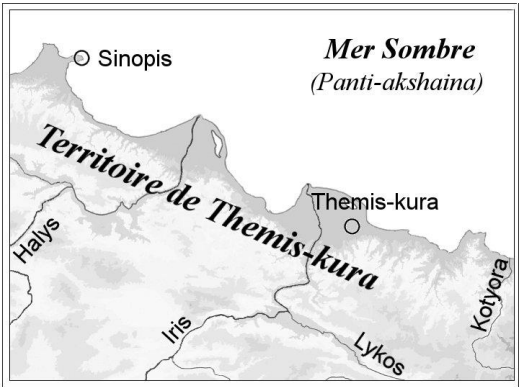
Quand le printemps reparut, ayant soigneusement préparé son évasion, Maltvai s'enfuit. Il savait approximativement où il se trouvait et les distances à parcourir. Il lui fallait rejoindre la grande voie qui joignait, assez loin à l'intérieur du haut plateau, le nord de l'Urartu à l'ancien pays hittite et sa capitale ruinée Hattusha et, au-delà, la Phrygie. Il dut d'abord franchir la chaîne côtière, des montagnes âpres et totalement inhabitées, avant d'atteindre la vallée transversale du Lykos, affluent de l'Iris, où commençait le territoire des Khaldes Chalybes, et se diriger alors plein levant.

Se nourrissant de chasse et de fruits, parfois de méchantes galettes troquées contre des informations sur le monde dans quelque hameau perdu, dormant à la belle étoile ou dans des grottes, il progressait à petite allure, toujours aux aguets de faire mauvaise rencontre, de cavaliers pillards ou de bêtes sauvages, nombreuses. Des semaines et des mois de marche, une expérience de solitude et de volonté. Et c'est ainsi qu'il avait fini par croiser le parcours des bergers de Metskhvare.

À quelque temps de retrouver sa terre natale, d'en fouler à nouveau le sol et humer les odeurs, il s'interrogea à parole ouverte sur sa propre résolution. N'allait-il pas droit à la mort ? Il ignorait tout de la situation du moment en Colchide. Ketiltavadi son roi, celui qu'il avait outragé et qui l'avait banni à vie, était peut-être encore vivant. Dès la frontière franchie, il ne faudrait pas longtemps avant que sa présence soit signalée. Que se passerait-il alors ? Et puis, il ne pouvait pas non plus se prévaloir d'une fortune ou gloire nouvelle, les cavaliers de Khrishpay de Sinopis lui ayant tout volé. Et quant à la prédiction de Thargelia, qu'en attendre réellement ? Meotsnebe, la jeune princesse qu'il avait séduite et bafouée était sans doute morte, de chagrin peut-être. Ou, plus vraisemblablement, le roi lui avait-il trouvé un autre parti, en quelque nation lointaine.

Il était devenu un paria, au mieux le mépriserait-on et l'ignorerait-on. Qu'avait-il à espérer au fond de ce retour après toutes ces années ?

La nuit vint, fraîche en ces altitudes même en été, il s'emmitoufla dans son lourd manteau de laine qui lui faisait office de couverture. L'image d'une femme s'insinua en un rêve tumultueux.



CHAPITRE III

Khrishpay, le maître

Sinopis (actuelle Sinop), côte pontique, en l'an 679 avant l'ère chrétienne, 14^{ème} année du principat de Khrishpay de Themis-kura.

Khrishpay regrettait d'avoir cédé aux instances et jérémiades de Pessinae. Ce palais l'indifférait au fond, mais plus l'achèvement des travaux approchait et plus l'échéance sédentaire le rendait maussade et désabusé. Là-haut, sur son promontoire dominant la mer, il finissait de s'élever, imposant et fait pour durer des siècles, tout de pierre, colonnes et légèreté savante pour résister aux tremblements de terre fréquents dans cette région. Pessinae avait fait appel à l'architecte favori de son père Midas, celui qui avait construit le magnifique mausolée de son grand-père Gordias et nombre d'édifices à Gordion et Pessinous, les métropoles phrygiennes.

Bientôt, son domaine, la principauté qu'il s'était taillée à force de luttes et compromis, serait doté d'une véritable capitale, un lieu fixe, suivant le modèle des royaumes et entités politiques organisées. Il revoyait sa jeunesse, les chevauchées dans la steppe, les audacieuses incursions dans les territoires lointains, leur formidable aventure qui les avait conduits jusqu'ici. Rien tant que la liberté, la soif d'exploits, l'exaltation du courage, la nique à la mort. Désormais, ses grisantes cavalcades se réduisaient à rallier la plaine de Themis-kura en moins de deux jours, ses glorieux raids à aller rapiner chez les populations primitives de Paphlagonie à l'ouest ou du ridicule littoral khalde à son orient. Finalement, son nouvel horizon s'ouvrait bien sur la mer, qui n'était somme toute que l'avant-scène de ses steppes natales, celles qui couraient à l'infini outremer au nord. Sa monture était dès lors moins le cheval,

ce compagnon vivant et fidèle, que le bateau, ce véhicule inconstant et qui lui tourneboulait l'estomac.

Au pied du promontoire, se balançant doucement aux légères ondulations marines, les navires sommeillaient dans le havre tranquille du port. Il s'en trouvait cinq ce jour-là ainsi amarrés, dont les deux dernières prises, ceux saisis à ces aventureux Grecs qu'ils avaient capturés. Ces deux-là étaient de remarquable conception et de construction soignée, aux qualités navigantes évidentes. Ils n'auraient aucun mal à prendre le large et affronter la haute mer, quand bien même les Grecs ne s'éloignaient jamais des côtes et ne les utilisaient qu'en cabotage, ignorants des routes maritimes directes et sans repères visuels diurnes. Ils feraient partie de la prochaine expédition, la sixième compta-t-il, qui s'élancerait dans une semaine. Quatre à cinq jours plein nord, selon les caprices du vent, puis le délicat passage nocturne du détroit, et encore deux ou trois jours plus outre avant de débarquer. Son plan était arrêté précisément. Il comportait de grands risques, mais rapporterait très gros en cas de réussite. Et puis, l'audace payait toujours. Au moins dans ces raids avait-il le sentiment de renouer avec la véritable aventure. De cavalier pillard, il était devenu pirate casanier.

Il aurait voulu emmener Tekmesas avec lui. À treize ans désormais, son fils était en âge de découvrir un peu le monde et d'être confronté aux vastes espaces et au danger. Il le jugeait sournois, brute, lâche, imbu de lui-même et des privilèges attachés à son rang. Lui-même, à son âge, il avait déjà partagé la steppe avec ses compagnons de clan, passé des semaines au cœur de l'hiver à cheminer sur les pâturages balayés par le vent glacé et s'en aller piller une tribu lointaine, vécu les rudes initiations rituelles qui faisaient d'un garçon un homme. Mais Pessinae s'y opposait avec fureur. Elle ne voulait pas que son fils chéri, son enfant unique, soit exposé au plus minime danger, qu'on l'éloigne d'elle ou qu'il puisse souffrir à la dure. Déjà qu'il avait été élevé comme un sauvage, ballotté de campement en campement, et non comme un prince, l'héritier du trône de son grand-père le glorieux souverain de Phrygie. En dépit de ses efforts à elle, Pessinae, il n'avait pas baigné dans un milieu propice comme cela aurait été le cas au palais

de Gordion, n'avait pas bénéficié d'une éducation soignée avec des précepteurs cultivés et attentifs, ni goûté aux raffinements d'une vie vraiment royale.

Elle ne rêvait au demeurant que d'une chose, le moment où Tekmesas succéderait à Midas et où elle pourrait retrouver les fastes, les joies et le confort de la civilisée Gordion, laissant sans regret ces années d'exil à se morfondre sous la tente au milieu de ces barbares auquel son sort avait été lié. Que Khrishpay s'amuse à naviguer si cela lui chantait ! Elle, elle aspirait à un destin à la mesure de sa lignée pour son fils.

Khrishpay essaya de chasser Pessinae de ses pensées, elle l'ennuyait, incapable de prendre la mesure des choses, dédaigneuse de ses efforts et toujours revêche. Elle n'avait jamais rien eu d'une amazone et elle vieillissait mal, quoiqu'elle passât des heures à s'entretenir. D'amour il n'avait jamais été question entre eux, leur union avait été purement politique. Mais de politique, elle n'y comprenait vraiment rien. Il se demandait encore pourquoi il s'évertuait à lui exposer la situation et à l'intéresser à ses décisions. Un vieux réflexe probablement, celui de quelqu'un qui était né et avait grandi dans une société matriarcale, soumise à l'autorité de femmes d'exception capables d'embrasser la réalité du monde en une réflexion et de l'embraser d'un seul commandement. Pessinae l'ennuyait en définitive.

Sans plus écouter les explications passionnées de l'architecte, il s'en fut brusquement et quitta son futur palais encore en chantier. Suivi de quatre gardes, il descendit vers le port, avec une envie soudaine de prendre un peu de bon temps, d'oublier quelques heures ses soucis assommants dans les bras de sa maîtresse du moment. Au petit matin, il était tout ragaillardi, aspirant l'air à grandes bouffées et prêt à renouer avec l'aventure, une nouvelle fois.

L'envoyé secret de Midas lui avait fait part des dernières attentes du roi et livré des informations d'importance. Son beau-père était

un cauteleux, un homme intelligent et cynique, aux qualités politiques évidentes. Que ne les avait-il pas transmises à sa fille, à Pessinae ? D'après le souverain phrygien, l'Urartu manifestait des vellétés de s'attaquer à son royaume, après des années de paix plus ou moins respectée. Il prévoyait donc de déployer préventivement une partie de ses forces sur la frontière orientale, mais cela risquait d'être insuffisant face à la puissance de son voisin. La menace n'était pas encore bien constituée et l'hiver passerait avant que quelque chose se produise, laps de temps dont il leur fallait profiter pour prendre les mesures adéquates, militaires, diplomatiques et souterraines. L'alliance avec l'Assyrie avait été confirmée et semblait solide. Mais Midas envisageait une action combinée de grande envergure. Il avait commencé à soudoyer quelques personnages influents au cœur même de l'Urartu et des gouverneurs tenant les forteresses clés de la haute vallée du Purattu⁷.

Pour cela, il avait besoin de nouvelles quantités importantes d'or, d'où l'attention extrême qu'il portait à la prochaine expédition outremer. Sa pleine réussite était cruciale pour lui. Mais également, Midas ouvrait à Khrishpay une perspective qui ne pouvait que l'enthousiasmer. Pendant que l'armée phrygienne pénétrerait en Urartu grâce à la défection des gouverneurs et des places frontières à leur sud-ouest, obligeant en face son roi Rusa à lui opposer l'essentiel de ses forces, surtout si les Assyriens entraient à leur tour dans le conflit en attaquant du midi, les contingents themiskurites de Khrishpay s'infiltreraient par le nord-ouest, complètement dégarni. Sa cavalerie rapide pourrait ainsi opérer des raids profonds, sans guère de résistance, prendre à revers et menacer directement le riche cœur de leur ennemi. Et là, libre à eux de vivre sur le pays, de le piller de long en large, d'y razzier butins et esclaves selon leur envie, de renouer avec leurs traditions. Khrishpay soupesait le plan de Midas, sa mise en œuvre et les perspectives qu'il ouvrait. Décidément, celui-ci n'était pas roi pour rien.

Depuis toujours, leur relation était empreinte d'estime et de méfiance mutuelles. De juste perception de leurs intérêts respectifs

⁷ Purattu : Euphrate (fleuve)

aussi. Trente ans auparavant, tous deux étaient des jeunes hommes et appartenaient à des univers étrangers qui s'étaient retrouvés brutalement confrontés. La déferlante Kimiri menée par l'*atabeg* Sinopis avait été un cataclysme pour le monde anatolien. Pendant une décennie, dix années interminables pour les peuples et états locaux, les cavaliers nomades avaient tout ravagé, parcourant en tous sens l'immense péninsule asiatique, n'ayant de cesse de revenir là où ils n'avaient pu piller précédemment, n'épargnant que les nécropoles, les mausolées, les lieux de repos des morts. Quoique leur nombre ne fût pas si considérable que cela, moins d'une dizaine de milliers, leur mobilité et leurs qualités combattantes avaient eu raison de toutes les forces en face. Esquivant les batailles rangées, ils préféraient épuiser leurs ennemis en des marches forcées, en attaquer les arrière-gardes isolées, fondre sur les convois d'intendance, puis se retirer à la vitesse de leurs chevaux infatigables dans les régions de collines. Et recommencer sans cesse. C'était la première fois depuis l'effondrement de l'empire hittite, cinq siècles auparavant, qu'une telle invasion balayait les vastes terres situées entre la Mer Sombre et la Grande Mer.

Khrishpay, à la tête de son clan, était parmi les plus déterminés, toujours à la pointe des attaques les plus audacieuses. Dix ans de combats et de chevauchées qui l'avaient vu passer du stade de jeune guerrier fougueux à celui de chef incontesté des siens, de pauvre nomade à celui de riche seigneur. Au conseil de Sinopis, sa voix comptait de plus en plus et elle suivait souvent ses avis.

Sinopis était la fille aînée de Marpeshya, la souveraine Themiris VII des Kimiri. Elle commandait l'ensemble de l'armée et des groupes qui avaient quitté leur steppe pour se lancer dans cette folle et grisante aventure. Héritière amazone, elle incarnait les vertus impitoyables qui alternaient régulièrement d'une génération à l'autre parmi les reines de leur peuple confédéré. Insensible à la douleur et au doute, cruelle à l'occasion, elle menait ses bannières d'une poigne d'airain.

Au neuvième hiver, les clans réunis avaient établis leurs quartiers au bord de la Mer Sombre, Panti-akshaina en leur langue, dans une

région dont tous les habitants avaient fui devant eux. Une contrée au climat clément qui offrait l'avantage de belles plaines côtières et de riches pâturages, bien arrosée et protégée par une barrière montagneuse. Un pays qu'ils avaient nommé Themis-kura, en honneur de leur souveraine.

Ils préparaient leur prochaine campagne de printemps quand les événements avaient pris une tournure dramatique et inattendue. Tout d'abord, Sinopis était décédée brutalement, mort quelque peu mystérieuse. Elle avait été inhumée dans un kourgane, au sommet d'un promontoire dominant la mer, un endroit venteux où elle aimait venir. Ce lieu était depuis appelé Sinopis, en sa mémoire. Et ce tombeau, qui avait longtemps marqué le paysage, était désormais arasé dans les fondations du futur palais de Khrishpay. Il avait bâti dessus, non pas en négation, mais plus en continuité. Le squelette et les richesses qui l'entouraient avaient été préservés et placés alors dans une sorte de crypte, sous la grande salle du trône.

Sinopis morte, c'était sa sœur, Panti-shilaya qui avait reçu le commandement des Kimiri. C'était elle qui avait tout brisé, tout effondré. Panti-shilaya, l'onde de la mer, l'éblouissante amazone, la fille aux yeux azur qui prenait dans ses rets n'importe quel homme, la cavalière que nul n'égalait, l'archère infailible, la perfection faite femme.

Khrishpay était lui-même beau et grand, de rang éminent, courageux et guerrier reconnu. Lui et Panti-shilaya avaient à peu près le même âge. Depuis l'adolescence, il en était secrètement épris. Dès lors qu'elle était devenue *ha-mazan*, elle se trouvait en principe inaccessible, toute grossesse et union lui étant interdites. Mais il attendrait son heure, le jour où elle déciderait d'abandonner cette caste glorieuse et ses contraintes. D'autant qu'une fois, une seule, elle lui avait accordé ses faveurs, consciente des risques, comme une promesse. Il en gardait un souvenir comme tatoué, encore trente ans plus tard. Cela aurait dû être. Mais rien n'avait été.

Panti-shilaya était beaucoup moins belliqueuse que son aînée, plus tempérée, plus réfléchie, moins enivrée par l'aventure sans fin. Lorsque parvint la nouvelle de la mort de Marpeshya, leur souveraine restée au royaume de leur steppe natale, Panti-shilaya, qui devenait dès lors Themiris, la huitième Themiris, décida qu'il était temps de rentrer au pays, après dix ans partis et gorgés de butin et de souvenirs, de prendre le chemin du retour. Les bannières, les milliers de cavaliers et l'interminable convoi des chariots s'ébranlèrent et quittèrent le Themis-kura, en paix pour une fois, laissant incrédules les populations locales qui les observèrent passer de loin et qui avaient eu tant à subir de leurs dévastations et pillages. Khrishpay était encore fidèle, accroché à l'espoir de voir Panti-shilaya le choisir.

Mais la nouvelle Themiris brisa à tout jamais son rêve et son avenir. Du côté de Tariuni, dans l'Urartu septentrional, à une étape, une cérémonie solennelle fut organisée. Et là, en pleine conscience des implications de son acte, la jeune souveraine décida de s'unir avec le prince Otar, une espèce de poète musicien colche, qui était venu à leur rencontre avec un petit détachement de son pays, contrée par laquelle les Kimiri transiteraient pour regagner leur steppe et avec laquelle ils entretenaient des relations suivies et cordiales depuis longtemps. Ce brunet courtaud à la belle voix et aux manières délicates l'avait subjuguée en une nuit, une seule. Cette décision purement personnelle, mais à portée politique forte, suscita quelques remous. Pas tant le fait qu'elle eût jeté son dévolu sur un inconnu ou un non-guerrier, toute femme Kimiri et reine a fortiori ayant toute liberté de choix ou de répudiation, mais bien parce qu'il s'agissait d'un étranger, un sédentaire, aux mœurs et coutumes très différentes des leurs. Elle fit appel d'un précédent très ancien, celui de Tomiris, leur héroïne légendaire, la première de toute leur lignée royale féminine. La référence était incontestable et fit taire les légitimistes et les chefs de bannière.

Un seul ne put l'admettre : Khrishpay. Pour lui, son amour secret et son espoir s'écroulaient. Elle ne l'aimait pas, ne l'avait jamais considéré en fin de compte, et coupable de s'être laissée séduire par le premier inconnu. Le jour prévu de la cérémonie, offense majeure,

lui et une bonne partie des guerriers de sa tribu de Kerkinitis abandonnèrent le camp et leur peuple s'en retournant en sa steppe natale, décidés à se construire un destin en dehors. Panti-shilaya ne s'opposa pas à leur départ, consciente de s'être créé un ennemi à vie, dont il valait mieux qu'il y eût désormais de la distance entre eux.

Dés lors réduit au statut de chef d'un clan paria, n'obéissant plus à aucune autorité supérieure, Khrishpay poursuivit la seule vie qu'il connaissait : piller, razzier, dévaster, terroriser les populations. Se repliant à la fin de chaque saison dans le Themis-kura, qui devint peu à peu son territoire exclusif, il défiait les royaumes établis qui se relevaient avec peine de la décennie infernale. Sa réputation de fléau ne cessa de croître.

Son premier grand exploit propre, à peine quelques mois après avoir rompu avec les siens, s'était déroulé en Cilicie, non loin des fameuses portes, le défilé stratégique qui met en relation le plateau anatolien et les vastes plaines syriennes. Sargon, le terrible souverain d'Asshur, s'en revenait de l'une de ses campagnes annuelles, bien plus dévastatrices au final que les raids épisodiques des nomades Kimiri, convoyant un énorme butin et des files interminables de prisonniers condamnés à être esclaves et qui tombaient par centaines sur les chemins assoiffés du sud. Sargon s'était attardé dans un bourg perdu, victime de maux gastriques. Il n'y avait autour de lui qu'une arrière-garde réduite, le gros de son armée ayant poursuivi et se trouvant à plusieurs jours de marche en avant. Avec une hardiesse inouïe, Khrishpay et ses cavaliers fondirent sur la cité et les Assyriens isolés qui se défendirent vaillamment avant de succomber.

Pénétrant dans la pièce où le cruel souverain mésopotamien était alité, sa première idée avait été de le faire prisonnier et le négocier contre rançon. Mais le fier maître de Ninive l'avait toisé, le sommant de le conduire à son propre seigneur. Alors, comme l'aurait froidement fait Sinopis, Khrishpay lui trancha la tête de sa courte épée, lentement. Et il s'empara sans vergogne de tous les bijoux qu'il arborait, dont un étonnant en forme de petite pyramide

colorée, sectionnant les doigts bouffis pour extraire les bagues serties de pierres précieuses. Ainsi mourut sans gloire le grand roi Sargon, celui qui avait porté au faite la puissance assyrienne. On ne retrouva jamais sa tête et il ne put être identifié.

Dans les années qui suivirent, Khrishpay et les siens se firent insaisissables et continuèrent leurs incursions prédatrices. Mais, peu à peu, la situation évolua. Un royaume était en train de se relever à grande vitesse et avec un sursaut d'ampleur, celui de Phrygie.

Un nouveau roi, Midas, avait succédé au vieux Gordias. Habile, déterminé et chanceux, il affirmait et asseyait son pouvoir et sa puissance. Avec le concours de son frère, le jeune Mygdoon, il réorganisa en profondeur son armée. Usant de force et de compromis, il imposa sa tutelle sur des principautés périphériques et implanta en colonies militaires aux confins stratégiques des tribus à moitié sauvages, qu'il stipendia et qui firent office de glacis protecteur. Parmi celles-ci, il y avait notamment les Mushki, un peuple cousin installé un temps à l'autre bout de la péninsule en Mysie, guerriers redoutables et paysans tenaces. Avec eux, Midas verrouilla efficacement sa frontière avec l'Assyrie et l'Urartu. Et l'activité de quadrillage systématique et de sécurisation menée à l'intérieur par le prince Mygdoon et ses contingents mobiles commença à restreindre sérieusement le champ d'action de Khrishpay et ses pillards. Peu à peu, il leur fut de plus en plus difficile de lancer de grandes incursions loin de leur sanctuaire de Themis-kura.

Ils tentèrent bien un raid éclair sur Gordion, la capitale phrygienne mal protégée, mais Midas réagit avec promptitude et, en une manœuvre singulièrement audacieuse, fit bloquer le défilé montagneux par lequel ils auraient dû s'en retourner. Et il lui envoya un émissaire pour le lui faire savoir et qu'il le tiendrait des mois durant si nécessaire. Khrishpay perçut toute l'habileté de ce plan. Il aurait beau piller Gordion, voire même Pessinous et d'autres cités proches, il lui serait alors impossible, l'hiver approchant, de se replier sur le Themis-kura ni même envisager une fuite vers les hauts plateaux orientaux, ensevelis sous la neige. Et l'armée de

Mygdoon qui s'approchait à marches forcées le bloquerait vite aux abords d'un secteur montagneux dépourvu de pâturages et de ressources où ses cavaliers et leurs inestimables montures auraient bien du mal à survivre en nombre à la saison froide. Que valaient de somptueux butins s'ils ne pouvaient en jouir ?

Khrishpay allait avoir quarante ans, un âge presque canonique pour un nomade qui passait plus de temps à cheval que sous la tente. Sans femme officielle, sans réelle perspective, sans même que ses exploits soient glorifiés par d'autres que ses proches compagnons. Il pensait à Panti-shilaya qui, d'un coup, avait décidé de tout arrêter. Et, contre toute attente, il choisit de rencontrer Midas pour conclure une paix durable entre eux. Celui-ci, en diplomate et stratège voyant loin, avait compris qu'il valait mieux s'entendre avec ces nomades et les allier à son service plutôt que d'essayer de les réduire. En mobilisant beaucoup d'énergie et de forces, il réussirait sans doute, mais il en sortirait notablement affaibli, et pouvait-il être certain que d'autres peuples cavaliers n'en prendraient pas le relais dans un futur proche ?

C'est ainsi que les deux hommes se rencontrèrent et se mirent d'accord sur les termes d'un pacte durable. Tout le Themis-kura était reconnu à Khrishpay, en qualité de prince indépendant. Et Midas le soldait à son service, lui et ses guerriers, pour aller guerroyer, s'emparer de butins, faire des esclaves et soumettre des états voisins avec lesquels il était en conflit ou qu'il convoitait, comme la riche Lydie à son occident. Dès lors, les Themiskurites, ainsi qu'ils furent désormais appelés, continueraient leur mode de vie nomade, celui auquel ils étaient attachés, tout en ayant une nouvelle patrie et en épargnant le territoire de leur allié tutélaire phrygien.

L'accord pouvait sembler déséquilibré en faveur de Midas, aussi Khrishpay émit-il une exigence inattendue qui, dans son esprit, prouverait la bonne volonté réelle du roi. À l'instar de ce qu'il pouvait constater pratiqué dans la plupart des relations entre états évolués, il réclama une alliance familiale entre eux, autrement dit que Midas lui donne pour épouse sa fille. Tout autre souverain que

le rusé Phrygien aurait balayé d'une colère définitive une telle demande de la part d'un barbare, mais lui soupesa avec sang froid et sans passion les choses. Sur le fond, avoir Khrishpay comme gendre, lui permettrait de contrebalancer la place et les ambitions de son frère Mygdoon. Disposer de la force militaire des Themiskurites rentrait également dans cette ligne directrice. Par ailleurs, Midas avait déjà deux fils, vigoureux, pour assurer sa succession. Partant, l'union de Pessinae avec Khrishpay, n'ouvrait pas, en principe, de perspective dynastique. En revanche, elle contribuerait à arrimer la nouvelle principauté à son royaume, ne serait-ce qu'en y instillant progressivement les mœurs en usage à Gordion. Et c'est ainsi que sa jeune fille, éplorée et éperdue, avait quitté son cocon doré, pour s'en aller vivre sous la tente barbare, au pouvoir d'un homme dur et insensible, deux fois plus vieux qu'elle. Moins d'un an plus tard lui naissait un garçon, nommé Tekmesas.

L'alliance passée entre Midas et Khrishpay se révélerait durable et satisfaisante pour les deux parties, au grand dam des cassyndres qui l'avaient jugée contre nature. Le Phrygien entreprit plusieurs campagnes sur les confins pisidiens et lydiens, auxquelles prit une part active le contingent themiskurite. Khrishpay eut même l'occasion de pousser jusqu'à la côte ionienne et approcher, du côté de Smyrni et Efesos⁸, les riches cités grecques et leurs promesses de pillage infini. Des navires saisis en Mysie à Kyzikos, dans l'ancien pays vassalisé des Mushki, allaient faire naître une vocation inédite : la piraterie, laquelle n'était somme toute que la déclinaison maritime de leur mode de vie terrestre. Sinopis en serait le port d'attache.

Les années passant, les Themiskurites se sédentarisèrent de plus en plus et commencèrent à mettre en valeur leur nouveau territoire, grâce à des milliers d'esclaves raziés ou faits prisonniers. À côté des tentes établies maintenant à demeure, Khrishpay entreprit la construction d'édifices en dur, des bâtiments utilitaires, des entrepôts, puis sous la pression de Pessinae deux palais, le principal à Themis-kura même et le second à Sinopis.

⁸ Smyrni : Smyrne (Izmir actuelle) ; Efesos : Éphèse, cités ioniennes

Celle-ci aurait voulu qu'il les emmenât, elle et son fils, à Gordion visiter son père lorsqu'il se rendait en Phrygie. Ce qu'il lui refusa toujours, avec un argument que lui dictait son instinct. Assez vite, presque coup sur coup, les deux héritiers de Midas, pourtant en excellente santé, étaient décédés. De mort naturelle en apparence, mais beaucoup émirent des doutes et une suspicion persistante demeura. Par ce concours de circonstances, il s'avéra que ce fût Tekmesas, le fils de Pessinae et Khrishpay, qui devenait l'hoir présomptif de Midas, lui qui ne connaissait rien ni de son grand-père, ni de la langue ou des coutumes phrygiennes. « Tu veux donc que ton fils et toi-même périssiez empoisonnés par Mygdoon, comme tes frères ? » lui disait-il pour la dissuader de se montrer à la cour de Gordion. Ce à quoi elle ne savait que répondre, consciente au fond qu'il avait probablement raison. Que pensait Midas de cela ? Jamais il ne s'en ouvrit à quiconque. Personne ne devait jamais voir non plus la tête embaumée de Sargon à la barbe bouclée que lui avait remise Khrishpay lors de leurs négociations et qu'il gardait serrée au fond d'un coffre secret.

CHAPITRE IV

An-tiushpa, la ha-mazan

Quelque part dans la steppe scythe entre les mers de Panti-akshaina (actuelle Mer Noire) et d'Irkan (Mer Caspienne) en l'an 679 avant l'ère chrétienne, 26^{ème} année du règne de Themiris VIII.

La steppe bruissait de son souffle familier. La rosée fraîche de l'aube perlait en gouttes minuscules au long des tentes et des faisceaux. À la lumière montante du jour le camp s'éveillait peu à peu.

Des coups de corne stridents finirent de tirer les attardés de leur sommeil. Les plus engourdis s'endolorirent de morsures de fouet bien senties, grognant et les yeux furibonds. Il ne faisait pas bon traîner dans les rêves. Chaque dizainier transmet alors les consignes du jour aux siens devant le bivouac du peloton. En moins d'une heure, chacun aurait ingurgité un rapide repas de viande séchée et de lait frais ou caillé, replié les tentes et chargé les affaires dans les chariots et le camp serait levé. L'activité se fit d'un bout à l'autre en un clin d'œil.

Un observateur peu avisé aurait jugé fébriles tous ces mouvements apparemment désordonnés et empêtrés mêlant hommes, montures et véhicules, guerriers, serviteurs et intendance, mais, comme un nœud de serpents se délace d'instinct à la chaleur, tous les éléments retrouvaient vite leur ordre et leur place, ponctués par les coups de corne aux sonorités aigres et allongées. Au huitième, l'avant-garde s'ébranlait, trois escadrons complets. Au douzième, ce fut au gros de la troupe, trois régiments entiers, de se mettre en route, chacun sur sa colonne, suivis de l'impedimenta, des *vurdon*, des esclaves à pied, et de l'énorme remonte. Celle-ci, au

départ de trois chevaux par cavalier combattant, était augmentée de plus d'un millier de bêtes capturées. Trois escadrons dédiés en avaient la responsabilité. Venaient ensuite la centaine de chariots de butin attelés à des bœufs puissants et un petit nombre de prisonniers liés par les mains, encadrés de gardes à l'air draconien. Puis un groupe de cinq pelotons s'élança au trot sur l'aile gauche et un autre côté droit. Ils assureraient une mission de patrouille sur les flancs. Enfin, une heure après que le dernier véhicule eut pris la piste, dans la poussière soulevée par les longues files devant eux, les quatre escadrons d'élite *ha-mazan* enfourchèrent à leur tour leurs montures, chaque guerrière menant à la longe un cheval de secours, pour constituer l'arrière-garde protectrice.

Du camp et de l'étape, il ne restait plus que les traces de foyers dispersés, quelques reliefs avariés et le cadavre écorché d'un espion qui avait été découvert et exécuté au matin. Accroché autour du cou, un bout de feutre sur lequel avait été dessiné avec soin et son sang le *tamga*, le triangle symbolique d'An-tiushpa. Message à l'adresse des ennemis défaits qui s'en viendraient humer leur odeur encore chaude comme des loups blessés et décimés mais à la soif de faide et de vengeance intacte.

La victoire avait été totale et meurtrière. L'*ordu* des Scythes d'Ishpakay s'étalait au bord d'une large rivière, éparpillant tentes et enclos, en un site établi sommairement et sans grande considération de défense. Une habile diversion par une troupe réduite avait attiré le gros des forces scythes sur l'autre rive. L'attaque du camp avait alors été d'une facilité presque frustrante. Les cavaliers avaient déferlé, escadron par escadron, on se serait cru à la parade ou en opération d'entraînement. Les flèches avaient semé la mort à la volée avant que les survivants ne s'enfuient éperdus à pied à travers la steppe. Les ordres de l'*atabeg* étaient de ne pas les poursuivre, de se concentrer sur le butin et de mettre ensuite le feu à tout ce qui ne pourrait être emmené. Ils n'avaient à déplorer de leur côté que peu de morts et quelques blessés, alors que sur la plaine gisaient par centaines les cadavres ennemis autour desquels commençaient de rôder les premiers nécrophages.

Une victoire pleine qui ferait date et constituait pour Ishpakay et ses Scythes agressifs un avertissement terrible de cesser leurs velléités d'expansion à leur occident et de s'en tenir à leurs territoires de la Mer d'Irkan. Ils avaient beau être des peuples apparentés, parler des langues proches, puiser à un fond commun de croyances et coutumes, se référer aux mêmes ancêtres mythiques Ma-sakata, les luttes pour le contrôle des pâturages et des terrains de parcours étaient féroces et permanentes. Et de plus en plus, les raids à but de pillage ou de faire des prisonniers qui deviendraient esclaves prenaient le pas sur toute raison purement défensive. Ils étaient une justification économique. La frontière incertaine entre leurs deux nations était violée de plus en plus souvent et avec de plus en plus d'audace.

Longtemps, les Kimiri avaient observé une attitude expectante, mais leur patience avait été mise à mal et, sur l'injonction de leur souveraine et la fêrule d'An-tiushpa leur *atabeg*, ils avaient décidé de frapper leurs ennemis au cœur.

Comme dans toutes les batailles d'envergure, les escadrons de *ha-mazan* avaient été à la pointe du combat, sauvages et intrépides, revenant sans cesse à la charge après être retournées en arrière se réapprovisionner en flèches et en sautant sur des montures fraîches.

En dépit des adjurations de ses capitaines de se préserver et de commander en retrait, An-tiushpa était à la tête de son régiment d'élite. Aisément reconnaissable à sa cotte bardée de bronze et passémentée d'or, elle devenait une cible évidente aux archers ennemis. Mais son impétuosité, son instinct et jusqu'au soleil lui tissaient un halo protecteur. Même son visage disparaissait sous son épaisse et longue chevelure blonde dénouée, harpie gauchère qui décochait ses traits mortels plus vite que n'importe quelle autre, emportée par ses montures aussi déraisonnables qu'elle. Et la chance l'avait toujours accompagnée, cette fois encore.

Tandis que l'attaque prenait fin, qu'à pied les deux escadrons de réserve achevaient méthodiquement les blessés à coup d'*akinakès*,

l'épée courte, une flèche tirée par un Scythe embusqué dans les roseaux au bord de la rivière avait atteint An-tiushpa, à l'aine. L'épaisse cote de cuir avait amorti l'impact, légèrement diagonal, et la pointe de bronze avait pénétré sans force dans les chairs. Mais surtout, la doublure de soie n'avait pas été perforée, si bien qu'elle avait pu être extraite sans provoquer d'arrachement. Les chefs de bannière étaient revêtus d'une telle protection, de très haute valeur. La soie, cette matière divine tant elle était douce, résistante et introuvable, était cousue à l'intérieur et faisait comme une tunique à même la peau. Une flèche ajustée à pointe de fer ou de bronze parvenait à transpercer une cote de qualité, mais seul un trait puissant à bout portant et de face pouvait déchirer la soie. La plupart du temps, la pointe s'enfonçait alors mollement, emprisonnée dans l'étoffe résiliente. Le chamane-guérisseur l'avait retirée avec soin mais sans grande difficulté. La plaie était nette et peu profonde, sans risque d'infection. Du baume cautérisant et un bandage propre bien serré autour de la taille avaient été ensuite appliqués. Renouvelés régulièrement pendant une dizaine de jours, la blessure cicatriserait, ne laissant qu'une scarification parfaite sur sa peau hâlée à la fermeté de cuir chamoisé.

Et de nouveau, elle chevauchait au milieu des siennes, altière et triomphante. Et tous, les anciens, de la comparer à Sinopis, la furie victorieuse, sa tante maternelle, celle dont le kourgane s'élevait de l'autre côté de la mer, dans un pays de récits nostalgiques.

An-tiushpa, la fille aînée de Themiris et du prince Otar, future souveraine des Kimiri à la mort de sa mère, s'inscrivait dans une continuité séculaire. Femme, cavalière, archère, combattante, dure au mal et sans faiblesse, pénétrée de la grandeur de leurs traditions, de leurs ancêtres et de l'apodicticité de leur mode de vie, elle porterait haut les bannières des siens et le Vent enivrant de la steppe.

Elle n'était pas née à l'époque où sa grand-mère, Marpeshya, avait lancé ses troupes vers le midi, pour ce qui allait devenir une épopée mythique. Aux souvenirs des anciens et des conteurs, Sinopis était comme elle, juste un peu plus jeune lorsqu'elle avait

pris la tête de leur armée invincible. Une aventure d'une décennie, que tous se racontaient, magnifiée et qui faisait les yeux et les rêves brillants, des chevauchées mémorables au travers de montagnes, de hauts plateaux dans les tempêtes de neige, les vaillants petits chevaux de la steppe défiant le froid, les fournaises, la faim, l'inconnu. Et puis, les cités dorées aux richesses extravagantes, les villages affolés pleins de grain et de femmes soumises, les plaines de Themis-kura riches de pâturages et de douceur. Et plus que tout, l'ivresse de la vie sur le fil et l'exaltation d'une fin glorieuse. Et si Panti-shilaya avait mis un terme à cette fabuleuse aventure à la mort de sa sœur et fait regagner leurs étendues natales, gorgés de trésors, cela ne pouvait être qu'une parenthèse, une respiration, le temps d'enfanter une nouvelle génération de combattants dignes et infatigables, élevés à la trempe de la steppe qui ne pardonnait aucune faiblesse. Les confrontations avec les Scythes consacraient le cycle renaissant. D'apparence tout autant plein.

Et pourtant, An-tiushpa ressentait un vide, une insatisfaction, une fadeur à son instinct de femelle dominatrice en peine d'absolu. Combattre des nomades, des peuples de mêmes culture et mœurs n'apportait rien de grand, ne nourrirait aucun mythe, s'inscrirait juste dans une litanie infinie et banale de cavalcades et d'escarmouches. La steppe, c'était le Vent, celui qui efface toutes les traces, qui porte les effluves jusqu'aux océans où ils s'engloutissent vaincus. La steppe, c'était la matrice, le terrain de jeu des enfants, l'apprentissage nécessaire. Le destin était d'y retourner mourir, d'y dresser son kourgane et de s'y coucher pour l'éternité. Mais les ancêtres glorieux avaient déjà accompli tant d'exploits que seul celui qui affrontait le monde adverse, celui des sédentaires et des royaumes populeux aux cités orgueilleuses, et en revenait vainqueur, était réellement digne d'accéder à Argimpasa la Suprême, de recevoir les félicitations de ses mères attentives et de transmettre son nom et sa légende à la postérité.

L'armée Kimiri regagnait son territoire. Dix jours de marche lente pour parvenir à l'*ordu* d'été, cette année dans la péninsule retranchée de Taman. En arrière-garde protectrice, le régiment *ha-mazan*, les guerriers les plus expérimentés, à la fidélité absolue,

couvrait le reste de la troupe. Cette institution remontait aux temps les plus anciens, avant même l'époque de la légendaire Tomiris. Leurs ennemis Scythes, les Massagètes ou les Saces, tous également issus des ancêtres Ma-sakata, la connaissaient aussi, quoiqu'elle tînt chez eux un rôle moindre.

Le régiment *ha-mazan* était exclusivement féminin, soit au complet dix escadrons. Y appartenir conférait une position sociale et personnelle presque au sommet, juste en dessous de la famille royale, des maîtres de tribu et des chefs de bannière. Régiment d'élite, rattaché directement à la souveraine et hors influence des clans toujours prompts à faire défection, il était composé des meilleures guerrières, de femmes qui renonçaient à une vie familiale classique. Ne pouvaient l'intégrer, à partir de quinze ans, que celles qui réussissaient des épreuves extrêmement sélectives, tant à la maîtrise équestre qu'au tir à l'arc, au maniement de l'*akinakès*, du poignard, d'une petite fronde ou encore du fouet, et capables de vaincre à la lutte trois adversaires à la suite. Mais aussi, survivre plusieurs semaines en plein hiver dans la steppe. Et se plier à une discipline d'airain, des humiliations permanentes pendant une période d'essai de trois lunes.

Celle qui était admise au rang de *ha-mazan* quittait sa famille et son clan, accédait à un statut enviable et une esclave lui était attribuée pour la servir. Mais à compter de ce jour, elle appartenait corps et âme à la souveraine. La principale obligation qui en découlait, outre le fait d'être callable à tout instant pour aller combattre, était une interdiction absolue de tomber enceinte, auquel cas elle était immédiatement dégradée, marquée au fer et chassée, voire exécutée dans certaines situations extrêmes. Les *ha-mazan* n'entretenaient donc pas, en théorie, de relations sexuelles avec les hommes. En revanche, la plupart décidaient en toute liberté, au bout de douze ans minimum, d'abandonner ce statut pour fonder famille et avoir des enfants. Elles jouissaient alors d'une position personnelle enviable et reconnue, riches souvent d'une part importante de butin accumulée au fil de leurs années de service, toujours majorée par rapport aux combattants ordinaires. Les anciennes capitaines chefs d'escadron *ha-mazan* avaient de droit un

rang égal à celui des chefs de clan et pouvaient prétendre à commander des bannières masculines, mais cela était rare dans la pratique. Ainsi, être *ha-mazan* conférait un statut prestigieux, en contrepartie d'obligations draconiennes.

Les *ha-mazan* étaient pourvues du même équipement que les régiments communs. L'arme principale était l'arc composite, d'une brassée de longueur, en bois renforcé côté extérieur de tendon séché extensible et sur la face interne par des lamelles en corne résistant à une forte compression. Au repos, l'arc était courbé à l'envers, seule la tension de la corde pour le préarmer lui donnant sa forme opérationnelle. Leurs ennemis scythes, contrairement à eux, le gardaient corde en place, maintenu dans un étui rigide. Le carquois réglementaire comportait trente flèches à pointe de bronze ou parfois d'os, à douille ou ailettes.

L'épée courte en fer, la fameuse *akinakès*, amélioration décisive du grand poignard bimétallique des siècles précédents et dont leurs forgerons avaient acquis le savoir et la maîtrise auprès des peuples montagnards du Caucase, avait une garde en forme de papillon. Elle était portée au côté gauche dans un fourreau polylobé en cuir ou en bois gainé de cuir, fixé à la ceinture par une cordelette passée dans un organeau haut et à la cuisse grâce à une lanière nouée à la chape. Un petit poignard effilé était attaché au long du mollet droit, dans la botte. Enfin, dernières armes, un fouet tenu à la ceinture à droite, et une fronde autour du front, ou du casque arrondi à crête sagittale annelée, ou du capuchon pointu en feutre ou en cuir, avec quelques galets de jet dans une bourse à côté de la pierre à aiguiser.

Les *ha-mazan* endossaient une tunique serrée en laine, rarement en tissu, à même la peau, laissant leurs jambes à nu au-dessus de leurs hautes bottes de cuir sombre à semelle dure, fourrées et lacées sur l'arrière. Les régiments masculins portaient, eux, un pantalon de feutre. Sur la tunique, elles enfilaient le plus souvent un court caftan croisé en cuir souple, souvent rouge, décoré et cousu de motifs géométriques au fil doré pour les officières. Quant à leur *atabeg*, An-tiushpa ici, elle se reconnaissait au torque d'or passé autour de son cou, insigne de son commandement. En situation de

combat ou de patrouille, elles troquaient le caftan pour une cotte épaisse en peau de bœuf, lacée fortement mais conçue avec des espèces de renflements bouffants améliorant ainsi sa capacité à amortir les traits ennemis. Celle des capitaines d'escadron était en outre renforcée de plaques de bronze, surtout au niveau du plastron et du dos. En hiver, elles disposaient également d'une lourde pelisse en feutre et d'une paire de gants fourrés.

Mais ce qui, plus que tout, assurait leur distinction, c'étaient leurs montures. Un guerrier se devait d'en posséder trois, un chef de peloton quatre et un capitaine cinq. Lesquelles représentaient une grande part de leur bien. Les *ha-mazan*, elles, se voyaient offrir ces bêtes à leur entrée dans le corps. Et puis, privilège éminent, elles avaient priorité dans le choix des chevaux pris à l'adversaire et qui faisaient partie du butin partagé.

Les retours de campagne étaient monotones, au pas lent des bœufs tractant les imposants chariots, dont quelques *vurdon* fermés, qui portaient les richesses saisies chez les ennemis. Celles-ci avaient déjà été prémarquées sur le champ de bataille même, escadron par escadron et combattant par combattant. Les parts réservées à Themiris, aux groupes et clans de soutien et aux divinités étaient bien identifiées.

Restaient les prisonniers, cette fois-ci peu nombreux, qui appartenaient par essence au monarque, lequel les attribuerait ensuite selon son bon vouloir. Ils deviendraient esclaves, un statut rigoureux mais qui pouvait évoluer. Si beaucoup, surtout lorsqu'il s'agissait de sédentaires raflés, mouraient assez vite, victimes des redoutables conditions nomades de la steppe, un nombre non négligeable d'entre eux finissaient toutefois par se fondre dans le peuple de leurs maîtres, affranchis et dotés au bout de quelques années de service loyal. Société rude mais ouverte, dans laquelle les positions sociales transmises ne duraient qu'au travers des qualités individuelles. Un clan, mené par un chef de valeur, pouvait complètement se dissoudre à sa mort si son successeur n'avait pas son étoffe et voir les fidélités s'égayer, sa réputation sombrer à jamais. La fortune s'édifiait sur les troupeaux, le nombre de têtes,

mais les guerres et les pillages recomposaient en permanence le paysage et les stratifications. La richesse ne s'accumulait pas, les biens les plus précieux accompagnant les défunts dans leur kourgane inviolable, et seuls les exploits signaient les rangs et les honneurs.

Les prisonniers scythes qui cheminaient mains liées derrière les chariots avaient tout loisir de méditer ces perspectives. Au moins chez les Kimiri ne finiraient-ils pas enterrés avec leur maître, une coutume bien ancrée dans leur propre société. Les femmes serviraient de butin sexuel dans un premier temps, lot commun traditionnel, mais filles endurantes de la steppe elles survivraient. Ensuite, à l'attache de qui seraient-elles versées ? Peut-être de ces fières *ha-mazan* justement... ? Ou offertes en tribut à des clans lointains en échange d'allégeances ? Ainsi allait le destin. Un jour maître, le lendemain esclave, au gré des victoires et des défaites.

La tribu de Molpadia nomadisait très loin vers le nord, aux limites des sombres forêts, au contact de peuples primitifs qui vivaient comme des bêtes dans des tanières et des abris de fortune. Un jour, une troupe de cavaliers inconnus avait surgi et raflé les chevaux et quelques femmes et enfants, après avoir incendié le campement et dispersé les troupeaux.

Elle n'avait que sept ans et parlait avec difficulté, victime d'un défaut laryngal qui l'empêchait d'articuler correctement. Elle avait survécu à la longue marche de retour vers la steppe profonde de ses nouveaux seigneurs. De peu d'intérêt économique, elle s'était retrouvée servir au sein des esclaves appartenant en rebut à la maison de la reine. Victime de nombreuses vexations et brimades en raison de son handicap, elle avait toutefois eu la chance d'être remarquée par le prince Otar, l'époux de Themiris, un hercule laid aux cheveux bouclés noir corbeau, aux manières et la voix douce, aux qualités humaines qui tranchaient par rapport à la dureté ambiante, un étranger d'origine qui passait pour un poète et un musicien, que nul chef de tribu n'aurait osé railler. Il l'avait fait affecter au service exclusif de sa fille aînée, An-tiushpa, qui avait le même âge. Les deux enfants avaient ainsi évolué ensemble, bien

que l'une fût officiellement l'esclave de l'autre. Des sentiments indéfectibles s'étaient tissés entre elles deux, au-delà de toutes leurs différences et de leurs statuts.

Lorsqu'An-tiushpa était devenue *ha-mazan*, sans difficulté aucune, elle qui tenait de son père sa force physique et de sa mère sa beauté sévère et ses qualités de cavalière et d'archère, Molpadia avait voulu mourir de perdre son amie et maîtresse. Sur les instances d'Otar, la reine l'avait affranchie et autorisée à tenter d'intégrer à son tour le corps envié. Toujours affligée de son handicap de parole et d'un corps imparfait, il lui avait fallu trois années et une volonté à nulle autre pareille pour parvenir à réussir toutes les épreuves et être admise. Enfin, elle retrouva An-tiushpa et leur complicité.

Quand le prince Otar mourut, d'une mauvaise fièvre contractée à observer des semaines durant la vie des esturgeons géants dans le lacis malsain du delta du grand fleuve Dana, les deux jeunes femmes, qui lui vouaient une admiration et un amour sans bornes, tombèrent dans une profonde dépression et semblèrent abandonner toute envie de vivre. Elles se rapprochèrent encore davantage, définitivement. Le Vent et le printemps de la steppe séchèrent leurs larmes et fermèrent leurs sentiments à la gent masculine. Combattantes le jour, amantes la nuit, jamais plus elles ne devaient soupirer sur un homme.

En approchant de la péninsule de Taman où se situait l'*ordu* d'été des Kimiri royaux, l'avant-garde envoya un détachement en avant, suivant en cela un rituel protocolaire bien établi, annoncer la glorieuse nouvelle, que l'on prépare le retour et l'accueil triomphal des vainqueurs. Mais l'écho de la bataille et le Vent insaisissable avaient déjà abasourdi la steppe. Déjà, les clans et même les groupes isolés, jusqu'à des dizaines de jours de cheval de là, tant amis qu'ennemis, étaient au courant.

Les profondes ornières laissées par le convoi des chariots et le pas des milliers de sabots de cette armée inscrivait dans le paysage une marque, une piste que l'hiver figerait. Un dicton disait

que là où passait une horde victorieuse chargée de butin, jamais l'herbe ne repoussait. À cet endroit, la steppe était striée de tant de routes glorieuses, certaines remontant à des siècles, que la plaine était à nu, davantage décapée que ne l'eût fait un troupeau d'une myriade de chèvres et moutons. À gauche, une faible ligne de hauteurs courait, offrant le vert vivant de ses pâturages. Et un bouquet plus sombre, un bosquet de pins et de mélèzes. Derrière, chacun savait que s'élevait un grand kourgane, plein de richesses accompagnant le défunt.

An-tiushpa donna l'ordre de stopper la marche et de faire une pause. Flanquée de Molpadia et d'une dizaine d'autres *ha-mazan*, elle sortit de la colonne d'arrière-garde, prit le trot puis vite le galop vers le tombeau. Leurs caftans rouges mettaient une note mouvante incongrue dans les couleurs pastel du ciel et de la steppe mêlée. Bientôt simples petits points à l'assaut de la butte, contournant le bosquet gardien.

Le large tumulus faisait une petite bosse reconquise depuis longtemps par l'herbe source de vie, qu'un tapis de milliers de fleurs blanches, mauves et jaunes marquait de sa noblesse. Aucun autel, aucun totem, aucun cairn, aucun signe humain ne déparaient cet endroit laissé au regard et au respect des êtres vivants et célestes. Le Vent sifflait dans les mélèzes, comme un chant permanent et polyphonique pour l'agrément du défunt qui reposait là.

An-tiushpa sauta de cheval avant même que celui-ci ne ralentisse à la légère pression des genoux. Derrière, ses compagnes stoppèrent leurs montures à une dizaine de pas, sans mettre pied à terre, à la limite du tumulus. Seuls une personne royale ou un descendant direct avaient le droit de fouler un kourgane, de souiller de sa semelle le tapis vivant qu'il nourrissait. An-tiushpa s'avança jusqu'au sommet, laissant ses mains effleurer les bourgeons de ses paumes ouvertes, caressant les corolles confiantes, demandant pardon aux tiges innocentes que ses bottes piétinaient. Ponceau comme un coquelicot coiffé d'or, elle se tourna vers l'ouest, la direction que regardait la défunte sous elle, vers le couchant du jour

et de la vie et s'ensongea un long moment, les yeux fermés et le visage flatté par le souffle complice qui relevait les rêves. De tels lieux étaient les portes, les seules, vers l'éternité. La simplicité absolue, la communion intime avec la steppe, l'unique tabou imprescriptible.

Elle s'accroupit, unit avec grâce trois fleurs minuscules, une mauve, une blanche et une orangée, qu'elle coupa et glissa dans sa tunique sous le torse au creux des seins, baissa respectueusement la tête et redescendit avec lenteur, éclairée et soucieuse tout à la fois. « Qu'Argimpasa m'accueille un jour comme elle t'accompagne toi, glorieuse Lampeto », adressa An-tiushpa à l'hôte des lieux avant d'enfourcher sa monture d'un appel machinal et parfait. Les cavalières tournèrent bride et s'en revinrent à la colonne au petit trot, dans un silence que même le sabot des chevaux respectait. Bientôt l'ensemble de la troupe reprit la piste, laissant derrière elle le bosquet et le kourgane de Lampeto.

Le tombeau de l'ancienne *themiris*, fille de Lusipis, sœur aînée de Marpeshya la grand-mère maternelle d'An-tiushpa, était peut-être le plus riche de tous les kourganes Kimiri. La défunte avait adoré de son vivant, comme nulle autre, l'or et les parures. Le pillard qui aurait creusé à l'endroit où s'était tenue la *ha-mazan*, aurait découvert à profusion bijoux, colliers, torques, diadèmes, broches, boucles et pendentifs, bagues et perles, vêtements somptueux, sans même parler des armes de cérémonie ou des magnifiques harnachements ou encore de la double chaîne d'or longue de cinquante brassées que Lampeto avait fait fondre et tisser pour clôturer de façon symbolique l'espace de sa tente royale.

La steppe entière connaissait l'existence de ce tumulus et sa richesse fabuleuse. Mais pas un nomade, même le plus stupide des Scythes ou le plus vil chacal humain, n'aurait profané un kourgane. Il en allait d'une malédiction absolue, un tabou qui transcendait tous les peuples et tous les individus. Ces nomades, dont le but social et économique était la rapine, le pillage des adversaires et de leurs biens, auraient massacré le moindre ou le plus éminent des leurs, et sa famille large avec, celui qui aurait commis un tel crime,

quelle que fût la nation à laquelle aurait appartenu le mort dérangé, ami ou ennemi. Rarissimes avaient été au cours des siècles précédents les transgressions à ce dogme universel de la steppe. Si le tombeau de Lampeto était l'un des plus fabuleux, les kourganes des souverains Kimiri les plus glorieux se situaient eux plus au nord, sur les coteaux dominant le cours inférieur de l'ancestral fleuve Dana. Notamment celui d'un très lointain roi connu sous le nom de Lugdamis, celui de Lusipis son arrière-grand-mère, mais surtout, au premier rang, celui de la légendaire Tomiris, le modèle absolu, que beaucoup assimilaient avec Argimpasa, la déesse suprême, la Grande Mère, l'essence de la femme.

CHAPITRE V

Les pirates

Détroit du Bosphore cimmérien, entre la péninsule de Taman et la Crimée, aux prémices de l'hiver, en l'an 679 avant l'ère chrétienne, 26^{ème} année du règne de Themiris VIII.

Cela faisait déjà une bonne heure que le capitaine Panti-aris observait. La vue qui s'offrait à lui était immense. Du sommet du cap, son regard s'ouvrait sur trois côtés. À sa gauche s'étalait en douces ondulations la grande péninsule de Kimira, alternance de bois dans les creux et les vallons et de belles prairies au goût de sel sur les hauteurs que les souffles marins caressaient avec constance. À main droite, au-delà du détroit, démarrait la steppe de Taman, plus sèche et où l'herbe régnait en maîtresse absolue, ces pâturages qui fondaient leur monde et innervaient leurs fibres. La steppe infinie qu'ils reposaient de leur présence en hiver, lui laissant reprendre haleine sous le manteau de neige et de glace qui n'allait pas tarder à l'envelopper, veillée par l'aquilon maniaque descendu du lointain borée.

Et face à lui, justement vers le nord cardinal, la vaste étendue de la Petite Mer⁹, dont il ne pouvait distinguer les limites bien qu'il les connût dans sa géographie mentale de nomade pour en avoir déjà fait le tour. Mais en dépit de son nom très mal choisi, Panti-aris, le seigneur de la mer, et à l'image de tous les siens, les grands espaces marins ne l'attiraient nullement, mondes instables qu'on ne pouvait chevaucher. Néanmoins, la Petite Mer faisait partie de son univers familier, comme emprisonnée au milieu de leurs steppes maternelles. Il la savait peu profonde, généralement paisible, bordée

⁹ Petite Mer : Mer d'Azov, partie de la Mer Noire

de marécages à la faune riche et de belles prairies salées que les gras moutons appréciaient au printemps. La saison de pêche avait démarré, mais les frêles barques ne s'y aventuraient guère, préférant se cantonner au détroit où les courants portaient les migrations des poissons et leurs bancs. Les pêcheurs étaient de pauvres individus, presque tous d'anciens esclaves libérés, qui ne possédaient pas de cheptel et qui pour survivre n'avaient guère d'autres ressources que celles de la mer, s'exposant sur leurs méchants esquifs pour de maigres sardines ou arpentant sans fin les grèves pour quelques coquillages ou crustacés distraits. Nul Kimiri de sang ne se serait avili à consacrer sa vie à fouiller le sol ou l'onde, le regard toujours baissé, ni à se terrer en sédentaire dans leurs sordides huttes de roseaux et de terre séchée. D'ailleurs, à peine capable de marcher, tout enfant Kimiri n'avait qu'une obsession : monter à cheval et n'en descendre que pour dormir sous la tente.

Ce n'étaient pas des barques de pêche qu'il voyait et scrutait. Ses troupes, gardés de loin par ses deux plus jeunes fils et quelques-uns de ses serviteurs, paissaient tranquillement sur le vert coteau sous lui. Indifférentes au ciel qui s'obscurcissait de plus en plus, les bêtes broutaient consciencieusement la haute herbe ondulante qu'un été humide avait poussée au paroxysme. Il était venu se promener au milieu d'elles, plus par ennui que par nécessité. Avec une telle abondance, il n'y avait aucune chance qu'elles s'égayent loin et la topographie même du pâturage sur le cap rendait le travail de surveillance aisé. Du reste, les pâtres s'amusaient surtout, à se lancer des défis, à qui serait le plus rapide à ramasser en pleine course une coiffe posée à terre sans démonter. Son fils puiné, qui aurait bientôt l'âge de recevoir son *akinakès*, qui le ferait admettre parmi les hommes et la caste des combattants, se montrait habile. Se projetant vers le sol à pleine vitesse, se retenant à la seule force de ses pieds en pince autour du poitrail de sa monture et la main gauche à la bride, il saisissait le grand bonnet pointu en feutre et se redressait d'un puissant coup de reins, bras tendu haut avec le trophée et poussant un cri rageur de vainqueur. Panti-aris eut une bouffée de fierté puis reporta son regard vers les bateaux qui, décidément, l'intriguaient.

Les Kimiri n'ayant aucune activité maritime, rares étaient les navires qui avaient une raison à se trouver dans la Petite Mer, hormis les quelques barques de pêche de Panti-kapaya ou des trois ou quatre misérables hameaux accrochés à ses rives. Il distinguait trois embarcations, à une vingtaine d'encablures environ de la côte. Déjà cela était inhabituel, surtout en cette époque de l'année. Mais depuis une heure qu'il les observait de son point haut, elles lui paraissaient ne pas bouger, alors même que soufflait une bonne brise du nord qui aurait dû naturellement les pousser à embouquer le détroit, à tout le moins à se rapprocher. Son œil exercé remarqua que chacune avait sa voile amenée, peut-être carguée. Il était cependant trop loin pour distinguer des individus à leur bord ou simplement apprécier leur nombre. Le jour allait tomber, ce qui rendait encore plus étrange cette présence. Normalement, les navires accostaient pour la nuit, ou restaient à toute proximité du rivage. Craignaient-ils d'être arraisonnés ou même capturés s'ils mettaient à la plage ? Panti-aris supputait les raisons de ce comportement insolite. Qui pouvaient-ce être ? Et que faisaient ces navires dans la Petite Mer ?

En cet hiver qui démarrait, le jour raccourcissait vite et l'obscurité allait bientôt tomber. Le ciel était limpide, le vent se renforçait et au matin le givre aurait blanchi les pâturages et la glace figerait en miroirs les mares et probablement quelques portions du rivage. Les pâtres s'étaient déjà regroupés sous leur petite tente, à l'abri de la brise marine sous un surplomb, et un joyeux feu commençait à s'élever. Ils passeraient la nuit à proximité de leurs animaux. Quelques chiens bergers, tenant plus de loups que de dociles compagnons, allaient et venaient autour. On pouvait leur faire confiance pour aboyer et ramener parmi ses congénères en la mordant cruellement toute bête qui s'écarterait.

Panti-aris décida de rentrer à son campement, situé à environ une heure de là vers l'ouest, en haut d'un vallon verdoyant où, étonnant spectacle de la nature, plusieurs cônes rejetaient à intervalles réguliers de la boue brûlante qui s'en allait nourrir une coulée lente et visqueuse, endroit qu'on appelait Bulganak. Il y arriverait à la clarté de la lune montante.

À l'avant du navire de tête, le Maître s'était enveloppé dans une grande pelisse brune. Le vent du nord était en train de forcer, élément favorable aux manœuvres à venir, allié au courant. Mais pour l'heure, jusqu'au crépuscule, il était obligé de faire donner ses équipages en contre-nage afin de maintenir stationnaires les trois bateaux. La voile carrée avait été serrée sur la vergue et celle-ci carguée au mât. Il attendait que le jour tombe. À son côté, le capitaine, un marin expérimenté d'origine phénicienne, écoutait ses explications détaillées, opinant. Les choses se présentaient de façon favorable, mais, comme à chaque fois, le passage du détroit requérait une parfaite maîtrise des manœuvres et une coordination sans faille. Le temps était au froid, il gèlerait dès les premières heures de nuit. Probablement qu'il ne faudrait alors pas plus de trois jours pour que le chenal soit emprisonné par les glaces, bloquant toute navigation pour les quatre mois suivants. Ils étaient à l'extrême limite, ils devaient absolument passer cette nuit même.

D'où il avait mis en panne, à l'écart du flux du puissant courant de chasse dont la couleur sombre tranchait sur le clair étale du reste de la Petite Mer, le Maître distinguait parfaitement la côte, ce rivage qu'il avait connu jeune et qu'il avait revu bien des années plus tard. Face à lui, à un mile, le cap et sa colline herbeuse et, sur la gauche la gueule du détroit laissant deviner sa première courbe qui se renverserait au droit de Panti-kapaya. C'était cette partie initiale, les quatre premières heures, qui serait la plus compliquée, la plus délicate. Ensuite, les choses seraient plus simples. Il faudrait surtout que les trois navires restent bien dans le sillage et à vue de fanal et d'œil. La lune offrirait en outre une clarté alliée. Au jour, ils seraient sortis du détroit, en sécurité dans Panti-akshaina, la Mer Sombre. Au sommet du cap, il lui sembla apercevoir une forme qui bougeait, comme un cavalier s'estompant.

Le Maître donna enfin l'ordre. Les avirons furent tirés, sans être dédagés. Il était probable qu'il faudrait remettre aux rames pour négocier les courbes. Les marins décarguèrent et hissèrent la vergue. La grande voile carrée fut relâchée et claqua dans le vent avant d'être tendue, trois quarts de bordée. D'un coup le bateau sembla s'élancer, coupant légèrement bâbord. En poupe les deux

fanoux étaient allumés, le troisième, à main, gardé au sombre dans son coffre de transport. À trois longueurs derrière, la deuxième embarcation, un gros navire marchand de conception grecque, était bien en ligne et en voile, son falot avant en place et sa silhouette perceptible. Il ne pouvait en revanche désormais plus rien voir du troisième navire qui devait prendre le dernier sillage.

La petite flottille nocturne se mit dans le flux descendant, en sentit tout de suite la portée, et embouqua le détroit. La rive tribord était rocheuse tandis que celle opposée était une longue flèche sableuse. Le chenal profond, assez étroit, passait à peu près à mi-distance, mais la force du courant et le borée obligeaient à tenir le près. Aucune lumière, aucun feu ne s'apercevait sur le rivage. Sur le bateau, chacun était silencieux, tendu et aux aguets. Très vite, le capitaine sentit la dérive bâbord, vers les hauts fonds qu'il ne pouvait voir mais devinait pourtant d'instinct. Un court échange avec le Maître et des ordres secs cinglèrent. L'homme de poupe sortit son fanal et se mit à faire des signaux lumineux au navire grec. La voile fut amenée sur sa vergue, le vent était trop fort et insuffisamment nord-est. Le chef-naute s'en remettait au courant et à ses rameurs. Ceux-ci, onze sur chaque bordée, reprirent les avirons, tandis que le préposé au gouvernail, placé tribord, pesait de tout son poids pour le maintenir moitié ouvert et atténuer l'effet de lof. Au bout d'une heure et demie d'efforts pleins, le Maître et le capitaine se détendirent un peu. Ils se trouvaient maintenant, bien qu'ils ne pussent que le deviner, au droit de Panti-kapaya, comme dans une grande rade dilatant le détroit et où le courant perdait un peu de sa vigueur et le vent de sa force.

L'anse de Panti-kapaya offrait un excellent port naturel, abrité du borée par la ligne de hauteurs qui la couronnait, à un endroit exempt de bancs de sable, et constituait depuis toujours le principal point d'atterrissage de tout le pertuis. Un village de pêcheurs, quelques barques amarrées. Mais surtout, c'est de là que s'établissait la liaison avec la péninsule de Taman, au bout de la longue flèche littorale. En été, les embarcations traversières allaient d'une rive à l'autre, transportant hommes, chariots, chevaux et cheptels. En

hiver, quand le détroit était pris par la glace, on pouvait traverser à pied sec.

Grâce aux ordres lumineux transmis de bateau en bateau, le Maître et le capitaine phénicien surent que tout était en ordre, que cette première partie difficile avait été bien négociée par tous. Il restait maintenant à aborder le second passage délicat, l'étroit goulet au pied de la colline que certains Kimiri appelaient « la Vieille Tour » en raison de la présence à son sommet d'une construction à moitié effondrée en pierres, construite des siècles auparavant par un peuple ancien inconnu et qui devait servir de poste d'observation. Le Maître se souvenait parfaitement de cet endroit et de la vue idéale qu'il offrait. Il suffisait d'y poster un seul homme pour détecter tout mouvement sur l'eau. Dans le noir de la nuit, ses bateaux étaient invisibles et, sortis du détroit, ils n'auraient plus rien à redouter que les tempêtes et les monstres marins. Le chenal du goulet ne faisait guère plus d'un mile de large, entre la colline de la Tour et la longue île sableuse de Tuzla. Il était capital de s'en extraire avant l'aube. Tous les yeux furent monopolisés pour discerner les rives. Le plus judicieux était de se porter tribord jusqu'à deviner la silhouette de la butte et de là se laisser dériver doucement à contre-bord. Le froid était devenu vif, le vent glaçant, il commençait à geler fort, les rameurs grelottaient sur leurs bancs. L'œil toujours perçant du nomade sembla aviser les contours flous de la colline. Le capitaine fit obliquer un quart bâbord et transmettre les signaux au navire en poupe. Le courant forçait, ce qui les rassura, ils étaient bien dans le chenal. Il ne fallut qu'une demi-heure pour qu'il s'atténuaît à nouveau, signe qu'ils étaient sortis du goulet. À partir de là, le pertuis s'élargissait et devenait méridien, sans plus de courbes. Vent plein arrière, le chef-naute fit remettre à la voile à mi-ris et petite vitesse.

Quand, à l'issue de cette longue et glaciale nuit d'anxiété, l'aube pointa, claire et le ciel sans aucune brume ou nébulosité, le navire quittait le détroit, laissant à trois miles tribord la côte de la grande presque-île de Kimira. Devant s'ouvrait Panti-akshaina, la Mer Sombre. Derrière, le premier bateau grec, quoique légèrement distancé, mais dont le fanal était toujours resté visible, se découpait

son tour. Le Phénicien fit mettre en panne et l'autre vint se porter à bâbord, à deux longueurs de rame. Tout s'était bien déroulé pour lui. Mais aucun signe du second navire grec, celui commandé par un capitaine pourtant d'expérience, un esclave certes, mais auquel la liberté avait été promise au retour. Le Maître s'emporta et le honnit d'insultes, lui jurant les pires supplices s'il le retrouvait un jour. Il décida néanmoins de l'attendre, jusqu'au crépuscule s'il le fallait.

À la pointe du jour, après une bonne nuit de sommeil, Panti-aris sortit le premier de sa tente, torse nu et cheveux dénoués. Comme il l'avait prévu, la vraie froidure était tombée brutalement, le givre étincelait. Il faillit déraper sur une petite plaque qui avait gelé et qui ne craqua pas. Son souffle s'exhalait en volutes de blancheur crue. À son habitude acquise à commander un escadron, il sonna un coup de corne pour tirer de leur engourdissement onirique sa famille, les serviteurs et esclaves. Il avait initialement prévu d'aller rendre une visite à l'un de ses cousins, le chef de leur clan, dont le campement était établi à trois heures de cheval au couchant, pour régler avec lui une dévolution matrimoniale pour le mariage prochain de son fils aîné. Mais ce qu'il avait aperçu la veille sur la Petite Mer le tracassait.

Il déjeuna rapidement, sur le pouce, d'un peu de mouton restant, d'une pomme aigre et d'une bonne rasade de lait fermenté à la crème figée savoureuse. Il devait y retourner, il verrait bien. Pris d'une soudaine intuition, il regagna sa tente pour s'équiper de pied en cap. Aidé de sa femme, une ancienne *ha-mazan*, il passa sur sa tunique sa cotte bardée de bronze, qu'elle laça avec dextérité. Puis ses bottes, avec le poignard sanglé à l'extérieur de la droite, l'*akinakès* et le fouet à la ceinture, et en dernier l'arc et le carquois. Ils vérifièrent avec soin chacune des flèches et les pointes. Il sortit. Dehors, un serviteur attendait, tenant ses chevaux à la bride. Il noua son chignon, coiffa le haut capuchon fourré, revêtit la lourde pelisse de feutre aux pans fendus et enfourcha le petit étalon bai. Il dut patienter, mécontent, que son fils aîné et deux de ses neveux qu'il avait désignés pour l'accompagner fussent enfin prêts à leur tour, plus simplement équipés, chacun doté d'une monture de relais.

Les quatre hommes s'élancèrent au petit trot. En arrivant sur le pâturage au revers du cap, Panti-aris aperçut ses pâtres et son troupeau qui pacageait paisiblement. Il se dirigea vers eux. Sans même descendre de cheval, il interrogea son fils puîné et ses camarades qui avaient passé la nuit sur place. Non, ils n'avaient rien remarqué de particulier. Les cavaliers les abandonnèrent sans plus de phrases pour le sommet du promontoire.

De l'endroit même où il se tenait la veille, Panti-aris ne put que constater le vide à l'horizon septentrional. Les navires avaient disparu. Aussi loin que portait son regard il n'apercevait rien. À droite, il ne voyait du détroit que l'entrée, la partie antérieure à l'ample courbe menant à Panti-kapaya. Aucun bateau, pas même une barque de pêche. Sur la rive de la grande flèche sableuse, côté péninsule de Taman, un long ruban miroitant lui faisait un feston harmonieux. La glace avait commencé à prendre les plages, les nombreuses lagunes et les endroits à faible eau, autour des bancs situés hors courant. Le froid mordant était en train de consolider l'œuvre et d'inscrire l'hiver. D'ici deux jours tout au plus, le détroit serait figé à son tour d'une berge à l'autre, d'abord au niveau du goulet entre la colline de la tour et l'île de Tuzla, puis de proche en proche sur toute son étendue. Ce serait ensuite à la Petite Mer de commencer à geler, en premier lieu sa partie occidentale, la moins profonde. Que devait-il en conclure ? Que les navires avaient passé dans l'obscurité le pertuis ? Il y avait là quelque chose d'extraordinaire. Quels pouvaient être ces marins démons qui osaient naviguer de nuit ? Qui ne craignait pas d'affronter les dangers et les pièges nombreux du passage ? Mais surtout, pourquoi cette volonté nocturne justement ?

Panti-aris donna un ordre bref et les quatre cavaliers tournèrent bride. Cette fois-ci, ils ne prirent pas le trot mais le galop, en direction de Panti-kapaya et des hauteurs couronnant sa crique. Ils y parvinrent une demi-heure plus tard. En bas, le village sordide et ses barques en partie prisonnières de la glace nouvelle. De là-haut, ils ne virent rien des bateaux étrangers. Changeant juste de monture en passant sur leur cheval de relais, les quatre hommes dévalèrent vers la baie. Arrivés au port, quelques habitants curieux, vaguement

inquiets, se montrèrent. C'étaient de misérables êtres, vêtus de haillons sous lesquels ils grelottaient, aux mines et corps rongés par le sel, la maladie et la fatalité. Panti-kapaya était nominalement sous le contrôle d'un clan qui tirait une partie non négligeable de ses ressources des péages appliqués sur les traversées utilisant ses embarcations. La veille, en prévision du gel, les barcasses de transport et autres bateaux de pêche avaient été halés sur la grève. Une espèce de fonctionnaire, un affranchi, était le représentant du clan, responsable du port et des péages. Justement, il approchait. Panti-aris le héla et, sans plus de formes, lui ordonna :

— Toi et tes serviteurs, préparez la grande barque traversière, dégagez la glace du chenal et remettez-la à l'eau !

— Je ne reçois pas mes ordres de toi, eut-il l'affront de répondre.

Panti-aris s'avança, toujours à cheval, le regard fermé. Saisissant son fouet, il le fit claquer en l'air. L'homme à la face de fouine et portant bonnet de martre se rembrunit.

— Je suis Panti-aris, capitaine d'escadron de Themiris. Je file à la colline de la tour. J'en serai de retour dans une heure. À ce moment-là la barque sera prête, ainsi que toi et douze gaillards aux rames pour traverser le détroit.

— Mais, seigneur, il gèle à pierre fendre et naviguer par ce temps est folie ! Bientôt le chenal va être pris dans les glaces et qui sait si nous pourrions même revenir... gémit l'affranchi.

— Ce n'est pas à toi de penser. Fais ce que je t'ordonne, sinon tu tâteras de mon fouet et je te traînerai attaché à la queue de mes chevaux jusqu'à l'*ordu* de Themiris. Que tout soit prêt quand nous reparaîtrons !

Et Panti-aris fouetta son étalon dans la direction de la colline de la tour, suivi de ses compagnons qui jetèrent un œil méprisant sur l'homme qui levait les bras au ciel. Au trot rapide, leurs silhouettes se dessinèrent bientôt sur le versant opposé, tout d'herbe et de rares bosquets givrés. Bêtes fumantes, ils parvinrent sur la croupe puis

suivirent la ligne de crête jusqu'à l'observatoire en ruine. De là le regard embrassait la péninsule de Taman et ses lagunes en face et, à mains gauche et droite, toute la longueur du détroit, d'une mer à l'autre. Au pied le la colline, l'étroit goulet.

Panti-aris descendit de cheval. Il le voyait, il ne voyait que cela : le bateau échoué à la pointe du banc, de l'autre côté. Un navire de bonne taille, pas une barque de pêche, voile carguée. Légèrement couché sur bâbord, il avait touché le haut-fond sableux qui prolongeait l'île, un piège bien connu des navigateurs locaux. La glace s'était emparée de l'épave et lui dessinait autour un filet miroitant. Il resterait ainsi jusqu'à la débâcle du printemps, à moins que la pression et les bourrasques hivernales ne l'éventrent. Aucun signe de vie alentour, aucune silhouette s'agitant. Il allongea son regard, la longue flèche étroite et sans relief, à peine parsemée de quelques bouquets de pins et de roselières. Son œil rapace de nomade et de guerrier capta de minuscules formes qui semblaient s'éloigner. Au bout, le passage à fleur d'eau entre l'île et la péninsule de Taman devait déjà être pris par le gel, peut-être pas encore suffisamment solide pour que des hommes à pied, et a fortiori des chevaux, s'y risquassent. Il fallait agir vite.

Les quatre cavaliers ne s'attardèrent pas davantage, enfourchant leurs montures de relais, et dévalèrent vers Panti-kapaya. Au port, la lourde barque traversière avait été tirée à l'eau et amarrée. Le feston de glace qui ourlait la grève avait été brisé. De grossiers madriers avaient été jetés, faisant une passerelle rudimentaire. Panti-aris opina en stoppant face à la dizaine de villageois massés en arrière. Son fils s'était porté à son côté, il lui lança :

— Retourne à la vitesse du vent à notre campement. Là, hèle nos dix meilleurs hommes, équipez-vous en guerre et venez en toute hâte ici. Fais également vider et atteler nos trois chariots, qu'ils suivent. Ils arriveront plus tard. Allez, file !

Le jeune cavalier tourna bride et d'un coup de talon sa monture prit la direction des molles collines vers l'ouest. Panti-aris descendit

de cheval et s'avança vers la berge. L'homme à face de fouine se tenait près des madriers. Il dit :

— Nous avons préparé la barcasse et suivi tes instructions. En tant que responsable et représentant du clan et au nom d'Artavashtay mon maître, je suis d'accord pour une traversée ce matin et retour immédiat, mais nous devons nous entendre sur le juste péage à acquitter...

— Écoute-moi bien, face de vermine, tu exécutes ce que j'ordonne sans piper mot, sans même avoir un soupçon de pensée dans ton crâne dégénéré ! Pour le reste, c'est mon affaire. Et Artavashtay est mon cousin, ami et seigneur, ne te soucie pas de nos relations et de nos trocs.

L'homme se recula devant la mine prête à exploser du capitaine Kimiri. Un coup de fouet serait si vite parti ! On fit embarquer, non sans difficultés, les trois chevaux. La large barcasse, familière de ce type de transports, avait reçu quelques aménagements, notamment en son centre des rambardes parallèles entre lesquelles on pouvait arrimer plusieurs bêtes, au moyen de solides courroies et bandes en cuir. Leurs pattes, sans être totalement entravées, étaient également assujetties, les empêchant de ruer ou se dresser. Les trois nomades grimperent à leur tour et se tinrent à côté de leurs montures, leur flattant l'encolure, leur parlant tout bas, les rassurant. Les douze rameurs, six par bordée, se mirent à souquer sur les avirons, aux ordres de l'homme à face de fouine. La barcasse se dégagea lentement de la berge et de la glace qui commençait déjà à se reformer, puis prit un peu de vitesse, sans à-coups.

— On atterrit comme d'habitude ? interrogea avec déplaisir l'affranchi à l'adresse de Panti-aris qui s'était déplacé à l'avant.

— Non ! Mets le cap sur l'île de Tuzla !

— L'île ? Mais c'est juste du sable là-bas !

— Tu vas très vite comprendre, répliqua Panti-aris et de fixer son attention dans cette direction.

L'air était très froid et, à mesure que l'embarcation s'éloignait de l'anse abritée de Panti-kapaya, le vent forçissait et gelait les doigts des rameurs. De dos à la proue sur leurs bancs, ceux-ci ne voyaient rien de l'endroit vers lequel les portaient leur ahanement rythmé et maîtrisé. En revanche, l'homme à face de fouine commençait à discerner une forme sombre qui semblait posée sur l'eau. Assez vite, il comprit qu'il s'agissait là d'un bateau échoué. Une apparition quasi surnaturelle. Au bout de près de deux heures de nage exténuante en raison du froid, exercice dangereux quand les organismes transpiraient à ce point de l'effort et que la sueur se transformait en perles de glace au moindre repos, la barcasse fut suffisamment près pour qu'on pût en distinguer les rivets de cuivre.

Il s'agissait d'un grand navire, plus de vingt mètres de long, quillé et portant une large voile carrée, carguée sur sa vergue supérieure, maintenue par quatre haubans. Il était légèrement couché sur flanc bâbord. « Évidemment, c'est sûr qu'il ne pouvait pas passer ici, avec le haut fond sa quille a raclé. Il n'a pourtant pas l'air trop chargé. En tous les cas, c'est un beau bateau, il faudrait le tirer au sec dès maintenant pour le préserver », pensa le naute à tête de fouine. Aucun signe de présence n'apparaissait, comme si le navire avait été déserté.

On ne pouvait accoster à proximité, mais un point d'atterrissage facile existait à trois encablures, repérable au maigre bosquet qui s'élevait sur une petite dune au pied de laquelle aboutissait une espèce de chenal profond et que la glace n'avait pas encore festonné. La barcasse s'y dirigea. Panti-aris fut le premier à sauter dans l'eau quand elle tapa le sable et s'immobilisa. La sensation de froid traversa ses bottes fourrées. Leur excellente étanchéité empêcha qu'il fût mouillé. Après une hésitation, il ordonna que les chevaux soient débarqués. La passerelle de madriers fut installée et les trois bêtes furent détachées puis guidées, l'une après l'autre. En touchant la terre ferme, chacune hennit puissamment et rua, heureuse de sentir de nouveau un vrai sol et de ne plus être frigoriifiée par les embruns.

L'homme à tête de fouine et les rameurs reçurent l'ordre impérieux de ne pas bouger et d'attendre leur retour.

Panti-aris et ses deux neveux enfourchèrent leurs montures, eux-mêmes soulagés d'abandonner cette barque instable et qui leur retournait l'estomac. En un galop rapide et délassant, ils remontèrent le cordon dunaire jusqu'au navire échoué. Ils stoppèrent au bout extrême de l'île, à moins de cinquante mètres. Au-delà se devinait un banc à fleur de surface. La glace courait jusqu'au bateau, comme une allée scintillante et bleutée. Elle glissait, une véritable patinoire. Panti-aris tira son *akinakès* et perça la croûte d'un grand coup afin de se rendre compte de la dureté au centre et de la profondeur liquide dessous. La couche était déjà bien constituée, largement l'épaisseur de deux doigts et le sable affleurait en dessous à moins d'un mollet. Du bord, il n'y avait toujours aucun indice de vie. Avait-il vraiment été abandonné ou bien des ennemis s'y tenaient-ils embusqués qui surgiraient au moment opportun ?

Il s'avança avec prudence sur la glace, l'*akinakès* en pic à la main droite. Elle ne craquait pas. Ses neveux restèrent sur la rive avec les chevaux, mais prêts à intervenir, arc au bras et flèche encochée. À petits pas précautionneux, Panti-aris traversa le miroir jusqu'au bateau échoué. Des avirons traînaient autour, dont un brisé. Il frappa la coque de son épée, renvoyant un bruit mat, plusieurs fois. Il se retourna. D'un signe dénégatif, les deux frères lui confirmèrent qu'ils n'avaient rien discerné non plus.

Akinakès brandie, il passa la tête par-dessus le plat-bord qui, au milieu, se retrouvait juste à sa hauteur. Rien, aucune présence humaine ou animale. Les marins de cet étrange navire avaient tous fui, sûrement les petits points mouvants qu'il avait aperçus du haut de la colline. En revanche, à l'intérieur de ce bateau à demi ponté, sous d'épais prélaris, il devinait de nombreux ballots, des coffres, de longues caisses, de grands sacs ficelés, le tout bien arrimé aux couples et au bordage, à côté de tout un équipement de voiles, cordages, avirons de rechange et espars divers. Et même une espèce de traîneau, inattendu. Et des roues, comme des roues de char. Il

n'existait qu'un endroit fermé où pourrait se cacher un individu, à l'arrière, une sorte de rouf.

Panti-aris se hissa à bord, gardant un œil dans cette direction. Il eut quelque mal à se déplacer au milieu de la cargaison et des bancs inclinés. D'un grand coup d'*akinakès* il fendit la mince cloison en joncs tressés du rouf. Personne n'en surgit. Il ouvrit alors la petite porte simplement taquée. Une couche sommaire et malpropre, sûrement celle du capitaine naute, un haut coffre. Il en souleva le couvercle. À l'intérieur, quelques vêtements et étoffes, une grosse couverture pliée et, au fond... « Par Argimpasa et tous les ancêtres réunis ! » ne put-il étouffer. Et de pâlir.

Panti-aris sortit à reculons du réduit. Avisant une caisse volumineuse, il en fit sauter deux lattes d'un levier d'épée. Dedans, des dizaines d'armes, des poignards finement ciselés et incrustés, aux motifs animaliers bien connus, des œuvres de facture scythe. Un coffre plus loin renfermait des éléments de harnachement, des mors, des barrettes droites ou en Y, des tresses d'apparat. D'un sac éventré tombèrent des miroirs de bronze à manche de corne et décor de cervidés ou de bouquetins. Panti-aris n'en parcourut pas davantage.

À l'instant d'enjamber le plat-bord pour se laisser retomber sur la glace, il aperçut un pied qui dépassait de derrière un gros ballot, côté proue, qu'il n'avait pas vu jusque-là. Il s'approcha, en garde. L'individu gisait dans son sang gelé, un jeune homme imberbe aux traits étrangers mais les cheveux blonds, une large blessure mortelle au thorax. Température extérieure aidant, le corps était déjà totalement rigidifié, mais la mort ne devait pas remonter à très longtemps. Il portait au cou un médaillon d'or gravé d'une tête de roi ou de dieu que Panti-aris lui arracha et fourra dans sa bourse de ceinture. Celui-ci resta quelques secondes à hésiter, indécis. Puis une explication rationnelle s'imposa dans son cerveau de nomade pillard. Il revint au petit rouf et à son coffre, enfouit sa main et s'empara de l'un des peignes qu'il avait découverts et le glissa dans sa tunique, sous sa cote. Il ressortit et attrapa au passage quelques bouts de cordage qui traînaient et les pendit à sa ceinture.

Il sauta sur la glace, la sentit un instant près de rompre et se dirigea, moitié courant moitié patinant, vers la rive où se tenaient toujours apostés ses neveux.

— À cheval, leur cria-t-il, il faut absolument faire prisonniers quelques-uns des pirates de ce navire !

Et d'enfourcher sa monture avec souplesse en dépit de sa lourde cotte et de ses armes et la lancer au galop.

Les trois hommes repassèrent en un coup de vent devant l'affranchi à face de fouine et les rameurs qui avaient allumé un maigre feu sur la grève et tentaient de se réchauffer serrés autour. Un « demeurez ici ! » leur fut hurlé. Plus loin, la flèche littorale se rétrécissait en une simple bande sans végétation aucune où il était impossible que quiconque se dissimulât, sur plusieurs kilomètres de distance. Au-delà, le cordon dunaire se relevait et s'évasait, couvant en son mitan un bois de pins chétifs. Les cavaliers se mirent au pas, les yeux fouillant tout repli ou fourré. Toujours personne, mais un morceau d'étoffe agriffé à une basse branche conforta la certitude de Panti-aris. Ils sortirent des arbres. Une nouvelle et longue section purement sablonneuse démarrait, décrivant une large courbe. Des points indistincts bougeaient au loin, qui ne tarderaient pas à atteindre l'extrémité de l'île. Ensuite, c'était le pertuis avec la péninsule de Taman.

Ils se mirent au trot rapide. Panti-aris donna des ordres, répartissant les rôles. Les silhouettes finirent par se préciser, elles marchaient, une vingtaine, échelonnées. L'une se retourna et poussa un cri, et toutes de se mettre à courir. À trente mètres des derniers, les deux jeunes Kimiri se déportèrent légèrement à droite, lâchèrent la bride, serrèrent les jambes, se saisirent de leur arc et encochèrent. Un, deux, quatre, six fuyards tombèrent, flèche en plein dos. Deux autres furent abattus par Panti-aris à grand coup d'*akinakès* porté. Les rescapés couraient et hurlaient en tous sens. Trois étaient armés et se regroupèrent pour faire face. Les cavaliers les dépassèrent sans s'en préoccuper pour l'instant, essayant de rattraper les pirates les

plus avancés qui atteignaient le pertuis et auxquels, de l'autre côté, une forêt touffue promettait un refuge salvateur. Le passage était totalement gelé et réfléchissait la lumière aveuglante du midi, miroir parfait. Ceux-ci hésitèrent un instant, mais l'instinct de survie les propulsa. Courant, patinant, perdant l'équilibre, rampant, ils ne se retournaient même pas. Une dernière flèche d'un des frères cloua un individu lourdaud qui avait culbuté et ne parvenait pas à se remettre sur ses jambes. Panti-aris fit signe de cesser l'arc. Il se saisit de sa fronde autour de son capuchon, prit trois galets dans sa bourse. Le premier atteignit un pirate à l'arrière du crâne, qui s'effondra. Le second toucha au dos, on entendit un hurlement de douleur, mais l'homme poursuivit néanmoins sa fuite, chutant puis se relevant. Le troisième projectile se perdit et alla rouler sur la glace. Les cavaliers ne s'engagèrent pas sur le miroir glacé.

Panti-aris compta huit fuyards sur le point de toucher à la rive de la péninsule, momentanément sauvés. Huit, moins les deux qui tombèrent dans un trou d'eau et que leurs complices abandonnèrent sans vergogne. Même s'ils parvenaient à s'extraire seuls, ils finiraient gelés. Restaient les trois hommes armés, à leur merci, trois cent mètres en arrière. Panti-aris replaça sa fronde, tira son épée. En deux signes, sans parole, ses neveux comprirent ses ordres. Ils encochèrent de nouveau une flèche. Les chevaux au pas, sûrs d'eux et de leur victoire, ils s'approchèrent.

Les pirates n'avaient eu aucun endroit pour se mettre à couvert et profiter du répit, rien qu'une langue sablonneuse parsemée de quelques ajoncs et élymes. Ils étaient pris au piège, la mort au bout de l'aventure. Les deux plus jeunes cavaliers se maintinrent à distance, les encerclant, arc tendu. L'autre, le plus impressionnant, à la moustache blonde, s'était éloigné et avait mis pied à terre. Il retourna d'un coup de botte un premier corps abattu dans le dos. Celui-là était mort et bien mort. Un étranger bizarrement accoutré, au visage olivâtre. Le suivant gémissait et se tortillait, atteint au thorax. Juste un regard et l'*akinakès* mit fin à ses souffrances. Panti-aris ne s'intéressa même pas à ceux qu'il avait personnellement fauchés, il savait déjà qu'ils avaient rejoint le monde de leurs ancêtres. Il acheva les deux derniers blessés, dont un qui s'était

traîné sur cinquante mètres en un long sillon rouge et qui aurait probablement survécu s'il avait été pris en charge et avait reçu des soins. Il avait récupéré toutes les flèches. Il remonta à cheval et s'approcha.

Sur le visage des trois pirates, la certitude de leur fin les rendait presque sereins. D'un trait à coup sûr, à moins que ne leur vienne la fantaisie de les charger de leur épée. Que pouvaient leurs dérisoires poignards face à ces guerriers cruels et exercés ? Que s'étaient-ils laissés embarquer dans cette expédition méprisante et mortelle ?

— Qui êtes-vous ? les apostropha Panti-aris.

Il ne s'attendait guère à une réponse, s'étant exprimé en kimiri et les pirates appartenant manifestement à une ethnie inconnue et lointaine. Pourtant, l'un des hommes sembla réagir. Il n'en garda pas moins le silence. Panti-aris poursuivit :

— Vous êtes mes prisonniers. Lâchez vos armes et nous vous lierons les mains. Vous parlerez !

L'individu s'agita et se mit à haranguer avec un débit précipité ses compagnons d'infortune, dans une langue incompréhensible. Puis il implora :

— Pitié seigneur ! Vous pas tuer nous !

Panti-aris avait compris, en dépit de son accent exécrable. Et ce n'était pas un Scythe, car leurs idiomes étaient encore suffisamment proches pour qu'ils eussent pu échanger dans le dialecte de ces frères ennemis.

— Jetez vos poignards et écartez-vous les uns les autres ! Agenouillez-vous et mains derrière le dos ! ordonna Panti-aris.

L'homme fut le premier à s'exécuter. Les deux autres l'imitèrent. Panti-aris tendit à l'un de ses neveux les cordes qui étaient nouées à

sa ceinture. Celui-ci mit pied à terre et, avec prudence, s'approcha. Son frère et son oncle se tenaient à dix mètres, l'arc bandé, prêts à décocher au moindre faux mouvement. Un grand coup de botte dans les côtes envoya le premier Grec s'étaler dans le sable. Son genou lui écrasant le dos et les côtes, il lui lia les mains. Et de même ensuite pour les deux autres.

— En route maintenant ! commanda Panti-ariss. Il est déjà bien tard.

— Où vous emmener nous ? interrogea l'homme.

— Tu le découvriras assez tôt, rétorqua le capitaine. Mais je crois que tes tourments ne font que commencer. Tu aurais dû te laisser tuer, ton sort t'aurait paru plus enviable.

Et le Grec de se répandre en lamentations dans sa langue, bientôt suivi de ses deux compagnons. Un coup de fouet laboura un dos, imposant le silence.

Il leur fallut près de deux heures, à la vitesse de leurs prisonniers à pied, frigorifiés et abattus, pour retrouver le point d'atterrissage où était amarrée la barcasse et les attendait l'équipage. Un petit feu brûlait, presque invisible. Les rameurs étaient agglutinés autour, depuis des heures transis de froid. À intervalles réguliers, ils s'étaient relayés pour briser la glace qui se reformait et menaçait d'emprisonner l'embarcation. Le chenal libre lui-même rétrécissait peu à peu. Avant la nuit il se serait refermé.

Les chevaux furent les premiers à rembarquer. Ils furent attachés avec soin aux rambardes, comme à l'aller. Ensuite les prisonniers, allongés au fond, également liés aux pieds. Les rameurs prirent un malin plaisir à les piétiner pour gagner leur place aux bancs. L'homme à face de fouine supputait les conséquences de toute cette affaire. Les trois cavaliers étaient silencieux. Panti-ariss donna l'ordre de larguer l'amarre. Les avirons s'enfoncèrent dans l'eau et la barcasse s'éloigna de l'île. L'après-midi était déjà bien avancée lorsqu'elle accosta à Panti-kapaya, sur la grève englacée.

Le Maître ne pouvait rentrer sa rage. Cela faisait des heures et des heures qu'ils étaient en panne, à attendre son troisième navire. Toujours aucun signe. Il fallait se rendre à l'évidence : il avait connu un problème sérieux, peut-être un échouage ? Le moindre serait qu'il eût coulé, corps et biens. De la sorte, on ne pourrait pas le découvrir, et surtout pas sa précieuse cargaison. Pourquoi avait-il fallu qu'il répartît leurs prises ? Pourquoi n'avait-il pas fait tout charger sur son navire phénicien, comme c'était son idée première ? Il s'en voulait de s'être laissé convaincre aux arguments techniques, qu'il valait mieux une petite partie sur chacun plutôt qu'une grosse sur un seul, que si l'un était englouti, au moins il resterait l'emport des deux autres. Oui, mais s'il ne semblait pas et s'abîmait bêtement sur un haut-fond ? Un bateau vide naufragé, cela n'aurait pas été trop grave, on n'aurait rien pu trouver. En revanche, qu'il fût un tiers plein ou en totalité, le problème était alors le même. En somme, il avait multiplié par trois ses chances d'échouer ! Il fulminait. Et comment savoir ? Le sort de l'équipage l'indifférait, sauf, en partie, celui de son fils, son bâtard, qu'il avait chargé de surveiller ces fourbes de Grecs.

Le jour n'allait plus tarder à tomber. Il avait décidé. À l'aube, ils mettraient la voile et cap plein sud à travers la mer. Tant pis, ils ne pourraient attendre davantage, au risque de voir surgir des bateaux ennemis et que les conditions météorologiques se dégradent. Le temps était encore stable, quoique glacial. Le borée les pousserait dans la bonne direction, quatre jours suffiraient, sauf imprévu. Avec deux navires chargés et plein de butin, il y avait de quoi être largement satisfait. De toutes les expéditions déjà menées, elle apparaîtrait la plus profitable, une richesse phénoménale à se partager.

Mais lui, le Maître, il savait que la perte du troisième bateau était lourde de conséquences. Adieu sa cargaison, là n'était pas l'essentiel. Mais lorsque le méfait serait découvert, la réaction de Themiris ne pourrait être que celle-là. Lui agirait ainsi. Et tout autre chef de son peuple aussi. Cela était inscrit dans leur sang. Le serment à Targitaos les liait. Le monde en serait ébranlé. Au fond de lui, une petite voix s'insinuait. Elle lui disait : « N'est-ce pas ce

que tu souhaitais tout bien considéré ? N'est-ce pas cette confrontation que tu recherches ? N'est-ce pas l'attirer sur ton terrain que tu appelles de tes vœux ? Ne sois pas hypocrite, cela fait vingt ans que tu rêves de ce jour à venir. Elle n'a jamais quitté tes pensées, et tu n'auras de cesse de la tenir à ta merci avant de mourir. » Oui, il devait l'admettre.

Sa vie était maintenant pour l'essentiel derrière lui. Il était en excellente santé et sa robuste constitution ne l'avait jamais trahi jusque-là, mais à son âge, il ne lui restait plus que quelques années pour atteindre la vraie gloire et se venger. En définitive, cette perte de navire était peut-être bien la déclaration de guerre qu'il savait devoir lui lancer un jour. Il imaginait son visage se décomposer, une colère indescriptible l'envahir, ses guerriers hurler, ses *hamazan* prostrées. Et plus loin encore, elle était ligotée devant lui, en caftan rouge sang, fière et toujours si belle, le toisant, insoumise. Il la prenait comme un étalon, une fois, dix fois, infiniment. Elle le suppliait, au nom du passé et... il pardonnait. Ils mêlaient alors leurs forces et conquéraient le monde.

Sitôt parvenus au campement, les trois prisonniers avaient été détachés quelques minutes, le temps d'étancher un peu leur soif et d'ingurgiter un méchant morceau de viande à peine cuite. Ils étaient engourdis et transis de froid. Tout juste commençaient-ils à ressentir les bienfaits de la nourriture que leurs gardes les écorchèrent d'un coup de fouet, au niveau du cou et du visage. Du sang jaillit de la joue éclatée de l'un des pirates. Ils furent plaqués au sol et on les garrotta serrés, avec de longues bandes de cuir détrempées. Puis on les enveloppa et roula dans des tapis de feutre, eux-mêmes ficelés ensuite. Seule leur tête émergea. Le supplice du sac cousu balancé à l'eau était connu du monde entier comme étant l'un des châtiments préférés des peuples nomades. En était-ce une variante ?

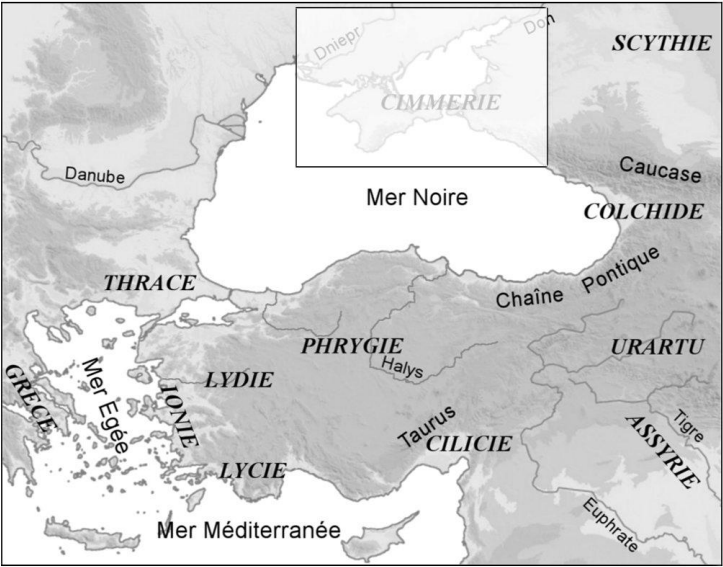
La nuit était tombée. Ils furent portés et jetés dans une tente vide, qui servait plus de débarras que d'habitation, au sol recouvert d'une natte de joncs tressés. Deux jeunes garçons pénétrèrent, qui les surveilleraient jusqu'au jour. Un énorme chien berger allait et

venait aussi à l'intérieur, s'immobilisant et les fixant parfois. Au matin, alors que l'air glacé avait figé tout le paysage en un givre blanchissant collines et pâturages et qu'ils avaient enfin sombré dans un engourdissement au-delà de la douleur et de l'angoisse, le grondement et l'haleine fétide du molosse leur firent ouvrir les yeux. La gueule et les crocs aigus comme des poignards semblaient sur le point de leur déchirer et happer le visage. Leurs apprentis gardiens encourageaient et riaient de voir leur face décomposée et d'entendre leurs gémissements. Une femme entra, un grand bol en bois de lait caillé à la main. Avec une spatule concave elle les nourrit sommairement, les barbouillant de koumis pourtant savoureux. Incapables de réfléchir, ils l'interrogèrent en mots décousus. Qu'elle ne pouvait comprendre. Elle ne manifesta aucun signe, aucune compassion, aucune écoute. Elle ressortit avec les deux jeunes pâtres et le mâtin. Surveiller des pirates entapissés était bien moins drôle que courir après les moutons et se mesurer aux bous. Les lanières de cuir avaient durci et leur rentraient dans les chairs, douleur lancinante qui les faisait s'évanouir par instants. Le froid s'insinuait en dépit de l'épaisseur de leur carcan de feutre. L'homme à la joue entaillée n'avait même plus la force de gémir, tout juste pouvait-il pressentir son heure proche, sa constitution assez frêle ayant décidé de le trahir. À moins que ce ne fût l'angoisse, bien davantage que les sangles mordantes, qui l'étreignait fatalement ?

Le chef-naute des pirates, celui qui avait baragouiné et les avait incités à se laisser faire prisonniers, essayait de garder une pensée claire, malgré les douleurs, la soif et l'engourdissement. Lorsqu'ils avaient été transportés, jetés attachés en travers d'une monture, depuis le village de pêcheurs, il n'avait pas pu apercevoir grand-chose. Ce n'est qu'au campement, posé en plein milieu des pâturages, qu'il avait fugacement accroché quelques images. Des moutons, des chèvres, des chevaux, nombreux. Quelques bœufs aussi. Un char dételé, de grands chariots, dont un immense à six roues comme une maison roulante, des tentes rondes d'où s'échappait de la fumée par une ouverture dans le toit conique. Des hommes à moustache, des femmes altières. Des enfants à peine sevrés qui jouaient avec de petits arcs. De plus âgés, dont des filles,

qui se battaient à coups d'épée en bois, sans guère de retenue.

Qu'allait faire d'eux le fier seigneur, *aris* avait-il entendu prononcer, qui les avait capturés ? Il avait parlé de souffrance, s'il avait bien compris. On les torturerait, cette nuit n'était qu'un avant-goût. Dans les histoires qui se racontaient chez lui à propos des peuples barbares et nomades, il y en avait une très connue que les aèdes itinérants prenaient un plaisir orgiaque à chanter et mimer, qui dépeignait leurs coutumes anthropophages. On allait donc les manger. D'un coup ? En les découpant morceau par morceau ? Vivant ? Cru, cuit ?



CHAPITRE VI

Cimmérie

Pays des Kimiri (actuelle presqu'île de Crimée), au début de l'hiver, en l'an 679 avant l'ère chrétienne, 26^{ème} année du règne de Themiris VIII.

Trois jours plus tard, une fois franchie une dernière et molle ondulation, se déploya au regard l'immense camp d'hiver, l'*ordu* des Kimiri. Dans la plaine, des centaines de tentes, d'enclos, des milliers d'hommes, des myriades d'animaux. Une cité nomade, sans ordre apparent, sans édifices, barbare.

Des trois pirates prisonniers, il n'en restait plus que deux. Le moins robuste avait succombé à peine les premiers cahots du voyage. Son corps avait été abandonné en pleine nature, livré au gel et aux charognards, scalpé. Sa chevelure noire pendouillait à la queue tressée d'un magnifique roussin que montait le plus jeune de ceux qui les avaient capturés.

Toujours mains liées, mais plus dans le dos, ils avaient cheminé à cheval, dégringolant à plusieurs reprises lorsque leur monture, par facétie sans doute, se mettait à vouloir prendre le trot. Souvent couchés sur l'encolure, serrant convulsivement la bride à s'en tékaniser les doigts, les fesses et les cuisses en feu sous la culotte pourtant épaisse qu'on leur avait fait enfiler, cinglés par le froid, ils ne voyaient pas la fin de cette nouvelle torture. On ne les avait plus battus, on se contentait de les surveiller. La nuit au bivouac, ils dormaient attachés sous la tente, le même molosse toujours les reniflant et grondant à chacun de leurs mouvements. Ils étaient nourris aux mêmes rations infectes que les cavaliers, buvaient l'eau glacée puisée dans les ruisseaux et les mares, faisaient leurs besoins dans l'herbe indifférente sous les moues obscènes. On ne les avait

pas interrogés, on ne leur avait plus adressé de parole directe. Ces nomades étaient avarés de mots et de sentiments. Même aux étapes pour la nuit, autour des feux ou dans les tentes de voyage, ils semblaient n'apprécier que le silence et les infinies variations du vent.

Panti-aris n'avait pas supputé longtemps. L'affaire était trop grave. Il devait la porter à la connaissance de Themiris, sans tarder. Qu'un seul puisse croire qu'il veuille bénéficier de l'aubaine et le rapporte, et c'en serait fini de lui et des siens. À l'inverse, sa célérité lui vaudrait, à n'en pas douter, une reconnaissance profitable, en dépit de la situation. Il fallait que ses prisonniers parlent et disent les choses importantes qu'ils savaient. Ils ne devaient pas mourir, pas tout de suite tout au moins. Le grand camp d'hiver était à trois jours de cheval au mieux avec eux à traîner. Pendant ce temps, les siens s'occuperaient de vider le navire échoué, de tout stocker dans la maison de l'affranchi à face de fouine à Panti-kapaya et d'en monter la garde. Il avait envoyé un message à Arta-vashtay, son cousin et chef de la tribu de la région, pour prévenir tout malentendu et requérir de lui un détachement pour les accompagner. Celui-ci lui avait mis à disposition une douzaine d'hommes aguerris. À la tête de sa petite troupe, il avait alors pris le chemin de l'*ordu*, direction plein ouest, au centre du pays de Kimira.

Un des prisonniers était mort, presque immédiatement. Les deux autres étaient plus vigoureux et résisteraient au trajet, il suffirait de ne pas trop les brutaliser. Il comptait en particulier sur le plus vieux, celui qui semblait connaître quelques mots de leur langue. Depuis l'instant où il avait découvert le navire échoué du haut de la colline, son cerveau n'avait plus cessé de retourner en tous sens les événements. Les faits, les causes, les conséquences surtout. S'il s'avérait bien ce qu'il imaginait, alors le printemps, l'été et les saisons à venir marqueraient la mémoire collective et le destin de leur peuple. Mais d'où pouvaient bien provenir ces pirates ? Quels aventuriers pouvaient avoir la folie de franchir le détroit, violer la Petite Mer et piller leur territoire ? Y avait-il un roi puissant derrière ? Qui ?

L'*ordu* de Themiris, le camp royal d'hiver, s'étalait dans la plaine. D'innombrables fumées s'élevaient dans le ciel, des milliers de foyers, de feux et de braseros. Des troupeaux entiers de moutons, chèvres, chevaux, et même des onagres domestiqués, paissaient dans toutes les directions, sous la surveillance distraite de bandes d'enfants et celle vigilante de chiens bergers. Des enclos en rassemblaient une bonne part la nuit. À proximité de certains, des cahutes avaient été dressées. En réalité, des forges rudimentaires où officiaient les marqueurs officiels de cheptel, qui apposaient au fer rouge sur les bêtes le *tamga*, le signe distinctif de chaque clan.

Les véritables ateliers, ceux des maîtres-forgerons, de solides constructions abritant un four en brique, étaient regroupés dans un secteur spécifique, une sorte de quartier à eux tout seuls, près d'une petite rivière et d'un bois touffu. Le bruit des pilons, des marteaux et des soufflets résonnait en permanence et le feu y rougeoyait, témoins d'une activité intense. S'y forgeaient toutes sortes d'armes, *akinakès*, poignards, pointes de flèche ou de javelot, plaques de cotte, casques, en fer ou bronze, des éléments et pièces de charrerie ou de harnachement, mais aussi toutes variétés d'objets plus utilitaires, tels des couteaux courants, des chaudrons, des coupes, des miroirs. Tout autour, sous des appentis, s'entassaient à côté du stock de charbon à bois les productions finies ou semi-finies, avec dessinés les *tamga* de leurs propriétaires. Les Kimiri avaient développé une métallurgie sophistiquée et de haut niveau technique, comme leurs voisins et cousins de la steppe, Scythes, Massagètes et Saces. Ils n'exploitaient pas de mines et importaient le métal, fer, étain et cuivre, sous forme de barres et lingots, parfois de régions très éloignées. Mais leurs principales sources provenaient des peuples du Caucase, et notamment de la Colchide au sud, avec lesquels des circuits d'échanges étaient bien établis.

À proximité des grandes forges, on rencontrait un enclos sévèrement gardé : l'enclos des orfèvres. Là, dans une demi-douzaine de tentes distinctes, œuvraient les artisans qui travaillaient l'argent et surtout l'or. Des maîtres au savoir extraordinaire, honorés et ayant rang égal à celui d'un chef de sous-clan ou d'un capitaine, qui se transmettaient leur art de père en fils, les seuls

hommes dispensés du service de guerre. De leurs mains sortaient les pièces, parures et bijoux les plus beaux, les plus remarquables du monde connu.

Si les souverains et chefs Kimiri étaient, il va de soi, les premiers détenteurs de ces merveilles, en réalité la plupart des objets étaient destinés à accompagner les futurs défunts dans leur kourgane. Tel pendentif, tel torque, tel peigne, tel diadème, tel cratère ne seraient jamais portés ni utilisés du vivant de leur propriétaire, mais seraient enfouis avec lui en sa dernière demeure. Étrange paradoxe d'une richesse inouïe qui ne servait qu'à illuminer l'éternité des tumulus funéraires de glorieux guerriers qui, leur vie durant, dormiraient sous la tente, se nourriraient de lait caillé et de viande séchée, se vêtiraient de feutre grossier, passeraient leurs journées à cheval à converser avec le Vent de la steppe et la nature.

Un peu plus loin, là où la rivière alimentait un étang, on finissait d'aménager de petits bassins peu profonds et des rigoles, piquetés de hautes carassonnes. À celles-ci, sous le niveau de la berge, étaient attachées des poches en peau ou en boyau contenant des quartiers de viande fraîchement découpés. Puis les réservoirs étaient ennoyés. Très vite le gel en figeait la surface puis s'étendait à tout le volume liquide. Ainsi était conservée une bonne part de la nourriture qui serait consommée dans le camp jusqu'au printemps. Les zones d'abattage, de moutons principalement, travaillaient sans discontinuer à quelque distance. Tout était récupéré : viande, boyaux, tendons, peau, laine évidemment. Même les os et les sabots. Tout était utile, tout pouvait servir. L'activité était fébrile dans ce secteur. Les quelques déchets s'amoncelaient en tas qu'investissaient les chiens agressifs. Au fil des jours, une puanteur tenace s'installait.

Le premier redoux marquerait la véritable entrée dans l'hiver. La neige tomberait, abondante, et indifférencierait de sa blancheur crue nature et rebuts, donnant l'illusion d'un monde assoupi. Le cœur de la saison froide était la période préférée des chasseurs, quand une bonne part de la gent animale de la steppe descendait vers le sud, vers le climat plus doux, et se retrouvait piégée dans la péninsule de

Kimira, là où les nomades se plaisaient à prendre leurs quartiers. Les cervidés surtout, les dernières gazelles, les onagres sauvages recherchaient les baies, les pousses et l'herbe que les étendues gelées leur refusaient. Leurs hardes entraînaient à leur suite leurs prédateurs habituels, les loups et quelques félins. L'instinct profond des hommes ressurgissait, la primitive lutte pour la survie. Les chasseurs traquaient les herbivores, piégeaient les rongeurs, aimaient à se confronter aux grands carnassiers, sûrs de leur expérience ancestrale, de leurs qualités de résistance et de leurs armes. Forts surtout de leur solidarité collective. La chasse, tout autant que l'élevage, faisait partie de leur univers, de leur mode de vie, de leur formation. Rares étaient les bons guerriers mauvais chasseurs et inversement. Et toujours accompagnés de leurs doubles, leurs chevaux.

À un observateur venu des pays chauds, habitué à côtoyer de magnifiques bêtes, hautes et majestueuses, ceux-là auraient paru bien ridicules. À peine un mètre trente au garrot, courtauds, au chanfrein grossier, la crinière touffue et le poil dru, ils n'impressionnaient pas de prime abord. Mais leurs qualités étaient ailleurs. Ils étaient d'une endurance exceptionnelle, capables de parcourir cent kilomètres par jour pour peu qu'ils puissent paître et se reposer après l'effort, se nourrissant de n'importe quoi, n'importe quand et n'importe où. Nulle obligation de foin, d'herbe grasse. Trouver leur pâture sous la neige était leur lot habituel en hiver et ils ne craignaient pas les températures extrêmes, ni le froid effréné de la steppe ni les fournaises continentales.

Chaque famille se devait de posséder et entretenir trois ou quatre montures par adulte combattant, et parfois plus. Même en considérant les enfants, les rares vieux et les esclaves, un clan Kimiri comptait davantage de chevaux que d'individus. Ils étaient, avec leurs troupeaux de moutons et les bœufs de transport, leur richesse, l'indice de leur statut social. Les animaux faisaient l'objet d'un premier dressage à deux ans, très dur. À trois ans, la plupart des mâles étaient châtrés, seuls les meilleurs étant conservés comme étalons et entourés de tous les soins. Les juments étaient saillies à la fin du printemps et poulinaient onze mois plus tard. Outre le

nourrissage du poulain, elles donnaient alors trois à quatre litres de lait par jour, avec lequel était notamment fabriqué le fameux koumis.

Au milieu des animaux vivaient les hommes. Les tentes d'habitat, les *ger*, étaient dispersées sans trop de règles, au hasard des arrivées et des commodités. En revanche, leur entrée était obligatoirement orientée au sud, en direction du soleil. Toutes étaient bâties à peu près sur le même modèle, qui n'avait cessé d'être amélioré au cours des siècles passés et qui durerait encore bien après eux, peu ou prou adopté par tous les peuples de la steppe. Une *ger* avait une forme circulaire caractéristique, posée directement sur un sol plat et herbeux sans attaches ni piquets. Sa charpente était faite d'un treillis en lattes de saule, articulées et repliables, munies de charnières en cuir souple, maintenu par deux cordes de tension pour assurer la rigidité nécessaire, pour une hauteur d'environ cinq pieds et un diamètre de vingt. La toiture hémisphérique était disposée sur un faisceau rayonnant de perches en sapin aboutissant à une sorte de couronne, à plus de dix pieds du sol. Un trou d'aération central était ménagé pour la fumée, pourvu d'un couvercle amovible, dans l'axe duquel brûlait le foyer. L'armature et la voûte étaient recouvertes de plusieurs épaisseurs de feutre imperméable et isolant, assujetties au moyen de courroies et cordes. Cela représentait en moyenne deux mines pour les bois et plus de cinq pour les feutres, nécessitant deux animaux de bât pour les transporter. En revanche, le montage de la tente ne prenait guère plus de deux heures et un camp entier pouvait être levé en moins d'une matinée. L'accès se faisait par une porte basse, un double pan fixé à un cadre et barre de seuil en bois. Les mots *ger* et famille étaient synonymes.

À l'intérieur, l'espace était rigoureusement délimité. Au centre, le foyer. Le chef se tenait au nord, avec les coffres. Par différence avec les autres peuples de la steppe, il n'y avait pas de hiérarchie cardinale absolue, juste une régie par la dominance personnelle du maître de maison. Si celui-ci était dextre, alors c'était le côté ouest qui était prestigieux. Lors d'une visite, ses hôtes d'honneur se plaçaient donc à sa droite. De même était-ce la partie qui était

affectée aux siens de même sexe. Il en allait à l'inverse s'il était senestre. Et comme il pouvait tout autant être homme que femme, on rencontrait divers cas de figure. Par contre, tout comme chez leurs cousins scythes ou saces, les serviteurs et esclaves trouvaient place et couche entre la porte et le foyer, l'espace servile par excellence. La *ger* n'était montée et installée que lors des camps d'été et d'hiver ou certains séjours d'étape de longue durée. Sinon, on se contentait de tentes plus rudimentaires, voire même de dormir à la belle étoile aux bivouacs, lorsque la température était suffisamment clémente.

Mais il existait aussi ce que certains appelaient des *vurdon*, des maisons roulantes à quatre ou plus souvent six roues, dont certaines atteignaient la largeur considérable de six pieds, tirées par des attelages de quatre puissants bœufs. Chariots fermés, parfois compartimentés en deux pièces, ils servaient de demeure aux familles les plus notables lors des migrations, des transhumances ou des lointains déplacements. Il va de soi que le plus beau *vurdon* était celui de la souveraine, bien qu'elle n'y passât jamais ses journées, en permanence à chevaucher, à la différence de la plupart des femmes de chef qui aimaient à se prélasser dans les coussins en dépit des cahots des pistes de la steppe. Si le confort de ces maisons roulantes était appréciable, en revanche, leur lenteur les faisait reléguer en queue de convoi et arriver toujours les dernières aux étapes.

N'auraient été les bannières qui battaient au vent fichées haut et bien visibles et les femmes en armes qui la gardaient, rien n'eût distingué particulièrement la *ger* de Themiris. En tous points semblables aux milliers d'autres qui composaient le camp d'hiver, elle n'était ni plus spacieuse ni plus luxueuse. Seul l'intérieur trahissait, un peu, sa position éminente. De riches tapis au sol, quelques meubles bas et coffres fabriqués par des artistes de grand talent, sculptés et décorés magnifiquement, un vrai lit avec des couvertures de laine à longues fibres au toucher doux, une fourrure d'ours à sa descente. Et divers ustensiles et objets de haute valeur. Une tente qu'elle habitait seule. Sa famille et ses serviteurs directs logeaient dans d'autres *ger* à portée de voix.

CHAPITRE VII

Themiris, la souveraine

Presqu'île de Crimée, camp d'hiver des Kimiri, en l'an 679 avant l'ère chrétienne, 26^{ème} année du règne de Themiris VIII.

Dans le même temps où il se mettait en route pour l'*ordu* d'hiver avec ses prisonniers, Panti-aris avait envoyé en avant un cavalier-flèche pour porter un message au grand conseiller. Il sollicitait une audience de toute urgence auprès de Themiris elle-même. L'homme avait fait voler ses chevaux et était revenu dès le lendemain, avec une réponse. Panti-aris devrait se présenter à son arrivée à Vishtaspa qui l'entendrait et jugerait de l'importance de la chose. Aussi, lorsque lui et sa petite troupe firent leur apparition, ils étaient attendus et on avait pris les dispositions nécessaires pour les accueillir. Deux maisons roulantes inutilisées leur furent affectées. Après un repas frugal, les prisonniers furent hissés et solidement attachés dans la première. Trois hommes veilleraient et se relaieraient à leur surveillance.

On vint chercher Panti-aris pour se rendre chez le grand conseiller, une *ger* située non loin de celle royale. Avant de pénétrer, il dut remettre aux gardes son *akinakès*, son poignard et sa fronde. Un jeune chambellan l'introduisit.

— Entre Panti-aris et prends place, l'accompagna aimablement du geste Vishtaspa.

— Je te présente mes respects, ô Grand Conseiller. Que les ancêtres et Argimpasa te protègent encore longtemps !

Panti-aris courba deux fois la tête en prononçant les phrases protocolaires puis s'assit en tailleur, dos bien droit, face à

Vishtaspa, de l'autre côté du foyer. Ils étaient seuls.

— Que le Vent de la steppe porte nos paroles jusqu'à eux, lui répondit-il de façon machinale. Dis-moi, as-tu bien cheminé depuis tes pâturages ?

— Fort bien, grâce au froid vivifiant. Juste une petite promenade.

— L'hiver s'annonce rude. La neige ne va pas tarder. Le monde va s'engourdir. Nos ennemis vont panser leurs blessures et ruminer leurs griefs. Est-ce de cela dont tu souhaites entretenir si urgemment notre glorieuse souveraine ?

— Ô Grand Conseiller, je pense que ce que j'ai découvert est d'une importance capitale...

À cet instant, un mouvement se fit entendre dans son dos. Quelqu'un venait de pénétrer dans la tente. Panti-ariss se tourna brusquement.

— Et quelle est donc cette chose capitale ?

Au son de cette voix, il fit un bond sur ses jambes pour se redresser et baisser la tête. Elle passa à côté, lui souriant. Themiris ! Sa reine en personne ! Il releva les yeux. Elle restait magnifique. Son épaisse chevelure montée en chignon était désormais plus grise que blonde et de petites rides ombrèrent son visage si parfait. Mais ses yeux verts avaient gardé toute leur intensité et leur pouvoir. Comme à son habitude, qu'elle avait conservée de l'époque maintenant ancienne où elle était *ha-mazan*, elle était vêtue du fameux caftan passementé d'or et était chaussée de hautes bottes rouges souveraines. Elle avait passé par dessus une longue pelisse de feutre clair, non fermée. Elle ne portait qu'une seule bague, un gros anneau d'or à l'index droit.

— Ô ma Reine, fais de moi ton esclave et transperce-moi à l'instant de ton épée si ta volonté te le dicte ! implora rituellement Panti-ariss, le noble et courageux capitaine, tête à nouveau baissée.

— Les ancêtres t'ont en bienveillance, Panti-aris ! renvoya-t-elle d'une voix chaude.

Themiris alla s'asseoir sur un petit tabouret à la droite de Vishtaspa, lui faisant signe de reprendre position et continuer sans s'occuper d'elle.

— Notre souveraine t'honore grandement en venant t'écouter sans protocole, Panti-aris. Ce que tu vas dire ne sera pas anodin et j'espère que tu avais bien pesé tes raisons. Rassieds-toi ! lui asséna Vishtaspa d'une voix devenue tranchante et au fond contrarié de la présence inopinée de la reine.

— Ô ma Reine, ô noble Grand Conseiller, je suis un serviteur dévoué de notre peuple, un capitaine fier de la confiance qui m'est accordée. Je ne me serais pas permis cette démarche, inaccoutumée, sans expérience et si je ne le jugeais pas grave.

— Bien. Raconte donc, sobrement.

— Voilà. Il y a quatre jours, je me trouvais à visiter mes troupeaux sur mes pâturages d'hiver, non loin de Panti-kapaya. Je parcourais le cap qui domine la Petite Mer et l'entrée du détroit. À moins de deux miles, j'ai aperçu trois bateaux. Non pas des barques comme celles qu'utilisent nos pêcheurs locaux, mais des navires d'assez grande taille, à voile et rames. Déjà cela m'a paru insolite. Mais plus surprenant, ils ne bougeaient pas, comme s'ils attendaient.

— Des navires étrangers dans la Petite Mer, c'est effectivement très inhabituel, intervint le grand conseiller en tournant la tête vers Themiris qui écoutait, attentive.

— Oui. Et plus étrange encore, lorsque je suis revenu le lendemain matin, car cette présence m'intriguait, eh bien ils avaient disparu.

— Disparu ?

— Enfin, ils ne se trouvaient plus là où ils se tenaient en panne la veille juste avant la nuit. J'avais pris trois hommes avec moi, nous avons alors foncé vers la Colline de la Tour pour avoir un point de vue sur tout le détroit. L'un de mes neveux qui étaient avec moi m'a d'ailleurs accompagné ici même. Il pourra confirmer. Et de là-haut, nous avons découvert l'un des navires échoué à la pointe de

l'île de Tuzla, en face de l'autre côté du chenal, sur un banc de sable, qui commençait aussi à être pris dans les glaces.

— Et les deux autres ? demanda Vishtaspa.

— Les deux autres ? Ils étaient hors de vue, ils avaient passé le pertuis, semble-t-il.

— Ils auraient navigué de nuit, c'est bien cela ?

— Oui. C'est cela plus que tout qui m'a piqué. Personne normalement ne voyage jamais de nuit, surtout dans le détroit, c'est bien trop dangereux. À moins d'en connaître parfaitement tous les écueils, le moindre haut-fond, les bancs de sable, le courant traître. Je suis même sûr que pas un des pêcheurs de Panti-kapaya ne s'y oserait.

— Il est vrai que cela semble assez extraordinaire. C'est la première fois que j'entends rapporter un tel fait. Mais on m'a dit que tu avais amené des prisonniers avec toi. Qu'en est-il donc ?

— Oui, ô Grand Conseiller. Lorsque j'ai vu le navire échoué, l'idée m'est venue d'aller m'assurer de lui sans attendre. Nous avons déboulé à Panti-kapaya. J'ai fait préparer l'une des barcasses traversières et nous avons embarqué avec trois chevaux. Il nous a fallu deux heures et beaucoup d'effort pour atteindre l'île, un peu au-delà de l'échouage. Ah, j'ai oublié de dire, du haut de la colline, il m'avait aussi semblé apercevoir des points qui couraient en direction de la péninsule de Taman. Sûrement les pirates qui s'enfuyaient. À peine débarqués, nous avons galopé vers le navire. Il était échoué sur un banc à quelques longueurs de la rive. La glace qui s'était formée la nuit tendait comme un pont entre. À pied j'ai gagné la coque. À bord, il n'y avait personne, juste un mort poignardé.

— Des indices t'ont-ils permis d'identifier l'origine ou la nation de ce navire ? demanda Vishtaspa, le front soucieux.

— Non, aucun, mais je n'y connais pas grand-chose en matière de bateaux et de pays étrangers, répondit un peu gêné Panti-aris.

À cet instant, Themiris bougea sur son siège. L'un des pans fendus de sa pelisse retomba sur le côté, découvrant ses jambes nues croisées. Le regard du capitaine s'y accrocha sans malice. Elle les avait toujours merveilleuses, fines, longues, douces à n'en pas douter. Elle lui sourit, avec aménité, de ses yeux verts. Il se sentit

transpercé, indigne et honteux. Ce fut elle qui le relança, ramenant le pan capricieux.

— Tu as donc pu capturer certains de ces pirates ?

— Oui, ô ma Reine. Nous les avons poursuivis. Ils étaient déjà à plus d'une demi-parasange, tout au bout de l'île, presque au niveau du passage gelé qui mène sur la péninsule de Taman. Avec mes neveux, nous en avons abattu dix. Quelques-uns sont parvenus à nous échapper. Mais nous avons réussi à en capturer trois vivants. Malheureusement, l'un d'entre eux est mort avant-hier, au cours du trajet jusqu'à l'*ordu*.

— Tu les as interrogés ? demanda Vishtaspa.

— Non, répondit Panti-aris en baissant les yeux. J'ai préféré les conduire ici sans attendre et ne pas risquer de les tuer en les faisant parler.

— Qu'avons-nous à faire de vulgaires pirates ? s'irrita-t-il. Si tous les voleurs et pillards devaient être amenés ici, nous en aurions bientôt autant que de moutons ! Interroge-les si ça te chante, torture-les comme t'en prendra l'envie et expédie-les dans le monde sombre ! Comment pouvais-tu croire qu'une telle affaire, insignifiante, devait requérir notre écoute ? Tu importunes ta souveraine ! Toi, un capitaine, un homme courageux et clairvoyant, comment as-tu pu manquer à ce point de discernement ?

Panti-aris continuait à garder la tête basse, encaissant les reproches du grand conseiller. Il aurait dû passer quelque peu à la question des prisonniers, sans leur laisser le temps d'élaborer un schéma de défense et imaginer une histoire. Il releva néanmoins les yeux.

La reine l'observait sans agacement, curieuse, patiente. Jamais elle ne prenait de décision importante sans réflexion préalable. Jamais elle ne marquait de mépris pour ceux en face d'elle, qu'ils fussent chef de tribu ou de clan, officier, adolescent vaniteux ou simple esclave. Le contraire de sa fille, la princesse An-tiushpa, l'*atabeg* de l'armée et des *ha-mazan*, laquelle semblait dédaigner tous les hommes et surtout les capitaines d'expérience, de façon

flagrante lors encore de la dernière campagne qu'elle avait magnifiquement dirigée et remportée contre les Scythes.

Panti-aris sut qu'il avait eu raison. Il reprit :

— J'ai visité le navire échoué et j'ai pu voir la cargaison qu'il contenait. Des armes, des pièces de haute valeur, des bijoux, des joyaux, des objets votifs. Une richesse remarquable. Les miens montent d'ailleurs la garde autour de ce trésor.

— Bon, se radoucît légèrement le grand conseiller. Puisque ce trésor a été saisi dans le détroit, il y en a un tiers pour toi, un tiers pour Arta-vashtay dont c'est le territoire tribal et un tiers pour ta souveraine. Nous enverrons des hommes de confiance pour faire les évaluations et ramener notre part de butin.

— Ce trésor... ce trésor est tabou. Il provient, j'en suis presque certain, du pillage d'un ou plusieurs kourganes...

— Quoi ?! C'est un sacrilège impossible ! Qui vole un kourgane se damne pour l'éternité ! Même nos pires ennemis n'oseraient pas !

Le grand conseiller avait bondi de son tabouret, il tonitruait, les yeux révulsés et la voix hachée. Themiris n'avait pas bougé, mais un frémissement l'avait parcourue. Son regard s'était durci d'un coup. La main qu'elle tenait négligemment sur le pan de la pelisse était devenue poing. Elle fit signe à Vishtaspa de se taire, se leva, s'approcha de Panti-aris, presque à le toucher. Elle était grande, longiligne. Elle se pencha vers lui. Le manteau ouvert lui laissa entrevoir un corps encore ferme et parfait, des seins lourds qui avaient allaité sous le fin caftan écarlate et que relevait l'ample ceinture royale en or. Elle lui prit la pointe du menton de sa main baguée, le fixa intensément. Il sentit le châtiment l'énucléer.

— Si ce que tu affirmes se révèle faux, alors tu seras écorché vif et ta famille réduite en esclavage et troquée chez les Scythes !

— Ô ma Reine, j'ai bien conscience de l'énormité du crime et de l'accusation que je lance, répondit-il avec déférence mais certitude. Les objets parleront. Je n'ai pas osé y toucher, par superstition et pour qu'on ne puisse pas m'accuser de vol. J'en ai juste retiré un

seul, pour preuve.

Il glissa la main dans une poche de son caftan et en sortit le peigne, celui qu'il avait trouvé dans le coffre du rouf du navire-pirate et emporté. Il le tendit à Themiris qui ne le prit pas tout de suite, comme si elle craignait son contact. Elle le saisit enfin. Un magnifique peigne en or, long de deux doigts. Sur sa base, des scènes extraordinaires de chasse : sur une des faces, un cerf était étreint par un fauve ; sur l'autre, une femme terrassait à la lutte un homme. Chacune des dents était également gravée de minuscules dessins géométriques, tous différents. Et puis, un *tamga* bien visible, trois triangles en cercle, pointe au centre. Elle le reconnut.

— Regarde ! intima-t-elle alors à Vishtaspa qui s'était approché à son tour.

— Le *tamga* ! Le *tamga* de Lusipis ?

— Oui, Lusipis, ma grand-mère !

Elle s'était écartée et déambulait maintenant à travers la *ger*, en proie à une intense émotion. Le petit tabouret sur lequel elle était assise quelques instants auparavant alla s'écraser contre une tenture d'un coup de pied rageur. Un splendide rhyton était posé sur une table basse. Il traversa la tente et finit son vol contre le chambranle de porte. Jamais le grand conseiller, en vingt ans de loyaux services, ne lui avait vu une telle colère. Son visage s'était empourpré, on entendait sa poitrine palpiter sous l'émoi. Les deux hommes se taisaient, n'osant la regarder trop directement. Plusieurs minutes passèrent, une éternité. Elle sembla enfin retrouver un peu de sérénité. Elle dit :

— Ce peigne ne peut provenir que du kourgane de Lusipis, là-haut sur le Dana. Panti-aris a raison. Des gens, des démons ont enfreint la loi la plus sacrée de la steppe. Seuls d'antiques récits rapportent l'existence de tels crimes il y a des siècles et des siècles dans le passé. Et encore, beaucoup pensent qu'il n'y a là que légendes. Quels hommes peuvent être à ce point vils et sans aucune foi pour profaner le tombeau d'un mort ?

— Les Scythes peut-être, pour se venger du désastre qu'on leur a infligé ? tenta le grand conseiller.

— Non. Ce sont nos ennemis, certes, mais nous sommes issus d'ancêtres communs et nous partageons les mêmes valeurs, un respect identique envers eux. Nous-mêmes n'avons jamais ouvert un seul de leurs kourganes, bien que nous sachions parfaitement où ils se situent, qui y dorment et les richesses extraordinaires qu'ils renferment. Ils ne l'ignorent pas, personne ne l'ignore. Non, c'est impensable. En outre, les Scythes ne sont pas des pirates, ils n'ont pas de vrais navires, tout juste ont-ils accès à la Mer d'Irkan¹⁰, qui est complètement fermée. Un tel sacrilège ne peut être le fait que de gens et de peuples étrangers à la steppe, qui ont traversé la Mer Sombre et de peut-être plus loin encore.

— Le mort qui était sur le bateau portait un médaillon au cou. Je le lui ai pris, il y a une tête dessus, sûrement celle du roi de leur pays ? intervint Panti-ariss et de le tirer de sa poche.

Themiris puis Vishtaspa examinèrent le petit médaillon en or. La figure gravée pouvait être celle d'un monarque ou d'un dieu, rien ne permettait de trancher. Sur l'avvers, un visage fin, avec de longs cheveux et une barbe bouclée. Et autour, des signes inconnus, des marques, comme des *tamga*.

— La première fois que je vois un tel objet et un tel profil, déclara le grand conseiller. En plus, la facture en est plutôt sommaire, rien à comparer avec les merveilles que réalisent nos orfèvres.

— Oui, conclut également perplexe la reine. Tout cela est bien scabreux. Mais j'y reviens, si ces pirates ont décidé de passer le pertuis dans le noir, c'est qu'ils redoutaient d'être aperçus et risquer d'être interceptés. Cela peut se comprendre. En revanche, quels marins peuvent maîtriser suffisamment la navigation et connaître le détroit pour s'y aventurer de nuit ? Ce serait folie pure. Il faut être d'ici pour cela. Ces pirates doivent avoir des complicités, des pêcheurs de Panti-kapaya ?

¹⁰ Mer d'Irkan : Mer Caspienne

Cela, Panti-aris y avait bien déjà pensé. Si on lui révélait que l'homme à face de fouine était en réalité complice des profanateurs, il n'aurait pas été outre mesure étonné. Toutefois, celui-ci se serait alors trouvé sur l'un des bateaux, pas au village. À moins qu'il n'y eût été déposé et fût revenu dans la nuit même, après le passage ? Mais son manège n'aurait pas manqué d'être remarqué et rapporté.

— Cela serait surprenant, dit-il. Et puis, je ne crois pas qu'un seul ait jamais été au bout de la Petite Mer ni remonté le Dana, ils ne disposent que de barques de pêche incapables d'affronter le gros temps.

— Et puis il fallait savoir où était le kourgane de Lusipis, et peut-être les autres. Si nous, enfants de la steppe, les connaissons, ce ne peut être le cas d'étrangers. Il est toujours possible de les découvrir en parcourant le pays, mais des semaines seraient nécessaires et ils seraient vite repérés. Le Vent nous aurait porté l'information. À moins qu'il y ait toute une chaîne de complicités ? C'est dur à imaginer. Vishtaspa, les prisonniers doivent parler, par tous les moyens. Je veux savoir. Je vais me retirer pour méditer. Demain à midi, venez tous deux me rendre compte. Je crains que nous devions affronter un danger autrement plus grave que celui des Scythes. Que les ancêtres et Argimpasa nous protègent !

Themiris marcha vers la porte. Les deux hommes s'inclinèrent respectueusement. Panti-aris était toujours assis en tailleur, de dos. Elle revint sur ses pas, lui mit la senestre, sa main cardinale, sur l'épaule et lui confirma son respect et sa confiance :

— Tu as eu raison Panti-aris de venir me trouver sans retard. Tu es officier loyal, d'expérience et de discernement. C'est grâce à des hommes comme toi que notre peuple est puissant et ne se corrompt pas dans les bassesses et l'oubli des enseignements sacrés de nos ancêtres.

Les interrogatoires débutèrent peu après. Les deux pirates furent extraits du *vurdon* dans lequel ils étaient gardés et emmenés dans la « tente aux lamentations », une *ger* un peu isolée qui servait de poste de plaintes et de justice courantes. Une tente que beaucoup

évitait et dont l'herbe autour poussait drue de n'être guère piétinée. Il fallait avoir de solides griefs et une bonne santé pour s'y présenter spontanément et réclamer justice ou réparation d'un voisin ou mettre en accusation un individu libre. Avant même d'exposer sa requête, le plaignant recevait le fouet en gage de sa sincérité : un coup pour un larcin ou une offense simple, deux pour des blessures graves, un manquement à une parole ou un vol de bétail, trois pour un meurtre, une transgression majeure ou encore une insulte envers ses ancêtres. Cela décourageait efficacement les plaintes abusives et les fausses querelles et faisait se régler la plupart des différends de façon privée.

Le dignitaire responsable de l'ordre dans le camp, le « maître des lamentations », un nommé Khosrava, ne goûtait guère les subtilités et arcanes de l'âme humaine, aimait les choses vite résolues et définitives. Celui qui passait entre ses mains, s'il en réchappait, lui vouait une haine sans nom. Avec ses acolytes, des brutes au cerveau étroit, il obtenait des résultats rapides.

On lui avait amené les deux étrangers lamentables. Ils étaient attachés chacun à un poteau, le regard inquiet. Le grand conseiller Vishtaspa, le capitaine Panti-aris et un troisième individu, un vieillard réputé pour ses voyages lointains et ses connaissances en langues étrangères, pénétrèrent dans la tente.

Très vite, il apparut totalement impossible de tirer quoi que ce soit du second pirate, il ne comprenait que son idiome natal que personne ne connaissait. Le premier, en revanche, entendait un peu de leur langue. À la question de savoir où il l'avait apprise, ils avaient saisi qu'il avait été fait un temps prisonnier par une tribu dont certains membres, surtout des cavaliers, parlaient ainsi. Il se révélait coopératif et Khosrava n'eut pas à faire montre de ses talents. Il s'appelait Hekataios et était originaire de Miletos, une cité lointaine du peuple Akkhai, un nom qui disait vaguement quelque chose au grand conseiller. Il possédait auparavant un navire, celui qui s'était échoué, mais il avait été capturé et fait esclave.

Le vieillard inutile fut renvoyé. Vishtaspa mena l'interrogatoire :

- Combien y avait-il de bateaux dans cette expédition ?
- Bateaux, trois. Bateau mien et autre Akkhai et autre phénicien.
- Qui commandait ?
- Chef, le Maître. *Aris*.
- Quel est son vrai nom, pas son titre ?
- Tous lui appeler *aris*. Et dans langue à moi, *Arès* aussi dieu de guerre.
- Bon. Comment est-il ce maître ? Jeune, vieux, grand, petit, barbu ?
- Grand oui, fort surtout. Vieux plus un peu toi. Pas barbe mais... comme lui entre bouche et nez, dit le pirate en désignant du menton Panti-aris et visant sa moustache. Et clairs cheveux comme vous.

Panti-aris sortit alors de sa poche le médaillon et le lui montra.

- Est-ce cet homme ? demanda-t-il.
- Non. Homme là, grand roi, chef de Maître.
- Tu es capable de lire le *tamga*, les signes écrits autour ?
- Oui. Signes presque pareils Akkhai.

Panti-aris approcha le médaillon de son visage.

- Écrit, moi lire : Mitas, roi dieu Brugi, traduisit Hekataios.
- Qui était l'individu poignardé, mort, sur le bateau ?
- Fils Maître, homme méchant. Moi tuer lui. Lui pas écouter moi. Moi pas d'accord voyager nuit entre terres. Mais lui chef bateau.

Vishtaspa et Panti-aris plissèrent le front. Tous deux opinèrent que le pirate voulait se mettre dans leurs bonnes grâces en minimisant son rôle et en reportant toute la responsabilité sur d'autres.

- D'où, de quel pays est partie l'expédition ?
- Bateaux partis port Sénopès, autre côté mer.
- Sinopis ? répéta le grand conseiller.
- Oui, port Sénopès, confirma le pirate dont ils avaient remarqué qu'il assimilait les « i » et les « e ».

Vishtaspa ne savait comment interpréter cela. Sinopis était un nom bien connu chez les Kimiri, celui de la sœur aînée de Themiris, morte en héroïne vingt-cinq ans auparavant lors de la glorieuse aventure dans les pays lointains du sud, à laquelle, trop jeune, il n'avait pas pris part, tout comme Panti-aris, de la même génération que lui. Ce port de Sénopès, cela devait être un hasard de quasi-homonymie.

- Quel peuple vit là-bas ?
- Peuple ? Moi pas savoir. Mais beaucoup Brugi et aussi cavaliers. Beaucoup pirates.
- Parce que toi tu n'es pas un pirate ? s'emporta Vishtaspa.
- Moi pas pirate. Moi prisonnier esclave Maître. Lui commander, lui fouetter, lui tuer si pas faire, tenta de répondre le Grec qui ne parvenait pas à expliquer qu'il n'avait pu faire autrement que d'obéir aux ordres, sous peine de mort.
- Où s'est rendue l'expédition, quel était son but ?

L'homme sentit qu'arrivait l'interrogation essentielle. Il avait eu le temps d'y penser en détail. En revoyant tous les événements, la façon dont tout avait été soigneusement organisé, les passages de nuit, les précautions prises lors du débarquement, jusqu'aux deux jeunes bergers pourchassés et abattus parce qu'ils les avaient vus convoier le butin et dont les cadavres avaient été coulés avec une pierre dans le fleuve afin qu'on ne puisse pas les découvrir, ou encore les bribes de conversation qu'il avait surprises parlant de tombeaux, et évidemment les richesses incroyables qu'ils ramenaient, il savait que leur trafic était damnable. Mais cela se passait loin, vers le nord, en remontant le grand fleuve appelé Dana. Devait-il tout dire ou celer certaines choses ? Manifestement, les renseignements qu'il pouvait leur livrer semblaient avoir de l'importance pour eux. Les hommes qui l'interrogeaient étaient des

dignitaires et avaient l'habitude de commander, pas de vulgaires sous-fifres. Que feraient-ils de lui ? Le moustachu et ses guerriers n'avaient fait montre d'aucun sentiment lorsqu'ils avaient tué à coups de flèches et d'épée les autres marins, ou scalpé son compagnon. Et tous les instruments de torture qu'il découvrait dans cette tente, que prenait en main avec un rictus satisfait la grosse brute qui n'avait pas dit un mot, seraient-ils sa dernière vision ?

Une pensée s'imposa à lui. En réalité, cela lui parut d'un coup limpide, ils avaient constaté l'extraordinaire trésor dans le bateau échoué et voulaient absolument connaître l'endroit d'où il provenait. Et comme ils n'en avaient pillé qu'une petite partie, cela le Maître et son fils l'avaient assez regretté, faute de temps et d'hommes, ces barbares pourraient eux aussi se constituer un énorme butin. Là était son salut, qu'ils aient besoin de lui pour retrouver le lieu et s'y rendre à leur tour. L'hiver arrivait, gelant la mer. Il faudrait attendre le printemps, il devait jouer là-dessus.

Il essaya de s'exprimer clairement, en leur laissant comprendre qu'il serait indispensable, que sans lui ils ne pourraient jamais mettre la main sur les trésors.

— Bateaux aller endroit où existent grands trésors. Or beaucoup, objets riches, beaucoup, beaucoup.

— Ces trésors ont été volés dans un camp ?

— Non, non. Trésor caché dans... grottes, répondit le pirate après avoir hésité un instant et pesé sa réponse.

— Des trésors d'or, des objets, de la vaisselle, des bijoux cachés dans des grottes ? répéta dubitatif Vishtaspa.

— Oui, oui. Grottes invisibles, sous terre. Moi connaître elles et savoir comment aller.

— Il reste encore des trésors. Vous n'avez pas tout pillé ?

— Oui, encore beaucoup or, beaucoup trésors. Pris seulement une grotte. Quatre autres grottes pas loin, pleines richesses.

Le grand conseiller Vishtaspa, tout comme Panti-aris, comprit le calcul que faisait le pirate. Il rentra dans son jeu.

- Et comment se rend-on à cet endroit... secret ?
- En bateau, seulement bateau. Loin vers nord, grand fleuve naviguer. Et connaître exactement, sinon impossible trouver.
- Tu saurais y retourner ?
- Oui, difficile, mais moi savoir. Lui, non, dit-il en désignant son compagnon d'infortune qui ne pouvait rien comprendre.
- Donc lui est inutile. Par contre, sans toi nous ne découvrirons jamais ces fameuses grottes. C'est bien cela ?
- Oui, moi vivre pour montrer vous.
- Tu sais Hekataios, ici tu es dans les mains de Themiris, la reine toute puissante des Kimiri. C'est une souveraine d'une grande bonté et intelligence. Mais il y a deux choses que nos lois punissent plus que tout : pas le vol, pas les mœurs, pas les offenses aux dieux, pas même les injures envers sa personne ou les crimes d'honneur. Non, ce qui damne un homme, c'est le mensonge et... la profanation d'un kourgane.

Le pirate déglutit sa salive. Sa pomme d'Adam parla pour lui. Son destin était entre les mains de cette reine impitoyable. Il n'avait pas compris le mot « kourgane ». Est-ce que les grottes dont avait usé par métaphore le Maître étaient des kourganes ? Des tombeaux ?

- Moi dire vérité, finit-il par lâcher.
- Seuls la steppe et le Vent ne mentent jamais.

Et Vishtaspa et Panti-aris à sa suite de quitter la tente des lamentations. Ne resta que Khosrava qui tourna autour des prisonniers, telle une hyène savourant à l'avance les meilleurs morceaux. Mais il avait reçu des instructions. On ne les lui abandonnerait que sur ordre formel de Themiris, peut-être.

Le lendemain, au zénith du pâle soleil d'hiver, le grand conseiller Vishtaspa et le capitaine Panti-aris se présentaient à la *ger* royale, gardée par huit *ha-mazan*. Ils durent remettre leurs armes avant d'être annoncés et introduits. Il régnait une agréable chaleur à l'intérieur. Au centre, le foyer était occupé par un appareillage

ajouré en briques surmonté d'un gros manchon en bronze évacuant la fumée vers le trou central du toit, un four à chauffage. À l'odeur, sans même voir les bûches, on pouvait deviner qu'il brûlait du bois et non des bouses comme c'était le cas pour la plupart des foyers du camp.

La reine se tenait debout, au fond, près de son autel personnel où trônait une statuette de la déesse Argimpasa, de moins d'une coudée de hauteur mais dorée et ornée d'éclats de turquoise et d'ambre. Le caftan court de cuir rouge serré qu'elle portait, un habit d'apparat, éclatait de motifs argentés géométriques, des lignes, des entrelacs, des volutes, couplé avec la ceinture d'or ciselée et son ovoïde bombé, soulignant la perfection de ses formes. Au lieu de ses habituelles jambes nues, elle avait passé un pantalon aussi de cuir, un vêtement unique coupé et cousu pour elle, sans ornements, qui exaltait encore davantage l'imagination, prolongé par de magnifiques bottes à pierreries incrustées et lacées sur l'arrière. Ses cheveux en chignon étaient retenus par une large barrette et des épingles dorées, laissant échapper quelques boucles sur les tempes. Elle ne portait qu'une fine chaîne au cou, à laquelle était fixé un étonnant bijou, une grosse pierre précieuse à faces triangulaires, bleues, rouge et blanche, qui aurait scintillé de couleurs sous la lumière du soleil.

Les deux hommes s'inclinèrent respectueusement. Elle les accueillit avec les salutations rituelles et les invita à s'asseoir face à elle, dans la partie gauche de la *ger* et en deçà de la médiane, honneur insigne. Elle-même resta debout, appuyée à un coffre haut, jambes et bras croisés. Son visage n'exprimait rien, rien que le léger sourire qu'elle arborait à tous, sans distinction.

— Alors ? lança-t-elle passé le silence initial protocolaire.

— Nous avons interrogé les pirates, répondit Vishtaspa. L'un parle un peu notre langue. Il a révélé des choses. Il y avait bien trois navires, mais le sien s'est échoué. Ils revenaient d'une expédition qui les a menés sur le Dana. Là haut ils ont volé un kourgane, lui évoque une grotte, mais il ment sur ce point précis. Il connaîtrait l'emplacement d'autres « grottes » remplies de trésors à proximité.

— Ainsi, c'est bien eux qui ont pillé. La cargaison sur le bateau qu'a vue Panti-aris n'est donc pas le résultat d'un troc ?

— Oui, ce sont bien les profanateurs.

— Menteurs, profanateurs ! Qu'ils meurent et expient, dans les pires souffrances !

La sentence venait de tomber, définitive. Leur sort était scellé. La loi implacable de la steppe. Son sourire s'était effacé, ne restait plus qu'un visage lisse et froid, des yeux durs.

— A-t-il révélé le nom du peuple auquel il appartient et d'où venaient les navires ?

— C'est moins clair. Ils se disent d'origine Akkhai, d'une cité inconnue nommée Miletos, mais auraient été capturés et obligés de servir un seigneur, qu'il appelle « Le Maître », qui commandait l'expédition et semblait connaître la région. C'est ce Maître et son fils, celui que Panti-aris a retrouvé poignardé, qui auraient fait passer de nuit le détroit. Il prétend ne rien savoir du peuple en question, pourtant il en est l'esclave, juste que ce sont surtout des pirates et des cavaliers, détailla Vishtaspa.

— Des cavaliers pirates ?

— Oui, c'est effectivement bizarre. Apparemment, ce Maître serait lui-même sous les ordres d'un grand roi, celui du médaillon, que le *tamga* identifierait sous le titre de « Mitas, roi et dieu des Brugi ».

— Brugi, tu dis ?

— Oui, c'est ce qu'il nous a affirmé avoir lu sur le médaillon.

Themiris sembla réfléchir intensément, ses yeux allant de l'un à l'autre, sa main baguée masquant ses lèvres fines. Des souvenirs anciens la traversaient, des images de chevauchées, de combats, d'aventure, de morts aussi. Elle expliqua :

— À l'époque de notre grande aventure dans les pays du sud, de l'autre côté de Panti-akshaina, il y avait un peuple que nous avons souvent combattu et ravagé, désigné sous le vocable de Brugi. Une nation installée au milieu des terres sur de vastes plateaux, dans des

cités de pierre, des sédentaires cultivateurs de blé et d'orge. Son roi se nommait Gordias. Seraient-ce les mêmes ?

— Peut-être bien, répondit Vishtaspa. En tous les cas, leurs bateaux ont traversé la Mer Sombre. Ils sont partis d'un port appelé Sinopis, ou Sénopès.

— Sinopis ?

— Sinopis ou Sénopès, difficile d'être certain de la prononciation exacte.

— Ma sœur, Sinopis, a son kourgane en ces terres lointaines, sur un cap qui regarde la mer justement. Qu'Argimpasa la préserve des profanateurs ! dit-elle d'une voix légèrement teintée en se tournant vers la statuette et joignant les bras sur sa poitrine.

Panti-aris essayait de se représenter la fameuse princesse Sinopis, qu'il avait peu connue étant trop jeune à l'époque, l'héroïne que racontaient les récits de ceux qui avaient vécu la grande aventure, la décennie glorieuse. La guerrière *ha-mazan* intrépide et impitoyable. Celle dont quelques vieilles moustaches veules glissaient qu'elle était cruelle, n'aimant rien tant que le sang et humilier ses adversaires. L'image d'An-tiushpa se superposa inconsciemment. La tante et la nièce, les antithèses de Themiris, leur sœur et mère. Le silence devenait pesant.

— Y a-t-il eu d'autres expéditions de pillage de ces pirates auparavant ? demanda-t-elle tout à coup.

— Euh... non... peut-être..., bafouilla le grand conseiller.

— Cela ne vous est pas venu à l'esprit !

— J'ai fait une faute, ô ma Reine. J'ai complètement oublié cet aspect possible..., avoua-t-il penaud. J'implore ta mansuétude.

— Tu l'as, lui répondit-elle au bout de quelques instants suspendus. Tu vas réinterroger ces pirates là-dessus. Et puis, à bien réfléchir, ne les fais pas tout de suite exécuter par Khosrava, gardons-les vivants. Nous devons procéder à quelques vérifications complémentaires avant toute décision. Allez, laissez-moi seule !

Dehors, les deux hommes récupérèrent leurs armes. Les *ha-mazan* de garde étaient en train d'être relevées, transmettant les consignes. Panti-aris les observa quelques instants. Il les connaissait

presque toutes, des guerrières redoutables, qui avaient notamment combattu en première ligne lors de la campagne victorieuse contre les Scythes. Un corps d'élite, dévoué à la mort à leur souveraine, la quintessence de leur peuple, la survivance des temps anciens quand les matriarcats et les déesses dominaient les hommes mortels.

Il faillit se heurter à An-tiushpa qui s'avavançait à grands pas, pour une fois à pied. Il s'excusa, elle le darda sans aménité. Il y avait en elle quelque chose de glaçant, comme un bloc insoluble de frustration, une rage rentrée. Elle était leur *atabeg*, le chef de leur armée, et l'héritière de Themiris. Avec elle s'ouvrirait une autre époque, une aventure imprévisible à n'en pas douter. Un apogée ou une catabase ! Leur histoire, leur vie, une alternance de répit et d'emportements. L'hiver engourdi et serein face à l'été exubérant et fou. Ceux sur le point de quitter le monde et ceux qui poussent pour le faire vibrer. Cycles binaires, balancements infinis, équilibre fondamental.

Les deux hommes partis, Themiris se laissa tomber sur un coussin au sol. Bras repliés autour des genoux, comme ailleurs, elle revoyait des événements passés, un retour sur son existence. Où poserait-elle son propre kourgane ? À maintenant cinquante ans, elle se devait d'y songer sérieusement. Elle était en parfaite santé, bien meilleure que la plupart de toutes celles encore survivantes de sa génération, mais la maladie, un coup de froid ou une mauvaise chute de cheval pouvaient la prendre à n'importe quel moment. Elle avait eu une vie pleine et heureuse, et elle avait le sentiment sincère d'avoir été une bonne souveraine pour les Kimiri.

Elle avait connu l'amour et le bonheur avec son époux, le prince Otar, celui qui l'avait conquise en une nuit, un jour lointain sur un haut plateau désolé au royaume d'Urartu. Le contraire d'elle, son irremplaçable opposé, son harmonie. Elle, grande, belle, blonde, *hamazan*, posée, logique. Lui, courtaud et massif, noir comme un corbeau, plutôt disgracieux, mauvais cavalier, archer exécration, rêveur, poète et musicien. Il avait abandonné son pays, son confort de sédentaire, son monde sophistiqué pour la suivre dans leurs

steppes. Elle était devenue reine des Kimiri, suite aux décès de sa mère Marpeshya et de sa sœur Sinopis.

Otar n'avait jamais interféré ni voulu jouer aucun rôle politique ou protocolaire. Il était le prince Otar, tout simplement, le père des enfants de la souveraine. Il les avait tous aimés et avait dirigé de près leur éducation. Des quatre, peut-être avait-il été plus proche d'An-tiushpa leur aînée, laquelle avait plongé dans une profonde dépression à sa mort et dont elle n'était pas sûre qu'elle en fût totalement sortie, en dépit du nouvel équilibre qu'elle avait trouvé grâce à Molpadia.

Leur seconde fille, An-thamara, avait davantage ses traits de caractère à elle, mais ressemblait physiquement beaucoup à Otar : petite, yeux et cheveux noirs, bien en chair. Et si elle venait tout juste d'être reçue à son tour *ha-mazan*, âgée des quinze ans requis, beaucoup disaient qu'elle le devait à son rang de princesse et qu'on avait fait montre d'indulgence. La réalité était qu'elle avait bien réussi les épreuves, malgré ses capacités physiques limitées. Quant à leurs deux fils, An-ayanis, déjà vingt-deux ans et le petit dernier An-kayashtra, douze printemps, ils tenaient eux aussi surtout de son côté à elle, juste un soupçon de nonchalance et de dissimulation chez le premier.

Otar était mort quatre ans auparavant, il avait attrapé un mauvais froid sur le Dana, justement. D'un coup, beaucoup de choses lui étaient devenues fades, mécaniques. Sa dépouille avait été embaumée et était conservée dans une cache secrète. Elle l'accompagnerait dans son kourgane, avec quelques chevaux immolés. Il était peut-être temps qu'elle le rejoigne. Elle revoyait son visage, son corps, revivait leurs étreintes, souriait à leurs rires partagés, à son insouciance. Rares étaient les femmes à avoir connu un tel bonheur, et pourtant elle était reine. C'est la seule chose qui la retenait encore, le poids des responsabilités envers son peuple, le devoir. An-tiushpa avait désormais largement l'âge et l'expérience pour régner. Elle était *atabeg* et la campagne qu'elle avait menée contre les Scythes et la victoire éclatante obtenue démontraient ses qualités et posaient son autorité personnelle. Elle craignait juste que

le caractère cassant et excessif de sa fille lui aliène quelques chefs de tribu importants et soit risque de fissures dans l'unité des Kimiri, toujours prompts à se quereller pour d'obscures rivalités. Et quant à la propre descendance d'An-tiushpa, peu probable, il y aurait toujours An-thamara pour lui succéder selon les coutumes bien établies en la matière, même si cette dernière était sans conteste moins douée pour conduire et diriger un tel peuple nomade.

CHAPITRE VIII

Le serment

Presqu'île de Crimée, camp d'hiver des Kimiri, en l'an 679 avant l'ère chrétienne, 26^{ème} année du règne de Themiris VIII.

Malgré les ordres pour ne pas ébruiter l'affaire, l'*ordu* entier était en ébullition et la rumeur devait déjà enflammer la steppe sous l'épais manteau de neige qui la recouvrait. Des kourganes sacrés avaient été profanés !

Le lendemain même du rapport de Vishtaspa, un détachement de cavaliers, sous la conduite de Panti-aris, avait été envoyé sur le Dana pour vérifier les faits. Ils avaient passé sur les carcasses traversières le détroit, pas encore totalement pris par la glace, puis avaient galopé sans ménager leurs montures, la Petite Mer à main gauche, vers le nord, vers le fleuve majestueux sur les berges duquel reposaient nombre de leurs ancêtres. Il leur avait fallu quatre jours pour l'atteindre, un peu en amont de son delta, et en remonter la rive gauche jusqu'aux grands kourganes royaux de Lusipis et autres reines anciennes. Panti-aris et ses hommes, dûment autorisés, en avaient relevé douze connus plus trois autres dont la mémoire collective avait oublié l'existence. Ils avaient minutieusement fait le tour de chacun, dégagé la neige à plusieurs endroits, suivi quelques pistes d'animaux qui s'en approchaient, exploré les environs. Au final, il s'avérait que seuls deux kourganes avaient été profanés : celui de Lusipis et un plus petit, situé non loin.

Les tunnels ouverts par les pillards avaient été rebouchés avec soin, si bien qu'il était difficile de les détecter. Aucun des hommes ne voulait pénétrer dans le tombeau, de peur d'attirer la malédiction sur lui et les siens. Panti-aris avait dû se faire violence pour s'engager dans le boyau souterrain. Dans la chambre funéraire, tout

avait été pillé, il ne restait plus rien, plus rien que des ossements humains et de chevaux qui avaient été éparpillés, voire brisés pour certains. Le crâne de la reine Lusipis avait disparu. Un sentiment de chaos l'avait étreint. Une envie de vengeance absolue. Le serment à Targitaos.

En attendant le retour de Panti-aris, Themiris avait eu l'idée d'envoyer trois autres détachements, sur des secteurs pas trop éloignés où se trouvaient également des tombeaux, certes moins prestigieux, mais savait-on jamais ? La surprise était venue de la côte ouest de la presqu'île, proche d'une grande baie appelée Kerkinitis, où dix modestes kourganes avaient été profanés et pillés.

Les soldats avaient enquêté et, dans un hameau misérable de pêcheurs, des habitants avaient fini par leur raconter que, quatre ans auparavant, plusieurs bateaux inconnus avaient accosté et débarqué à proximité, puis avaient chargé des jours durant des cargaisons secrètes. Après leur départ, ces habitants avaient suivi leurs traces et découvert les forfaits. Mais ils n'avaient pas osé rapporter la chose, de peur qu'on les accusât et les crût, eux, coupables. Les soldats avaient écorché vif l'ancien du village, pour l'exemple. Cette région de Kerkinitis avait été autrefois le territoire d'une importante tribu Kimiri, celle qui avait décidé de ne pas regagner ses pâturages ancestraux à la fin de la grande aventure dans les pays du sud.

Quand Panti-aris et ses hommes revinrent, très éprouvés et ayant affronté une tempête précoce de neige, toute la Petite Mer et le détroit étaient pris dans les glaces. L'hiver était complètement installé, les températures glaciales, et la steppe avait revêtu son manteau blanc. Le vaste camp semblait engourdi, mais les fumées qui s'échappaient des milliers de tentes trahissaient une vie opiniâtre. Panti-aris rendit compte à peine sauté de cheval. Themiris avait eu le temps de réfléchir à tous les aspects de la situation et des mesures à envisager. Ce qui allait se décider engagerait leur peuple en entier, son système de valeurs, son avenir peut-être. Des messagers furent envoyés dans les tribus, leurs chefs mandés. Themiris convoquait le *kuriltay*, le grand conseil.

On réunit et mit sur cales et roues démontées deux énormes maisons roulantes. On les abouta, on rajouta une épaisseur de plancher traversant et des tapis, on calfeutra avec soin et on doubla les tentures sur une astucieuse structure de perches extérieures. Puis la longue pièce improvisée fut chauffée avec force bûches, grâce à deux foyers. Les bannières furent dressées, un escadron complet de *ha-mazan* déployé autour.

Douze hommes et six femmes escaladèrent les marches mobiles et pénétrèrent dans la salle. Themiris se tenait au fond, une épaisse pelisse sur les épaules, le front ceint du diadème royal. Chacun, emmitouflé, prit place sur les bancs garnis de coussins qui avaient été installés de part et d'autre, dégageant un espace central où l'orateur pouvait déambuler. À sa gauche, son côté cardinal, les chefs de tribu. En face, les autres, conseillers, militaires et le grand *anarya*.

Le protocole fut vite expédié, ainsi que les adresses rituelles. Puis Themiris donna la parole à Vishtaspa qui se leva et fit un résumé sobre des faits, d'une voix égale. Des murmures montèrent, des faces s'empourprèrent sous l'émotion, des poings se serrèrent. Le doyen des chefs de tribu, un vieillard canonique qui avait connu l'époque reculée de Lusipis intervint alors.

— Il y a soixante longues années, je venais tout juste de passer mes rites d'homme et de guerrier, la glorieuse reine Lusipis est morte. Elle a été inhumée avec toutes ses richesses et ses chevaux préférés dans le kourgane qu'elle s'était choisi, là-haut sur le Dana. Ses filles, sa famille, les chefs de tribu et de clan, les *ha-mazan* et tous les guerriers présents, nous étions des centaines ce jour-là, un jour d'automne clair et frais. Tous nous avons posé notre pierre de mémoire sur le tombeau. Et tous, nous avons écouté et répété le serment.

Le vieil homme s'interrompit un instant, le temps de respirer et de laisser son cœur ralentir. L'émotion était forte, le silence absolu, et pas un n'aurait remué un orteil ni une paupière de peur de le

rompre. Chacun savait ce qu'il allait dire, au mot près.

— Le serment, celui qui nous engage indéfiniment et nos descendants, le serment qui ne meurt jamais, le serment à Targitaos. « Que tous m'en soyez témoins ici et ce jour, nous venons d'accompagner en sa dernière demeure la glorieuse et sage Lusipis, souveraine des Kimiri et seigneur des tribus vassales. Que son corps et son âme gagnent la steppe céleste d'où ils renaîtront un jour sous la forme du grand loup, d'un léopard ou d'un aigle. Son kourgane est sa demeure et doit rester inviolé jusqu'à ce jour lointain. Que nul homme ne profane jamais ce lieu consacré ! J'en fais ici le serment, celui à Targitaos notre ancêtre premier. Celui qui violerait le kourgane de mon maître serait mis à mort immédiatement, lui et toute sa parenté et sa descendance. Je le pourchasserais jusqu'en enfer, jusqu'aux mers qui continuent la steppe, jusqu'au pays des glaces, jusqu'aux déserts brûlants du sud, dussé-je passer ma vie à le traquer et détruire toute créature. Et si ce n'était moi, ce seraient alors mes frères et mes fils, mon clan et mes alliés ! Que le monde entier entende cette sentence ! »

Ce serment était l'un des fondements de leur univers. Le lien avec les ancêtres et la loi du grand cycle de la vie. Et si seuls quelques-uns, les plus anciens, avaient eu l'occasion de prononcer le serment royal, pour Lusipis, ou pour Lampeto ou Marpeshya ses filles souveraines, tous le connaissaient par cœur et s'en savaient investis par transmission. Les choses étant avérées, le châtimement devait s'abattre. Personne n'osait rompre la communion qui s'était installée.

Ce fut le grand *anarya*, le grand prêtre, qui se leva et intervint :

— J'interrogerai les dieux pour savoir s'ils acquiescent. Les baguettes de saule parleront et nous diront ce qu'il convient de faire...

— Tes baguettes n'ont pas à nous embrouiller ! l'interrompt avec véhémence An-tiushpa, la fille de la reine, héritière et *atabeg* de l'armée. Argimpasa, Tabiti, Apia et toutes les déesses ont donné les lois à Targitaos. Et le serment en est la plus imprescriptible. Il

n'est nulle raison de les requérir ou de sacrifier. Les choses sont claires !

Et tous, ou presque, d'approuver sans retenue. Le grand *anarya* se rassit, dépité. Depuis toujours, le système matriarcal, la plupart des souveraines et les *ha-mazan* étaient ses principaux adversaires, s'ingéniant à borner son influence et veillant à ce qu'il n'empiète pas sur leurs prérogatives. Et il se devait d'être prudent. Si, du fait d'une prédiction ou d'une interprétation erronée, quelqu'un se retrouvait à accomplir un acte damnable, alors c'est lui qui était mis à cause, pas les dieux qui l'avaient inspiré. Themiris le lui signifia sans ambages.

— Grand *Anarya*, Tiushpa a raison. Le serment à Targitaos doit s'appliquer et les dieux eux-mêmes y sont soumis. Quant à la mise en œuvre pratique, cela relève de moi, éclairée par le *kuriltay* ce jour réuni, et uniquement de moi ! Pas de tes intuitions !

Si, en leur for, quelques-uns jugèrent que Themiris, à l'encontre de ses habitudes civiles et diplomates, renvoyait par trop vertement le grand *anarya* à ses baguettes, en revanche la majorité se réjouirent de cette position sans ambiguïté. Elle était la souveraine, elle n'entendait pas se dérober à ses devoirs et sa responsabilité envers leur peuple.

— Qui doit-on châtier ? Qui faut-il poursuivre ? interrogea avec acuité une des femmes, chef d'une tribu qui nomadisait habituellement très au nord.

La question était cruciale et tout sauf évidente. On avait la preuve de la profanation des kourganes, et en plusieurs secteurs apparemment, mais on ne savait en fin de compte pas grand-chose des coupables ni où frapper. Les renseignements récoltés étaient maigres et difficiles à exploiter. On ignorait tout du commanditaire, celui désigné comme « Le Maître », et du peuple auquel il appartenait. Les Brugi ?

— Oui, qui foudroyer ? Ne devrions-nous pas d'abord faire mener une enquête élaborée, envoyer des émissaires vers les pays du sud, recueillir des informations complètes, jauger de la situation politique exacte et décider à ce moment ? relaya Arta-vashtay, un chef de tribu prudent, à la réputation de timoré.

— Nous devons frapper sans attendre et sans pitié, comme contre les Scythes ! s'exclama An-tiushpa, se levant et la rage à peine contenue. Ravageons partout le territoire de ces Brugi, traquons leur roi et leurs chefs, vengeons Lusipis ! Et peu importe si cela nous occupe pendant dix ans, vingt ans, cent ans ! Nous accomplirons le serment !

— Oui ! Oui ! approuvèrent sans restriction quelques-uns.

— Arta-vashtay, tu n'as pas tort sur le fond et la saine prudence voudrait que nous agissions ainsi, intervint Themiris. Mais, d'un autre côté, il importe absolument de ne pas donner le sentiment d'être faibles, que nos ennemis peuvent profaner nos kourganes sans que nous réagissions, qu'ils puissent même s'organiser. Notre *akinakès* doit s'abattre sans pitié et sans délai. Le monde entier doit savoir que les Kimiri respectent leurs serments. Dès à présent, d'un bout à l'autre, la steppe doit être au courant des profanations. Que penseront les Scythes, les Saces, les Massagètes, les Mèdes et autres peuples nomades qui partagent nos valeurs s'ils constatent que nous ne répliquons pas ? Eh bien, ils se ligueraient contre nous, et ils auront raison, arguant de notre parjure. Leurs forces coalisées nous détruiraient immanquablement. Nous disparaîtrions !

Les arguments de leur souveraine étaient frappés du *tamga* du bon sens. La situation était trop grave pour ergoter longtemps sur les modalités ou se perdre en précautions de principe.

— Mère, dit An-tiushpa, notre armée a montré ses qualités lors de la campagne contre les Scythes. Nous sommes aguerris et immédiatement opérationnels et nul ennemi ne nous résistera. Et puis, rappelle-toi, rappelle-nous la Grande Aventure, celle que toi et quelques autres ici avez connue et vécue dans votre jeunesse, celle que vous contez avec tant de verve et de nostalgie dans les yeux et la voix. La Grande Aventure qui fait de nous un peuple glorieux, un peuple de guerriers, un peuple craint et respecté. Et puis, outre les

richesses qui nous ont été volées, nous ferons des butins, d'immenses trésors. Nos hommes, nos jeunes, mes *ha-mazan* s'ennuient sans combats, sans aventure. Revivons les jours fastes et grisants de Sinopis ! Accorde-nous ces rêves !

Les moues se firent diverses à l'envolée d'An-tiushpa. Ses chefs de bannière, le doyen des tribus, celui qui avait rappelé le serment à Targitaos, quelques autres, plutôt jeunes, opinèrent bruyamment. Le grand *anarya*, le grand conseiller Vishtaspa, la plupart des femmes, Arta-vashtay, presque la moitié des présents, parurent beaucoup plus réservés.

Themiris observait les réactions et chuchotements entre voisins. Le rappel de sa fille à la Grande Aventure la mettait mal à l'aise. Elle l'avait connue, alors qu'elle n'était encore que Panti-shilaya, dix ans de son existence à chevaucher, à se forger, à vivre intensément. Une décennie de fortune et d'exaltation. Mais c'était aussi elle qui y avait mis terme, qui avait décidé de tout arrêter et de faire prendre le chemin du retour. Elle que les combats sans fin accablaient. Elle qui ne supportait plus toutes ces vies volées, tous ces morts, cette désolation qu'ils répandaient. Elle qui rêvait alors d'enfants, de quiétude, de leur steppe natale. Mais chaque génération aspirait à connaître autre chose, à voyager loin, à se confronter au vaste monde. Cela aussi faisait partie de leur culture, de leur raison d'être, de leur destin collectif.

Sa fille lui rappelait par bien des points Sinopis, sa sœur implacable dont le kourgane s'élevait sur un promontoire face à Panti-akshaina, de l'autre côté de la mer. Cette chef de guerre invaincue dont le charisme fédérait autour d'elle toutes les tribus, tous les clans, même les plus réfractaires à l'autorité royale. Une illumination traversa l'esprit de Themiris : Khrishpay !

Le *kuriltay* devait durer deux jours entiers. Un plan détaillé fut élaboré. Le mobile était absolu : exécuter le serment à Targitaos, châtier les profanateurs des kourganés. L'objectif était fixé : traquer Khrishpay et ses renégats et dévaster le pays des Brugi, ses

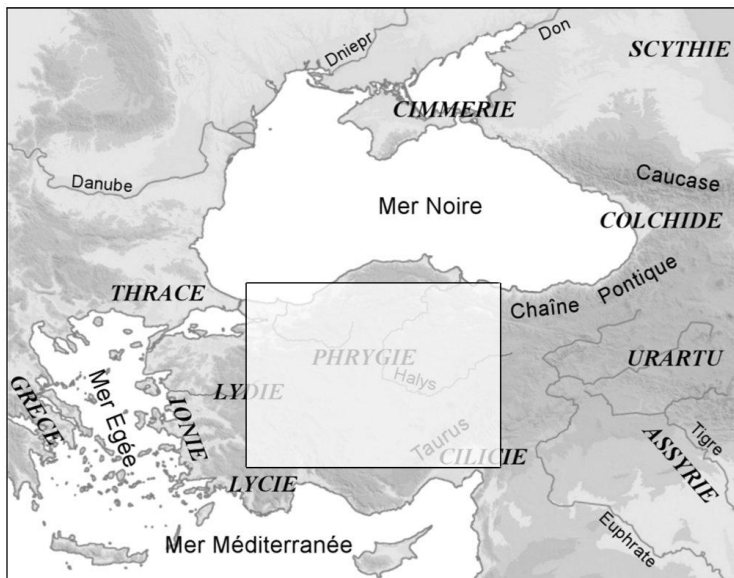
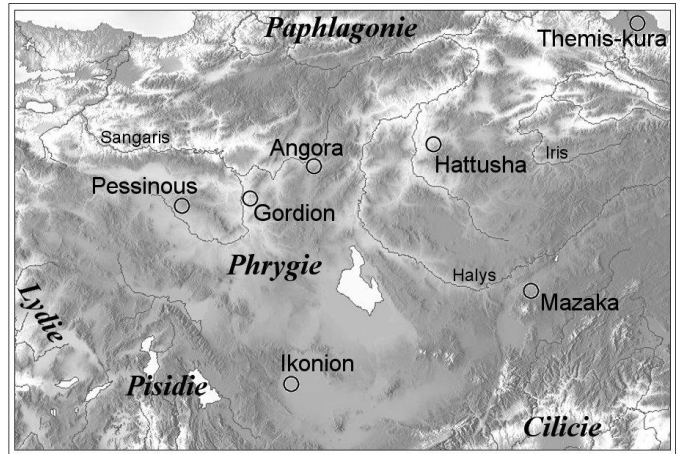
complices et peut-être commanditaires réels. Les moyens furent définis : une armée de cinq mille cavaliers, dont cinq escadrons *hamazan*, quinze mille chevaux, pas de charrerie de combat, une intendance réduite de trois cents chariots. Le parcours fut tracé : il longerait la côte orientale de Panti-akshaina, jusqu'en Colchide, et ensuite monterait vers le sud sur les plateaux d'Urartu, puis obliquerait vers l'ouest à travers les hautes plaines pour frapper au cœur du royaume des Brugi. Ce schéma fut adopté après de longues considérations.

Pour atteindre la Colchide, deux options s'offraient : soit suivre le littoral, trajet plus court en distance, mais très éprouvant sur une grande portion en raison de la côte rocheuse où les montagnes tombent en à-pics dans la mer, soit passer par le chemin traditionnel empruntant l'unique col coupant la gigantesque barrière du Caucase, les Portes d'Ibérie. Mais alors, il aurait fallu attendre le milieu du printemps et le dégel pour que la passe soit praticable, et si cette route, longeant au nord le piémont montagnard, en terrain de steppe, était aisée à couvrir, son principal défaut était de tangenter sur une bonne partie le territoire scythe, prêtant le flanc à une attaque de ces voisins ennemis. L'itinéraire côtier serait plus lent et difficile, mais plus sûr au final.

Enfin, dernier volet : le calendrier. Il avait été décidé d'agir promptement et de jouer sur la rapidité et la surprise. L'expédition partirait dans un mois, en plein cœur de l'hiver. Les bêtes étaient au sortir de l'automne dans leur état de forme optimal et même les hommes, gavés d'abondance et d'exercice. Les troupes passeraient le détroit gelé. Il leur faudrait trois lunes pour parvenir en Colchide, une nation amie, celle du prince Otar. Là-bas, on ferait une halte de deux semaines de repos et de réapprovisionnement. Deux lunes seraient ensuite nécessaires pour atteindre le haut Urartu, la région de Tariuni, puis encore deux autres pour toucher au royaume des Brugi. On serait sur zone à l'été. Quand bien même leurs ennemis imagineraient que les Kimiri puissent venir les chercher jusqu'en leur pays lointain, ils ne pourraient concevoir que ceux-ci s'ébranlassent en plein hiver de leurs steppes glacées. L'effet de surprise devrait jouer à plein. Ensuite, sur place, An-tiushpa, à qui

la responsabilité de l'expédition avait été confiée, aviserait. Probablement déciderait-elle d'hiverner là-bas, peut-être dans la clémente et verdoyante région de Themis-kura sur la côte, avant une nouvelle saison de traque et d'anéantissement.

Voilà à grands traits le plan qu'avait arrêté le *kuriltay* des Kimiri. Une campagne d'envergure dont le monde entier se souviendrait, une guerre exemplaire pour châtier les responsables d'un crime imprescriptible. Un instant, Themiris avait songé à en prendre la tête en personne. Mais la sagesse et les conseils avisés lui avaient dicté de rester en leur steppe, en gardant auprès d'elle ou dans les tribus les deux tiers environ de leurs forces, de façon à prévenir toute attaque de leurs ennemis scythes qui n'auraient pas manqué d'exploiter la situation en cas contraire.



CHAPITRE IX

Phrygie

Angora (actuelle Ankara), cité de Phrygie, aux premiers jours de l'an 678 avant l'ère chrétienne, 27^{ème} année du règne de Midas III.

La neige était tombée dru la nuit précédente et les chevaux s'enfonçaient jusqu'aux canons. Six jours de voyage éprouvant en plein hiver pour gagner Angora. Sur la côte, le climat restait toujours doux, les températures clémentes et les pâturages abondants. Mais dès qu'on atteignait le rebord montagneux du plateau, les conditions se durcissaient et pouvaient devenir aussi rigoureuses que dans les grandes steppes outre-mer. Sur ces hautes plaines d'altitude, peu boisées, l'environnement était rude et le blanc s'étendait à perte de vue. La vie se réfugiait et se blottissait dans les villages compacts au creux de vallons, tout juste pouvait-on apercevoir de temps à autre dans la campagne enneigée quelques chèvres aventureuses à long poil braver le danger des bandes de loups dont les traces se multipliaient.

Les murs de la cité apparurent enfin, ligne basse à l'horizon. Khrishpay et sa petite troupe avaient hâte de se mettre à l'abri, pouvoir se réchauffer auprès d'un bon feu crépitant et se restaurer d'un vrai repas. Décidément, ils s'étaient amollis avec le temps et avaient perdu l'habitude des hivers rigoureux. Dire que dans sa jeunesse c'était précisément l'époque où les meilleurs, dans la neige jusqu'à la ceinture et le nez gelant dans les bourrasques glacées, s'en allaient chasser les cervidés et même les grands carnassiers, les traquant dans leurs repaires et leurs tanières. Parmi ceux qui l'accompagnaient, combien en seraient capables, combien seraient volontaires pour de tels défis ? À la vérité, peut-être pas un seul. Les qualités de leurs pères s'étaient dissoutes au contact de ces terres et peuples méridionaux. Leurs chevauchées n'étaient plus

qu'illusion de puissance et de courage. Qu'advierait-il s'il devait engager ses forces dans une véritable campagne hivernale ? Si en face déferlaient les vrais cavaliers, ceux de la steppe ?

Les portes de la cité avaient été fermées lorsque les guetteurs les avaient signalés de loin. Sur le rempart, des archers s'étaient postés. Sur la tour, leur officier observait, essayant de distinguer une bannière ou les signes caractéristiques. À deux cents pas, il les reconnut : les petits chevaux, les grands bonnets pointus, les pelisses de feutre, l'équipement. Il avait été prévenu. Il donna des ordres. Les archers se détendirent et les soldats de la porte nord se tinrent prêts dans la barbacane à ouvrir les lourds battants à épar de chêne.

Bientôt la petite troupe s'engouffrait et les sabots tombèrent sur les dalles de pierre, emplissant d'écho la galerie voûtée sous l'enceinte. L'officier vint à la rencontre de Khrishpay. Ils se connaissaient. Il lui dit qu'il pouvait se présenter au palais de la cité, le roi l'y attendait depuis deux jours et le recevrait. À la question sur l'absence des chariots, le Themiskurite éluda, se contentant de lâcher, qu'en raison des conditions météorologiques, il avait préféré ne pas prendre le risque de les faire voyager, qu'ils étaient remisés en sécurité. Le Phrygien n'insista pas. Les rues d'Angora étaient enneigées, des congères accumulées aux carrefours. Les habitations, basses, construites pour l'essentiel en briques d'argile sur fondations de pierre, tassées les unes contre les autres, se calfeutraient, laissant juste échapper leurs fumées par les toits, des toits pentus sur lesquels s'agitaient de loin en loin des individus pour en faire dégringoler la neige dont le poids menaçait d'affaïsser les fragiles charpentes.

Khrishpay souriait au paradoxe des choses et de la destinée. Aujourd'hui on lui ouvrait grand les portes de cette cité, on l'accueillait avec égards, on l'attendait au palais et il en repartirait sans rien emporter qu'on ne lui eût offert. Quelques années en arrière, lui et les siens l'avaient mise à feu et à sang. Ils l'avaient investie à deux reprises, tuant et pillant sans vergogne, violant les femmes et profanant les idoles, incendiant et détruisant sans

distinction. Cela lui serait plus difficile maintenant. Midas avait fait rebâtir la ville, l'entourant d'une solide enceinte double, de fossés même, avec de hautes tours de défense. Les quatre portes, une dans chaque direction cardinale, étaient particulièrement renforcées et les prendre d'assaut s'avérerait délicat. Les habitants étaient revenus, en bon nombre, et une importante garnison y était casernée. L'ancien palais de la cité, dont il ne restait plus que des ruines fumantes après leur passage, avait été reconstruit, en plus vaste, plus beau, plus fastueux. Il était d'ailleurs toujours pour partie en chantier.

Khrishpay fut accueilli par le gouverneur local, un personnage nouveau qu'il découvrait. Celui-ci lui fit donner des appartements, avec une dizaine de serviteurs à sa disposition. Le roi le recevrait en fin de journée. D'ici là, il pouvait se restaurer, une grande table pleine de victuailles et de plats engageants était dressée et aux cuisines le personnel se tenait à ses ordres. Dans la luxueuse pièce de repos, où une immense cheminée diffusait une agréable chaleur, couverte aux murs de tentures et au sol d'épais tapis de laine, de cette laine que donnait les fameuses chèvres à long poil qui faisaient la renommée de la région, étaient alanguies sur des banquettes garnies de coussins deux jeunes femmes aux charmes incontestables et dont les vêtements légers tout en transparence étaient une invite à en tâter la douceur.

Se débarrassant de sa lourde pelisse de feutre toute rigidifiée de froid, Khrishpay ne put s'empêcher de sourire. Son beau-père était décidément un homme de bon goût, qui ne faillait jamais à offrir à ses hôtes une ambiance de satiété. Un grand politique.

À l'heure prévue, ce fut le gouverneur en personne qui vint chercher Khrishpay et le conduire aux appartements royaux. Il s'était restauré et délassé, reposé un peu aussi sur des seins généreux. Après ces semaines extrêmes sur la mer et la steppe, les dangers, le froid, puis ces jours à cheminer dans la neige et dormir emmitouflé sous la tente de bivouac, cette douce volupté le récompensait à point nommé. Intermède éphémère, respiration nécessaire. Mais il n'était pas venu à Angora pour cela. Un

serviteur le fit patienter quelques instants puis l'annonça. Il referma la porte derrière lui.

Dans la pièce se tenait le roi. Sa calvitie s'était accentuée et ses oreilles proverbiales n'en paraissaient que plus immenses. Il s'avança vers Khrishpay, lui prenant le bras.

— Je suis heureux de te voir, Khrishpay. T'es-tu bien restauré et délassé ? Dehors l'hiver est cette année des plus rigoureux et je n'aimerais guère y passer mes nuits et journées comme toi.

— Merci de ton accueil, beau-père. Comme toujours tu es attentif au confort de tes hôtes, je t'en sais gré. Oui, les conditions sont rudes, ici bien plus qu'au Themis-kura d'ailleurs. Elles me rappellent par moments ma steppe natale.

— Je sais que tu as eu l'occasion d'y reposer pied récemment et d'en revenir, ce dont je me réjouis il va de soi au plus haut point. Mais dis-moi, on m'a rapporté que tu es venu... sans intendance ? Assieds-toi et parlons en amis.

Midas indiqua un large et confortable fauteuil à Khrishpay. Lui-même s'installa sur une banquette moelleuse en face.

— Oui. En raison même de ces conditions défavorables. J'ai préféré ne pas risquer sur les chemins hasardeux de si précieuses cargaisons. Et puis, il m'aurait fallu le double de temps pour me rendre à toi. Or, ce dont j'ai à t'informer ne pouvait souffrir délai.

— Nos relations ont toujours été fructueuses et empreintes de confiance. C'est bien pourquoi, dès que ton message m'est parvenu, je me suis porté à ta rencontre et ici même à Angora plutôt qu'à Gordion. Je dois au demeurant te faire une confidence. À la capitale, dans mon propre palais, je suis environné d'espions. Ici, si une fuite doit avoir lieu, c'est que ce sera toi... ou moi, répondit Midas en pesant chacun de ses mots.

— Tu n'as pas emmené l'autre Midas avec toi ? interrogea narquois Khrishpay.

— Eh ! Eh ! Non. Il m'est bien plus utile là-bas. Ainsi tout le monde me croit à Gordion. Tu vois, nous n'avons rien à nous cacher.

— Bien entendu. Nos intérêts convergent depuis longtemps.

— J'aime te l'entendre dire... et surtout en être convaincu. Quand les chariots seront-ils là ? Et pour combien ?

Khrishpay se tut une longue minute avant de répondre, soutenant le regard affable de son beau-père. Chacun des deux hommes savait avoir besoin l'un de l'autre, que leur avenir était imbriqué.

— Je m'étais engagé et t'avais promis dix mines¹¹ d'or comme part dans l'expédition.

— C'est bien cela. Ta mémoire est parfaitement exacte.

— Sois rassuré, je tiens toujours mes promesses et ce qui te revient est en sécurité dans mon futur palais de Sinopis.

— Fort bien. Mais tu préfères que ce soient mes gens qui viennent t'en délivrer plutôt que toi de me l'apporter, comme d'habitude. Pourquoi ?

— Midas, mon cher beau-père, tu m'en seras redevable, ce n'est pas dix mines que je te laisse, mais je t'en offre... le double : vingt mines d'or.

En dépit de sa maîtrise de soi et de sa très longue expérience des choses, Midas ne put s'empêcher de marquer un étonnement admiratif. Il se ressaisit immédiatement.

— Explique-moi ?

— À partir de maintenant le jeu va devenir très compliqué. Tu vas avoir besoin d'or, de beaucoup d'or. Et moi je vais avoir besoin de tes armées, sans restriction.

Midas ne dit rien. La tournure que prenait la conversation ne lui plaisait guère. Si, jusqu'à présent, il n'avait jamais eu à se plaindre de leurs relations et de la loyauté de Khrishpay, nonobstant leur mutuelle méfiance, mais peut-être justement pour cette raison, là il ne voyait pas trop où son gendre voulait en venir. Ce voyage et cet engagement cachaient-ils une tortueuse intrigue ?

¹¹ mine : ancienne mesure de poids valant environ 30 kg

— Excuse-moi, mais je ne te suis pas.

— Bon. Je sais que tu n'as jamais souhaité être informé des détails, mais là tu dois savoir. L'expédition peut être qualifiée de grand succès. Nous avons ramené deux fois plus d'or et d'objets précieux que je l'escomptais. Et cela aurait même été encore davantage si le troisième navire n'avait pas disparu. Voilà la première raison pour laquelle, loyal à mes engagements, je t'offre le double pour ta part.

— Tu as perdu un bateau ?

— Oui. J'ai armé trois navires. Au retour, dans un passage particulièrement délicat, le dernier a disparu. Il faisait nuit. Soit il a coulé, mais plus vraisemblablement il s'est échoué sur un banc de sable. J'ai perdu un bateau, sa cargaison et mon fils.

— Ton fils ? Pas Tekmesas ?

— Non, pas Tekmesas, ta fille le couve comme une louve, il n'y a pas de risque que je l'emmène naviguer. Non, l'autre.

— Ah ton bâtard !

— Oui... mon bâtard, confirma Khrishpay avec amertume.

— Je suis désolé. Moi-même j'ai perdu mes fils, tu le sais. Et Tekmesas est désormais de ce fait mon héritier légitime.

— Parlons-en d'ailleurs. Quand cette situation sera-t-elle officialisée avec toutes les cérémonies et les rites requis ? Quand Pessinae pourra-t-elle s'imaginer reine-mère ?

Ainsi Khrishpay voulait acheter son accord explicite. En droit, la coutume était pour lui et il avait raison. Mais dans les faits et le contexte, cela posait maints problèmes, dont le moindre ne serait pas l'attitude de Mygdoon et de l'armée qu'il tenait.

— Je dois en conférer avec les grands prêtres de Cybèle, c'est compliqué. Laisse-moi jouer les choses avec doigté et patience.

— Midas, introniser officiellement Tekmesas serait la meilleure garantie que... les espions et ennemis qui œuvrent à l'intérieur même de ton palais, comme tu l'as reconnu, ne mettent pas à ta place le faux Midas et ne manipulent les ficelles dans l'ombre, avant de l'éliminer à son tour en révélant la supercherie.

Dès leur première rencontre, Midas avait détecté une qualité en Khrishpay qui lui avait fait s'accorder avec lui, c'était sa franchise. Cela, il l'avait appris plus tard, était un trait partagé par la plupart de ceux de son peuple Kimiri, une des bases de leur éducation et de leur culture. Lui, dont mentir et dissimuler étaient une seconde nature, ne l'en appréciait que davantage là-dessus.

— Tu es peut-être dans le juste. Je vais aviser. Tu as parlé de plusieurs raisons. Quelles sont les autres ?

— Voilà, nous arrivons à l'essentiel. J'ai dit que le troisième navire s'est certainement échoué. Cela signifie qu'il a été découvert, et sa cargaison avec.

— Bon, c'est une perte. C'est dommage, mais ce sont les risques. Quel est le problème ?

— Tu ne t'es jamais demandé d'où venait tout cet or ? Cet or que je te livre en tribut depuis des années ? Cet or presque inépuisable qui sert si bien ta politique ?

— Si, tu pilles des tombeaux. Et alors ? répondit Midas pour une fois sincèrement, sans calcul. Des sépultures et trésors extraordinaires à en voir la richesse, d'ailleurs.

— Oui, des tombeaux. Toi cela ne te choque pas, mais en cela je suis devenu un parjure, j'ai renié le fondement même des Kimiri, la loi la plus absolue de la steppe. Chez nous, abandonner un territoire n'est pas une lâcheté, tuer un homme un acte courant, offenser un dieu péché véniel et voler n'est pas un crime. Mais profaner un kourgane est une transgression imprescriptible et appelle une vengeance obligatoire qui s'étend au monde entier. Ce que j'ai fait, jusque-là était passé inaperçu, les expéditions précédentes. Mais là, la perte de ce navire signe mon forfait.

Khrishpay éprouvait manifestement des sentiments ambivalents pour la rapine qu'il décrivait. Midas ne lui prêtait aucune moralité, en dehors de sa franchise une fois de plus, et pour quelqu'un comme lui, déterrer un mort et le délester de ses bijoux n'aurait pas dû soulever d'état d'âme particulier, pourtant il percevait son désarroi.

— Khrishpay, la politique, la guerre, l'or, la direction des hommes, sont les diverses faces de la vie pour nous autres les monarques et chefs. Ce que nous accomplissons, nous le faisons pour le bien de nos peuples, du moins l'idée que nous nous en faisons. Vois ! L'or que je répands en quantités prodigieuses, à tel point les surnoms que l'on m'attribue, ce n'est pas pour moi, tu le sais toi qui me connais sous mon vrai visage, mais pour mener une politique. Et sans lui, mon peuple, la Phrygie seraient à la merci de nos ennemis, nous serions balayés. Alors, qu'il provienne de mines, de sables aurifères, de tributs versés par les vassaux ou de butins pris jusque dans des tombes... peu importe. C'est le but qu'il faut considérer, pas le moyen. Au demeurant, t'ai-je jamais reproché la source de tes contributions ?

— Non. Et tu as raison, je ne vais pas me lamenter sur mon sort. Il est trop tard. Cela fait vingt-cinq ans qu'il est trop tard.

— Bon, sourit Midas. Tu vois, il n'y a pas de souci. Tu monteras d'autres expéditions aux lieux que tu souhaiteras, sauf en Phrygie ou chez nos alliés, je n'ai rien à en dire.

— Tu n'as pas compris. C'est maintenant que le volcan va gronder et lâcher ses laves.

— Explique !

— Le navire va parler, a déjà parlé j'en suis sûr. Les marins aussi. Parmi les kourganés vidés cette fois, se trouvait celui de Lusipis, une très grande souveraine Kimiri. Une richesse extraordinaire. Du reste, si j'étais toi, plutôt que de refondre l'or, je conserverais les objets, les bijoux, les parures tels qu'ils sont. Les plus belles choses au monde, un art inégalé. En les voyant, tu comprendras. Et cela doit avoir davantage de valeur sous cette forme, je suis sûr. Mais cela ne ferait que signer ta complicité. Cela étant, nous sommes déjà dans le même navire, si je puis dire.

Midas perçut à l'instant la portée de cette révélation. Il restait à en apprécier les conséquences et à jauger correctement la situation. Khrishpay poursuivit :

— Donc, la reine des Kimiri a été informée de la profanation. En vertu du serment, elle ne peut décider qu'une chose : venir nous

châtier, où que nous puissions fuir, jusqu'à la fin des temps s'il le faut.

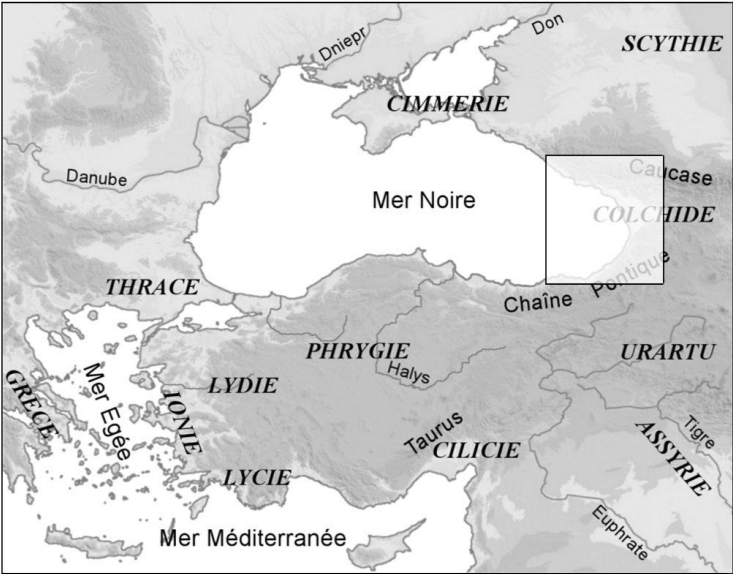
— Bon, admettons que cela soit un crime grave et que les Kimiri en prennent ombrage. Mais on ne déclare pas une guerre comme cela. Leur territoire est très loin, de l'autre côté de la Mer Sombre. S'ils veulent nous attaquer, ils devront en faire le tour, traverser des tas de pays hostiles, la Colchide, l'Urartu, les Khaldes, avant même de pouvoir se présenter face à nous. Et puis, nous sommes une grande puissance, à la forte réputation. Que crains-tu ?

— Tu as oublié ta jeunesse, la mienne aussi ? Quand Sinopis et les Kimiri ravageaient tout, disparaissaient comme par enchantement et revenaient ensuite piller à nouveau. On a sévi pendant dix ans. Ici même, Angora n'était plus que ruines fumantes. On n'a jamais été vaincus et si les Kimiri ont regagné la steppe, c'est uniquement parce que la nouvelle reine en a décidé ainsi. Pas parce qu'elle a été battue. Et s'il n'avait tenu qu'à des gens comme moi, excuse-moi de te le dire, mais nous ne serions pas là ainsi aujourd'hui. Tu serais mort depuis longtemps, la Phrygie n'existerait plus, la Lydie et l'Urartu non plus, et sûrement serions-nous à nous vautrer dans les palais assyriens de Ninive. As-tu oublié la tête de Sargon ?

Khrishpay avait pris congé. À la lueur des lampes à huile et des torches, Midas resta toute la nuit à réfléchir. Il était possible, après tout, que cet événement remette bientôt en cause tout le délicat équilibre en place dans la région et appelle à des stratégies nouvelles.

Son gendre se trompait sur un point : il n'avait rien oublié de la décennie terrible de sa jeunesse durant laquelle la Phrygie et les autres royaumes avaient failli disparaître. Devenu monarque, toute son action avait consisté précisément à essayer de se prémunir contre toute répétition de ce genre. La réorganisation complète de l'armée, les fortifications de cités, l'occupation et le peuplement de places stratégiques, la politique énergique envers les tribus indociles, les alliances renouvelées avec les grandes puissances comme l'Assyrie, tout cela s'inscrivait dans cette logique. Midas calculait et supputait.

Si les Kimiri se mettaient réellement en marche, ils partiraient au mieux au printemps. Grâce à ses espions, il pourrait commencer à suivre leur progression dès qu'ils toucheraient la Colchide. En principe, les Colches étaient gens pacifiques et laissaient passer tout le monde sur leur territoire, préférant les ravitailler et les orienter vers leurs voisins plutôt que combattre. Un peuple intelligent. Ensuite, la logique géographique voudrait qu'ils traversent l'Urartu, durant l'été. Là se jouerait une partie essentielle. Rusa était son ennemi intime, n'attendant qu'une occasion pour engager un conflit et descendre de ses citadelles envahir la Phrygie. Leurs forces étaient égales et la frontière entre leurs deux pays tenue de près. Ses contingents Mushki installés au Tegarama verrouillaient les principales places. Si jamais les Urtéens et les Kimiri passaient une alliance, alors la situation deviendrait grave. Inversement, si les nomades ne pactisaient pas et se comportaient à leur manière habituelle, c'est-à-dire en pillant sans vergogne les régions qu'ils traversaient, et s'ils étaient habilement conseillés à s'intéresser aux richesses des cités locales toutes proches, dans ce cas c'est Rusa qui serait en grand danger. Pire peut-être qu'à l'époque où son pays subissait les attaques répétées des Assyriens du temps de Sargon. Du reste, n'étaient-ce pas les Kimiri de Sinopis qui, trente ans auparavant, avaient d'abord défait son grand-père homonyme et failli détruire à jamais son royaume ? Les choses pouvaient se reproduire. L'Urartu ne serait a priori pas leur cible, mais n'étaient-ce pas les occasions saisies qui faisaient les grands vainqueurs ? Midas avait déjà à sa main plusieurs gouverneurs de son voisin, sa politique souterraine et rétributive donnait des résultats. Qui sait si quelques provocations armées bien ciblées envers les nomades ne mettraient pas l'Urartu à feu et à sang ? Le jeu allait être compliqué comme l'avait dit Khrishpay avec clairvoyance. Mais sa pièce majeure restait l'Assyrie, la grande puissance capable d'imposer son joug à tout le monde. La belle espionne qu'il avait glissée dans la couche du nouvel ambassadeur d'Assarhaddon valait plus qu'une mine d'or. Les renseignements qu'elle lui fournissait sans fêrir le confortaient. L'alliance était solide et il était assuré de disposer de forces considérables de soutien en cas de crise grave. La question qu'il lui restait à trancher : à quel moment devrait-il mettre ses forces en alerte ?



CHAPITRE X

Colchide

Du pays des Kimiri (actuelle Crimée) jusqu'à Kutaia (actuelle Koutaï en Géorgie) capitale du royaume de Colchide, au long de la côte de Panti-akshaina (Mer Noire), hiver-printemps de l'an 678 avant l'ère chrétienne, 2^{ème} année du règne de Mefistsuli.

Themiris avait tenu à accompagner l'armée jusqu'à Panti-kapaya. Immobile sur son cheval au sommet de la colline de la tour, elle voyait s'écouler en bas la longue colonne de cavaliers.

Le détroit était emprisonné par la glace qui atteignait maintenant une épaisseur de plus de deux coudées. Les chariots seraient les derniers à s'engager, sur plusieurs files distantes et à larges intervalles, menés par les escadrons d'intendance. De l'autre côté, sur l'île de Tuzla dont les bosquets et les dunes boursouflaient le grand miroir, le navire des pirates dormait affalé sous une cangue de neige et de glace. Après avoir été découvert, il avait été halé sur le sable et complètement vidé. Il s'était simplement échoué et ne présentait presque pas d'avaries. Au printemps, il serait facile de le renflouer. Les cavaliers qui passaient à côté sur deux rangs lui jetaient un œil méprisant. Plus d'un lui aurait volontiers percé la coque à coup d'*akinakès*. Bateau maudit, véhicule des démons.

Elle était seule au sommet, visible de loin. Les hommes qui se retournaient pouvaient apercevoir sa silhouette écarlate leur transmettre son message mental. L'avant-garde était passée la veille et stationnait déjà sur la péninsule de Taman. Le gros des troupes y serait bientôt à son tour. À présent, c'étaient les escadrons *hamazan* qui s'engageaient sur la surface miroitante. À sa bannière triangulaire bariolée, Themiris devina sa fille. An-tiushpa s'était vu confirmer la plénitude des pouvoirs. Elle était *atabeg* et reine de

guerre. On lui avait remis tous les insignes. Et parmi ceux-ci, elle portait la ceinture d'or d'Ishpoltis, que lui avait confiée sa mère. La fameuse ceinture à l'ovoïde bombé, fondue pour l'une de ses ancêtres, symbole de souveraineté. Non loin, qu'elle ne pouvait distinguer, se trouvait également sa cadette, An-thamara. Les reverrait-elle un jour ? Ne les envoyait-elle pas vers un destin tragique ? Si Otar avait été encore vivant, il aurait aussi fait partie du voyage qui passerait par son pays natal. Une larme perla sur son toujours beau visage.

L'hiver était sec et vif. Il ne neigeait plus et la progression fut rapide les premiers jours, tant qu'ils furent dans la partie steppique, la péninsule proprement dite, basse et déprimée, jusqu'à une anse appelée Sinda. Ils longeaient à présent à main droite Panti-akshaina, la Mer Sombre. Déjà son effet atténuant commençait à se faire sentir et la température s'élevait insensiblement, à mesure qu'à leur gauche le relief s'inscrivait dans le paysage, les prémices de la formidable cordillère du Caucase, cette frontière prométhéenne qui séparait le monde de la steppe et des nomades, au nord, de celui des peuples sédentaires et des civilisations agricoles, au sud.

Une première halte de trois jours fut établie à la baie de Tsemes. Celle-ci était libre de glace et un souffle agréable animait la végétation exempte de neige sur la bordure littorale. Au-delà, la montagne imposait son rythme et sa puissance. Elle descendait jusqu'à la mer, couverte de sombres forêts pour l'heure encore blanchies. Les difficultés allaient commencer. Cette région était sauvage, quasiment inoccupée, juste un misérable hameau de pêcheurs, nommé Bata. Lorsque sa poignée d'habitants avait vu débouler les premiers éclaireurs, ils s'étaient enfuis vers les hauteurs, abandonnant un vieillard terrorisé. Ils ne devaient plus reparaître. L'étape était rendue nécessaire par les besoins de fourrage pour l'immense troupeau. Quinze mille animaux à nourrir, même s'ils se contentaient de peu et étaient particulièrement résistants, n'étaient pas chose évidente. On n'était plus dans la steppe à l'herbe infinie. On n'était même pas dans les terroirs agricoles où il y avait toujours quelque plante à se mettre sous la dent. La forêt, surtout à cette époque, serait un milieu répulseur. La

petite plaine autour de la baie fut mise en coupe réglée. Tout ce qui ressemblait de près ou de loin à de l'herbe fut consommé ou fauché et chargé dans les chariots pour les semaines suivantes, lesquels partirent cette fois-ci les premiers, avec les escadrons d'intendance et du génie. Ceux-ci allaient devoir tracer une piste à travers la forêt et la montagne, jeter des ponts de bois sur les ravins, tailler dans certains coteaux trop pentus. Il fallut vingt jours pour franchir les cinquante kilomètres les plus difficiles, en limite de l'étage neigeux, dans un sol spongieux et raviné. Sur la fin, les réserves de fourrage étaient épuisées et la nourriture manqua.

Enfin le relief s'atténua et l'immense colonne, étirée sur vingt kilomètres retoucha à la côte. Une petite bande littorale permit alors de retrouver des conditions plus favorables. Les chevaux et les moutons garde-manger de l'intendance purent de nouveau brouter quelques herbes et racines, reprendre vigueur. Les hommes soufflèrent un peu, notamment les sapeurs. En dépit de quelques passages délicats, surtout des gués de rivières torrentueuses dévalant de la montagne, la suite fut plus simple et la progression plus rapide, de l'ordre de deux parasanges les meilleurs jours. Dès le détroit passé, des éclaireurs avaient toujours chevauché loin devant. Ils s'assuraient de la présence humaine, inexistante pour ainsi dire, et repéraient la piste. Ils rendaient compte chaque jour auprès du chef de bannière commandant l'avant-garde, qui n'était autre que Panti-aris, promu à ce rang par Themiris, qui lui-même maintenait la liaison derrière avec An-tiushpa et le gros de l'armée. Jusque-là, le temps s'était montré plutôt clément et, plus ils cheminaient vers le sud, plus la limite de la neige montait en altitude. Ils atteignirent bientôt un lieu appelé Tuwapsa, une étroite plaine littorale où ils firent halte plusieurs jours.

De Tuwapsa jusqu'à la rivière Mzymta, douze jours de marche, ils ne rencontrèrent pas de difficulté majeure. Cette région devait jouir d'un climat très agréable. Déjà certains eurent des sensations de chaleur sous les lourdes pelisses de feutre. La végétation était riche et diversifiée. Dans les petites zones alluviales, l'herbe livrait son plus beau vert, presque printanier. Protégée par la formidable barrière du Caucase en arrière, les premiers sommets à plus de trois

mille mètres, les vents polaires de la steppe ne pouvaient l'atteindre, seules les brises marines lui apportant une douceur bienfaisante, la contrée avait attiré des hommes. Certes encore peu nombreux, juste quelques hameaux très éloignés les uns des autres, mais on découvrait des champs dans le paysage. Les premiers représentants de peuples agricoles.

Plus loin s'ouvrait un nouveau secteur difficile, un gros bourrelet montagneux qui tombait en à-pics dans la mer. Une piste existait qui s'enfonçait vers l'intérieur. Les éclaireurs la reconnurent et confirmèrent qu'elle était l'itinéraire à suivre. Plusieurs chariots furent perdus sur un flanc abrupt qui s'effondra et il fallut tracer un autre chemin sur le coteau opposé. Cet obstacle les bloqua deux jours en pleine montagne, une file immense à l'arrêt. Ils eurent alors à subir une brusque dégradation météorologique, une chute brutale des températures, des abats de neige lourde qui au jour devenaient pluies diluviennes et torrents de boue, une tempête subite qui s'était levée sur la mer. Les organismes encaissèrent stoïques l'adversité. Les chevaux ne se débandèrent pas, ruisselant. Les hommes leur parlèrent et les réconfortèrent deux nuits durant. Pratiquement aucun feu ne put tenir. Lorsqu'enfin le soleil revint, que le ciel s'éclaircit, la montagne était ravagée, dégorgeant d'eau de toutes ses pentes et ravines. L'épreuve fut rude.

Presque deux mois après avoir quitté l'*ordu* d'hiver enseveli sous la neige au cœur de la presqu'île de Kimira, ils atteignirent le point extrême, le plus septentrional des terres colches, le village et le clan de Kakara. L'horizon s'élargissait, la cordillère s'écartait, la bande côtière se faisait plaine, le climat devenait franchement printanier. Une contrée de cocagne se révélait, où tout poussait sans effort, où la nature s'offrait sage et généreuse, où les hommes se multipliaient.

Les ordres de campagne posés par Themiris et confirmés par Antiushpa étaient clairs. La Colchide, l'ensemble des terres colches, devaient être respectés. Les animaux se nourriraient certes sur le pays, et les hommes aussi, mais toute action hostile, tout pillage, tout ravage gratuit étaient absolument proscrits. La Colchide était

un royaume allié, la matrice du prince Otar. Lorsque l'avant-garde eut atteint Kakara, des émissaires furent adressés auprès des chefs locaux. Des truchements furent trouvés, deux marchands forgerons qui avaient déjà eu l'occasion de traverser le Caucase et de livrer des métaux et des pièces ouvragées en terre cimmérienne. Le premier contact officiel eut lieu à Pitiunta, un petit port, toujours plus au sud.

Trois chefs colches, accompagnés de plusieurs dignitaires et d'une garde réduite et mal équipée, vinrent rencontrer la grande armée et son général. En face, An-tiushpa les écouta, avec attention. Les interprètes traduisaient, à grand-peine. Elle leur confirma que son dessein était juste de passer, repâtrer ses chevaux et nourrir ses hommes, puis poursuivre vers le sud, vers Kutaia la capitale, sans intentions belliqueuses. Les chefs colches se détendirent et se déclarèrent prêts à mettre à sa disposition leurs pâturages et la fournir en vivres, bien qu'ils fussent pauvres et peu nombreux. Les interprètes hésitaient, se trompaient, improvisaient lorsqu'ils ne comprenaient pas. La tension gagnait An-tiushpa, ses interlocuteurs la perçurent. Elle bondit brusquement du siège surélevé sur lequel elle était installée, la main à l'épée. Le silence tomba. Se campant devant les deux truchements mal à l'aise, elle leur asséna, en colche :

— Vous n'êtes que des pecques ! Vous n'êtes pas capables de traduire correctement un mot sur trois ! Et lorsque vous ne savez pas, vous inventez carrément ! En notre pays, vous seriez écorchés vifs pour mensonge. Vous avez de la chance de vivre en Colchide !

Et tous de la regarder stupéfaits. Elle comprenait leur langue, et la parlait très bien même, dans sa version relevée du dialecte de Kutaia la capitale. Elle poursuivit, toujours à l'adresse des interprètes qui avaient pâli et craignaient désormais pour leur vie.

— Vous deux, vous nous suivrez à Kutaia. Vous aurez ce temps pour vous améliorer et maîtriser un minimum notre langue Kimiri. Je veux que vous puissiez nous servir efficacement. Quand nous

serons à Kutaia, c'est votre roi qui décidera de votre sort. Si je ne suis pas satisfaite de vos progrès, j'exigerai votre tête.

— Oui... euh... oui, bafouilla l'un d'eux.

Les chefs colches se regardaient, conscients de devoir faire attention à leurs paroles et aux mots mêmes qu'ils allaient employer. Le plus âgé, le plus respecté, s'enhardit à lui demander :

— Général, d'où tiens-tu ta parfaite connaissance de notre idiome, qui n'est pourtant pas répandu au dehors de notre petite nation ?

— Le colche est ma langue paternelle, celle dans laquelle m'instruisait et s'exprimait mon père, le prince Otar, le cousin de votre souverain. J'ai plaisir à l'entendre de nouveau. C'est une belle langue et la Colchide m'est un pays cher pour ces raisons et les promesses que j'y entrevois. Ne me décevez pas.

An-tiushpa avait appris le colche d'Otar. Elle le parlait comme lui, avec poésie et un soupçon de préciosité. En ces confins éloignés de la capitale, son registre paraissait un peu décalé, soutenu. Qui eût pu imaginer qu'une nomade farouche et orgueilleuse comme elle maîtrisât leur langue aussi bien qu'un dignitaire royal ? Enfant, elle avait voué un culte à son père et tout ce qui venait de lui, tout ce qui le rappelait, prenait en elle une dimension quasi mystique. Elle l'aurait volontiers divinisé.

La première partie du voyage avait été rude. Des chevaux, quelques hommes avaient succombé. L'intendance avait souffert. Cela était prévu. Chacun savait que la traversée des territoires colches serait mise à profit pour souffler, reconstituer les vivres et reprendre vigueur, avant d'aborder un nouvel épisode délicat et potentiellement dangereux, la montée vers les hautes terres encore étreintes par l'hiver de l'Urartu. À mesure des étapes jour après jour le long de ce littoral hospitalier, les organismes s'assouissaient.

Lors du *kuriltay* qui avait décidé de l'expédition, plusieurs avaient évoqué l'idée d'une alliance active avec le souverain de

Kutaia et de s'adjoindre le concours d'une force colche. Si Antiushpa y adhéraït sentimentalement, elle conditionnait toutefois cela à une appréciation en réel, au vu de la qualité effective des troupes et leur nombre que celui-ci serait prêt à leur fournir. Themiris, elle, n'y croyait pas trop, se souvenant que ce peuple et ses dirigeants avaient toujours recherché la coexistence pacifique avec leurs voisins et se tenaient à l'écart des conflits, se contentant de défendre leurs frontières lorsqu'elles étaient menacées. De plus, leur armée n'était guère à leurs normes, à eux : surtout des fantassins. En revanche, c'étaient de remarquables forgerons et ils pourraient leur procurer en abondance des armes de qualité : épées, poignards, javelots, lances, cuirasses.

Parvenus à la rivière Kodori, au-delà d'un lieu appelé Diuskuri, la grande armée fit halte. De l'autre côté, des observateurs colches stationnaient sur une colline, épiant leurs mouvements et évaluant leurs forces. Une délégation officielle fut constituée et envoyée auprès du roi de Colchide, à Kutaia, à trois jours de cheval. Arborant les bannières de paix, elle fut suivie à distance par un peloton de cavaliers colches. Plus on approchait de la capitale et plus la campagne devenait peuplée et riante. De nombreux villages, non fortifiés, s'étaient dans la plaine au milieu des champs et des vergers. Un monde paysan y était au travail. Certains pensèrent qu'il y aurait eu là de substantielles richesses à piller, sans grand dommage.

À Kutaia, le palais était en ébullition. Le vieux et sage roi Ketiltavadi était mort deux ans auparavant et son fils, le gras Mefistsuli, lui avait succédé. Celui-ci, âgé de vingt-huit ans n'avait pas l'étoffe de son géniteur et se révélait un piètre politique. Sujet à de brusques colères et de profondes phases dépressives, ses décisions manquaient de cohérence et les jugements à son égard n'étaient pas tendres. Heureusement, il avait gardé autour de lui la plupart des conseillers de son père, lesquels poursuivaient vaille que vaille les grandes orientations précédentes.

Quand étaient parvenues les premières informations concernant l'armée de nomades qui avait passé la frontière de la rivière

Mzymta, beaucoup avaient commencé à s'affoler, imaginant un déferlement et la mise en pillage réglé du pays. Les plus lucides avaient convaincu Mefistsuli de ne pas se précipiter et d'attendre de plus amples renseignements sur ses intentions et son comportement pour juger. De toute façon, telles que les choses se présentaient et compte tenu de la géographie, il était illusoire d'espérer défendre efficacement Kutaia si c'était son but. L'enceinte fortifiée de la cité était ridicule et leurs propres forces permanentes faibles, mal équipées et pour l'essentiel déployées loin, aux confins sud et à l'est. Jamais ennemi n'avait surgi s'infiltrant le long de la côte septentrionale de la Mer Sombre. Si la situation prenait mauvaise tournure, il vaudrait mieux abandonner la place et se replier dans les montagnes du côté de l'Ibérie, de tout temps leur refuge inviolable. Les informations qui arrivèrent de plus en plus nombreuses et précises ensuite confortèrent cette prudente et sereine appréciation.

Des messagers venus de Pitiunta avaient brossé un tableau rassurant et livré les éléments qui manquaient encore. Il s'agissait de Kimiri, un peuple connu. Certainement celui-ci avait-il décidé de se lancer dans une nouvelle grande aventure vers les riches contrées civilisées du sud, comme celle qu'il avait menée trente ans auparavant et qui, déjà, avait transité par leur pays, mais en franchissant le Caucase par la voie classique des Portes d'Ibérie et non le long de la côte escarpée comme cette fois. Puis arriva la délégation.

L'armée Kimiri parvint à une journée de marche de Kutaia, devant le fleuve Phasis, le principal cours d'eau de Colchide. Là-haut dans la steppe, et même au sud sur les hautes terres d'Urartu, l'hiver maintenait son emprise sévère sur la nature et les hommes. Ici, le printemps exultait, la vaste plaine humide arborait ses couleurs aux variations infinies, le vert surtout. Les milliers d'animaux y trouvaient herbe abondante. Les tentes se dispersèrent dans l'immense camp qui s'établit. Chaque jour des dizaines de chariots des villages environnants vinrent livrer aux guerriers à bonnet pointu nourriture et équipements divers. Les galettes de céréales, les pois, les fèves et fruits confits se substituèrent le temps du séjour à la sempiternelle viande séchée et aux laitages. Les feux

n'étaient plus de bouse mais d'excellent bois de chauffage.

À Kutaia, le monarque colche et ses conseillers attendaient la rencontre officielle qu'avait sollicitée An-tiushpa. Un lieu neutre, à mi-chemin entre la capitale et le camp au milieu des champs, fut déterminé. Des tentes furent dressées. Chaque partie s'y rendrait, avec une garde limitée et égale en nombre. Des otages furent échangés.

Le roi Mefistsuli arriva le premier, porté en litière. Vêtu somptueusement et avec tous ses insignes royaux, il pouvait faire illusion. Ses plus proches conseillers l'accompagnaient, ainsi que le chef de son armée, un ventripotent rougeaud. Installé sur un trône de campagne, sous un vaste dais, il s'impatientait. En arrière, sa garde à cheval et à pied était fébrile. Un guetteur vint annoncer que la petite troupe attendue approchait, conformément au schéma convenu.

On la vit bientôt se présenter, magnifique d'allure et de trot, dans un mouvement parfait de coordination entre les cavaliers et de maîtrise des montures. Sans que son cheval fût encore à l'arrêt ni l'aide d'aucun serviteur, An-tiushpa sauta à terre avec aisance, et cela en dépit de la lourde cotte qu'elle portait et de l'*akinakès*. En bottes, jambes nues et sans casque ni même bonnet, elle brillait et ravalait son alter ego à n'être qu'un simple porte-vêtement. Sur fond de cuir rouge, les plaques de bronze de sa cotte luisaient. Mais plus que tout, elle resplendissait d'or. Le torque pectoral, attribut de son commandement, et la ceinture d'Ishpoltis, symbole de majesté, dont l'ovoïde irradiait la lumière, se mariant à sa libre chevelure blond miel, la transposaient en image solaire descendue sur Terre. Sa beauté dure et son corps d'athlète finissaient de s'emparer du regard des pansus Colches. En arrière, droites sur leurs chevaux, en cotte et équipement de guerre, les *ha-mazan* de sa suite, offraient un contraste saisissant avec les gardes à pied d'en face. Les montures aux queues et crinières tressées étaient à l'arrêt absolu, chanfrein haut.

An-tiushpa alla prendre place sur le siège surélevé qui lui était réservé, à l'opposé sous le dais, faisant face à Mefistsuli. Deux jeunes monarques, ou futur la concernant, se jugeaient. Un homme, gras et maladif, fébrile, accoutré ; une femme svelte et altièrè, sûre d'elle-même, provocante. Le protocole avait été élaboré avec soin. De chaque côté, un conseiller veilla aux échanges rituels, présenta les cadeaux. Dont une épée somptueuse incrustée de pierres précieuses, au fer et au profil exceptionnels, de la part du Colche ; et en face, un lécythe d'or monté sur trépied, gravé de scènes fantastiques mêlant griffons et ouroboros, choisi avant le départ par Themiris elle-même.

— Mon cousin, dit-elle dans sa langue, je suis An-tiushpa, fille de Themiris souveraine de toutes les tribus Kimiri, *atabeg* de cette armée et reine de guerre de cette expédition. Nos intentions sont pacifiques et je requiers la permission de ta part de traverser tes territoires et de nous y ravitailler. Notre but n'est pas la Colchide, que nous considérons comme une alliée.

Chacun était informé qu'An-tiushpa comprenait et maîtrisait parfaitement le colche, mais elle s'exprimait en kimiri, montrant par là même son statut et le rang de son peuple. Les deux marchands interprètes qu'elle avait réquisitionnés à Pitiumta s'efforçaient de traduire le plus exactement ses paroles. Ils avaient fait quelque progrès, mais butaient toujours sur certaines constructions, s'empourpraient. De son côté, Mefistsuli avait son propre truchement, un homme qui s'était approché et lui parlait à voix basse. An-tiushpa considéra cet interprète particulier. Celui-ci devait être un conseiller, un individu aux traits agréables, encore jeune, au regard curieux. Le monarque répondit en colche qu'il traduisit :

— Sois la bienvenue en mon royaume de Colchide, chère cousine, toi et les tiens. Moi, Mefistsuli, fils du sage et respecté feu roi Ketiltavadi, je t'offre l'hospitalité sur mes terres et celles de mes sujets. Nos pâturages, nos prairies, nos bois, nos rivières sont à votre disposition pour votre séjour et la nourriture de vos montures. Tu es sous ma protection bienveillante et tout acte qui nuirait à toi

ou aux tiens devrait m'être rapporté pour que je prononce réparation ou sanction nécessaire.

S'ensuivirent plusieurs autres échanges plus ou moins protocolaires et aux formulations convenues, que les interprètes traduisaient chacun de leur côté. An-tiushpa écoutait distraitement les siens, sans conteste pas à la hauteur, préférant entendre à la source. Toutefois, l'autre, le conseiller particulier de Mefistsuli, l'intéressait. Il comprenait assez bien le kimiri, ne faisait pas de grossières fautes de sens, tout juste quelques nuances lui échappaient-elles. Elle finit par chasser d'un geste agacé ses deux truchements décomposés et indiquer qu'elle voulait qu'officie seul désormais, pour eux deux, celui de son cousin.

Des serviteurs apportèrent une collation et du vin, à la couleur rouge sombre, une spécialité très réputée de Colchide. An-tiushpa n'y toucha pas, en dépit de l'invite réitérée de son hôte qui, lui, s'en fit resservir à plusieurs reprises. La conversation prit un tour moins guindé, moins attendu. On évoqua les liens de famille, le prince Otar, les frères et sœurs de l'un et de l'autre. Elle continuait à s'exprimer en kimiri, respectueuse des usages. Mais aussi parce que le traducteur lui plaisait, précis et exact. Elle finit par l'interpeller directement, à l'occasion d'une pause orale, son cousin étant la bouche pleine d'une cuisse de poulet joliment dorée et croustillante.

— Dis-moi, traducteur, d'où connais-tu si bien notre langue Kimiri ?

Celui-ci sollicita l'approbation du roi avant de répondre, qui la lui accorda d'un hochement de tête. L'héritière des Kimiri lui rappelait Thargelia par sa beauté froide et la façon de s'adresser à lui.

— Je l'ai apprise lors d'une période difficile de ma vie. J'étais esclave d'une tribu de ton peuple.

— Une tribu Kimiri ? Dans la steppe, au-delà du Caucase ?

— Non, pas dans la steppe. Un groupe installé à l'ouest, le long

de la Mer Sombre, dans une région appelée Themis-kura, répondit-il.

— Themis-kura ?!

— Oui.

An-tiushpa se leva brutalement et se mit à déambuler sous le dais, à la surprise du roi, des conseillers et toutes les personnes proches. Elle vint se camper devant le traducteur, bras croisés sur la poitrine et le torse. Il pouvait la sentir. Elle était plus grande que lui, le fixait droit dans les yeux.

— Qui est le chef de cette tribu Kimiri ?

— Le maître de ces gens possède deux palais, l'un à Themis-kura, l'autre en haut d'un cap où se trouve le port de Sinopis. Je crois que son nom est Khrishpay.

— Khrishpay ! Mère avait raison. Le traître, le parjure ! Raconte-moi tout ce que tu sais de cet homme et de ces renégats ! lui enjoignit-elle en colche d'une voix impérieuse.

Il se tourna vers Mefistsuli son roi. Celui-ci avait laissé suspendue sa cuisse de poulet et semblait tout à coup retrouver de l'intérêt à l'échange. Il l'autorisa :

— Oui Turan, vas-y raconte-lui. Mais... fais-le dans notre langue, cela m'intéresse aussi.

An-tiushpa opina. Et Turan de résumer ses mésaventures, son séjour, son esclavage, sa fuite à travers les montagnes. Il narrait les choses sobrement, sans effets, sans tenter à aucun moment de se peindre autrement que ce qu'il était à cette époque ou de se donner un rôle. Elle l'écoutait avec attention, enregistrant tous les renseignements qu'il livrait. Cela permettait de mieux comprendre certains faits, les bateaux et les pirates par exemple. Mais cet homme la touchait au fond, son courage, sa sincérité.

— Mais dis-moi, tu as beaucoup voyagé par ailleurs, tu connais d'autres idiomes ? lui demanda-t-elle, espérant une certaine

réponse.

— Oui, j'en maîtrise quelques autres, plus ou moins bien. En dehors du colche, ma langue maternelle, et donc du kimiri, je m'exprime avec assez d'aisance en khalde d'Urartu et plusieurs de ses dialectes, en grec d'Ionie, en araméen dont on se sert dans le nord de l'Assyrie. Et sinon, correctement en lydien et puis aussi en phrygien.

— Le phrygien des Brugi ? Tu as visité la Phrygie ? Quelle est sa capitale et où est-elle ?

— Oui, la langue des Brugi. J'ai mené une caravane en Phrygie, jusqu'à sa métropole qui se nomme Gordion. Je suis aussi passé par Pessinous, là où se trouve le grand temple sacré de Cybèle. La Phrygie se situe loin à l'ouest, en plein cœur du haut bassin. C'est un vaste et joli pays, un peu sec, mais très riche. Son roi s'appelle Midas, je l'ai vu une fois. On dit de lui qu'il transforme en or tout ce qu'il touche.

An-tiushpa sentit son cœur taper fort, ses tempes lui faire mal. Khrishpay, Brugi, Gordion, Midas, or, tous les indices commençaient à prendre corps. Le serment à Targitaos pourrait s'abattre ! Et ce Turan qui savait tant de choses utiles !

— Qui es-tu vraiment ? As-tu vécu plusieurs vies ? Ou bien ne serais-tu pas un espion, plus simplement ?

Ce fut Mefistsuli qui se leva à son tour et s'approcha. Turan se taisait.

— Lui... c'est Turan. Enfin, c'est comme cela que nous le surnommons depuis son retour d'exil. Turan, ce mot tu sembles l'ignorer, c'est le chacal dans notre langue colche. Chacal, cela lui va bien. Je crois qu'il a oublié son vrai nom, celui qui est frappé d'infamie dans mon royaume.

— Et tu lui fais confiance mon cousin ? interrogea An-tiushpa d'un coup circonspecte.

— Je ne fais confiance à personne. Il aurait dû être mon frère, il a dû chercher son salut ailleurs. S'il était rentré du temps de mon

père, le glorieux et sage Ketiltavadi, il serait mort à cette heure. Mais moi, je lui ai gardé mon affection d'enfance. Non ce n'est pas un espion, mais il m'est utile, la preuve.

Ledit Turan se taisait, en proie à des sentiments contradictoires et tumultueux. La princesse Kimiri n'avait pas cessé de le dévisager, d'un regard dur et pénétrant comme un fer de lame. Il baissait les yeux, non de honte mais de peur qu'elle n'y voie briller une flamme incontrôlable.

— Mon cher cousin, dit enfin An-tiushpa, cet homme pourrait m'être très utile dans la campagne que nous entreprenons. Il connaît les langues et les pays que nous allons visiter. Donne-le-moi, je t'en saurai largement gré.

— Turan, tu entends ? Une femme, une princesse veut de toi. Cela ne te rappelle rien ? dit Mefistsuli, narquois. Va, ma cousine, je te l'accorde volontiers, il pourra t'être effectivement de grande utilité. Mais méfie-toi ! Sous ses dehors respectueux et apparemment humbles, c'est un ambitieux séducteur. Et tu es une femme, une très belle femme, qui dispose du pouvoir !

Et Mefistsuli de s'esclaffer d'un rire gras, qu'elle n'apprécia pas le moins du monde. De son côté, Turan avait relevé la tête et se concentrait ailleurs, conscient de l'instant et des personnages, de son destin qui pouvait basculer une nouvelle fois. Derrière le dais, immobile sur un cheval bai, une guerrière Kimiri, une *ha-mazan* de la garde, pas très jolie ni bien conformée, le fixait intensément, ses yeux allant d'An-tiushpa à lui. Cette dernière suivit son regard et sourit à la cavalière, qui le lui rendit et sembla se détendre. Turan ne sut que penser.

Maltvai était de retour dans son pays natal. Après avoir quitté les bergers de Metskhvare dans le haut Urartu, il avait bifurqué vers le nord-est. C'était la fin de l'été. Il avait encore marché plus d'un mois pour atteindre la frontière. Une région rude et montagneuse, aux dénivelés permanents. En cette saison, il s'y rencontrait quelques voyageurs, de petites caravanes d'ânes montées de Colchide avec leurs barres de métaux et produits métallurgiques. Le

hasard fit que dans l'une d'entre elles se trouva un négociant âgé qu'il reconnut, un homme qu'il avait côtoyé à l'époque de sa jeunesse quand son père l'emménait avec lui dans ses tournées d'inspection des mines et forges de leur pays.

Autour d'un feu de bivouac, celui-ci lui raconta les dernières années, la situation actuelle de leur patrie. Le roi Ketiltavadi était mort l'hiver précédent et lui avait succédé son fils Mefistsuli. En revanche, il ignorait tout du reste de la phratrie royale, monde bien inaccessible et lointain pour lui. Quant au maître des mines et des forges, son père à lui, le marchand lui apprit qu'il était aussi décédé, il y avait déjà longtemps. Maltvai n'avait plus de famille. Pour le reste, la vie en Colchide continuait son cours serein, la paix y régnait et le commerce y était florissant. Maltvai n'avait plus à craindre la vengeance du roi, il pouvait considérer son exil comme purgé. Pour autant, quel avenir l'attendait désormais à Kutaia ?

Il franchit la frontière avec l'automne. Plus loin, la plaine s'étala sous ses yeux. Les champs, les villages nombreux, l'activité débordante. Cela faisait plus de huit ans qu'il n'avait plus vu ce paysage. Il était maintenant un homme accompli, ses traits s'étaient creusés, son corps était celui d'un aventurier. Ses pensées, elles, se brouillaient, avaient rejeté toute certitude.

Il se trouvait au pied de l'enceinte de Kutaia. Il hésitait, ne savait trop ce qu'il allait décider. À la porte, des soldats contrôlaient les gens et les véhicules qui entraient et sortaient. Il se présenta à eux. Lorsqu'ils s'enquirent de son identité et de ses raisons et qu'il leur eut répondu « Je suis Maltvai, je reviens dans ma cité, mon exil est fini », le sergent le prit à part et lui expliqua que son nom était maudit, qu'il était interdit de le prononcer et que la sentence n'avait toujours pas été levée. Ne sachant trop quoi faire, il le fit mettre aux arrêts et alla en informer le capitaine responsable de la sécurité. Lequel en référa lui-même en haut lieu.

Le lendemain, un conseiller palatin, un homme que Maltvai avait bien connu dans sa jeunesse, un de ses anciens compagnons dorés et

de beuveries, vint le visiter et le faire libérer. Certes son nom était toujours frappé d'interdit et le resterait, mais la condamnation à mort était forclosée depuis la disparition de Ketiltavadi. En revanche, il lui déconseillait d'imaginer fréquenter à nouveau le palais.

Maltvai avait enfin osé lui poser la question qui le brûlait : qu'était devenue Meotsnebe ? Son ancien ami lui avait expliqué. La princesse était également décédée récemment, le même hiver que son père. Depuis l'affaire, on ne l'avait plus beaucoup vue, elle vivait recluse dans ses appartements, certains disaient dans une pièce sans aucune lumière. Elle n'était plus jamais sortie. Elle n'admettait comme visiteurs que des astrologues et des prêtres. Le roi avait renoncé à la marier, à la différence de sa sœur aînée partie peu après lier son destin à un prince lointain. Meotsnebe s'était consumée de chagrin et de honte. Maltvai pleura.

Il avait trouvé accueil chez un vague cousin, un maître forgeron, qui eut la bonté de l'héberger et de le nourrir. Maltvai commença à l'aider un peu. Les métaux avaient toujours été une part importante de sa vie. Il lui livra quelques connaissances inédites acquises au loin, notamment certaines techniques de martelage à froid et de trempe qu'il avait observées en Ionie. Petit à petit, il s'installa dans cette routine, ce confort relatif. Sans perspectives, sans joie.

Un jour, son ancien ami conseiller au palais était venu le trouver. Il était chargé d'une enquête officielle. Mefistsuli, le roi, désirait un rapport approfondi sur lui et ses années d'exil. Maltvai avait dû raconter en détail ses voyages, les lieux où il avait séjourné, les personnages importants qu'il avait croisés. Il avait mentionné les langues qu'il avait apprises au cours de ses pérégrinations. Le dignitaire avait tout consigné sur des tablettes d'argile. Le monarque lui accordait sa bienveillance, mais son nom resterait interdit. Désormais, il serait pour tous Turan, le chacal. Un terme ambivalent. Un animal de mauvaise réputation, mais respecté pour son courage et sa persévérance.

L'hiver achevé, une folle rumeur avait parcouru la cité : des barbares, innombrables, étaient à quelques jours de marche et

seraient bientôt à les piller et les ravager. Des soldats étaient venus chercher Turan et l'avaient conduit au palais. Il avait revu le roi, déjà bouffi, bien différent de l'image qu'il en avait gardé. Il lui servirait d'interprète dans les contacts qui allaient avoir lieu avec les nomades cimmériens.

Mefistsuli n'avait guère laissé de choix à Turan, mais au fond de lui il s'en réjouit. Le retour en Colchide ne lui avait apporté aucune joie, juste l'indifférence, rien des espoirs qu'il avait secrètement nourris toutes ces années. Il ne connaissait pas grand-chose de la vie des peuples steppiques. La perspective de suivre les Kimiri dans la guerre qu'ils entreprenaient ne signifiait rien de particulier pour lui. Il voyagerait encore et encore, à croire que son destin était désormais celui-là, ne plus jamais se fixer nulle part, d'errer au gré des événements et des rencontres. Juste peut-être, dans un coin de cerveau, la bouffée que soient traqués le fameux Khrishpay et ses renégats esclavagistes qui l'avaient fait prisonnier.

Il dut toutefois s'avouer que cette An-tiushpa l'avait impressionné, si sûre d'elle, si froide, sans artifice ni sentiments éthérés. Elle ressemblait à Thargelia sur bien des points. Il la voyait assez souvent se mêler aux soldats, distante certes mais charismatique, déambuler dans l'immense camp, l'œil prompt à relever tout manquement ou lacune, à sanctionner tel ou tel, imposant une discipline rigoureuse. Elle se déplaçait presque toujours accompagnée de quelques *ha-mazan*, ces femmes guerrières impavides. Parmi elles, Turan en avait remarqué une particulièrement, celle-là même qui l'avait toisé lors de la première rencontre, jamais très loin de sa chef. On lui avait dit son nom, Molpadia, et ajouté à voix basse qu'elle était bien plus qu'une simple garde du corps pour l'*atabeg*.

Turan avait reçu le titre d'interprète officiel, avec deux chevaux et un équipement de soldat, et il avait été rattaché à l'escadron d'intendance de l'état-major, lequel relevait de la bannière propre d'An-tiushpa, tout comme les *ha-mazan*. Aussi, au campement, la tente qu'il partageait avec les neuf autres hommes de son peloton, les hérauts, le porte-bannière, le porte-enseigne et les quatre

chamanes-guérisseurs, n'était-elle pas loin des leurs. On lui désigna ainsi un jour une jeune et petite guerrière, aux cheveux noirs, aux formes déjà bien épanouies, que rien ne distinguait sinon. Il s'agissait d'An-thamara, la sœur cadette de leur chef et fille de leur souveraine Themiris. Turan s'étonna qu'une princesse fût mêlée de la sorte avec la troupe, sans distinction. On lui expliqua que dans leur peuple, toutes les filles royales se devaient d'être *ha-mazan*, que c'était un corps d'élite et qu'y appartenir était prestigieux. Il le verrait quand arriverait l'heure des combats et des batailles. Toutes leurs reines, depuis les temps légendaires de Tomiris, avaient été *ha-mazan* et s'y étaient illustrées. Et si An-thamara n'était probablement pas la plus douée, elle ne s'en conformait pas moins à cette règle, sans jamais arguer de son rang éminent. Ce que sa sœur aurait du reste très mal considéré.

L'armée Kimiri devait tenir camp d'étape deux semaines au bord du Phasis, non loin de Kutaia. Le temps de se reposer et laisser souffler les bêtes, de se ravitailler, de reconstituer les stocks, de réparer et se doter de nouveaux chariots fournis par les Colches, de s'entraîner aussi. Plusieurs exercices en grandeur nature eurent lieu dans la plaine, sous le regard discret mais inquiet des habitants et de quelques officiels locaux. Simulations d'attaques, de décrochages et de replis, manœuvres combinées de plusieurs bannières, raid foudroyant d'un escadron nocturne, combats au près et démontés de *ha-mazan*, luttes au corps à corps, encerclement et soumission d'une arrière-garde, prise d'un convoi de véhicules, etc. Chaque soldat était en outre astreint à un entraînement quotidien, physique et pratique.

Pour Turan, cavalier de bon niveau, la maîtrise du cheval et sa conduite en situation d'assaut ou de harcèlement ne posèrent pas trop de problèmes. Concernant le maniement de l'épée, il était tout juste passable. En revanche, comme archer il se révéla lamentable, incapable d'atteindre une cible fixe à trente pas et encore moins de tirer à courre. On le regarda narquois. Il en prit toute la mesure lorsqu'il assista à une démonstration d'un escadron *ha-mazan*, avec An-tiushpa la gauchère à leur tête. Aucune archère ne manqua son objectif, alors même que leurs montures étaient lancées à plein

galop. Fort impressionné, il en discuta le soir avec ses compagnons de tente. Ceux-ci n'étaient pas étonnés et le raillèrent gentiment. Le porte-enseigne chef de peloton, un jeune homme avec lequel il commençait à bien sympathiser, lui expliqua aussi des choses étonnantes. Parmi leur peuple, les Kimiri, cela ne se pratiquait pas, mais chez leurs ennemis traditionnels, les Scythes, qui avaient plus ou moins les mêmes traditions et façons de combattre, certaines de leurs *ha-mazan* avaient le sein droit atrophié pour leur permettre de mieux décocher l'arc. Cela s'obtenait dans l'enfance chez les petites filles en le leur brûlant au moyen d'une plaque de bronze chauffée, ce qui l'empêchait par la suite de se développer. Leurs guerrières à eux se contentaient de sangler leur poitrine sous une bande de tissu ou de cuir chamoisé bien serrée.

Deux autres rencontres eurent lieu entre An-tiushpa et Mefistsuli. La question d'une alliance en bonne et due forme fut abordée, ainsi que la possibilité pour l'armée Kimiri de s'adjoindre un contingent colche. On touchait là à des aspects d'envergure et aux implications politiques multiples. Pour tout dire, aucune des deux parties n'y tenait vraiment.

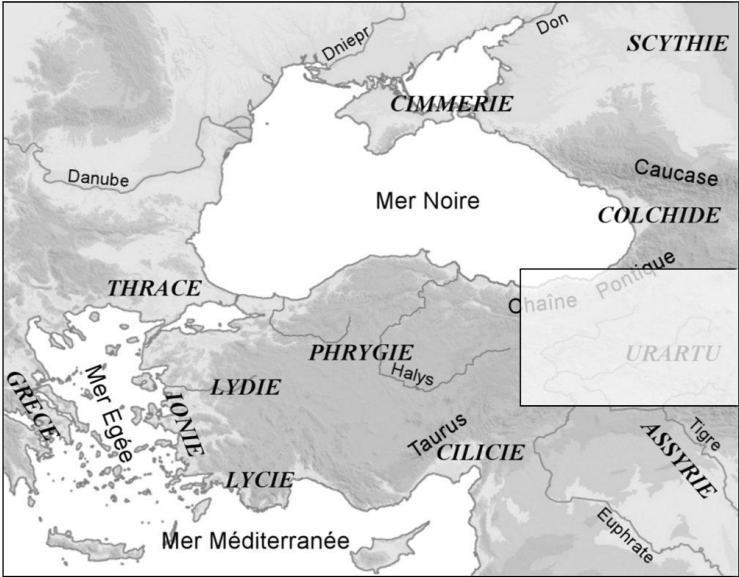
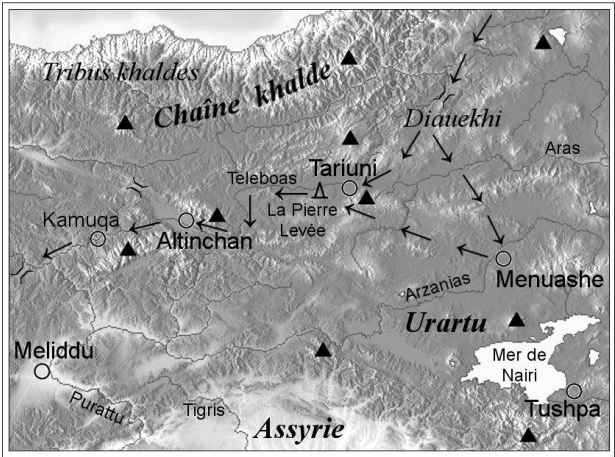
Côté colche, les clairvoyants conseillers du roi lui firent remarquer qu'une troupe de leur pays traversant leur voisin urartéen serait à coup sûr considérée comme une agression par celui-ci et ouvrirait peut-être une guerre nouvelle. Par ailleurs, eux n'avaient aucun grief contre la lointaine Phrygie. Et quant aux renégats de Themis-kura, tant que ceux-ci ne violaient pas leur territoire ou ne les pirataient pas, cela ne les concernait pas. Et, plus fondamentalement, abandonner la politique pacifique et uniquement défensive qui était la leur depuis des décennies ne pouvait que conduire à se créer des ennemis. Côté cimmérien, un contingent de deux ou trois mille hommes supplémentaires aurait été apprécié. Encore eût-il fallu qu'il s'agît de cavalerie et non d'infanterie et qu'on pût être assuré de leurs qualités combattantes.

An-tiushpa avait été conviée par ses hôtes à assister à une parade militaire et quelques exercices. Elle avait très vite acquis la conviction que les Colches n'étaient pas au niveau, mal

commandés, mal organisés, défaillants en équipement individuel, presque uniquement des fantassins, aucun régiment d'élite. Le seul point positif qu'elle leur reconnaissait, c'était de disposer d'une charrierie bien développée. Sincèrement soucieuse de la sécurité du pays natal de son père, elle s'en était ouvert à Mefistsuli en ces termes : « Mon cousin, je crois que ton armée est bien faible. Si, demain, des nomades de la steppe, pas nous, mais nos ennemis perpétuels les Scythes par exemple, passaient la barrière du Caucase et vous tombaient dessus, vous ne résisteriez pas longtemps. En quelques jours vous seriez anéantis, ton pays soumis au pillage, tes sujets massacrés ou réduits en esclavage. Telles qu'elles sont actuellement, vos forces sont minables. Votre seule chance, et peut-être finalement votre stratégie, serait de vous retrancher dans les hautes vallées et les montagnes, de mener une guerre de harcèlement, non conventionnelle. Quand il y a beaucoup de relief, la cavalerie ne peut pas se déployer et il est facile de surprendre des groupes à la traîne. Et puis les chevaux ont besoin d'herbe. Voilà quelle est mon appréciation personnelle. Si nous n'étions pas alliés, si la Colchide n'était pas la terre natale d'Otar, si nous n'avions comme but que le butin, alors toi et ton pays seriez en extrême danger. Je ne dis pas cela pour te menacer ou te faire peur, mais parce que, tôt ou tard, d'autres feront la même analyse et voudront vous soumettre ».

Le gras Mefistsuli avait considéré avec dédain les remarques d'An-tiushpa. Elle le mettait mal à l'aise et il la jugeait arrogante. Son général ventripotent et rougeaud avait failli s'étrangler à ouïr ces propos. Elle les avait laissés avec leurs certitudes erronées. Ils avaient beau être cousins, une vérité était sûre, le génie militaire et le simple bon sens de sécurité ne se transmettaient pas via le sang colche.

La Colchide était en fleurs et en printemps lorsque l'armée Kimiri leva son camp du Phasis. Les bêtes et les hommes rassasiés, les organismes reposés et l'ardeur tonifiée, elle prit le chemin du sud, les montagnes et les hauts plateaux encore enneigés de l'Urartu. À partir de maintenant allaient commencer les choses vraiment sérieuses.



CHAPITRE XI

Urartu

Menuashe, vallée de l'Arzanias (actuel Murat Nehri), cité-forteresse du royaume d'Urartu, en l'an 678 avant l'ère chrétienne, 7^{ème} année du règne de Rusa II.

L'armée Kimiri n'était pas encore campée aux portes de Kutaia que déjà chevauchait vers le sud un homme porteur d'un sceau de bronze énigmatique. Semblant vouloir éviter toute rencontre et prenant soin de contourner les gros villages de la plaine colche et les dernières bourgades sur le trajet menant à la frontière, celui-ci ne ménageait pas sa monture. Il finit par s'engager sur un sentier escarpé abandonnant la vallée et le grand chemin, qu'il savait patrouillé par des cavaliers chargés de la surveillance de la marche frontière. Il était déjà dans la montagne, la neige couvrait toujours les hauteurs et les ubacs. Au-delà, des relais l'attendaient. Il ne fit aucune mauvaise rencontre. Habituellement, il se mêlait à des convois de marchands et se faisait passer pour un négociant en ivoire, ayant en permanence une petite quantité et quelques objets façonnés avec lui, assurance à la fois de discrétion et de sécurité, mais là l'urgence lui imposait de voyager seul, avec les risques et périls afférents, et sans délai.

La frontière franchie, ayant failli s'égarer dans le fouillis montagneux, il retrouva enfin l'itinéraire bien connu et, n'ayant plus à craindre d'être intercepté par des soldats-gardes, il ne lui restait plus qu'à espérer ne pas avoir la malchance de croiser quelque troupe de brigands, nombreux en cette région excentrée que ne couvrait encore aucune forteresse royale. Cette extension septentrionale de l'Urartu, autrefois indépendante et qu'on appelait Diauekhi, peuplée de Khaldes sauvages et arriérés, n'avait d'intérêt que par ses mines. Celles-ci procuraient en abondance or, argent et

cuivre, métaux qui constituaient l'essentiel du tribut annuel au souverain et alimentaient un trafic non négligeable, soit vers la Colchide au nord, soit vers le cœur du royaume au sud. Raison pour laquelle les bandits y pullulaient et se regroupaient souvent en bandes qui n'hésitaient pas à attaquer les rares hameaux et les convois. Région peu sûre, région disputée, région répulsive.

Vingt jours après avoir nuitamment quitté Kutaia, le cavalier pressé passait le porche de la forteresse de Menuashe. Le gouverneur l'accueillit en privé, sans témoins. Et cinq jours plus tard, c'est le roi Rusa lui-même dans son palais perché de Tushpa qui recevait avec le sceau de bronze un long rapport écrit, deux tablettes en argile couvertes de signes cunéiformes. Son grand-père, le roi Rusa premier du nom, et le pays avaient été laminés par ces démons trente ans auparavant, à deux doigts de sombrer. Le cycle infernal allait-il se répéter ? Cela ne faisait que s'ajouter aux informations inquiétantes qui filtraient des places frontière de l'ouest. Il ne manquerait plus que les Assyriens aient vent de la chose ! Le danger était partout ! A moins que...

La bannière du Renard, commandée par Panti-aris, ouvrait la route, une journée de marche en avant du gros de la troupe. Elle-même était précédée par ses deux escadrons d'éclaireurs qui opéraient reconnaissance sur reconnaissance. La région semblait infestée de bandits, à défaut d'ennemis. Un groupe bien organisé qui avait eu l'inconscience de tendre une embuscade à un peloton de liaison fut pris en chasse dès le premier appel de corne par des cavaliers surgis de nulle part. Poursuivis dans la neige jusque dans des grottes, aucun des brigands n'échappa aux flèches vengeresses.

L'armée dans son ensemble progressait à petite vitesse, dans une région d'altitude où les sapeurs étaient en permanence sur la brèche pour aider les lourds et lents chariots à passer les multiples torrents au flot gros de la fonte nivale. La tête de la colonne stationnait à plus de quatre parasanges en avant, déjà sortie et à panser la fatigue, quand l'arrière-garde, la bannière du Léopard, en était encore à bivouaquer et piaffer attendant son tour de pouvoir s'engager dans les étroits défilés.

Le printemps arrivait enfin en ces hautes terres, apportant avec lui des nuits où il ne gelait plus, une herbe bienvenue, une nature moins chiche. Un mois et demi après avoir tourné le dos à la plantureuse Colchide, la plupart des animaux avaient épuisé leur surplus et seule une discipline drastique avait permis de rationner équitablement pour tous les maigres prairies qu'offrait le parcours affamant dans les interminables combes et versants de rocaille. On approchait de la région de Tariuni, une sorte de verrou à partir duquel l'horizon se dégageait sur les hauts plateaux, plus favorables à une armée en marche.

Depuis quelques jours, de loin en loin, de petits groupes de cavaliers apparaissaient et disparaissaient, des éclaireurs urartéens. L'avant-garde de Panti-aris avait ordre de ne pas chercher à les accrocher. Jusque-là, les Kimiri n'avaient rien pillé, rien attaqué, se contentant de se nourrir sur les médiocres ressources locales et leurs réserves maintenant épuisées. An-tiushpa décida d'envoyer une délégation auprès du gouverneur urartéen le plus proche, celui de Menuashe, lequel ferait suivre à son souverain. Souhaitant marquer son importance, elle en confia le commandement à l'un de ses chefs de bannière, à Panti-aris. À la tête de trois escadrons arborant les oriflammes blanches de paix, celui-ci bifurqua donc vers le sud, quatre jours de chevauchée.

Turan l'accompagnait, qui servirait d'interprète. Il connaissait bien la cité et la forteresse de Menuashe pour y avoir résidé plusieurs mois quelques années en arrière. D'ailleurs, cette expérience précise de la région l'avait fait détacher auprès de l'avant-garde dès la frontière avec la Colchide franchie. Ses indications, couplées avec les reconnaissances des éclaireurs, avaient été fort utiles et judicieuses. Panti-aris s'adressait souvent à lui, sollicitant son avis. Les deux hommes s'appréciaient, en dépit de leurs parcours et de leurs mondes complètement différents.

Passée une dernière ligne de montagnes, âpres et forestières, s'ouvrait une ample et verdoyante vallée. Champs fertiles et gras pâturages se partageaient l'espace avec de prospères villages. Une paysannerie nombreuse et laborieuse était à l'œuvre, semant blés et

orges.

Une petite armée, une demi-bannière à l'estimation de Panti-aris, était en position au loin, en avant de la cité. Des cavaliers, des fantassins surtout, mais aussi quelques chars de guerre. C'était la première fois depuis que les Kimiri avaient quitté leur steppe qu'ils avaient en face d'eux un ennemi potentiel, un risque de bataille. Panti-aris fit stopper sa troupe, prête à décrocher et se replier. Il détacha un petit groupe, avec les oriflammes de paix brandies haut, sous les ordres d'un capitaine. Turan en fit partie. Le peloton se porta à mi-distance et s'immobilisa.

Une heure passa, puis un contingent de cavaliers adverses s'avança dans leur direction. Ils se firent face, à vingt pas. L'officier nomade fit une courte harangue, que Turan traduisit en khalde. Panti-aris souhaitait une entrevue officielle avec le gouverneur de Menuashe, en terrain découvert, en cet endroit, ce jour même. On lui répondit qu'on allait en informer son Excellence et apporter retour sous peu. Deux cavaliers tournèrent bride et galopèrent vers les leurs.

La rencontre avait eu lieu, en plein pré, entre hommes à cheval. Panti-aris avait fait connaître le message de la reine de guerre Antiushpa, fille de la glorieuse souveraine des Kimiri. Ses intentions envers l'Urartu étaient pacifiques, juste de traverser son territoire pour se rendre en Phrygie. Elle demandait au roi Rusa de s'abstenir de toute action belliqueuse à leur encontre, de ne pas chercher à s'opposer à leur passage. Ses troupes se nourriraient sur le pays, comme cela était habituel et universel en la matière. Les villages seraient mis à contribution, sans exactions ni ravages, sauf en cas de résistance. Par ailleurs, elle le priait de lui faire remettre les vivres et grains stockés dans sa forteresse d'Altinchan lorsque son armée passerait à proximité, à l'extrême nord-ouest de son royaume. Faute de quoi, elle s'emparerait de cette forteresse clé.

Le gouverneur à barbe bouclée avait reçu et enregistré le message, qu'il transmettrait à son souverain. Il n'avait pas pouvoir de décision. Toutefois, il leur savait gré de leurs intentions

pacifiques et les exhortait à se garder de toute exaction envers les populations, villages et cités d'Urartu. Le roi Rusa était un monarque puissant et ses forces innombrables. À sa question de savoir pourquoi ils s'en allaient combattre en Phrygie, Panti-aris n'avait pas répondu, cela ne concernait pas sa nation. À chacun ses raisons.

En quittant la plaine de Menuashe, obliquant légèrement nord-ouest pour rejoindre le gros de l'armée qui avait continué à avancer, Panti-aris et Turan chevauchaient côte à côte. Le capitaine était satisfait de la façon dont s'étaient déroulées les choses. Il n'y avait pas eu de confrontation armée, ce qui n'empêchait pas de rester sur ses gardes pour le retour. Et il avait délivré le message dosé de menace d'An-tiushpa à l'adresse du roi d'Urartu. Quant à en discuter la pertinence et en estimer la recevabilité, cela n'était pas de son ressort, il était aux ordres, strictement aux ordres.

Depuis qu'il faisait partie de leur troupe, Turan percevait mieux les impératifs et nécessités d'une armée en marche, la question récurrente des vivres en premier lieu. Les Kimiri étaient soumis à une discipline draconienne, tant aux campements qu'en campagne et, bien souvent, devaient se contenter aux bivouacs de mauvaise viande séchée, de racines glanées, d'un peu de laitage et d'une eau parcimonieuse. De même, l'immense troupeau qui les transportait et les accompagnait avait besoin chaque jour d'énormes quantités de fourrage et de vastes pâturages. Au fil des jours, la justification donnée de cette entreprise, qu'il avait jugée de prime abord nébuleuse et fallacieuse, lui apparaissait maintenant de plus en plus profonde, en tous les cas sincère. Ces hommes, ces femmes, n'étaient pas attachés plus que cela à un territoire ou à leurs biens éphémères, davantage peut-être à leur mode d'existence. En revanche, les demeures des défunts étaient sacrées au regard de l'éternité et des vivants. Ils n'élevaient pas de temples, mais leurs kourganes transposaient sur Terre les étoiles du Ciel. La vie passait, la mort fixait le nomade, le Vent transmettait son souvenir. Panti-aris lui avait raconté l'échouage du navire et la capture des pirates, les aveux. Le serment de Targitaos. Turan y découvrait la force d'une promesse, d'un engagement, le devoir absolu. Cette foi qui

avait porté Meotsnebe, cette sève qu'il avait empoisonnée, ce viol qu'il ne rachèterait jamais.

Ils avaient rejoint l'armée en marche un peu après Tariuni, à un endroit du grand chemin que Turan connaissait bien et que les bergers de Metskhvare appelaient « La Pierre Levée ». Une prairie où s'élevait un monolithe solitaire gravé de dessins énigmatiques, des combinaisons de triangles. La tente royale d'An-tiushpa était dressée à côté même de cette borne anonyme. En embrassant ses filles qu'elle ne reverrait plus, Themiris leur avait enjoint d'avoir une pensée lorsqu'elles passeraient par ce lieu et verraient le monument. C'était à cet endroit précis que, vingt-six auparavant, s'était dressée une autre tente, celle du prince Otar, celle où il avait conquis Panti-shilaya et lui avait abandonné son destin. Otar le poète, Otar le sculpteur de symboles, avait alors voulu marquer ce lieu impérissable et avait fait élever cette stèle.

An-tiushpa et An-thamara se tenaient auprès du monolithe, silencieuses. Turan les observait, attendant avec Panti-aris d'être reçus pour faire leur rapport. L'aînée était abîmée dans la contemplation, en paix intérieure, hors de son enveloppe sévère. Elle aurait pu rester là des heures, étrangère au reste du monde. La cadette, si elle baissait respectueusement la tête, semblait toutefois, elle, trouver le temps long. En léger retrait, elle bougeait les pieds, croisait et décroisait les doigts, patientait. Le contraste entre les deux sœurs était total. Et pourtant, elles honoraient le même souvenir, le même père. L'image des filles de Ketiltavadi traversa les brumes de Maltvai.

An-tiushpa les reçut enfin. Panti-aris fit son rapport. Sobrement, sans fioritures, sans appréciation personnelle. Des cavaliers urartéens les avaient suivis de loin pendant trois jours, abandonnant lorsqu'ils avaient aperçu les premières patrouilles de flanc-garde de l'armée Kimiri. Elle avait écouté sans mot dire, presque indifférente, encore ailleurs. Le silence s'était installé. Puis, comme lasse, elle avait décroché la lourde ceinture d'or d'Ishpoltis qui lui comprimait l'hypogastre et s'était laissée tomber sur des coussins, jambes nues en avant. Les deux hommes n'osaient parler,

s'efforçant de retenir leur regard. Elle ne les avait toujours pas congédiés. Elle finit par se redresser, adoptant une position plus chaste.

— Dis-moi Turan, qu'en as-tu pensé, toi ? lui demanda-t-elle tout à coup, mais la voix presque suave.

— Moi ?

— Oui, toi. Toi seul comprends le khalde, et certaines nuances ont pu t'apparaître que tu n'as pas forcément pu traduire sur l'instant et que Panti-aris ne m'aura donc pas rapportées.

— Je crois avoir traduit le plus exactement possible les mots et les phrases de ce gouverneur. Mais, peut-être y a-t-il des informations qui sont en dehors des paroles elles-mêmes.

— Quelles informations ? Parle sans détour.

— Si je peux me permettre, cet Urtéen ne mérite aucune confiance, ses paroles ne sont peut-être pas fausses, mais l'homme est un fourbe, livra Turan, ayant assimilé que l'*atabeg* n'appréciait rien tant que la franchise.

— Un fourbe ? Et toi Panti-aris, est-ce aussi ton sentiment ?

Aïe ! Panti-aris aurait voulu se trouver ailleurs à cet instant. Autant relater des faits, décrire une situation, décider une action, lui étaient choses simples, autant livrer un sentiment personnel le mettait mal à l'aise, la crainte permanente de se fourvoyer.

— Je t'ai rapporté les faits tels qu'ils se sont déroulés, répondit-il. Quant à juger des défauts de cet homme, j'avoue humblement en être bien incapable. Néanmoins, il est vrai qu'il ne m'a pas donné une impression de droiture.

— Vas-y Turan, explique !

— Ce gouverneur qui s'appelle Yervand était déjà en poste à l'époque où j'ai résidé à Menuashe. On disait de lui que c'était un personnage vénal, intéressé uniquement par les richesses et les taxes qu'il percevait indûment sur toutes les marchandises qui transitaient ou s'échangeaient dans la cité. Que seul celui qui lui faisait de beaux cadeaux avait son oreille. Et que lorsque les envoyés du roi venaient prendre réception des tributs pour les convoier à la capitale, il en dissimulait une partie, diminuant ainsi la part

officielle. Cela, je l'ai vu.

— Bon, la prévarication semble être une tare courante chez les sédentaires et leurs dignitaires. Qu'il soit fourbe avec son roi, cela je m'en fiche. À l'occasion, si j'ai conférence avec Rusa un jour, je pourrai toujours l'en informer, il appréciera. En revanche, pour l'heure, l'important c'est de savoir s'il va bien lui transmettre mon message, et avec diligence. Nous ne sommes plus très loin de la forteresse d'Altinchan et je préférerais qu'elle nous livre ses grains sans violence. La conquérir ne m'intéresse pas spécialement et nous ferait perdre un temps précieux et, à n'en pas douter, des forces non négligeables.

Turan quitta la tente de l'*atabeg*, tandis que Panti-aris restait à discuter de questions militaires, rejoint par les autres chefs de bannière. La vision des jambes d'An-tiushpa jusqu'en haut des cuisses l'avait troublé plus qu'il n'aurait osé se l'avouer.

Dehors, au pied de la pierre levée, Molpadia paraissait l'attendre. Elle s'avança et lui barra le passage. Elle ne prononça rien, le fixant bizarrement. Elle avait tiré son poignard de botte et jouait négligemment avec. Son regard semblait lui dire : « Si tu lui fais quelque mal, si tu me la prends, je te tue ! » Il se sentit parcouru d'un frisson glacé. Ils n'échangèrent pas un mot, juste deux peurs.

Pas très loin, An-thamara était affairée à morfiler une épée. Elle capta la tension entre l'étranger et la *ha-mazan*. Elle se tourna pour mieux observer, toujours accroupie, avant-bras reposant sur les cuisses, curieuse. Turan contourna Molpadia et poursuivit son chemin. Il allait passer près de la princesse, sans la voir. Elle lui lança :

— Molpadia n'a qu'une seule raison de vivre. Ne te risque pas à la faire douter. Ma sœur semble t'apprécier, elle a bon goût il est vrai. Mais, si je peux un autre conseil, n'essaye pas de tirer profit d'artifices, ne joue pas de ton origine ni de tout ce qui est colche. Tiushpa aime ton pays et parle ta langue, que personne d'autre ici ne comprend, à part moi aussi un peu, grâce à notre père. Garde-toi

de t'en servir avec elle comme d'un langage secret, d'une complicité.

Turan s'était figé et tourné vers la voix. C'était la première fois que la princesse lui adressait la parole et qu'il se trouvait si près d'elle. Elle dénotait un peu parmi les *ha-mazan*, jeune et petite, brune à la différence de la plupart. Des traits colches, ceux du prince Otar sûrement, pensa-t-il. Elle continuait de l'observer, un léger sourire aux lèvres. Le sourire de Meotsnebe, la seule chose qu'elle avait jamais eue d'agréable.

— Pourquoi cette mise en garde, princesse ? demanda-t-il.

— Disons que le Vent parle pour toi. Et puis... nous avons toutes ici beaucoup d'affection pour Molpadia... et de respect pour Tiushpa.

Il ne percevait pas toute la profondeur de ces paroles. Tout comme il avait du mal à comprendre bien des ressorts de ces femmes guerrières, de ce peuple pas vraiment matriarcal, mais qui leur accordait toutefois une place éminente. Une liberté et une égalité qu'il n'avait jamais vues ailleurs. Se put-il qu'il fût tombé à ce point sous le charme de cette froide et inaccessible amazone que chacun s'en émût ?

— Je ne suis qu'un modeste étranger, comme tu l'as fait remarquer. Je n'ai aucune envie d'offenser quiconque. J'ai appris à respecter les individus, quelles que soient leur position et leurs facultés. Mon sort est entre vos mains, c'est moi qui suis votre jouet, non l'inverse, dit-il après avoir pesé ses mots et son timbre.

— Ne sois pas hypocrite, tu m'as parfaitement comprise. Tu sais qu'une *ha-mazan* ne doit pas s'intéresser aux hommes.

An-thamara se redressa, laissant son *akinakès* plantée dans l'herbe. Sa généreuse poitrine agita la tunique sous le caftan dénoué et elle s'éloigna. Il lui sembla la voir onduler. Son regard la suivit sans volonté.

CHAPITRE XII

L'espion

À peine rentré à l'abri des puissants murs de sa citadelle de Menuashe en état de défense, le gouverneur Yervand s'enferma dans ses appartements et se mit à rédiger. Il tira une tablette d'argile vierge, la mouilla abondamment, prit son calame et commença à inscrire dans le feuil son message. Il alignait les caractères cunéiformes en urartéen, essayant d'être concis. Plusieurs fois il effaça d'un geste rageur, égalisant à l'aide d'un palet de bronze la couche de surface.

À la fin, il se relut, satisfait de son rapport. Il contait à son souverain Rusa les derniers événements et la rencontre avec l'émissaire nomade, insistant sur l'ultimatum à propos des grains, se gaussant de l'arrogance de ces barbares et minimisant leur force réelle. Les éclaireurs qui les suivaient de loin depuis leur entrée dans le royaume lui avaient pourtant rendu compte en détail, tant sur le nombre d'escadrons et de combattants qu'ils avaient observés, que sur leur impressionnante horde de chevaux. Mais malheureusement, même si Rusa mobilisait sans délai une puissante armée, le temps qu'elle soit constituée et puisse s'ébranler, les Kimiri auraient déjà investi Altinchan et poursuivi leur marche vers l'ouest. Quant aux forces dont il disposait lui en propre, moins de mille hommes au mieux, elles étaient largement insuffisantes pour espérer remporter une bataille. Elles seraient écrasées. Peut-être une attaque sur leur seule arrière-garde et leur intendance, histoire de les obliger à modifier leurs plans et à se dérouter ? Il l'imaginait bien, mais ne pouvait d'évidence prendre une telle décision sans ordre explicite de son roi.

Yervand eut un geste de dépit et alla se servir un grand rhyton de vin, cette boisson divine qu'il confisquait volontiers à son profit.

Il revint à sa table de travail, tira une autre plaquette vierge, la prépara et réfléchit longtemps avant de l'inciser. Cette fois-ci, les caractères étaient en un alphabet différent, certains auraient cru y reconnaître du phrygien, mais ils se seraient trompés, car c'était un code que très peu de personnes connaissaient. Seuls lui et le destinataire seraient capables de déchiffrer le texte. Il dut très vite réduire la taille de ses lettres au vu de la longueur de son message, prenant bien garde à ne pas mordre sur la large marge qu'il avait tracée au début. Les dernières lignes inscrites étaient minuscules, mais il parvint à tout faire tenir. Il apposa dans le coin supérieur gauche une marque particulière, sa signature secrète.

Cela écrit, il laissa sécher suffisamment, posa dessus aux dimensions internes des marges un fin tissu, bien à plat, puis alla ouvrir un gros coffre. À l'intérieur, dans un épais sac en toile étanche, il racla une bonne platée d'argile fraîche, d'une texture assez différente de celle des plaquettes, quoique de même aspect et couleur. Il l'humidifia et l'étala avec soin en une nouvelle couche complète sur la missive. Avec une petite lame de bronze, il égalisa et jointoya minutieusement les bordures. Après quelques minutes de séchage, on ne pouvait plus détecter la frontière entre les deux épaisseurs, l'initiale et celle au-dessus, sauf à de minuscules marques qu'il poinçonna sur chacun des côtés. Satisfait du résultat, il en mouilla la nouvelle surface et traça dessus, à la va-vite, un texte en cunéiformes urartéens, celui d'une future réglementation royale relative à l'arpentage des champs. Il alla se resservir un rhyton de ce vin de Colchide, décidément excellent.

Une heure plus tard, un messenger rapide quittait la forteresse de Menuashe, porteur du premier message, pour le roi Rusa en sa capitale, au sud. Puis, par une autre porte, celle ouvrant vers l'ouest, un groupe réduit de quatre cavaliers s'élança. Dans la sacoche qu'emportait un capitaine lige du gouverneur, bien enveloppée, la seconde plaquette, celle un peu plus épaisse.

Depuis sa rencontre discrète à Angora avec Khrishpay, Midas n'avait pas tergiversé et avait pris de nombreuses décisions préventives.

L'année précédente, il avait engagé à prix d'or un érudit originaire de Phénicie, aux connaissances géographiques étendues. Celui-ci lui avait dressé et gravé une carte détaillée de leur monde de référence. De la Grèce et la Thrace à l'occident, la Mer Sombre au nord, jusqu'à la Colchide, les montagnes du Caucase et la mer d'Irkan à l'orient, l'Assyrie au sud-est, la Grande Mer, l'île de Chypre et au-delà le royaume des pharaons d'Égypte au sud, elle avait nécessité plusieurs mois de labeur acharné et méticuleux au cartographe pour la tracer. Gravée sur une plaque de bronze, elle-même fixée sur une table à plateau de bois et pieds sculptés en granite, elle était de dimensions jamais vues : six coudées de long sur trois de large. Elle trônait au milieu d'une pièce claire, jouxtant les archives royales, dans son palais de Gordion. Midas aimait s'y pencher. Il y passait de longues heures à étudier l'hydrographie, les reliefs, les côtes, à mémoriser les chemins et les itinéraires entre les cités et les états, à envisager telle ou telle actions. Peu de personnes avaient accès à cette salle, mais avec Mygdoon ils s'y retrouvaient fréquemment. Cet outil était pour eux incomparable et il valait à lui seul plus qu'un régiment.

Lorsqu'il avait convoqué son frère, chef de son armée, pour lui révéler la menace imminente des nomades de la steppe, celui-ci avait manifesté une grande colère. Il n'admettait pas avoir été tenu dans l'ignorance de choses capitales, qu'on s'en remît à des racontars et des élucubrations pour décider d'une politique et de mesures guerrières. Surtout, il percevait que Midas lui cachait des informations, semblait se méfier de lui. Quoi qu'il en soit, ils avaient étudié la carte, consulté certaines archives militaires, confronté leurs savoirs et expériences, et avaient arrêté une stratégie défensive. Mygdoon ajournait la campagne de printemps qu'il avait programmée sur les confins lydiens, allait redéployer ses forces d'élite, ses chars de combat notamment, vers les marges nord-orientales, l'ancien cœur hittite de Hattusha et non loin du Themiskura d'où pourraient arriver en renfort les cavaliers de Khrishpay. Il ne pouvait toutefois pas dégarnir en totalité les autres frontières. Au sud-est, les contingents de colons-soldats Mushki du Tegarama allaient être mis en état d'alerte. Mais il leur manquait des

informations essentielles : l'importance quantitative et la mobilité de ces ennemis, pour l'heure virtuels.

Le premier message codé que reçut Midas en provenance de ses espions implantés en Urartu le glaça. Une immense armée Kimiri, commandée par une reine amazone, se trouvait déjà en Colchide ! En plein hiver ! Khrishpay n'avait pas affabulé en lui affirmant que leur réaction serait immédiate et totale. Et l'Urartu ne bougeait pas ! Les plans de Mygdoon étaient les meilleurs qu'on pouvait établir en l'état. Il lui fallait jouer et tenter une seconde carte, plus délicate.

L'ambassadeur assyrien, celui que depuis six mois il attardait à Gordion, avait décidé de regagner son pays. Midas connaissait désormais tout ou presque de cet interlocuteur. Sa protégée se révélait vraiment une informatrice remarquable et le bonhomme s'était laissé entoilé comme le premier des novices. Il rêvait même d'emmener la belle avec lui et répudier son épouse légitime, pourtant une cousine d'Assarhaddon ! En tout cas, les relations entre leurs deux états transparaissaient sans nuages. Les rapports envoyés à la cour de Ninive étaient hautement favorables et l'alliance confortée.

La caravane de l'ambassadeur se mit en chemin pour regagner l'Assyrie. Sa longue route passerait par les Portes de Cilicie qui marquait leur frontière commune. Mais au lieu de suivre l'itinéraire le plus direct depuis Gordion, Midas le convainquit de faire un léger crochet. Lui-même avait décidé de visiter ses provinces orientales, vers Mazaka et l'antique Nesha hittite, cité connue des Assyriens depuis plus d'un millénaire et où ils avaient même longtemps tenu *karum*, comptoir commercial d'où leurs marchands rayonnaient et trafiquaient en grand métaux, tissus, jusqu'à l'obsidienne, ce fabuleux minéral volcanique qui avait été à la base d'intenses échanges dans les temps préhistoriques et était du reste toujours utilisé.

C'est ainsi que l'ambassadeur et sa suite voyagèrent de conserve avec le cortège nombreux et bien armé du monarque phrygien. Un des chariots fermés était même dévolu à la belle espionne aux émois

si impérieux. Midas, lui, se déplaçait souvent sur son char, debout, toujours majestueux et habillé magnifiquement en dépit des conditions de voyage. Aux étapes et haltes, il ne dédaignait pas caresser l'aulos et charmer tout un chacun de sa musique. Dans les villages traversés, il jetait des poignées de ces fameux jetons dorés aux habitants qui se précipitaient pour les ramasser et l'acclamaient. L'ambassadeur ne pouvait que constater sa popularité. Le monarque venait de temps à autre lui tenir conversation légère. Un charmeur.

Dans le cortège, un personnage nouveau qu'il ne connaissait pas prenait fréquemment langue avec le roi. Un homme quelconque, à la calvitie prononcée et d'étonnantes longues oreilles, mais dont le visage, s'il n'avait pas été grêlé, aurait pu paraître lui ressembler. Midas le lui présenta un jour comme l'un de ses conseillers, auparavant en poste dans une lointaine province, un certain Ménès. L'Assyrien l'oublia sur le champ.

Leurs cortèges réunis parvinrent à Mazaka, située au pied d'un grand volcan isolé, l'Argaios, visible de très loin dans le paysage. Mazaka, une importante cité en plein développement qui était en train de se voir doter d'une nouvelle enceinte. Midas avait prévu d'y résider plusieurs semaines, tandis que l'ambassadeur ne s'y attarderait lui que deux jours, le temps de laisser reposer un peu ses gens et de se livrer à d'ultimes prouesses avec sa belle, qu'il allait devoir à regret quitter et qui se répandait en larmes à l'idée de leur séparation et du prince vassal qu'on lui avait imposé comme futur époux et dont l'arrivée était annoncée imminente.

L'Assyrien était à quelques heures du départ, épuisé par une dernière nuit laborieuse lorsque le second message parvint à Midas. Les choses se précisaient... dans le mauvais sens. Les Urartéens n'avaient pas bougé et semblaient ne pas vouloir se confronter aux envahisseurs. Au moins, pour l'heure, ne pactisaient-ils pas avec eux. Et comme ses analyses sur la carte le lui avaient fait pressentir, les nomades s'engageaient résolument par le trajet le plus direct. Ils avaient déjà dépassé Tariuni ! Ils allaient plus vite qu'il ne l'avait calculé. L'information capitale que lui livrait Yervand concernait les effectifs réels de cette armée : cinq bannières, environ cinq mille

hommes montés et bien davantage de chevaux. Mais pas de chars. Même s'il avait craint des forces supérieures, le chiffre n'en était pas moins considérable. Et la mobilité d'une cavalerie valait largement le double d'une infanterie. Ses propres troupes permanentes, toutes confondues, n'en atteignaient pas autant, sauf à mobiliser en grand paysans et colons, plutôt médiocres. Le danger se rapprochait à grande vitesse.

Un plan germa dans son cerveau fiévreux. L'Assyrien tomberait-il dans le panneau ?

CHAPITRE XIII

An-thamara, la princesse

Altinchan (actuels vestiges d'Altintepe), vallée supérieure de l'Euphrate, cité-forteresse du royaume d'Urartu, en l'an 678 avant l'ère chrétienne, 7^{ème} année du règne de Rusa II.

Ils avaient enfin atteint la vallée de la rivière Teleboas, que certains disaient être le cours supérieur du grand fleuve Purattu qui s'écoule jusqu'en Assyrie. Comme Turan la leur avait décrite, elle leur offrirait un couloir large et favorable, en dépit de sinuosités et de quelques resserrements et verrous dangereux qui étireraient leur colonne. Sauf changement dans les plans, ils la suivraient pendant près de trois semaines. Eau en permanence, pâtures abondantes, terrain plat ou pentes douces, horizons dégagés. Et l'hiver s'achevait sur les hauteurs environnantes, la vie renaissait, puissante. Depuis les contacts autour de Menuashe, les Urartéens semblaient invisibles. Les éclaireurs et les pelotons de flanc-garde ne signalaient plus aucun cavalier suiveur ni troupe lointaine. Bientôt l'avant-garde de Panti-aris arriva en vue de la forteresse d'Altinchan, sur son piton rocheux dominant la vallée.

Cela faisait déjà plus de quatre mois qu'ils avaient passé le détroit sur la glace, qu'ils chevauchaient presque tous les jours à l'allure lente et monotone des chariots de queue, qu'ils bivouaquaient chaque soir à la lueur des feux de camp et la médiocre chaleur des pelisses de feutre. Quatre mois à se nourrir chichement et à endurer la discipline d'airain d'une armée en terre inconnue. Plus on s'approchait de l'objectif et plus les hommes piaffaient, impatients de libérer la détermination qu'ils n'avaient cessé d'accumuler, de sentir sous eux l'exaltation des galops et de dérouiller leur arc engourdi. Plus que le serment lui-même, l'irrépressible besoin d'action.

An-tiushpa hésitait. Deux de ses chefs de bannière et une majorité des capitaines insistaient pour investir la place, indépendamment de toute justification stratégique. Leurs escadrons manquaient d'exercice et de danger. Jamais dans la steppe une campagne ne durait aussi longtemps sans accrocher l'ennemi, ne traînait autant au rythme imposé des chariots et de l'intendance.

Un camp fut établi en bordure du fleuve. Des émissaires furent envoyés au gouverneur de la citadelle. Il devait livrer les grains, tout le grain accumulé dans ses magasins. En cas de refus, la place serait investie, ses habitants écorchés vifs et leurs têtes enfichées sur le bord du chemin. Un délai de trois jours fut accordé. Des exercices furent organisés dans la plaine, à vue des remparts.

Des milliers de torches mouvantes composèrent cette nuit-là un ballet fantasmagorique, une carte du ciel reflétée sur la terre dans laquelle les étoiles devenaient comètes, chevelures et queues de feu, lumière des démons qui prenaient possession de l'espace des vivants, cavaliers des esprits et avatars malins. L'unisson des cornes luttait avec le roulement des manches à air engouffrant les ténèbres venteuses, concert de fin du monde.

Au matin, dans la plaine, quand la fine brume se fut levée, des milliers de perches plantées noircies de suie dessinaient, visibles de la citadelle, un immense cyclope barbu tenant dans sa main tendue un bûcher dont les flammes brûlaient haut dans l'empyrée, une fumée noire et dense comme l'enfer. Une scène imitée du décor d'un cratère de bronze trouvé dans une maison abandonnée à la hâte, au pied de la forteresse.

Comme à chaque halte, les tentes des *ha-mazan* étaient établies en bordure de rivière, en demi-cercle autour de l'espace royal, au centre du camp, leurs chevaux en propre parqués dans des enclos en second écran. Les cavalières se reposaient de la nuit inattendue, de cette féerie qu'on leur avait fait jouer et dont aucune n'avait pu jouir. Bon nombre se restauraient au bord de l'eau, après un bain glacé, exercice et coutume rigoureuse acquise lors de leur formation. Le vent était tombé mais l'air demeurait vif. An-tiushpa

apparut, les yeux tirés, fatiguée. Du haut d'une colline proche, elle était restée toute la nuit à donner des ordres et observer les manœuvres en bas, la bataille de lumière et de feu, le spectacle d'apocalypse qu'elle offrait aux défenseurs épouvantés de la citadelle. Elle était fière de ses hommes, leur discipline, leur perfection. Lorsqu'auraient lieu les vraies batailles, elle savait qu'ils emporteraient tout.

Elle passait au milieu de ses *ha-mazan*, s'arrêtant auprès de chaque groupe, félicitant presque chacune, l'œil embué d'une intense satisfaction. Elle vit An-thamara, un peu à l'écart. Elle s'approcha, s'assit à ses côtés dans l'herbe humide. Molpadia se tenait un peu plus loin, louve de garde aux aguets. La reine de guerre, simple femme sans ceinture d'or, lui passa un bras autour des épaules.

— Qu'y a-t-il, ma sœur ? N'es-tu pas contente de cette bataille de feu et d'illusion ? Me reproches-tu de ne pas vouloir exposer vos vies ? D'essayer de faire plier cette citadelle par le seul pouvoir de l'imagination ?

— Non Tiushpa, finit par répondre An-thamara, une mélancolie diffuse lui lissant le visage. Non. Tout ce que tu fais est parfait, tout ce que tu ordonnes est juste. Mère peut être fière de toi. Tu seras, comme elle, plus qu'elle encore, une grande souveraine.

— Ne me flatte pas, s'il te plaît, tu sais que je déteste cela.

— Non, je suis sincère, et ce n'est pas parce que tu es ma sœur et notre chef. Je le pense réellement.

— Alors ? Tu ne te sens pas bien comme *ha-mazan* ?

— Je suis *ha-mazan* parce que je devais l'être, comme toute princesse Kimiri. Je n'y trouve pas goût autant que toi ou la plupart d'entre elles. Je n'ai sûrement pas cela en moi aussi fort, mais je crois m'acquitter pleinement de mes obligations et ne jamais rechigner.

— Je le sais et t'en félicite, Thamara. Il est un fait qu'être *ha-mazan* n'est pas de tout repos, c'est une voie exigeante, une discipline permanente, une abnégation totale. Mais nous sommes l'élite, les louves de nos traditions et la force absolue des femmes. Si nous n'étions pas cela, alors notre peuple se désagrégerait en

clans jaloux, nos filles seraient ravalées à la seule fonction génitrice. Voilà le sens profond de notre engagement. Nous devons être les égales des hommes, et mieux même, lui répondit An-tiushpa en s'animant.

— Je ne sais vraiment pas si ce destin est pour moi.

— Notre destin est collectif, non individuel. Ensemble, nous sommes fortes et transmettons pour l'histoire et des générations après nous. Songe à Argimpasa notre grande déesse, ou à Tomiris notre ancêtre, sans lesquelles nous ne serions rien. C'est d'elles que nous tenons notre force.

— Tu as raison... tu as toujours raison, gémit presque An-thamara.

An-tiushpa la serra plus fort contre elle. Autour, on les observait, discrètement. Leur chef se laissait rarement aller à de telles familiarités en public, même avec sa sœur. On la connaissait distante, sévère et froide, quoique juste et franche. On la voyait là sous un autre jour. Seule Molpadia savait.

— Tu as un coup de déprime, cela nous arrive à toutes, ça passera.

— Et puis toi, aussi, tu es belle. Mais moi, regarde-moi, je suis petite, moche, brune, éclata-t-elle en cachant ses larmes.

— Tais-toi, tu dis des sottises ! Tu ressembles à notre père, tu as ses traits, son caractère. Crois-tu que Mère l'aurait choisi s'il s'était dévalorisé comme tu le fais ? l'interpella-t-elle, presque avec agressivité.

— Elle l'aimait, voilà la chose.

— Eh bien oui ! Mais tu vaux autant que nous toutes ici, même davantage que beaucoup. Le physique n'est rien, c'est l'âme et la force qui comptent.

An-thamara avait relevé et tourné la tête. Sa sœur la serrait toujours, son corps vibrant d'émotion contre elle. Ses belles jambes étaient comme une injure.

— C'est facile à dire pour toi, toi qui as tout. Toi, quelqu'un t'aime tous les jours, est à ton écoute, te rassure. Toi tu as

Molpadia !

Elle l'avait presque crié, chavirée. An-tiushpa s'était tendue d'un coup, comme si elle venait de marcher sur une vive.

— Et alors, quel rapport ? répliqua-t-elle sèchement.

— Moi je n'ai personne, je ne trouverai jamais personne.

— Allons, tu feras tes années de *ha-mazan* et ensuite, ne t'inquiète pas, tu auras l'embarras du choix. Quel chef de clan ou de tribu ne voudrait pas avoir l'honneur insigne d'être agréé par une princesse royale ? Tu es toute jeune, tu as le temps, crois-moi.

— Pff... Oui, quel chef ambitieux ne désirerait-il pas une fille de Themiris ? reprit dépitée An-thamara. Mais, ce n'est pas dans dix ans quand je serai complètement fripée et plus moche encore qu'aujourd'hui que ça m'intéresse ! C'est maintenant que je veux vivre.

An-tiushpa lâcha sa sœur, se leva, mains sur les hanches, le regard ayant abandonné toute compassion. Elle demanda durement :

— Tu soupIRES après une autre *ha-mazan*, c'est cela ?

— Non, pas une femme ! ... Un homme...

— Un homme ? Oublie cette idée stupide ! Tu connais nos règles. Si jamais tu étais surprise, tu sais ce que je veux dire, je serais obligée de te dégrader, te faire marquer, te... renier. Tu n'as pas le droit de bafouer les autres *ha-mazan*, nos ancêtres, notre mère et souveraine.

— C'est injuste, se mit à sangloter An-thamara.

An-tiushpa s'éloigna sans plus un regard. Elle était furieuse contre elle. Quelle petite sotte ! Et pourtant, au fond, n'exprimait-elle pas un regret partagé par bon nombre ?

Le gouverneur de la forteresse d'Altinchan renonça au matin à résister. Ne disposant en tout et pour tout que d'une centaine d'hommes que la nuit avait épouvantés, persuadés d'avoir face à eux des démons, il comprit que ses murs, en dépit de leur épaisseur

et du caractère inexpugnable du site, seraient pris d'assaut dès la première attaque faite de défenseurs courageux. N'eût été leur total accablement, il aurait accompli son devoir et lutté jusqu'à la dernière extrémité. La citadelle était imprenable sur son pic. Seul un long siège pourrait en venir à bout. Il disposait de réserves d'eau et de nourriture pour plusieurs mois, suffisamment pour attendre qu'une armée de secours vienne le débloquer. Ses instructions étaient claires : Altinchan était le verrou au nord-ouest de l'Urartu et son rôle était de contrôler toute cette région excentrée. Les taxes et les tributs dus au roi et perçus y étaient stockés avant d'être redistribués pour partie ou convoyés au printemps pour le reste vers la capitale. Les entrepôts étaient pour l'heure justement pleins. Quant à l'autre fonction, celle de s'opposer à toute intrusion hostile venue de l'ouest ou du nord montagneux, elle était plus théorique que réelle. Ces dernières années, il n'y avait guère eu que des bandes disparates de brigands à s'aventurer dans la région, faciles à dissuader et mettre en pièces. Et si une armée telle que celle qui campait dans la plaine arrivait de l'est, cela signifiait qu'elle avait déjà traversé une bonne partie de l'Urartu, autrement dit qu'elle avait déjà affronté, et sûrement vaincu, les forces conséquentes du royaume stationnées dans la région de Menuashe. Il ne comprenait d'ailleurs pas pourquoi le gouverneur de cette place, nécessairement au courant d'un tel mouvement ennemi, ne lui avait pas fait parvenir de message d'alerte. Il n'avait rien reçu non plus de récent du roi lui-même. Dernier point, peut-être une fourberie, les envahisseurs ne souhaitaient pas que la forteresse capitule et leur soit remise, juste qu'on leur livre les grains et les vivres. Qu'ensuite ils poursuivraient leur route sans plus s'intéresser à elle ? Le gouverneur envoya son second négocier avec eux. Le bûcher symbolique continuait à brûler dans la main du géant barbu qui effarouchait tant ses hommes.

Matiani, le chef de la bannière de l'Aigle à l'oriflamme blanc fut dépêché à la rencontre du capitaine urartéen. Présent à ses côtés, Turan était l'interprète et traduisait entre les parties. Les conditions furent très vite arrêtées. Les gens d'Altinchan remettraient l'équivalent de cinquante chariots de grain, cinq de fruits séchés et un de vin. Les Kimiri lèveraient alors le siège, sans exactions ni

ravages jusqu'à la frontière occidentale. Ils se tiendraient à distance, dans la plaine, loin des portes quand celles-ci seraient ouvertes pour laisser passer le tribut. Deux jours furent nécessaires pour que tout soit délivré.

An-tiushpa était satisfaite. Elle avait obtenu ce qu'elle souhaitait, du ravitaillement de qualité et en quantité pour ses hommes, avant d'affronter bientôt leurs véritables ennemis, sur leur territoire même. Une victoire sans combattre, sans pertes. Sans gloire certes, mais précieuse. Les trophées viendraient plus tard. L'avant-garde de Panti-aris était déjà en marche. Le camp fut levé en quelques heures, laissant une plaine dévastée, l'herbe renaissante de l'hiver fouie jusqu'aux racines et foulée par des milliers de sabots fougueux.

Matiani et Turan furent de nouveau envoyés auprès des Urartéens. Cette fois-ci, ils furent reçus dans la forteresse, par le gouverneur en personne, quelque peu inquiet. Les Kimiri s'étaient ébranlés, sans assiéger ni tenter d'attaque, respectueux de l'accord passé. Leur *atabeg* souhaitait simplement adresser un message fort et officiel à Rusa, le souverain de ces terres.

Turan expliqua les choses au gouverneur, surpris puis rayonnant. Deux scribes furent requis et s'installèrent avec leurs plaquettes vierges d'argile et leur matériel. Le texte serait en trois langues, tracé en caractères cunéiformes : en khalde d'Urartu, en araméen, qui servait de langage diplomatique dans le monde et notamment chez les Assyriens, et en colche, idiome sans écriture mais qui pour l'occasion serait transcrit. C'était An-tiushpa qui avait ordonné cette triple version.

À la question de Turan de savoir si elle ne souhaiterait pas non plus que soit alors créée et ajoutée une traduction en kimiri, ce qui serait logique, elle avait répondu, cinglante : « Les paroles de la steppe ne souffrent pas de tombeau qui les emprisonnerait. Le Vent est leur véhicule. Il me suffit de les prononcer pour qu'elles voyagent sur toute la surface de la Terre et vivent éternellement.

Les coucher dans la terre, c'est les tuer. Le Vent est la mémoire, et les dieux et les ancêtres qui nous écoutent et nous voient en sont les garants. Mes paroles sont à jamais. »

Turan et les scribes passèrent plusieurs heures à mettre en forme et caractères le texte trilingue, puis une copie. Celui-ci, qui devait malheureusement être perdu par la suite, disait :

« À Rusa, souverain d'Urartu. Moi, An-tiushpa, *atabeg* et reine de guerre des Kimiri, envoyée par Themiris ma glorieuse et puissante souveraine, ma mère, j'ai entrepris une campagne pour aller châtier en tous lieux et jusqu'à expiation définitive les infâmes Brugi, leur monarque et leurs alliés renégats. Je n'aurai de cesse de les avoir exterminés, d'avoir rasé leurs cités et d'avoir accompli le serment à Targitaos. J'ai été obligée de passer par ton territoire, mes chevaux ne pouvant voler comme les aigles. J'ai respecté tes villages, épargné tes sujets, évité tes soldats. L'Urartu est un beau pays et je te souhaite longue vie et règne prospère. Et si tu es homme d'avenir, je t'offre mon alliance. Si tes armées se joignent aux Kimiri pour détruire les abjects Brugi, alors je t'abandonnerai leur royaume quand nous aurons exécuté le serment et que nous serons retournés en nos territoires d'herbe. Je te donne en présent ce peigne d'or, à mon *tamga*. Reçois-le avec cette tablette en trois langues en guise de ma bonne volonté et de mon amitié que je te tends. Que tes dieux t'éclairent et considèrent le fier peuple des Kimiri comme un allié. »

Quand la plaine au pied d'Altinchan eut retrouvé son horizon naturel, lorsque le dernier escadron de l'arrière-garde Kimiri eut disparu au loin vers l'ouest, le géant barbu avait refermé sa main et soufflé son bûcher. Les milliers de perches tatouant le paysage resteraient longtemps dressées, animées par le Vent et bruissant sa musique, aucun habitant n'osant s'en approcher. L'œil unique du cyclope semblait peser sur la forteresse, lui dire : « Vois et soumets-toi ! »

Au centre de ce qui avait été le camp des nomades, sur le bord de la rivière, les soldats urartéens découvrirent trois cadavres. Le

premier était celui d'une femme, nue et battue à mort, une paysanne qui vivait dans un hameau proche. Les deux autres étaient de jeunes hommes moustachus, des guerriers Kimiri, écorchés vifs, que les corbeaux déjà guignaient. Sur une pierre à côté, tracé au charbon de bois, le *tamga* d'An-tiushpa, le même que celui du peigne. Un témoin racontera plus tard que la fille avait été surprise dans sa cabane par deux cavaliers en maraude de la bannière du Léopard, alors qu'elle était revenue chercher une jarre de grain enterrée. Ceux-ci l'avaient violée puis tuée à coups de botte et de fouet. Le corps de la victime avait été découvert par hasard par des éclaireuses *ha-mazan* qui rentraient d'une mission de flanc-garde. Il avait été transporté au camp et une rapide enquête avait permis d'identifier les coupables. An-tiushpa avait engagé sa parole, qu'il n'y aurait aucune exaction. La sanction était tombée, fatale. Dans les rangs de la bannière du Léopard, des murmures s'entendirent. Le capitaine de l'escadron collectivement stigmatisé, pourtant un chef de clan respecté, fut relevé et ravalé au rang de simple cavalier. La discipline Kimiri était impitoyable, chacun l'apprenait dès son plus jeune âge.

L'armée s'était remise en marche. Le temps était gris et bas, la pluie menaçait, cette bénédiction de l'herbe et de la vie. Compte tenu de la topographie, la colonne s'étirait sur une grande distance. Une seule flanc-garde opérait dans les collines à main gauche, l'autre étant couverte par le fleuve surplombé de falaises. On passa un village appelé Kamuqa, déserté par ses habitants qui avaient fui dans les hauteurs et qu'il aurait été facile de débusquer. Pas une jarre, pas un sac de grain ne furent dérobés. À une demi-journée derrière l'avant-garde, en tête du gros des troupes, chevauchait la bannière royale, celle du Vent. Et au tout premier rang son porte-enseigne.

Turan était non loin, devant les escadrons *ha-mazan*. Aux haltes, les cavaliers démontés se mêlaient quelque peu, se pressant auprès des chariots d'intendance qui distribuaient les vivres et les délectables galettes d'orge et de blé confectionnées grâce au grain d'Altinchan. Il côtoyait ainsi constamment, sans vraiment le chercher, ces guerrières qui restaient par bien des aspects

mystérieuses. Il les observait, curieux. Elles semblaient l'ignorer, quoique, plus d'une fois, il eut l'occasion de saisir des plaisanteries à son propos, des appréciations malicieuses sur son physique avenant et ses capacités, quelques sourires à la dérobée. Lorsqu'il échangeait quelques paroles banales, toutes louaient sa faculté à assimiler et s'exprimer dans leur langue, ses qualités à trouver le mot juste, à défaut de la cible quand il jouait l'archer... Elles le déroutaient, moqueuses, directes, attirantes.

Il croisait souvent les pas ou le regard de Molpadia, comme si elle le surveillait, une ombre jamais très loin. Elle ne l'avait plus toisé, mais il sentait toujours en elle une sourde menace. Depuis la mission auprès du gouverneur d'Altinchan et le message trilingue, An-tiushpa ne le convoquait plus, l'ignorant lorsqu'elle venait à passer à proximité. Son amour-propre en était secrètement vexé. Aux bivouacs, la nuit, les sentinelles en poste et se relayant, chacun dormait autour des feux, enveloppé dans sa pelisse de feutre. Seuls les capitaines et chefs de bannière avaient leur tente de route dressée chaque soir.

Les jours se succédaient et se ressemblaient, monotones. Un matin de l'une de ces étapes sans intérêt, Turan fut appelé à l'arrière du premier escadron *ha-mazan*. La princesse An-thamara souhaitait lui parler. Bien que cela ne fût guère dans les habitudes de l'ordre et des règles de marche, elle était légèrement détachée.

Il se mit de conserve à sa droite, attendant ses propos. Il la voyait de profil, une main sur la cuisse. Plus bas, la botte avec le poignard réglementaire attaché. Elle ne portait pas le fouet au côté, ni la fronde nouée. Dans son dos, l'arc et le carquois sautillaient aux humeurs de sa monture. Elle le regarda et lui sourit, presque timidement. Elle était jeune, comme Meotsnebe à l'époque. Elle lui dit :

— Turan, raconte-moi ton pays ? Raconte-moi le pays de mon père. Comment y vivent les gens ?

Et lui de se mettre à évoquer la Colchide, les printemps débordants, les récoltes plantureuses de l'été, le vin merveilleux récolté au début de l'automne, les hivers doux et clairs. Et de se rappeler les voyages avec son père, à dos de mulet, de commencer à plonger dans son enfance, à passer insensiblement du kimiri au colche, de ne plus la voir. Elle finit par lui dire :

— Je ne suis pas Tiushpa. Je ne saisis pas tout quand tu me parles en colche.

— Ah ! Pardonne-moi, je ne me suis pas rendu compte que j'avais changé de langue. Mais pourquoi me parles-tu de l'*atabeg* ?

— Parce que... elle, elle connaît parfaitement l'idiome de notre père. Elle, elle comprendrait tous tes mots, même les plus secrets, lui répondit-elle les yeux dans le vague.

— C'est vrai qu'elle pourrait être Colche tant elle le maîtrise.

— N'est-ce pas ? Et puis, je vois bien que tu la regardes comme un homme. Qu'en plus d'être héritière et *atabeg*, elle est belle... incroyablement belle. Ne mens pas !

— J'apprends cela auprès de vous, ne jamais mentir, ne pas refouler ses sentiments. Oui elle est belle, intelligente, sûrement sensible au fond en dépit de l'apparence qu'elle veut donner et de l'implacabilité qu'elle affiche.

— Je savais. Elle te plaît, elle plaît à tous les hommes qui la rencontrent.

Turan se tut quelques instants. Un voile en lui venait de se distendre, de caresser en transparence quelque chose de tenu et précieux à la fois.

— Mais te souviens-tu ? C'est toi-même qui m'as dit qu'elle est inaccessible et... bien protégée.

— Qui sait ? Toute femme peut voir son cœur chavirer, même elle.

— Une *ha-mazan* ? Toi aussi ? lança-t-il sans réfléchir.

— Moi surtout.

Et elle détourna la tête, faisant semblant de s'intéresser au

paysage sur sa gauche. Sa main sur la cuisse avait frémi. Il se repentait.

— Mais vous les *ha-mazan*, si j'ai bien compris vous ne pouvez pas prendre époux avant douze ans à servir, c'est cela ?

— Ne pas avoir d'époux, ce n'est pas grave. Non, surtout, on n'a pas le droit de tomber enceinte. Donc... pas de tendresse. Servir, tuer, chevaucher, ça oui ! Mais aimer, jamais ! Sauf si on est comme Tiushpa et Molpadia.

— En Colchide, une telle situation serait très mal vue, condamnée même. Chez vous, tout le monde s'en accommode.

— Et alors ? Où est le mal ?

— Non, non... rien, s'empressa-t-il un peu penaud.

— Entre femmes, la tendresse est parfois plus facile, plus naturelle. Et certaines s'aiment. C'est ainsi. Mais d'autres préféreraient autre chose.

Turan sentit qu'il avait abordé un sujet délicat, qui menaçait de les mettre tous deux mal à l'aise. Il voulut diverger.

— Il y a une chose, entre autres, qui m'étonne chez les *ha-mazan*. Vous montez à cru, n'enfilez pas de pantalon. Pourquoi n'arrangez-vous pas une petite couverture, un tapis sur le dos de votre monture ? J'en ai vu chez certains cavaliers, mais vous aucune. Pourtant cela serait plus confortable, non ?

— Ah ! ah ! rit-elle et il en fut content. Tu l'ignores ?

— Ben... oui.

— Alors imagine ! Un cheval lancé au galop, la main passée dans sa crinière tressée, comme une chevelure douce, penchée sur l'encolure, tressautant avec lui, sentant son échine, son corps transpirer, frotter ses cuisses nues à ses flancs, glisser sur lui, ressentir le plaisir monter en même temps que l'excitation du galop et du combat, serrer, s'ouvrir, s'enfoncer un peu plus, se refermer, se redresser cheveux dans le vent, bander son arc et son corps et lâcher sa flèche au moment ultime et fatal ! Voilà pourquoi une *ha-mazan* voudra toujours avoir le contact charnel avec sa monture. Vous les hommes, vous ne pouvez pas comprendre.

Elle riait, une pause dans sa mélancolie. À sa droite, Turan sentait qu'elle se forçait un peu. Que dire ? Rentrer dans ce jeu cruel qui avait perdu Meotsnebe ? Mais An-thamara n'était pas Meotsnebe. Ce n'était pas une princesse rêveuse enfermée dans son palais et ses illusions chimériques qu'entretenaient si bien les fables et les aèdes inconséquents. Elle était une *ha-mazan*, une guerrière, une femme capable de tuer, de lutter. Et lui n'était plus rien, juste une enveloppe qui traînait ses chaînes de réprouvé et de... vagabond. L'image de Thargelia s'invita aussi. Meotsnebe, Thargelia, An-tiushpa, comme les trois pointes d'un triangle vide. Le vide de sa vie, les frontières réfractaires de son existence. Le retour décevant en Colchide n'avait fait qu'amplifier sa vacuité de mortel. Il passait désormais, ne cherchait plus rien, n'espérait plus rien. Il était là à chevaucher au milieu d'une troupe d'un peuple dont il ignorait tout encore quelques mois auparavant, engagé dans une aventure qui ne le concernait pas, obscur parmi les ombres mouvantes.

Et pourtant, son pouvoir de nuisance n'était pas totalement anéanti. An-tiushpa était peut-être inaccessible et il se sentait vrillé de quelques frissons en songeant à ce que Molpadia lui ferait subir si elle avait le moindre soupçon, mais sa sœur ? Elle était comme un fruit mûr et charnu, sur le point de tomber de l'arbre... ou du cheval dans le cas présent. Quelques mots, quelques gestes savamment suspendus, des silences complices... Oui, l'instinct fourvoyeur continuait à rôder en lui. Que risquait-il ? D'être écorché vif par celles-là mêmes qu'il avait envie d'avilir ? La définitive et juste sanction qu'il aurait dû subir au premier jour ?

— As-tu jamais vraiment aimé une femme, Maltvai ? lui demanda brusquement An-thamara, en colche.

La question, brutale, le cloua comme une flèche en pleine gorge, suffocante. Rire, sourire, mentir... Ou bien, avouer. Elle le regardait, yeux dans les yeux, espoir et sort jetés. Comme si le sang s'épanchait de la blessure, et sa monture partant au trot sous l'ordre inconscient de son talon, il répondit sans timbre, en kimiri :

— Suis-je simplement au fond digne d'être aimé ? J'en doute.

Le cheval s'éloigna avec son cavalier, elle resta seule au milieu du chemin et de l'immense troupe, terriblement malheureuse.

L'avant-garde de Panti-aris avait atteint la limite extrême vers l'ouest de l'Urartu, là où la rivière Teleboas faisait un brusque coude vers le midi pour aller un peu plus loin mêler ses eaux à l'Arzantias et devenir le formidable Purattu, le fleuve qui traversait l'Assyrie, les déserts brûlants d'Arabie, l'antique contrée de Sumer jusqu'à un océan inconnu. L'Assyrie, ses principautés vassales plus exactement, commençait à partir de ce confluent, et peu après la puissante cité de Meliddu, verrou au croisement de tous les axes, clé entre les hauts plateaux et les immenses plaines méridionales.

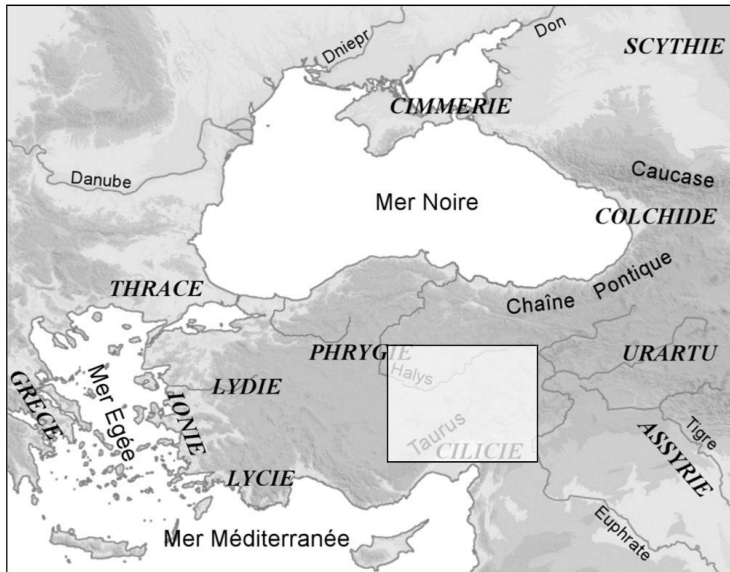
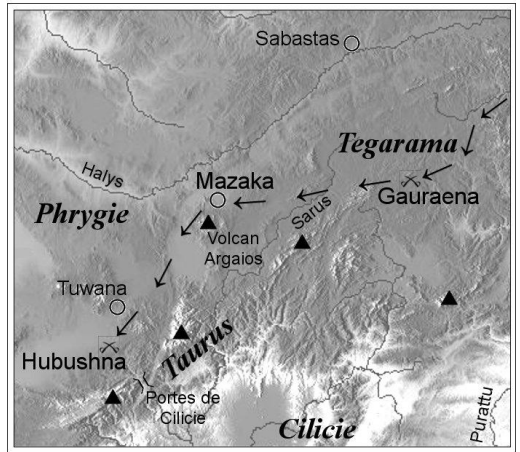
La Phrygie, le pays des Brugi, était encore à quelques jours de cheval vers l'occident, passée la région incertaine, marche mal contrôlée, quasi vide d'hommes, qui s'étendait au-delà du Teleboas jusqu'à une dernière ligne de relief confus. Quant au Themis-kura au long de la Mer Sombre, si à vol d'oiseau il était moins loin que Gordion, dans la direction nord-ouest, l'atteindre d'ici serait chose périlleuse, à franchir des montagnes sauvages et escarpées, des gorges que même une chèvre n'escaladait pas, des chemins jamais foulés. À ce point s'arrêtaient les souvenirs de voyage et connaissances de Turan. On devait dès lors se fier aux informations livrées par le gouverneur d'Altinchan et celles relevées par les éclaireurs.

En cette époque de printemps bien entamé, le Teleboas opposait un obstacle important qu'il leur fallait franchir. Nourri de la fonte des abondantes neiges hivernales, il roulait un flot tumultueux et glacé. Un gué, tranquille en une saison plus calme, fut trouvé à une journée de marche en aval. Les escadrons de sapeurs travaillèrent d'arrache-pied pour l'aménager, araser en partie la berge d'atterrissage et surtout sécuriser le passage pour les chariots que le moindre écart mettrait à la merci d'être irrémédiablement emportés par le courant. Les bœufs de trait refusaient de s'engager. Chaque traversée se révéla être une haute et dangereuse lutte. Vingt

véhicules furent perdus, qui allèrent se fracasser avec leurs attelages sur une avancée rocheuse en aval et furent aspirés par les tourbillons. Il fallut deux jours pour que toute la colonne ait franchi la rivière.

Cette expérience incita An-tiushpa et son état-major à modifier légèrement leur plan initial. Celui-ci prévoyait de tendre au plus direct, au plus court, plein ouest, vers Angora, Gordion et le cœur de la Phrygie, avec une option pour bifurquer au nord vers le Themis-kura. Mais cela impliquait qu'ils coupent par deux fois le grand fleuve Halys, également en crue des fontes printanières, dans un environnement inconnu, peut-être lieux idéaux d'embuscades ennemies. En déviant quelque peu vers le sud-ouest, il ne serait alors plus nécessaire de le franchir, juste de le longer sur sa rive droite et de remonter ensuite après son ample boucle, à partir d'une cité appelée Mazaka, aux dires du gouverneur urartéen. Ce plan fut finalement adopté, en dépit de l'opposition de Panti-aris qui n'avait comme argument que son instinct de nomade habitué à foncer droit.

Ce fut trois jours plus tard, alors que l'avant-garde voyait s'ouvrir devant elle les vastes horizons tabulaires du Tegarama, que les éclaireurs signalèrent la première présence de troupes ennemies.



CHAPITRE XIV

Batailles

Tegarama (actuelle région de la rivière Tohma en Cappadoce), marche-frontière du royaume de Phrygie, en l'an 678 avant l'ère chrétienne, 27^{ème} année du règne de Midas III.

Les premières escarmouches ne tardèrent pas. Un village occupait le sommet d'un tertre, basses constructions de terre et de pierres sèches, en bordure d'un petit bassin cultivé. Un escadron d'avant-garde de la bannière du Renard l'investit à la surprise du matin. Les habitants fuyant tentèrent de se réfugier dans une tour de guet qui dominait le paysage derrière un rempart élevé, un fort. Les défenseurs firent voler les flèches sur les assaillants qui se maintinrent prudemment en retrait. Ceux-ci visitèrent toutes les maisons du village, pauvres et au butin bien maigre. Ceux qui n'avaient pu fuir furent regroupés à l'extérieur, terrorisés.

Le capitaine Kimiri envoya demander des renforts à sa bannière. Deux autres escadrons d'appui apparurent au milieu de la journée. Du bois et de la paille trouvée dans une sorte de grange furent amenés en grande quantité à proximité du retranchement. À la faveur de la nuit, une nuit sans lune et très noire, les cavaliers démontés s'activèrent à entasser le combustible à la porte du rempart. Des sapeurs attaquèrent au pic au pied de l'enceinte en pierre sèche. Bientôt des pans tombèrent, non sans blesser quelques assaillants. Des flammes montèrent et mordirent la lourde porte du fort. Des feux brûlaient dans un camp établi non loin.

Au matin, aux premières lueurs, tout autour, les archers Kimiri, dont le puissant arc composite portait jusqu'à trois cents mètres, davantage que celui des assiégés, étaient en place, en deux rangs face à l'entrée. Le bûcher avait bien travaillé, l'accès ne tarderait

pas à s'abattre. Autour, des sapeurs achevaient les soutènements. Au-dessus, sur le rempart, les traits pleuvaient sur le moindre défenseur qui avançait la tête. À l'opposé, près d'un angle, un pan entier de mur avait fini de s'écrouler. Le portail à son tour s'effondra dans les flammes.

Une heure plus tard, la garnison phrygienne était détruite, les cadavres s'amoncelaient, une centaine peut-être, criblés de flèches, transpercés à coup d'*akinakès*. Ceux réfugiés dans la tour furent les derniers à succomber, parmi eux leur officier. Les Kimiri ne déplorèrent qu'une dizaine de morts et blessés. Les armes furent récupérées, du butin emmené. Le fort et le village furent incendiés, méthodiquement. Seule une maison écartée fut épargnée, dans laquelle tout le grain et les vivres qui avaient été saisis furent entassés. Un peloton d'intendance viendrait en prendre chargement plus tard. Les prisonniers furent peu nombreux, seulement quatre, et traînés attachés à la queue de chevaux. Les habitants qui étaient restés à l'écart de l'attaque furent libérés et s'enfuirent à pied dans la campagne. Les femmes en dernier, avec force râles en elles, depuis des mois inassouvis. On n'était plus en Urartu, plus en pays neutre.

Les prisonniers furent peu utiles. Ils parlaient une langue qui, même si elle avait des traits communs avec celle des Brugi, s'en distinguait suffisamment pour que Turan eût du mal à les comprendre. Ils étaient, et le village avec eux, Mushki. Un peuple cousin des Phrygiens auxquels ils avaient lié leur destin. Originaires ensemble du continent occidental, ils s'étaient mis en marche il y avait bien longtemps. Ils avaient passé le détroit séparant la Grande Mer de la Mer Sombre, y détruisant au passage une antique cité sur ses rives, puis, toujours alliés, avaient anéanti le puissant empire hittite. Les Brugi s'étaient fixés sur ses ruines, au cœur même, ce qui était maintenant la Phrygie, tandis que les Mushki eux trouvaient place dans une région côtière au nord-ouest, la future Mysie. Ils y avaient prospéré plusieurs siècles avant qu'une série de catastrophes les contraigne à chercher d'autres territoires. Midas, le monarque phrygien, les avait alors pris à son service et installés dans cette région du Tegarama, vaste zone qui avait été totalement

ravagée et était devenue un désert humain trente ans auparavant suite à des attaques répétées de nomades. Depuis, ils y avaient multiplié les implantations, comme colons-soldats.

Turan comprit que les Mushki étaient informés que de nouveaux barbares allaient surgir et les attaquer. Le village n'avait pas été évacué, impossible de saisir pourquoi. En revanche, ils révélèrent que les contingents s'étaient regroupés et organisés, à deux journées de marche au sud, près d'un lieu appelé Gauraena. Ce que devaient confirmer le lendemain des éclaireurs envoyés dans cette direction.

L'estimation des forces ennemies divergeait. L'officier qui les avait aperçues vers l'est évoquait l'équivalent de deux bannières, pour l'essentiel des hommes à pied, équipés de lances et de boucliers, dissociés en trois ensembles. En revanche, celui qui menait une patrouille côté opposé, à l'ouest, parlait lui de seulement dix escadrons groupés autour d'un corps de cavalerie et de quelques chars de combat. Il avait d'ailleurs failli se faire accrocher par une troupe embusquée. Quant au terrain, il s'agissait d'une étroite vallée plate et herbeuse, avec une petite rivière et une montagne moyenne en arrière-plan. Au fond, un village protégé par une enceinte. D'autres escouades furent envoyées, qui signalèrent des mouvements de l'ouest.

An-tiushpa et ses chefs se réunirent sous sa tente. Ils arrêtaient un plan. Le temps resterait sec. Ils partiraient ce soir même pour attaquer les troupes à pied côté est, avec trois bannières, une suivrait derrière en réserve et la dernière laissée en garde avec l'intendance et prête à s'interposer face à un mouvement contournant qui viendrait de l'ouest. Chaque cavalier n'emporterait qu'une seule remonte. Le chemin ayant été soigneusement reconnu et ne présentant pas de danger particulier, un plateau dénudé, ils parcourraient les deux tiers de la distance cette nuit, stationnant ensuite sans bruit jusqu'au lever du jour à moins d'une demi-heure de chevauchée des ennemis. L'attaque serait lancée à l'aube pointante.

Chaque escadron, chaque combattant se préparèrent. Les équipements et tenues de guerre furent passés. Après un dernier repas, chaud et roboratif, chaque cavalier tenant à la longe sa bête de remonte, les pelotons se mirent un à un au trot. Le soir tombait, bientôt l'obscurité serait d'encre. Ils progressèrent ainsi pendant quatre heures avant de stopper et de prendre la position d'attente. Des éclaireurs étaient partis sur tous les flancs, pour s'assurer qu'aucun ennemi nocturne ne hantât le secteur. Tout se faisait dans un silence impressionnant. Pas un mot, tout juste quelques chuchotements. Et quelques cris d'animaux, d'oiseaux, des messages.

Aux premières lueurs de l'aube, les cavaliers enfourchèrent leurs montures et prirent le trot. Ils dévalèrent un vallon qui se raccordait plus loin sur la vallée principale. De la poussière commença à s'élever, encore indistincte du halo matinal. La tactique était de concentrer l'attaque sur le groupe le plus isolé à l'est, qui refluerait et mettrait la confusion vers le second au centre et bloquerait toute intervention de secours du troisième. À moins qu'il ne se laisse hacher sur place.

L'honneur de l'assaut était dévolu à la bannière du Léopard de Senjuk. Puis suivrait celle du Vent, la bannière royale, commandée en personne par An-tiushpa en tête avec ses cinq escadrons *hamazan*. La dernière fauchée serait l'œuvre de la bannière de l'Aigle de Matiani. Quant à celle du Loup, elle resterait en réserve, sur le plateau, en vue, prête à intervenir selon l'évolution des choses. Les chevaux de remonte avaient été parqués et laissés sous la garde de deux escadrons spécialisés.

Le porte-enseigne du Léopard parut en avant, débouchant du vallon. Le trot derrière s'accéléra. Les manches à air s'élevèrent, enfournant le vent qui avait la bonne idée de souffler d'orient, claquant leurs queues de cuir et plaques de bronze, dans un vacarme croissant. À moins de cinq stades¹², les Mushki s'affolèrent. Ils étaient empêtrés dans leur bivouac. Tant bien que mal, plusieurs

¹² Stade : mesure grecque antique de distance, valant 184 m.

lignes de fantassins, bouclier sur le côté et lance en avant, prirent position pour recevoir la charge. Derrière, cela courait dans tous les sens, les ordres et les cris fusaient. Déjà, les plus éloignés s'enfuyaient en direction du second rassemblement, plus étoffé, près du village.

Comme des vagues, chaque escadron déferla. Chaque flèche ou presque atteignait une cible. Quand toute la bannière du Léopard eut dépassé le premier groupe, elle se reforma et assaillit impitoyablement tous ceux qui fuyaient sans plus chercher à se protéger. Le carnage fut tragique. Ce fut alors à la bannière du Vent de s'élancer, sans se soucier d'achever le travail d'anéantissement du premier corps. Elle s'attaqua au second, le plus consistant, qui prenait appui sur l'enceinte du village d'un côté et avait eu le temps de se mettre en position de défense en quinconce, n'offrant qu'un seul flanc où les soldats étaient fermement campés. Juste derrière, sur une légère hauteur, deux grosses compagnies d'archers à pied étaient en place, le vrai danger. Le soleil était encore rasant du levant, il les éblouissait.

An-tiushpa portait sa cotte doublée de soie et ses insignes d'or, le torque de commandement et la ceinture de royauté d'Ishpoltis. Elle modifia instantanément ses plans et donna les ordres. Avec ses trois premiers escadrons *ha-mazan*, elle se déporta vers la gauche, vers le village, déploya ses guerrières en ligne à un demi-stade des Mushki qui attendaient l'assaut. Mais surtout, elles étaient maintenant à double distance des archers en face, à la limite de portée de leurs flèches. Mais les arcs Kimiri étaient supérieurs. Les *ha-mazan* stoppèrent, prirent bien leurs appuis et, au commandement, décochèrent en un mouvement coordonné presque parfait. Six volées de trois cents traits eurent raison des tireurs ennemis dont les ripostes furent impuissantes. En trois minutes, deux cents Mushki gisaient transpercés, morts ou blessés. Les volées suivantes abattirent plusieurs blocs de fantassins, malgré les boucliers. Pendant ce temps, le reste de sa bannière s'attaquait selon la tactique classique aux combattants de rive, au galop et à coup de flèches décochées à courre, sans chercher le contact.

Les survivants de ce deuxième corps s'écrasaient contre l'enceinte du village, tentant de pénétrer par les étroites portes pour se mettre en sécurité. An-tiushpa fit serrer les arcs, dégainer les *akinakès* et lança ses *ha-mazan* faucheuses en pleine mêlée. Sur des soldats en perdition le massacre fut effroyable. Elles traversèrent de part en part. L'ensemble de la bannière du Vent se reforma derrière, n'ayant subi quasiment aucune perte. Celle de l'Aigle terminerait le travail.

Il restait le troisième corps qui s'apercevait au loin, en train de se débander au vu de la tournure de la bataille. Complétés de trois escadrons de la bannière du Léopard qui les avaient rejoints, An-tiushpa lança le galop, la pure furia, l'ivresse absolue du combat, l'hallali. Les malheureux Mushki furent décimés, à coups de flèche, d'épée, de fronde même, voire de poignard pour certains qui avaient cru avoir raison de deux archères en faisant trébucher leurs chevaux.

An-thamara et Molpadia étaient côte à côte quand leurs montures avaient été abattues à coups de javelot bien ajustés. Elles avaient sauté à terre avant même d'être projetées. L'*akinakès* et le fouet de Molpadia avaient tenu en respect trois agresseurs, en dépit de leurs lances. Quant à An-thamara, elle avait reçu sur le dos un soldat, heureusement désarmé. Un second la menaçait d'une épée. D'un furieux basculement d'épaule et roulant sur le sol elle avait pris le dessus sur le premier et d'un geste vif, saisissant le poignard à sa botte, lui avait tranché la gorge. Le second s'était précipité, son arme la manquant de peu et s'était empalé sur la lame ensanglantée qu'elle relevait. Quatre *ha-mazan* les avaient ensuite dégagées et montées en croupe.

Au plus fort des combats, sur le plateau, Arpo-kshaya, le chef de la bannière du Loup laissée en réserve, avait anticipé des mouvements provenant de l'ouest. Les gardes avancés placés sur son aile droite étaient venus le prévenir qu'une dizaine d'escadrons de cavalerie et des véhicules se portaient au secours des fantassins en train de se faire laminer. An-tiushpa, son *atabeg*, était au cœur de la mêlée, impossible de communiquer avec elle. Il avait alors

pris l'initiative de leur couper la route et de simuler une attaque de flanc. Il avait fait dévaler les pentes à ses cavaliers avec une telle impétuosité et déploiement que les Mushki surpris avaient tourné bride en dépit des ordres de leurs officiers et s'étaient échappés à contre-chemin, abandonnant dans leur fuite plusieurs chars de combat. Les autres avaient bien été obligés de suivre pour ne pas être écrasés. Ainsi avait avorté la tentative de secours.

Le reste de la bataille ne fut plus qu'abattage et achèvement des blessés. Les cadavres, dépouillés, pourriraient vite sur le champ et, sous deux jours, l'odeur deviendrait tellement intolérable que même la terre en resterait longtemps imprégnée. Dans la steppe, quand un peuple en attaquait un autre, les ennemis saisis étaient un butin, étaient emmenés et réduits en esclavage. Ainsi les Scythes vaincus par les Kimiri l'été précédent. Mais ici, faire des prisonniers, hormis quelques-uns pour les interroger, n'avait aucun intérêt et aurait constitué une entrave à leur progression, sans même parler de les nourrir. Seuls ceux qui avaient trouvé refuge à l'intérieur de l'enceinte du village étaient pour l'heure saufs, ainsi que quelques rares qui avaient pu s'échapper vers l'ouest ou se cacher dans la végétation. Au total, d'après les calculs macabres, les pertes des Mushki s'élevaient à environ deux mille hommes, vingt chars, cent chevaux et un important armement. Une grande et belle victoire. La première, ou la seconde si on considérait comme telle la facile prise du fort deux jours auparavant.

La question qui se posait maintenant à An-tiushpa et son état-major était de savoir s'il convenait de prendre Gauraena, d'un faible intérêt stratégique, mais oublier des ennemis derrière soi, même très affaiblis, n'était jamais une très bonne chose, ou bien s'il valait mieux poursuivre les escadrons ennemis qui avaient reflué vers l'ouest, sans laisser le temps aux Phrygiens de reconstituer une armée et mobiliser en nombre.

Deux officiers prisonniers parlèrent et livrèrent des renseignements précieux. Le roi Midas se trouvait avec une toute petite troupe dans la cité de Mazaka, à quatre jours de chevauchée. Il ne serait peut-être même pas besoin d'aller jusqu'à Gordion pour

le débusquer et le châtier ! Le soleil était au zénith, midi à peine passé. An-tiushpa hésita à faire reprendre la piste sans plus attendre. Ses chefs de bannière la convinquirent que les hommes étaient fourbus, n'avaient pas dormi la nuit précédente et qu'il convenait de leur accorder quelque repos, un bon repas et un peu de délassement après une si belle et si complète victoire. En outre, cela était peut-être un piège, justement les lancer en une poursuite hasardeuse pour mieux les surprendre par des troupes restées dissimulées, alors qu'on n'avait pas encore reconnu le territoire qui s'ouvrait. On fit chercher les bêtes de remonte laissées sur le plateau. Et on envoya des émissaires à Panti-aris pour que sa bannière qui couvrait l'intendance les rejoigne. On était obligé de perdre un jour, mais il eût été trop dangereux de scinder l'armée.

La bataille sitôt terminée, les escadrons et les bannières s'étaient réorganisés et regroupés. On donnait les premiers soins aux blessés. Des fosses, autant de petits kourganes, étaient creusées dans la vallée pour les Kimiri qui y avaient laissé la vie. Le glorieux combattant tombé était inhumé avec son équipement, sa part de butin, un bouclier et des armes prises sur le champ, et une ou plusieurs têtes d'ennemi selon son grade. Le lendemain, au moment de s'ébranler vers de nouveaux dangers, leurs compagnons défileraient à cheval devant les tumulus et leur rendraient un hommage mental, eux qui seraient reçus par les ancêtres, même si leur dépouille ne reposait pas dans la steppe.

La halte fut reformée. La bannière du Loup se fixa en avant-garde, à deux heures de marche du village à l'ouest, à l'entrée de la vallée. Les autres furent échelonnées ensuite au long. Deux escadrons furent maintenus en garde active aux portes de Gauraena, pour prévenir toute tentative de sortie des Mushki retranchés. Avant d'abandonner les lieux, on tenterait de l'incendier à l'aide de flèches enflammées et de tireurs postés sur des hunes et des mâts que des sapeurs étaient en train de tailler en abattant de grands arbres au fût bien rectiligne. Le soir était arrivé, personne n'avait mangé depuis la veille, hormis le morceau de viande séchée réglementaire que chacun emportait glissé dans son dos. Les chariots d'intendance n'étaient pas attendus avant au mieux le

lendemain midi. Les chevaux eux étaient plus favorisés, trouvant de bons herbages dans les prairies humides au long de la rivière. Les bivouacs étaient sommaires, les feux maigres, les corps fatigués.

Turan n'avait pas participé aux combats. Il avait été laissé en arrière avec les escadrons chargés de surveiller les remontes. Lorsqu'ils avaient rejoint le village, le spectacle qu'il avait découvert de la bordure du plateau en plongeant dans la vallée l'avait remué. Ce n'était plus les manœuvres joyeuses de Colchide, pas davantage l'étonnante simulation nocturne d'Altinchan ou la confrontation tendue sous les murs de Menuashe. Non, là on était en plein dans la guerre, dans la réalité d'une bataille, dans la mort à grande échelle.

D'en haut, ce n'étaient que cadavres disséminés, comme abattus par quelque dieu enragé. Des milliers de corps abandonnés, anonymes, qui ne nourriraient aucune légende, si ce n'est celle collective des vainqueurs, juste les charognards et la terre indifférente au sang. Des individus misérables dans leur vie, et plus misérables encore dans leur mort. Des vies fauchées en holocauste à un crime dont ils n'étaient pas responsables. La terreur comme justice. Il eut la nausée, personne ne s'en aperçut. An-tiushpa était la responsable de ce massacre, froide et méthodique, sans autre sentiment qu'accomplir le serment à Targitaos, ce monstrueux engagement.

Mais cette mort tangible et copieuse comme les grains après une récolte faste, qui s'étalait sans faux-semblant sous ses yeux, était-elle pire au fond que l'esclavage inhumain et les déportations en grand que pratiquaient par exemple les Assyriens et qu'il avait vus à l'œuvre ? Était-elle pire d'être immédiate, de ne pas faire souffrir plus outre ? La vengeance était-elle plus damnable que le dessein politique de monarques qui ne rêvaient que territoires et tributs sans fin ? Il aurait voulu être ailleurs, n'avoir pas vu. Il rejeta toute analyse, tout recul, se persuada qu'il ne resterait que l'émotion. Il les abandonnerait dès que l'occasion s'en présenterait.

En fin d'après-midi, parvenu dans la vallée, il dut rejoindre son peloton au sein de la bannière du Vent. Ses camarades étaient plongés dans la tristesse. Le porte-enseigne, celui avec lequel il avait le plus tissé amitié et que tous appréciaient pour son humeur sémillante, était mort, d'un coup de javelot dans le dos. À proximité, les escadrons *ha-mazan* étaient au contraire joyeux. Autour des feux, les rires et les récits allaient bon train. Chacune de raconter ses propres exploits, de mimer, de se gausser. Comme un arc trop tendu brutalement relâché.

Plus loin, bien en vue des sentinelles placées sur l'enceinte du village, une aire d'entraînement improvisée avait été établie. Des cadavres d'officiers ennemis en cuirasse de bronze mais sans tête et maintenus par les épaules sur des piquets servaient de cibles aux archères. Un concours, avec tir à cinquante pas. Turan s'arrêta un instant pour observer. Même en ce moment, l'instinct meurtrier restait intact. Il ne l'entendit pas approcher dans son dos.

— Alors Turan, tu as vu ! Nous avons emporté une magnifique victoire aujourd'hui. Sans presque de pertes de notre côté. Nous pouvons être satisfaits. Je suis fier de notre peuple, de nos hommes, de mes *ha-mazan* !

Il se retourna. An-tiushpa était rayonnante. Elle était toujours en tenue de combat, avec le torque et la ceinture d'or éclatant à la lumière qui devenait rasante. Ses cheveux étaient tressés, comme une crinière de cheval.

— Oui, magnifique victoire, répondit-il désabusé. Des milliers de morts.

— C'est la guerre. Nous aurons sous peu la peau de ce Midas. Nous aurons alors rempli notre serment. Enfin, une partie. Il nous restera encore à traquer l'autre, le renégat.

Trois *ha-mazan* concouraient sur les cibles, guettant le regard d'approbation de leur chef.

— Oui, je suis fière d’elles. Très fière même. Dans la plupart des peuples, les femmes sont considérées comme des esclaves. Chez nous, elles sont l’élite. Regarde !

— Les femmes massacrent aussi bien que des hommes. Oui.

— Et puis, je suis spécialement fière aujourd’hui d’une en particulier, An-thamara, ma sœur. Elle s’est conduite avec beaucoup de courage, c’est une vraie *ha-mazan*. Elle doutait d’en être une, s’imaginait je ne sais quels rêves charnels. Elle est une digne Kimiri, une digne descendante de Tomiris.

À cet instant, une archère tira et manqua complètement la cible. On vit la flèche partir à gauche, ne pas même rebondir ni tinter sur le bronze de la cuirasse.

— Ah ! Maladroite ! ne put s’empêcher de lâcher An-tiushpa.

Et de repousser avec dédain la fautive, attraper son propre arc dans son dos et une flèche dans le carquois, armer en bandant et fixer avec soin la corde, tester d’une pichenette sa tension, se mettre en position, en gauchère qu’elle était, calant bien ses pieds, levant puis abaissant l’arc d’un mouvement vif et décochant presque instantanément. On aurait dit qu’elle n’avait même pas visé. Le trait décrivit une légère courbe et alla se fiche en pleine cible, au niveau du bas-ventre, sous la cuirasse. Des « oh » admiratifs s’élevèrent.

— Face à un ennemi à pied en cotte bardée, visez la tête. Et s’il n’en a plus ou qu’il porte un casque, visez le sexe. Les deux parties vitales d’un homme !

An-tiushpa ne regardait personne, elle savourait. Elle encocha à nouveau et, en un éclair, planta une seconde flèche à deux doigts de la première. Turan saisit l’œil narquois de Molpadia qui l’observait. Il était à la fois subjugué et horrifié. Tant d’implacabilité et d’absolu chez cette femme ! Existait-il un homme qui pût la faire choir ?

Elle l’avait laissé sans plus de manières. Il était en proie à des

pensées et des sentiments confus. Il revint vers les bivouacs de la bannière du Vent. Il passait au milieu d'un escadron *ha-mazan*. Autour du feu, quelques-unes se racontaient encore et encore les exploits du matin. Il stoppa, tendit l'oreille, il était question d'An-thamara et de la façon dont elle s'était débarrassée de plusieurs agresseurs et de son courage. Il comprenait mieux les paroles d'An-tiushpa. Et dire qu'il la croyait différente des autres ! Il fallait qu'il la trouve, la vainque, la corrompe !

Il la chercha longtemps, elle n'était nulle part. Il était sur le point de renoncer lorsqu'il eut l'idée d'aller voir vers la rivière. Il prit un sentier tout piétiné où se croisaient ceux qui s'y rendaient pour boire ou puiser de l'eau. Là il la vit, presque au bord, sur le côté, indifférente à ceux qui s'abreuvaient ou se lavaient à proximité, perdue quelque part. Le soir finissait de tomber. Il s'approcha d'elle, tout juste leva-t-elle les yeux sur lui, sans expression. Il s'assit dans l'herbe. D'un coup, il se sentit désarmé et oublier sa résolution. Elle était en simple tunique, ses jambes courtaudes étendues. Elle ne manifestait rien, amorphe.

— J'ai entendu raconter que tu as fait montre d'un grand courage dans la bataille, finit-il par dire.

— Il paraît.

— Et que même An-tiushpa est très fière de toi. Je peux l'attester, elle me l'a dit personnellement il y a moins d'une heure.

— Ah ! Vraiment ?

— Oui, je t'assure. Elle a dit, mot pour mot : « An-thamara s'est conduite avec beaucoup de courage, c'est une vraie *ha-mazan* ».

— Oui, je suis une *ha-mazan*. Preuve que notre entraînement nous conditionne et que dans le feu du combat et de la frénésie, même moi je deviens une autre femme.

— On dirait que cela te désole ? s'entendit-il la sonder.

— Va savoir ?

Il aperçut une estafilade sur sa cuisse droite.

— Tu es blessée ?

— Ah ! Ça ? Non, ce n'est rien du tout, une simple entaille. C'est moi-même qui me la suis faite quand j'ai dû tirer mon poignard d'urgence alors que j'étais coincée, répondit-elle d'une voix morne.

— On raconte que tu as tué deux hommes au poignard qui t'avaient mise à bas de ton cheval. C'est vrai ?

— Il semblerait, oui. Les réflexes de survie, sûrement.

— Je ne sais pas moi si j'aurais eu ce courage...

— Ce n'est pas du courage, juste de l'instinct. Le courage, c'est d'affronter sa vie, pas de la subir.

Elle parlait pour elle. Mais c'est à lui qu'elle le disait et c'est lui qui en était touché. Il ne devait pas la laisser s'insinuer en lui, sinon son idée s'étiolerait et il renoncerait, penaud. Il aurait alors perdu le peu d'estime en soi qu'il lui restait.

— Mais pourquoi tous ces morts ? Pourquoi ne laissez-vous pas la vie aux blessés ?

— Demande-le à Tiushpa puisque tu es dans ses pensées...

— Détrompe-toi, je ne l'intéresse pas, je lui suis juste utile.

Pour la première fois, elle le regarda vraiment. Était-il sincère ? Se jouait-il d'elle ? Le soir était complètement tombé, bientôt on n'y verrait plus rien, à peine une faible clarté de lune. Il ne passait maintenant plus personne sur le sentier. Les bruits s'éloignaient, se concentraient au-delà des grands arbres.

— Es-tu d'accord avec cela ? reprit-il. L'autre jour, la bannière du Renard a pris un fort et un village. Les défenseurs ont été tués, cela peut se comprendre. Mais pourquoi les femmes ont-elles été violées ? Elles ne combattaient pas !

— Mais que crois-tu Turan ? Crois-tu possible de garder des mois durant des hommes loin d'assouvir leurs pulsions ? Crois-tu possible de maintenir la discipline d'airain qui est la nôtre sans de telles perspectives, sans butin, sans exultation ? Toi, serais-tu capable de résister ?

Même s'il distinguait mal l'éclat de son visage, sa voix avait abandonné sa maussaderie, montait en timbre, puisait en elle. Bientôt elle vibrerait d'émotion.

— Mais vous les *ha-mazan*, comment pouvez-vous admettre cela ? C'est tout le contraire que vous défendez, enfin... j'avais cru, à Altinchan avec les maraudeurs écorchés vifs.

— Nous femmes sommes justement plus fortes parce que nous pouvons y résister. Mais tu parles des femmes qui ont été forcées dans ce village, elles n'en mourront pas.

— Tu en parles bien facilement, sans compassion...

— Mais cesse de rêver ! Tiushpa a raison, nous sommes là pour accomplir une mission sacrée, c'est notre destin. Ce n'est pas nous qui avons profané les kourganes ! Il n'est pire crime.

— Eux, ils étaient déjà morts... voulut-il tempérer.

— Non ! Ils attendaient de renaître et on leur a enlevé toute vie future ! hurla-t-elle presque.

Elle s'était emportée avec une telle véhémence qu'il en restait abasourdi. Cette croyance était si profondément en elle, et sûrement des autres, qu'elle éclairait tout à coup bien des aspects de leur quête impitoyable, et de leur psychologie. Pour elle, pour Antiushpa, pour les autres, mourir n'était pas grave, dès lors qu'elles pourraient renaître au sortir de leur kourgane inviolé.

— Et puis encore, toi qui t'attendris, que crois-tu qu'il nous arrivera, à Tiushpa la première, à Molpadia, à toutes, même à moi qui suis une mocheté, si on nous prend ? Je vais te le dire : nous serons violées dix fois, cent fois, jusqu'à ce que nos entrailles explosent, lacérées, les seins tranchés, écartelées. Au milieu des ricanements et des râles bestiaux ! Nous, nous n'aurons droit à aucune pitié, parce que nous sommes justement des *ha-mazan*, des femmes libres. Pleureras-tu alors sur mon sort ?

Elle tremblait, sa voix était retombée, faillant de retourner à son accablement, au destin de subir les choses qui la tourmentait. Non, elle n'était pas insensible, indistincte de leur masse. Elle voulait vivre, aimer. Elle attendait sa réponse, ses mots, sa sentence.

— Je crois, oui, lâcha-t-il, sincère.

La nuit était désormais installée, ils ne se distinguaient plus qu'en formes et en odeur. Il mit sa main sur sa cuisse. Il la sentit frémir, mais elle ne la retira pas. Il hésita puis abandonna toute pensée, laissant les sentiments l'envahir.

— Viens, aime-moi, prends-moi tout entière ! murmura-t-elle. Je me fiche des conséquences ou d'être bannie. Aime-moi !

Et elle ne prononça plus un mot, juste le langage du corps. La main de Turan passa sous la tunique, remonta jusqu'aux seins, opulents, bien ronds, pleins de vie, exaltés. Sa bouche rencontra son visage, ses petites dents, sa langue. Un baiser long, de ceux dont il avait perdu le souvenir, ceux de Meotsnebe l'innocente. Elle s'abandonnait totalement à lui, à ses caresses expertes, à ses incitations subtiles. Il la sentit s'ouvrir, la chaleur moite s'emparer d'elle. Sa toison était douce et bouclée, son bouton complice. Ses gémissements retenus montaient peu à peu. Ses ongles s'enfoncèrent dans son dos, puissants comme des serres d'aigle. Son corps musclé se cambrait tel l'arc sous la flèche. Elle sentit la déchirure la pénétrer au cœur des chairs, puis les vagues serrées déferlèrent, chacune plus haute que la précédente, ses vierges rivages submergés. La marée prit lentement possession d'elle, régulière. Elle ne percevait plus rien que le plaisir irrépressible, le tumulte qui l'avait envahi, les ressacs claquants. Une marée inconnue si longtemps désirée, un équinoxe de sa vie. L'acmé l'atteignit dans une lame ultime qui s'étala puis reflua paresseusement. Turan se retira avant que le raz ne l'emporte à son tour, laissant cette plage ruisselante comme un kourgane qu'il n'aurait profané qu'en rêve. Son râle la fit émerger, retrouver souffle de cette apnée de feu et de vie. Les laves d'un volcan ne l'auraient pas happée davantage, refroidissant lentement. Ils ne se voyaient pas. Elle blottit sa tête contre son épaule, il lui caressa les cheveux.

— Pourquoi t'es-tu retiré avant de jouir ? demanda-t-elle au bout

d'un long moment suspendu.

— J'ai voulu que tu puisses renaître, ne pas profaner à jamais ton kourgane. Tu es libre, ton corps t'appartient, je n'en ai été que le visiteur émerveillé. Je n'avais aucun droit de te souiller et te condamner, répondit-il, sa main douce effleurant le sein et le mamelon reconnaissant.

— Alors c'est que tu m'aimes, un peu... N'en dis rien à personne.

Et elle se mit à pleurer sans bruit. Ils n'entendirent pas Molpadia qui s'éloignait furtivement dans la nuit.

Quand parurent enfin les chariots d'intendance, une grande rumeur passa dans les bivouacs. Ils n'avaient rien mangé depuis deux jours, sauf quelques laitages, les organismes étaient affamés. N'eût été la stricte discipline régissant leurs bannières, les lourds véhicules auraient été pillés sur l'heure. Chacun put se rassasier et s'engourdir de contentement. Le jour était trop avancé pour qu'ils partissent avant le lendemain. Cela n'avait pas empêché que soient envoyés loin en avant des éclaireurs, sur la route de Mazaka. Leurs pelotons revenaient peu à peu. Au soir, An-tiushpa et son état-major firent le point. Les informations recueillies étaient concordantes.

Les Mushki cavaliers qui s'étaient dérobés à la bataille avaient fui sans ordre vers l'ouest, abandonnant sur le chemin plusieurs chars endommagés et une grande part de leur propre intendance. Des groupes isolés de fantassins semblaient errer dans la campagne, affolés à la vue du moindre cheval à l'horizon. Aucune troupe organisée n'occupait plus du tout l'espace sur deux jours de chevauchée à la ronde. Était-ce une vraie débandade ou bien un piège destiné à les attirer en pleine nasse d'un dispositif stratégique ?

Les avis convergeaient. Le terrain était dégagé au moins jusqu'à Mazaka. Cette cité semblait constituer le verrou de la Phrygie. En toute logique, c'est là que devrait se concentrer le gros des forces de Midas. Les officiers Mushki capturés avaient affirmé que le roi y était. Cette position était donc à coup sûr la clé. Quant à savoir de

combien d'hommes il y disposait, cela restait pour l'instant la grande inconnue. Mais ils étaient d'accord sur une chose, il ne fallait pas gaspiller le temps. L'effet de surprise initial avait joué, mais c'était maintenant fini. Chaque jour qu'ils perdraient désormais permettrait aux Phrygiens de rameuter des renforts depuis leurs confins les plus éloignés, quitte à dégarnir leurs autres frontières. An-tiushpa regrettait de n'avoir pas eu le loisir de passer alliance avec Rusa d'Urartu et combiner leurs forces.

La seconde nuit fut courte, mais le repos apprécié. Les cavaliers s'ébranlèrent dès l'aube, à cadence de marche rapide. Postés sur l'enceinte, les défenseurs du village virent les mâts se dresser, les chaudrons chauffés remplis de matière inflammable disposés, les archers se préparer. Les nomades ne partiraient pas sans tenter de les incendier. Tout avait été méticuleusement apprêté la veille. Matiani, le chef de la bannière de l'Aigle attendait le dernier ordre. Quand un héraut arriva de la tente d'An-tiushpa et lui transmit le contrordre, il parut dépité. Elle avait changé d'avis et renonçait. Elle ne voulait pas qu'ils perdent de temps avec cet objectif inutile. Les villageois et défenseurs laissés derrière eux n'étaient pas dangereux et elle craignait qu'ils tentent une sortie désespérée qui, à défaut d'être couronnée de succès, n'en mettrait pas moins la confusion dans sa troupe, occasionnerait quelques pertes et retarderait son départ coordonné. Matiani ne pouvait la soupçonner de mansuétude, ses arguments étaient convaincants.

CHAPITRE XV

Imposture

Mazaka (actuelle Kayseri en Cappadoce), royaume de Phrygie, en l'an 678 avant l'ère chrétienne, 27^{ème} année du règne de Midas.

La situation était dramatique. L'armée cimmérienne se trouvait à trois jours de chevauchée de Mazaka. Elle avait, semble-t-il, anéanti ses vassaux Mushki et leurs contingents réunis à Gauraena. Son glacis était tombé. Les renseignements que venaient de rapporter ses observateurs qui avaient eu beaucoup de chance de s'en extirper étaient désastreux. De petits groupes montés excentrés avaient réussi à s'échapper et s'étaient dispersés, dont quelques éléments ne tarderaient pas à venir semer avec eux les nouvelles funestes et créer une confusion supplémentaire. Pour le reste, les Mushki n'existaient plus en tant que force armée. Il n'avait pas besoin de s'enfermer dans sa salle de réflexion et se pencher sur sa carte de bronze pour visualiser en détail ce qui allait se passer.

Fuir, résister, tenter de négocier. Les alternatives classiques avaient-elles un sens avec ces démons ? S'il fuyait vers Gordion, en territoire complètement découvert, il ne faudrait pas deux jours à des cavaliers déterminés pour l'intercepter. Quant à résister, la nouvelle enceinte de Mazaka n'était pas achevée, seuls le palais et ses alentours immédiats étaient sous l'illusoire protection de l'ancienne muraille de terre et de pierre sèche, qu'un ou deux assauts emporteraient sans difficulté. Il ne disposait que de la garnison locale, à peine trois cents hommes. Et Mygdoon qui ne donnait aucune nouvelle ! Il aurait dû le rejoindre déjà depuis longtemps ! Sinon, il avait bien une idée de l'endroit approximatif, vers le nord, à trois ou quatre jours de cheval, où devaient se trouver Khrişpay et ses Themiskurites. Mais trop loin, trop tard. Et puis n'étaient-ce pas eux aussi des Kimiri ? S'il ne doutait pas de

son gendre lui-même, crime commun oblige, qui pouvait dire si ses hommes ne se rallieraient pas finalement à leur peuple premier ? Quant à traiter, la troisième voie, qu'y avait-il à négocier ? Leur chef, une femme qui plus est, fait inconcevable et hors de toute référence, ne combattait pas pour s'emparer de territoires, ni même classiquement piller. Sinon l'Urartu en aurait déjà fait les frais ! Ce n'était même plus la situation vécue trente ans auparavant, de simples raids qui ne visaient pas l'anéantissement, mais juste le plaisir barbare de saccager et terroriser. Non, elle était venue pour une chose, une seule : le châtier, lui, Midas.

Il avait commis une faute majeure lorsqu'il avait donné son accord à Khrishpay qui lui avait affirmé qu'on pouvait impunément récolter de l'or de l'autre côté de la Mer Sombre. Qu'il suffisait de le puiser dans des tombeaux semés dans la steppe et que personne ne défendait. Il croyait ne prendre aucun risque, juste celui de perdre quelque navire. Il s'était départi de son habituelle prudence, avait fait confiance. On ne l'y reprendrait pas. Mais il devait décider, là, maintenant ! Oui, que pourrait-il y avoir à négocier ? Sa tête ? C'est Mygdoon qui serait content. Il aimait certes son peuple, la Phrygie, le royaume qu'il avait réussi à relever et faire respecter, l'idée même de sa grandeur. Mais tout tenait par lui. Sans lui, tout s'effondrerait. Et puis sa tête, si laide fût-elle devenue, son corps si affligé de rhumatismes, il y était attaché en dépit de tout. Et son sacrifice serait-il suffisant pour apaiser cette démonsse ? Khrishpay lui avait dit qu'une telle vengeance ne s'éteignait qu'avec l'ensemble de la lignée. Il n'avait même pas eu le réflexe d'aller consulter Cybèle, de recueillir son oracle ! C'était peut-être elle en réalité, leur déesse tutélaire, qui le punissait de tous ses sacrilèges, de sa tiédeur incroyante envers elle ? Si, par extraordinaire, il en réchappait, alors il lui ferait élever à Pessinous un nouveau temple, le plus beau que la Terre n'ait jamais vu. Il lui adressa une supplique silencieuse.

Il se ressaisit, sortit dans le jardin pour réfléchir sous les auspices du grand ciel. Les arbres et arbustes fruitiers reprenaient vigueur et arboraient leurs premiers bourgeons printaniers. Au loin, majestueux, le volcan Argaios, calotté de neige, semblait lui

dire : « Courage, le feu brûle encore en toi sous ta tête chenue ! » Son chambellan apparut. Un cavalier écumanant venait d'arriver des Portes de Cilicie, d'Assyrie, porteur d'un message urgent. Midas indiqua qu'il le recevrait dans le jardin, seul.

Mygdoon était en rage. Ses troupes avançaient comme des escargots ! Il n'avait comme cavalerie que ses chars de combat et ne pouvait prendre le risque de les envoyer trop en avant, de les dissocier du gros de ses forces... de ses lambins de fantassins ! Cela faisait quatre jours qu'ils étaient en marche forcée pour gagner la région de Mazaka. Pourtant le positionnement initial, sur la route nord était logique, la plus directe depuis l'Urartu septentrional et sa forteresse d'Altinchan. Mais les ennemis avaient bifurqué vers leur sud-ouest, vers le Tegarama. Cherchaient-ils à l'éviter, ou bien était-ce la barrière du Halys devant eux qui les obligeait à se dévier ?

Midas lui envoyait message sur message, le sommant de venir couvrir Mazaka. Il n'y répondait pas. Et puis la cité était indéfendable, au milieu de la plaine, le terrain de prédilection des cavaliers. Il avait décidé, seul, sans lui en référer, de se positionner en retrait, derrière la protection du Halys, gros de la fonte dans tout son bassin et son pourtour montagneux, pour tenir le cœur de la Phrygie. Il défendrait la route de Gordion. Et si Midas s'entêtait dans Mazaka, tant pis pour lui. Quand il serait enfin bien en place, il l'informerait. Pas avant.

Après son entrevue à Angora, Khrishpay était retourné au Themis-kura où il avait passé toute la fin de l'hiver. Le dernier message de Midas, s'il ne l'avait pas surpris sur le fond, à savoir l'arrivée de l'armée de Themiris qu'il espérait, était toutefois alarmant. Il signifiait que les Cimmériens s'étaient ébranlés presque immédiatement, en pleine saison froide. Ils avaient dû profiter du détroit gelé pour traverser, cheminer le long de la Mer Sombre, route en principe impraticable à une troupe nombreuse, transiter alors par la tranquille Colchide et monter par les gorges et les montagnes de l'Urartu encore prises par la neige et le froid glacial. Sinopis, à l'époque, aurait agi avec la même promptitude et

détermination. Par-devers lui, il pensait : « Midas va être balayé, et ce matamore de Mygdoon va voir ce que sont de vrais combattants, pas des paysans ! » Mais il était, par la force des choses, solidaire et inclus dans leur sort. Ne l'avait-il pas expressément souhaité ? Cela faisait vingt-cinq ans qu'il attendait cette occasion, son crépuscule, son apothéose. Sauf que son millier d'hommes, ses cavaliers de deuxième génération n'avaient plus grand-chose, objectivement, à voir avec leurs aînés. Ils n'étaient plus que des pillards de seconde zone, dont les cibles étaient les misérables pêcheurs khaldes de la côte, les sauvages de Paphlagonie ou bien les bouseux des confins lydiens. Ils n'avaient même jamais osé s'attaquer à la forteresse d'Altinchan, verrou de l'Urartu. Néanmoins les dés avaient été lancés, il jouerait sa propre stratégie. Il calait ses déplacements sur ceux des troupes de Mygdoon, à deux jours derrière. Prêt à l'épauler, si besoin. Prêt surtout à tirer les marrons du feu lorsque celui-ci subirait l'impact qui le laminerait. Il pourrait alors peut-être surprendre Themiris, affaiblie en dépit de sa victoire première inévitable. Et quand il la tiendrait en son pouvoir...

Panti-aris faisait avancer sa bannière du Renard avec circonspection. Ses éclaireurs ne cessaient de partir et revenir de toutes les directions. Devant se présentait une dernière ligne de hauteurs, qui se terminait côté sud par l'éminent volcan Argaios qui leur servait de point de repère depuis Gauraena. Derrière, ce serait l'immense plaine, plus loin le fleuve Halys et la grande Phrygie. Bien qu'il eût évidemment fait reconnaître la passe principale et qu'aucun danger n'y avait été détecté, il préféra engager ses escadrons directement par les collines. Il n'avait, à ce stade, pas à se soucier de l'intendance, sa mobilité le servait. Des hauteurs nues et âpres, rocailleuses et dégagées.

De la crête, il put enfin saisir l'ensemble du paysage. Il ne distinguait pas encore Mazaka, mais il pouvait la deviner à gauche. Plus loin, le Halys traçait un large et long ruban, spectaculaire, ancré dans le vert des riches pâturages printaniers qu'il nourrissait. Une estafette montait vers lui. Plus bas, dans la plaine, les deux escadrons de pointe venaient d'encercler et tenaient sous leur pouvoir une petite troupe phrygienne qui arborait haut les étendards

de négociation. Leur chef, un vieil homme aux rares cheveux blancs, prétendait être le représentant du roi Midas qui l'envoyait porter un message de paix et de soumission à leur reine. Il convoyait avec lui des présents. Le fait était d'importance, ses soldats avaient bien agi en ne massacrant pas d'emblée ces ennemis. Panti-aris enfourcha sa bête de remonte et se lança avec sa garde rapprochée et l'estafette.

La petite délégation phrygienne, à peine une vingtaine de cavaliers et meneurs de char, était bloquée le long d'un cours d'eau. Ils n'avaient aucune chance de s'enfuir. Les Cimmériens les maintenaient sans peine et pouvaient à tout instant décider de les anéantir. Au milieu, un individu âgé drapé de blanc, très digne, était descendu de son char et semblait apprécier les rayons vivifiants du soleil montant, peut-être ses derniers. Il attendait. Il constituait une cible parfaite. Les archers avaient tous encoché. Un seul ordre et tout serait fini. Panti-aris fit stopper sa monture à portée de voix.

Quelques minutes plus tard, le cercle des assaillants s'ouvrit pour laisser passer le Phrygien, accompagné d'un jeune homme, sans armes. Un carré avait été sommairement tracé au sol. Ils furent invités à se placer dedans et n'en pas sortir. Devant eux, à cheval, Panti-aris les observait. Le vieillard était presque chauve et avait la figure grêlée. Mais ce qui le frappa le plus, ce furent ses oreilles, extraordinairement longues, telles celles d'un âne.

— Je suis Ménès, conseiller et envoyé du grand roi Midas, souverain de la Phrygie et des terres vassales. Je viens en paix et je convoie des présents pour ta reine.

Le Phrygien avait parlé d'une voix assurée qui ne trahissait aucune peur. Son jeune compagnon lui avait traduit. Il s'exprimait dans un kimiri approximatif mais néanmoins compréhensible.

— Et moi je suis celui qui t'a capturé et peux te tuer à l'instant, lui répondit Panti-aris pour le tester.

L'homme ne manifesta aucune réaction lorsque les paroles lui furent traduites. Il ne se laissait pas impressionner pour si peu. Il dit :

— Midas mon souverain est un roi pacifique. Il répugne à la guerre. Aussi est-ce pour cette raison qu'il m'envoie auprès de ta reine, pour lui proposer de conclure une paix juste et durable. Le pays est grand et il y a de l'avenir ici pour nous tous.

— Qui te dit que nous voulons la paix ? fit sarcastique Panti-aris.

— À un moment ou un autre, il faut en finir par la paix. La guerre n'est qu'un intermède, plus ou moins long. Et la paix épargne bien des malheurs à chacun.

— Ton roi craint de tout perdre et il a raison.

— Peut-être, répondit Ménès. Mais peut-être aussi est-il magnanime et ne souhaite-t-il pas verser d'autre sang. Conduis-moi à ta reine, la grande Themiris.

— Themiris ? D'où connais-tu ce nom ?

— Je suis conseiller de mon souverain depuis de nombreuses années maintenant, vois, je suis au crépuscule de ma vie, je n'ai plus rien à espérer d'autre sur cette terre que le bonheur de ceux qui resteront, mon sort à moi est sans importance. Mais j'ai quelque expérience et connaissance. Et mon rôle a toujours été d'être informé des choses de ce monde, et même des peuples lointains comme les Kimiri. Themiris est une reine sage. Je suis porteur d'un message de mon roi pour elle.

Panti-aris s'interrogeait. Il n'y avait guère à douter que le Phrygien fût bien conseiller de Midas. Quelle pouvait être la nature du message ? Cela n'était pas de son ressort. Il pouvait, sans risque de danger, faire conduire ce Ménès auprès d'An-tiushpa, à une demi-journée derrière. Elle déciderait d'en faire ce qu'elle voudrait. Le seul ordre absolu qu'il tenait d'elle était de ne pas ralentir sa progression, d'avancer au plus vite sur Mazaka et de sécuriser la route.

— Je vais te faire escorter jusqu'à An-tiushpa, la fille de notre glorieuse souveraine Themiris. Tes serviteurs seront désarmés et les

consignes seront strictes. Toute tentative de fuite, d'espionnage ou de rébellion sera sanctionnée par la mort.

— Je t'en remercie capitaine, dit Ménès. Quel est ton nom que je m'en souviennne comme celui d'un homme clairvoyant ?

— On m'appelle Panti-aris. Chef de la bannière du Renard... le seigneur de la mer, celui qui attrape les pirates qui croient profiter de l'obscurité de la nuit pour passer les détroits des pays de la steppe.

Et Panti-aris de regarder intensément le Phrygien qu'il avait senti frémir lorsque l'interprète avait traduit. Il ajouta :

— C'est drôle, ton visage ressemble au fond à celui de ton roi, celui qui est sur le médaillon d'or que portait l'un des pirates. Mais toi tu es vieux, imberbe et grêlé. Sache juste une dernière chose. Il est des actes que rien ne peut expier, comme profaner un tombeau par exemple... Mentir aussi constitue un crime. Malgré toute ton expérience, tu trembleras face à elle... si elle consent à t'écouter.

Ménès et la délégation phrygienne avaient été conduits sous bonne garde jusqu'au bivouac de la bannière du Vent qui venait d'être établi. Toute l'après-midi, ils avaient remonté l'armée, croisant les unités en ordre de marche. Ménès était impressionné par la discipline de ces cavaliers, leur multitude, leur organisation, jusqu'aux petits chevaux aux crinières et queues tressées qui semblaient obéir à des ordres invisibles. Leur passage suscitait des regards surpris. À aucun moment il n'aperçut de convoi de prisonniers dans la longue colonne. Cela confirmait ce qu'on lui avait rapporté, les Cimmériens n'en faisaient pas. Nulle pitié n'était à espérer d'eux.

Parvenus au camp du soir, on leur assigna un espace qui avait été délimité en bordure de rivière et que garderait un demi-escadron. Les Phrygiens allèrent s'asseoir et purent se désaltérer. Le capitaine de l'escorte revint, accompagné de plusieurs officiers, dont au moins un chef de bannière, porteur d'une toque de loup. Ménès fut appelé. Il s'approcha lentement, avec dignité. Le froid nocturne

tombait, il frissonnait, lui qui ne portait qu'une simple tunique. Sur un ordre des yeux et du menton, on lui donna une pelisse de feutre qu'il revêtit. Il sentit tout de suite la chaleur l'investir. Les hommes à la moustache blonde l'observaient, impénétrables. Ménès leur rappela qu'il était porteur de présents et d'un message urgent de son roi pour leur reine. Ils ne manifestèrent aucun sentiment, mais exigèrent que les cadeaux leur soient montrés. Il craignit un instant qu'ils l'en dépouillent, mais ils se contentèrent de les passer en revue, s'intéressant surtout aux armes, notamment un magnifique bouclier rond en fer et bronze, avec poignée et passant pour l'avant-bras.

Ménès avait personnellement supervisé et vérifié tous les présents un à un. Il avait exclu tout objet en or, au profit de l'argent, de l'ivoire et des armes. Et puis il y avait les vêtements et les tissus. Ces hommes n'y avaient jeté qu'un œil rapide, mais il savait qu'une femme serait sensible à leur qualité, leur soyeux, leurs couleurs. Ils finirent par hocher la tête. Il serait reçu dans deux heures par leur *atabeg*, par An-tiushpa. Non loin, il pouvait apercevoir plusieurs unités de guerrières. Autour des feux de bivouac, l'animation gagnait en intensité. Elles se restauraient. Des chants rythmés s'entendaient. Certaines passaient à proximité, jeunes, les jambes nues et fuselées, fouet au côté, cheveux défaits ou tressés, fières et provocantes. Aucun Cimmérien ne les interpellait ni ne ricanait en les croisant, s'effaçant même.

On vint chercher Ménès et son traducteur à la nuit. Des soldats prirent en charge les présents. On les escorta jusqu'à une grande tente ronde qui avait été dressée en plein milieu des *ha-mazan*. On les fit attendre à l'extérieur tandis que les cadeaux étaient portés à l'intérieur. Un petit vent s'était levé et il commençait à faire froid.

Enfin on l'introduisit, il dut se courber pour pénétrer. La *ger* était éclairée par des torches en périphérie. Au centre, dans un foyer brûlaient de belles bûches qui ajoutaient à la clarté et diffusaient un début de chaleur. Au fond, à l'opposé de la porte, se tenait debout la reine de guerre, magnifique sous sa cotte de cuir à plaques de bronze, un gros torque sur la poitrine et, surtout, une large ceinture

dorée dont l'ovoïde bombé épousait la rondeur féminine de son ventre. Ses cheveux étaient tressés et ramenés sur sa tête. Son visage était dur. Khrishpay, le prince de Themis-kura, lui avait expliqué le sens de certains usages et objets cimmériens. La ceinture d'or était l'attribut des souveraines, le torque celui d'un général. Et dans une tente, le maître des lieux se tenait toujours au fond et plaçait ses invités d'honneur en principe à sa droite. Ici, trois hommes, dont le chef de bannière à toque de loup, étaient accroupis à sa... gauche. On indiqua à Ménès un endroit dans la partie antérieure, en deçà de la médiane, à l'opposé, à sa droite donc. Il l'interpréta comme une marque positive. Les présents avaient été disposés non loin. Ils avaient été remués. Il devait s'asseoir. Il le fit avec ostentation, prenant d'abord le temps d'ôter la pelisse de feutre qu'on lui avait prêtée, n'ayant plus alors que ses habits phrygiens sur le dos, la plia avec soin et l'arrangea au sol, comme un coussin. Il s'assit en tailleur, réprimant avec difficulté les grimaces, ses articulations douloureuses ayant oublié depuis longtemps cette position inconfortable. Son jeune traducteur se tenait à ses côtés.

Le silence régnait dans la tente. Chacun attendait. Arpo-kshaya, celui à la toque de loup s'approcha :

— Qui es-tu et quel est ton but ?

— Ô noble et puissante reine des Kimiri, glorieuse Themiris... commença Ménès avant d'être sèchement coupé.

— Tu as devant toi An-tiushpa, fille de notre immense souveraine Themiris, *atabeg* de ses armées et reine de guerre.

— Ô puissante reine de guerre An-tiushpa, j'ignorais ce fait, mais ma délégation n'en reste pas moins valable.

Il avait décidé de simuler cette méprise, pour ne laisser filtrer aucun indice qui aurait pu révéler qu'il possédait des informations récentes, en provenance d'Urartu.

— Qui es-tu ? demanda à nouveau Arpo-kshaya.

— Je suis Ménès, conseiller au royaume de Phrygie. Mon maître

m'a chargé d'une mission auprès de toi, ô reine de guerre. Il t'offre les présents que voici. Mon maître espère que tu les apprécieras. Les objets précieux, les armes de facture exceptionnelle, les tissus plus encore. As-tu tâté cette soie ?

Ménès montrait les cadeaux étalés. Le jeune interprète faisait de son mieux pour traduire les propos, mais il n'arrivait pas à rendre les subtilités de titulature. An-tiushpa était toujours bras croisés, l'œil fixe et rond comme un faucon. Elle s'avança d'un pas et lui répondit, ses premiers mots, claquants :

— Les présents m'importent peu et puis ils sont de piètre valeur. Seul l'or ne se corrompt jamais. Seul l'or m'accompagnera dans mon kourgane.

— Ô reine de guerre, mon maître t'offrira de l'or, tout l'or que tu souhaiteras. Et aussi de la soie, qui vaut encore davantage que l'or. C'est une matière divine qui vient des confins du monde, réservée aux dieux et aux monarques.

— Ta soie est douce et résistante. Passons.

Elle se déplaça vers les présents, saisit une belle épée de fer, à longue lame et dont la garde était incrustée de pierreries, la détailla, tâta son fil parfait. Ménès la regardait, une pointe d'attirance inconsciente en lui. Il y avait longtemps qu'il ne s'intéressait plus trop aux femmes au plan physique, mais celle-là ne pouvait laisser indifférent aucun homme. L'instant d'après, il sentit la pointe de l'épée sur sa poitrine. Il pâlit.

— Ô puissante An-tiushpa, tu ne connaîtras jamais le message de mon maître si tu me tues.

— En ai-je besoin ? Les pensées de ton maître sont-elles pures ?

L'interprète peinait à traduire. Elle le regarda méchamment. Il était jeune et beau. Il eut le front de ne pas ciller

— Comment s'appelle ton interprète présomptueux ? demanda-t-elle.

— Attis. Et il est d'origine Kimiri, de votre peuple.

— Ah ! Un fils de renégat ! Eh bien... on va l'interroger séparément. Peut-être nous dira-t-il des choses différentes de celles que tu vas nous livrer. Arpo-kshaya, emmène-le et fais-lui se souvenir jusqu'à sa première dent de lait. Et si tu dois l'écorcher vif, conserve-lui juste son visage, il est si beau.

Et le chef de la bannière du Loup de faire signe à deux des gardes qui se tenaient près de la porte. Ceux-ci s'emparèrent du malheureux qui se mit à geindre. Il s'était arrêté de traduire au mot « renégat ». Ménès fit un intense effort pour ne pas sembler affecté et ne pas bouger. Il avait toujours la pointe de l'épée contre lui. Lorsque Attis eut été sorti sans ménagement, elle reprit, que Ménès ne put comprendre :

— Qu'on aille me chercher Turan ! Au moins, je suis sûre que lui traduira correctement.

Quelques minutes plus tard, accompagné par un soldat, Turan pénétrait dans la tente. An-tiushpa se tenait de nouveau au fond.

— Turan, tu vas faire l'interprète avec ce Phrygien. Il ne m'inspire guère confiance. J'ai le sentiment qu'il joue de subtilité dans les mots, je n'aime pas ça.

— À tes ordres.

— Reprenons. Quel est le message de ton maître ?

Ménès prit quelques instants avant de répondre à la question, traduite par Turan.

— Ô redoutable An-tiushpa, mon maître veut conclure une paix avec toi. Il a reconnu ta force et la puissance de ton peuple, comment tu as anéanti nos alliés Mushki. Il ne souhaite pas de guerre. Il m'a donné pouvoir de négocier avec toi. Tu as parlé d'or. Il t'en donnera des dizaines de mines. Pour toi il fera fondre sa vaisselle, se défera de ses objets précieux, extorquera à ses tributaires. Même nos temples seront invités à te faire des offrandes.

— Puisque ton roi Midas est capable de transformer en or tout ce qu'il touche, cela ne lui sera pas un grand effort, fit-elle sarcastique.

— Cela, tu t'en doutes, est une légende, utile pour l'image de monarque. Non, l'or provient de sources plus traditionnelles, de mines, de rivières aurifères, de tributs.

— De vols, de profanations aussi ! s'emporta-t-elle.

Ménès perçut le sens même de la phrase avant que Turan ne la lui ait traduite. Les mots avaient éclaté bruts, sans pitié.

— Non. Mon maître condamne toute violation de tombeau. C'est acte impie.

Un silence lourd tomba. An-tiushpa sentait sa colère monter, ses yeux lançaient des éclairs. Ménès sut que le moment de vérité était arrivé.

— Ô noble et puissante reine, outre de l'or, mon maître est prêt à te consentir la possession d'un grand territoire où tu pourras installer tes tribus à loisir, en toute souveraineté.

— Les peuples de la steppe voyagent là où bon leur semble, d'un bout à l'autre de la Terre. Nul territoire n'est capable de les emprisonner. Si mes chevaux décident que les pâturages de Phrygie sont bons pour eux, alors ils y pacageront.

— Ô puissante reine, mon maître est également disposé à passer une alliance avec toi et te soutenir de ses armées si tu souhaites attaquer et ravager des contrées bien plus riches, la Lydie par exemple.

— Ton roi est un fin politique, on m'avait prévenue. Mais vois-tu, nous, nos raisons sont plus simples. Themiris, ma mère, m'a envoyée en ton pays maudit pour châtier un crime. Telle est ma mission. Le reste ne me motive qu'accessoirement, même si nous ferons des butins, ne serait-ce que pour récompenser tous mes guerriers courageux. Tant que ce crime ne sera puni, tant que le serment à Targitaos ne sera pas accompli, alors ton roi, toi et les tiens, vous subirez notre fléau !

Ménès comprit. L'or, les biens, des territoires même, ne l'intéressaient pas au fond. Khrishpay avait raison, seul le châtiment pourrait, peut-être, les faire regagner leur steppe d'où on n'aurait jamais dû venir les tirer. Il osa la phrase qu'il aurait voulu ne jamais prononcer :

— Ô puissante An-tiushpa, que réclame la grande Themiris pour prix de la paix ?

— Je crains que ton roi n'y trouve pas son compte. Je n'exige... que deux têtes.

— Deux têtes ?

— Oui, tout juste. La première, celle du chef des renégats de mon peuple qui se sont installés il y a vingt ans dans la région du Themis-kura, celle de Khrishpay.

Ménès laissa volontairement planer son regard et fit semblant de profondément réfléchir, une énorme ride plissant son front.

— Ô noble An-tiushpa, ce Khrishpay, nous te le livrerons. Nous savons où il se terre comme un renard. Mon maître s'est toujours méfié de lui.

— Il vous aura pourtant bien servis. Vous trahissez vos alliés sans vergogne. Moi, si ton roi m'avait fait une telle demande, je lui aurais craché dessus ! lâcha-t-elle, écœurée. Mais bon, ce sont sans doute vos mœurs habituelles et les nécessités de la politique. Donc Khrishpay. Mais je doute que Midas puisse m'apporter la seconde tête. Je la veux dans un cratère rempli de sang, une mort indigne. Ensuite, son crâne me servira de coupe à boire et chaque fois que j'y poserai mes lèvres me rappellera sa vilenie. À jamais ! Cette seconde tête, c'est celle... de Midas lui-même !

Turan n'avait pas encore tout traduit que déjà Ménès avait compris. Il savait qu'elle en arriverait là. Elle ordonnait une chose impossible, ni plus ni moins que le suicide de Midas. Comment un roi aurait-il pu être d'accord à offrir sa propre tête ? Cette guerre ne s'achèverait que par l'anéantissement total de l'une ou l'autre des deux parties. Ménès adressa une prière à Cybèle. Il lui restait une

toute petite chance, il lui fallait la tenter. Sinon, de toute façon, ce serait la mort, la fin de la Phrygie, sous une forme ou une autre.

— Ô puissante et noble An-tiushpa, je dois te confesser un aveu, mais tu comprendras que je n'aie pu le révéler avant.

Elle le regarda bizarrement. Un aveu ? Quel aveu ? Qu'est-ce qu'un homme comme ce Phrygien pouvait avoir à avouer qui la concernât ? Elle était perplexe. Ce fut la voix de Turan qu'elle entendit lui glisser à voix basse, en colche.

— Méfie-toi de cet individu. Il est fourbe. Il joue un double jeu. Lorsque j'ai résidé à Gordion, je n'ai jamais entendu parler d'un Ménès conseiller du roi Midas. Il n'est peut-être pas l'homme qu'il prétend être.

— Mais s'il n'est pas ce qu'il dit, je ne comprends pas. Tu te trompes, lui répondit-elle aussi en colche.

Ménès n'avait guère prêté attention à l'interprète jusque-là. Il venait de saisir le mot « Gordion » dans leur échange, dans une langue que seuls eux deux paraissaient entendre. Il l'observa à la dérobée. Était-ce un espion ? Ah, décidément, rien n'était jamais certain dans ce monde compliqué et mystificateur !

— Oui, ô noble reine, en réalité le roi Midas n'est plus monarque. Et mon maître est le nouveau souverain de Phrygie, le prince Mygdoon. Lorsque nous avons appris qu'une armée Kimiri se trouvait en Urartu et en marche pour venir châtier notre pays, mon maître qui est le frère et héritier de Midas s'est précipité au palais et a exigé des explications. Devant les preuves, celui-ci a reconnu qu'il avait organisé, par l'intermédiaire de Khrishpay de Themis-kura, des expéditions maritimes au nord de la Mer Sombre pour aller piller des tombeaux de rois nomades. Mon maître est alors entré dans une violente colère, car cela est chez nous aussi un crime, et qui justifie une destitution. Le prince Mygdoon avait toujours été fidèle et loyal à son frère jusqu'à ce jour, alors même qu'en tant que chef des armées il aurait pu le renverser à tout

moment. Mais là, après avoir interrogé et entendu la réponse des dieux et de l'oracle de Cybèle, mon maître l'a fait arrêter par sa propre garde et a proclamé sa déchéance. Il est pour l'heure emprisonné dans une geôle du palais de Mazaka. Mygdoon a pris le pouvoir et est donc le nouveau monarque de Phrygie. Voilà l'aveu que je te devais. Et si je ne me suis pas présenté dès le départ sous ce patronage, c'est que ce changement date de juste deux jours et n'est pas encore connu à l'extérieur. Si j'avais dit au capitaine de ton avant-garde : « Je suis Ménès, envoyé du roi Mygdoon », il n'aurait pas compris et m'aurait fait massacrer. Je n'aurais alors pas pu rentrer en contact avec toi, pour le plus grand malheur de nos deux nations. Mon maître reconnaît les immenses torts et la faute impardonnable commise par son frère à l'encontre de ton peuple et de vos morts profanés. Mais cette faute est celle d'un seul homme dévoyé, Midas, pas des Phrygiens en général. Voilà pourquoi il implore ta compréhension et l'établissement d'une paix juste et réparatrice entre nous.

Ménès avait parlé pratiquement d'une traite, comme un discours mémorisé et répété. Turan avait eu un peu de mal à suivre son débit. Les choses prenaient une tournure inattendue, difficile à appréhender dans toutes ses implications. An-tiushpa et les chefs de bannière présents étaient déconcertés. Si la situation décrite était vraie, alors cela impliquerait nécessairement des changements d'importance dans leurs plans. An-tiushpa s'adressa à Turan, en colche :

— Turan, as-tu déjà entendu parler de ce prince frère de Midas ?

— Oui, répondit-il. Quand je me trouvais à Gordion, on discutait beaucoup de lui. Il était déjà *atabeg*, le chef des armées, et je l'ai même rencontré une fois, sur la route de Sardis. Un homme dur, sans pitié. Et je confirme qu'on le désignait comme l'héritier de Midas.

— Cette histoire te paraît-elle crédible ? continua-t-elle, toujours en colche.

— Je suis bien incapable de le dire, répondit-il franchement. Je n'y connais rien en matière de politique. Quant au respect dû aux morts en Phrygie, il est comme partout. Le roi Midas a pourtant fait

ériger un magnifique mausolée où repose son père Gordias. Je ne sais pas. La seule chose qui me surprend là-dedans, c'est lorsqu'il affirme que Mygdoon aurait des scrupules. Mais je me trompe peut-être.

— Je te remercie Turan pour ta franchise et... de comprendre, d'essayer tout au moins, la profonde motivation qui nous anime. Ma sœur t'aura mieux percé que moi.

Turan ne put tenir le regard énigmatique et chaleureux qu'elle lui adressait. Savait-elle donc ? Elle reprit son visage fermé et sa voix dure et dit, cette fois-ci en kimiri :

— Comment être certain que tout cela n'est pas une fable pour nous démobiliser ? Demande-lui !

— Si c'était une fable, serais-je venu me placer entre vos serres ? Et quel intérêt y aurait-il ? répondit Ménès après que Turan lui eut traduit la question.

— L'intérêt : faire porter toute la responsabilité sur le seul Midas pour mieux vous en sortir !

— C'est pourtant de cette manière que les choses se sont déroulées. Mon maître, Mygdoon, reconnaît le crime commis par Midas et le juste courroux qui vous a saisis, et pour cela s'engage à vous dédommager en or, beaucoup d'or, même en territoires si vous l'exigez, le Tegarama par exemple, à traquer les renégats de Themis-kura et vous les livrer, ainsi que leur chef Khrishpay, et à conclure une alliance durable entre nos deux peuples. Que peut-il faire de plus ?

Ménès venait de résumer la position phrygienne de façon très explicite. Elle était assez facile à comprendre. Un observateur extérieur aurait inféré qu'elle comportait de gros sacrifices et signait une capitulation, certes honorable mais néanmoins douloureuse. Quant aux envahisseurs, que pouvaient-ils escompter de mieux ? D'anéantir les forces phrygiennes encore vaillantes ? De piller et dévaster toute la Phrygie et ses cités ? De s'emparer du royaume dans son entier ? Mais pour en faire quoi ? Ils n'étaient qu'une armée, pas un peuple en marche. Impossible à partir de là d'envisager sérieusement de contrôler longtemps un tel espace.

Matiani, le chef de la bannière de l'Aigle finit par poser la question centrale à leurs yeux :

— An-tiushpa, si ce que cet envoyé raconte est exact, est-ce que le serment de Targitaos inclut le frère d'un criminel ou pas ? En d'autres termes, est-ce que le crime de Midas entraîne le châtement automatique de son frère, si celui-ci est innocent de l'acte ?

— Seuls Themiris et le *kuriltay* complet pourraient argumenter et trancher sans erreur cette question compliquée. Moi je crois que oui. Et puis je n'ai pas confiance, lui répondit-elle.

— Moi, je n'en suis pas persuadé, dit Matiani. À partir de là, ne doit-on pas reconsidérer notre position ? Négocions une montagne d'or et de butin et allons piller un autre pays, la riche Lydie comme il le propose...

— Moi je crois surtout qu'ils sont aux abois, intervint Arpo-kshaya de la bannière du Loup qui était revenu entre-temps et avait fait un signe de tête dénégatif à An-tiushpa concernant les renseignements soutirés au jeune Attis. Ils voient bien que nous allons prendre Mazaka et ensuite tout détruire jusqu'à leur capitale Gordion. Ils ont besoin de temps pour souffler et reconstituer leurs forces sur nos arrières. Et lorsqu'ils seront suffisamment rétablis, ils nous attaqueront en nombre. Et cette fois-ci, l'effet de surprise ne jouera plus pour nous. En outre, nous nous trouverons dans des régions encore moins connues, pris entre deux pays, bloqués contre la mer. Notre situation sera nettement moins favorable. Je suis d'avis que c'est une manœuvre de diversion. Et qu'est-ce qui nous prouve en fin de compte que ce n'est toujours pas ce Midas qui tire les ficelles ? Pour l'instant, on n'a aucune preuve de rien.

— J'aurais tendance à être d'accord avec toi Arpo-kshaya, répondit An-tiushpa. Il nous manque assurément des preuves pour croire à ce scénario inédit qu'il nous raconte. Et puis, j'ajouterais que cela ne remet pas en cause nos conditions initiales.

Elle s'écarta et alla vers un coffre dont elle releva le couvercle. Elle y fourragea quelques instants avant d'y trouver ce qu'elle cherchait, un petit objet qu'elle serra dans son poing. Elle s'approcha alors de Ménès et Turan.

— Ménès, ouvre bien tes grandes oreilles ! Ce que tu viens de nous narrer nous laisse très sceptiques. Pour tout dire, nous ne te croyons pas. Nous pensons que tu nous contes une fable pour mieux nous endormir. Et nous ne disposons d'aucune preuve de tout cela.

— Quelles preuves puis-je t'apporter, ô reine ? Que tu envoies tes émissaires à Mazaka et à Gordion pour vérifier la chose ? Pourquoi pas, mais cela va prendre un peu de temps. Mais tu as raison, rien ne sert de se presser, autant être sûrs des faits et que nos deux parties négocient sereinement.

— Non ! Le temps perdu ne se rattrape jamais. J'ai l'impression que c'est ce que tu essaies de nous faire perdre.

Ménès avait pâli. Par chance, la lumière faible et un peu dansante des torches l'avait masqué. Cette femme devait en plus posséder des dons de devin ! Gagner du temps, oui c'était bien cela qu'il lui fallait, sa seule chance, infime.

— Mon maître est sincère et veut conclure une paix avec vous. Mais si vous rejetez mon ambassade, il devra se battre et il le fera jusqu'à la dernière goutte de son sang. Mygdoon n'est pas un lâche et il ne laissera pas détruire son royaume sur un tel malentendu.

— Donne-moi une preuve, à la fois pour que je vous croie et que s'accomplisse le serment à Targitaos. Apporte-moi la tête de Midas dans un cratère ! Au moins, cela sera plus facile. Et pas un sosie, le véritable Midas, celui dont l'image est celle-là !

Et An-tiushpa de montrer à Ménès l'image et l'inscription sur le médaillon qu'elle avait pris dans le coffre. Le médaillon qu'avait trouvé Panti-aris sur le capitaine pirate dans le bateau échoué dans le détroit. Ménès ne put s'empêcher de sourire intérieurement. Peut-être allait-il finir par s'en sortir.

— Tu demandes à Mygdoon de tuer son frère ?

— Il l'a déjà destitué. Et puis, il n'aura plus à craindre de le voir revenir... sauf dans ses cauchemars. Et puisque cela constitue bien un crime chez vous comme chez nous, il n'y a pas à tergiverser. Je voulais, je veux toujours deux têtes : celle de Midas d'abord, et ensuite celle de Khrishpay. Mes conditions n'ont pas changé.

— Il me faut retourner à Mazaka et porter ton exigence à Mygdoon. Cela, je ne peux pas matériellement te l'offrir... pour l'instant. Mais je saurai me montrer convaincant. Mygdoon souhaite la paix. Tu auras la tête de Midas. J'ai juste besoin de quatre jours, finit-il par répondre.

— Un jour. Tu as un jour, pas davantage. Tu vas partir sur-le-champ.

— Partir à l'instant, dans l'obscurité ? C'est impossible !

— Tu auras une escorte, des hommes que la nuit n'effraie pas, avec des torches. Vous serez en milieu de journée à Mazaka. Mon avant-garde y parviendra ensuite avant le tomber du soleil. C'est à Panti-aris son chef, celui que tu as rencontré en premier, que tu remettras le cratère et la tête. Il la reconnaîtra et me la fera porter sans délai. Dans deux jours, le gros de mon armée sera sous les murs de la cité. Et s'il n'y a pas eu de réponse ou qu'elle n'est pas satisfaisante, ou encore qu'un seul de mes soldats qui vont t'escorter soit tué ou simplement retenu, alors je l'investirai et pas un Phrygien n'en réchappera. J'ai dit !

Ménès était épuisé. Il n'avait pas dormi depuis deux jours, ni presque rien mangé. Et pourtant, il allait encore devoir courir sur les routes. Comme An-tiushpa l'avait calculé, lui et son escorte atteignirent Mazaka au zénith. Il pénétra dans la cité par la porte est tandis que les cavaliers restaient à l'extérieur, à l'ombre d'un bosquet. Ils n'avaient croisé aucune troupe ni même de soldats isolés phrygiens entre l'avant-garde cimmérienne et la ville. La voie était totalement libre. Les habitants ignoraient encore la menace qui allait s'abattre impitoyable sur eux.

Il gagna aussitôt le palais, donna des ordres en passant et s'enferma dans ses appartements, dévorant une galette d'épeautre aux grains de sésame. Le chambellan se présenta peu après. Un nouveau messager assyrien était arrivé. Il le reçut sur l'instant, sans protocole et le congédia avec un message oral en retour. Le temps était compté. Il eut toutefois la sagesse d'aller se reposer trois heures ensuite.

Peu avant le crépuscule, les premiers éléments de l'avant-garde de Panti-aris parvenaient sous les murs inachevés de Mazaka, dans la plaine côté oriental. Des pelotons d'éclaireurs quadrillaient les alentours, essayant de repérer les forces ennemies. L'un d'entre eux revint à bride abattue jusqu'à leur commandant. Son sergent fit son rapport. Une importante troupe, environ trois cents hommes armés, des fantassins, des cavaliers et de nombreux non-combattants, avait quitté la cité et s'enfuyait au plus rapide vers le sud-ouest. À sa tête, très reconnaissable le char royal phrygien. Son peloton avait fait prisonniers quelques attardés, lesquels avaient tous clamé sous les coups de fouet : « Midas ! ». Et ils avaient montré des jetons dorés sur lesquels figurait le portrait gravé du monarque. Le doute n'était pas permis.

Au même moment, un petit groupe plus discret et composé uniquement de cavaliers franchissait à la faveur de l'obscurité une autre des portes de la ville et prenait à vive allure le chemin du nord-ouest, vers le fleuve Halys. Les éclaireurs cimmériens n'étaient pas encore parvenus jusque-là. Ménès le Phrygien, le conseiller chenu à la face grêlée et les grandes oreilles dissimulées sous un bonnet dont la pointe avachie retombait bizarrement sur le devant, galopait avec son escorte. Il se sauvait et essayait de rejoindre le prince Mygdoon qui pendant son absence de Mazaka avait réussi à repositionner toutes ses forces, soit plus de quatre mille hommes. Mais elles allaient devoir se remettre en marche forcée sans attendre, sinon elles ne tiendraient pas le choc direct. Leur seul espoir se trouvait au sud, du côté des Portes de Cilicie. S'ils y parvenaient avant quatre jours sans avoir été attaqués par les Cimmériens, alors la chance tournerait... peut-être. La démonsse Antiushpa n'aurait pas la tête de Midas ! Elle rentrerait dans une rage folle, sa lucidité en serait brouillée. Mazaka en serait inévitablement la première victime, tant pis, ce serait le moindre prix à en payer. Sacrifier un peu pour sauvegarder l'essentiel, la vie et l'avenir. Mais s'il s'était trompé ? Si elle ne se laissait pas attirer à la poursuite et fonçait au plus droit, sur la route grande ouverte de Gordion ? Alors là, la Phrygie serait détruite de fond en comble, ses capitales ravagées et incendiées retourneraient à la poussière. Il aurait tout perdu.

CHAPITRE XVI

Défaite

Hubushna (entre les actuelles villes de Nigde et Eregli au sud de la Cappadoce), non loin des Portes de Cilicie, au pied des monts du Taurus, frontière des royaumes de Phrygie et d'Assyrie, en l'an 678 avant l'ère chrétienne, 27^{ème} année du règne de Midas III.

Le piège s'était refermé. Devant, les Assyriens s'étaient déployés en un front immense, barrant toute la vallée, peut-être dix mille hommes. Impossible d'espérer les rompre. Midas et son cortège fuyard étaient désormais en sécurité sous leur protection. Il s'en était fallu de peu, moins d'une heure, qu'il fût rattrapé.

Que n'avait-elle pas écouté ses avisés chefs de bannière ! Arpo-kshaya déconseillait de désunir leur armée. Matiani en tenait pour une marche directe et rapide sur Gordion, au cœur même de la Phrygie, à tout coup dégarnie. Panti-aris préconisait quant à lui de se concentrer sur la troupe ennemie dont les éclaireurs avaient signalé la présence à leur ouest. Et jusqu'à Turan, pourtant en rien militaire, qui avait fait remarquer avec une intuition dont elle avait sous les yeux la confirmation, que si Midas fuyait vers les Portes de Cilicie et non sa capitale, c'était parce qu'il escomptait sûrement se mettre sous la protection de ses alliés assyriens, lesquels disposaient de forces considérables de l'autre côté de la frontière et des défilés. Elle avait voulu en finir vite, trop vite !

Maintenant elle se trouvait en posture délicate. Trois jours de chevauchée ininterrompue avaient étiré et dissocié ses lignes. L'intendance campait dans la plaine devant Mazaka, elle-même investie par la bannière du Léopard. À cette heure, la cité ne devait plus être qu'un monceau de ruines encore fumantes et empestant de milliers de cadavres. Celle de l'Aigle avait été positionnée sur la

route de Gordion près du fleuve Halys, en réserve arrière. Mais à moins que Matiani, mû par son instinct de chasseur expérimenté, ait désobéi aux ordres et abandonné sa position pour tenter de venir la couvrir, ses forces étaient désormais trop distantes pour compter dessus. Il restait la bannière du Loup d'Arpo-kshaya, quelque part entre Mazaka et elle. Aucun des pelotons et estafettes envoyés n'avait pu encore rétablir le contact avec elle. Sa propre bannière du Vent était elle-même incomplète, avec ses seuls cinq escadrons *hamazan*, les autres ayant été laissés en protection de l'intendance. Et sinon, la bannière du Renard, isolée devant face aux Assyriens.

La vallée de Hubushna apparaissait ample, mais ce n'en était pas moins une nasse. Impossible d'espérer s'en échapper autrement qu'en refluant. D'un côté c'était le Taurus, barrière montagneuse infranchissable. De l'autre, une vaste gouttière de dépressions marécageuses que les fontes printanières avaient abondamment submergées. Et comble du jour, le temps avait viré à l'orage, résultat de la chaleur inhabituelle accumulée les jours précédents. De lourdes averses ne cessaient de s'abattre depuis le matin, rendant les sols de plus en plus spongieux, transformant les moindres ruisseaux en larges rivières piégeuses.

Une des estafettes envoyées à Arpo-kshaya revint. Le cavalier et sa monture étaient en nage et ruisselaient de pluie. La liaison avec la bannière du Loup était coupée, une armée ennemie avait surgi sur leurs arrières, vers la vieille cité de Tuwana, et faisait marche dans leur direction, plusieurs milliers de fantassins pour l'essentiel. Ils se retrouvaient coincés et seraient vite acculés. D'autres renseignements arrivèrent qui confirmèrent la situation. Les Phrygiens étaient en train de s'étaler en largeur, leur principale concentration prenant appui sur un tertre qui se détachait du versant montagneux.

An-tiushpa envoya un messenger à Panti-aris. Elle allait tenter une manœuvre pour briser les lignes phrygiennes, là où elles n'étaient pas bien en place, le long de la zone marécageuse, en fonçant groupés à la manière d'une cavalerie lourde, mêlés aux bêtes de remonte dont ils disposaient encore. Lorsque la brèche serait taillée,

la bannière du Renard devrait décrocher de ses positions face aux Assyriens et s'y engouffrer à sa suite le plus rapidement possible, tandis qu'avec ses *ha-mazan* elle opérerait un mouvement de retour tournant sur le flanc droit des Phrygiens pour les empêcher de se réorganiser. Les ordres volèrent et toutes les cavalières se préparèrent. Elles attaqueraient non pas à l'arc comme elles l'engageaient habituellement en offensive latérale, mais à l'*akinakès* pour se frayer un chemin au milieu des fantassins ennemis. La pluie qui redoublait les avantagerait, sauf si elles venaient à être démontées. Le ciel bas et les trombes d'eau rendaient difficile l'exacte lecture du champ de bataille, des forces en présence et de leurs mouvements. Cela aurait sa part dans le sort des combats. Les chevaux piétinaient dans la boue de plus en plus grasse.

Sa lourde cotte ruisselante, An-tiushpa remonta ses cinq escadrons, adressant à ses capitaines des ordres et des encouragements à ses femmes, son bras gauche brandissant haut l'épée. Un hurra s'éleva. Toutes connaissaient leur rôle, rempliraient leur devoir, savaient que ce jour serait peut-être leur dernier, espéraient juste ne pas mourir ridiculement, ne pas injurier leurs ancêtres glorieuses. En tête galoperait l'escadron royal, celui composé des *ha-mazan* les plus anciennes et les plus aguerries. Ensuite les quatre autres, par ordre d'âge. An-thamara faisait partie du plus jeune, celui qui se trouverait le moins exposé et qui bénéficierait de la trouée ouverte par les premiers. An-tiushpa s'approcha d'elle. Les deux sœurs se regardèrent, émues et complices en ce moment tragique. Leur destin se jouait maintenant. An-thamara ne douta pas un instant qu'elles réussiraient, qu'An-tiushpa vaincrait, une fois de plus. Juste derrière, en ultime queue, quelques cavaliers épars appartenant aux autres escadrons désunis de la barrière du Vent, avaient été regroupés sous les ordres d'un chef de peloton expérimenté, pressenti capitaine. Parmi eux, Turan. La reine de guerre le vit et vint lui adresser quelques mots, en colche :

— Turan, veille sur Thamara. Elle est ce que nous avons de plus précieux. Cette vallée bourbeuse sera certainement ma dernière

litière et c'est donc elle qui devra régner sur les Kimiri après Themiris. Et de son ventre naîtront les futures souveraines de notre peuple. Notre père était Colche, le plus merveilleux présent qu'a jamais reçu ma mère. Qu'il en soit de même pour ma sœur. Je ne sais les blessures que tu as subies et qui semblent te poursuivre, mais aime-la de façon sincère et ne la fais pas souffrir. Sinon, il y aura toujours un souvenir et un esprit vengeur qui viendront te hanter, moi. Nous croyons en nos valeurs, si extrêmes puissent-elles t'apparaître. La fidélité aux serments traverse le temps avec son ami le Vent.

Et An-tiushpa tourna bride pour s'en aller se placer à la tête de ses *ha-mazan*.

Mygdoon avait décidé d'attendre, à l'abri du fleuve Halys, avant de voir comment évoluerait la situation et faire reposer un peu ses troupes après la dure marche forcée qu'il venait de leur imposer. Et c'est à ce moment-là que Midas était apparu. Il n'en revenait encore pas de l'incroyable audace et du courage dont il avait fait preuve et sa faculté à rester lucide en ces circonstances si dramatiques. Les plans qu'il avait échafaudés, nul autre que lui n'en aurait été capable. Il sacrifiait Mazaka pour mieux attirer les Cimmériens vers les Portes de Cilicie, desquelles était en train de débouler leur allié assyrien. Il avait réussi à communiquer avec l'ambassadeur Ninurta et lui faire mobiliser une armée de dix mille hommes et chars de combat en un temps record, sans attendre l'aval d'Assarhaddon à Ninive ! Cela était proprement renversant, de l'ordre du miraculeux. Son frère était réellement un monarque d'une stature exceptionnelle.

Mais Midas voulait une victoire décisive, que les nomades ne puissent se dérober à la bataille et se reformer plus loin. Pour cela, Mygdoon devait amener ses troupes sur leurs arrières et les empêcher de s'échapper de la nasse. La manœuvre était osée et dangereuse, car les éclaireurs indiquaient que deux bannières ennemies s'étaient dissociées et semblaient converger dans leur direction. Si eux, Phrygiens, abandonnaient leur position pour l'heure protectrice derrière le Halys et se mettaient en marche

forcée plein sud, ils risquaient d'être attaqués et harcelés sur leur flanc gauche. Ses forces avaient beau être supérieures, cela ne lui plaisait pas. Quant à avoir une idée sur l'endroit exact où pouvait bien se trouver la cavalerie de Khrishpay, il n'y avait aucune nouvelle.

Midas le convainquit de prendre le risque. Et une fois encore sa sagacité avait eu raison. Les Cimmériens attardés n'avaient pas attaqué, peut-être même ne l'avaient-ils pas repéré, tout bonnement. Seul l'un des corps paraissait suivre une route plus ou moins parallèle, mais à vitesse moindre que celle qu'il imposait à ses troupes. Ses fantassins lourdement chargés avaient ainsi parcouru la distance inouïe de vingt-deux parasanges en trois jours, en pleine chaleur. Enfin, ses éclaireurs avaient aperçu les cavalières d'An-tiushpa au-delà de la cité de Tuwana qu'ils avaient ignorée, et plus loin les Assyriens qui bloquaient la vallée de Hubushna. Elle se trouvait entre le mortier et le pilon ! Midas la lui avait décrite, le torque et la ceinture d'or, la beauté hautaine. Mygdoon décida qu'elle serait pour lui. C'est à ce moment-là qu'on avait signalé sur ses arrières la troupe de Khrishpay, sortie de nulle part. Midas concocta dans l'urgence un plan, approuvé et détaillé par Mygdoon. Les Themiskurites resteraient en retrait, en embuscade, prêts à surgir si les lignes phrygiennes étaient percées. Le temps pluvieux servait leurs desseins, qui les dissimulerait jusqu'au dernier moment. Puis Midas alla se mettre à l'abri, accompagné d'une toute petite garde, sur une hauteur avoisinante.

An-tiushpa donna l'ordre. Les cavaliers au bonnet pointu se mirent au trot. Sur leur gauche, la longue gouttière marécageuse. Sur leur flanc droit, les bêtes de remonte avaient été liées ensemble par trois et allaient être lâchées au milieu des fantassins pour les désorganiser. Devant, les Phrygiens avaient compris la manœuvre et s'empressaient de se déployer au plus près des marécages, sans trop d'organisation dans la prairie déjà spongieuse, sous des trombes d'eau.

Les *ha-mazan* passèrent au galop, épée tirée. Les chevaux non montés furent aiguillonnés et commencèrent à s'écarter vers la

droite, lancés à pleine allure. Le fait d'être liés par groupes les empêchait de s'égayer dans tous les sens et les maintenait presque en colonne. Ils bousculèrent bientôt une partie de la première ligne. Des javelots volèrent, des coups d'épée cisailèrent des jarrets, des pattes, des poitrails. Des bêtes tombaient dans la boue, entraînant leurs compagnons dans un fracas de hennissements, écrasées par les suivantes qui ne pouvaient stopper leur course. La confusion s'installa. Un capitaine phrygien avait compris qu'il n'y avait là que des animaux leurre. Il hurlait des ordres pour s'écarter et les laisser passer. Personne ne l'entendait. Des soldats ne cessaient d'arriver en renfort de leur centre, des centaines, au pas de course.

Le long du marécage, les *ha-mazan* de tête avaient bousculé la position encore fragile qu'avaient établie les hommes de Mygdoon. Leurs *akinakès* frappaient et frappaient. À pied les Phrygiens, embourbés dans le sol lourd ne pouvaient opposer que leur bouclier de bois à la charge. Parfois, quelque javelot ou lance réussissaient à cueillir un cheval et son assaillante. Ils se précipitaient alors à trois ou quatre sur elle pour l'achever à terre. Quelques-unes parvenaient à en réchapper, faisant face en se défendant furieusement, puis secourues et prises en croupe par des cavalières des pelotons suivants. Les cadavres et surtout les blessés commençaient à s'enfoncer de plus en plus nombreux dans la boue.

An-tiushpa était en passe de réussir. Ses trois premiers escadrons avaient franchi la ligne, les deux autres s'engouffraient. Plus loin, la bannière du Renard avait décroché en bon ordre, poursuivie sans trop d'ardeur par des milliers d'Assyriens à pied. Panti-aris avait néanmoins fort à faire avec une colonne de chars montés d'archers qui attaquait son aile droite en repli, profitant d'une sorte de langue de terre plus sèche, le pressant inexorablement vers les marais. Il était obligé de temporiser pour les repousser avant de pouvoir engager le gros de ses hommes dans la trouée ouverte par les *ha-mazan*.

An-tiushpa grimpa sur une petite élévation, avec Molpadia et sa garde rapprochée. Des abats d'eau continuaient de se déverser sur les combattants. La vallée n'était plus que marécages d'un côté et

boue de l'autre. Même les camps devenaient difficiles à distinguer. La brèche était bien taillée, ses guerrières étaient en train de s'en extraire. Comme à Gauraena, elle rassembla en une ligne ses deux premiers escadrons, enfin ce qu'il en restait, et les fit virer à droite. Ils se trouvaient maintenant derrière les Phrygiens. Elles stoppèrent, se calèrent et une première volée de flèches faucha les fantassins les plus proches. Puis une seconde, une troisième et encore et encore. En dépit de la pluie qui rendait les traits moins précis et des boucliers qui parvenaient à en parer un certain nombre, les hommes tombaient par dizaines, remplacés de moins en moins nombreux par des renforts arrivant de l'arrière.

L'ensemble des *ha-mazan* était maintenant hors de la trouée. Les premiers éléments de la bannière du Renard n'en étaient plus très éloignés et lançaient à leur tour le galop. Le troisième escadron prit le relais aux volées archères.

An-tiushpa réfléchissait. Que devait-elle faire à cet instant ? Ses pertes étaient relativement minimales. En face, les Phrygiens semblaient se désorganiser, même s'ils continuaient à se déployer dans sa direction, toujours aussi nombreux. Au pied du petit tertre, à moins de trois stades, le commandement ennemi. Non, elle ne tenterait pas l'impossible, pas de les anéantir, les forces étaient trop disproportionnées et surtout les Assyriens trop proches. Ne pas jouer avec la chance. Elle allait se contenter de sécuriser la sortie de la bannière du Renard et alors tous s'enfuiraient vers le nord pour retrouver Arpo-kshaya et ceux du Loup qui ne devaient pas être à plus d'une demi-journée, quelque part du côté de Tuwana, et ensuite retour vers Mazaka. Là-bas, on regrouperait tout le monde et on se reconstituerait. Elle n'avait pas à l'instant le temps d'analyser tous les aspects, ni surtout tous les enchaînements, mais elle savait qu'elle avait commis une erreur, une grossière erreur. Elle avait failli faire massacrer la moitié de ses troupes en refusant d'écouter les conseils avisés et en se lançant bille en tête. Là, elle perdait une bataille d'une certaine manière, mais elle s'en tirait à faibles pertes. Elle ne l'oublierait pas.

Tout à coup, Molpadia poussa un cri. An-tiushpa se retourna.

Derrière elles, une nuée de cavaliers avaient surgi, masqués jusqu'à là par un repli de terrain qui partait en diagonale. Ils formaient une ligne compacte, largement plus d'une bannière, des archers. Ils avaient quelque chose de familier aux Kimiri, leurs caftans, leur façon de monter, leurs chevaux même. Mais ils n'étaient pas des leurs. « Les renégats de Khrishpay ! » ragea-t-elle.

La situation rebasculait. Elle était maintenant de nouveau prise entre deux masses, et cette fois-ci plus de brèche possible. La confusion allait devenir totale. Elle n'avait plus d'autre choix. Elle abandonnait à Panti-aris et ses escadrons la charge d'affronter au sortir de la trouée les cavaliers themiskurites, en force à peu près similaire, mais dans des conditions très défavorables de terrain et de lancée. Quant à elle, elle ne pouvait plus qu'espérer percer le gros phrygien, jusqu'en son cœur commandant, y mettre le chaos, le disloquer et faire se débander en toutes directions les fantassins. Ce que voyant, les renégats de Khrishpay décrocheraient à leur tour de peur d'être tournés. La seule, l'ultime chance, le sort au hasard.

Quelques ordres à ses capitaines et An-tiushpa s'élança. Sous la pluie battante, la ceinture d'or ne brillait pas, ses tresses dégouлинаient, ses cuisses étaient luisantes de boue. Et derrière elle toutes les *ha-mazan*, flot furieux qui serait avalé par cette vallée endoréique. Leurs chevaux bousculaient les fantassins qui ne s'écartaient pas, les *akinakès* plongeaient, entaillaient, hachaient, fouettaient l'air. Chargeant en formation, qu'un stratège ancien avait appelée « feuille de lance », elles s'ouvraient un passage vers le tertre. Celles qui tombaient en rive étaient à l'instant remplacées par celles chevauchant au centre du dispositif, de façon à maintenir la cohésion de l'ensemble et sa force d'impact.

Sur la butte, Mygdoon commença à prendre conscience du risque. Elle venait le chercher ! Il lui semblait la deviner, en toute tête. Le ciel se déchira et un coin minuscule d'azur apparut. Un rayon de soleil le transperça qui vint percuter la ceinture d'or, fulgurance éclatante. Mygdoon fit accourir et donner toutes ses réserves, délestant la totalité de son aile droite désormais inutile. En

cotte sombre et casque et jambières de bronze, il enfourcha l'étalon cuirassé que tenait prêt un serviteur et se précipita à sa rencontre.

Bientôt une masse infranchissable de fantassins armés de longues piques s'avança vers les Cimmériens. Les cavalières durent stopper leurs montures, désorganisant toute leur suite. Sur les flancs, des soldats par pelotons attaquèrent. Les chevaux étaient frappés aux jarrets et s'effondraient, les guerrières étaient démontées et devaient faire face dans la boue. L'arrière de la formation, l'escadron d'An-thamara et les quelques isolés dont Turan, se retrouva séparé du reste et sur l'ordre de sa capitaine tenta de refluer au galop vers le haut de la brèche où de furieux combats opposaient ceux de la bannière du Renard aux renégats themiskurites.

Turan essayait de ne pas perdre des yeux An-thamara. Il n'avait pas pu lui dire un seul mot depuis la veille, quand ils ignoraient encore le sort funeste qui les attendait. Il la voyait combattre comme une lionne, intrépide comme toutes les autres. Lui aussi devait se défendre et il avait pourfendu un assaillant, presque par hasard. Il était pris dans le mouvement, dans la frénésie, par l'instinct de survie. Elles étaient maintenant encerclées de toutes parts.

An-tiushpa reforma une dernière fois ce qu'il lui restait de *hamazan* autour. La pluie avait momentanément cessé. Le champ de bataille était jonché de cadavres, de blessés, d'hommes, femmes et animaux mêlés, englués dans une boue ocre, couleur de déjection. Toutes se calèrent sur leur monture, saisirent leur fronde et leurs galets dans leur bourse de ceinture. Et les pierres de siffler et fendre l'air, les fantassins de tomber en se tenant la tête, le visage éclaté. Puis, à court de projectiles, elles reprirent l'arc. Certaines n'avaient plus de flèches dans leur carquois, soit qu'elles les eussent déjà toutes tirées, soit perdues dans les mêlées. Les autres partagèrent les leurs. Sur ordre, elles concentrèrent leurs traits sur une section d'assaillants moins dense, la fauchant presque entièrement, puis chargèrent en hurlant et flèche encochée. La ligne se rompit, corps piétinés et criblés. Un tiers d'entre elles étaient tombées, mises à bas et assaillies chacune par dix hommes. Sans quartier. Elles

étaient néanmoins proches de rétablir le contact avec les *ha-mazan* isolées d'An-thamara lorsqu'un fort groupe de cavaliers vint s'interposer et reformer l'encerclement.

Dans une cavalcade désespérée, An-tiushpa mena ses dernières guerrières vers un moutonnement rocheux, qui constituerait leur ultime redoute. Elles démontrèrent, elles combattaient à pied, jusqu'à la fin. Quelques flèches encore, quelques gorges et poitrines transpercées. Les fouets entrèrent en action, retardant de quelques minutes l'assaut final. Et ce serait maintenant le corps à corps, à cinq, à dix contre une. Elles n'étaient plus qu'une cinquantaine, peu à peu disloquées en groupes de plus en plus réduits, dos à dos ensemble. Chaque *ha-mazan* se battait à grands coups d'*akinakès*, face aux lances et aux boucliers. Les incomparables épées de fer éclataient le bronze et le bois. Bientôt une tombait, puis deux, puis toutes étaient impitoyablement massacrées.

— La reine, celle au torque et la ceinture d'or ! Celle-là je la veux vivante ! hurlait un cavalier à la cotte sombre, qui se frayait un passage au milieu de ses fantassins.

Mygdoon avait suivi la tournure des combats. L'hallali était proche, il était contraint d'intervenir maintenant, sinon elle serait mise en charpie. Il mit pied à terre, le regard mauvais. Sa garde autour écarta les soldats qui acculaient An-tiushpa contre les rochers. Elle n'avait plus que trois fidèles avec elle. Elle maniait deux épées, une à chaque main, la plus redoutable à gauche.

— Vivante ! hurla de nouveau Mygdoon. Tuez-les autres, mais elle il me la faut vivante et vibrante, pas assommée ! Je vous offrirai son torque d'or !

Ses hommes se précipitèrent tous ensemble sur les Cimmériennes. Quatre d'entre eux tombèrent dans l'assaut, un bras vola dans les airs, tranché net. Un javelot transperça de part en part Barkida, la doyenne des *ha-mazan* qui combattait à droite et qui eut encore la force d'égorger de son poignard un de ses assaillants

avant de s'effondrer.

— Molpadia, où es-tu ?! cria An-tiushpa, cherchant désespérément à capter la silhouette de son amour.

Molpadia l'entendit malgré la confusion et la distance. Elle était réfugiée sur un monticule à cinquante pas avec deux autres survivantes et luttait pied à pied contre un petit groupe de soldats, visiblement peu téméraires et qui préféraient attendre des renforts plutôt que de trop s'exposer. Elle tourna la tête et la vit.

An-tiushpa venait d'être attrapée aux jambes par deux Phrygiens. Elle frappa de son *akinakès* gauche un crâne qui s'ouvrit littéralement en deux jusqu'au cou, mais tomba à la renverse. D'autres hommes s'abattirent d'un coup sur elle et s'efforcèrent de la maintenir. On lui arracha ses épées. Dans la boue, elle se débattait de tous ses membres. De ses cuisses puissantes, elle réussit à emprisonner la tête d'un assaillant qui étouffa. Le prince Mygdoon avait ordonné qu'on ne l'assommât pas ni ne la tuât, tant pis pour tous ceux qu'elle pourrait encore échiner. Un autre eut l'oreille tranchée d'un coup de mâchoire digne d'une panthère. Elle avait le bras en sang. Elle était fatiguée, à bout. Qu'il l'exécute vite ! Elle avait combattu avec courage, elle se sentait digne de ses ancêtres, digne de les rejoindre. Et si nul kourgane ne recevrait jamais sa dépouille, le Vent lui le saurait et en porterait témoignage.

— Redressez-la ! ordonna Mygdoon l'œil noir et vicieux.

Six hommes la maintenaient et eurent toutes les peines du monde à la mettre sur ses jambes, elle s'affalait volontairement, ruant toujours.

— Ainsi c'est toi An-tiushpa ! La reine des Cimmériens ! Une femme, reine de femmes ! Et moi, je suis Mygdoon, celui qui est en train de te vaincre, facilement ! Ah ! Ah ! Ah !

Il s'empara de sa ceinture d'or. Elle lui cracha dessus. Il la saisit

par les nattes, lui tirant une affreuse douleur.

— Tu mourras femelle barbare, mais avant tu garderas un souvenir de moi !

— Molpadia ! hurla-t-elle une dernière fois.

— Arrachez-lui tout ! Et tenez-la allongée, cuisses écartées, là ! ordonna Mygdoon en désignant un carré d'herbe rase proche exempt de boue et presque sec.

Et les soldats d'essayer de lui retirer la lourde cotte de cuir aux plaques de bronze, lacée très serrée. Elle comprit ce qui allait lui arriver, ferma les yeux, respira profondément, fit semblant de se laisser faire, puis tenta de bondir au moment où un homme dut lui relâcher un bras pour le sortir du vêtement. Elle réussit à en bousculer deux autres, mais ceux qui s'attachaient à ses jambes tinrent bon et la firent chuter lourdement. Une main bloqua son poignet qui était parvenu à attraper son poignard. Sans que Mygdoon s'en aperçoive, un des soldats qui faisaient cercle, s'empara de la cotte à la valeur inestimable qui avait été enfin ôtée et disparut avec. An-tiushpa était maintenant nue, avec juste encore ses bottes de cuir boueuses, puissamment maintenue par cinq individus, cuisses ouvertes. Elle se débattait et tortillait de son reste de forces, refusant de se laisser souiller par ce Mygdoon, celui-là même qui lui proposait une alliance !

Mygdoon délaça son casque et le jeta dans l'herbe. Il se défit aussi de sa cuirasse.

Molpadia n'avait plus que trois flèches. Protégée par ses deux compagnes qui tenaient à distance leurs assaillants, elle était postée au plus haut du monticule. Elle avait encoché et attendait l'angle et l'instant propices. À chaque fois, un dos, un profil, un mouvement l'empêchaient d'ajuster. Elle aussi avait compris. Son dernier acte d'amour serait celui-là. Enfin, un soldat s'écarta et elle vit l'affreux capitaine ennemi s'agenouiller devant An-tiushpa. Sa flèche vola, juste à l'instant où il se baissait. Il entendit un sifflement mais ne réalisa pas. Un homme, derrière dans le cercle, s'abattit, se tenant le bas-ventre enfiché.

Mygdoon la dévorait d'abord des yeux et des doigts. Elle avait beau se débattre tout ce qu'elle pouvait, il caressait sa toison claire, épaisse et soyeuse de sa main grasse et suante, son ventre tendu à l'arrondi parfait. Plus haut, les seins fermes et pointus gigotaient en tous sens, faisant monter son désir. Des traces de vieilles blessures intriguaient son regard. Une vraie femelle combattante, aux cuisses dures et au corps musclé. Elle fermait obstinément les yeux, redoutant plus que tout qu'il y lise sa peur, l'angoisse qui étreint tout être à l'orée de sa fin certaine. Elle eut une dernière pensée pour Molpadia, pour sa mère, pour sa sœur, pour Argimpasa leur déesse, Tomiris leur ancêtre fondatrice, pour toutes les femmes.

La flèche de Molpadia l'atteignit en plein cœur, de biais, à l'instant même où Mygdoon la forçait en râlant. Elle ne souffrit pas. Lui continua à la besogner de longues minutes avant d'admettre qu'on la lui avait prise, qu'elle ne bougeait plus, qu'il n'avait qu'un cadavre frigide au bout de sa queue. Il se redressa en hurlant et se tournant. L'ultime trait de Molpadia le blessa à l'épaule, qu'il arracha rageusement. Il s'écroula en grimaçant.

Turan était toujours à cheval, parmi des combattants de la bannière du Renard qui avaient réussi à faire une percée en direction des dernières *ha-mazan*. Il avait aperçu Molpadia debout sur le monticule, en position d'archère. Il l'avait vue tirer. Son regard avait suivi les flèches : An-tiushpa nue et violée, et délivrée. Et il avait reconnu Mygdoon, le frère du roi Midas, le victorieux et criminel. Puis Molpadia se suicida de son poignard alors que trois Phrygiens s'emparaient d'elle. Il n'eut que le temps d'enregistrer ces faits, lui-même était assailli. Il se dégagea. La pluie avait cessé, chassée par un vent violent descendu des montagnes. Le grand bleu couvrait maintenant le champ de bataille de boue et de corps.

Il galopait en tous sens, cherchant à repérer An-thamara. Les cavaliers renégats avaient bien manœuvré, ils avaient réussi à isoler le dernier escadron *ha-mazan*. Il la vit, elle se battait avec l'énergie du désespoir, à pied. Il se lança, sans réfléchir, parvint à échapper à plusieurs fantassins qui tentèrent de jeter leurs javelots sur lui et son cheval.

— Je vais te prendre en croupe !

Elle l'entendit, se débarrassa d'un adversaire en lui projetant son épée au visage et se tint prête à sauter derrière lui au pas de course. Par malchance, au moment d'assurer son appui, son pied s'enfonça dans la boue et elle s'y affala. Sa main ne put que l'effleurer, tandis que quatre Phrygiens lui plongeaient dessus.

— Fuis Turan ! Fuis ! Va trouver Themiris, raconte-lui ! Fuis, je t'aime à jamais ! lui cria-t-elle.

— Je reviendrai Thamara ! Je reviendrai te chercher ! J'en fais serment ! Ne meurs pas !

Il ne sut jamais si An-thamara avait pu entendre ses dernières paroles, étreinte qu'elle était. Ses agresseurs l'avaient assommée et elle avait perdu connaissance. Il tourna bride et tenta une ultime action, mais trois cavaliers surgirent qui le bloquèrent et furent à deux doigts de le mettre à bas. Il s'enfuit à rênes et cœur abattus.

Les combats se poursuivirent encore. Des Cimmériens continuaient de tomber. Les dernières *ha-mazan* succombèrent sous le nombre. À la différence des Phrygiens, les cavaliers renégats ne les achevaient pas à tout coup, préférant les faire prisonnières quand ils le pouvaient. Rares néanmoins furent celles à se rendre. Khrishpay avait promis à ses guerriers que les plus courageux d'entre eux recevraient une *ha-mazan* comme esclave, une compagne digne d'eux, une femme de leur peuple. Moins d'une trentaine devaient survivre à Hubushna.

Les hommes de la bannière du Renard furent les ultimes à tomber. Acculés contre les marécages, ils furent achevés un à un, l'épée à la main. Nombre d'entre eux se noyèrent. Quelques-uns réussirent un moment à s'échapper en profitant d'une confusion créée par l'arrivée de chars assyriens qui commencèrent à s'en prendre par erreur à des Phrygiens maculés de boue, jusqu'à ce que les officiers de part et d'autre parviennent à les séparer. Mais ils furent cernés un peu plus loin et périrent à leur tour.

Le champ de bataille n'était plus qu'un immense charnier de morts et de vivants hagards, de chevaux fous et d'hommes bestiaux acharnés autour des cadavres et des blessés. On crevait les yeux par peur, on dépouillait du moindre bout de ceinture, on éviscérât avec hilarité, on tranchait des seins blancs par pur plaisir. On se disputait les *akinakès* de fer, les poignards à la lame si parfaite. Au soir de la journée, lorsque les vainqueurs furent enfin regroupés et reformés en troupes civilisées, quand la nuit claire eut étendu son voile sur la folie des hommes, les charognards à poils et à plumes que l'odeur du sang avait alertés depuis longtemps déjà, convergèrent vers la vallée de Hubushna et s'en vinrent festoyer à la manne miraculeuse.

Nul chroniqueur ne fit jamais compte rendu détaillé de cette bataille meurtrière. Les Phrygiens avaient sauvé leur pays. Les Assyriens durent se contenter de maigres prises et de promesses. L'ambassadeur Ninurta fut empalé à son retour à Ninive qu'il avait imaginé triomphal. On n'engageait pas impunément une armée assyrienne en territoire étranger sans ordre exprès de l'empereur. Assarhaddon ne put que réclamer à Midas un tribut d'or symbolique en guise de dédommagement. Khrishpay le Themiskurite s'en retourna furieux dans son domaine le long de la Mer Sombre, juste quelques prisonnières et des butins abandonnés raflés ici ou là. Themiris n'avait pas quitté sa steppe et c'est ce chien de Mygdoon qui avait eu raison de sa fille et s'était emparé des insignes royaux, la fameuse ceinture d'Ishpoltis, celle qui auréolait les souveraines de ce peuple auquel il ne cesserait d'appartenir en dépit de tout.

Près de la moitié du corps envoyé par Themiris pour châtier les profanateurs de kourganes avait été anéantie, l'élite de ses guerriers. Le reste était dispersé en trois morceaux qui ne tarderaient pas à être attaqués à leur tour et séparément. Ce serait d'abord la bannière du Loup d'Arpo-kshaya, arrivée un jour trop tard, qui serait mise en déroute et détruite par les troupes reconstituées de Mygdoon. Ensuite, la bannière du Léopard, celle qui avait saccagé et incendié Mazaka et qui festoyait sur ses ruines, serait surprise par les Phrygiens forts de leurs victoires précédentes et se débanderait en tous sens, éliminée peu à peu par les détachements locaux et l'implacable sécheresse estivale des hautes plaines.

Seule la bannière de l'Aigle, à la manière de son animal totem, réussirait à s'envoler. Matiani avait pressenti le piège, surtout lorsque ses éclaireurs lui avaient signalé d'importants mouvements de cavaliers coupant entre lui et la cité ruinée. Il avait tergiversé longtemps. Mais An-tiushpa lui avait ordonné de tenir sa position sur la route de Gordion sans défaillir. Il n'avait pas osé lui désobéir, elle l'aurait immanquablement dégradé. Quand lui parvinrent les échos de la bataille et la reprise de Mazaka, il décrocha et sauvegarda sa bannière en s'enfuyant vers le sud-ouest, vers les confins sauvages de la Pisidie. Mygdoon et ses fantassins étaient eux-mêmes trop affaiblis et épuisés pour tenter d'y poursuivre les insaisissables cavaliers.

Midas avait sauvé son royaume et mis fin à la menace des Cimmériens. Il avait failli tout perdre. Les ravages subis, la ruine de Mazaka et la dévastation du Tegarama étaient au final des tributs légers. Sa stratégie complexe avait joué de tous les atouts en sa main et... des erreurs de ses adversaires.

Dans la salle de la carte, dans son palais de Gordion, il récapitulait toute la campagne. Des bâtonnets à socle de cire et fanion teint étaient disposés sur la plaque gravée. De petits cavaliers de bronze couraient sur la table en relief. Il fit appeler son maître orfèvre, celui qui avait la responsabilité de la fonte des jetons à l'effigie du roi, l'un des rares à connaître son vrai visage. Il lui expliqua la chose. Il voulait que celui-ci lui fabrique une nouvelle série de cavaliers. Il lui décrivit en détail la physionomie qu'ils devraient avoir : des femmes tirant à l'arc, aux cheveux libres, aux cuisses dénudées et l'*akinakès* au côté. Et la pièce maîtresse porterait un torque autour du cou, une large ceinture d'or avec un ovoïde bombé et des nattes. Il savait pouvoir compter sur lui pour une réalisation parfaite et d'une vérité conforme à ses souvenirs pleins de respect. Il se gratta le lobe de sa longue oreille. Il ressentait encore sur sa poitrine la sensation de l'épée qu'elle aurait dû lui passer en travers du corps.

CHAPITRE XVII

Fuite

De Hubushna en Phrygie (sud de la Cappadoce) jusqu'à la Colchide (actuelle Géorgie), en passant par le pays des Mossynoikhi (région du Pont), en été de l'an 678 avant l'ère chrétienne, 27^{ème} année du règne de Midas III et 2^{ème} année du règne de Mefistsuli.

Bien qu'il ne fût pas dans son vent, le serpent avait dû sentir sa présence et s'était figé. Sa langue bifide évaluait l'environnement, cherchant à détecter le moindre effluve, la plus petite variation d'air. Il s'efforçait de ne plus respirer, absolument immobile. Son gourdin à la main était suspendu, lourd. Un froissement dans les herbes de l'autre côté fit tourner la tête à la vipère. Turan bondit et d'un coup l'abattit. Le corps continua d'onduler quelques instants et lui fouetta les jambes tandis qu'il le maintenait fermement enfoui face broyée dans la terre. Il réussit de sa botte à lui écraser la queue. Enfin le reptile cessa tout mouvement, mort. D'un coup de poignard, il l'entailla, derrière le cou, dans la longueur. Il attendit, puis s'écarta, relevant son gourdin. C'était une macrovipère, femelle au vu de sa taille, près de quatre coudées de longueur, au corps large, de couleur grise motivée de brun, sa grosse tête triangulaire bien séparée. Turan eut un sourire carnassier. Ces serpents étaient révéérés en Phrygie. Il s'en souvenait maintenant en avoir vu honorés et représentés, associés à Cybèle dans son temple de Pessinous. Un des attributs de cette déesse tutélaire de Midas et son peuple. Il y vit un signe, il avait définitivement choisi son camp. Mais pour l'heure, s'il avait tué ce reptile ennemi, c'était d'abord pour sa chair.

Cela faisait deux jours qu'il n'avait rien mangé. Juste une minuscule grenouille attrapée auprès d'une mare et qu'il avait

avalée crue en une seule bouchée. Ce soir, à l'abri des rochers, il ferait un feu, s'il parvenait à l'allumer avec la pyrite qu'il avait trouvée, et ferait cuire les morceaux du serpent. Et il s'y réchaufferait un peu, les nuits étant glaciales sans pelisse de feutre pour se couvrir. Il alla ramasser du bois dans les parages, prenant bien garde de ne pas apparaître à découvert, se baissant.

En contrebas, presque à portée de voix, un escadron de fantassins harassés avait établi son bivouac. Des Assyriens, facilement reconnaissables. Plus loin dans la plaine, le reste de l'armée campait, étiré en longueur. Il les avait observés toute la journée, dissimulé, craignant à tout instant que des patrouilles vinssent explorer ce secteur rocheux qui les surplombait. La bataille achevée, ils reprenaient la route du sud et de leur pays. Le long défilé des Portes de Cilicie démarrait à peu de distance, à peine une demi-journée de marche.

Ces lieux, il s'en souvenait en détail. Quelques années auparavant, avec sa caravane muletière, il les avait empruntés pour la mener à Gordion. D'ailleurs, à y bien réfléchir, Magarsa, l'important port et comptoir sur la Grande Mer où il avait séjourné et trafiqué plusieurs mois pour le compte d'Axiokos le Grec, n'était pas très éloigné, de l'autre côté des montagnes du Taurus, au maximum une demi-lune. Il connaissait assez le chemin, ses embûches, comment s'y ravitailler, la langue des habitants. Dans sa situation, s'y diriger apparaissait le choix le plus logique et le plus sûr. De Magarsa, il trouverait bien un moyen pour s'embarquer sur un navire et de là gagner Miletos. Il y serait en sécurité et aurait alors mis un point final à toutes ses aventures. Il y retrouverait Thargelia et Axiokos. Au passage, il pourrait enfin rendre compte, à lui et aux oligarques de la cité, de l'issue de l'expédition maritime qu'ils avaient envoyée et qui avait été capturée à Sinopis deux ans auparavant. Il serait admis au rang de citoyen pour sa fidélité et l'accomplissement de son devoir. Une nouvelle vie s'ouvrirait, débarrassée de ses vieux souvenirs, décrassée aux thermes de la poussière des chevauchées et de la boue de Hubushna. Il oublierait. Il redeviendrait Maltvai. Turan le chacal n'aurait été qu'une parenthèse, un printemps.

La nuit était fraîche, mais ce n'était pas cela qui l'empêchait de dormir. À la chaleur de son feu, l'estomac enfin rassasié et exténué de fatigue, il aurait dû sombrer et aligner les heures de sommeil. Le ciel étoilé lui dévoilait une carte intérieure. Chaque astre avait un nom, mais pas celui communément admis, même s'il n'en connaissait aucun ou si peu. Non, ce qu'il y lisait, c'était un chemin féminin, une corde invisible dont les nœuds s'appelaient Meotsnebe, Thargelia, An-tiushpa... An-thamara. Chacun brillait d'une nitescence singulière. Il avait beau fermer les yeux, se convaincre que tout cela était fini, leur lumière n'en traversait pas moins ses paupières, s'incrustait dans ses pensées. Et même la poussière d'étoiles lointaines, comme une traînée échevelée, c'étaient Molpadia et les *ha-mazan* qui le surveillaient, droites sur leurs montures, prêtes à décocher.

Après leur nuit d'amour à Gauraena, An-thamara et lui s'étaient encore retrouvés le lendemain, une rapide étreinte dans les buissons, à dix pas de cavalières bivouaquant qui firent semblant de n'avoir rien remarqué. Et puis ç'avait été la poursuite folle, trois jours à sauter de cheval en cheval pour ne pas ralentir, une distance énorme couverte, sans qu'ils pussent échanger plus que quelques phrases seule à seul. Son amour à elle n'était pas que physique, elle l'idéalisait. Lui, il ne savait pas trop, refusant de s'interroger sur le fond, craignant d'admettre une défaite. Et il avait fait une promesse, celle de revenir la chercher ! Cela avait-il encore un sens ?

Il l'avait vue tomber, être assaillie, ne plus bouger. Si elle n'était pas morte dès cet instant, elle avait dû subir les pires outrages, être violée, dix fois, cent fois, comme elle l'avait raillé à propos des femmes du village ravagé par leur avant-garde. Et si ses entrailles n'avaient pas explosé, si elle n'avait pas été écartelée, un coup d'épée final avait conclu sa brève existence. Les Phrygiens ne faisaient pas plus de quartier que les Cimmériens. Les civilisés et les barbares partageaient cette dénégation de la vie. Elle n'était plus, elle n'avait pas pu s'échapper. Son serment tombait de lui-même. C'était plus sa fin atroce qui lui tirait des larmes qu'il s'efforçait de réprimer que son amour perdu. Du moins était-ce ce qu'il voulait croire. Mais était-il quitte d'elle pour autant ?

Elle lui avait crié : « Fuis Turan ! Fuis ! Va trouver Themiris, raconte-lui ! Fuis, je t'aime à jamais ! » Il avait contracté un serment envers elle, envers elles toutes. Il avait le devoir d'aller au pays de Themiris et de raconter. Lui narrer la fin de ses filles et de ses guerrières. Elles étaient mortes courageusement, avec gloire, cela devait être honoré. Le but de leur vie était avant tout qu'on leur reconnût cela, qu'elles puissent reposer dans un kourgane au milieu de la steppe. Qui donc d'autre que lui pouvait désormais le faire savoir ? Le Vent peut-être, comme le croyait An-tiushpa ? Non, il ne pouvait fuir indéfiniment. Elles lui avaient offert une rédemption, ouvert une nouvelle voie. Il irait trouver Themiris, enfin il essaierait.

Le jour allait se lever, il avait pris sa décision. Il ne se dirigerait pas vers Magarsa et les rives de la Grande Mer, mais il repartirait en sens inverse, reprendrait plus ou moins le chemin qu'ils avaient suivi. Arrivé en Colchide, il lui suffirait de longer la côte de la Mer Sombre pour gagner au nord le pays des Kimiri. Le plus difficile allait être de retraverser une bonne partie de la Phrygie, le secteur de Mazaka, toutes régions quadrillées de troupes, avant de toucher la relative sécurité d'Altinchan et de l'Urartu. Il éviterait le Tegarama, en passant plus haut, le long du fleuve Halys. Son espoir était de tomber sur quelques débris de l'armée d'An-tiushpa et de pouvoir se joindre à eux. Il aviserait en fonction des circonstances et des éventuelles rencontres.

Pour ne plus penser à An-thamara, il s'efforçait de comprendre ce qui n'avait pas fonctionné dans le plan de l'*atabeg*. Il n'était pas un guerrier et les aspects stratégiques et tactiques lui échappaient quelque peu. En revanche, les hommes étaient en place. Il avait reconnu Mygdoon, sans aucune erreur possible. C'était bien le même individu qui, il y avait déjà longtemps, l'avait toisé sur la route de Sardis. Frère de roi, être vil et tortionnaire, violeur et assassin. Celui-là méritait l'enfer. Lors de sa fuite, pressés par les cavaliers themiskurites, dans un secteur où la bataille avait fait rage et où gisaient dans la boue des dizaines de *ha-mazan* des second et troisième escadrons, des soldats retournaient un à un les cadavres sur lesquels venait se pencher un officier de haute stature et

d'imposante silhouette, portant bonnet pointu. Un individu déjà âgé mais à la moustache drue qui avait tourné la tête au bruit de la cavalcade. Turan avait accroché son regard l'espace de quelques secondes : Khrishpay ! Le chef des renégats, le traître cimmérien, l'allié de Midas et Mygdoon. Khrishpay, le seigneur de Themiskura qui l'avait fait prisonnier et réduit en esclavage, lui et les Grecs de l'expédition envoyée par la cité de Miletos. Lors de leur traversée de l'Urartu, Turan s'était fait raconter l'histoire de Khrishpay jeune, à l'époque de l'aventure de Sinopis, et de sa trahison. Il se disait aussi que c'était lui personnellement qui était venu piller les kourganes sur le fleuve Dana. C'était là encore bien le même personnage ! Ainsi, en comptant Midas qu'il avait entraperçu à plusieurs reprises durant son séjour à Gordion, il était le seul à avoir croisé auparavant tous les responsables ennemis, ceux dont l'acte incompréhensible avait enclenché cette guerre cruelle et peut-être inexpiable.

Turan éteignit son feu au jour pointant, après s'être une dernière fois restauré de quelques morceaux de serpent. Qu'aucune fumée ne puisse le trahir. En contrebas, les Assyriens se remettaient en route, tout comme l'ensemble de leur armée dont il percevait le mouvement dans la plaine. Il allait devoir patienter encore au moins une journée avant de pouvoir se risquer à découvert. Les jours à venir seraient ceux de tous les dangers. Avec la peau du reptile il se confectionna une espèce de sac dans lequel il glissa ce qu'il lui restait de viande cuite. Il dut finalement se terrer une nouvelle nuit au milieu des rochers, s'étant effondré endormi tout l'après-midi. Dans la clarté lunaire et retransché sous son abri rocheux derrière son feu, il vit les yeux jaunes passer et repasser jusqu'à l'aube. Les loups l'avaient flairé, les petits loups gris des montagnes attirés par le carnage de la bataille. Il en croiserait par la suite souvent.

Il essayait de marcher le plus à couvert, mais la large plaine n'offrait que ses étendues rases et pelées, aux arbres rares et réfugiés dans les creux. De loin en loin, des groupes de cavaliers semblaient remonter comme lui vers le nord. Il s'aplatissait alors dans les fourrés, attendant qu'ils disparaissent de l'horizon. Le

grand volcan Argaios, enneigé en son sommet, lui servait de point de repère, qu'il avait décidé de laisser largement à main droite.

Il avait dû recouper en plein par le champ de bataille. Les charognards poursuivaient leur travail méthodique de nettoyage et de recyclage. L'air empestait, une odeur insoutenable de cadavres en pleine décomposition, emportée par le vent du sud. Il ne restait plus grand-chose à récupérer sur les corps figés dans la boue séchée. Les détrousseurs et maraudeurs étaient déjà passés, mais des silhouettes continuaient néanmoins à hanter ce lieu maudit, brandissant bâton et se penchant de temps à autre pour écarter quelques vautours et se saisir d'un objet oublié.

Un bout de tissu gris sortant d'un hallier attira son attention. Turan s'approcha avec circonspection et découvrit une pelisse de feutre roulée et ficelée, sans doute perdue dans une cavalcade. Il s'en empara. Et un peu plus loin, il eut aussi la chance de tomber sur un court javelot phrygien en bronze qui remplacerait avantageusement son embarrassant gourdin. Un lapin qui eut le malheur de se figer à son passage en fut la première victime. Le temps était parfait, déjà chaud, les nuits encore fraîches. Il progressait néanmoins à petite vitesse, sans cesse à devoir se terrer quand des silhouettes se détachaient au loin. Il évita et contourna très au large le secteur de Tuwana où d'importantes forces phrygiennes s'étaient regroupées.

Il atteignit enfin une contrée de collines, de drôles de reliefs rocheux, parsemés de buttes en forme de cheminées avec comme des chapeaux les coiffant. Des pitons isolés, très raides, résidus d'épisodes volcaniques révolus, excrétés du cœur bouillonnant de la Terre, comme des phallus dressés, au corps caverneux, dont la pierre tendre ravinée par l'érosion était cavée de multiples grottes et anfractuosités. Des dizaines d'abris naturels qui, depuis la brume des temps, servaient à l'occasion de refuges aux hommes traqués. Turan y passa plusieurs nuits sereines et réparatrices. L'un avait même été aménagé par des habitants anciens qui l'avaient agrandi et relié avec plusieurs autres cavités souterraines, créant un véritable réseau. Des os humains et animaux attestaient de son occupation.

Quelques tessons de poterie grossière, également. Il n'était plus très loin de Mazaka.

Des échos de voix, répercutés par le cirque rocheux, le firent se tapir dans un fourré. Des hommes, à pied, cheminaient à la file. Trois individus barbus et dépenaillés. Deux portaient une épée et le troisième un arc à l'épaule. Turan leur trouva quelque chose de vaguement familier. La pelisse de feutre sur le dos de celui qui marchait en queue ! Des Kimiri ! Il attendit toutefois avant de se montrer. Peut-être étaient-ce des renégats, qui avaient à peu près la même physionomie et un équipement similaire ? Il les distinguait maintenant mieux. Ils avançaient avec circonspection. Des fuyards, comme lui. Ils paraissaient épuisés, maigres. L'un devait avoir une vilaine blessure au bras qu'il tenait replié et serré dans une espèce de bandage en écorce et longues tiges nouées. Puis il le reconnut.

Panti-aris raconta rapidement leur histoire à Turan. Comment il avait été à deux doigts de rattraper le convoi de Midas qui fuyait vers le sud, que ses cavaliers de tête lancés à fond de train avaient en point de mire. Comment devant eux était apparue la masse compacte de l'armée assyrienne bouchant l'horizon. Comment il avait dû renoncer et se mettre en position de défense, bloqué sur trois côtés. Comment, à la suite d'An-tiushpa, il avait tenté de s'engouffrer dans la brèche qu'elle avait ouverte et comment il avait dû ensuite faire face aux cavaliers themiskurites devant et les chars assyriens dans son dos. Comment la bannière du Renard avait fini par succomber, à un contre cinq.

Nombre de ses hommes s'étaient noyés dans les marécages. Lui-même avait passé plusieurs heures dans l'eau froide, au milieu d'une roselière, la tête souvent sous la surface, respirant grâce à une tige creuse. À la nuit, il avait enfin pu se mettre un peu au sec, frigorifié et tremblant de tous ses membres. Il avait égorgé un maraudeur distrait qui traînait à proximité et il s'était emparé des armes et de la pelisse de feutre dont celui-ci avait lui-même dépouillé des combattants tombés. Puis, se basant sur les feux de bivouac qui parsemaient la plaine, il s'était éloigné dans l'obscurité, marchant jusqu'au matin avant de se cacher dans un terrier de

renard. Il s'y était endormi et s'était remis en marche à la nuit suivante. C'est le lendemain qu'il avait croisé ses deux compagnons, des hommes à lui, qui avaient également fui à la fin de la bataille. L'un d'eux était sérieusement blessé, le bras gauche cassé. Ils l'avaient soigné comme ils avaient pu, mais l'infection s'était installée. Ils avaient ensuite marché ensemble pendant sept jours, jusqu'à leur rencontre.

Panti-aris ne cherchait pas à retracer les événements, à comprendre pourquoi ils avaient été anéantis, qui avait commis l'erreur. Turan lui avait appris la mort d'An-tiushpa, chose qu'il supposait, à défaut d'en connaître les détails. Pour le reste, ils savaient tous deux qu'il ne devait pas avoir survécu beaucoup des leurs. Quelques autres fugitifs, comme eux, erraient peut-être dans la plaine ou les collines. Toutefois, Panti-aris rapporta que certaines *ha-mazan* devaient être encore vivantes. En effet, terré dans son trou, il avait pu apercevoir des cavaliers themiskurites qui traînaient une file de leurs combattantes attachées et ligotées. Prisonnières. Turan avait senti un coup au cœur. Mais Panti-aris, de l'endroit où il se trouvait n'avait pu reconnaître personne, pas plus An-thamara qu'aucune autre. Tout juste avait-il pu les compter approximativement, une trentaine. Leur convoi se dirigeait vers le nord.

Panti-aris avait eu le même réflexe que Turan. En optant pour le nord et la région de Mazaka, il espérait croiser des éléments de la bannière du Léopard ou de celle de l'Aigle de Matiani. Si elles-mêmes n'avaient pas été décimées. Pour l'instant, force leur était de conclure que le reste de leur armée qui n'avait pas participé à la bataille de Hubushna s'était volatilisé. Mais au fond, ils étaient pessimistes, soupçonnant que les Kimiri s'étaient fait surprendre et submerger par des forces plus nombreuses sur la lancée de la victoire précédente. Les trois Cimmériens se rangèrent à l'idée et à l'itinéraire que proposait Turan pour rallier l'Urartu et, au-delà, leur steppe. Mais il leur fallait des chevaux. Montés, ils iraient plus vite et, aussi, pourraient de loin passer pour une patrouille en mission. Mazaka devait se trouver à environ deux jours à l'est, l'Argaios majestueux derrière, et devant eux se profilait le fleuve Halys, son

ample, méandreuse et plate vallée tranchant de vert l'aride plateau ocre et rocailleux parsemé d'éminences volcaniques. Et sur cette bordure, des villages, des terroirs humanisés et densément peuplés.

Ils avaient tendu une embuscade. Sur la piste qui menait vers l'ouest, vers Gordion au-delà de l'immense bassin déprimé dont le fond était occupé par un vaste lac salé, ils attendirent longtemps avant que l'occasion se présente. Un groupe de trois cavaliers phrygiens, nettement reconnaissables à leur fameux bonnet à pointe tombant sur le front, cheminait tranquillement et sans précautions. Ils avaient de grands sacs de toile portés en besaces sur la croupe de leur monture et des musettes dans le dos. On les entendait rire de loin. Panti-aris avait bien choisi l'endroit, au détour de rochers qui les cacheraient jusqu'au dernier instant. Leur compagnon blessé, désarmé, fit comme s'il venait en sens inverse. En l'apercevant, les soldats se resserrèrent et se firent circonspects. Ils assurèrent leur lance ou leur épée. Les deux derniers ne virent pas voler les flèches de Panti-aris qui les clouèrent dans le dos. Le troisième, leur officier, voulut se mettre au galop, mais le javelot de Turan l'atteignit au côté. Il dégringola et Prakshis l'acheva à terre d'un coup d'*akinakès*.

Ils jetèrent les cadavres dans une fondrière, après les avoir dépouillés. Revêtus de leurs tenues, ils pourraient passer pour une patrouille phrygienne convoyant un prisonnier blessé. Dans les besaces et les sacs, ils trouvèrent de la nourriture, de la viande boucanée et des galettes d'orge. Également des outres bien utiles en cette région sèche et en ce début des grandes chaleurs. Et bien d'autres objets, hétéroclites, comme de la vaisselle, de petites sculptures, des jetons dorés et une plaque fine d'argile. Turan reconnut les signes, phrygiens comme ceux qu'il avait vus tracer par les scribes urartéens d'Altinchan, mais il ne sut pas les lire, sauf deux ou trois dont il avait gardé mémoire visuelle. Un message peut-être. Et sinon, un grand morceau de cuir découpé sur lequel était peint en blanc un *tamga*, celui de la bannière du Léopard, un lambeau de son enseigne. Le sens leur en apparut sans doute aucun : une bataille avait dû s'y dérouler et les leurs avaient été vaincus.

Ils prirent vers le nord-est, évitant les lieux habités. Ils se relayaient, cheminant souvent à pied, ménageant leurs chevaux. L'état de leur compagnon blessé empirait, et ce n'étaient pas les baumes ou applications de plantes qu'ils essayaient de confectionner qui y pouvaient grand-chose. Il allait mourir s'il n'était pas soigné sans délai.

Après avoir observé les mouvements et présences du haut d'un tertre et avoir conclu qu'il n'y avait pas de soldats, ils pénétrèrent dans un village et se dirigèrent au centre vers la maison la plus imposante. Des habitants en sortirent, dont un homme âgé à la barbe blanche et au manteau de qualité, sûrement le propriétaire et chef local. Turan s'adressa à lui sans ambages, d'un ton tranchant :

— Nous vous laissons ce prisonnier cimmérien, il est blessé. Soignez-le et nourrissez-le jusqu'à ce que nous revenions le chercher. Il n'est pas dangereux mais il est très important, il sait des choses, beaucoup de choses. Il ne faut surtout pas qu'il meure. Nous avons une mission urgente à remplir pour le compte du prince Mygdoon et il nous retarde. Quand nous en aurons fini, nous repasserons et le récupérerons. S'il lui arrive quoi que ce soit, c'est ta tête que je présenterai à Mygdoon ! Allez, le temps presse et de notre célérité dépend que nous vainquions une autre armée cimmérienne qui est en route !

Les villageois phrygiens trouvèrent bien que cet officier avait un drôle d'accent, pas local en tout cas, et que ses guerriers ressemblaient plus à des barbares qu'à des soldats de leur pays, peut-être étaient-ce des mercenaires, mais le ton était si impérieux et sans réplique qu'ils ne dirent mot. Turan montra même la fameuse tablette comme preuve du message urgent qu'ils devaient délivrer, mais sans laisser le temps au vieillard d'y lire. C'est ainsi qu'ils abandonnèrent leur compagnon blessé, en espérant qu'il serait correctement soigné et se remettrait. Que lui arriverait-il ensuite ? Personne ne pouvait savoir. Mais il serait mort sinon, dans d'atroces souffrances.

Au-delà de ce village, le Halys s'enfonçait dans des gorges, impraticables. Aussi, obliquèrent-ils à main droite à travers les collines pour rattraper la longue dépression parallèle et peuplée qui menait dans la même direction nord-est et que suivait la grande route. Ils avaient contourné la région de Mazaka, complètement ravagée, et arrivèrent dans une antique cité ruinée dont ne se distinguaient plus que quelques restes de murs écroulés et délités. Une ville qui avait eu une importance considérable dans un passé lointain.

Turan en avait entendu parler comme s'agissant de Nesha, une des anciennes capitales des Hittites, une métropole qui commerçait avec les pays les plus éloignés et où, notamment, les Assyriens avaient longtemps tenu un comptoir prospère, négociant et expédiant métaux, tissus et autres produits, sources de trafics réguliers et fructueux. Il ne restait plus rien de cette cité, détruite lors de l'invasion phrygienne cinq siècles plus tôt. Plus rien que des milliers de tablettes d'argile enfouies sous les gravats et qui, un jour peut-être, livreraient leur histoire millénaire.

Les jours suivants, ils longèrent la grande route. Ils n'y croisaient de loin en loin que des paysans ou des bergers. La région ne semblait pas avoir souffert d'exactions. Aucune troupe ne paraissait non plus évoluer à proximité. Ils pénétraient désormais régulièrement dans les villages, exigeant de la nourriture et récoltant des informations. Aucun Cimmérien n'y avait été aperçu, ce qui confirma leur sentiment d'anéantissement. Les habitants disaient les redouter, ayant eu vent d'histoires terribles concernant la destruction de Mazaka. Mais ils craignaient tout autant les raids qu'opéraient assez souvent des cavaliers themiskurites, pourtant théoriquement vassaux de Midas. Il était vrai que le Themis-kura n'était plus si éloigné que cela, au-delà des montagnes confuses du nord de l'ancien pays hittite.

La dernière place forte de l'est du royaume phrygien était celle de Sabastas, défendue par une garnison nombreuse. Les trois échappés l'évitèrent avec soin, avant de retrouver la haute vallée du fleuve Halys, plus en amont, plus très loin de ses sources. Ils étaient

désormais arrivés aux confins de l'Urartu. Le grand chemin n'était plus qu'un sentier qui les mènerait jusqu'à Altinchán, au travers d'une région boisée et sauvage, que Turan reconnaissait. Il l'avait parcourue, dans ce même sens, après sa fuite du Themis-kura justement, pour rejoindre Tariuni. Il n'y avait là plus de villages, à peine quelques hameaux perdus et difficiles à repérer, se confondant dans le paysage. Ils recommencèrent à chasser.

Les trois hommes parlaient peu, tendus vers un but unique : retrouver la steppe et les Kimiri. Toutefois quand ils bivouaquaient le soir, toujours en des endroits sûrs où l'on ne pourrait les surprendre, autour du feu et sous l'œil des étoiles, ils commencèrent à mieux se connaître.

Turan apprit ainsi que Panti-aris avait perdu son fils aîné, qui appartenait à sa bannière du Renard et qu'il avait vu embroché par une lance. Il avait aussi une fille, Harmotaya, qui avait été reçue *hamazan* l'année précédente, en même temps que la princesse Anthamara au côté de laquelle elle combattait. Il ne savait rien de son sort, partagé entre l'espoir qu'elle ait fait partie de la trentaine de survivantes dont il avait aperçu la file emmenée en esclavage par les renégats themiskurites, et celui qu'elle ait succombé avec bravoure sur le champ de bataille, sans avoir subi d'outrage, et soit digne d'être accueillie par la déesse Argimpasa, même si elle ne reposerait jamais dans aucun kourgane. Un de ses neveux qui l'avaient aidé à s'emparer des pirates sur le détroit, point de départ de toute cette expédition, était également mort à Hubushna. Il ne regrettait toutefois rien. Le serment à Targitaos s'imposait à eux tous et ils n'avaient pas réussi à l'accomplir. Panti-aris savait qu'il devait en porter la nouvelle à Themiris, mais il craignait sa réaction. Elle avait envoyé son héritière, sacrifié son autre fille, ses troupes d'élite et des milliers de combattants, et ils avaient été vaincus, massacrés. Les profanateurs avaient gagné ! Ils s'étaient même emparés de la ceinture d'or, la ceinture royale d'Ishpoltis. Que Themiris le fasse écorcher vif, elle aurait certainement raison !

À l'écouter, Turan imaginait une reine maléfique, cruelle, sans pitié. Pourtant, Thamara lui en avait dressé un portrait très différent,

une femme certes belle et fière comme Tiushpa, mais une mère aimante et soucieuse du bonheur des siens, ayant été à jamais influencée et marquée par l'amour que lui portait son père, le prince Otar, le Colche.

De son côté, Panti-aris appréciait chez Turan sa loyauté. Comme il le lui avait dit sans fausseté, il aurait pu s'affranchir d'eux et ne songer qu'à sauver sa propre vie, oublier leur aventure et les devoirs qu'il avait contractés. Panti-aris n'était pas au courant des sentiments qui les liaient lui et An-thamara, mais il ne l'en avait pas blâmé. Indépendamment du statut de *ha-mazan* et de ses contraintes, qu'il était bien placé pour connaître puisqu'il en avait épousé une à l'issue de son temps, toute femme libre avait le droit de choisir qui elle entendait, sans que quiconque ait à y redire et quels que fussent les rang, position et origine de chacun. Il connaissait très peu la jeune princesse, à l'inverse de sa défunte sœur et *atabeg*, mais elle n'avait jamais failli à ses obligations et Themiris pouvait être fière d'elle tout autant. Turan était par ailleurs quelqu'un de curieux, d'ouvert aux autres et qui avait accumulé une grande expérience de ses pérégrinations et aventures. Il lui rappelait par certains côtés le prince Otar qu'il avait souvent côtoyé, en un physique bien plus agréable, mais la dimension d'artiste en moins. Et Turan l'avait beaucoup interrogé sur ce personnage, qui semblait avoir laissé tant de souvenirs chez la plupart des gens qui l'avaient connu.

Leur autre compagnon, Prakshis, était un jeune soldat, très courageux et qui avait un amour et un don pour les chevaux. Il leur parlait, savait les calmer, les rassurait, communiquait avec eux. Cela était un spectacle étonnant de le voir les commander d'une voix douce, mêlée de mots inventés par lui. Les bêtes semblaient également lui transmettre leurs propres impressions, leur instinct profond. Aussi chevauchait-il toujours en tête. Et avant même que sa monture levât les naseaux pour humer l'air d'un danger, il le sentait par transmission. Ainsi d'un serpent qui s'était précipité d'un fourré. Ainsi une autre fois d'un piège disposé invisible en travers du chemin, un boyau tendu pour les faire chuter. Les bandits s'étaient enfuis en constatant l'échec.

Prakshis appartenait à l'ancienne tribu de Kerkinitis, celle-là même qui avait suivi pour l'essentiel Khrishpay vingt-cinq ans auparavant et était devenue les Themiskurites, les renégats. Son père à lui avait fait partie des rares membres de ces clans à être restés fidèles à Panti-shilaya, à leur souveraine. Il en tirait une volonté particulière, celle de vouloir restaurer le nom dégradé et la place des siens au sein des Kimiri. Dans sa quête personnelle, Khrishpay représentait le traître qui avait tout renié jusqu'au respect des kourganes, le damné absolu, celui qu'il rêvait d'abattre.

On était désormais au cœur de l'été, sec et brûlant, juste un peu tempéré par l'altitude qui s'élevait insensiblement. Les trois hommes faisaient route vers le levant. Turan était de nouveau sur ce même chemin, celui qu'un an auparavant il avait suivi, à pied, lorsque s'étant enfui de Themis-kura il avait décidé de regagner la Colchide pour y braver son destin, son bannissement achevé. Un an ! Cela lui paraissait extraordinairement proche et loin à la fois, tout ce qu'il avait vécu entre-temps. Et si un aède s'était emparé de son histoire, il aurait pu en faire une épopée longue de milliers de vers, tel un héros s'en revenant, au bout d'une éternité qui l'avait transformé en homme mûr et d'expérience, après avoir connu mille aventures et affronté des dangers multiples, chez lui où une princesse avait longtemps soupiré espérant son retour. Oui, il y aurait eu matière à en raconter ! Et même les hasards étonnants, ces rencontres qui se reproduisaient !

L'année précédente, Turan avait croisé la route de bergers qui menaient leurs moutons et leurs chèvres. Ils avaient cheminé et partagé ensemble quelque temps. Eh bien, de façon assez incroyable, voilà que de nouveau il tombait sur Metskhvare et ses compagnons ! Ceux-ci accomplissaient le même voyage, qui les voyait partis de chez eux six mois de l'année, pour aller vendre leur troupeau dans les cités du royaume d'Urartu. Ils se reconnurent et en tirèrent un heureux présage. Demeurant l'hiver et jusqu'à la fin du printemps dans ses collines surplombant la Mer Sombre, le Mossynoikhi khalde n'avait pas eu écho du passage de l'armée cimmérienne, ni d'aucune autre. Il ignorait tout des événements qui

les avaient opposés aux Phrygiens, Themiskurites et avaient même localement concerné les Urartéens.

Turan lui ayant fait part de leur volonté de gagner au plus vite la Colchide, Metskhvare leur avait décrit que la voie la plus sûre et la plus rapide serait d'abandonner le chemin classique par l'intérieur des terres, Altinchan, Tariuni et les grands défilés ensuite, pour plutôt couper au nord à travers la montagne jusqu'à la mer. Cette partie était difficile, que lui connaissait parfaitement, mais au-delà il leur suffirait de longer le littoral vers l'est et en moins de cinquante jours ils atteindraient la Colchide. Lui-même était prêt à les guider. Ses cousins pouvaient très bien convoyer leur troupeau sans lui, ils avaient déjà fait plusieurs fois le voyage et en maîtrisaient tous les pièges. En outre, son épouse était mal en point et la perspective de la retrouver plus vite que d'habitude l'y encourageait. Ils se mirent d'accord. Contre quelques pièces de vaisselle d'argent trouvées dans les besaces des soldats phrygiens, Metskhvare s'engagea à les conduire jusqu'à la côte. Il emmena deux ânes avec eux.

Metskhvare les enfonça dans la montagne, par des sentiers invisibles, connus des seuls bergers. Si les mules progressaient sans difficulté, en revanche les chevaux étaient apeurés dans les passages étroits et escarpés à flanc de ravins. Il fallait tout l'art de Prakshis pour les faire avancer et surmonter leur frayeur. Sans lui, ils les auraient perdus ou auraient été obligés de les abandonner. Plus ils montaient et plus les conditions devenaient difficiles. Ils atteignirent enfin un col élevé, où malgré l'été il gelait la nuit.

À partir de là, le paysage changeait du tout au tout. De profondes forêts, un climat humide et tempéré par l'air marin, une végétation luxuriante. Et puis ils aperçurent la mer, Panti-akshaina, la Mer Sombre. Ils étaient en pays Mossynokhi. Dans les hameaux éparpillés dans les vallées, Metskhvare avait toujours un cousin ou un berger ami. Plus d'une fois, ils logèrent ainsi, non pas au dehors sous les étoiles ainsi qu'ils le faisaient depuis la terrible bataille de Hubushna, mais sous le toit de solides maisons en bois. Ils connurent également une satiété alimentaire qui leur laisserait de

savoureux souvenirs. Les arbres de la région produisaient en abondance des fruits de toutes sortes, des noisettes surtout, et aussi de petites drupes rouges au goût divin, des cerises.

Enfin ils touchèrent à la côte, en un endroit appelé Kerasai. C'est là que Metskhvare les quitterait, pour remonter lui dans une autre vallée, celle où vivait son clan. Les habitants de Kerasai étaient en partie pêcheurs, profitant d'un port naturel. Mais ils avaient à faire face de plus en plus souvent à des raids de pirates themiskurites, venus de l'ouest. Au large s'apercevait une petite île que les Mossynoikhi appelaient Aretias et où était édifié un modeste temple de pierre. Metskhvare les incita à y aller sacrifier pour se concilier l'accord des dieux dans leurs projets. C'est ainsi qu'une barque les y mena un matin. Là, le berger aidé de Panti-aris y immola l'un de ses bédiers, aux cornes duquel il avait accroché des anneaux d'or qu'ils lui avaient donnés, trouvés dans la besace des soldats phrygiens. Turan, en ce lieu inhabituel qui lui rappela certaines petites îles grecques auxquelles étaient attachées de multiples légendes et histoires de personnages plus ou moins divinisés, se mit à songer aux guerrières cimmériennes. Dans son esprit brumeux, elle se métamorphosa en l'île des *ha-mazan*.

Ils quittèrent donc Metskhvare à Kerasai, après de chaleureuses effusions, pour se diriger vers le levant. Ils avaient désormais avec eux un jeune homme, un vague neveu du berger, qui les guiderait jusqu'à la frontière de la Colchide, heureux de la confiance qu'on lui accordait et auquel on avait trouvé un cheval. Les trois compagnons riaient à le voir affalé sur l'encolure de sa monture, toujours à la limite d'en dégringoler. Plus d'une fois au demeurant, Metskhvare se retrouva les fesses dans l'herbe. Ils suivaient la côte, alternance de riantes vallées et de caps adoucis, dans une chaleur tempérée par le vent et la mer. Ils s'écartaient parfois légèrement du rivage pour couper au travers de basses collines. Des dizaines de rivières descendaient de la haute barrière montagnaise qui courait sur leur droite. Chaque embouchure aurait pu faire un port et quelques-unes avaient fixé des hameaux de pêcheurs. Ils mangèrent du poisson, notamment de l'anchois, à pratiquement toutes leurs étapes.

Turan se fit la réflexion que si, deux ans auparavant, leur expédition partie de Miletos n'avait pas été capturée à Sinopis, les Grecs auraient trouvé ici matière à établir les bases de nombreux et fructueux comptoirs futurs. Cette région était comme un prolongement de la Colchide, riche de productions agricoles diversifiées, mais aussi minérales. Ainsi trouvait-on dans l'arrière-pays des gisements et des mines. Ne se disait-il pas d'ailleurs que les Khaldes, dont les Mossynoikhi étaient l'un des rameaux, avaient découvert la forge du fer et les secrets du métal ? Chaque hameau avait de fait son forgeron, produisant des pièces de haute qualité. Lui, Turan, le fils du maître des forges et mines de Colchide, reconnu et apprécia sans peine leur savoir-faire et leur art. Il aurait voulu passer plus de temps à échanger et apprendre d'eux, mais leur devoir les obligeait à ne pas s'attarder. Aucun état organisé ne gouvernait cette région. Chaque communauté, chaque hameau était son propre maître et l'esclavage n'y était pas pratiqué. Des hommes libres et pacifiques, protégés par leur barrière de montagnes, dans un pays qui se suffisait à lui-même. Ils passèrent ainsi par des villages nommés Iskhopi, Tarapasunta.

À Susarmia, ils eurent le loisir d'observer comment on récoltait le miel sauvage des abeilles. Les essaims étaient fixés en haut de très grands arbres, souvent à plus de vingt mètres. Certains habitants, équipés de cottes renforcées en grosse laine et la tête protégée d'un voile, y grimpaient à l'aide de cordages et s'en emparaient. Le spectacle était fascinant à voir ces acrobates suspendus en l'air à des branches qui balançaient sous le vent et leurs propres mouvements, attaqués par des myriades d'insectes auxquels ils dérobaient leur précieux nectar.

À Opinute, un banal hameau, alors qu'ils étaient en train de déjeuner dans la maison du chef local, un personnage que leur avait recommandé Metskhvare le berger, des cris affolés parvinrent de villageois : « Les pirates ! Des pirates débarquent ! » Et tous de se précipiter dehors.

Un navire inconnu venait d'accoster dans l'embouchure de la petite rivière qui servait de port et des hommes armés avaient mis

pied sur la grève, dont les intentions pillardes ne laissaient aucun doute. Les Mossynoikhi fuyaient en tous sens, abandonnant leurs demeures, leurs bêtes et leurs richesses. Panti-aris et ses compagnons se dressèrent et entraînèrent à leur suite les plus courageux. Guerriers expérimentés et inattendus en ce lieu perdu, ils s'opposèrent aux pirates décontenancés. Panti-aris n'avait plus que deux flèches de celles qu'il avait récupérées sur le maraudeur phrygien à Hubushna. Elles abattirent deux agresseurs. Les arrachant de leurs corps, il les réutilisa encore une fois, pour deux nouvelles victimes. Le javelot de Turan et l'*akinakès* de Prakshis firent également merveille. Les habitants s'enhardirent alors et donnèrent la chasse à ceux qui n'avaient pu regagner leur navire. Celui-ci eut d'ailleurs toutes les peines pour parvenir à s'extirper hors de portée des barques des pêcheurs qui se mirent à l'attaquer. De prédateurs, les écumeurs étaient devenus proies, par la simple vertu du courage collectif qui avait refusé de leur laisser le champ libre.

Trois hommes avaient été capturés. Ils furent interrogés sans ménagement. Il s'agissait de pirates themiskurites, venus de Sinopis. L'un parlait kimiri. Panti-aris et Turan apprirent ainsi que le prince Khrishpay avait regagné son palais de Themis-kura à l'issue d'une grande victoire dans le sud, en ramenant un important butin et des captives. Celles-ci avaient été offertes comme femmes aux capitaines et aux cavaliers qui s'étaient comportés de façon héroïque à la bataille. Ils ne purent en tirer davantage. Les forbans malchanceux furent laissés entre les mains des gens d'Opinute qui... les égorgèrent.

Après avoir passé le village de Rizaia, Metskhene voulut absolument leur montrer un lieu très particulier. Ils craignirent un instant qu'il les mène dans une embuscade, mais non. Cet endroit, à deux heures de cheval en retrait, dans les collines, était connu sous le nom de grottes de Tzitzoro.

La légende, expliqua le jeune homme, disait que c'était de là qu'étaient sortis les premiers Khald-katsi, les ancêtres de tous les peuples khaldes et colches. Leurs ancêtres avaient vécu très

longtemps dans les trois principales cavernes, avant de s'en aller peupler les terres dans toutes les directions. De fait, des dessins rupestres s'observaient sur certaines parois, des scènes de chasses, des représentations d'animaux, de bizarres séries de triangles aussi. De belles et vastes grottes où hibernaient parfois des ours. Non loin, des anfractuosités et boyaux secondaires formaient tout un réseau. Dedans, des ossements, des crânes en grand nombre, étaient dispersés en tous sens, probablement du fait de bêtes maraudeuses. Le kourgane des lointains ancêtres des habitants de la région, pensa Panti-aris.

L'été tirait à sa fin. Le reste du trajet jusqu'à la frontière se passa sans incident notable, juste des maux de ventre qui les laissèrent sur le flanc pendant trois jours au village de Mapavri, après s'être gavés de coquillages et crustacés pas frais. Metskhene, leur guide, les abandonna lorsqu'ils furent parvenus à Atinai. Ils avaient apprécié ce jeune homme, son entrain et sa gaieté, en dépit de ses fanfaronnades bruyantes et de ses qualités cavalières cocasses.

Au-delà, c'était désormais la Colchide. À Khupati, premier poste de ce royaume, le commandant du fortin montra quelque mauvaise volonté, surtout quand Turan lui eut dit qui il était. Il les laissa néanmoins passer. À Bathys, cité d'importance, le gouverneur les accueillit en revanche avec chaleur. Il se trouvait à Kutaia dans l'entourage de Mefistsuli lorsqu'au printemps l'armée cimmérienne avait campé dans la plaine. Il avait assisté à leurs démonstrations et fait partie du conseil du roi dans les négociations avec An-tiushpa.

Panti-aris avait arrêté qu'ils ne diraient rien de la défaite de Hubushna ni de la mort de leur reine de guerre. Il était peu probable que la nouvelle en fût déjà parvenue jusqu'ici. Le discours officiel devait être qu'ils étaient envoyés par elle pour requérir de nouveaux renforts dans la steppe, qu'elle avait décidé d'hiverner en Phrygie et de contrer les Assyriens qui les avaient attaqués en traître et sans motif. Que ces derniers avaient une politique agressive et que même l'Urartu se mettait en état de défense contre eux. Et pour expliquer qu'ils ne fussent que trois, leur petite troupe était simplement tombée dans une embuscade tendue par des bandits et le reste des

leurs avait péri. Le gouverneur considéra ces informations avec attention. Il leur fit donner une escorte et dès le lendemain, les trois hommes quittaient Bathys.

Quatre jours plus tard, ils apercevaient les murs de Kutaia. Sept mois avaient passé. De l'immense armée qui avait défilé, sûre d'elle et de sa puissance, ils n'étaient plus que trois égarés qui avaient fui le champ de bataille et s'efforçaient de regagner leur steppe natale, sur des chevaux épuisés. Et s'ils présentaient une mine acceptable, en dépit de leurs vêtements phrygiens incongrus, ils n'en étaient pas moins des vaincus, de simples rescapés porteurs de nouvelles funestes.

S'agit-il d'un malentendu, d'un zèle intempestif, d'une trahison ou d'une volonté délibérée, mais ils furent faits prisonniers et jetés dans une geôle à leur arrivée dans la capitale colche. Ils y restèrent trois jours, à peine nourris et désaltérés, jusqu'à ce qu'un officier du palais vienne s'excuser de la méprise. Turan supposa que Mefistsuli avait voulu leur marquer ainsi, à lui surtout, son autorité. La rencontre qu'ils eurent avec lui fut froide et distante. Ses conseillers se montrèrent hautains et désagréables. Panti-aris comprit que si une nouvelle armée cimmérienne transitait par la Colchide l'année suivante, elle n'y serait pas accueillie avec la même neutralité que la première. Le jugement et les propos d'An-tiushpa concernant la faiblesse des forces du royaume y avaient été très mal reçus.

Quant à Turan, il se vit intimer l'ordre exprès de ne plus reparaître en Colchide. Son bannissement n'était pas à proprement parler rétabli, mais c'était tout comme. Il lisait de l'animosité à son encounter dans le regard de Mefistsuli. Ils avaient été amis dans leur jeunesse, cela était désormais bien mort. La pensée de Meotsnebe, enterrée non loin, vint aussi le perturber. Cette femme s'était consumée d'amour pour lui, attendant son retour, sur la foi d'un serment intérieur suicidaire.

Avant de repartir, le général Panti-aris et Turan son interprète furent néanmoins conviés à un festin offert par le souverain colche. Repas ennuyeux et compassé, aux rires gras et forcés. Parmi les

personnes éminentes, ils ne purent que remarquer la nouvelle concubine du roi. Une très jolie femme, grande, brune de nature mais dont les cheveux étaient teints en blond, avec de savantes tresses, et dont les longues et magnifiques jambes étaient largement apparentes sous le voile de sa robe légère. Et la ressemblance ! S'ils n'avaient su qu'An-tiushpa avait péri sur le champ de bataille à Hubushna, ils auraient pensé qu'elle était devenue oiseau pour réapparaître vivante en ce lieu, à quelques mètres d'eux. Ils étaient troublés. Mefistsuli pavoisait par-devers lui de leur confusion.

Profitant d'un court moment d'intimité loin d'oreilles indiscrètes, le conseiller Mokavshire, celui qui avait été son ami de jeunesse et qui l'avait accueilli lors de son retour en Colchide l'année précédente, expliqua à Turan que sitôt l'armée cimmérienne décampée, Mefistsuli avait fait chercher dans tout le royaume, et même un peu au-delà, pour découvrir une femme qui ressemblât à sa cousine An-tiushpa. Cela avait fait des gorges chaudes à la cour, que le roi se soit entiché à tel point qu'il lui faille en dénicher un sosie. Et le plus extraordinaire, c'était qu'il s'en était trouvé une, la fille d'un modeste chef de clan d'Ibérie. Il l'avait, pour ainsi dire, achetée à son père, contre des cadeaux somptueux, et elle avait été amenée au palais à Kutaia. Comme elle était naturellement brune, il obligeait à ce qu'on lui teigne les cheveux et, ajoutait Mokavshire à voix basse, le reste aussi. Elle était devenue sa concubine, nonobstant l'épouse officielle reléguée. Cela, après tout, faisait partie des lubies qu'un monarque pouvait avoir. Ce qu'il réprouvait en revanche, et qui était de notoriété publique, c'était que le roi la battît comme bête. La malheureuse favorite était humiliée, fouettée, subissait ses perversités et instincts sadiques. Il semblait n'avoir de cesse de la rabaisser, de vouloir lui faire sentir son pouvoir, lui dont les prouesses sexuelles avaient toujours fait l'objet de ricanements peu flatteurs. Nul doute qu'An-tiushpa aurait peu goûté ce genre de situation et de comportement, pensa Turan, ni aucune autre *hamazan* du reste. Mais elle n'était plus là pour s'en offusquer.

Une petite escorte accompagna Panti-aris, Turan et Prakshis de Kutaia jusqu'aux limites septentrionales de la Colchide, le long de la Mer Sombre. Elle les laissa à Kakara. C'était le début de

l'automne. Les feuilles commençaient à roussir, le temps était redevenu humide. Avant les premières neiges, ils seraient face à Themiris, son *akinakès* suspendue au dessus de leur tête baissée et coupable.

CHAPITRE XVIII

Captivité

Themis-kura (proche de l'actuelle Terme sur la côte pontique), capitale de la principauté éponyme, en l'an 678 avant l'ère chrétienne, 15^{ème} année du principat de Khrishpay.

— Ainsi c'est toi, celle qu'il garde avec tant d'avidité ! s'exclama Pessinae en l'apercevant.

— Moi, quoi ? rétorqua-t-elle agressive.

— Pourtant, on ne peut pas dire que tu sois une beauté ! Loin de là, malgré ta jeunesse. Je ne comprends vraiment pas qu'il te trouve de l'intérêt !

Pessinae dévisageait la prisonnière d'un œil méchant et jaloux. Elle la découvrait. Elle était petite, brune sombre, les traits grossiers, renfrognée et fatiguée. C'était certes une Kimiri, mais elle n'en possédait pas la blondeur ni guère la prestance habituelle et le farouche charme. En outre, les vêtements informes dont on l'avait affublée ne contribuaient pas à l'améliorer. Que pouvait-elle bien avoir de si particulier ? Pessinae ne comptait plus le nombre de maîtresses et d'aventures qu'il avait eues, libres, servantes ou esclaves, cela l'indifférait au fond, mais en son for de femme elle aimait saisir ce qui pouvait pousser son époux à la tromper, pas tant le fait lui-même que les atouts de ses rivales.

Elle croyait connaître ses goûts, ce qui l'attirait. Il n'était pas comme ses soudards qui se satisfaisaient de n'importe quel vagin propre à engloutir leurs désirs brutaux. Il n'appréciait pas non plus les femmes sophistiquées comme elle. Là, il n'y avait pas de risque ! Non, celles qui le faisaient frémir, c'étaient les grandes blondes aux yeux verts et aux manières viriles. Celles capables de

lui résister. Ah, c'était peut-être cela ? Cette petite-là semblait une boule de nerfs, une espèce de laie noire et pugnace.

— Tu n'as vraiment, mais alors vraiment pas l'air d'une *hamazon* ! reprit-elle perfide.

— Et toi tu as tout de la grosse vache stupide et pompeuse ! répliqua An-thamara en lui faisant une grimace et lui tirant la langue.

Pessinae manqua s'étouffer sous l'insulte et le sang lui afflua au visage. Son opulente poitrine se mit à tanguer en ressacs. Elle en restait coite. Les deux gardes proches firent semblant de n'avoir rien vu ni entendu, déjà qu'ils avaient enfreint les ordres en la laissant pénétrer dans la pièce où était recluse la prisonnière.

— Je te ferai fouetter pour ton insolence ! finit-elle par lâcher en retrouvant un peu de respiration.

— Oh ! Tu sais, ce ne sera pas pire qu'être violée par dix mâles en rut ! Je suis sûre que tu n'as jamais connu ce plaisir-là, cette expérience ! Alors, le fouet, peut-être que j'apprécierai, finalement... la provoqua avec fiel An-thamara.

— Tu n'es qu'une traînée !

— Sans doute... Mais qui sait ce que cache ton âme, toi la mijaurée ? Je suis peut-être en votre pouvoir, sans défense, esclave de vos désirs et de vos raisons surnoises, mais moi je ne serai jamais une renégate, une parjure. Tu peux me faire étripier, me couper en morceaux, m'arracher les yeux et la langue, me donner en pâture à ta soldatesque, tout cela est peu de choses au regard de la force qui m'habite. Et je sais que vous périrez, que vous expiez vos crimes, que la steppe ne renonce jamais.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes, tu as le cerveau fêlé. Tant pis pour toi !

Et Pessinae sortit, dans un ample déplacement d'air, ses voiles claquant. Les gardes refermèrent derrière la lourde porte en bois massif.

Elle était de nouveau seule. La lumière des hautes et étroites fenêtres qu'elle ne pouvait atteindre tombait sur son accablement. Une méchante paillasse, une cruche d'eau, un plat de fèves auquel elle n'avait pas touché, voilà à quoi se réduisait désormais son univers, elle la femme habituée aux grands espaces et qu'aucun mur n'avait jamais enceinte. Elle était vivante et son instinct lui ordonnait de le rester, de subir. La blessure qu'elle avait reçue au bras avait été bien soignée et finissait de cicatriser. Elle se retenait d'arracher les croûtes, de l'enduire de cette poussière noirâtre et pleine de déjections de souris qui s'accumulait dans un des coins de sa geôle, de s'infecter. Si elle n'avait pas entendu cette phrase, sa phrase : « Je reviendrai te chercher ! J'en fais serment ! Ne meurs pas ! » Dorénavant sa vie, toute sa vie, était suspendue à ces quelques mots. Mais les avait-il réellement prononcés ou bien les avait-elle rêvés, assommée qu'elle se trouvait ?

Elle revoyait le champ de bataille, lui sur son cheval galopant vers elle, le visage même des quatre soldats qui se précipitaient, l'instant où à la course elle allait bondir en croupe, sa main qu'elle n'avait pu retenir, sa chute dans la boue, et puis... plus rien. Le reste, ce qui avait suivi, relevait finalement d'une banalité bien connue. On lui arrachait sa cotte et sa tunique, des hommes barbus et sardoniques s'empalaient en elle, la souillaient à tour de rôle, riant fort. On la maintenait au sol, un poignard sur sa gorge. Des corps lui écrasaient le ventre, des mains maculées lui pressaient les seins, lui arrachaient presque les mamelons. Des râles bestiaux. Elle fermait les yeux, retenant sa douleur, refusant de capituler. Et puis une voix impérieuse avait crié : « Ça suffit ! Les *ha-mazan* capturées ne doivent pas mourir. Ligotez-la ! »

On l'avait emmenée, elle et une trentaine d'autres guerrières attachées à la file. Le champ de bataille était jonché de milliers de corps. Ici ou là quelques agonisants vibraient leurs ultimes minutes. Des hommes à pied achevaient sans précipitation les derniers survivants. D'autres dépouillaient les cadavres. Des chevaux erraient au milieu, leurs fidèles compagnons de la steppe, habitués à les attendre et qui n'entendaient plus que des cris étrangers. Puis elles avaient marché des jours et des jours. Les blessées avaient été

traitées, sommairement dans un premier temps puis avec davantage de soin un peu plus tard. On les nourrissait convenablement. Des cavaliers ne cessaient de tourner autour d'elles. Elles avaient compris que leur sort allait être lié à certains d'entre eux, qu'elles constituaient leur tribut.

Sa voisine de file, Harmotaya, une grande et jolie *ha-mazan* de son escadron et de sa classe d'âge, boitait d'un coup de lance reçu au pied. Elle la soutint souvent. Elle l'avait vue combattre avec un courage irréal. À un moment, celle-ci aurait pu se sauver, mais l'apercevant en difficulté cernée par une demi-douzaine d'ennemis, elle s'était jetée au milieu d'eux pour la secourir. Et c'est ainsi que toutes deux avaient été capturées.

Après une semaine de marche épuisante, elles découvrirent les ruines de la cité de Mazaka. Tout autour des traces de destructions et des cadavres décomposés attestaient de la violence des combats qui s'y étaient déroulés. La troupe themiskurite se scinda alors en deux. On leur donna des chevaux. Toujours les mains ligotées et attachées à la longe les unes aux autres, une solide escorte montée leur fit prendre une route vers le nord. Elles passèrent par Pteria et la cité rasée de Hattusha, l'antique et glorieuse capitale hittite, au travers de grands plateaux arides et desséchés, puis coupèrent dans un fouillis de collines et montagnes de faible altitude jusqu'au Themis-kura, sur la côte de la Mer Sombre, tout cela en à peine dix jours. Elles se trouvaient au pays des renégats, une jolie région verte et humide, aux plantureux pâturages, où des *ger*, les tentes coniques de la steppe, parsemaient le paysage.

An-thamara revoyait aussi le moment où elles avaient été réparties, offertes. Les plus belles, les plus vigoureuses, dont Harmotaya, étaient parties les premières, au profit des officiers. Elles étaient leur butin, devenaient leur propriété. Celles qui se soumettraient et oublieraient leur engagement et leur fidélité à la steppe pourraient espérer accéder au statut d'épouse. Les Themiskurites restaient au fond des Kimiri et avoir femme de leur race était fortune enviée, la plupart de ceux nés depuis leur fixation

dans la région n'étant que le fruit d'esclaves khaldes razzées ou, au mieux de paysannes phrygiennes ralliées.

An-thamara avait été l'une des dernières à être choisie. Celui qui s'était rabattu sur elle était un homme à la moustache broussailleuse et tombante, balafré et borgne. Un guerrier courageux mais souvent malchanceux, à entendre autour les commentaires sans complaisance. Il l'avait emmenée, sans ménagement. Sa *ger* se situait à une demi-journée de cheval de Themis-kura. De nombreux esclaves et serviteurs s'occupaient de sa maison et de ses troupeaux. Elle continua à avoir les mains liées pendant plusieurs jours, surveillée de près par plusieurs femmes que sa présence nouvelle courrouçait, les concubines familières. Son borgne de seigneur l'avait prise dès le premier soir. En dépit de ses manières brusques, il n'était sûrement pas le pire, soucieux de son bien-être et de la rassurer. Au moins se retrouvait-elle au grand air, relativement libre de ses mouvements. S'habituerait-elle ? Abdiquerait-elle ?

Et puis, il était venu. Un matin, sur son char tiré par deux chevaux, elle l'avait revu : Khrishpay ! Elle savait qui il était. Déjà, à Hubushna, lorsqu'il les avait toutes passées en revue, il s'était arrêté quelques instants devant elle, comme si son instinct lui avait soufflé quelque vérité. Il l'avait fixée dans les yeux, elle n'avait pas cillé, il avait souri.

— Comment t'appelles-tu ? l'avait-il interrogée.

— Qu'est-ce que cela peut faire ? Je n'ai plus de nom dès lors que je suis en ton pouvoir, l'avait-elle défié.

— Ton nom ? Réponds ou je te fais saillir par tous les étalons que tu vois ! avait-il répliqué d'une voix tranchante et le visage crispé en montrant d'un geste large les grands chevaux assyriens que montaient ses officiers.

— Mon nom est... Maltvaia, avait-elle inventé.

— Ce n'est pas un nom Kimiri. Tu mens !

— Je suis bâtarde de Colche, avait-elle ajouté. C'est pour cela que je ne te ressemble pas, renégat.

— Colche, tiens donc ? Et le nom de ta mère ?

— Je l'ignore. J'ai été élevée par un homme appelé Vishtaspa, continua-t-elle à composer, en se raccrochant au premier nom qui lui vint, celui du grand conseiller de sa mère.

— Hum... fit-il, dubitatif.

Il avait persisté à la sonder du regard, promenant sur elle son œil inquisiteur. Puis il l'avait saisie aux cheveux, les relevant jusqu'aux racines. Elle ne portait pas dans le cou les trois triangles traditionnels, que son père, le prince Otar, avait refusé qu'on tatoue à aucune de ses filles.

— Tu n'as pas le *tamga* royal, avait-il lâché, déçu. Tu as de la chance. Tu n'ignores pas que votre *atabeg*, la chienne An-tiushpa, a péri. De la main de Mygdoon le chef des Phrygiens. Dommage, c'était une belle femme, je crois que j'aurais réussi à la mater.

— Au moins est-elle au paradis de la steppe, digne de ses glorieuses ancêtres. Tue-moi, tue-nous ! Nous avons combattu avec vaillance, nous méritons cette mort, avait-elle répliqué.

— Ah ! Ah ! Je vois que tu portes haut la fierté des *ha-mazan* et de ton peuple, même si tu es à moitié Colche ! Bien ! Non, vous ne mourrez pas, je vous offre un salut et une nouvelle dignité, de devenir les compagnes de mes meilleurs officiers et guerriers. Ainsi continuera de passer en nous et nos descendants le fier sang Kimiri.

Et il s'en était allé, sans plus se soucier d'elle. Du moins le croyait-elle.

Une *ha-mazan* attribuée à l'un de ses capitaines avait un jour fortuitement prononcé le nom d'An-thamara. Elle avait été interrogée et avait révélé que la seconde fille de Themiris n'était pas morte sur le champ de bataille et avait fait partie de celles faites captives. Khrishpay avait toujours eu un doute. Il jubila. Ainsi, la petite noirette qui l'avait défié était bel et bien celle qu'il avait supposée, le fruit de sa Panti-shilaya et du prince colche. En outre, elle était la nouvelle héritière. Elle se trouvait entre ses mains.

Sa fureur était un peu retombée depuis qu'il était rentré au Themis-kura. Midas et surtout ce vicieux de Mygdoon lui avaient volé sa victoire. Sans lui, Khrishpay, les Phrygiens auraient été battus ou, à tout le moins, An-tiushpa et ses Kimiri se seraient enfuis et reconstitués. Elle n'aurait alors pas commis deux fois la même erreur et les aurait anéantis un peu plus tard ! C'est grâce à lui et ses cavaliers que s'était joué le sort de la bataille et du royaume. Midas lui avait promis de lui livrer vivantes An-tiushpa et le maximum de *ha-mazan*, le reste était secondaire. Mygdoon avait eu de la chance. S'il n'avait eu sa garde autour de lui quand ils s'étaient retrouvés à l'issue, il lui aurait passé son *akinakès* au travers du corps. Il avait aussi entendu une rumeur affirmant que celui-ci avait violé le cadavre de l'*atabeg* ! Et il refusait absolument de lui remettre la ceinture d'or royale des Kimiri, la ceinture d'Ishpoltis. Le monarque phrygien lui-même n'avait pas réussi à l'en convaincre. Lui, Khrishpay, serait toujours loyal à Midas, en revanche il s'offrirait un jour ou l'autre la tête de Mygdoon, il s'en fit serment.

Ainsi donc, An-thamara se trouvait au Themis-kura. Son borgne de seigneur n'avait pas eu le choix. Il avait dû la lui rétrocéder, contre une autre prisonnière. Il ne perdit d'ailleurs pas au change. Khrishpay avait eu le temps de réfléchir à son sort. Il pourrait évidemment la prendre pour lui-même, intense satisfaction personnelle. Le problème, c'était qu'il comptait une vraie épouse officielle, Pessinae, et celle-là ne serait au mieux qu'une concubine. De ce côté-là, passée la jouissance première d'avoir possédé la fille de Panti-shilaya, elle ne l'intéresserait plus guère. Hormis le fait qu'elle avait du caractère, au moins tenait-elle cela de sa mère, elle n'était vraiment pas son type de femme. En plus, elle serait bien capable de lui trancher la gorge dans son sommeil ! Et puis, une chose qu'il n'osait s'avouer ouvertement, il voulait au fond la protéger et la soustraire d'un sort commun. Si la vie et les circonstances avaient tourné autrement, cette fille aurait pu être la sienne. Elle n'aurait pas été brune et moche comme son Colche courtaud de père, mais aurait pris ses traits et ses qualités à lui pour les mêler à ceux de sa mère. Elle allait être un atout important dans son jeu. Il la ménagerait et avec le temps elle s'amadouerait, brisée.

Suivant les coutumes cimmériennes, elle était désormais l'héritière de Themiris, elle était jeune et en pleine santé, en dépit de ce qu'elle venait de subir.

Un plan commença à germer dans son cerveau. Tekmesas, son fils, était certes encore adolescent, mais lui aussi se trouvait être ayant droit d'un royaume, de celui de Midas son grand-père maternel, et de sa propre principauté. Phrygie, Themis-kura, Cimmérie, un ensemble immense pas si disparate que cela à bien y réfléchir. Leur lien serait la mer ! Finalement, il était bien plus simple de relier Sinopis, son port au sud, et Panti-kapaya et la péninsule, de l'autre côté au nord, par la voie maritime que par l'interminable itinéraire terrestre. Avec une flotte conséquente, cela prendrait tout son sens. Et n'avait-il pas commencé à œuvrer dans cette perspective avec ses bateaux pirates ?

Khrishpay l'avait fait enfermer dans son palais tout neuf de Themis-kura. Une grande pièce, aux épais murs de pierre et aux trous de lumière inaccessibles, à fonction initiale d'entrepôt, avait été sommairement garnie pour accueillir cette prisonnière précieuse. Deux gardes étaient postés en permanence devant la lourde porte en chêne et avaient ordre de ne pas communiquer avec elle, de se contenter de la surveiller et de lui apporter sa nourriture à heures fixes. On lui avait remis des vêtements de grosse laine, assez informes, mais qui la protégeaient un minimum de l'humidité suintante entretenue par le climat pluvieux de la région. Elle ne faisait rien de ses journées, tournant en rond dans sa cage. Sans complicité, il lui était impossible d'imaginer s'échapper.

Khrishpay venait la visiter de temps à autre, en coup de vent. Il se contentait de vérifier si elle ne dépérissait pas trop, ne répondait à aucune de ses questions, ne lui annonçait rien. Il souriait. Si elle n'avait connu son histoire, son parcours, ses crimes, elle aurait presque pu le trouver avenant. Elle n'eut plus à subir de brutalités, il ne la toucha jamais.

Bientôt on lui permit de sortir, toujours sous bonne garde. Elle pouvait faire quelques pas dehors, respirer l'air extérieur, se

convaincre que le reste du monde existait encore. Peu à peu, elle régula inconsciemment son corps au rythme de sa prison. L'inconfort n'était pas pire que celui des bivouacs dans la steppe glacée. Elle dormait bien, sans cauchemars autres que ceux qu'elle faisait depuis l'enfance, des histoires de cataclysmes et de flots apocalyptiques qui engloutissaient tout. C'est le jour qu'elle rêvait, qu'elle espérait, qu'elle se raisonnait. Elle était là à cause du serment à Targitaos. Aux funestes conséquences, sa sœur morte et des milliers d'autres avec, son peuple blessé, son avenir anéanti. Elle n'avait pas dix-sept ans que déjà la vie se refermait pour elle. Fallait-il vraiment qu'elle se raccroche au souvenir de ces quelques moments de bonheur partagé, à ces paroles rêvées ?

« Je reviendrai te chercher ! J'en fais serment ! Ne meurs pas ! » Ces mots avaient-ils existé ? Les avait-il criés ? N'était-ce pas plutôt son amour absurde qui les imaginait ? Et quand bien même il les aurait prononcés dans le feu du combat, avaient-ils une quelconque valeur ? Corps, destins et promesses étaient celés à jamais dans la boue craquelée de Hubushna. Elle avait combattu avec vaillance, cela fondait la seule vérité à laquelle elle pouvait se raccrocher. Qui lui offrirait son kourgane, si modeste et étranger soit-il ? Argimpasa et ses ancêtres devinaient-ils la détresse que devenait sa vie ? L'accueilleraient-ils néanmoins avec bienveillance ? Pouvait-elle espérer renaître un jour sous forme du grand aigle ou du léopard ou même d'un vulgaire lemming ? Elle avait beau essayer de se remémorer toutes leurs croyances, jusqu'aux plus infimes et obscures, elle n'y trouvait rien pour la conforter. Même le plus couard de ceux tombés sur le champ de bataille avait eu plus de chance qu'elle. Quoique sans kourgane, les esprits invisibles guidés par le Vent le reconnaîtraient et l'admettraient en leur sein.

Elle implora An-tiushpa d'intercéder pour elle. Sa sœur, elle, avait maintenant ce futur. On lui avait raconté sa fin tragique, pourtant elle était heureuse pour elle. Elle flottait avec Molpadia. Elle réparaitrait un jour, encore plus belle, plus généreuse et plus parfaite que n'importe quelle vivante. Elle serait maîtresse du monde, châtiant sans faiblesse les méchants et les criminels. De son

arc, aucun coupable ne lui échapperait. À la tête des *ha-mazan* immortelles, elle ferait régner la justice et respecter les serments, tous les serments.

An-tiushpa la regardait avec sévérité. La raison de sa déchéance et de son destin fini était là : elle avait enfreint l'une des lois auxquelles elle avait juré respect. Elle avait entretenu des rapports avec un homme, elle avait aimé Turan. Son châtiment trouvait là sa cause. Elle avait menti aux autres, s'était menti à elle-même. Le Vent l'avait vue, l'avait entendue, l'avait dénoncée. Elle pleurait, incapable de retenir ses larmes obscènes. Pour quelques instants volés de bonheur éphémère, elle était damnée pour l'éternité ! Et pourtant, elle n'arrivait pas à regretter. Chaque seconde était inscrite en elle, chaque geste, chaque frémissement de son corps et de son esprit. Son odeur, sa douceur, ses mots. En elle, une chaleur se distillait rien qu'à leur effleurement, à leur souvenir. Et d'autres avaient bien eu aussi de telles faiblesses, sa propre mère elle-même, elle ne l'ignorait pas. Alors ?

Alors ce fut Otar, un autre Colche, qui lui parla. Son père, cet être absent, terriblement absent. Il lui disait de croire aux autres, de faire confiance à la vie, de savoir vibrer au plus infime signe. Que le Vent n'était pas tout, qu'il y avait aussi un souffle qui passait par la Terre et irradiait tous les vivants, capable de transmettre n'importe quel message.

INTERLOGUE

Considérations

S'il est une chose que nous enseigne l'histoire, c'est que sa roue se révèle sujette à de brutaux et dramatiques emballements, dont aucun contemporain ou acteur n'aura jamais une véritable prescience. Des résonances et enchaînements imprévisibles qui, d'un fait déclencheur relativement mineur, finissent par ébranler des pans entiers de l'humanité et des sociétés. Quand le paysage achève de se recomposer, certains parleront alors de brusques secousses, par métaphore avec le monde tectonique, avec ses tremblements de terre, ses tsunamis, ses dérèglements d'équilibres ; d'autres y verront l'œuvre d'une main vengeresse, un pouvoir transcendant et courroucé décidant de punir ses créatures ; d'autres encore, le résultat dialectique de forces antagoniques en gestation qui, comme une marmite sur laquelle un couvercle a été oublié, explosent et entrent en ébullition chaotique ; et pour le commun des vivants, des faits incompréhensibles, sans lien autre que la peur panique qui fait agir sans discernement et révèle la vanité de nos plus savantes constructions et sociétés.

L'histoire humaine, l'aventure collective, est jonchée de tels épisodes, d'ébranlements et bouleversements. L'historien va en lire et décaper la stratigraphie, comme un géologue découvre dans sa carotte divers lits de couches sédimentaires stables et épaisses, entrecoupées de feuillets sombres de matériaux exogènes. Laisses, colluvions, cendres, remblais même, chacun de ces marqueurs transcrit une rupture brutale, une série de catastrophes. Et si le résultat est facile à observer après coup et avec le recul dépassionné du temps, l'explication des causes, du déclenchement, de la genèse, restera toujours litanie infinie de théories et d'illusoires équations. Aucun schéma analogique ne donnera jamais de clef universelle pour comprendre et, surtout, prévenir le futur. Juste de permettre,

peut-être, aux hommes sages et clairvoyants de cheminer avec la conscience que le monde forme un tout où chaque acte, chaque individu, chaque cercle ont une responsabilité au regard de ceux qui viendront ensuite, de leurs enfants. Et pourtant, la vie première est née d'un chaos, d'un bang cosmique. Et pourtant, des espèces meurent et d'autres apparaissent. Et pourtant, des bourgeons improbables resurgissent au milieu des ruines. Éternels balancements entre vie et mort, entre paisibles marées et tempêtes apocalyptiques, entre permanence et ruptures, entre hommes et démiurges.

L'histoire est-elle un cycle ? Comme les saisons qui reviennent avec constance, comme la révolution d'une planète, comme le sommeil ? Le temps n'est-il qu'une dimension parmi d'autres, relative et modélisable ? Ou bien sont-ils un chemin qui jamais ne repassera exactement là où une trace a déjà été inscrite et s'est fixée pour l'éternité ? Chacun trouvera la réponse qui lui correspond, celle dont il a besoin pour maintenir à flot son frêle esquif ou piloter l'imposant paquebot qu'on lui a confié. Mais nul n'obéira sans critique à une expérience qui n'est pas la sienne ni n'abdiquera sa part infinitésimale et insoluble, celle qui nourrira le futur.

L'histoire écrite et reconstituée aligne les rectos lumineux et les versos sombres, aime les épisodes saillants, passe avec ennui les plaines temporelles sans aspérités et les paysages pastel. Elle traque en permanence le brin défectueux de son ADN, le gène mutant, ressasse avec délectation ses crises. Là où les témoignages fiables viennent à manquer, elle devient mythes, cicatrices mémorielles. Et lorsque la page blanche d'une nouvelle époque éclate à la figure des scrupuleux clercs, on condescend à l'estomper de ces créatures et personnages romanesques et légendaires qu'un vent impalpable continue d'attiser en dépit de toutes les nécropsies scientifiques.

Au sortir du néolithique, quand l'agriculture signa l'ère des civilisations, que la propriété privée, l'appropriation des surplus et l'anticipation des fruits à venir inscrivit le paysage social et culturel, que les hommes se furent multipliés au point de raisonner dans le cadre de territoires désormais finis et que la vitesse

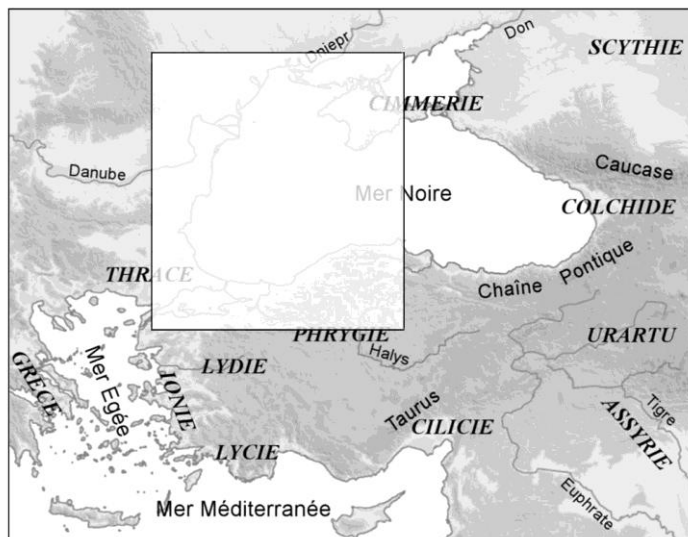
différentielle d'évolution de leurs diverses communautés eut achevé de disloquer leur instinct et sentiment d'espèce animale, alors se mirent en branle les premiers grands mouvements migratoires, les premières conquêtes planifiées, les premiers asservissements de masse. Et lorsque surgit l'âge des métaux, des chefs artificieux réalisèrent qu'ils pouvaient créer la matière, se forger des dieux guerriers, se vivre en démiurges.

Dans la région qui nous intéresse, la Mer Noire et ses périphéries, steppes septentrionales, Caucase, Arménie, Anatolie, et jusqu'à la Grèce, la Thrace et les Balkans, l'émergence de puissantes civilisations locales, agricoles et commerçantes, déclencha des vagues humaines, des populations attirées par leur renommée et leurs richesses. L'histoire n'en a pas gardé trace de toutes, même si l'archéologie voire la linguistique ou la génétique suppléent de mieux en mieux l'absence de sources historiographiques ou épigraphiques, mais certaines ont eu une profonde influence et marqué le paysage pour des siècles ensuite. Les fameuses couches sombres de la stratigraphie, les grandes ruptures. Et plus on approche dans le temps, plus elles apparaissent brutales, violentes.

Deux mille ans avant notre ère, un premier ébranlement d'ampleur amène d'Europe sud-orientale en Anatolie des Indo-européens, les Hittites, qui en subjuguant notamment les anciens Hatti établiront un vaste, puissant et durable empire, dont les capitales seront Nesha et Hattusha. Rival des ensembles égyptien et assyrien, il marquera d'une influence profonde toutes les civilisations ultérieures de la région. Il sera abattu au tournant des années -1200. Cette époque, même si tous les historiens ne sont pas complètement d'accord sur les protagonistes, l'exact enchaînement des faits et les causes, est celle d'une rupture majeure dans toute la Méditerranée orientale. Sous le nom collectif de « Peuples de la mer », des invasions d'ampleur venues du bassin égéen, voire de Sardaigne et de Sicile, atteignent l'Anatolie, Chypre, la Phénicie, la Palestine, l'Égypte. Plus ou moins concomitamment, les Doriens fondent sur l'espace grec. Concernant l'Anatolie plus spécifiquement, les Phrygiens, originaires de Thrace et des Balkans,

déferlent sur le monde hittite et le détruisent, en liaison avec certains peuples indigènes comme les Gasgas. Leur ascension reste quelque peu obscure, mais leur présence s'étale sur cinq siècles et prendra tout son rayonnement au huitième siècle avant Jésus-Christ, en même temps que l'Urartu, émergé très progressivement sur un substrat local khalde.

Le siècle suivant, celui que notre roman illustre, sera une nouvelle grande rupture, celle de l'irruption sur la scène anatolienne et mésopotamienne des hordes nomades des steppes pontiques et caspiennes : Cimmériens, Scythes, Mèdes et Massagètes. Avant que Cyrus, Darius et les Perses achéménides, d'anciens barbares eux-mêmes, inaugurent l'ère du premier empire universel d'un côté et que, d'un autre, les Grecs ne portent au rang de modèle leur organisation réticulaire de cités indépendantes et la démocratie.



CHAPITRE XIX

Un peuple en marche

Presqu'île de Crimée, camp d'hiver des Kimiri, en l'an 676 avant l'ère chrétienne, 29^{ème} année du règne de Themiris VIII.

Le grand *kuriltay* avait enfin conclu. Il venait d'arrêter la décision la plus importante depuis toujours. L'ensemble des Kimiri allait quitter leur steppe ancestrale et prendre la route de l'ouest puis du sud. Ils allaient être un peuple en marche, une pierre qui roule et anéantit tout sur son passage, qui ne stopperait peut-être plus jamais. Cette steppe immense, ce monde d'herbe et de vent qui avait abrité leur genèse, qui les avait vus se constituer en peuple, agrégeant et unifiant les anciennes tribus disparates, ils en laisseraient l'héritage à d'autres, à leurs cousins scythes. Elle se souviendrait d'eux, en conserverait le nom même, Kimira, continuerait de veiller sur les kourganes de leurs reines et ancêtres, mais elle ne les verrait plus chevaucher fièrement son océan ondulant, ne bruisserait plus de leur langue ni de leurs rêves. D'autres troupes que les leurs se rassasieraient de sa vie généreuse et libre. Leur destin était désormais ailleurs, pas tant un nouveau territoire qu'une quête et un devoir. Comme une mère dit un jour à sa fille : « Allez, va ! Il est l'heure de t'envoler et de vivre ton propre avenir ». La steppe, sa force et son enseignement éternel, c'était d'abord cela, la liberté et le respect des serments. Quelque chose qui habitait le moindre de ses enfants, une attitude à la vie rebelle et intransigeante. Des sentiments simples, accordés à une nature épurée dans sa puissance. Et le Vent que nul ne saurait tenir entre ses doigts, mais qui racontait les hommes et leurs turpitudes. Le grand *kuriltay* avait dû trancher entre ces deux fidélités.

— Nous n'avons que deux bras, et pourtant nous devons nous résoudre à nous en sectionner un. Celui de gauche, c'est notre

liberté, notre futur. Celui de droite, c'est notre conscience, nos engagements, notre passé. Comment savoir lequel des deux sacrifier ? Il est des manchots qui ont leur place dans le monde, mais aucun manchot ne tire à l'arc, avait résumé l'un de ses membres les plus sages.

— Mais pour manier l'*akinakès*, une seule main suffit, avait rétorqué un autre.

— Oui, mais en plus nous n'avons pas tous la même main cardinale, était intervenu un troisième. Moi je suis droitier, donc à ce raisonnement je pourrais plus volontiers sacrifier ma liberté, abandonner la steppe. Mais Themiris est gauchère, cela voudrait-il dire qu'elle doive oublier le respect des serments et rejeter l'enseignement des ancêtres ?

— Les dieux sont également très partagés, avait à son tour asséné le grand *anarya*. Les baguettes parlent de façon obscure. La seule chose certaine qu'elles m'ont livré, c'est que la steppe est infinie, que ce n'est pas un territoire mortel, mais l'essence de l'âme. Autrement dit que tout lieu terrestre peut-être une steppe ou... un gouffre.

Pour une fois, Themiris avait considéré le grand *anarya* avec un respect sincère, non pas la considération et les démonstrations formelles qu'elle lui devait en tant que grand prêtre, et qu'elle observait scrupuleusement, mais comme quelqu'un doté d'une intelligence au-dessus de la moyenne et qui, au-delà de leur lutte d'influence permanente et souterraine, cherchait en toute bonne foi à explorer les arcanes de leur monde mental pour en tirer des lois universelles, renouveler et affermir les liens qui les rattachaient aux divinités créatrices et aux ancêtres gardiens.

— Je crois que notre grand *anarya* voit juste sur cet aspect, avait-elle répondu. Quitter notre steppe ne signifie nullement que nous fourvoyons les principes qu'elle nous a enseignés. Sa force et celle du Vent seront toujours en nous si nous demeurons unis. Nous ne nous coupons aucun bras. Nous sommes et resterons des nomades, que nul endroit de la Terre ne saurait limiter. Seuls nos kourganes ne peuvent nous suivre, mais nous savons que les Scythes les respecteront tout autant que nous les leurs. Et puis, il y

a trente ans, nous sommes bien revenus de la Grande Aventure. Pourquoi n'en serait-il pas de même lorsque nous aurons accompli le serment à Targitaos et vengé nos morts ?

— Nous accomplirons peut-être le serment et en châtierons les coupables, mais jamais nous ne retournerons dans notre steppe natale, avait dit Arta-vashtay, désormais le doyen des chefs de tribu.

— Comment peux-tu le savoir ? lui avait demandé Themiris.

— Parce que... parce que...

— Parce que quoi ? s'était-elle énervée.

— Parce que toi morte, aucun n'aura ta force, ta certitude que détruire et détruire n'est pas une fin en soi, que piller et vivre grassement sur les peureuses et serviles populations sédentaires est une ruine de l'âme. An-tiushpa l'aurait certainement pu, en dépit de ses défauts, nombreux. Mais maintenant, tu es la dernière de la lignée de Tomiris. Après toi, notre monde s'effondrera, répondit avec beaucoup de peine Arta-vashtay.

Themiris sentit passer le vent glacé de la mort. Elle ne la craignait pourtant pas, elle faisait partie de la vie même. Elle n'était qu'un maillon d'une chaîne qui continuerait après elle. Ce qu'Arta-vashtay disait était inepte, sauf son jugement sur Tiushpa. Très rares étaient ceux capables de voir sa fille au-delà de l'apparence qu'elle livrait, de la femme dure et archétypique qu'elle aimait souligner. Elle était tombée, elle n'avait pas de kourgane, elle ne pourrait renaître. Cela était une tragédie, une blessure qui ne se refermerait jamais. Pour le reste, Arta-vashtay commençait à devenir vraiment vieux, à radoter sur l'ancien temps meilleur que le présent, sur l'incapacité des jeunes à remplir leur rôle et poursuivre leur aventure millénaire.

D'une part, Thamara n'était peut-être pas morte, un espoir demeurait de ce côté-là. Alors, certes elle ne possédait pas les qualités ni le potentiel de son aînée, mais cela ne présuait en rien de l'avenir, elle pouvait se révéler. Et puis, à défaut de filles et abstraction faite de considérations purement sentimentales, elle avait aussi deux fils, dont An-ayanis parfaitement apte et en âge de commander, enfin en théorie. Il ne faisait pas partie du *kuriltay*, était influençable et n'avait jamais vraiment réussi à se sortir de ses

caftans. Elle devait admettre qu'elle l'avait trop couvé, trop protégé. Même Otar le lui reprochait parfois et n'était pas parvenu à le rendre autonome, à l'extraire de son apathie. Il savait comme tout un chacun monter à cheval, manier à minima l'*akinakès*, affronter les blizzards de la steppe, mais cela n'allait guère plus loin. Il ne prenait jamais aucune initiative. Tout le monde le trouvait beau, il est vrai qu'il tenait d'elle de ce côté-là, mais à la différence de Tiushpa il s'en servait et en abusait. Il aimait les flatteries, séduire avec vanité, jouer de son rang. Ils avaient eu quatre enfants, tous très différents. L'alchimie des mélanges et des expériences se révélait à chaque fois unique, impossible à reproduire. Mais rien n'était non plus jamais inscrit de façon définitive.

Ayanis lui faisait penser un peu à Turan, à ce Colche torturé auquel elle accordait désormais une grande confiance. Depuis un an qu'elle le connaissait, elle avait appris à le percer. Il était réservé et ne se confiait pas beaucoup, mais il semblait sincère dans ses sentiments actuels. En tout cas, ses actes récents le montraient. Il n'avait pas dû en être toujours ainsi, preuve que chaque individu évoluait et pouvait se bonifier. L'inverse existait aussi, il est vrai.

C'était la fin de l'automne et déjà les flocons avant-coureurs lorsque Panti-aris et ses deux compagnons d'échappée avaient enfin atteint le détroit cimmérien et Panti-kapaya. Sur la barcasse traversière, la vision de l'île de Tuzla avec son bateau pirate tiré au sec et couché sur le flanc que les tempêtes d'équinoxe avaient élu comme noyau d'une nouvelle poussée dunaire dont elles avaient la sécrétion, fracassa le vaillant capitaine. C'était un an auparavant. Et dans quelques saisons seulement aurait poussé un tumulus de sable accroché au mât, le kourgane naturel d'un forfait que le vent, leur maître le Vent, avait décidé d'ériger à la gloire des profanateurs. Où était la vérité ? Ce jour où ses yeux avaient fixé sur la mer trois petits points mouvants ? Ce jour où avec ses neveux il avait taillé en pièces des suppôts malfaisants ? Ce jour où tout avait basculé ? Et voilà que s'ensablaient ses certitudes.

Ils revenaient vaincus, la tête basse, les dieux avaient refusé leur mort, les ancêtres juges leur déniaient toute éternité. D'autres, des

milliers d'autres avaient péri et seraient accueillis en leur panthéon. Mais qui pouvait s'en réjouir ? Ils n'auraient jamais de kourgane pour renaître. Leur sacrifice serait celé dans les mémoires. Les glorieux les relégueraient au rang des esprits nocturnes, des feux follets des marais, des chimères malfaisantes, de ceux dont il convient de ne pas croiser le chemin. Le devoir était-il la vérité ? Il se trouvait en pleine confusion. Il se prit à espérer que Themiris le délivre de son enveloppe terrestre, le fasse écorcher vif, le fasse expier longtemps. Que la colère s'empare d'elle !

À peine la barcasse avait-elle touché la rive de Panti-kapaya que la rumeur funeste faisait le tour des campements. L'armée cimmérienne avait été anéantie !

Themiris avait déjà entendu le Vent, le souffle mauvais des pressentiments et de l'angoisse. Des douleurs fulgurantes lui avaient traversé le ventre à l'été, comme l'enfantement d'un cadavre. Elle était restée alitée des semaines, en proie aux fièvres, pour la première fois de sa vie pourtant déjà longue. Ses cheveux avaient blanchi d'un coup, ses traits lisses s'étaient creusés. Il n'y avait pas d'explication, même pas de symptômes, rien qu'un fait, une atroce souffrance.

Cet été-là, la steppe avait subi une obscure vengeance du ciel. L'eau avait fui et l'herbe bienfaitrice s'était réfugiée dans les profondeurs de ses racines. La sécheresse avait frappé, la pire qu'aucune mémoire eut conservée, couchant hommes et bêtes. Les troupeaux étaient exsangues. Une malédiction s'était abattue sur eux.

Les trois rescapés avaient été conduits, quasiment comme des prisonniers, jusqu'à l'*ordu* d'hiver, à l'ouest de la péninsule, sur l'ancien territoire de la tribu de Kerkinitis. Panti-aris était passé non loin des pacages de son propre clan et de sa famille, sans qu'on l'autorisât à s'y arrêter. Du haut d'une butte, sa femme, ses jeunes enfants et ses serviteurs lui avaient transmis des signes muets. À leur arrivée, on les avait séparés, chacun dans une *ger* différente

sous l'œil vigilant de gardes qui refusaient obstinément de leur répondre et leur adresser la parole. Lorsque Panti-aris vit débarquer dans sa tente Khosrava, le maître des lamentations, venu le flairer, il se persuada que son vœu serait vite exaucé. Son aspect extérieur n'avait plus eu grand-chose de Kimiri ces derniers mois. On lui coupa la barbe et sa chevelure hirsutes et il retrouva ses moustaches orgueilleuses. On lui donna des vêtements, pantalon et caftan cimmériens. Il était maigre, efflanqué comme beaucoup des chevaux qu'il pouvait apercevoir. Mais vivant, provisoirement. Nul ne vint lui parler, hormis un serviteur en mots rapides et injonctifs. Autour de la tente, un cercle avait été tracé. Le franchir sans autorisation, et c'était l'exécution assurée. Les deux premiers jours, il n'avait pas détendu une seule de ses fibres, attendant fébrile le moment où on l'emmènerait. Le troisième, il s'était effondré comme une masse, dormant d'une traite vingt-quatre heures de dernière liberté.

Elle était là qui l'observait, assise sur un petit tabouret de voyage, dont les trois pieds étaient sculptés de griffons. Depuis combien de temps ? Cinq minutes, des heures, des jours ? Sous le manteau de feutre, sa vêtue emblématique de cuir rouge cramoisi lui renvoya la couleur de son sang, celui qu'il n'avait pas encore versé. Ses yeux clairs flottaient sur lui, inexpressifs. Son visage était fatigué, vieilli. Sa dextre où brillait sa seule bague tenait négligemment le pan de la pelisse sur sa cuisse, ce geste banal qui la signait plus que n'importe quelle posture, ce geste qui valait toutes les fidélités du monde. Il sut qu'elle lui avait déjà pardonné.

Themiris l'écouta sans faiblir. Il raconta tout, crûment, sans échappatoire. L'anéantissement de son armée, la mort d'An-tiushpa et ses circonstances telles que Turan les lui avait décrites, le sort incertain d'An-thamara, leurs ennemis, la Colchide. Jamais elle ne l'interrompit. À aucun moment, elle ne manifesta de colère ni ne se raidit. Tout cela semblait couler sur elle sans l'accrocher. Panti-aris avait imaginé qu'elle exploserait, pleurerait même peut-être en leur intimité duelle. Elle n'était pas bloc, elle vibrait, mais n'en voulut rien laisser paraître. La disparition de ses filles, elle l'avait vue en cauchemar chaque nuit pendant sa maladie, des semaines durant. De

même le champ de bataille de Hubushna, ses guerriers abattus, les *ha-mazan* fauchées et violées, la boue, le rire sardonique d'un gnome velu et noir et, au-dessus, le gigantesque cavalier ailé, majestueux et méprisé. Le reste n'était que détails. Le reste était preuves de la grandeur des siens. Le reste était la vie.

Themiris le remercia, vint lui mettre la main sur l'épaule, comme un an auparavant, ne dit rien d'autre, avant de se raviser, là encore. Il avait évoqué un peu trop rapidement Turan, il dut lui en livrer son opinion profonde. Elle sortit de la tente. On lui signifia qu'il était libre de tous ses mouvements, d'aller et venir comme il l'entendait. Il demeurerait le chef de la bannière du Renard, même si cette dernière n'existait physiquement plus. Il était autorisé à quitter le camp pour retrouver les siens.

Turan était tombé sous le pouvoir de cette femme dès le premier instant. Il avait très peu connu sa mère, celle-ci étant morte alors qu'il était à peine sevré. Les femmes de son enfance lui apparaissaient indistinctes, des servantes, de la parentèle mouvante. Puis il était entré en plein dans le monde des femmes sexuées, des expériences physiques, de la toute-puissance masculine. Avant de déchoir brutalement. Puis de découvrir l'infinie variété de cette autre moitié de l'humanité. Themiris en serait toujours pour lui la synthèse. Elle possédait la beauté d'An-tiushpa, plus encore en dépit de l'âge, la dureté glaçante en moins. Elle avait les gestes et les paroles qui vous attachent les sincérités, comme Thargelia. Elle ne dissimulait pas ses sentiments, comme Thamara. Elle vivait avec le souvenir d'un amour exclusif... comme Meotsnebe. Elle ne revendiquait rien, elle assumait tout. Elle était femme, dans toutes ses dimensions. Lorsqu'elle lui parla en colche, il sut qu'il avait gagné sa confiance. À la différence d'An-tiushpa ou même de sa seconde fille, elle le maîtrisait très mal, mais elle éprouvait un intense plaisir à retrouver des mots enfouis, à entendre leur musique. Chacun était associé en elle à un moment, un souvenir heureux.

Turan avait découvert la vraie société Kimiri, non pas celle d'une troupe focalisée sur un but, mais celle des clans et tribus, celle de

l'immense *ordu* d'hiver. Les nomades y formaient comme une cité, avec ses quartiers, ses règles, ses multiples activités, ses conflits. Et si le manteau de neige engourdissait bien des tumultes et déployait son uniformité de surface, la vie y était en réalité intense. Les hommes et les femmes n'y étaient pas si différents que ceux des peuples sédentaires, pris individuellement.

Turan ne faisait néanmoins pas partie de leur société. Panti-aris avait proposé de l'accueillir dans son clan, mais Themiris souhaitait qu'il reste à proximité. Aussi l'imposa-t-elle à Vishtaspa, son grand conseiller, dont la famille résidait au camp. Celui-ci le considéra avec méfiance, mais s'inclina. Il lui attribua une petite tente dans son enclos, avec un serviteur. Turan n'avait aucune obligation autre que celle de partager les repas de son hôte et de répondre aux convocations de leur souveraine. Pour le reste, il était libre de tout. Parmi l'*ordu*, on sut qui il était, d'où il venait, ce qu'il avait accompli. Sa silhouette fut vite connue et sa curiosité naturelle lui attira beaucoup de cordialité et d'éloges. Il passait notamment beaucoup de temps dans le quartier des forgerons et des orfèvres. Sa compétence métallurgique trouva écho et intérêt mutuel.

Les Colches, tout comme les Khaldes, avaient toujours joui d'une grande réputation quant au travail des métaux. Il en apporta la preuve, complétée par toutes les expériences et savoirs acquis au cours de ses pérégrinations en Urartu, Phrygie et Ionie. En revanche, les Cimmériens étaient les maîtres incontestés en matière d'orfèvrerie. Et c'est uniquement parce qu'il était sous la protection de Themiris qu'il put en avoir quelques aperçus, qui l'éblouirent. Les bijoux et les pièces les plus extraordinaires ne paraîtraient jamais aux yeux des mortels. Ils étaient destinés à accompagner les défunts dans leur kourgane. Leur valeur était inestimable, d'autant plus précieuse qu'ils resteraient enfouis. Et ces trésors n'étaient protégés par rien d'autre qu'une loi orale, respectée par toute la steppe ! Le serment à Targitaos ! Cet engagement dont il avait bien du mal à comprendre toute la profondeur, l'implication. Un peuple entier allait se mettre en marche sur ce respect ! Il imaginait volontiers de grands mouvements avançant sur la foi d'un prophète et l'espoir d'une vie meilleure, d'une rédemption, mais qu'une

volonté collective unanime se lève pour châtier une transgression aux lois naturelles lui avait toujours paru quelque chose d'impossible et absurde. Ces gens fonctionnaient sur des principes simples, au premier rang desquels la liberté et la valeur individuelle. Et les femmes y prenaient toute leur place. La société n'était déjà plus matriarcale, mais bien des aspects en subsistaient, que des générations de souveraines remarquables perpétuaient.

Turan était reçu partout avec sympathie. Il parlait kimiri, s'intéressait à tout, savait garder une distance et une réserve de bon aloi, avait délaissé tout préjugé. En outre, son agrément et son côté exotique attiraient la curiosité et les œillades appuyées. Il n'ignorait pas que les jeunes femmes libres n'avaient de compte à rendre à personne, sauf à relever du statut de *ha-mazan*, et que nul ne s'offusquait des relations des uns et des autres, mais quelque chose le retenait de céder, comme un sentiment de trahison.

Il était l'hôte de Vishtaspa, le grand conseiller, un homme plutôt sec et hautain, qui jamais ne se départit à son égard d'un certain dédain. En revanche, l'une de ses filles, nommée Upis, une flambante tanagra d'environ dix-huit ans, au caractère volontaire et fort consciente de ses charmes, mais qui avait refusé de devenir *ha-mazan* à cause des restrictions sexuelles que ce statut prestigieux imposait, s'intéressa très vite à lui. Elle s'ingéniait à se trouver sur son chemin, le frôlait au cours des repas communs, le regardait lascivement l'air de rien, mais suffisamment pour que cela ne puisse lui échapper, se montrait chatte avec lui. Turan n'était pas insensible à sa présence, à son magnétisme. Comme beaucoup de Cimmériennes, elle était grande et puissante, au corps souple. D'une beauté particulière, un visage très allongé avec un petit nez retroussé et un mouvement de lèvres alliciateur. Elle se mit même, chose qui laissa perplexe son père, à vouloir apprendre le colche, à titre de curiosité intellectuelle, justifia-t-elle sans convaincre personne. Sous prétexte d'enseignement, elle s'invitait sans façon sous la tente de Turan, y passait des heures à ânonner sous sa répétition patiente des mots qu'elle oubliait aussitôt les avait-elle prononcés. Aucun des deux n'était dupe, mais chacun prenait soin de ne pas brusquer l'inévitable.

Et puis, un jour où le conseiller Vishtaspa se trouvait absent, parti en mission dans une tribu extérieure, Upis vint le retrouver à la nuit et s'offrit, sans faux semblants ni retenue. À peine une ombre traversa-t-elle son cerveau de victime consentante, avant qu'il ne s'abandonne à son invite et ses caresses électrisantes. Elle était comme les hétaires de Thargelia, expérimentée et faussement ingénue, soumise et inventive. Il eut l'occasion de compléter son vocabulaire kimiri dans un registre qu'il ne connaissait pas encore, qui empruntait beaucoup au domaine animalier. Elle le laissa épuisé, lui qui pourtant savait ménager les émotions et gouverner dans les tempêtes. Elle était insatiable et elle ne renonça véritablement qu'aux premières lueurs de l'aube. Le lendemain, le camp entier était au courant, corroboré par les clins d'œil et gestes égrillards que plusieurs des hommes des *ger* voisines lui adressèrent. Il se persuada que cela n'avait pas d'importance, que seul son corps frustré avait cédé à la trop belle occasion, à cette charmeuse sans hypocrisie et habituée à ce qu'on satisfasse ses puissants désirs. Elle l'avait testé, voilà tout. Était-il un bon coup sur son échelle ? Au fond, il s'en contrefichait. Les femmes de ce peuple étaient libres de leurs sentiments et de leur personne, les choses au moins étaient claires. Pour une fois, ce n'était pas lui qui avait été le corrupteur. La roue avait définitivement tourné. D'ailleurs, Upis sembla l'éviter les jours suivants.

Un soir d'une journée morne et froide, il se surprit à la désirer. Il voulut chasser cette pensée malencontreuse et s'obligea à songer à Thamara, mais l'image tentatrice se blottit dans l'ombre complice de son cortex et ne cessa de venir interrompre son dialogue, avec de moins en moins de vergogne. Il sortit pour s'aérer l'esprit. Dehors, le camp était plongé dans l'obscurité. Quelques feux rompaient çà et là la nuit, quelques clartés échappées de portes laissées entrouvertes, aussi. Ses pas, qu'il aurait juré ne pas lui appartenir, le portèrent non loin, vers une petite tente qui servait de remise, et qu'il savait matelassée dans un coin d'un stock de fourrures de zibelines, martres et ours. Il n'avait rien à y faire, pourtant il y pénétra. Il faisait étonnamment chaud à l'intérieur, comme si un feu y avait brûlé encore peu de temps auparavant. Un bruissement au fond, à l'opposé de la porte, du côté des peaux. Il se figea. « Je

t'attendais Turan, je savais que tu viendrais », entendit-il. La voix d'Upis. Il s'approcha, sentit son odeur, son corps nu. Elle le fit basculer contre elle sur les fourrures, chercha la sienne, s'y agrippa. Il ne résista pas, ne retint pas sa bouche.

Leur manège dura plusieurs semaines, une passion torride au cœur de l'hiver cimmérien. Et puis, un jour, par un matin clair et plein de signes de renouveau, il lui dit souhaiter la fin de cette belle aventure, que chacun reprenne sa liberté. À l'encontre de tout ce qu'il avait imaginé, Upis explosa, le traita de tous les noms, l'agonit de reproches, jura qu'il s'en repentirait. Il n'avait jamais vu visage de femme traversé d'une telle hargne. Même Molpadia qui veillait comme une louve sur son amour lui sembla d'un coup amène en comparaison. Upis se vengerait un jour de lui. Elle serait désormais son ennemie. Un frisson le parcourut.

Avec le printemps, les choses s'accéléchèrent. Themiris avait beaucoup réfléchi à ce qu'il convenait de décider et d'entreprendre. Elle envoya des émissaires de confiance dans toutes les tribus pour recueillir les sentiments de ses chefs. Vishtaspa, son grand conseiller, fut chargé de sonder les plus importants. Les échos qu'il lui répercuta étaient très contrastés. Obtenir l'accord de tous serait quadrature difficile. L'*ordu* d'hiver serait bientôt levé, sans que rien fût arrêté.

C'est alors qu'un navire étranger accosta la baie de Kerkinitis. À son bord, un envoyé spécial du prince Khrishpay, maître du Themis-kura et de la Cimmérie d'outre-mer, selon la titulature provocante qu'il clama au détachement Kimiri qui le fit prisonnier lui et ses marins à peine débarqués. Des renégats ! Ils auraient été massacrés sur l'instant si le capitaine local n'avait été autre que Prakshis, celui-là même qui avait réchappé avec Panti-aris et Turan de Hubushna et que Themiris avait promu à son retour. Lequel Prakshis aurait eu pourtant, plus que n'importe qui, motif à le faire. L'envoyé de Khrishpay était même le fils d'un cousin de son père ! Il fut conduit pieds et poings liés jusqu'au camp d'hiver, à une journée de marche, tandis que son navire était tiré sur la plage et son équipage gardé prisonnier sur place. Le Themiskurite attendit

une semaine, dormant à l'extérieur la nuit gelant au milieu des moutons serrés les uns contre les autres, sous l'œil des molosses qui ne cessaient leurs rondes sentinelles. Il avait tout envisagé, la mission dont il était chargé étant des plus périlleuses. Aussi considéra-t-il cela comme une simple péripétie.

Un matin, tout engourdi, il fut brutalement réveillé à coups de botte. Elle se tenait là devant lui, quatre gardes et le grand conseiller Vishtaspa à ses côtés. En pelisse et bonnet de feutre, sans ornements. « Quel est le message du chef des renégats ? » lança-t-elle sans autre forme d'invite. Il lui délivra alors les paroles et propositions de son maître. Toutes plus délirantes les unes que les autres, pensa le grand conseiller. Themiris ne dit rien, ne bougea pas les lèvres, ne manifesta aucun geste. Lorsque l'envoyé de Khrishpay eut fini et demandé quelle réponse il devrait rapporter, elle tourna les talons et s'éloigna, en adressant juste un signe à Khosrava qui se tenait un peu plus loin. On s'empara du Themiskurite qui comprit le sort qu'on allait lui faire subir. Il ne hurla pas, dès le départ il se doutait que cette mission serait sa mort.

Dans la tente aux lamentations, le maître éponyme et ses acolytes prirent tout leur temps. Le sourire des bourreaux était sans équivoque. On attacha le malheureux sur une espèce de travois, bras et jambes tendus. On l'estropia d'abord. Il fut ensuite émasculé. Il s'évanouit. Lorsqu'il revint à lui, il était toujours ligoté, mais on avait traité ses blessures. Il ne mourrait pas, mais devrait vivre avec. Il ne comprenait pas. Plusieurs jours passèrent, on le nourrit. Puis de nouveau, pantelant, il fut amené à Khosrava. Cette fois-ci, un foyer ardent brûlait au centre, avec des fers au feu. Comme pour le bétail, pensa-t-il par réflexe et souvenir. On lui rasa la tête, avec soin, puis on le bâillonna pour l'empêcher de hurler. Un des acolytes lui appliqua un fer rougeoyant sur l'occiput. Le cuir grilla et émit un sifflement, l'odeur de la chair calcinée. Désormais, le *tamga* de Themiris, les trois triangles aux pointes réunies, signait son appartenance. Quelques secondes plus tard, la douleur fut encore plus atroce. Une suite de signes, que seuls les connaisseurs les plus au fait des anciennes traditions Kimiri pourraient décrypter, lui fut imprimée au sommet du pariétal. Une marque qu'il ne

pourrait jamais voir directement, mais un message comme une épitaphe que Khrishpay comprendrait.

On le garda plusieurs semaines, le temps que ses cheveux repoussent et que ses blessures soient suffisamment en voie de guérison pour lui permettre de voyager. On le transporta sur une sorte de litière brancardée par deux chevaux. Personne ne lui avait parlé tous ces jours, on s'était contenté de le soigner et de le nourrir, avec parcimonie, juste pour qu'il ne meure pas, qu'il se persuade de l'incroyable mansuétude qui s'était abattue sur lui. Son navire fut remis à l'eau et son équipage embarqua avec lui. Tous les marins avaient également subi le marquage d'infamie au fer rouge, trois en avaient succombé. Ils seraient désormais considérés comme des esclaves en fuite. Quiconque les croiserait aurait le droit de les tuer et de se faire un trophée de leur peau. Ainsi le voulaient les coutumes barbares, la loi orale punissant la trahison et les renégats. Lorsqu'il les avait envoyés à la rencontre des Cimmériens, Khrishpay ne pouvait l'ignorer. Que l'affaire remontât à trente ans en arrière n'y changeait rien. Themiris sacrifiait sa fille. Pouvait-elle faire autrement ?

Ishpakay, le vieux roi des Scythes, rêvait certes de vengeance et de mourir dignement sur le champ de bataille, mais avait conscience de ses faiblesses actuelles et savait se montrer prudent. Deux ans auparavant, les Cimmériens d'An-tiushpa avaient bien failli le prendre et le détruire. Ses pertes avaient été importantes et ses principaux vassaux s'étaient mis à le contester plus ou moins ouvertement. Il avait eu du mal à maintenir leur unité. Depuis, il s'était abstenu de toute action belliqueuse sur son occident, ayant renoncé à faire paître ses troupeaux sur les rives de la Petite Mer, fermement tenue par Themiris et les siens.

Pourtant, une nouvelle étonnante lui était parvenue : une grande armée cimmérienne, commandée par leur reine à la ceinture d'or, aurait été battue dans les lointains pays du sud, aux confins de l'impériale Assyrie. Il envoya quelques habiles espions chez ses ennemis qui lui confirmèrent la chose et détaillèrent les faits. Ce n'était pas Themiris qui avait succombé, mais sa fille. Ishpakay s'en

réjouit. Pour lui, An-tiushpa était le plus redoutable chef de guerre qu'il eut jamais affronté, il ne s'en était pas fallu de beaucoup qu'elle l'anéantît. Cette défaite était de nature à changer du tout au tout le rapport des forces.

En revanche, il ne tira aucune jubilation de la cause. Si ses propres kourganes avaient été profanés, il aurait dû tout autant se résoudre à aller châtier les coupables, jusqu'au bout du monde. Se battre, piller des adversaires, razzier leurs cités, camps et troupeaux, cela faisait partie de la vie normale dans la steppe, de leur paysage. Mais personne ne touchait aux tombeaux, jamais ! Pouvait-il alors profiter de l'occasion pour attaquer Themiris affaiblie ? Il ressassa des jours durant cette opportunité. Jusqu'à ce qu'on lui annonce qu'elle lui envoyait une ambassade, menée par son grand conseiller Vishtaspa.

Themiris proposait à son vieil ennemi Ishpakay une alliance, au moins circonstancielle. Le Scythe fut informé de quelques détails supplémentaires, mais pour l'essentiel il était déjà au courant. Il apprécia qu'elle n'usât pas de jeu trouble, qu'elle ne cherchât pas à minimiser la catastrophe subie. Les Cimmériens se devaient de réagir, quitte à périr. Ils se lanceraient de nouveau, d'une façon ou d'une autre, à la poursuite des profanateurs de kourganes. Ils n'auraient de cesse d'accomplir le serment à Targitaos, encore aggravé par les faits récents. Leur souveraine voulait qu'il se joigne à elle pour aller les châtier, avec l'argument qu'il était tout autant concerné.

Ishpakay se dut de considérer avec attention ce point. En effet, si les kourganes pillés étaient strictement cimmériens, en revanche, les Scythes partageaient avec eux une même origine, au sein des Masakata anciens. La légendaire Tomiris, dont le tombeau était secret, mais qu'il savait très proche de ceux profanés sur le Dana, était leur ancêtre commune. Ce n'était que plusieurs générations plus tard qu'ils s'étaient dissociés. L'argument vaudrait aussi pour les Massagètes d'ailleurs, mais ces derniers nomadisaient désormais beaucoup plus loin dans les immenses steppes sèches orientales, de l'autre côté de la mer d'Irkan.

Après avoir balancé plusieurs jours, Ishpakay déclara à Vishtaspa qu'il ne joindrait pas ses forces aux Cimmériens, que cette affaire ne le concernait pas au premier chef. Toutefois, ajouta-t-il, il envisageait de lancer lui aussi une grande aventure vers les pays du sud, pour son compte propre. Il recevait rapport sur rapport lui en vantant les richesses et faiblesses et sa jeunesse ne rêvait que de lointaines expéditions. Il réfléchissait. Ce qu'il assura, en revanche, c'est que si elle avait lieu, elle se porterait de par la géographie sur le versant est, avec en point de mire l'Aghbanie, le Manna et surtout l'Assyrie, le fabuleux empire. La Phrygie et, dans une moindre mesure, l'Urartu ne l'intéressaient pas. Themiris pouvait y faire paître ses bannières sans risque de confrontation ensemble. Ces résolutions furent validées par l'échange rituel d'objets funéraires des deux souverains, ainsi que de peaux de bœuf striées de leur sang répandu sur leur *tamga* respectif.

Cela acquis, Vishtaspa put révéler à Ishpakay la détermination de Themiris. Le *kuriltay* cimmérien déciderait, probablement, le principe du peuple en marche, c'est-à-dire qu'il ne s'agirait plus d'une simple armée, mais de la totalité des leurs qui s'ébranlerait, qui migrerait sans idée de retour. Qui châtierait dans un premier temps les Phrygiens et les renégats et s'emparerait de leurs territoires pour y faire paître ses troupeaux et s'y installer. Abandonnant pour des générations l'antique Kimira. Themiris remettrait entre les mains d'Ishpakay leurs steppes ancestrales, avec comme seul engagement de veiller sur leurs kourganes, de faire respecter les serments irréfragables.

Le Scythe comprit d'un coup le bouleversement du monde qui se préparait. La steppe entière déferlerait sur les pays du sud à la suite des Cimmériens, les barbares mettraient à genoux les civilisations orgueilleuses. L'onde se propagerait loin, très loin. Un nouveau cycle démarrerait. Cela tenait à finalement peu de choses : quelques pirates malchanceux échoués par une nuit glacée sur un banc de sable !

Le *kuriltay* avait pris la décision du grand exode, non sans que de fortes oppositions s'y fussent manifestées. Après la terrible

sécheresse de l'année funeste, les choses ne pouvaient être engagées sur-le-champ. Des mois de préparation furent nécessaires. Le printemps eut l'heur d'être pluvieux et les pâturages reverdirent dru. Les troupeaux purent se reconstituer.

On laissa passer un hiver supplémentaire, qui se révéla doux et favorable. La désastreuse expédition avait perdu une bonne part de l'armée et surtout ses troupes d'élite. On reforma à la hâte de nouvelles bannières. Sur les huit escadrons *ha-mazan* initiaux, cinq avaient été anéantis. Cette année-là, on assouplit les règles d'incorporation et on dû y admettre des combattantes aux qualités moins affirmées et leur entraînement fut par la force des choses bâclé. On innova aussi en reconstituant à côté trois escadrons d'anciennes *ha-mazan*, qui avaient servi et avaient l'expérience, même si elles n'avaient plus leur jeunesse et leur vigueur de l'époque. C'est ainsi qu'on vit des cavalières aux cheveux blancs et jambes variqueuses reprendre l'arc et l'*akinakès*. On affranchit également des milliers d'esclaves contre l'engagement de combattre, dans un grand enthousiasme collectif. Themiris ne s'était pas trompée, ce serait parmi eux qu'elle compterait ses meilleurs soutiens, ses plus fidèles défenseurs.

Au printemps 676 avant l'ère chrétienne, cent mille Cimmériens se mirent en branle, emmenant avec eux le quintuple de troupeaux, laissant un désert d'habitants au nord de Panti-akshaina¹³, la Kimira¹⁴, la péninsule de Taman, les rives de la Petite Mer¹⁵, une portion des steppes septentrionales du Dana¹⁶ jusqu'au Varustana¹⁷. Du bébé vagissant jusqu'au dernier vieillard édenté, du plus couard individu jusqu'au héros, du plus insignifiant serviteur jusqu'à leur reine dorée, tous prirent le chemin, la piste cahoteuse du destin. Les grands *urdon* tirés par les bœufs, hauts comme des maisons, et les moutons paresseux donnaient le rythme, une marée lente mais inexorable, dont la laisse derrière était décapée jusqu'aux racines

¹³ Panti-akshaina : Mer Noire

¹⁴ Kimira : péninsule de Crimée

¹⁵ Petite-Mer : Mer d'Azov

¹⁶ Dana : Don (fleuve russe)

¹⁷ Varustana : Dniepr (fleuve ukrainien)

pour plusieurs saisons. De la voûte du ciel, les dieux aériens pouvaient suivre à l'œil nu leur trace, tant elle était immense, une gigantesque traînée où pas une pousse d'herbe ne subsistait. Elle démarrait au passage du Varustana, se dirigeait d'abord vers l'ouest, franchissant avec difficulté les larges fleuves gros des crues printanières du Hypanis¹⁸ et du Tyras¹⁹, pour obliquer ensuite vers le sud-est et atteindre le Pyretas²⁰ et le Hyerasas²¹, non loin de leur confluent avec le majestueux Danaos²². Au-delà, c'était une grande et belle plaine, plantureuse et où leurs troupeaux firent gras pacages. Partout sur leur passage, par prudence atavique, les populations locales s'éloignaient, abandonnant leurs villages et se réfugiant dans les collines alentour, incapables de s'opposer à un tel flot, priant pour qu'il s'écoule vite et ne se ramifie pas en multiples langues dévoreuses.

La décision avait été prise de passer cette fois-ci par l'ouest de la Mer Sombre pour atteindre l'Anatolie. D'une part, en terme de distance stricte, cela était similaire. En revanche, suivre le même trajet que l'expédition d'An-tiushpa était exclu pour une telle masse d'hommes et d'animaux, tant au niveau des ressources disponibles dans les pays traversés que les difficultés extraordinaires des reliefs. En outre, au rapport de Panti-aris, la Colchide semblait cette fois-ci très mal disposée. L'Urartu ne manquerait pas non plus d'y voir une invasion et on donnerait le flanc à la redoutable Assyrie, celle-là même qui avait sauvé la Phrygie et était capable de mobiliser d'immenses armées. Et Midas ne négligerait pas, fort de l'expérience, d'affermir ses positions et concentrer toutes ses forces sur ses frontières orientales. Inversement, une stratégie occidentale présentait bien des atouts. Celui de la surprise en premier lieu.

L'obstacle majeur serait le passage du Bosphore de Thrace, le détroit séparant les deux continents. Ils trouveraient bien les moyens pour le franchir et derrière le chemin de Gordion était grand

¹⁸ Hypanis : Bug (fleuve ukrainien)

¹⁹ Tyras : Dniestr (fleuve ukrainien et moldave)

²⁰ Pyretas : Prut (fleuve roumain et moldave)

²¹ Hyerasas : Siret (fleuve roumain)

²² Danaos : Danube

ouvert. Jusque-là, les territoires qu'il leur faudrait parcourir seraient de vastes plaines, faciles aux déplacements et propices à leur ravitaillement et au pâturage de leurs troupeaux, juste quelques faibles hauteurs au-delà du Danaos. Des pays inorganisés, sans grand royaume ni peuple réputé. La voie serait aisée. Une promenade à manger la poussière et n'avoir comme seul horizon que le cul des chevaux devant, avaient persiflé quelques esprits railleurs.

Devant eux s'étalait le large et puissant Danaos. De l'autre côté commençait la Thrace et ses multiples tribus, en permanence en guerre les unes contre les autres. Une flottille de radeaux dut être construite en sus de toutes les embarcations qui purent être raflées dans les villages du fleuve. Il fallut plusieurs semaines pour faire passer tout le monde et les troupeaux. La nouvelle d'un innombrable peuple en marche venu du nord atteignit bientôt jusqu'aux rives de la Grande Mer, suscitant l'émoi y compris parmi les cités et colonies grecques. L'histoire avait toujours montré que de tels mouvements bouleversaient profondément les régions traversées, entraînant la disparition de certaines populations, des déplacements en cascade de tribus menacées qui à leur tour en bousculaient d'autres, et ainsi de suite, rompant les équilibres anciens. Une onde qui mettait des décennies à mourir et déposer son écume.

Au moment de la grande migration cimmérienne, vivait en Thrace, à proximité du fleuve Strymon²³, un groupe de phratries apparentées, appelées les Bithyni, des sédentaires agriculteurs. Suite à d'obscurs conflits avec leurs voisins, elles avaient été chassées de leurs territoires et erraient depuis à la recherche d'une nouvelle patrie. Leur jeune dirigeant, un nommé Maryandinos, faisant preuve d'une étonnante sagacité et d'esprit de décision, s'en alla à la rencontre des Cimmériens. Themiris avait un but précis, la Phrygie, de l'autre côté du Bosphore et ne souhaitait nullement s'attarder en Thrace. Ses forces propres seraient largement suffisantes pour mettre à bas Midas et conquérir son pays. Néanmoins, elle jugea

²³ Strymon : Struma (fleuve bulgare et grec)

que l'apport des Bithyni, environ dix mille individus, dont trois mille combattants potentiels, serait un atout supplémentaire. Et c'est ainsi qu'à sa suite, Maryandinos entraîna son peuple dans cette aventure, qui serait récompensé en territoires et butins pris sur les Phrygiens, de très lointains cousins. Certains de leurs récits en gardaient mémoire.

Ce fut à la fin de l'automne que les premiers éclaireurs de l'avant-garde cimmérienne découvrirent le Bosphore, la frontière qui séparait deux continents, l'Europe et l'Asie, ce point de passage et de contact immémorial. Un lieu clef où une antique civilisation s'était développée et où d'autres, encore plus rayonnantes, verraient le jour dans le futur.

CHAPITRE XX

Le tétraèdre d'Anaion

Waltadava (site occupé ultérieurement par les cités de Byzance, Constantinople puis Istanbul), sur le Bosphore de Thrace, limite entre l'Europe et l'Asie, à la fin de l'an 676 avant l'ère chrétienne, 29^{ème} année du règne de Themiris VIII.

Themiris était seule debout au sommet de la colline, son cheval broutant tranquille à quelques pas. Son escorte l'attendait en retrait. À ses pieds, coupure tranchante et légèrement sinueuse, s'écoulait le Bosphore, le détroit semblable à un large et puissant fleuve qui unissait Panti-akshaina, la Mer Sombre, au nord, et la Propontide²⁴, annexe de la Grande Mer, qui démarrait à sa droite. En face, c'était l'Asie, l'immense péninsule anatolienne, creuset de toutes les civilisations depuis des millénaires, son objectif. Ce côté-ci était le bout de l'Europe, ce continent sauvage qui s'étendait à l'occident et dont seules les parties méridionales étaient bien connues. Immédiatement à sa gauche, elle plongeait sur une très belle baie, profonde et bien protégée, en forme de corne, un site idéal de port naturel. Le point de vue était magnifique, ouvert sur deux continents, deux mers, deux mondes. La colline descendait en pente douce sur trois côtés, elle était couverte d'une abondante herbe drue, parsemée de bosquets de chênes, châtaigniers et amandiers.

Par endroits, la végétation laissait transparaître des lignes souterraines, des moellons de fondations, et quelques antiques ruines de murs. Ce lieu n'avait pas toujours été ce vert pâturage, ce site agreste. Une cité s'y était élevée, il y avait longtemps. Qu'on pouvait imaginer magnifique et orgueilleuse. D'une certaine

²⁴ Propontide : Mer de Marmara

manière, cette colline se présentait comme un gigantesque kourgane, sa forme, sa majesté, l'alliance de l'eau et de la steppe.

Elle porta la main à son cou et en détacha la fine chaîne en or. Plaçant dans sa paume la pierre qui y était suspendue, elle la leva haut vers le soleil, dans un geste d'offrande et de soumission. Celui-ci la transperça de ses rayons, faisant naître un faisceau multicolore unique. Une lumière qui enveloppa Themiris dans un halo et s'aperçut jusque de l'autre côté du détroit. Une image nitescente et fantasmagorique qu'on prêtait et associait généralement aux seuls dieux. Nulle chaleur ne s'en dégageait, du pur éclat. Le tétraèdre en ce lieu revêtait une symbolique particulière. Ses faces bleues, rouge et blanche transcendaient l'astre pour signifier quelque chose aux hommes. Themiris avait toujours cherché à en percer le secret, sans jamais y parvenir. Peut-être qu'ici, à l'endroit même où il avait été remis à son ancêtre, se révélerait-il ? À moins qu'il lui fallût être en osmose avec les trois autres pierres originelles ? Elle recréait au sol un tétraèdre de lumière, son bras levé et la pierre pointée au bout concentrant l'énergie dispensatrice.

Elle resta plusieurs longues minutes ainsi, baignant dans des pensées lointaines et qui semblaient appartenir à quelqu'un d'autre. Ceux de son escorte la regardaient, partagés entre la fascination et l'épouvante, y compris le grand *anarya* qu'elle avait requis. Elle ne prononçait aucune parole, mais chacun sut qu'elle communiquait et communiait avec Argimpasa, la déesse suprême. Un nuage passa, le halo disparut. Elle baissa le bras, la pierre était redevenue inerte. Pourtant, elle pouvait toujours y voir danser à l'intérieur une foule de symboles combinés, des triangles, des ronds, des traits, comme une infinité de *tamgas*.

Si le Vent était leur maître et leur messenger, le tétraèdre devait ouvrir une porte vers quelque chose d'encore plus puissant. Quelque chose que ses ancêtres avaient rencontré et dont ils avaient légué les signes. La pierre d'Anaion était le symbole le plus tangible de la vie et des êtres d'avant. Elle se transmettait en lignée maternelle comme un talisman depuis... l'origine même de leur peuple, depuis... la légendaire Tomiris, la *ha-mazan* fondatrice. Et tout

procédait de Tomiris, leur nom, Ki-miri, littéralement « ceux de Tomiris », le titre royal matriarcal de The-miris, « essence de Tomiris », et bien d'autres choses. Tomiris : la lumière, la clarté, l'aube, le feu. Et d'après les récits, la mère de Tomiris s'appelait Zarina, la Dorée, la Femme d'Or. D'où leur attirance atavique pour le métal jaune, celui qui accompagnait un défunt dans son kourgane.

Themiris adressa un signe en direction de ceux qui l'escortaient et plusieurs personnes se détachèrent du groupe resté en retrait et vinrent la rejoindre au sommet de la colline. Elle leur montra d'un geste large le paysage et les laissa admirer. De tous, seul Turan avait déjà eu l'occasion de connaître ce lieu unique. Chacun s'en imprégna. Si l'espace de la steppe constituait leur référence ultime, ils durent néanmoins admettre que le monde recélait d'autres merveilles naturelles, d'autres absolus terrestres.

— Regarde Ayanis, dit-elle en s'adressant à son fils aîné, regarde comme c'est beau, comme c'est grand, comme c'est surhumain.

— Un site idéal pour une cité, répondit-il sans réfléchir.

— Précisément ! Ici, autrefois, s'élevait une immense métropole qui régnait sur l'univers. Turan, redis-nous ce que tu m'as conté à propos de ce lieu où tu es déjà passé ?

— Oui, ô Themiris.

Turan avait un peu changé depuis deux ans presque qu'il avait rejoint le camp cimmérien. Il s'était épaissi, récupérant de ses épreuves. Il portait désormais moustache, à la manière des cavaliers, une moustache noire et épaisse, et laissait pousser ses cheveux bouclés qu'il nattait. Il restait toujours aussi mauvais archer, en raison d'une vision moyenne à ses dires embarrassés, mais avait en revanche progressé à l'*akinakès* et même au poignard. Il avait piaffé toute une année avant que le peuple ne s'ébranle. Et maintenant encore, il trouvait que cette marche allait trop lentement. Mais on ne déplaçait pas une telle masse d'hommes et d'animaux au rythme échevelé d'un peloton d'éclaireurs ! Il parlait désormais kimiri avec l'aisance d'un natif, avec juste une pointe d'accent rugueux. Themiris lui avait conféré le titre et grade

d'interprète-envoyé, un poste qui le hissait à un rang équivalent à celui d'un chef de clan ou d'un capitaine d'escadron, et il faisait partie de toutes les délégations amenées à négocier avec les populations traversées ou les souverains locaux. Ses dons de polyglotte s'étaient encore développés au contact des peuples thraces, des Bithyni de Maryandinos notamment, lesquels à leur tour enrichissaient de leurs récits et légendes sa connaissance du monde actuel et ancien.

Themiris l'appréciait. Elle savait son histoire avec sa fille, mais ne lui en parlait jamais. La seule fois où, indirectement, elle l'avait évoquée, c'était lorsqu'elle avait entendu la rumeur de son aventure avec Upis, laquelle avait fait des gorges chaudes dans tout le camp d'hiver. Elle l'avait convoqué et lui avait tenu le discours suivant : « Turan, je t'apprécie et te sais un gré immense d'avoir bravé les dangers pour venir m'informer du sort des nôtres en la bataille funeste. Tu es un être qui mérite des dieux et des hommes. Ton destin t'appartient et tu es libre de nous quitter à tout instant. Mais si tu décides de rester, tu seras désormais considéré comme un Kimiri et, en conséquence, tu seras jugé au respect de tes engagements. Toi, tu n'es pas tenu comme nous au serment à Targitaos, mais je sais que tu en as pris un autre, un qui, à mes yeux, revêt une importance majeure. Voilà ». Il avait parfaitement compris le message et avait passé plusieurs nuits blanches à imaginer sa vie à venir. Elle lui offrait un destin. Un futur qui serait une longue quête, peut-être vaine, dangereuse en tout cas. Un but à la hauteur du leur.

Il avait abandonné l'hospitalité de Vishtaspa et disposait maintenant de sa propre tente avec deux serviteurs attachés. Depuis qu'ils avaient entamé leur migration, il ne croisait plus que rarement Upis qui voyageait avec sa tribu. Néanmoins, de persistantes rumeurs entendues dans l'entourage de Themiris l'indisposaient. Il se murmurait qu'An-ayanis, le bel héritier présomptif au supposé de la mort d'An-thamara, et qui venait de perdre en couches sa jeune épouse, avait des vues sur la fille de Vishtaspa, laquelle l'aurait en réalité déjà hameçonné et davantage.

— Ce lieu est connu de temps immémorial. Voyez, en face sur la rive asiatique, c'est le comptoir de Khalkedon, fondé il y a quelques années par des colons grecs de Megara. Leur site ne possède pourtant aucune qualité, surtout en comparaison avec celui où nous nous trouvons. La raison tient à une malédiction, connue de tous les peuples alentour. Autrefois, à cet endroit s'élevait une grande cité. On a oublié son nom, mais elle était la capitale du puissant royaume des Pélasges. Il y a environ quinze générations, elle a été détruite par une invasion venue de Thrace et d'au-delà, ce qui a inauguré la période que les Grecs appellent les temps obscurs. Les barbares qui l'ont anéantie sont ensuite passés en Asie. Beaucoup d'aèdes et de gens au fait de l'histoire ancienne affirment que ce sont les ancêtres des Mushki et des... Brugi, commença son récit Turan.

— Les Brugi, les mêmes Phrygiens qui ont profané nos kourganes ? interrogea le grand *anarya*.

— Oui. Lorsque j'ai séjourné à Gordion, leur capitale, j'ai plusieurs fois entendu cette histoire, sous des formes un peu différentes, mais qui s'accordaient sur ce point.

— Et quelle est la malédiction ? poursuivit le grand *anarya* très intéressé.

— La légende raconte que les Pélasges seront vengés par leurs descendants, un peuple de guerriers cavaliers. Que ce lieu est en quelque sorte sacré et que toute cité ou même simple construction qui y serait établie serait détruite sans pitié par eux. C'est pourquoi les gens de Megara ont édifié Khalkedon de l'autre côté du détroit, et non ici.

— C'est vrai qu'il est difficile de concevoir qu'un tel site stratégique ne soit pas occupé par au minimum un fort, intervint le grand conseiller Vishtaspa.

— Il y a deux passages en réalité entre l'Europe et l'Asie, reprit Turan. Celui-ci, sur le Bosphore de Thrace et un autre, plus à l'ouest, qu'on appelle Hellespont ou Dardanos, avec entre les deux la petite mer de Propontide. Dans l'ancien temps, chacun était tenu par une cité puissante, celle des Pélasges ici, et pour l'autre celle contée sous le nom d'Illion ou de Troias. Cette dernière est bien connue chez les Grecs pour avoir été le théâtre d'une grande guerre suite à une confuse histoire d'enlèvement d'une femme, qui aurait opposé toutes leurs tribus. Beaucoup d'aèdes, notamment un

aveugle de Khios, en ont composé des récits épiques surprenants. Eh bien, cette Illion concurrente a été détruite à peu près à la même époque, peut-être aussi par les Phrygiens. Là-bas, en revanche, une nouvelle cité a été relevée sur les ruines, mais qui ne semble pas avoir retrouvé l'importance d'autrefois.

— C'est toujours intéressant de connaître l'histoire du reste du monde, dit Vishtaspa. Mais cette malédiction me paraît bien irréelle.

— Je ne sais, répondit Turan. Mais il est un fait que personne n'a jamais osé rebâtir ici quoi que ce soit. Les quelques décombres de murs qu'on aperçoit sont certainement les vestiges de cette cité antique.

— Nous sommes un peuple cavalier, de glorieux guerriers, intervint presque incidemment An-ayanis.

Et tous de le regarder, frappés. Sa remarque était judicieuse, de bon sens. Mais ils n'avaient rien à voir avec cette région et ses anciens habitants. Themiris, qui était restée silencieuse, un peu à l'écart, continuant d'observer au loin, au-delà du détroit, imaginant Gordion et la Phrygie, essayant de se faire une image du visage de Midas et se souvenir de celui de Khrishpay, se retourna vers eux. Ils se turent. Turan aperçut mieux le tétraèdre qu'elle avait remis à son cou et qui persistait à accrocher quelques rais du soleil lorsque celui-ci perçait la longue traînée de nuages au-dessus d'eux. Elle dit alors, solennelle :

— Nous sommes ce peuple nomade, les descendants des Pélasges qui avaient bâti cette cité. Turan n'en connaît pas le nom, moi si. Elle s'appelait Waltadava !

Vishtaspa et le grand *anarya* firent le lien avec une de leurs légendes fondatrices : Waltadava, le royaume d'où était venu Anaion, celui que Tomiris avait choisi et dont descendaient leurs souveraines et eux-mêmes.

— Mon ancêtre Anaion était prince de Waltadava, fils de son roi. Il avait été envoyé par celui-ci sur les rives du Dana pour faire alliance avec les Ma-sakata. Lorsque Tomiris l'a vu, elle a su que ce

serait lui, un peu comme moi avec Otar. Et d'eux nous procédons. Le monarque de Waltadava avait quatre fils, qu'il avait envoyés dans chaque direction du monde, pour le découvrir. Nul ne sait ce qu'ils sont devenus, sauf notre ancêtre. Chacun avait reçu une pierre magique. Cette pierre, c'est celle que je porte au cou, le tétraèdre d'Anaion. Il a plus de valeur que tout l'or de l'univers. Réuni avec les trois autres, tous ayant été façonnés et donnés par Argimpasa la déesse suprême, il nous enseignera le passé et les voies du futur. Et il doit se transmettre jusqu'à la fin des temps aux descendants d'Anaion et de Tomiris. C'est le seul objet qui ne devra pas m'accompagner dans mon kourgane, le seul qu'on ne puisse absolument pas recréer.

— Donc je devrai le récupérer et le transmettre à mon tour, dit An-ayanis avec une pointe de matoiserie.

— Si je succombe avant qu'on ait pu retrouver ta sœur, oui, lui répondit sèchement Themiris.

— La princesse An-thamara est probablement morte, il n'y a guère d'espoir de la revoir jamais, se crut bon d'intervenir Vishtaspa, pragmatique, qui avait commencé à pousser ses pions du côté du prince héritier, par sa fille interposée.

Turan sentit son pouls s'accélérer. Sans doute rougit-il, mais personne à cet instant ne le regardait.

— Tant que je serai vivante et qu'on ne m'aura pas amené la preuve formelle de sa mort, je croirai qu'elle est quelque part à attendre que nous venions la délivrer ! répliqua-t-elle vivement, ses yeux clairs soudain durs au même instant que la face bleue du tétraèdre lançait un rayon effilé vers son fils.

— Bien entendu, ô toute puissante Themiris, s'empressa de rectifier le grand conseiller.

Il avait fait une bourde, trop impatient de se projeter au-delà de sa reine, de sa disparition. Lui qui lui devait tout, toujours loyal en vingt ans de service, sentit son regard le transpercer. Il discernait depuis quelque temps son influence diminuer auprès d'elle. La faute à ce Turan dont s'était entichée un moment sa fille.

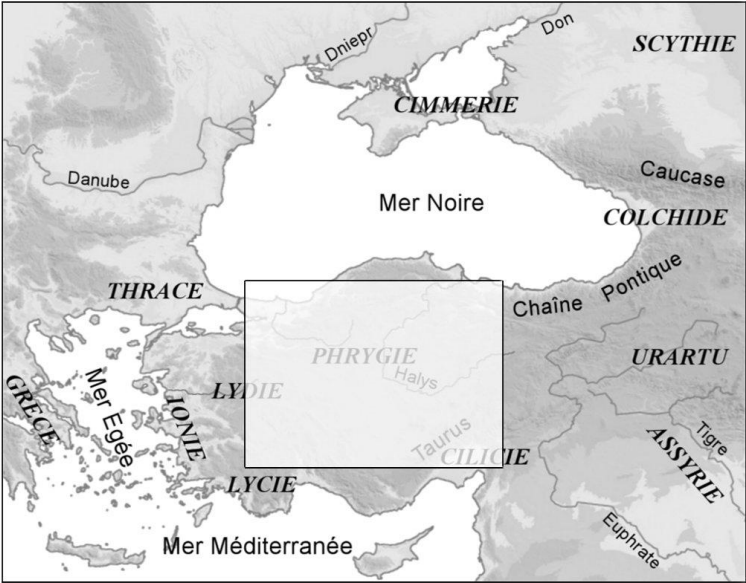
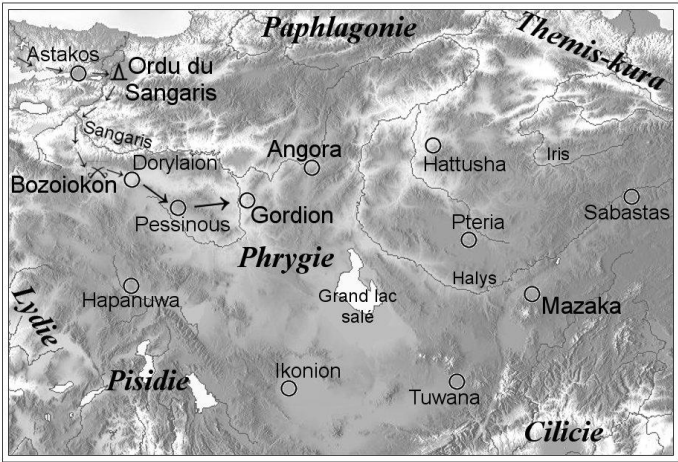
— Je suis heureuse d'avoir vu cet endroit, reprit Themiris. Cela ne fait que renforcer notre nécessaire détermination. Les Phrygiens et les renégats ont profané nos kourganes, anéanti nos meilleures troupes, tué An-tiushpa. Et nous découvrons que leurs ancêtres ont détruit cette cité de Waltadava, celle d'Anaion, et qu'une prophétie a prédit qu'ils seraient à leur tour balayés par leurs descendants, par nous. Au serment à Targitaos, nous pouvons désormais y joindre le serment à Waltadava ! Le but est proche, de l'autre côté de ce Bosphore. Que le Vent porte notre message fatal !

Tous croisèrent les bras sur leur poitrine, poings et yeux fermés, tournés vers le sud-est et renouvelèrent pour eux-mêmes leur engagement.

Puis Themiris se détacha de leur groupe, parcourut un long moment le sommet de la colline, observant le sol, donnant de petits coups de botte dans de vieux morceaux de murs reconquis de végétation, évaluant les points de vue. Elle s'arrêta enfin, à mi-pente sur une espèce de replat, ouvrant sur trois côtés, là où si l'on avait creusé un peu on aurait mis au jour les fondations d'un immense palais. Une dernière éclaircie dans le plafond cotonneux qui étendait sa chape fit rayonner le tétraèdre à son cou. Elle ressentit comme une décharge intérieure, un voile passa devant ses yeux clairs. Elle était figée, tremblante, suspendue. Les nuages se refermèrent, elle sut.

Elle dégaina son *akinakès* et la planta profondément dans le sol.

— Ici devra s'élever mon kourgane si je ne revois jamais nos steppes ! Vous m'y transporterez et m'y enterrerez avec mes six chevaux, mes richesses funéraires, mes vêtements et la dépouille embaumée de mon époux, le prince Otar. Et que notre sépulture devienne aussi sacrée pour vous ici qu'elle le serait sur le Dana, jusqu'à ce que nous renaissions avec tous nos ancêtres. J'ai dit !



CHAPITRE XXI

Victoire

Dorylaion (site proche de l'actuelle Eskisehir), cité fortifiée de l'ouest du royaume de Phrygie, en l'an 675 avant l'ère chrétienne, 30^{ème} année du règne de Midas III.

Il faisait un hiver étonnamment doux. La neige couvrait certes les hauteurs de part et d'autre du large et long bassin et il gelait presque toutes les nuits, mais la vie refusait de se laisser engourdir par l'étreinte blanche et devoir se réfugier sous terre. Le vent régulier, tempéré et humide venu du sud, de la mer, apportait une légèreté et une insouciance trompeuses. Et si les nuages dans le ciel poussaient amicalement leurs cohortes à peine bruineuses, ils n'évoquaient aucun mauvais présage pour les hommes, n'annonçaient aucun défi divin. Les paysages étaient calmes, en paix. Les récoltes avaient été excellentes cette année-là, l'abondance régnait et promettait des jours heureux, un printemps sans chicheté. Les granges débordaient, même les tributs et les collecteurs du roi ne les avaient entamés qu'à la marge. Le jeune gouverneur Dymas pouvait se croire tranquille. Bouches bien nourries et impôts acquittés sans exaction étaient toujours le gage d'un profit paisible du pouvoir. Sa cité était prospère, ses habitants industriels, ses notables gras et loyaux. Les capitales ne se trouvaient pas si loin, faciles d'accès et les nouvelles importantes ne l'oubliaient pas. Jusqu'au jour, peu après le solstice d'hiver, où son père, le prince Mygdoon, le prince noir comme on le surnommait depuis sa glorieuse victoire de Hubushna contre les nomades barbares, en raison de la couleur sombre de sa cote, avait déboulé à Dorylaion avec sa garde et des escouades de cavaliers. Il s'était installé au palais et donnait ses ordres sans plus s'occuper de lui et de ses prérogatives.

Peu à peu, les inquiétantes informations se multiplièrent et se recoupèrent. Des émissaires et des messagers arrivaient désormais tous les jours du nord, des régions du fleuve Sangaris et d'Astakos. Les Cimmériens étaient de retour ! Par un chemin stupéfiant ! Des myriades d'hommes, femmes, enfants, animaux et chariots venaient de franchir le Bosphore, cette frontière entre deux continents ! Leur procession s'étirait sur des jours de marche, une foule compacte qui pillait tout sur son passage, le long du golfe d'Astakos.

Mygdoon se tenait sur les remparts de Dorylaion, avec ses principaux capitaines et son fils le gouverneur. De la flèche reçue à l'épaule sur le champ de bataille de Hubushna, il gardait des difficultés à faire de grands gestes de son bras gauche, un handicap qui l'énervait à chaque pointe de douleur. Il avait du mal à manier en hauteur le bouclier rond et avait dû s'en faire fabriquer un de forme plus ovale que la moyenne, plus haut mais plus lourd. Depuis la fameuse victoire, son étoile et sa renommée étaient au firmament. Tous dans le royaume le reconnaissaient et se prosternaient devant lui.

Le roi officiel restait certes toujours Midas, mais on ne le voyait plus guère sortir de son palais de Gordion. On disait qu'il se mourait et que son temps était compté. Mais personne ne savait réellement au juste et ses familiers les plus proches se taisaient. Mygdoon lui-même se gardait bien de tout excès de confiance. Depuis près de trente ans qu'il régnait maintenant, son frère l'avait habitué à être capable d'inverser les situations les plus désespérées, d'emmêler les certitudes les plus établies et de prendre tout le monde à contre-pied à n'importe quel moment. Ses vraies et fausses maladies en dévoilaient un parfait exemple. Un jour on le croyait à l'article de la mort, le lendemain on le voyait parader sur son char en ville et jouer des airs d'aulos. On le disait à Pessinous aux cérémonies à leur déesse Cybèle, d'autres rapportaient l'avoir aperçu à Angora ! Midas disposait d'espions partout. Qui sait si parmi ses propres capitaines, que lui Mygdoon avait pourtant choisis en personne et qui le servaient fidèlement depuis longtemps, il n'y en avait pas un qui lui relatait le moindre de ses gestes et propos ? À tel point qu'il se méfiait jusques et y compris de son fils,

qui avait eu l'ingénuité de lui révéler une aventure émerveillée avec une jolie courtisane de la capitale, celle-là même qui avait fréquenté quelques années auparavant l'ambassadeur assyrien. Mygdoon avait fait discrètement enlever la belle, retenue pour l'heure dans une lointaine forteresse et il se promettait de lui faire bientôt avouer ses secrets et manigances. Elle essaierait de jouer de son charme sur lui, userait de ses multiples atouts, lui résisterait sûrement. Il aimait de telles femmes, mais il la vaincrait, comme l'autre, l'amazone barbare, même si pour cette dernière il avait été frustré au moment ultime.

Presque tous les jours, il admirait sa fameuse ceinture d'or. Elle le suivait dans tous ses déplacements. Des fois, il voulait la passer, mais sa corpulence lui interdisait de la boucler. Il avait idée de la faire retoucher pour l'adapter enfin. En dépit de l'âge qui commençait à l'atteindre également, déjà quarante-quatre ans, il conservait une exceptionnelle forme et santé, son épaisse barbe et ses cheveux toujours bien noirs, aussi charbon que sa cotte préférée et que ne blanchissaient jamais le doute ou les soucis.

Il ne cessait de parcourir le royaume en tous sens. Depuis l'invasion cimmérienne, ses principales préoccupations avaient consisté à renforcer et établir de nouvelles forteresses sur les frontières orientales. Les remparts de Sabastas venaient d'être rehaussés, Mazaka se relevait, Gauraena était désormais dotée d'une puissante garnison. Au-delà, des forts avancés tissaient un réseau dense que soutenaient des troupes permanentes, en renfort des contingents de paysans-soldats Mushki. Il ne faisait au demeurant guère confiance à ces derniers qui s'étaient, à ses yeux, si mal battus contre les nomades. Et puis Rusa d'Urartu s'agitait aussi. Les ambitieux projets de Midas, consistant à soudoyer ses gouverneurs, avaient été ajournés.

Mygdoon en tenait pour une politique défensive dans un premier temps. Il soutenait que leur cavalerie phrygienne était par trop insuffisante et de piètre qualité. Très lucide sur ce plan, il avait pu mesurer la différence intrinsèque avec les bannières d'élite cimmériennes, qui n'avaient été vaincues que par une conjonction

chanceuse. Et même les troupes themiskurites, pourtant moindres en nombre, étaient supérieures en mobilité et efficacité. Il n'avait pas revu Khrishpay depuis cette fameuse rencontre après la bataille lorsqu'il avait refusé de lui remettre la ceinture d'or. Depuis, ils se vouaient une haine froide et une rancune qu'il faudrait bien purger un jour prochain. Le gendre de Midas ne se montrait pas à Gordion et il maintenait obstinément son fils Tekmesas, l'héritier présomptif, en sécurité, loin de lui son grand-oncle. Mygdoon ignorait même l'aspect qu'il pouvait avoir, maintenant qu'il était adulte, seize ans s'il calculait bien. Le visage de sa mère d'après Midas, qui lui l'avait rencontré récemment lors d'un déplacement secret à Angora. Son frère devait en préparer l'intronisation officielle, sans aucun doute. Eh bien tant pis, s'il le faisait, il n'aurait pas d'autre choix que de forcer le destin et de s'en débarrasser. Le joueur de flûte deviendrait sa marionnette... avant de disparaître. Mais pour l'heure, il avait un problème autrement plus urgent à affronter, qui risquait de rendre caduque toute projection dans l'avenir.

Les chiffres qu'on lui annonçait étaient extravagants : cinquante mille, cent mille, un million ! Toutefois, même les colonies et comptoirs grecs de Mysie, de Troade et jusqu'en Ionie d'où provenaient quelques échos évoquaient un peuple innombrable de nomades... et de tribus thraces alliées. Depuis deux ans, il avait poursuivi et traqué sans répit les quelques éléments cimmériens qui avaient échappé aux diverses batailles. Ils les avaient peu à peu tous éliminés, sauf une petite troupe insaisissable, menée par un certain Matiani, qui écumait le sud, un peu à la manière de Khrishpay et de ses renégats dans l'ancien temps, avant leur ralliement. Celle-ci ne représentait toutefois pas un grand danger, juste un furoncle permanent. Il pouvait pour l'heure la négliger sur ses arrières.

Il n'avait pas le choix, il allait devoir tenter de bloquer cette armée gigantesque dans le secteur de Dorylaion. Manifestement, elle progressait par la route la plus directe et la plus facile droit sur Gordion. Les défilés du Sangaris qu'elle emprunterait avant d'accéder au plateau et au bassin auraient pu constituer de bons sites d'embuscades, s'il y avait disposé de points d'appui fortifiés

d'une part, et s'il ne s'était pas trouvé en aussi large infériorité numérique par ailleurs. Pour l'instant, toutes forces confondues, il ne pouvait compter que sur une dizaine de milliers d'hommes, au grand maximum et peu aguerris pour la plupart. Dès son arrivée et les premiers rapports, il avait compris qu'il lui faudrait mobiliser au moins trois fois plus. Il avait dépêché des émissaires dans toutes les directions afin que les troupes de Gordion, de Pessinoux, d'Angora, de Hapanuwa, du sud, celles disséminées dans toutes les forteresses, se portent à marches forcées sur Dorylaion. Il calculait qu'il lui restait environ dix jours de répit. De son propre chef, sans en référer à Midas, il avait même pris l'initiative, contre promesses de territoires, d'en appeler aux tribus confédérées de Pisidie, pourtant celles avec lesquelles il ne cessait de guerroyer depuis dix ans, et surtout au roi Gygès de Lydie. Son argument vis-à-vis de ce dernier avait du sens. Il lui faisait valoir que la Phrygie vaincue et ses métropoles dévastées, alors l'objectif suivant des barbares serait obligatoirement la Lydie voisine. Seul, chacun avait toutes chances d'être balayé, tandis qu'unis ils pouvaient espérer défaire les envahisseurs. Mygdoon priait pour que Gygès lui envoie un contingent de plusieurs milliers d'hommes dans le délai.

Il avait sous les yeux le probable futur champ de bataille. Un grand bassin ouest-est, occupé en son centre par un cours d'eau important, la Rivière aux Blaireaux, affluent du Sangaris qui allait se jeter dans la Mer Sombre au nord. Une vallée plate de plus de quatre parasanges²⁵ de large et dix de long, l'un des cœurs de la Phrygie. Les nomades déboucheraient de l'ouest et de la zone de molles collines qui faisaient le lien avec les défilés. Au sortir, à environ six parasanges de là, près du hameau de Bozoiokon, une dernière ligne de hauteurs festonnées, constituait le verrou, celui qu'il allait devoir défendre coûte que coûte.

Derrière et au pied, les Cimmériens s'entasseraient les uns sur les autres, sans aucune possibilité de se déployer. En revanche, si Bozoiokon tombait, c'en serait fini en quelques heures ensuite de Dorylaion et leurs escadrons rapides de cavalerie seraient en moins

²⁵ parasange : mesure de distance perse de l'Antiquité, valant environ 5,6 km

de trois jours devant Gordion. Une nouvelle bataille décisive allait se jouer.

Le passage du Bosphore avait pris une semaine entière pour faire franchir l'immense troupe des Cimmériens et des Bithyni ralliés. Les Grecs de Khalkedon, impressionnés, avaient même mis leurs navires à disposition pour aider. Themiris leur promet de ne jamais les attaquer et de les protéger dans le futur, ainsi que toutes les cités grecques qui lui apporteraient leur concours. Ils étaient maintenant en Asie, dans cette région floue dont on ne savait trop si elle appartenait déjà à la Phrygie ou pas. Les hommes progressèrent le long du golfe d'Astakos. Tout au fond, la cité éponyme qu'avaient fuie ses habitants fut pillée et incendiée.

Une journée plus tard, après avoir dépassé un joli lac, les avant-gardes atteignaient le fleuve Sangaris et sa basse plaine, grasse et riche. Themiris fit établir son camp qui s'étala bientôt sur plus d'une parasange à la ronde. Des détachements allèrent pousser vers l'est et le nord jusqu'à la Mer Sombre, razziant l'ensemble des villages désertés, permettant de diversifier l'approvisionnement de leur peuple. Pas un grain de blé ou d'orge, pas un fruit sec ou confit, pas un quartier de viande salée n'échappèrent à leur ratisage. Si les habitants revenaient par la suite, ce ne serait pas l'épée qui les faucherait, mais la famine. La route de Gordion empruntait la vallée du Sangaris, de plus en plus étroite jusqu'à devenir de véritables gorges, et se faufilait ensuite à travers des collines pour déboucher sur les plateaux phrygiens en avant de la cité de Dorylaion. Des escouades d'éclaireurs furent envoyées dans plusieurs directions. Peu à peu, des chevaucheurs revinrent.

Au bout d'une semaine, Themiris et ses chefs de bannière pouvaient se représenter assez précisément les forces en face, leur localisation et la stratégie de leur général. Les Cimmériens auraient l'avantage du nombre, les Phrygiens celui de la position, au sortir des défilés, et une connaissance parfaite du terrain et de ses pièges. Le choc allait être frontal, il n'y avait pas d'alternative ni d'autre itinéraire. Les choix furent arrêtés. Les deux tiers du peuple resteraient en arrière, au camp du Sangaris, tandis que trente mille

combattants, dont trois mille Bithyni, s'engageraient vers la bataille, avec une intendance légère.

L'armée cimmérienne, la plus gigantesque jamais rassemblée, fut organisée en quatre *tuman*, les divisions, de taille inégale, trente bannières au total. Le plus petit, celui des Bithyni, composé uniquement de fantassins, serait commandé par son roi Maryandinos. Des autres, comprenant en parts presque égales des cavaliers et de l'infanterie, le *tuman* du Ciel, qui comptait notamment deux corps d'élite d'archers à pied, serait dirigé par Panti-aris, promu au rang de général-premier ; le *tuman* de la Terre était lui sous les ordres nominaux d'Arta-vashtay, le doyen des chefs de tribu et de celle qui fournissait le plus gros contingent ; et le dernier *tuman*, celui du Vent, serait mené par Themiris en personne, à la tête des escadrons *ha-mazan*, et avec les nouvelles bannières d'esclaves affranchis auxquels elle accordait une grande confiance.

On était en plein hiver, il faisait doux même s'il gelait la nuit. Panti-aris reçut la charge d'ouvrir le chemin et sécuriser l'itinéraire. Ses détachements d'avant-garde firent tant et si bien que pas une âme vivante ne put se maintenir tout au long des dangereux défilés. Plusieurs groupes de surveillance ennemis furent habilement surpris et anéantis. Quelques prisonniers parlèrent, qui confirmèrent qu'en face le prince Mygdoon était en train de fortifier ses positions et creuser des fossés dans le val de Bozoiokon pour ne plus laisser qu'un étroit passage. Les premiers cavaliers cimmériens mirent moins de trois jours pour déboucher des passes, ayant parcouru une distance considérable en dépit du terrain accidenté, des gorges et des pentes raides à gravir. On était en fin de journée. Devant eux, à moins de deux parasanges, les Phrygiens les découvrirent, surpris. Ils ne les attendaient pas aussi vite ! Leurs positions n'étaient pas encore toutes prises ni renforcées.

Panti-aris fit galoper sans souffler et déployer sa cavalerie pour occuper une partie de la vallée et laisser ainsi derrière elle un espace suffisamment ample pour que s'y accumule le reste de l'armée. Les Phrygiens, pour l'essentiel des fantassins, ne les

attaquèrent pas. Ils se hâtèrent de se regrouper, selon un plan bien conçu, en contrebas d'une espèce de grand replat festonné, qui s'élevait en pente douce pour s'appuyer sur une longue crête couverte de forêt et qui contrôlait tout mouvement. Plus loin, une multitude d'hommes s'activait à creuser de larges et profonds fossés en travers du val qui interdiraient tout passage en force, jusqu'à une butte isolée au centre du dispositif.

La pénombre était tombée. Le reste de l'armée cimmérienne progresserait à la clarté de la lune pleine, l'itinéraire ayant été bien balisé par les sapeurs de Panti-aris. Les derniers à rejoindre, au matin, seraient les escadrons royaux qui fermaient la marche. Le général-premier fit cavalcader toute la nuit deux de ses bannières, munies de torches et de leurs manches à air assourdissants dans le vent nocturne, au-devant des positions des fantassins ennemis, une variante de la tactique qu'avait appliquée An-tiushpa lors des manœuvres d'intimidation de la citadelle d'Altinchan en Urartu. Ainsi les obligea-t-il à rester en alerte, sans pouvoir se reposer, de façon à maintenir l'égalité sur le plan de la fatigue avec les Cimmériens qui marchaient forcés en cette même dernière nuit.

Deux chevaucheurs couverts de poussière, affalés sur l'encolure de leur monture écumante et crevée lâchèrent la nouvelle. Les Cimmériens venaient de déboucher des collines derrière Bozoiokon ! Et dire qu'il avait calculé qu'ils ne parviendraient que dans deux jours au mieux ! Il avait cru pouvoir s'offrir un répit d'une soirée à Dorylaion, auprès d'une jolie esclave qu'il avait repérée au palais du gouverneur son fils. Il n'était pas arrivé depuis moins de deux heures, exténué des jours précédents à tout organiser sans presque dormir, qu'il lui fallait déjà de nouveau enfourcher un cheval et aller galoper à cinq parasanges de là, dans la nuit !

Mygdoon rageait et était inquiet. Il avait pris toutes les mesures possibles, mais ces diables semblaient avoir le vent pour les porter. La veille, deux derniers contingents d'Angora et de Hapanuwa l'avaient rejoint. Tout additionné, il disposait d'environ vingt mille hommes, ce qui se révélerait peut-être suffisant, avec un peu de chance. Aucune troupe lydienne n'était venue le seconder, et il était

de toute façon maintenant trop tard. Il pensait avoir tiré le meilleur parti possible du terrain, en prenant appui sur une sorte de castrum naturel, flanqué d'une butte légèrement détachée, et en faisant barrer la vallée par de profonds et larges fossés secs, hérissés de courts pieux plantés en quinconce et difficiles à franchir. Son point faible, il en avait une conscience aiguë, ce serait sa cavalerie, à peine deux mille hommes, faiblement cuirassés et armés de lances qui les mettaient à bas tout autant qu'elles emportaient les ennemis. À ses informations, les Cimmériens ne disposaient pas de cavaliers lourds, en revanche, leurs archers montés étaient leur force principale, redoutable. Il se souvenait de Hubushna. Sans son écrasante supériorité numérique, le mur infranchissable des Assyriens, le secours providentiel des Themiskurites, les marécages et surtout la pluie qui avait amoindri la précision et l'efficacité de leurs traits, ces cavaliers intrépides et insaisissables sur leurs petits chevaux rustiques auraient probablement pris le dessus. Il revoyait d'abord ces femmes guerrières, dont chacune valait à elle seule dix de ses fantassins, leur remarquable discipline et cohérence, leur détermination et les brèches qu'elles ouvraient à coup d'arc et d'épée. Des démons ! Qu'il en découvre au jour cinq mille face à lui et le sort de la bataille en serait peut-être déjà joué avant même d'avoir été livré. Il essayait de se rassurer en pensant à son arme secrète, ses quatre cents chars de combat, dissimulés dans l'étroit vallon entre la butte et le castrum.

Il restait encore quelques heures de nuit avant que l'aube ne révèle Bozoikon, ses champs piétinés et les myriades de combattants qui avaient décidé de faire de ce paisible endroit l'arène de leur fureur et de leur Parque. Mygdoon pouvait apercevoir au loin, du côté des collines, des milliers de flambeaux qui dansaient et couraient dans l'obscurité. À en observer attentivement les mouvements, il se rendit compte que le manège en était réglé avec soin, comme une chorégraphie féerique. Il ne pouvait entendre le vacarme assourdissant des manches à air et des cavalcades qui allaient provoquer jusqu'à presque les toucher ses fantassins postés sur six rangs de profondeur, mais le bruit de fond lui en parvenait néanmoins. Ses hommes ne devaient pas être loin

de croire que des démons nocturnes cherchaient à les saisir dans l'obscurité. Pas bon pour leur moral tout cela !

Il avait crevé deux chevaux pour rallier le point haut qu'il avait déterminé comme poste de commandement, sur le bord même du castrum, là où celui-ci offrait une muraille en à-pic d'une plèthre²⁶ de hauteur, impossible à gravir. Ses officiers poussèrent un bruyant ouf de soulagement en le voyant arriver. Ils tinrent conseil sans attendre dans sa petite tente de campagne installée à quelques pas, à la lueur de torches. Ils avaient poursuivi l'exécution de ses ordres avec exactitude. Avec le dispositif adopté, visant à parer l'attaque et la prise du castrum, ainsi que tout débordement par les hauteurs au-dessus, toute la stratégie tendait à inciter les Cimmériens à s'engouffrer dans le sens du val, en direction des fossés qui le barraient et qui ne pouvaient se deviner qu'à proximité. Il n'avait déployé, volontairement, que deux régiments sur ce qui constituait son extrême aile droite, afin justement de les y attirer dans une tentative de percée. Lorsqu'une partie importante de leur cavalerie s'y serait précipitée, alors le gros de ses fantassins, au centre, se rabattrait derrière en un mouvement tournant pour la bloquer et l'empêcher de manœuvrer et peu à peu l'acculer et la tailler en pièces sur les tranchées. Dans le même temps, du vallon entre la butte et le castrum, il dévoilerait ses chars de combat et les lancerait en plein cœur de la mêlée contre les escadrons de piétons ennemis qui seraient forcément positionnés face aux siens, entraînant leur déroute qui mettrait la confusion dans les troupes restées en arrière et la probable réserve. Cela, c'était la théorie que lui et ses généraux avaient imaginée. L'aube qui se profilait serait peut-être leur dernière. Sans le dire, l'angoisse les étreignait à ce qu'ils allaient découvrir en face lorsque se lèverait la légère brume de ce petit matin hivernal.

Un devin prêtre du culte de Cybèle vint leur délivrer un haruspice d'un foie de mouton. La victoire serait de leur côté, leur assura-t-il. Mygdoon le renvoya brutalement, en dépit de son augure bénéfique.

²⁶ plèthre : mesure de longueur grecque de l'Antiquité, valant 1/6^{ème} de stade, soit environ 30 mètres

Il n'avait jamais cru aux balivernes de ces prêtres, seule la voix directe de l'oracle avait valeur divine à ses oreilles. La dernière fois qu'il l'avait consultée, peu après son grandiose succès à Hubushna, la déesse lui avait prédit la gloire et... la chute, par le retour d'une femme en rouge. Pourtant, elle était bien morte, de cela il en était sûr. Et ne l'avait-il pas fait découper et en disperser les morceaux pour plus de garantie ? Et sa tête à la chevelure blonde nattée, n'avait-elle pas été jetée au fond d'un gouffre qu'on disait être l'une des portes des enfers souterrains ? Il eut tout à coup envie de dormir, un brusque accès de faire le vide. Ses généraux n'osèrent pas le réveiller avant les premières lueurs du jour, tout juste deux heures de sommeil agité sur ses fourrures, suant à grosses perles en dépit du froid.

Quand la brume se fut dissipée, Mygdoon, debout sur le bord de l'à-pic, découvrit en contrebas l'armée cimmérienne, l'immense troupe qui avait quitté une nouvelle fois sa steppe pour venir le chercher jusques ici. Elle s'étalait sur plus d'une parasange de longueur, depuis le sortir des collines à l'ouest jusque presque sous ses pieds. Le dispositif ennemi s'était mis en place dans la nuit, chose incroyable, et il terminait de se déployer. Il n'en comprit pas tout de suite la logique ni la tactique qu'il allait devoir affronter. Comme il l'avait supposé, l'infanterie des nomades était échelonnée face à la sienne, au centre pour l'essentiel, avec des régiments de réserve derrière, des Thraces au vu de leur costume. Mais il discernait trois groupes montés distincts, d'environ un millier de cavaliers chacun : un premier, sur son extrême gauche, peut-être pour attaquer le castrum par le haut, secteur pourtant très accidenté ; un second en retrait du centre, dont les escadrons étaient positionnés en colonnes et non en rangs, chose surprenante ; et un troisième, pratiquement face à lui, sur son aile droite, disposé en profondeur, sauf une bannière qui faisait un angle et terminait en coin l'alignement des fantassins.

Mygdoon porta toute son attention sur cette dernière. Il lui sembla distinguer des femmes, des archères, les fameuses *hamazan*. Ainsi n'avaient-elles pas été toutes anéanties ! Il s'en trouvait d'autres, mais pas tant qu'il l'avait craint dans ses mauvais

rêves. Et voilà qu'il la voyait ! La femme en rouge, leur reine, une crinière toute blanche, qui passait devant les cavalières à l'arrêt absolu. Elle devait les haranguer. À vol d'oiseau, elle était à moins de cinq stades²⁷ de lui. Elle allait encaisser de plein fouet l'attaque de ses chars de guerre, dissimulés derrière son infanterie d'aile droite. À moins qu'il ne lui oppose directement ses cavaliers lanciers positionnés sur la butte juste après et surplombant les fossés.

Tout à coup, une chose le frappa. En arrière des *ha-mazan* et de l'un des régiments thraces, auxquels il n'avait prêté qu'un regard distrait au premier abord, des dizaines de chariots et des centaines de bêtes de remonte étaient en train d'être amenés. Une subite intuition le fit pâlir. Placé où il était, il ne pouvait apercevoir les forces cimmériennes immédiatement positionnées sous son aile gauche. Il enfourcha un cheval et galopa vers le haut du castrum pour en prendre la mesure. Là, il découvrit que quatre bannières ennemies au complet étaient pratiquement au contact de son deuxième groupe de cavalerie qu'il avait disposé avec des compagnies de piétons sur l'éminence de bordure qui constituait la clef du castrum. Il fonça encore plus haut, à la limite de la forêt qui habillait la crête. De là, tout le champ de bataille se lisait comme une carte dépliée. Ce fut à cet instant qu'il comprit pleinement le but de l'étonnante disposition des Cimmériens. S'il ne bousculait pas sans délai avec ses chars de combat l'infanterie échelonnée au centre, son sort en était fait. Ces diables ne mordraient pas à l'appât tentateur du val et des fossés pièges. Leur cavalerie allait jouer une tout autre fantasia.

Et elle débutait maintenant. Les cavaliers cimmériens ordonnés en colonnes au centre s'étaient élancés. Ils s'engouffrèrent dans l'espace qui faisait comme un long couloir entre les deux infanteries ennemies. Galopant en une double file ininterrompue, à tout juste une plèthre à main droite des lignes phrygiennes alignées au pied du castrum, ils décochaient inlassablement. À peine leur flèche était-elle tirée qu'ils ciblaient de nouveau, et ainsi de suite. Des milliers

²⁷ stade : mesure de longueur grecque de l'Antiquité, valant environ 184 mètres

et des milliers de traits. En dépit de leur bouclier de bois ou de bronze et de leurs cottes de cuir pour les capitaines, des centaines de fantassins tombèrent avant même de pouvoir esquisser le moindre geste, gênant leur remplacement par les rangs suivants. Les Phrygiens étaient contraints à l'immobilité, sous les volées ravageuses. Quatre bannières entières défilèrent. Mygdoon se trouvait impuissant. Les cavaliers barbares décimaient ses hommes méthodiquement. Chaque régiment n'en attaquait qu'un seul des siens, ciblé selon sa position, puis bifurquait ensuite brusquement sur sa gauche, entre les lignes de leur infanterie, pour aller se réapprovisionner en flèches et sauter parfois sur des montures fraîches, derrière les troupes de soutien thraces, et reprendre la ronde circulaire infernale. Ses deux régiments les plus exposés étaient déjà réduits d'un bon tiers. Il donna ses ordres pour les faire soutenir par des forces de réserve qu'il gardait sur le castrum. Puis il fonça vers son poste d'observation. Sans même descendre de cheval, il commanda de lancer les chars de combat. Des coups de corne convenus avertirent le capitaine qui se tenait prêt dans le vallon. Les deux régiments de piétons placés en avant et qui les dissimulaient se mirent à la course en rangs de choc sus aux *ha-mazan*, et en s'écartant en un mouvement légèrement divergent pour les laisser débouler. Mygdoon était crispé. Son espoir reposait sur eux.

Themiris et ses généraux savaient par les prisonniers capturés que les Phrygiens disposaient de chars, plusieurs centaines. Lorsque le jour s'était levé, leur lecture du champ de bataille les avait convaincus de l'endroit d'où ils surgiraient. Ils ne s'étaient pas trompés. Avant que Prakshis, qui menait la quatrième bannière de cavalerie du *tuman* de la Terre et qui avec les autres était en train d'anéantir les piétons ennemis massés au pied du castrum, n'entreprenne pour son troisième passage la ronde tournante derrière elle, Themiris lui envoya une estafette, afin qu'il la couvre sur sa droite en attaquant les fantassins phrygiens qui venaient de se ruer en face. Les premiers chars de combat fondaient dans sa direction. Elle attendit un peu, qu'ils aient suffisamment dépassé leurs propres soldats à pied qui les flanquaient jusque-là. Elle avait placé à la pointe ses escadrons les plus aguerris, ses *ha-mazan*

archères qui touchaient à chaque flèche même en plein galop. Ses généraux lui avaient enjoint de ne pas chevaucher en tête, elle les avait en partie écoutés. Encore quelques instants et elle leur donna l'ordre, celui d'un mouvement oblique. Dans le même temps, ses trois autres bannières montées, échelonnées sur sa gauche, s'ébranlaient aussi pour converger et intercepter les cavaliers phrygiens qui se tenaient jusque-là sur la butte isolée et que Mygdoon venait à son tour de lancer au vu de la tournure des événements.

Chaque char, tiré par deux chevaux, portait trois individus : le conducteur, un archer et un piquier équipé aussi d'une grande épée. Sa force était de s'enfoncer dans les lignes de piétons ennemis, de les éventrer et de trancher dans le vif. Les premiers fantassins cimmériens seraient bientôt pris par le flanc et broyés. Les chars filaient à pleine vitesse. Les *ha-mazan* se rabattaient peu à peu et ralentissaient pour se mettre pratiquement à l'arrêt. À moins de deux plèthres, les flèches plurent, visant systématiquement les attelages. Ceux en tête s'effondrèrent et basculèrent dans un fracas et des hennissements d'horreur. Les bêtes touchées s'affaissaient et s'écroulaient, entraînant la culbute des chars et de leur équipage. Beaucoup des suivants, emportés par leur propre vitesse, allaient buter et verser sur les précédents, masse de plus en plus sanguinolente de chevaux, d'hommes et de métal entremêlés. Certains escaladaient les malheureux ou s'envolaient littéralement avant de retomber en vrille. Râles, cris et hurlements de ceux qui se relevaient. Les archères continuaient leur travail méthodique de fauchage et de mort. Quelques chars parvinrent à se faufiler et passer, qui furent attaqués à leur tour plus loin par trois escadrons détachés de la bannière du Hibou de Prakshis, juste avant qu'ils n'enfoncent enfin les fantassins.

Themiris, juchée sur un chariot derrière sa garde rapprochée, la chevelure blanchie comme une oriflamme dans le Vent venu du lointain nord, de sa steppe par delà la Mer Sombre, l'œil vif et l'esprit clair, donnait ses ordres aux hérauts sonneurs de corne et aux jeunes estafettes. Sur la gauche, sa bannière du Chien, celle formée d'anciens esclaves affranchis et qui arboraient au lieu du

bonnet pointu habituel une toque de chien comme signe distinctif, se comportait avec une impétuosité et un courage sidérants face aux cavaliers lanciers phrygiens, des combattants pourtant expérimentés, les empêchant de prendre à revers ses *ha-mazan*. Les autres piétons phrygiens subissaient eux les traits de ses deux dernières bannières engagées et qui ne cessaient de venir se réapprovisionner en flèches derrière elle. Elle dût toutefois en réorienter une vers un nouveau régiment de fantassins ennemis qui avait abandonné la défense leurre des fossés et se portait à la rescousse au pas de course.

Du haut de son poste d'observation, Mygdoon et ses officiers autour étaient blêmes. Les chars étaient en passe d'être mis hors de combat et toute l'aile droite succombait peu à peu. Au centre, là où se trouvait le dispositif le plus solide, notamment ses bataillons de vétérans, ce n'était guère mieux. Le mouvement tournant des cavaliers cimmériens clouait littéralement les hommes, incapables de franchir ce flot continu et torrentueux. Dès qu'un rang s'élançait, il était impitoyablement abattu.

Mygdoon décida de sacrifier son régiment le plus exposé en le ruant au pas de course en plein devant, en espérant casser et désordonner le mouvement infernal, rupture que pourraient tenter d'exploiter alors ses autres fantassins, à l'abri de la barrière de leurs camarades sacrifiés. S'ils n'engageaient pas le corps à corps contre l'infanterie ennemie, qui n'avait toujours pas bougé de l'autre côté, ils finiraient par tomber un à un, n'ayant même pas la possibilité de s'échapper ou de se replier sur le castrum aux pentes abruptes.

Au bout, à la jonction avec l'aile gauche, sur l'avancée clé où était massé le second corps de cavalerie, c'était encore pire. En face, à moins d'un demi-stade, deux groupements d'archers barbares à pied, disposés en quatre rangs, faisaient pleuvoir une volée ininterrompue depuis près d'une heure, interdisant absolument à celui-ci de quitter sa position haute sans risquer d'être moissonné comme les blés sous la faux. En conséquence, l'aile gauche non soutenue était attaquée par quatre bannières de cavalerie, dont la tactique était désormais claire : passer par le haut,

en lisière de la forêt et débouler à revers sur le castrum. Tant que le régiment déployé le plus loin, celui de la garnison d'Angora, résistait, le passage restait verrouillé... plus pour très longtemps. Mygdoon envoya à son secours ses dernières forces de réserve, au travers d'un terrain pentu et rocailleux.

Panti-aris savait qu'il lui appartiendrait de lancer l'action décisive. Commandant l'aile droite cimmérienne et placé comme il l'était, il ne pouvait juger des événements sur le flanc opposé, celui de Themiris, mais les estafettes qui ne cessaient de lui transmettre ses ordres indiquaient qu'elle avait neutralisé l'assaut des chars de combat et prenait peu à peu le dessus là-bas. Il était fier de ses archers à pied qui faisaient merveille depuis le début et ne faiblissaient pas, femmes comme hommes. Ils réussissaient à annihiler toute initiative ennemie depuis la dangereuse croupe où piaffait un corps monté. Il avait fait progresser deux de ses bannières le plus haut possible, pratiquement à la limite de la forêt et des pentes escarpées, pendant que ses deux autres de cavalerie attaquaient les fantassins bloquant l'accès au castrum et qui résistaient avec ardeur.

À la tête de sa bannière du Renard, il lança l'opération de contournement. Ses hommes durent prendre la file, tant le passage était étroit et abrupt sur une section. Ce fut à pied, à l'*akinakès* et au prix de pertes importantes que les premiers durent bousculer une compagnie phrygienne qui défendait fermement un réduit rocheux faisant verrou. Plus loin, le terrain, quoique toujours pentu redevenait assez plan et davantage herbeux. Ils purent rechevaucher et déferlèrent sur les arrières des fantassins de l'aile gauche adverse. Laissant sa seconde bannière s'en occuper, Panti-aris fila avec la sienne propre vers l'est, en longeant les arbres sur le haut du castrum. Il pouvait plonger désormais sur n'importe lequel des régiments ennemis du centre, mais ce qu'il visait et qu'il apercevait, c'était d'une part le poste de commandement à sa main gauche, à moins de huit stades, et d'autre part, plus éloignés, dans la vallée au-delà et derrière la butte isolée, la logistique et les centaines de chariots phrygiens. Il avait une revanche à prendre sur Hubushna et

la défaite qui lui restait comme une honte absolue en travers du cœur.

Themiris lui avait confié l'honneur de s'emparer du chef ennemi, le fameux prince noir, Mygdoon. Elle ne lui avait donné aucune consigne précise, même pas s'il devait le garder en vie ou non. Elle lui avait juste dit : « Lorsque tu auras ce bouc maudit à ta merci, décide selon ton cœur et tes sentiments ».

La partie était perdue. Son aile gauche venait d'être débordée et déjà des cavaliers dévalaient de sous la forêt tout en haut. Autour de lui, on sommait Mygdoon de capituler, pour épargner des vies. Mais ne savaient-ils pas que les nomades ne faisaient pas de prisonniers ? Que de toute manière leur tête serait bientôt au bout d'une pique, leur peau sanguinolente sur la croupe et leur scalp noué à la queue d'un cheval ? Il continua de donner des ordres, d'inciter à combattre jusqu'au dernier souffle, de mourir dignement. Mais tous ne lui obéissaient déjà plus. Les hommes qui avaient été positionnés près des fossés, là où rien ne s'était produit, fuyaient dans la vallée en direction de Dorylaion. Ils allaient s'égayer ensuite, peut-être quelques-uns parviendraient-ils à se cacher dans les collines et la forêt plus loin, de part et d'autre. Ceux restés auprès des chariots et de la logistique commençaient également à abandonner leur poste. Il était midi et le pâle soleil d'hiver signalait la pire défaite qu'avait jamais connue la Phrygie, fatale sauf intervention miraculeuse des dieux.

Un groupe vociférant de barbares déboulait vers sa tente. Des cavaliers à bonnet pointu, dont l'un, le chef probablement, arborait une toque de renard. Sa garde personnelle faisait face, l'épée au poing et bouclier au bras. Âpres et sanglants combats au corps à corps. Mygdoon lui-même, protégé par sa cuirasse de bronze presque noire, combattait pied à pied. Sa grande épée de fer, une arme qu'il avait troquée contre un quart de mine d'or, une somme extravagante, tant elle était d'une perfection technique, d'une résistance et d'un double tranchant exceptionnels, forgée spécialement par un maître khalde, taillait et embrochait à chaque

coup porté, grâce à une allonge supérieure. Il s'était retranché de telle façon qu'il était difficile de le viser avec un arc.

Il savait qu'il allait mourir, mais il vendrait chèrement sa peau. Comme la femme qu'il avait vaincue, cette An-tiushpa, d'une certaine façon. Elle aurait été de sa trempe. Il avait déjà mis hors de combat cinq Cimmériens lorsqu'il vit s'avancer à lui, sur son cheval, l'homme à la toque de renard. Un individu qui devait avoir à peu près le même âge que lui-même, un chef. Celui-ci le harangua dans sa langue barbare, dont il ne comprit pas un traître mot, sauf « Hubushna ». Avait-il vécu cette bataille ? Pour toute réponse, il cracha dans sa direction et brandit son épée. Panti-aris avait voulu lui laisser la possibilité d'être capturé et d'avoir la vie sauve. Mais ce Mygdoon n'était qu'un être vil et arrogant, comme Turan le lui avait décrit. Tant pis, il mourrait. Il n'avait qu'un ordre à lâcher pour que dix de ses hommes se précipitent ensemble sur lui et le fassent succomber. Mais il ne put résister à l'appel du combat singulier. Il sauta de son cheval.

L'*akinakès* dans la main droite et le poignard pris à sa botte dans la main gauche, il s'approcha pour le défier. Le prince noir tenait sa grande épée à deux mains, légèrement à l'oblique. Il attendit l'assaut, bien campé sur ses jambes. Panti-aris essaya de tourner autour de lui, guettant l'ouverture, mais l'autre se déplaçait à chaque mouvement, toujours en garde. Il porta une première attaque, les lames s'entrechoquèrent, sans rompre. Il se recula vivement quand il sentit son poignet vriller. Il réussit à conserver en main son *akinakès*. Le Phrygien était un redoutable guerrier et son arme d'une qualité supérieure. Il n'avait pourtant pas de bouclier. Panti-aris comprit pourquoi. Son épaule gauche paraissait le faire souffrir, la blessure ancienne de la flèche de Molpadia. Il tournait toujours autour de lui. Le sol était rocailleux, ils devaient faire attention à la pose de leurs pieds. Une pierre branlante manqua déséquilibrer Mygdoon, il sembla vaciller, abaissant à terre son épée pour se rétablir. Panti-aris fonça droit, *akinakès* tendue au bout du bras. Mygdoon s'était laissé tomber et le Cimmérien s'embrocha sur sa lame qu'il avait relevée d'instinct, tandis que la sienne lui frôlait l'oreille gauche dans le mouvement. Celui-ci fut transpercé

de part en part et ses yeux ouverts marquèrent l'incompréhension, sa toque de renard au sol. Puis il bascula. Ses hommes se précipitèrent.

Mygdoon ne pensa plus. Il sauta sur le cheval de celui qu'il venait de vaincre et lui battit les flancs à coups de botte. L'animal énervé bondit. Des flèches volèrent, mais aucune ne l'atteignit. Il avisa le camp des chariots en contrebas, abandonné et que déjà des Cimmériens investissaient, et s'y dirigea sans plus réfléchir. Sa monture, celle de Panti-aris, était une excellente bête née dans les steppes, endurante et courageuse, qui se joua de tous les obstacles et parvint à distancer tous ceux qui se lancèrent à sa poursuite. Des cris lui retentissaient, des coups de corne aussi. Il dépassa quelques-uns de ses soldats égarés et qui fuyaient. Parvenu au sein du camp des chariots de son intendance, complètement déserté, il réussit à attraper la bride d'un grand cheval assyrien, un de ceux qu'il affectionnait davantage, plus véloce et dispos. Il passa de l'un à l'autre, tout en gardant la longe du premier. Il évita habilement une escouade ennemie qui visitait un à un tous les véhicules et s'élança vers la vallée, dans laquelle de multiples petits points s'enfuyaient à la force de leurs seules jambes. On ne le poursuivit tout d'abord pas.

L'effroyable carnage continuait au centre. Sans répit, les cavaliers de la steppe décimaient les derniers rangs des fantassins phrygiens, acculés au talus du castrum. Themiris leur fit faire mouvement vers son aile pour aller donner la chasse aux vaincus qui fuyaient vers l'est, en empruntant le vallon aux chars et la butte isolée libérés.

Et elle ordonna à ses auxiliaires Bythini, les hommes de Maryandinos de monter au combat pour achever le travail. Les trois régiments thraces, qui n'avaient pas encore participé à la bataille, s'élançèrent au pas de course. Themiris aurait pu les laisser en réserve en engageant ses propres piétons du *tuman* d'Arta-vashtay, mais elle préféra politiquement impliquer ses alliés dans la victoire désormais acquise. Les Thraces étaient frais et rêvaient d'en

découdre, sans grands risques dès lors. Ils anéantirent les derniers défenseurs qui leur faisaient face, au corps à corps.

Sur l'aile droite, les archers de Panti-aris étaient exténués, à bout de force et de flèches. Ils avaient contenu et décimé la cavalerie phrygienne qui n'avait pu bousculer leur tenaille. Plus haut, les fantassins débordés et pris à revers se débandaient un peu partout sur l'étendue rocailleuse du castrum, cherchant à gagner l'abri de la forêt sur la crête. Ils se faisaient tailler en pièces à grands coups d'*akinakès*. Bientôt, ils se regroupèrent et levèrent les bras en signe de soumission, ils se rendaient. Dix, vingt, cent, mille déposaient les armes et s'asseyaient par terre, mains derrière la nuque et tête baissée. Panti-aris n'était plus là pour décider de leur sort immédiat. Son capitaine le plus haut gradé voulait les exécuter un à un. Turan, qui l'accompagnait, après avoir entendu les suppliques qui s'élevaient vers eux, le convainquit de demander l'avis de Themiris, nonobstant sa mauvaise grâce. Une estafette revint une demi-heure plus tard. Elle épargnait les simples soldats et ordonnait qu'ils soient faits prisonniers, pour être attribués ultérieurement comme esclaves. Les Phrygiens restèrent là, sous la surveillance de plusieurs centaines de gardiens. Leurs officiers furent conduits à l'écart, abattus puis dépouillés.

Pareillement sur l'aile gauche, le sort était scellé. Les cavaliers de la bannière du Chien avaient subi de lourdes pertes, mais étaient demeurés maîtres du champ au-devant de la butte jusque vers les grands fossés, ayant été renforcés à un moment critique par les *hamazan* redéployées qui venaient de finir d'enrayer l'attaque des chars. Avant d'être totalement anéantis, les derniers combattants phrygiens se regroupaient, lâchaient leurs armes et s'accroupissaient à terre, bras levés. Ils capitulaient. Le même traitement leur fut appliqué : la vie sauve et esclave pour les hommes de troupe et la mort et l'écorchement pour leurs chefs. Tous les insignes et objets en or étaient récupérés avec soin et celui qui tentait d'en dissimuler le moindre voyait l'*akinakès* fatale le fendre en deux.

Toute la logistique et le camp arrière phrygien étaient désormais également investis. Les capitaines du *tuman* du Ciel durent faire preuve d'autorité pour que rien ne soit pillé d'emblée. Les partages auraient lieu plus tard, selon des règles complexes qui ne lésaient pas les autres combattants ni les servants de l'arrière. Dans la vallée, de plus en plus loin vers l'est, des escadrons traquaient les fuyards sans pitié. Eux n'eurent droit à aucun quartier. Seuls les plus chanceux réussirent à gagner le couvert et disparaître dans la forêt qui s'étendait jusqu'aux basses pentes des versants. Les cavaliers interrompirent toutefois leur poursuite au bout d'une parasange, les ordres étant stricts de ne pas s'aventurer au-delà et ne pas risquer une rencontre avec des troupes ennemies de renfort ou postées en embuscade.

La conquête de Dorylaion se ferait le lendemain, en nombre et en sécurité, après une fête de la victoire et une bonne nuit de repos. Ce fut cette prudence des envahisseurs qui sauva le prince noir.

La nuit était déjà tombée lorsque Mygdoon se présenta sous les remparts de Dorylaion, avec deux autres cavaliers fuyards qu'il avait ralliés. Il avait crevé son grand cheval assyrien et avait fini de nouveau sur le robuste petit étalon de la steppe, celui de ce général cimmérien à toque de renard qui avait fait l'erreur de le défier en combat singulier. Dymas, son fils gouverneur, fut informé en quelques mots haletés de la catastrophe. La cité serait assiégée dès le lendemain et ne manquerait pas d'être investie en quelques heures au vu de la faiblesse des défenses et de sa garnison résiduelle, dont l'essentiel avait été envoyé soutenir leur armée à Bozoïkon et venait d'y périr.

Mygdoon était étrangement calme, presque apathique. Il ne put même pas se restaurer qu'il s'effondra de fatigue, de vide et d'angoisse d'un coup relâchée. Tandis qu'il dormait, on lui soigna une vilaine blessure qui lui avait entaillé le mollet et où de grosses croûtes brunes presque noirâtres s'étaient formées.

Les derniers combats s'achevèrent au milieu de l'après-midi.

Déjà, des milliers de prisonniers avaient été regroupés au pied du castrum et de son promontoire en à-pic. Assis, toujours mains sur la nuque, dans un silence lugubre, ils attendaient d'être fixés sur leur sort définitif. Ils pouvaient apercevoir les têtes de leurs officiers fichées sur des piques en une longue procession qui ne cessait de défiler devant eux. Les morts phrygiens pourriraient sur place, que les charognards nettoieraient sitôt les nomades éloignés. Dans un an ou deux, de plantureuses récoltes croîtraient sur leur hécatombe.

En revanche, des chariots ramassaient un à un les cadavres des Cimmériens tombés et les emmenaient vers les grands fossés. Ceux-ci rempliraient bien leur fonction de tombeau, mais dans le recueillement et l'honneur, et non comme pièges mortels. Ils seraient les kourganes des vaillants guerriers, que recevraient leurs dieux et leurs ancêtres. La gloire et le souvenir les accompagneraient. Chaque corps était disposé avec soin au fond, entouré d'armes et d'objets pris aux ennemis. Et tous les dix, on sacrifiait également un cheval. À la fin de la journée, on compta plus de deux mille victimes. Themiris en personne, Arta-vashtay, une grande partie des chefs de bannière et de nombreux capitaines assistèrent à une cérémonie qui leur rendit hommage. Puis on commença à recouvrir les fosses avec la terre qui avait été excavée pour les creuser.

Sur le castrum, un petit kourgane sommaire mais conforme aux règles, boisé avec des troncs fraîchement abattus par les sapeurs, fut érigé, à l'endroit même où Panti-aris avait succombé. Son corps y fut déposé, ses armes, sa toque de renard. Themiris, très émue, fit chercher dans ses affaires le peigne en or de Lusipis, celui que Panti-aris avait récupéré dans le bateau des pirates et qui ne l'avait plus quittée depuis, et le plaça dans sa chevelure. Insigne honneur, elle ordonna qu'on lui sacrifiât cinq chevaux pour lui tenir compagnie jusqu'à sa renaissance. Panti-aris, le brave parmi les braves, l'exemple de dignité et de vertu, qui jamais n'avait trahi ni faibli. Sa femme, une ancienne *ha-mazan* blanchie qui avait repris du service et commandait de nouveau un escadron, ne versa pas une larme, ainsi que l'étiquette et la pudeur l'imposaient. Juste gémit-elle au tréfonds de son cœur sur l'injustice et le tribut exorbitant

que payait sa famille au respect de ce serment d'un autre âge : ses fils, sa fille l'autre fois, maintenant son époux, demain elle-même...

Dorylaion fut conquise sans affrontement deux jours plus tard, abandonnée avec toutes ses richesses par ses habitants épouvantés. On n'y trouva que deux aveugles et quelques vieillards qui n'avaient pu fuir. Ils furent laissés en vie. L'hiver était étonnamment doux, des arbres aventuraient même des bourgeons téméraires.

Au pied de la cité, la Rivière aux Blaireaux coulait apaisante et d'une eau cristalline lascive. En dépit de sa température très basse, Themiris y prit un bain, comme elle l'avait toujours fait dans leur steppe glaciale, pour se laver de la poussière de ces mois de chevauchée et du sang des combats. Désormais, cet important affluent du Sangaris serait appelé Rivière de Themiris, avant que la transmission orale ne le déforme en Tembris.

CHAPITRE XXII

Upis, l'ambitieuse

Ordu du Sangaris (actuelle région d'Adapazari, basse plaine de la Sakarya), aux limites de l'ancien royaume de Phrygie et future Bithynie, en l'an 675 avant l'ère chrétienne, 30^{ème} année du règne de Themiris VIII.

L'immense camp cimmérien récupérait des mois de marche depuis leur steppe natale, presque un an déjà, et le difficile passage du Bosphore. La plupart des guerriers et individus aptes se trouvaient avec l'armée de Themiris, aux prises avec les Phrygiens. Des chevaucheurs se relayaient pour assurer la liaison et les nouvelles s'échangeaient dans les deux sens. Celle annonçant la victoire écrasante de Bozoikon se répandit à la vitesse du Vent jusqu'aux tentes et pâtres les plus éloignés et suscita une explosion de joie indescriptible. Le jour même, une fête spontanée se déroula près de la berge du Sangaris et de l'enclos royal. Des milliers d'enfants, de jeunes, de vieux, de femmes, ainsi que les hommes des bannières de garde restés pour protéger le peuple, se retrouvèrent et festoyèrent. Ce jour et cette nuit-là, doux malgré l'hiver, on sacrifia des centaines de moutons gras, et même quelques bœufs, sans compter une pêche presque miraculeuse dans le fleuve, des poissons plus longs que le bras. Tous les clans communiquèrent dans un sentiment d'unité et de fierté réaffirmées, la certitude que leur migration ne serait pas leur perte, qu'ils entamaient un nouveau chapitre glorieux de leur histoire pourtant déjà fort ancienne. On n'avait pas les détails de la bataille et, hormis quelques noms comme celui de Panti-aris, on ignorait quels preux étaient tombés. Chacun espérait que son frère, son père, son fils, sa fille réapparaîtraient bientôt, mais personne ne doutait que tous ceux qui avaient été inhumés se fussent comportés avec vaillance. On savait que Themiris leur avait fait élever un kourgane

collectif et que leur renaissance pourrait dès lors se produire. Ils reposaient désormais sous le regard des dieux et des ancêtres.

Les chevaucheurs étaient porteurs de messages spéciaux et confidentiels pour An-ayanis et Vishtaspa, auxquels avaient été confiés le commandement et la responsabilité du peuple, aidés de quelques chefs de tribu sages et vieux. Themiris n'avait pas voulu exposer son héritier, qu'elle jugeait au demeurant peu apte au combat, alors même qu'elle n'avait pas hésité à engager son cadet An-kayashtra, pourtant tout juste âgé de quinze ans, et qui servait comme simple cavalier sous la bannière du Hibou de Prakshis. An-ayanis était donc son déléataire pour tous les Cimmériens restés en arrière, une manière de l'impliquer dans la difficile gestion de leur peuple et de le former à son rôle de futur monarque. Consciente de ses faiblesses, elle lui avait adjoint Vishtaspa son fidèle grand conseiller, qui possédait l'expérience et était au fait de tout, et notamment la subtile maîtrise des relations entre les différentes tribus et leurs chefs. Mais comme Arta-vashtay l'avait publiquement évoqué, elle craignait qu'elle disparue les antagonismes latents et l'orgueil des uns et des autres ne fissurent la belle unité de leur peuple. Son fils n'avait aucun charisme, juste une morgue démesurée. Il lui fallait apprendre au plus vite.

An-ayanis n'était pas inintelligent, mais les affaires l'ennuyaient. À sa décharge, il n'avait jamais été préparé à devoir succéder à sa mère. L'héritière avait toujours été An-tiushpa, jusqu'à sa mort tragique, qui elle possédait les qualités pour la fonction et avait reçu toute l'éducation conforme. Pas lui, et il en avait conscience, en dépit de ses violentes et imprévisibles colères. Maintenant que Themiris consentait à lui déléguer une partie du pouvoir, il se rendait compte que tout était beaucoup plus compliqué qu'il l'avait imaginé. Et encore, n'avait-il pas à traiter les questions militaires. Jusque-là, il pensait qu'il lui suffirait de donner des ordres pour que tous s'y plient et que les choses se fassent, d'écouter un peu et de trancher beaucoup et vite. La réalité et les hommes se révélaient bien plus complexes et assommants. Heureusement pour lui, Vishtaspa le conseillait et le suppléait à la perfection. Il avait toujours réponse à tout, fruit d'une longue expérience et d'une

habileté consommée. On pouvait lui faire confiance et sa mère ne l'avait pas placé auprès de lui par hasard. Et puis, il avait une fille qu'An-ayanis ne parvenait plus à chasser de son esprit ni de son lit.

Upis se tenait assise sur un tronc. Elle regardait et souriait à tous, presque béate, mais ne participait pas directement à la fête, aux voltes des danseurs improvisés ni aux chœurs féminins qui faisaient entendre leurs aigus jusqu'au lointain. Parée de bijoux et vêtue avec soin d'une coûteuse tunique brodée, sous un beau caftan de cuir et une pelisse de feutre ouverts qui ne cachaient guère ses rondeurs chavirantes, elle se soutenait ostensiblement le ventre, pourtant encore à peine marqué, mais soucieuse d'en sentir les moindres frémissements, la joie d'une vie qui poussait. Elle avait souventefois suscité l'envie chez beaucoup, mais il n'y avait presque plus d'hommes au camp, tous combattant à l'armée, sauf les vieillards, les infirmes et les esclaves. Mais depuis qu'il se murmurait qu'elle avait hameçonné le prince héritier, chose qui ne choquait au fond personne, elle avait vu se multiplier auprès d'elle l'intérêt et les amitiés nouvelles. On ne cessait de venir lui rendre visite ou l'entretenir, qui pour une conversation à bâtons rompus, qui pour un conseil qui la dépassait, qui pour se faire juste bien considérer. Elle savourait la situation, pleinement consciente de l'hypocrisie des uns et des autres.

An-ayanis n'avait pas été tellement difficile à séduire. Et puis, elle lui trouvait même des qualités cachées. Jusqu'à son manque de confiance qu'elle l'aiderait à surmonter. Son épouse morte en couches n'avait aucune personnalité et il l'avait vite oubliée. Avec elle, il découvrait de nouveaux horizons, des extases longues et renouvelées, des moments d'abandon et de plénitude insoupçonnés. Il la désirait, mais, à la manière d'une *ha-mazan* fière et sûre d'elle-même, elle jouait de ses attentes et sa brusquerie. Il avait beau être prince, elle était libre et décidait seule. Les femmes cimmériennes avaient toujours joui d'une position égale, elle avait l'intention d'en profiter. Surtout désormais.

— Alors ma belle, tu ne participes pas aux réjouissances ? lui demanda An-ayanis qu'elle n'avait pas vu s'approcher.

— Ah, c'est toi ! Non, je dois faire attention. Je ne voudrais pas que mon enfant, notre enfant, soit mis en danger par quelque geste vif, ou bousculé dans une danse, répondit-elle dans un sourire traînant.

— C'est dommage. Tout le monde s'amuse, tu devrais quand même essayer de t'y joindre.

— Ce n'est pas l'envie qui m'en manque, j'aime moi aussi me divertir et laisser parler mon corps... Tu es bien placé pour le savoir, non ? lui lança-t-elle mi-provocante mi-complice, d'une voix suave.

— Ah ça oui ! s'esclaffa-t-il. Mais tu as sûrement raison, un accident est si vite arrivé. Quand je songe à mon épouse...

— N'y pense plus, Ayanis ! Les dieux en avaient décidé ainsi. L'avenir, c'est nous. Oublie le passé.

Sa voix était devenue d'un coup tranchante. Elle n'entendait pas qu'une ombre vienne se glisser entre eux. L'autre était morte, bien morte, inhumée à la va-vite dans un ridicule kourgane dans une non moins misérable plaine, là-bas en Thrace.

Son objectif apparaissait on ne peut plus clair aux yeux de tous, elle souhaitait devenir la nouvelle épouse du prince héritier. Une femme résolue avait toujours la possibilité de provoquer l'homme qu'elle convoitait en l'obligeant à une lutte à mains nues. Celui qui prenait le dessus faisait de l'autre son esclave. Cette tradition avait été longtemps pratiquée, mais elle était tombée en désuétude. En revanche, elle restait vivace chez leurs cousins scythes. Non, dans la majorité des cas, les futurs se déterminaient librement, même si de subtils calculs et stratégies matrimoniales, intégrant le respect des rangs, la nécessaire exogamie et le montant des cadeaux échangés, dominaient entre les clans. Généralement, les mères, surtout lorsqu'elles jouissaient d'une position personnelle élevée et possédaient titres, héritage, bêtes et droits à pâturages, réglaient ces questions, jusque dans les moindres détails. Dans la pratique, seules les *ha-mazan* qui achevaient leur temps pouvaient réellement s'affranchir du carcan familial ou même clanique, tant leur statut était prestigieux et leur alliance recherchée.

Dans le cas des princes royaux, les choses étaient à l'évidence plus compliquées et la souveraine avait pouvoir de veto sur toute union des siens, sauf pour ses filles *ha-mazan*. Ainsi An-tiushpa, ou même An-thamara, à l'issue de leurs douze ans de service, auraient pu choisir en toute liberté. Du reste, Themiris n'avait-elle pas elle-même décidé selon sa stricte inclination en jetant son dévolu sur le Colche Otar, malgré l'inédit de ce parti ? En revanche, ses fils devraient recevoir son approbation. Le problème d'Upis se situait bien là.

Fille de Vishtaspa, principal conseiller de la reine, elle côtoyait depuis l'enfance la famille royale. Elle était jolie et n'avait jamais eu froid aux yeux. À peine adolescente, elle avait commencé à minauder un peu trop auprès du prince Otar, toujours accessible et enjoué, ce qui lui avait valu une correction en bonne et due forme de la part d'An-tiushpa et une haine profonde de celle-ci. À l'annonce de sa mort, elle s'en était réjouie en son for. D'autant qu'elle-même n'était pas *ha-mazan*, clamant que les contraintes qu'entraînait ce statut ne lui convenaient pas. La vérité était qu'elle avait tenté la première année d'intégrer le corps, mais avait échoué. Elle avait alors renoncé. Elle ne se sentait guère d'affinités non plus avec An-thamara, pourtant de son âge, qu'elle jugeait laide et insignifiante. Quant à An-ayanis, bel étalon, il l'avait tôt courtisée, mais à l'époque il papillonnait de pouliche en pouliche et se montrait d'une arrogance exécrable, maintenant atténuée. Et puis Themiris l'avait marié et il était allé vivre dans la tribu de sa femme. Upis savait que la souveraine n'avait jamais éprouvé aucune sympathie pour elle et la traitait avec distance. Elle mettrait sans aucun doute son veto à l'accepter comme bru. Toutefois, fait nouveau, elle avait désormais l'atout de porter dans son ventre l'enfant de son fils. Pourrait-elle forcer la décision ?

— Ayanis, lui dit-elle l'ayant entraîné plus loin, à l'abri des oreilles indiscretes. Il semble que notre destin soit maintenant sur cette terre, bien différente de notre steppe, un pays de sédentaires et de cités, de riches cités à ce qu'on raconte.

— En ce moment même, les nôtres doivent être en train d'assiéger Gordion la capitale de ces maudits Phrygiens. Nul doute

qu'après la grande victoire de Mère elle tombe vite. Nous serons alors effectivement les maîtres de ce pays et ses richesses couleront dans nos mains. Tu pourras te parer de vêtements luxueux et de bijoux uniques à la valeur inestimable. Je t'en offrirai, ne t'inquiète pas, lui répondit-il.

— Je ne suis pas inquiète là-dessus, je sais que ton amour pour moi est sincère et que tu n'en regardes pas d'autre. Mais c'est pour mon enfant, notre enfant, que je nourris des craintes.

— Quelles craintes peux-tu avoir ?

— Qu'il naisse bâtard ! Voilà ce que je redoute plus que tout ! lui envoya-t-elle courroucée et un trémolo dans la voix.

— Ah ! C'est ça !

— Oui, c'est ça ! Les hommes, vous vous fichez de ces choses-là. Mais pas moi. Alors évidemment il aura au minimum mon rang et mon père et mon clan nous prendront en charge, mais dans ce cas tu ne possèderas plus aucun droit sur lui. Ayanis, il faut que tu m'épouses officiellement, selon les coutumes, avant même sa naissance.

— Oui, oui, lui répondit-il avec agacement. Mais tu sais bien que Mère s'y opposera, ce n'est pas de ma faute.

— Ayanis, tu n'es plus un enfant toujours dans le caftan de sa mère ! Fais un peu montre d'autorité et d'indépendance ! C'est bien beau de commander ici à notre peuple de vieillards et de serviteurs, mais si tu n'es pas capable d'imposer ta volonté pour ta vie personnelle, personne ne te respectera très longtemps.

— Tu connais nos règles et nos coutumes. Themiris a droit de vie et de mort sur moi, sur nous tous du reste. Elle ne t'aime pas, je n'y peux rien.

— Je suis sûre que si tu passes outre, elle laissera faire. Je vais te dire, à mon sentiment, au fond elle sera même contente que tu manifestes de la volonté, que tu sois prêt à combattre pour ce que tu crois important. Et si elle ne te fait pas davantage confiance, c'est justement parce que tu ne t'es jamais vraiment opposé à elle.

— Tu crois cela ?

— Oui, j'en suis persuadée. Et je dirai plus : ce sera à ses yeux une preuve que tu as l'étoffe pour régner.

— Elle est capable de me déshériter, tu ne l'ignores pas ?

— Mais ouvre les yeux ! En te confiant la responsabilité de l'*ordu*, elle te teste. Remercie les dieux d'avoir mon père comme conseiller, car c'est grâce à lui que cela fonctionne. Et tu pourras t'en prévaloir. Vishtaspa est avec toi parce que Themiris l'a placé là et qu'il lui a toujours été fidèle, mais tu dois savoir que s'il me voyait outragée et que tu ne remplisses pas ton devoir, tu t'en ferais un ennemi mortel.

— Tu me menaces ?

— Non mon chéri, fit-elle s'adoucissant. Simplement, dans ta situation tous tes actes ont forcément une portée politique. Et pour revenir à ce que je veux te faire comprendre, c'est qu'en forçant les choses tu montreras à ta reine de mère que tu n'es pas une chiffé molle. Regarde d'ailleurs, lorsque ta sœur An-tiushpa s'est mise à la colle au su de tout le monde avec cette garce de Molpadia, alors même qu'en tant que *ha-mazan* toutes deux, cela aurait dû être sanctionné par leur bannissement, au bout du compte elle a laissé faire.

— Elles n'avaient pas tout à fait enfreint la coutume, voulut-il rétorquer sans conviction.

— Tu ergotes et personne n'était dupe. Permets-moi de te le dire, ta sœur était une dévergondée, mais quand elle désirait quelque chose, elle se battait pour l'obtenir et ne renonçait pas. Et c'est pour cela qu'elle était respectée.

— Je suis le prince héritier, cela suffit pour que chacun m'obéisse et me marque déférence.

— Oui... pour l'instant, laissa-t-elle traîner dans un souffle.

— Comment ça pour l'instant ? Qui pourrait contester ?

— Qui ? Tu n'es qu'héritier présomptif... et tant que Themiris ne se prononce pas clairement.

— Précise ta pensée ! l'incita-t-il, le front tout à coup barré d'une ride soucieuse et son sourire facile tombé.

— Depuis toujours, depuis Tomiris, la succession s'opère en ligne féminine. Et c'est ce qui aurait dû se produire encore cette fois-ci.

— Tiushpa est morte et Thamara aussi. Donc ensuite, c'est moi.

— Alors, d'une part pour An-thamara, on n'est pas absolument sûr qu'elle soit morte...

— Elle a péri lors de la bataille catastrophique, comme tous les autres.

— Probablement, mais ta mère ne te dit pas tout. Te rappelles-tu lorsque l'envoyé des renégats de Khrishpay est venu avec son bateau pour négocier et qu'on l'a renvoyé émasculé et marqué au fer ?

— J'en ai vaguement entendu parler, mais je ne me trouvais pas au camp.

— Je vais te livrer un secret, que je tiens de mon père. Eh bien, à ce moment-là An-thamara était retenue prisonnière par Khrishpay dans le Themis-kura, pas si loin d'ici d'ailleurs.

— Thamara serait vivante ? s'exclama-t-il, un sentiment de joie et de consternation mêlées.

— À l'époque, oui. Maintenant, c'est moins sûr et il y a plus de chances qu'elle ait été exécutée, mais...

— Exécutée ?

— Cela je le tiens aussi de mon père. Khrishpay proposait à Themiris de la marier à son propre fils, un dénommé Tekmesas si j'ai bien compris, et de faire alliance ensemble.

— Une alliance avec les renégats ?

— Oui. Ta mère a refusé, elle ne pouvait pas revenir sur le serment à Targitaos. Il paraît qu'elle n'a pas hésité une seule seconde.

— Et Thamara là-dedans ?

— Normalement, Khrishpay l'aura tuée puisqu'elle ne lui servait plus alors à rien. Enfin, ce serait logique.

— Qui est au courant de cela, à part Mère ?

— Vishtaspa, mon père, et sans doute Khosrava le maître des lamentations, mais ils ne parleront pas. Pour tous, An-thamara est morte, mais un doute subsiste néanmoins.

— De toute façon, après Gordion, c'est le Themis-kura que nous irons châtier, on saura à ce moment-là avec certitude, feignit-il de paraître neutre et détaché.

— Et si on la retrouvait vivante... tu ne serais de nouveau plus rien ! lui asséna-t-elle.

— T'intéresserais-je encore alors ? lui demanda-t-il sarcastique.

— Je t'aime et cela ne changerait rien pour moi de ce côté-là.

En disant cela, à cet instant, elle était sincère sur le fond, mais elle n'en manœuvrait pas moins une stratégie plus ambitieuse, réfléchie et soupesée depuis des mois, une détermination à sauter ou contourner les obstacles et écraser sans état d'âme tous ceux qui s'y opposeraient.

— Mais je pense surtout à notre enfant, que ce soit une fille ou un garçon d'ailleurs. Je souhaite qu'il devienne prince et te succède à son tour dans le futur. Je veux qu'il soit élevé dans un palais, entouré de luxe et de confort, qu'il reçoive une éducation par les meilleurs maîtres. Pas qu'il fasse gardien de moutons ou cantinière dans un camp crasseux et pouilleux.

— Nous avons toujours été des nomades, cela ne changera pas, même si nous dominons les cités de ce pays.

— Si, ça changera. Les clans inférieurs et les serviteurs continueront à mener le mode de vie ancestral. Par contre, le monarque, sa cour et les grands chefs adopteront vite le confort des palais des sédentaires. Du moment que les tributs rentrent. Enfin, bref, c'est l'avenir de notre enfant qui me préoccupe. C'est pour cela que je veux que tu m'épouses, et que tu confortes au plus vite ta situation. Tant que ce pays n'est pas encore complètement conquis, tu disposes d'atouts en main. Ensuite, cela sera beaucoup plus difficile.

— Si Thamara réapparaît ?

— D'une part, mais pas seulement. Le temps joue contre toi. Tu n'es qu'héritier présomptif, ne l'oublie pas. An-thamara te prime, même si c'est une gourde moche comme un pou, parce que c'est une fille et que les successions fonctionnent de mère en fille. Mais il y a aussi un autre aspect. Toutes les souveraines depuis Tomiris ont toujours été d'abord des *ha-mazan*, autrement dit des guerrières. Cet aspect-là est fondamental pour leur autorité et l'allégeance des tribus. Or toi, tu n'es ni une fille ni un guerrier, tu te trouves être juste le fils de Themiris. On pourrait dire, et j'ai récemment surpris une telle conversation entre deux chefs de clan à ce propos, que tu n'es héritier que par défaut, parce qu'il n'y a pas mieux...

— Pas mieux ! Comment ça pas mieux ! Qui sont ces vieilles moustaches que je leur fasse rentrer dans la gorge leurs injures ?

— Calme-toi, cela ne servirait à rien de les agonir, bien au contraire. Tu susciterais une réprobation muette mais néfaste. Ton principal atout, c'est Vishtaspa mon père. Il te sera dévoué comme il l'a été envers Themiris, par amour pour moi. Laisse-le gérer les délicates relations avec les clans et les tribus, c'est vraiment très compliqué et il faut de l'expérience. Mais il y a un autre risque. Tu n'es pas un guerrier, en revanche ton frère lui est en train de le devenir.

— Kayashtra ! Ce jeune fou !

— Justement. Ta mère l'a emmené à l'armée pour lui donner cette légitimité. Il sert comme simple soldat, en première ligne, ce qui ne peut être qu'apprécié par les chefs qui comptent, et s'il n'est pas tué au combat, il aura acquis une dimension supplémentaire.

— Tu veux dire que Mère pourrait le préférer à moi pour lui succéder ?

— Tu as tout compris ! Dans les coutumes, rien n'étant établi en cas d'absence d'une fille à la succession royale, il n'y a aucune obligation formelle à ce que cela revienne alors au fils aîné. Ton frère An-kayashtra est certes jeune, mais il possède le tempérament d'un guerrier, d'un vrai nomade. Et Themiris l'a auprès d'elle, le voit à l'œuvre, peut juger de son courage, de ses qualités. Ne néglige pas cela.

— Tu vois loin toi, dut-il lui concéder.

— Parce que je veux être avec toi, te soutenir. Et pour notre fils.

— Fils ? Ce sera peut-être une fille ?

— Je suis sûre que ce sera un fils. Les temps changent. Les *hamazan* disparaîtront bientôt, c'est une institution archaïque. Tous les grands royaumes et civilisations sédentaires sont gouvernés par des hommes, lui lança-t-elle en reprenant presque mot pour mot des paroles qu'elles avaient entendu prononcer par son père sous la discrétion de leur *ger*.

CHAPITRE XXIII

Chute

Gordion (site au sud-ouest d'Ankara, sur les bords de la Sakarya), capitale de l'ancien royaume de Phrygie, en l'an 675 avant l'ère chrétienne, 30^{ème} année des règnes de Midas III et de Themiris VIII.

L'armée cimmérienne campait sous les murs de Gordion. Les défenseurs pouvaient la voir s'étaler sur presque une parasange de cercle, à l'opposé du fleuve. Un village de tentes s'élevait sur la route du sud. Des chariots ne cessaient d'arriver des quatre points cardinaux, chargés de ravitaillement et de prises. Tous les secteurs proches étaient visités et vidés par les cavaliers nomades, sans qu'ils aient désormais à tirer une seule flèche. La simple rumeur d'un groupe aperçu sur un chemin suffisait à faire fuir au plus profond de la campagne et des collines environnantes jusqu'au paralytique et au simple d'esprit. Les bourgs, les villages, les hameaux du cœur de la Phrygie étaient abandonnés sur l'instant, ses habitants terrorisés à l'évocation de leur nom. La nouvelle de la défaite de Bozoiokon avait été propagée très vite par les rescapés et les chevaucheurs chargés des liaisons. Seule Gordion, la capitale, retranchée derrière ses hauts remparts et ses tours de protection, avait décidé de résister. Ses défenseurs observaient angoissés les préparatifs des assaillants, méthodiques et sûrs d'eux.

Après la prise sans combat et le pillage de Dorylaion, les escouades de reconnaissance avaient confirmé que les forces phrygiennes n'existaient plus. Dans toutes les directions, il ne se trouvait plus aucun groupe ennemi structuré, plus aucune résistance. Trois jours après, les premiers escadrons atteignaient Gordion déjà recluse. Le gros de l'armée suivit, traînant dans son sillage des milliers de prisonniers, qui furent parqués dans une prairie proche

du fleuve Sangaris facile à surveiller, à la vue des guetteurs de la cité sur les remparts. Ceux-ci purent ainsi constater que les Cimmériens ne massacraient pas systématiquement tous leurs ennemis et que ceux qui se rendaient pouvaient espérer avoir la vie sauve.

Dans le même temps où se mettait en place le dispositif de siège, Themiris avait pris cinq bannières avec elle pour aller investir Pessinous, la métropole religieuse phrygienne, située à une journée de marche de Dorylaion vers le sud. Turan, son capitaine-interprète, connaissait bien cette cité, dépourvue de remparts, une ville entièrement consacrée à l'adoration de Cybèle et ses nombreux temples, que Midas le Munificent avait au fil des années honorés de richesses considérables. Il avait essayé de lui décrire la religion phrygienne, ses croyances, ses mystères et le rôle particulier qu'y jouait son oracle.

Pour sa part, elle n'attachait guère d'importance aux rites, divinations et superstitions en général. Le culte cimmérien était assez informel et plus un corps de coutumes et de serments liés aux ancêtres. Les dieux étaient surtout des observateurs bienveillants, chargés de surveiller les kourganes. Et ils n'avaient pas besoin de se manifester aux hommes autrement que par les éléments naturels, même si le Vent, qui était la forme permanente d'Argimpasa la Suprême, le souffle de la vie, primait sur tous les autres. La dévotion envers eux s'exprimait dans les bijoux et objets votifs qui accompagnaient les défunts dans les kourganes, que les divinités visitaient régulièrement. C'est pourquoi les Cimmériens et les peuples de la steppe en général n'éprouvaient pas d'intérêt à élever des temples ou de disposer d'autres sanctuaires. Néanmoins, Themiris était curieuse, tant d'un point de vue purement intellectuel, aspect qui l'avait tellement séduite chez Otar, que dans une vision politique.

Pessinous, comme toutes les autres cités phrygiennes proches, avait été désertée par ses habitants. Lorsque Themiris et ses cavaliers y pénétrèrent, ils n'y rencontrèrent que quelques individus trop vieux ou trop impotents pour avoir fui, des chiens errants et des

chèvres aventureuses. Les maisons étaient ouvertes, des objets perdus ou tombés éparpillés un peu partout. Des traqueurs auraient pu suivre des dizaines de pistes qui dispersaient ainsi leurs jalons dans la campagne jusqu'aux forêts.

La voie processionnelle, qui traversait la cité d'est en ouest, bordée de temples et d'édicules, habituellement emplie d'une foule bigarrée et d'une animation permanente, était silencieuse, plongée dans un coma qui ne devait rien à une quelconque prédiction divine. Le grand temple de Cybèle, avec son architecture novatrice et légère de colonnades et ses frontons, s'ouvrait sur la gauche, en retrait et élévation d'un vaste espace en forme d'odéon. L'esplanade était entièrement pavée de dalles de teintes variées dessinant des motifs géométriques balisés de petites escapes de taille variable qui chacune portaient une sculpture anthropomorphique taillée dans une roche claire et dure, souvent nervurée de lignes sombres. Comme un paysage humain, ou un jeu de personnages, pensa Turan en le découvrant. Dans son souvenir, la place était en terre battue, sans aucun ornement. Les travaux devaient être récents. L'ensemble dégageait une impression de majesté et de beauté. De profonde originalité aussi, qui inspirait le respect.

Turan avait sauté de cheval et passait entre les statues sur socle. Certaines étaient minuscules, à peine plus hautes que sa main, tandis que les plus grandes convergeaient vers l'entrée principale du temple, en haut d'une large volée de marches. Son regard s'arrêta sur l'une d'entre elles. Sans aucun doute était-ce celle de Midas le Roi-Musicien, le visage assez ressemblant avec la gravure sur le médaillon, la barbe bouclée à l'assyrienne, l'ample robe qui dans le réel eût été de pourpre, et jouant de l'aulos, la tête légèrement inclinée. Et puis, très intrigant, à ses côtés mais de plus grande taille, un autre personnage, aux cheveux rares et rides profondes, les yeux globuleux comme exorbités et... les longues oreilles, telles celles d'un âne. « Ménès ! » se souvint Turan. Le conseiller de Midas, le fourbe qui était venu proposer un pacte à An-tiushpa, pour mieux la tromper. Les statues voisines représentaient des inconnus pour lui. Une dernière, assez petite, à l'extrémité de la place, proche d'autres symbolisant des combats : un homme taillé pour l'essentiel

dans une veine sombre de la pierre qui le faisait apparaître noir, le visage presque grotesque, plantait son pal dans une créature au sol aux cuisses écartées et un sein dévoilé, qui tenait une flèche dans sa main gauche avec laquelle elle essayait de le frapper. Le choc de la scène refit surface avec une violence qui l'obligea à se détourner. L'image, la boue, les cris, l'horreur, tout resurgit.

À ce moment-là, Themiris s'approchait, elle le vit décomposé. Son regard passa de lui à la statue, deux fois. Il opina douloureusement. Il n'eut pas le courage ni le réflexe de dire un mot, d'empêcher la réaction qui allait anéantir les œuvres d'artistes de génie, une cité dédiée à la beauté et à l'édification des vivants, à la gloire de la pensée pure et de l'abstraction humaine. Telle une déesse vengeresse, le moindre de ses muscles saillant de colère et d'une détermination meurtrière, elle l'écarta brutalement, puis abattit son *akinakès* sur la sculpture, brisant net le cou, le bras et le priape de l'homme sombre, s'acharnant ensuite sur ce qui restait de sa tête détachée. Les cavaliers de son escorte accouraient. « Je veux que vous brisiez toutes ces statues et les réduisiez en poudre, que nul ne puisse jamais plus se représenter l'aspect qu'elles avaient ! Et toutes les autres statues que vous trouverez ! Puis, que tous les temples de cette cité maudite soient écumés jusqu'à la dernière parcelle d'or et de valeur. Quand le dernier recoin aura été visité, brûlez cette ville du sol jusqu'aux toitures, de fond en comble ! Qu'elle soit réduite au néant, éliminée du monde et de la mémoire ! »

Le butin fait à Pessinous se révéla considérable. Des dizaines de chariots furent nécessaires pour le transporter, il serait réparti plus tard. Les temples avaient été pillés jusqu'à la dernière rognure d'or et d'argent. Conformément aux ordres, aucune statue ne fut emmenée, toutes furent détruites, certaines pourtant de véritables chefs-d'œuvre. Dans le sanctuaire de Cybèle, seul un bétyle noir de grande dimension, incrusté dans le sol, ne fut pas abattu, en souvenir d'une vieille légende des Pélasges qui contait que ces pierres cosmiques leur avaient été autrefois déposées en certains lieux par les jumeaux créateurs du monde. Lorsque le temple flamba, la chaleur extrême lui fit comme une croûte, une patine, une

peau translucide protectrice. Un escadron de garde resta sur place après l'incendie. Il devait empêcher tout habitant de revenir et les hommes tracèrent un sillon autour de la cité fumante et maudite, borné de gros jalons de tuf portant le *tamga* de Themiris. Tant que les Cimmériens contrôlèrent cette région, nul n'aurait le droit de franchir cette ligne interdite, sous peine de mise à mort sur-le-champ.

Enfermé seul depuis le matin dans la salle de la carte du palais, Midas essayait de rester lucide et de faire appel à toutes les ressources de sa vaste intelligence et de son expérience pour envisager l'avenir immédiat. Les nomades étaient revenus ! Plus déterminés que jamais et passés cette fois-ci par l'autre côté de la Mer Sombre, là où le royaume se trouvait le plus vulnérable et n'était protégé par aucun glaci. Dès leur signalement sur le Bosphore, les mesures les plus énergiques avaient été prises. Mais la Phrygie ne pourrait compter que sur ses propres forces. Par ses espions, Midas savait déjà que la Lydie de Gygès ne lui apporterait aucun concours, en dépit de l'argument de danger commun. Quant à espérer à nouveau un secours providentiel des Assyriens, cela était exclu. D'une part, l'invasion se déroulait géographiquement à l'opposé, loin donc de leurs frontières, et d'autre part la manipulation qui avait si miraculeusement réussi la fois précédente ne se reproduirait pas. Assarhaddon lui gardait une rancune de la façon dont il avait instrumentalisé son ambassadeur.

Pour venir défendre sans délai Gordion, Midas avait requis son gendre, nonobstant quoi les Themiskurites ne représenteraient qu'une force secondaire. La réponse de Khrishpay l'avait désabusé. Celui-ci se considérait désormais libéré de tout lien de vassalité et ne comptait nullement s'impliquer dans le conflit. Comme justification, il alléguait que lui Midas en portait la responsabilité, ayant toujours refusé de proclamer et d'organiser les cérémonies intronisant son petit-fils Tekmesas comme héritier officiel du royaume de Phrygie, en dépit de ses promesses maintes fois réitérées. Et pour bien marquer sa rupture définitive, Khrishpay avait renvoyé son épouse Pessinae à son père, gardant en revanche leur fils auprès de lui.

De son côté, Mygdoon avait mobilisé toutes les forces disponibles pour barrer le passage aux Cimmériens au seul endroit favorable. Où pouvait d'ailleurs bien se trouver ce dernier à l'heure actuelle ? Il n'en avait aucune idée, quoiqu'il semblât qu'il eut survécu. Lorsque la nouvelle de la catastrophe de Bozoiokon était parvenue, suivie de la prise de Dorylaion, et maintenant du sac de Pessinous, Midas avait compris que la fin était proche et inéluctable. Sur la carte, les petites cavalières de bronze paraissaient lever leurs yeux vengeurs vers lui. Leur *atabeg*, la magnifique figurine que lui avait fondue son maître-orfèvre, lui envoyait les reflets dorés de son torque et de sa ceinture ovoïde, son arc tendu avec une flèche prête à le frapper. L'artiste bronzier avait parfaitement rendu sa silhouette, ses traits et la détermination qu'en gardait son souvenir. Et de nouveau, c'était une femme qui venait réclamer sa tête. Suffirait-elle à la contenter ? Il avait mystifié une fois la jeune, le stratagème avait-il une chance de réussir encore, avec la vieille ?

Il n'était pas dupe de lui-même. Il n'avait plus en face une armée réduite et disciplinée, c'était désormais un peuple en marche, une force considérable qui avait décidé d'envahir son pays, outre la vengeance des affronts et défaite passés. Toute l'œuvre de sa vie, celle de sa dynastie, s'écroulait dans le sang et les ruines. Qu'en retiendrait l'histoire ? Des légendes et des anecdotes probablement. Rien de la formidable volonté et des rêves de civilisation et d'art qui l'avaient nourrie. Mais au-delà de son sort personnel, pouvait-il encore sauver Gordion et la Phrygie d'une manière ou d'une autre ?

Midas prit une dernière fois la grossière tablette d'argile entre les mains. L'ultimatum de la reine des Cimmériens était lapidaire, inscrit en araméen par les soins de Turan. Outre son *tamga*, il n'y avait que trois lignes, trois commandements. Le premier : sa tête ; le deuxième : la restitution de la ceinture d'or d'Ishpoltis ; le dernier : la reddition sans condition de la cité, avec au passage une faute de syntaxe. En d'autres circonstances, il se serait gaussé du scribe à l'art calligraphique si médiocre. Ses lettres étaient larges, anguleuses, mal alignées et les mots à peine détachés les uns des autres. Rien à voir avec les jolies pages que lui faisaient parvenir il

y a encore peu ses espions infiltrés un peu partout. Et encore moins avec celles qu'il traçait personnellement et qu'il emplissait de poèmes et de récits mythologiques. La délicatesse n'était plus de mise, l'heure était aux décisions fatales.

Midas fit appeler son grand chambellan et lui transmit à voix basse quelques ordres brefs. Celui-ci opina gravement et s'en fut. Dans une des cours extérieures du palais, on amena six bœufs de bonne taille, de ceux habituellement chargés de tracter les chariots royaux. Comme s'ils avaient compris le sort funeste qu'on s'apprêtait à leur faire subir, ils se mirent à beugler tristement. Un soldat muni d'un long couteau à lame de fer s'approcha du premier tandis qu'un second maintenait un grand et lourd cratère de bronze, aux pieds finement ciselés. L'égorgement fut parfait et le sang jaillit de la jugulaire en un flot épais et régulier, allant frapper le bord intérieur du vase au fond duquel stagnait un reste d'eau. Ses cinq congénères mêlèrent ensuite leur offrande extorquée avec la même passivité résignée. Les deux hommes, chacun à une anse, emportèrent le cratère rituel à l'intérieur, dans une petite pièce qui servait de chapelle au monarque, avec ses autels et idoles et notamment une statue de Cybèle, puis ils attendirent.

Quelques instants plus tard, le chambellan arrivait, accompagné de deux gardes et de Ménès. Ce dernier jeta un regard étonné à l'endroit. Cela faisait longtemps que le roi ne l'y avait pas convié. Sans doute allaient-ils implorer ensemble les divinités ? Midas pénétra à son tour, un bonnet phrygien sur son crâne chauve dissimulant ses oreilles démesurées. Il se posa face à l'homme au port altier et à la belle barbe, vêtu comme à l'accoutumée d'une riche tunique brodée d'argent, et qui lui souriait. Il avait toujours souri, en permanence ce visage amène et bienveillant, ce mélange de grandeur et de candeur qu'on retrouvait si fidèlement moulé sur les fameux jetons d'or. Près de vingt ans de loyauté et de théâtre, d'amitié musicale et de respect profond.

Midas vint lui mettre la main sur l'épaule, un dernier geste de confiance.

— Ménès, tu m'as bien servi toutes ces années, avec fidélité et intelligence. Jamais je n'ai eu aucun reproche à t'adresser. Tu auras été mon autre moi parfait. Grâce à toi, l'image et la réputation de Midas auront été flatteuses. Jusque dans le plus petit hameau, jusque dans les cités les plus lointaines, jusque dans les royaumes les plus sauvages, on connaît ainsi de moi celles que tu m'as prêtées. Pour ma gloire certes, mais surtout pour celle de notre Phrygie, pour la prospérité et la renommée de notre peuple. En échange, tu as vécu une vie de luxe, tu as joui des meilleurs mets, porté les habits les plus somptueux qui se pussent imaginer, fait l'amour avec les plus belles femmes à l'égale de déesses. Mais plus encore, tes rêves et ton talent incomparable d'artiste ont trouvé cadre à s'exprimer. Le Roi-Musicien, ç'aura été toi. Et de cela, l'éternité se souviendra et te glorifiera. Vois, moi, je ne suis qu'un esprit, un gnome plein de rhumatismes et de calculs. En dehors de ce palais et des quelques individus qui connaissent ma véritable enveloppe, je ne suis rien. Sur un chemin, les enfants me lanceraient des pierres, les femmes se moqueraient de mes oreilles, les hommes me regarderaient avec mépris, les vieillards seuls compatiraient peut-être à ma misère. Et pourtant, quelque chose nous transcende tous deux, l'amour de notre peuple et son destin. C'est le seul horizon qu'il nous reste à considérer, le seul que les dieux nous créditeront au moment de quitter les vivants. Es-tu prêt à mourir Midas, comme nous tous ?

— Midas, je crois que c'est la première fois que tu m'appelles de ton propre nom, répondit Ménès. Au bout de tant d'années. Cela fait étrange à t'entendre ainsi, même si cette seconde identité fait tellement partie de moi. Oui, je suis prêt. Les démons barbares campent devant la cité et vont bientôt l'investir. À prêter oreille aux rumeurs, on dit qu'ils ne font pas de quartier. Je n'ai pas l'impression qu'on puisse s'enfuir. Peut-être les dieux nous les envoient-ils pour nous punir ?

— Les cavaliers de l'apocalypse. D'une certaine manière, oui. Et j'en porte la responsabilité, comme quoi l'expérience et l'âge ne sont pas forcément garants de sagesse. Leur reine est une harpie, avide de sang. Elle s'étanchera du nôtre. Néanmoins, tout ce que nous avons bâti, tout ce que nous avons rêvé ne périra pas. Les milliers d'habitants de Gordion, les myriades de notre peuple,

poursuivront l'aventure. Et nos œuvres ne seront pas toutes anéanties et témoigneront pour nous au regard de la civilisation et de nos enfants. Nous sommes vaincus à cette heure, victimes de notre orgueil et de notre folie, abattus par le fléau de ces barbares, mais nous survivrons dans la mémoire. Les Cimmériens ne pourront égorger tout le monde, ne pourront réduire tous les hommes et femmes en esclavage. Un peuple attaché à sa terre, à ses œuvres et à sa grandeur renaît toujours. Tandis qu'eux, ils sont comme le vent, comme la tempête. Ils passent, ils soufflent, ils arrachent et dévastent. Puis disparaissent. Ce sont les racines qu'il nous faut protéger. Tant qu'une seule survit, le futur peut rejaillir.

Midas s'interrompit quelques instants. En dépit de la fraîcheur qui régnait dans la pièce et le palais, il transpirait. Il n'avait pas pensé s'épancher autant ni livrer si profonde sa pensée. Cela sonnait comme un testament. Mais n'en était-ce pas un ? Midas, Ménès... c'était lui-même qu'il entretenait, duquel il sollicitait son agrément. Les mots définitifs se tenaient prêts. Pourtant, il poursuivit :

— L'autre jour, dans la grande salle, je t'ai entendu, tu ne m'as pas vu j'étais en haut dans ma loge obscure, tu as joué tout l'après-midi. De l'aulos, de la syrx, de la phorminx même. Des compositions que je te connais, joyeuses et enlevées, donnant envie d'aller gambader dans la campagne, écouter le murmure des ruisseaux et se prendre à rivaliser avec les oiseaux. Mais aussi des morceaux plus tristes, qui m'ont étonné de toi. Des notes d'une mélancolie trouble, qui chanteraient un monde sombre et sans espoir. Seraient-ce les dieux qui te les auraient inspirés dernièrement ?

— Je ne sais. La musique me visite sans prévenir, elle s'incruste en moi, je la vois dans ma tête et ce sont les frémissements de ma chair qui l'entendent avant même que l'instrument ne produise les notes. Les rêves nocturnes me murmurent parfois des confidences mélodieuses.

— La musique doit être le reflet de l'âme. Elle forme peut-être un langage plus sincère que la parole elle-même. Te viendrait-il incontinent une dernière inspiration ?

— Oui, je crois, quelque chose d'effectivement triste et grave, répondit Ménès.

— Qu'on aille lui chercher à l'instant son aulos ! ordonna Midas à l'un des gardes qui se tenaient près de la porte.

Quelques minutes plus tard, celui-ci revenait avec l'instrument chéri. Ménès le prit, se déplaça vers un angle de la pièce où rayait une lumière couchante, illuminant son visage, et commença à jouer. L'aulos, habituellement si propre à la joie et aux réjouissances, se mit à composer un chant lent, une musique insidieuse qui décapait des sentiments refoulés enfouis au plus profond, des frissons comme le grattoir raclant l'os avant de percer la moelle. Midas s'appuya sur le mur du fond pour ne pas risquer de basculer. Le talent pouvait tout exprimer, autant le bonheur que le désespoir. Un instant, il douta à l'idée de le retrancher du monde. Est-ce que ces barbares avaient, ne serait-ce qu'une seule fois, entendu un tel artiste magnifier ainsi les émotions humaines ? Le Roi-Musicien serait définitivement le plus beau titre qu'on lui eut jamais décerné. L'aulète chuta brutalement la dernière note, comme un couperet. Il avait compris.

— Ménès, tu sais donc que ton chemin s'achève aujourd'hui, ici ?

— Midas, ô mon roi bienveillant et visionnaire, j'ai toujours été ton esclave. Lorsque tu m'as pris à ton service, je n'étais rien qu'un jeune apprenti prétentieux qui courait la campagne pour quelques grains d'orge. Tu m'as permis de vivre pleinement toutes ces années, de profiter de tous les bienfaits de la richesse et de l'art. Moi aussi je me fais désormais vieux, je sens bien que mes doigts s'engourdissent sur l'instrument, que ma passion est plus souvent éteinte que flambante, comme un vulgaire crépuscule. Mon temps est passé. Ce qui me reste de vie t'appartient, bien davantage qu'aux dieux qui m'ont toujours été lointains et ne m'ont jamais réellement inspiré.

— Vous tous ici en porterez témoignage. Voilà le vrai Midas, celui qui va mourir dignement, pour sauver son peuple de la fureur des barbares, dit le roi en faisant un mouvement théâtral du bras en direction de l'aulète.

— Nous témoignerons, répondirent le chambellan et les gardes.

Midas reprit :

— Ménès, la reine blonde et barbare, aux jambes nues indécentes, réclame le tribut du sang. Elle exige ma tête pour la sauvegarde de notre peuple. Cela est juste. Je la lui aurais offerte, mais elle n'y verrait que mystification, car peu la connaissent en réel.

— Elle aura la mienne, puisqu'il le faut, dit Ménès avec un sourire désabusé.

— Oui, il le faut, confirma Midas. Faisons le vœu qu'elle soit femme de parole et de droiture.

Ménès sourit et posa l'aulos. Il quitta l'angle de lumière et s'approcha des deux bourreaux. Midas leur opina et détourna la tête. Comme pour les bœufs, le sang jaillit du cou et cascada dans le cratère. Lorsque le flot se fut réduit à un mince filet, l'épée au lourd fer s'abattit et le chef tenu par les cheveux fut décollé d'un coup, un seul. Le soldat attendait, son trophée tendu à la main. Midas regardait son image tranchée, les yeux qui ne s'étaient pas fermés et le sourire figé. Il se retint à grand-peine de vomir, tandis qu'une pointe douloureuse lui transperçait cœur et poumons. Puis l'exécuteur immergea la tête de l'aulète dans le cratère. Les hommes quittèrent la pièce, le laissant seul avec sa conscience.

Themiris se reposait sous sa *ger*. Elle était allongée sur des coussins, fatiguée. La veille, elle avait ressenti une nouvelle attaque, un violent coup qui avait failli la faire chavirer de sa monture. On s'était précipité et son devin-guérisseur lui avait fait absorber des décoctions secrètes qui l'avaient soulagée. Ses fidèles serviteurs étaient aux soins, mais ils ne pouvaient pas grand-chose au mal qui la rongeait. À son âge, peu de femmes possédaient encore sa santé et sa vigueur.

Depuis leur départ de la steppe, plus d'un an, elle n'avait cessé de voyager à cheval, refusant le confort, très relatif, de son *vurdon*.

Sa haute silhouette de rouge vêtue donnait du cœur à tous, une souveraine au milieu des siens, souffrant avec eux, dans la chaleur, le froid ou la pluie. Sa détermination était intacte, renforcée même depuis qu'elle avait trouvé le lieu de son kourgane. Néanmoins, elle sentait bien que le temps qu'il lui restait fuyait comme au travers d'une outre poreuse. Son ami le Vent lui-même n'aimait guère ces régions.

Au dehors elle pouvait entendre l'agitation du camp, les cavalcades, les ordres secs des officiers. Elle était seule au milieu de tout ce mouvement. Seule désormais. Elle repensait à la scène de Pessinous et la rage qui l'avait prise à la vue de la sculpture de la fin de sa fille. Comment pouvait-il se trouver des êtres à ce point vils pour vouloir magnifier un viol, une mise à mort si barbare ? Tuer un ennemi ne leur suffisait pas, il fallait qu'ils en fassent un théâtre, une image fallacieuse, qu'ils assassinent son essence. Dans leur univers infini et mouvant de la steppe, rien n'existait des hommes que leur mémoire et leurs kourganes, tout le reste n'était qu'éphémère et l'aventure renouvelée à chaque génération. Chacun construisait son destin sur ses sens et sa vision intérieure du monde, dans le respect des serments. Waltadava n'était plus, voilà pourquoi elle avait une valeur éternelle à ses yeux. Tandis que leurs cités, leur vanité à inscrire le futur étaient une injure, une bride à la liberté. Elles fixaient des images perpétuelles, des représentations issues du cerveau manipulateur de quelques-uns. De l'orgueil à l'état pur. Elle avait vu les temples, les palais, les édifices grandioses. Œuvres collectives magnifiques certes, mais prisons de l'esprit. Les murs et les portes défiaient le Vent, l'empêchaient de transmettre ses messages, de vivifier les êtres. Il apparaissait alors juste que celui-ci se déchaîne et châtie de telles offenses. Jamais elle n'autoriserait la construction d'un seul monument ou qu'on fixât sur un support écrit leur histoire.

Elle regrettait amèrement d'avoir cédé aux instances de Turan et de n'avoir pas fait incendier et raser les autres cités mensongères, de s'être contentée d'en faire abattre les idoles. Il lui suffirait d'y envoyer dans chacune quelques escadrons pour parachever le travail, mais elle avait donné sa parole, elle ne pouvait la reprendre.

Elle prit une résolution qu'elle communiquerait à tous et qu'elle essaierait de faire avaliser a posteriori par le grand *kuriltay*. Tant qu'elle était reine de guerre, elle disposait de tous les pouvoirs et pouvait agir à sa guise totale. Mais le serment accompli, les chefs de tribu réclameraient leur part de butin, voire des territoires de pacage et de rapine. En tout cas, bon nombre refuseraient dès lors qu'on détruise les villes placées sous leur juridiction et dont ils pourraient exiger l'exaction de tributs réguliers. Quoi qu'il en soit, elle allait imposer, à défaut de raser les cités entières et d'en disperser les habitants, qu'on en mette systématiquement à bas les temples et palais, avec interdiction absolue de les rebâtir. Car même éliminée, la classe dirigeante ennemie continuerait alors de leur opposer ses symboles religieux et culturels, de leur instiller de façon sournoise ses mensonges et ses images. Et les Cimmériens auraient défense stricte de s'installer dans les places conquises, ils ne devraient pas abandonner le mode de vie sous la *ger*, ni être tentés par l'existence fallacieuse et corruptrice des sédentaires. Gordion en serait la première illustration.

Une grande agitation parcourut le camp, la nuit ne tarderait pas. Les émissaires envoyés délivrer l'ultimatum revenaient. Avec eux, quatre dignitaires phrygiens, reconnaissables à leur bonnet si particulier, portaient une litière richement décorée, aux rideaux tirés et arborant les oriflammes de paix. Le convoi traversa les diverses lignes cimmériennes, escorté maintenant d'une garde *ha-mazan*, pour parvenir jusqu'à l'enclos royal. De grosses billes de bois furent disposées et calées et l'on déposa dessus les brancards. Themiris était déjà prévenue, elle observait par une fente de sa *ger* le manège. Les Phrygiens s'étaient écartés, mains jointes sur la poitrine en signe de respect. Les émissaires se tenaient de l'autre côté, l'air satisfait et surtout soulagés d'être encore en vie. Les *ha-mazan* maintenaient un large cercle vide. Derrière elles, des centaines d'hommes en armes se massaient, curieux d'apercevoir le personnage que transportait la litière.

Themiris revêtit son caftan court préféré d'apparat, celui aux motifs argentés géométriques, couplé avec un pantalon également rouge, sans ornements, mais qui épousait à la perfection ses longues

jambes galbées, et prolongé de somptueuses bottes lacées sur l'arrière et incrustées de pierreries. Ses cheveux gris et blanc étaient défaits. Sa servante personnelle la coiffa rapidement en chignon qu'elle retint à l'aide d'une grosse barrette d'ivoire et d'épingles dorées. Quelques boucles s'échappèrent sur les tempes. À la place de la ceinture d'Ishpoltis et son ovoïde, elle passa un large ceinturon militaire auquel était suspendue une *akinakès* de grande valeur. Et le torque d'or sur sa poitrine symbolisait sa fonction. À son cou pendait le tétraèdre d'Anaion, celui remis à son ancêtre, avec ses faces triangulaires, bleues, rouge et blanche. Ainsi vêtue d'écarlate et sans pelisse, elle sortit de la tente, s'avancant avec lenteur et léger déhanché. Les Phrygiens étaient figés, tant de terreur que d'admiration. On avait envoyé chercher Turan pendant ce temps, il se tenait à la limite du cercle. Sur un signe de la souveraine, il s'approcha de la litière et des émissaires. Il traduirait.

L'un des Phrygiens, le plus âgé, prit la parole. Le roi Midas s'était suicidé et offrait sa tête en tribut à la reine. Avant de mourir, il avait ordonné aux siens de se rendre sans condition et de céder toutes leurs richesses. Il l'implorait juste d'épargner la population, qui n'était pas responsable de son crime de profanation des kourganes et se soumettrait sans arrière-pensée si elle voulait bien se considérer comme son successeur. La Phrygie était un royaume riche, il n'appartiendrait qu'à elle de le faire prospérer davantage et de fusionner leurs peuples respectifs. Tout cela était consigné sur deux tablettes rédigées en araméen, aux liés harmonieux et d'une qualité d'écriture digne d'un aède, que Turan traduisit à Themiris. Lorsqu'il les lui tendit, elle refusa d'y porter son regard, elle lui faisait de toute manière confiance. Dans ce testament, Midas était à l'immense regret de ne pouvoir restituer la ceinture d'Ishpoltis, qu'il n'avait jamais détenue. Il ignorait ce qu'il en était advenu.

Puis on déposa le cratère de la litière. L'homme plongeait le bras et en sortit la tête orpheline de Midas. Le sang ruisselait à terre. Un des chefs de bannière cimmériens s'approcha, tamponna la figure avec une étoffe qui rougit immédiatement et compara avec un jeton qu'il tenait dans sa paume gauche. Cela correspondait. Il opina du menton vers sa souveraine, bientôt suivi de Turan et de deux

prisonniers qu'on avait fait venir exprès et qui avaient eu l'occasion de connaître le visage du monarque phrygien. Puis le capitaine promena la tête levée haute à l'entour, l'offrant en spectacle, pour que chacun pût en graver les traits dans sa mémoire. Themiris n'avait pas prononcé un mot, debout, bras croisés sur la poitrine, presque absente. Elle avait même décliné qu'on lui montrât de près le trophée. Après les déclarations, les chuchotements et les exclamations, un silence pesant était tombé. Un hennissement s'entendit à proximité. Tous attendaient son verdict, qui serait sans appel, définitif. Elle fit quelques pas vers la litière et le cratère déposés. Elle déclara enfin, d'une voix sans timbre, à l'adresse des délégués de Gordion :

— Mon peuple et moi avons fait un long voyage jusqu'ici. Nous avons à tenir un serment, à accomplir un devoir douloureux. Le châtiment exigé est à la hauteur du crime commis. La tête du principal coupable, votre seigneur Midas, était l'une des conditions. Maintenant, voilà ce qui va arriver. Retournez à Gordion et prévenez ses habitants. Que toutes les portes de la cité soient ouvertes demain à l'aube. Qu'il n'y ait aucune résistance, aucune insoumission. Faute de quoi, toute la population humaine et animale, jusqu'au dernier rat, sera exterminée. Demain donc, ceux de mon peuple pénétreront dans la ville. Ils s'empareront de toutes les richesses et on devra leur remettre, sans celer rien, tout ce qu'ils exigeront. Armes, or, bijoux, objets précieux et utiles, vêtements, nourriture, tout ! Ensuite, les habitants seront regroupés à l'extérieur, pas un ne devra demeurer. Mes soldats mettront alors à bas tous les temples et palais jusqu'à la dernière pierre ou les incendieront. Toutes les statues, idoles et représentations humaines seront de même recherchées, brisées et réduites en poudre ou fondues. Toutes les tablettes et autres supports livrant des messages et textes écrits seront également détruits. Le grand tombeau funéraire du roi Gordias, le père de Midas, sera pillé de fond en comble puis embrasé afin qu'il s'effondre sur l'orgueil de cette dynastie maudite. Enfin, lorsqu'il ne restera plus rien de symbolique de cette cité, les habitants seront répartis en trois ensembles. Les plus humbles pourront y retourner et y poursuivre leur vie. Ils seront soumis au paiement d'un tribut ultérieur, toute la

Phrygie se trouvant désormais sous mon sceptre. Les gens du deuxième groupe, qui seront choisis suivant leurs compétences, deviendront nos esclaves domestiques et seront attribués à proportion de nos clans. Enfin, les dignitaires, officiers et autres personnages d'importance devront se suicider ou seront écorchés vifs. Quant à leurs femmes et leurs filles pubères, elles seront offertes à mes soldats pour leur bon plaisir. Aucun enfant ne sera tué ni soumis à l'esclavage. Ceux orphelins ou sans parent seront adoptés par mon peuple et élevés selon nos coutumes. J'ajoute que tous ceux qui étaient esclaves des Phrygiens seront libérés de leur sujétion et pourront choisir de rester ou de regagner leur pays d'origine. Demain matin à l'aube, toutes les portes de la cité devront être tenues ouvertes, sinon le massacre sera absolu. Voilà mes ordres. J'ai dit.

Et Themiris s'en retourna à sa tente, laissant le soin à Turan, décomposé, de finir de traduire. Quand elle ne fut plus visible, les commentateurs autour fusèrent. Chacun se réjouissait du butin et des esclaves à venir. Quelques-uns regrettaient qu'on n'exterminât pas tous les habitants. Le sentiment majoritaire fut néanmoins qu'elle avait décidé avec sagesse, qu'on pourrait considérer le serment à Targitaos comme respecté et accompli.

Les délégués phrygiens ne disaient mot, partagés entre soulagement et effroi. Soulagement pour la majorité des leurs, qui ne perdraient que leurs richesses et pour quelques-uns leur indépendance. Effroi pour eux-mêmes qui faisaient partie des dignitaires au sort fatal. Il n'y avait plus à résister, leur destin était joué. Auraient-ils le courage de se suicider ? On les escorta jusqu'aux murs de Gordion.

Dans la confusion qui suivit la sentence de Themiris quand les *ha-mazan* de garde eurent levé le cercle, on faillit oublier le cratère et la tête baignant dans les sangs.

L'aube se leva, les postes avancés virent s'ouvrir les quatre portes de la cité. Plus une seule silhouette n'animait les remparts. Les bannières désignées s'ébranlèrent. Les cavaliers se mirent au

galop, lançant de grands cris et les manches à air bruissant au bras tendu. Peu à peu, ils s'engouffrèrent sous les passages dallés et se répandirent dans les rues en hurlant, prenant plaisir à cavalcader en tous sens. Mais bientôt, les ordres fusèrent et les divers groupes se mirent au pas. Les consignes étaient strictes. Puis des chariots firent leur apparition, ils transporteraient le butin.

Chaque maison était visitée. Les habitants, terrorisés, se tenaient serrés ensemble. Ils passaient un à un devant un officier qui les détaillait et d'un signe les obligeait à se défaire de tous leurs bijoux. On les poussait ensuite dehors où ils rejoignaient des files alignées le long des murs, avant d'être convoyés vers l'extérieur de la cité vers une grande prairie où ils étaient regroupés, sous la garde vigilante de deux régiments déployés. Pendant ce temps-là, des soldats visitaient chaque pièce et s'emparaient des objets précieux et tout ce qui leur paraissait présenter un intérêt, faisant la navette avec les chariots où des monceaux hétéroclites s'entassaient peu à peu. Quelques individus eurent la mauvaise idée de vouloir se cacher. Débusqués, ils étaient à l'instant exécutés. En abordant les demeures les plus riches, les suicidés apparurent. La plupart, d'un coup porté au cœur par un parent ou un voisin compatissant. Leurs cadavres étaient déposés dans la rue et seraient examinés pour identification plus tard. Le travail était méthodique, sans précipitation ni violence inutile.

Enfin, ce fut le tour de l'immense palais royal. La tâche avait été assignée à Prakshis et sa bannière du Hibou. Turan l'accompagnait, pour les inévitables traductions. Ce furent d'abord les greniers et les entrepôts, pleins et riches d'une diversité de produits agricoles, de tributs des provinces, de métaux, de minerais bruts même. Ils durent être enfoncés à coup de bélier, leurs portes étant closes. Personne n'avait encore jamais vu une telle abondance de biens ensemble. Des centaines de chariots et de travois seraient nécessaires pour les vider. Prakshis décida de laisser en l'état, on aviserait là aussi plus tard. L'arsenal et les ateliers d'orfèvrerie furent également forcés et des factionnaires y furent placés.

Dans la partie proprement résidentielle et privée de la résidence

de Midas, le luxe éclatait aux yeux de tous, au sol, sur les murs, les meubles, les décors. La plupart des habitants serviles du palais s'étaient regroupés dans la grande salle du trône. Ils furent conduits à l'extérieur. Turan, avec quelques hommes à sa suite, parcourait fébrilement les diverses pièces, espérant. Il menait devant lui un Phrygien, un vieux serviteur à la démarche encore alerte, lui parlant dans sa langue, l'interrogeant. Non, il n'avait pas connaissance d'une princesse cimmérienne qui aurait été retenue ici. En pénétrant dans un somptueux appartement, gisaient au sol plusieurs individus, morts de poison : le grand chambellan, sa femme, très belle, et leurs enfants. Turan détourna les yeux. Il demanda où se trouvait la résidence du conseiller Ménès. Le serviteur marqua son étonnement, il n'avait jamais entendu parler de lui. Ils butèrent sur d'autres cadavres au détour d'un long corridor, trois des émissaires qui avaient amené la tête de Midas à Themiris et reçu sa sentence.

Un peu plus loin, des cris jaillirent lorsque s'ouvrit une porte. Une dizaine de femmes, jeunes et moins jeunes, sanglotaient en se serrant dans une encoignure. Elles savaient le sort qui les attendait, servir de pâture à des brutes barbares. Turan vint auprès d'elles et essaya de les rassurer. Il réitéra ses questions. Au milieu des sanglots et des reniflements, aucune ne connaissait cette Anthamara. Toutefois, il apprit que Pessinae, la fille de Midas et épouse de Khrishpay le Themiskurite était hier encore au palais. Turan se précipita, il lui fallait la trouver. Prakshis arrivait avec une vingtaine de soldats. Il donna des ordres et l'on emmena les femmes sous bonne garde, non sans les délester de tous leurs bijoux. L'une tenta de dissimuler un collier sous sa tunique. Celle-ci lui fut brutalement arrachée et sa nudité pathétique ne lui valut que sarcasmes et rires gras.

Turan poussa une lourde porte de bronze. La salle de la carte de Midas. Au centre, la fameuse table gravée portant l'image du monde. Il ne vit tout d'abord pas la femme qui se tenait dans l'ombre au fond. L'objet étalé sous ses yeux le fascina. Lui le voyageur qui avait déjà parcouru une bonne partie de ces terres et mers le comprit d'un regard. Les côtes, les fleuves, les montagnes, les royaumes, jusqu'aux cités symbolisées. La lumière du matin

tombait de façon rasante et accrochait le plus petit relief moulé, faisait ressortir le moindre détail. Une œuvre unique, une somme de connaissances inestimable, une merveille. Les cavalières de bronze sagement alignées sur une desserte l'observaient. Des *ha-mazan* ! les reconnut-il sans hésitation.

S'étant approché, il prit conscience de la présence silencieuse. Il leva les yeux sur elle. Une femme mûre, déjà bien fanée, drapée dans une robe aux multiples voiles, mais sans bijou aucun, qui le braquait avec dédain. Une épouse de haut rang, assurément. Peut-être... ? Le cœur de Turan se mit à accélérer.

— Qui es-tu ? Quel est ton nom ? l'interrogea-t-il avec fièvre.

— Tu parles phrygien ? Tu ne saurais donc être un pur barbare, lui retourna-t-elle.

— Réponds ! Ton nom ?

— Je suis Pessinae, fille du grand roi Midas. Retiens mon nom. En tant que princesse, j'exige d'être traitée avec l'égard dû à mon rang. Fais-le savoir à ta maîtresse.

Le ton qu'elle employait lui avait déplu dès le premier mot. Cette femme était pleine de morgue et ne semblait pas réaliser les choses. Elle s'imaginait être encore en situation de jouer de son statut, habituée toute sa vie à ce qu'on pliât devant ses caprices et injonctions.

— Tu n'as rien à exiger. À partir de cet instant, tu es prisonnière. Tu dois être au courant du sort réservé à toute femme de haut rang ?

Elle avait entendu tellement de choses depuis qu'elle était revenue à Gordion. Elle avait rêvé d'un retour plein de faste et de joie dans le palais de son enfance. Tout juste si on l'y avait accueillie avec condescendance, comme celle qu'on accorde à une parente pauvre ou... qui a été chassée de son foyer. Elle avait eu du mal à reconnaître son père dans ce petit vieux sec et chauve. Il n'avait toujours vu en elle qu'un personnage effacé et docile,

instrument de sa politique, pas sa fille. Il la trouvait aigrie et hors des réalités. Et ce barbare qui maintenant la toisait !

— Et toi qui es-tu pour me bafouer ainsi ? lui renvoya-t-elle, cette fois-ci en cimmérien.

— Ah ! Tu parles cimmérien ! C'est vrai, tu es l'épouse du prince des renégats, de Khrishpay le Themiskurite ! Alors, sache que mon nom est Turan, que je suis Colche, mais aussi capitaine et interprète principal de Themiris. J'ai son oreille directe.

— Dans ce cas, conduis-moi auprès d'elle ! Et assure ma sécurité !

— Tu es sa prisonnière et ton sort est enviable, comparé aux hommes. Tu seras juste, comment dire...

Pessinae se souvint tout à coup des injures que lui avait lancées An-thamara quand elle était allée la visiter dans sa geôle de Themis-kura. Elle aussi était princesse, fille de souverain, captive. Lorsqu'elle l'avait menacée du fouet, celle-ci lui avait envoyé par méchanceté : « Oh tu sais, ce ne sera pas pire qu'être violée par dix mâles en rut ! » Les mots étaient restés dans sa mémoire, une tirade qui n'avait ici plus rien d'une provocation. Ainsi en allait le sort des femmes dans une guerre. Elles n'avaient même pas besoin d'être belles ni jeunes. Elle s'éveilla, un frisson la parcourut.

— Où se cache ton époux le chef des renégats ? lui lança Turan.

— Khrishpay ? Il m'a abandonnée. Il est avec ses hommes, quelque part dans les montagnes, à vous épier. Et lorsque vous ne vous méfiez plus, il vous tombera dessus. Vous ne l'attraperez jamais. C'est un Cimmérien... insaisissable.

— C'est à cause de lui que tout est arrivé, tous ces malheurs, ces massacres, ces destructions. Themiris le traquera jusqu'au bout du monde, jusqu'à son terrier. Et peu importe le temps que cela prendra. Et tu as été sa femme, je plains ta vie.

Les derniers mots du Colche touchèrent en elle une boule de douleur, une pelote ingérée d'humiliations et d'existence gâchée et malheureuse.

— Le sort de Khrishpay me soucie peu. Mais lorsque vous le saisirez, épargnez mon fils Tekmesas, il est jeune, il n'est pour rien dans ces querelles et ces haines anciennes.

— C'est Themiris qui décidera.

— C'est une femme, elle comprendra ce qu'est l'amour d'une mère, j'en suis sûre. Et une dernière chose, Khrishpay détient sa fille...

— La princesse An-thamara se trouve entre ses mains ? cria presque Turan.

— Oui, depuis qu'il l'a capturée sur le champ de bataille. Il ne lui a fait aucun mal, sur mes supplications, dis-le à Themiris, mentit-elle dans un réflexe. Grâce à moi, elle a été bien traitée.

Turan sentit un émoi l'étreindre. An-thamara était vivante, en bonne santé, pas très loin ! Cette femme avait bon cœur au fond, qu'elle cachait sous une fausse morgue, cette attitude hautaine et provocatrice. Pour ne pas laisser le trouble le prendre, il dit :

— Tu sais que ton père le roi Midas s'est suicidé noblement ? Qu'il a offert sa tête pour sauver cette cité ?

— Le crois-tu ? Midas a toujours eu mille visages. Et celui que je connais moi n'est pas celui que tu penses connaître toi, lui répondit-elle, énigmatique.

À cet instant parurent dans la pièce Prakshis et une dizaine de soldats excités. Pessinae pâlit et serra ses voiles.

— Qu'on l'emmène, dit Turan à son ami. Qu'on la traite avec égards, c'est la princesse Pessinae, elle sait des choses qui intéressent Themiris en personne. Elle seule décidera de son sort.

— Ne t'inquiète pas, aucun mal ne lui sera fait, je t'en réponds, l'assura Prakshis, l'homme qui parlait si bien aux chevaux, celui avec lequel il avait tant partagé, leur fuite, leurs aventures.

Pessinae fut emmenée, marchant avec dignité. Turan resta seul dans la salle de la carte, avec le fol espoir occultant tout le reste, la laideur de cette journée, la beauté de l'objet de savoir que ses mains

caressaient par inconscient. Il demeura ainsi de longues minutes. De temps en temps, des têtes s'avançaient puis s'en repartaient en quête d'autres trésors à rafler ou de prisonniers à regrouper, le laissant à ses réflexions.

Il s'apprêtait à quitter la pièce à son tour lorsque son regard fut attiré par une partie du mur au fond, fait de moellons taillés et ajustés avec soin, dans l'encoignure où s'était tenue Pessinae. Sur le pan, quatre anneaux alignés saillaient. En observant de près, Turan vit que l'angle semblait se finir en blocage. Des lattes de bois verticales et espacées régulièrement habillaient à fins de décor la paroi. La première dissimulait une arête rectiligne qui courait jusqu'en haut. Par terre, une grosse tringle en bronze était posée. Elle se glissait dans les anneaux de pierre, peut-être pour y suspendre quelque chose ? En toquant par réflexe sur le pan, le son parut clair à Turan, différent de celui sur le mur de refend. Une intuition lui vint.

Deux hommes du Hibou passaient dans le couloir, il les héla. Ensemble, ils se collèrent à l'endroit et poussèrent. Un long grincement plaintif se fit entendre. La paroi bougeait. En bas, des espèces de glissières perpendiculaires apparurent. Encore une poussée et un espace libre sur le côté se découvrit. Un passage secret ! Une pièce étroite au bout de laquelle un escalier s'enfonçait vers les profondeurs. Avant de s'y engager, laissant les deux hommes en surveillance, Turan prit le temps de considérer l'ingénieux mécanisme. Le faux pan était fait de moellons de faible épaisseur, presque des briques. Et s'il était lourd à déplacer, cela restait néanmoins à la portée d'un individu vigoureux grâce aux savantes glissières sur lesquelles il reposait. Une très légère déclivité permettait d'ailleurs de le tirer plus aisément, au moyen de la tringle passée dans les anneaux extérieurs, que la poussée pour l'ouvrir. Une butée incorporée dans le mur de refend ajustait au final l'alignement.

Turan s'engagea prudemment dans l'escalier, assez raide mais aux marches bien taillées et régulières, descendant une bonne dizaine de mètres. En bas, il faisait sombre et aucune source de

lumière ne parvenait. Il préféra remonter et faire chercher Prakshis. Celui-ci, après avoir donné les ordres concernant la garde de Pessinae, était toujours dans le palais à superviser ses hommes poursuivant leur inspection méthodique. Il arriva bientôt et Turan l'informa en quelques mots. Il fallut trouver des torches. Au bout d'un long moment, quatre soldats portant des flambeaux accoururent.

Prakshis le premier, les six hommes s'engagèrent à la file dans l'escalier. Au pied, s'ouvrait un passage taillé dans la roche, large d'une dizaine de pieds et suffisamment haut pour n'avoir pas trop à baisser la tête ou risquer de heurter des saillies. Une plèthre plus loin, la galerie faisait un brusque coude vers la droite, découvrant un vaste espace, une espèce de grotte naturelle qui avait été aménagée. Les torches promènèrent leur clarté sur les profondeurs et chacun de se figer de stupéfaction. Il y avait là des montagnes d'objets précieux entassés, des caisses pleines de jetons dorés soigneusement alignées, des cassettes de bijoux et de pierreries, des chaudrons de bronze où brillait de l'ambre. Le trésor de Midas ! Une partie du fruit de ses rapines, de ses tributs, de son prodigieux commerce. Digne d'un kourgane cimmérien !

Au-delà de la chambre mirifique, le passage se poursuivait, plus étroit et plus sinueux. Prakshis ne voulut pas aller plus avant pour l'instant. Turan s'y engagea avec un seul porteur de torche. Ils marchèrent plus de cinq stades dans une galerie qui tantôt montait, tantôt descendait, semblait suivre des sinuosités dictées par la nature des roches. Par endroits, les parois et la voûte étaient étayées de gros étauçons. Divers indices montrèrent que la voie était entretenue. Quelques graffitis de-ci de-là. Enfin, une volée de marches sommairement taillées. En haut, ce n'était plus qu'un boyau. Il leur fallut progresser à genoux, ramper presque, encore sur une plèthre avant de deviner une très faible lumière filtrant à travers un épais massif de ronces et de buissons. Une herse de bois qui coulissait entre deux rocs. Un bout d'étoffe était accroché à des épines, arraché d'une pièce de laine. Ils se faufilent et débouchèrent. Ils se trouvaient en limite du camp cimmérien, sur les bords d'un ruisseau aux berges abruptes. Ils escaladèrent, la cité

fortifiée était loin derrière eux. Des cavaliers les aperçurent et galopèrent dans leur direction. Déjà ils encochaient leurs arcs. Turan leur adressa de grands signes en leur criant. On les reconnut.

CHAPITRE XXIV

Aveux

Dans les environs de Gordion, cité dévastée du défunt royaume de Phrygie, en l'an 675 avant l'ère chrétienne, 30^{ème} année du règne de Themiris VIII.

On avait attendu que le vent fût nul pour incendier le palais de Midas et les temples, tous situés dans la partie sud-ouest de la cité et séparés des autres quartiers par une vaste esplanade découverte. Ils brûlèrent une journée entière, sans se propager au reste. Auparavant, tout avait été débarrassé jusqu'au moindre objet décoratif, au dernier jeton doré celé dans une cache. Les grands entrepôts et greniers royaux avaient été protégés des flammes, quoiqu'ayant été vidés en grande partie de leurs précieuses richesses qui avaient été distribuées dans le camp aux divers clans. Un quart environ des stocks avait été également réparti et remis aux habitants épargnés et autorisés à retourner dans leurs maisons. Pour beaucoup, ce fut une aubaine inattendue, compensant la confiscation de leurs autres biens.

Le butin fait à Gordion était le plus important que des Cimmériens n'eussent jamais pillé. Il manqua des chariots en nombre suffisant pour tout véhiculer. Le trésor de Midas conservé dans la grotte secrète livra une variété d'objets précieux étonnante, comme ces vases aux parois translucides si fines et décorées de scènes allégoriques qu'on craignait de les briser rien qu'en les touchant. Les objets entassés trahissaient des provenances très diverses. De facture proprement phrygienne parfois, mais le plus souvent grecque, thrace, assyrienne, babylonienne, égyptienne, ou encore urartéenne, caucasienne ou des steppes. On retrouva, rangés à part, de multiples torques, bracelets, pendentifs, diadèmes, peignes, tout d'or, de la vaisselle raffinée, des armes d'apparat,

dérobés aux somptueuses sépultures Kimiri. Le *tamga* de Lusipis en identifia sans conteste plusieurs. La preuve était tangible, si un doute avait existé.

Après la cité, ce fut le grand mausolée de Gordias, le père de Midas, situé en périphérie et que celui-ci lui avait érigé, à être visité et vidé. Il était digne de la grandeur et de la richesse des plus vastes et fastueux kourganes cimmériens. D'une hauteur de plus d'une plèthre à son sommet, sur une base large de deux stades, il dessinait comme une colline. Son entrée ne fut pas difficile à trouver et les sapeurs se jouèrent un à un des divers artifices et pièges qui avaient été inventés pour en interdire la profanation. De la chambre funéraire et diverses pièces adjacentes, on en retira pour près de quarante mines d'objets en or. Et tout autant d'argent, d'électrum, de bronze, des céramiques de grande qualité. On ne toucha pas au squelette dans son sarcophage de pierre sculptée. Puis on incendia de l'intérieur le tombeau qui s'effondra en partie sur lui-même sous la puissance de la chaleur.

Themiris et les chefs cimmériens regardèrent l'acte comme la juste sanction du crime commis envers leurs kourganes. On avait porté atteinte à ce qu'ils avaient de plus sacré, plus que la vie, leurs morts, et la vengeance ne pouvait exclure ce défunt-là, le père du maudit.

Themiris avait fait détruire l'ensemble des archives de Midas, toute tablette portant des textes, martelé les stèles dédicacées, en dépit des objurgations de Turan qui essaya vainement de lui représenter la somme de connaissances et d'histoire que cela portait. Elle lui avait rétorqué, très lucide, qu'elle souhaitait anéantir le souvenir même de Midas et des siens. Que s'ils étaient assez idiots pour confier leur mémoire à un autre véhicule que le Vent et leurs propres cerveaux, c'était tant pis pour eux !

Son peuple à elle, à l'instar de ses cousins de la steppe, ne comptait que sur la fidèle transmission de génération en génération, gage que personne d'autre ne venait la lui dérober ou la travestir. Un *tamga* était certes une chose inscrite, mais ne livrait pas une

histoire, une interprétation de la vie. L'écriture était une invention captieuse qui permettait de s'approprier les âmes en les figeant pour le futur. Or elles appartenaient au Vent. Ces conceptions, cette façon de penser et la liberté infrangible qui s'y attachait, ne déconcertaient plus Turan autant qu'au début. Et qu'une femme aussi intelligente qu'elle, souveraine et responsable du destin des siens, se montrât si intransigeante sur ces questions, craignant de mettre le doigt dans un enchaînement qui serait à terme destructeur pour son peuple, ses croyances et sa culture, cela lui donnait une aura particulière.

Elle n'aurait pas déparé à Miletos dans les controverses philosophiques qui animaient les beaux esprits de cette citadelle avancée de la civilisation et du savoir, songea-t-il. Lui, qui n'avait jamais trouvé goût à ces subtiles joutes d'éloquence, se surprit à disserter là dessus. La femme était l'oralité, le côté sensitif des choses, tandis que l'homme avait toujours la prétention de tout symboliser, la tentation des constructions intellectuelles compliquées.

De tout le désastre des destructions, Turan avait réussi à sauver un objet de grande valeur. La carte en bronze de Midas, cette œuvre inestimable, avait bien failli disparaître pour être refondue. Il avait convaincu Themiris de venir la découvrir de ses yeux avant décision définitive. Il avait pris soin de faire enlever toutes les figurines de cavaliers et de soldats, ces dizaines de miniatures toutes différentes et au réalisme stupéfiant, redoutant sa réaction à leur vue. Elle avait longuement considéré la représentation, alors qu'il lui décrivait les endroits figurés, les mers, les fleuves, les pays bordiers. Il s'était animé, parlait avec flamme, la faisait voyager bien au-delà des mots et des lieux. La carte n'était plus une image mensongère de la réalité, elle devenait source de rêve, matrice de futur. Otar, son poète et amour exclusif, l'aurait apprécié, songea-t-elle. Dommage que les deux hommes n'aient pu se connaître. Turan, en qualité de capitaine-interprète, avait droit à une part de butin. La carte serait la sienne.

En revanche, il n'avait pu obtenir la grâce de Pessinae. Personne ne l'aurait pu. Elle avait été traitée avec égards, n'avait subi aucun outrage. Mais elle était la fille de Midas le maudit et l'épouse de Khrishpay le renégat, les deux têtes à abattre. Le serment à Targitaos l'englobait sans l'ombre d'un doute. Et qu'elle fût au courant ou non, qu'elle fût complice ou non, cela n'avait aucune incidence sur le verdict. Y compris Themiris, quand bien même elle l'aurait souhaité, ne pouvait la sauver. Turan était venu la visiter plusieurs fois, la dernière pour lui annoncer le sort fatal du lendemain. En cachette, il lui remit un petit poignard à lame effilée pour qu'elle se saigne les veines. Elle avait pleuré, ne comprenant pas pourquoi la souveraine refusait de la voir.

Et puis elle avait raconté les dernières heures avant sa capture. Turan l'avait découverte dans la salle de la carte, alors qu'elle tentait désespérément de pousser le pan de mur mobile pour s'enfuir par le souterrain, trop lourd pour ses frêles forces. La veille au soir, son père Midas était venu lui faire ses adieux et lui avait proposé de le suivre et s'échapper. Elle avait alors refusé, inconsciente du vrai danger et persuadée que l'on respecterait son rang et sa vie, peu disposée par ailleurs à s'aventurer dans des profondeurs inconnues et angoissantes. Mais le lendemain, après une nuit sans sommeil peuplée d'images frissonnantes, quand les Cimmériens avaient investi le palais, la peur panique l'avait saisie et elle avait tenté cet ultime réflexe, sans succès.

Turan n'avait pas réagi sur l'instant, c'est au moment de la quitter que l'idée l'avait traversé. Midas ne pouvait être venu le soir la visiter puisque son chef reposait déjà dans le cratère ? Mais n'avait-elle pas dit lorsqu'il l'avait arrêtée qu'il pouvait avoir mille visages ? Depuis toujours, depuis la fameuse délégation de Ménès à An-tiushpa quelques jours avant la fatale bataille de Hubushna, il nourrissait un doute quant au personnage du roi des Phrygiens. La tête dans le cratère, c'était bien celle figurant sur les jetons dorés, celui qu'il avait aperçu passant sur son char des années auparavant, celui que plusieurs témoins avaient confirmé. Pourtant, à y réfléchir de près, certains éléments jetaient la suspicion.

Turan interrogea brutalement Pessinae. Quel aspect physique avait réellement Midas ? Tout d'abord, elle tergiversa et récita la fable habituelle et conforme. Il la poussa à la faute, elle finit par craquer. Son père ne l'avait jamais aimée, s'était servi d'elle, n'avait même pas une fois désiré voir son petit-fils. Un être froid et calculateur. Et lorsqu'elle l'avait revu, après plusieurs années, il avait bien vieilli, perdu beaucoup du charme qu'il possédait plus jeune. Elle avoua à Turan le visage grêlé, la calvitie, les longues oreilles cachées sous le bonnet. Midas avait entretenu des années un sosie ! Et c'était ce dernier dont la tête tranchée était exposée sur une perche aux becs des rapaces et corbeaux.

Le lendemain matin, Khosrava le maître des lamentations, venu la chercher pour l'exécuter, trouva Pessinae sans connaissance, baignant dans son sang, les veines de ses poignets tailladées, avec un petit couteau tombé à côté. Elle rendit son dernier souffle dans ses bras, lui arrachant un juron. Il dut l'écorcher morte et non vive, une belle peau blanche de femme, pas encore trop ridée ni flapie. Croisant Turan un peu plus tard, il le darda d'un œil courroucé et vindicatif. Celui-ci en frissonna. Il venait de se faire un ennemi de plus.

Une brusque dégradation du temps et une chute des températures accordèrent de blanc la plaine aux reliefs. Un épisode neigeux intense et mordant. Le camp nomade se renfrogna dans ses sommaires tentes de campagne. On dut autoriser la plupart des prisonniers et des esclaves libérés qui ne savaient plus trop où aller à retourner et se réfugier dans les maisons de Gordion où une importante troupe fut également cantonnée. Dès la prise de la cité, des messagers étaient partis en direction de l'arrière afin que le reste du peuple se mette en branle et vienne se joindre. Les Phrygiens anéantis, la route passant par Dorylaion, Bozoiokon et les défilés du Sangaris était désormais sécurisée et protégée par des détachements mobiles.

Les alliés thraces Bithyni, qui avaient combattu loyalement et sans faillir, furent récompensés. Themiris conclut un accord avec Maryandinos offrant à celui-ci la possession d'une partie des

régions conquises, celle située dans les basses plaines, entre le Bosphore et les défilés du Sangaris, ainsi qu'une portion de la Mysie, l'ancien territoire des Mushki. Il se déclarait vassal des Cimmériens et devrait leur apporter son concours et un tribut symbolique. Ainsi hissait-il sa tribu errante et méprisée au rang de peuple reconnu et pourvu de terres pour l'avenir. Lui et ses guerriers repartirent alors en sens inverse, avec leur butin et accompagnant une centaine de chariots cimmériens envoyés ravitailler l'arrière.

À l'opposé, un corps de huit bannières se mit en route pour Angora, autre importante cité du défunt royaume phrygien. La ville ouvrit ses portes sans résister. Nombre de ses habitants et tous ses dignitaires et personnages éminents avaient fui. On y exécuta donc peu de gens. Les butins se révélèrent médiocres au regard de ceux faits à Gordion. Le palais provincial de Midas et les temples y furent de même détruits et incendiés et une partie des remparts démantelés. Tous les villages et hameaux de la région furent soumis, sans trop d'exactions. Arta-vashtay, le respecté et sage doyen des chefs de tribu commandait cette expédition, à la tête du *tuman* de la Terre.

Quand il eut découvert la supercherie du suicide de Midas, Turan resta une journée entière désorienté. Il n'avait personne à qui se confier, qui puisse l'éclairer dans la grave décision qu'il devait prendre. Sa loyauté et toutes les lois cimmériennes exigeaient qu'il parle. Sa conscience et son sens humain le portaient au contraire à se taire.

Le malheureux peuple phrygien avait déjà payé très cher et subi dans ses chairs le supplice et la vengeance des nomades pour le crime de son roi. Il était pour l'heure quitte. Qu'en adviendrait-il si les Cimmériens se rendaient compte qu'ils avaient été dupés ? Ils considéreraient que leur serment monstrueux n'était toujours pas accompli. Ivres de colère, ils seraient alors capables de passer au fil de l'*akinakès* tous les habitants de Gordion, des milliers de victimes innocentes. An-tiushpa avait été leurrée par Midas avant Hubushna, avec un résultat catastrophique ensuite.

Le prince noir, le fameux Mygdoon qui commandait à Bozoiokon, avait aussi réussi à s'enfuir. On avait espéré le retrouver réfugié dans la capitale phrygienne, mais nulle trace de lui en dépit d'une enquête et de recherches minutieuses. Il courait dans la nature, ourdissant sans doute des manœuvres et des contacts extérieurs pour reprendre pied. Il restait aussi le cas de Khrishpay le renégat, terré dans son Themis-kura, mais qui allait faire l'objet de la prochaine campagne.

Themiris pouvait-elle admettre de savoir son ennemi, Midas, toujours vivant, quelque part ? La tête fichée au bout d'une perche devant son enclos ne figurait que celle d'un sosie, d'un vulgaire musicien. Comment pourrait-elle faire semblant ?

Turan était dans des affres. Jamais il n'avait eu à prendre une décision susceptible de tant de conséquences pour les autres, pour des gens qu'il ne connaissait même pas. Jusqu'alors, toute sa vie n'avait influé que sur lui-même, minuscule individu qui pouvait passer et disparaître sans que cela modifie quoi que ce soit du monde. Non, ce n'était pas tout à fait vrai. Car c'était bien son engagement personnel et les informations qu'il avait livrées à Themiris, et sa promesse faite à An-thamara de revenir, qui avaient déterminé les Cimmériens à abandonner leur steppe, migrer et venir châtier au cœur Midas et les siens. Sa responsabilité était déjà plus immense qu'il ne voulait l'admettre. Il avait adopté leur point de vue, leurs valeurs. Il devait désormais se considérer comme un des leurs, et c'est assurément ainsi que tous le voyaient. Pouvait-il alors mentir sans tout renier ? Taire la supercherie pour ne pas ajouter au sang ?

Il aurait aimé en parler avec Panti-aris, le brave des braves, celui avec lequel il avait tant partagé, l'homme d'expérience jamais aveuglé par la haine. Mais celui-ci n'était plus, tombé à Bozoiokon par excès d'assurance. L'image de Khosrava lui revint aussi. Un individu surnois celui-là, mais pas idiot du tout. Derrière ses petits yeux profonds et cruels, il y avait de l'intelligence négative. Il avait donné le poignard à Pessinae, il le savait. Et Turan savait que l'autre le savait. Il n'était que capitaine après tout, pas grand-chose.

Khosrava disposait du pouvoir de le faire citer et interroger. Et qu'advierait-il alors dans la tente des lamentations, sous la torture ? Personne ne résistait à ses méthodes, avait-il toujours entendu dire. Lui pas plus que n'importe quel guerrier endurci. Il avouerait, cela serait encore pire, il aurait perdu toute confiance de Themiris. On l'écorcherait pour mensonge, il ne pourrait plus intercéder pour personne, ne pourrait jamais accomplir son serment à lui, celui qu'il avait juré à An-thamara.

Ce fut Themiris en personne qui mit fin à ses tourments. Le soir tombait quand elle pénétra sans façon sous sa tente, suivie de deux *ha-mazan* de sa garde. Il faisait froid et sombre, aux odeurs de repas dédaigné. Elle perçut d'emblée le trouble qui l'agitait, la lutte qui se livrait en lui, son désarroi. Il était assis au sol, bras croisés autour des genoux, la tête baissée et le regard morne qu'il avait à peine levé à son entrée. Il lui fallut quelques instants avant de réaliser. Il se mit debout, pesamment, et s'inclina avec les gestes que le protocole exigeait. Il esquissa un sourire, sans retour. Il était sans arme, le caftan ouvert sur sa poitrine bouclée. Il le réajusta. Elle s'avança.

— Apporte-moi un siège et rassieds-toi ! lui enjoignit-elle d'une voix neutre.

Il fureta des yeux avant d'apercevoir derrière une caisse le petit tabouret de voyage aux pieds sculptés en griffons et incrusté d'entrelacs dorés, un cadeau de valeur symbolique élevée qu'elle lui avait offert à l'occasion de sa promotion comme capitaine-interprète. Il l'attrapa et le disposa au fond de la tente, dans la partie noble, le calant avec soin.

— Voilà ô impériale souveraine.

Themiris vint s'asseoir, dans sa position favorite, les jambes étendues croisées devant elle, les pans de sa pelisse bien tirés, sa main cardinale posée dessus. Ses belles bottes rouge sombre étaient maculées de boue. Elle fit signe à ses *ha-mazan* de la laisser. Les

deux guerrières se retirèrent, s'emparant au passage des armes qui traînaient près de la porte. Turan s'assit à son tour, en deçà de la médiatrice, dans la partie servile à trois pas d'elle, gardant les yeux baissés.

— Khosrava t'accuse d'avoir fourni un poignard à la fille du maudit pour qu'elle se suicide. Ceci est une imputation grave.

— Je l'ai fait, ô reine, répondit-il sans trembler. Cette femme m'a fait pitié. Elle avait perdu toute son arrogance et n'espérait plus rien. L'outrager et l'écorcher vive n'auraient qu'enlaidi leurs auteurs. L'exemple n'aurait montré aucune vertu. Elle aurait pu se suicider bien avant, avant que nous ne pénétrions dans le palais et sa découverte. Mais alors, elle n'aurait pas parlé et nous n'aurions rien appris. C'est un peu pour la remercier de ce qu'elle m'a révélé que j'ai agi ainsi.

Themiris le fixait avec attention. Elle se savait en empathie avec lui, le considérait de plus en plus comme une sorte de neveu sans oser se l'avouer, n'avait jamais été totalement insensible à son charme naturel, aux blessures qu'elle percevait en lui. Sa lucidité et son statut lui commandaient de refouler ces considérations.

— Qu'a-t-elle révélé de si important ?

— Ta fille An-thamara est vivante, répondit-il avec émotion.

— Thamara est vivante ? Es-tu sûr ? Où se trouve-t-elle ?

— Elle est captive de Khrishpay qui se cacherait dans les montagnes...

— Khrishpay ! Nous avons eu le maudit, mais c'est le renégat qui est le pire. D'ici quelques jours, nos bannières s'ébranleront pour le Themis-kura et nous le débusquerons. Le serment à Targitaos n'est pas encore accompli. Le premier coupable, c'est lui. Celui qui a trahi le secret des kourganés, c'est lui. Celui qui les a profanés, c'est lui. Celui qui nous a attirés ici, c'est lui. Nous avons trente ans de rancœur à purger. Cette femme, son épouse, t'a-t-elle dit qu'il imaginait marier ma Thamara à leur fils, souiller de son sang abject le mien ?

— Non, répondit Turan pris d'un affreux doute. Pessinae m'a affirmé qu'elle avait protégé la princesse dès le début et qu'ainsi

elle avait été bien traitée. Elle n'a rien évoqué d'une telle chose. Je l'ai crue.

— Ne crois jamais une femme jalouse, sauf si elle te menace ! lui jeta Themiris. Si elle t'a livré que Thamara était vivante il y a encore peu, cela est certainement vrai. En revanche, pour le reste, nous ne le saurons peut-être jamais. A-t-elle dit autre chose à propos de ma fille ?

— Non, malheureusement.

— Turan, je comprends ta compassion. Cette nouvelle me ravit tout autant le cœur et l'âme. Nous retrouverons Thamara, je t'en fais la promesse. Tu es un homme sincère, sensible à la douleur et aux peines des autres. Tu n'es pas un guerrier impitoyable. Même un peuple comme le nôtre a besoin de gens comme toi, qui l'empêchent de sombrer dans la folie meurtrière, dans la négation du reste du monde. Ton geste envers cette femme, je te l'envie d'une certaine manière, tu as cette liberté de conscience que moi je n'ai plus, à laquelle je n'ai pas droit. Mes obligations et mon devoir m'emprisonnent plus sûrement que n'importe quel esclave. J'ai pouvoir de vie et de mort, et pourtant les serments et les coutumes m'ont tissé une toile dans laquelle je suis enclose un peu plus chaque jour. Seul le Vent me garde sa bienveillance et m'apporte encore quelque réconfort. Cette épouse de renégat est morte, Khosrava aura mal conclu, n'en discutons plus.

Themiris avait parlé avec délicatesse et sans fard. Turan comprenait le poids qu'elle portait, la responsabilité de tout un peuple, les équilibres et les contradictions impossibles à résoudre sans se perdre. Elle était une femme seule, les femmes se trouvaient toujours seules au final. Et c'est d'elles qu'on exigeait les qualités les plus hautes. Tous deux gardaient le silence, conscients de la valeur de tels moments. La lumière du jour laissait traîner ses dernières réfractions. Le visage pâle aux yeux céruléens et cheveux argentés nattés en couronne s'offrait en halo, point de convergence d'un présent déjà révolu et d'un futur fragile. Elle fit mine de se lever, décroisant ses jambes nues dont la blancheur le frappa.

— Attends ! lança-t-il. Ce n'est pas tout.

Elle se rassit, relissant les pans de sa pelisse sur ses cuisses.

— Qu'y a-t-il d'autre ?

— Ô impériale souveraine, je me trompe peut-être, je l'espère même, mais...

— Mais quoi ? le coupa-t-elle redevenue impassible.

— Midas... Midas n'est probablement pas mort.

— Comment cela pas mort ? Et sa tête fichée devant ma tente ?

— Cette tête, c'est celle d'un musicien, enfin j'en suis presque sûr.

— Un sosie ?

— Oui. Et depuis des années. Le vrai Midas lui ressemble un peu, mais il est vieux, n'a plus de cheveux, des oreilles très longues, comme celles d'un âne, le visage grêlé. Je l'ai vu une fois, de près. An-tiushpa l'a même tenu sous la pointe de son *akinakès*.

Et Turan raconta tout ce qu'il savait, les indices, la supercherie probable. À cette lumière, beaucoup de choses s'expliquaient. Themiris l'écoutait, soucieuse de comprendre mais de rage difficilement contenue. Un pli douloureux lui barrait le front. Le sang lui affluait au visage et aux tempes. De sa main cardinale, elle avait saisi le tétraèdre suspendu à son cou et le serrait à tel point qu'elle s'entailla la paume aux sommets vifs. Les pans de la pelisse étaient retombés et des frissons la parcouraient, raidissant son long corps aux muscles encore fermes. Elle ne tint plus et se leva d'un coup, le tabouret allant bouler. Elle paraissait tétanisée, saisie de crampes. Turan n'osait l'affronter des yeux. Il continuait d'exposer, de se perdre dans les détails. De ses mots dépendait le sort de milliers d'innocents, il le savait. La profanation des kourganes et le mensonge, les deux crimes absolus pour un nomade de la steppe. On pouvait y ajouter l'indignité face à la mort. Midas était tout cela.

Turan devait trouver la phrase qui arrêterait l'injuste et fatale *akinakès*.

— Les Phrygiens ont payé dans leur chair, les épreuves et les destructions la vilenie de leur roi, et leur pays n'existe plus. Eux-

mêmes ignoraient le visage réel qu'il avait. Pour eux, Midas a toujours été celui qu'ils voyaient défilier sur son char jouant de l'aulos, celui dont l'effigie figure sur les jetons dorés et des centaines de statues. Midas était davantage une image qu'un personnage vivant. Et la tête sanglante au fond du cratère est cette image.

— Tu vois, c'est bien la preuve que les images et les représentations sont des tromperies, dit-elle désabusée.

— Tu as fait détruire toutes les images, les tablettes écrites, les palais et les temples. Sa mémoire sera effacée. Le Vent, ton Vent, lui seul saura.

— Turan, ce maudit est le pire être que la Terre a pu porter. Même le plus nuisible animal ne saurait se comparer. Par sa faute, son peuple va devoir être châtié jusqu'au dernier, le serment à Targitaos n'est toujours pas accompli, nous avons été dupés !

Turan sentit ses épaules se tasser, un ciel s'écrouler sur lui. Ce qu'il redoutait allait bien se produire. Il aurait dû lui mentir, celer au tréfonds le secret découvert. Il avait oublié qu'elle restait garante des règles féroces de la steppe et de son peuple. Que pouvait-il faire maintenant ? La supplier ? Se jeter à ses pieds ? L'étrangler pour que nul ne sache ? On le supplicierait, on lui arracherait les ongles un à un, la peau lamelle après lamelle, il souffrirait longtemps. Cela serait sa mort. Et son serment à An-thamara ? Il leva les yeux, elle était penchée sur lui, étonnamment calme, impavide. Il sentait son odeur, un parfum musqué à base de sauge sclérée. Son cou était là, à portée de ses mains, avec le tétraèdre balançant au bout de sa fine chaîne en or. Il devinait les galbes profonds de sa poitrine, les seins lourds et laiteux, comme un appel. Elle saisit son regard, ne se détourna pas.

— Je lis dans tes yeux, Turan, dit-elle après un long instant et se redressant enfin. Mais tu n'es pas un être violent, tu n'es pas un impulsif, sinon tu m'aurais empoignée au cou et tu m'aurais étouffée pour résoudre la culpabilité qui t'assaille. Peut-être ne me serais-je même pas débattue. Tu vois, commettre un crime se révèle un acte difficile pour quelqu'un de normal, quelqu'un comme toi. Aviser sa victime dans les yeux au moment fatal et ne pas faillir

requiert une absence totale de sentiment, l'absolue certitude d'un devoir supérieur à remplir. Voilà ce qu'est le serment à Targitaos. Hors cela, seuls les fous ou les pervers comme Khosrava sont capables de tuer de sang-froid, sans qu'aucune ombre les voile, sans aucun remords. Crois-tu que tu pourras accomplir ce geste ?

Il ne comprenait plus. Elle l'avait percé, mieux que lui-même. Elle lui avait offert son cou, en toute conscience. Il n'avait pas pu, le fugace instant s'était dissipé à peine surgi. Pourtant, elle ne jouait pas, elle ne jouait jamais des sentiments des autres. Elle lui tournait maintenant le dos, comme si elle lui autorisait une seconde chance. Les visages d'An-thamara, de Meotsnebe, de Thargelia et d'Antiushpa passèrent en le braquant avec sévérité, tandis qu'il entendait ricaner une Upis invisible. Il n'était pas un assassin, ne pourrait jamais l'être par calcul. Elle avait raison, il ne possédait aucun véritable courage. Mais alors ?

Elle se retourna, il retenait avec peine les larmes de désespoir qui lui montaient.

— Oui, crois-tu que tu ne faibliras pas lorsque tu te trouveras face au maudit et que tu devras lui trancher le cou ? reprit-elle.

— Tuer Midas ? Moi ?

— Oui, toi. Turan, je crois que tu le pourras parce que je te l'ordonne, mais surtout parce que ton acte sauvera des milliers d'innocents, même s'ils n'en sauront jamais rien.

— Je ne comprends rien, ô indulgente souveraine...

— Turan, tu m'as convaincue de ne pas faire davantage porter sur les habitants de ce pays les crimes de leur maudit roi. Mais cela, mon peuple doit l'ignorer, sinon c'est nous qui sombrerons. Tu m'obliges à mentir aux miens.

— Ô sublime reine !

Et Turan de pleurer pour de bon, des larmes d'euphorie. Elle renonçait à la vengeance aveugle, se condamnait à ses propres yeux.

— Mais le serment est toujours pendant et tant que la tête du

vrai Midas ne sera pas à mes pieds, la tempête pourra frapper à nouveau. Vivant, le maudit reste une menace qu'il faut éliminer. Et tu es le seul à connaître son réel visage, à l'avoir vu de près. Turan, je te confie cette mission cruciale. Je te donne un escadron de *hamazan* pour cela, le meilleur de toute mon armée, celui que commande Okialis et qui sera la seule autre personne informée de la vérité. Le maudit s'est échappé il y a quatre jours, il ne doit pas être encore trop loin, et se dirige vraisemblablement vers l'est ou le sud-est, vers l'Assyrie si on est logique. Vous visiterez les chemins, les hameaux, les fourrés, le jour, la nuit, écumerez jusqu'au moindre terrier. Ne le laissez pas vous parler ni tenter de vous circonvenir. Tue-le sans pitié. Tranche-lui la tête et mets-la dans un panier, brûle son corps, disperse ses cendres et ne reviens te présenter devant moi qu'à ce moment-là, avec Okialis comme témoin. Tant que tu n'auras pas accompli cette mission Turan, mon *akinakès* pourra toujours s'abattre sur les Phrygiens. Je te l'ai dit, tuer un homme seul et désarmé est autrement plus difficile que faire massacrer dix mille individus sans visage. Mais j'ai confiance en toi.

Turan s'était mis à genoux, lui baisait les mains, chose impensable. Elle lui passa les doigts dans les cheveux, un geste instinctif maternel, se reprit et s'éloigna de lui. Elle lui tournait le dos, subitement silencieuse, plongée dans un flot de sentiments enchevêtrés. Les battements de son cœur s'étaient accélérés et lui soulevaient la poitrine. Il lui fallut plusieurs minutes pour retrouver un pouls familier et un raisonnement souverain. Il faisait maintenant sombre dans la tente.

— Médite sur ce fait Turan. Tu as croisé beaucoup de chefs, de personnages importants, de rois. Ces hommes aspirent tous à jouer un rôle supérieur, à être loués par les leurs et la postérité, à accomplir des actes marquants. Beaucoup ont une vision de l'avenir, du destin et des desseins à fixer. Certains se rêvent en dieux ou en démiurges. Presque tous visent la gloire, quelques-uns la richesse, très peu l'humilité et la sagesse. Chacun en jugera selon ses critères, son système de croyances et ses passions, mais cela est secondaire. Le maudit est un être vil. Et cela, pas tant pour ses crimes, inouïs pourtant, mais parce qu'il refuse de regarder la mort

en face, parce qu'il ne peut se résoudre à l'accueillir dignement, parce qu'il craint un jugement supérieur. Parce qu'il a considéré que sa pauvre enveloppe était plus précieuse que celle de milliers de ses sujets, parce qu'il est persuadé que son esprit tortueux le hisse à un niveau quasi divin. Un orgueil incommensurable. Où réside la vertu chez ce damné ? Quand on aspire à diriger les siens, à assumer des responsabilités élevées, il faut savoir offrir sa vie, montrer l'exemple en toute circonstance. Un souverain qui se fait remplacer par un sosie, qui s'en remet à des espions pour tout, qui ne fait confiance à personne d'autre que lui-même, qui rejette sur les autres ses échecs et fautes, qui ment à son peuple et qui ne s'avère pas capable de mourir dignement, un tel individu ne mérite qu'un opprobre éternel.

— Mais si tous ses actes lui ont été dictés par une idée supérieure de l'intérêt et de la gloire de son peuple ? osa interjeter Turan.

— Un homme n'est grand que face à la mort lorsqu'elle se présente à lui. Et plus son statut est élevé, plus il doit se montrer digne, édifiant. Le reste n'est que vanité. Ceux qui nous traitent de barbares, qui se considèrent comme des êtres civilisés parce qu'ils couchent sur des tablettes leurs pensées et leurs lois, qui croient que la postérité sera dupe de leurs mensonges, ceux-là ont oublié les enseignements des ancêtres, pas nous. Aux temps anciens, le chef d'une caverne était toujours celui qui osait affronter l'ours et voir sa mort dans ses petits yeux ronds.

— Oui, mais le gouvernement d'un peuple entier et de myriades de femmes et d'hommes ne peut se comparer à celui d'un clan ?

— Tu as raison. Mais c'est bien pourquoi un monarque se doit d'être encore plus vertueux qu'un *atabeg*, et celui-là plus qu'un maître de horde, et ce dernier davantage qu'un simple individu. Mais la vertu, elle, est une dimension qui ne changera jamais. Peut-être tout cela est-il préceptes dépassés, vestiges d'un autre âge ? Peut-être, mais tant que le Vent existera, il racontera l'indignité des chefs vaniteux et sans honneur.

Themiris sentit toute la confusion de ses propos, même s'ils reflétaient ses pensées profondes quant aux hommes et leurs qualités pour diriger un peuple. Mais ces considérations teintées

d'emphase avaient refoulé ses faiblesses de l'instant, le désordre de ses sentiments, sa propre déréliction. Cela faisait plusieurs jours, depuis le sac de Pessinous précisément, qu'elle vivait chaque nuit le même cauchemar, se réveillant en sueur et presque en transe, sa fin prochaine et grotesque dans l'implosion de son monde séculaire. Et dans son kaléidoscope effréné, peu d'êtres vertueux revêtaient un visage connu. Turan figurait l'un de ces rares, avec An-tiushpa. Même Otar l'avait abandonnée.

— Tu te mettras en route demain dès l'aube, avec les *ha-mazan* d'Okialis. Ramène-moi la tête du maudit, qu'il ne puisse plus ourdir aucun crime. Je te verrai une dernière fois avant votre départ, conclut-elle.

Et elle sortit rapidement de la tente, sans le regarder, qu'il ne puisse apercevoir ses yeux embués.

CHAPITRE XXV

Le tamga de Khrishpay

Plaine du Sangaris (actuelle région d'Adapazari), près de l'immense ordu des Cimmériens, en l'an 675 avant l'ère chrétienne, 30^{ème} année du règne de Themiris VIII.

Khrishpay était assis à l'écart, adossé à un gros rocher au milieu de la clairière. Les siens se reposaient à l'abri de la forêt, se restauraient, pansaient les chevaux. Ils étaient fatigués du train qu'il leur imposait. Les feux étaient interdits. L'hiver était loin d'être fini et ils venaient de passer cinq jours à cheminer dans la neige et les bourrasques, à travers des montagnes sauvages et inhabitées. Les bêtes étaient épuisées, n'ayant pas eu grand-chose à ruminer dans ces territoires hostiles.

Il attendait avec impatience le retour des éclaireurs qu'il avait dépêchés en avant.

Un an et demi auparavant, il avait eu la surprise de voir revenir vivant l'émissaire qu'il avait envoyé de l'autre côté de la Mer Sombre. Il lui avait confié une mission triplement mortelle : se rendre à l'*ordu* de Themiris ; se présenter en qualité de messenger du maître du Themis-kura et de la Cimmérie d'outre-mer ; transmettre à la souveraine des propositions d'alliance et d'union entre eux ! Lui, Khrishpay, le misérable chef déchu de la tribu de Kerkinitis, se posait comme son égal, lui le renégat ! Sa réponse avait été encore plus cinglante et humiliante qu'il ne l'avait imaginée, car réponse il y avait eu.

Il se trouvait précisément à Sinopis le jour où son envoyé avait débarqué de retour, en bien piteux état. L'homme boitait, estropié.

Son récit faisait froid dans le dos. Ses souffrances, la torture, les supplices. Il n'avait d'ailleurs guère quitté sa couche durant toute la traversée, en proie à des fièvres de plus en plus intenses, d'horribles douleurs qui lui perçaient le crâne et les organes génitaux, ce qu'il en restait. On l'avait tondu à nouveau et Khrishpay avait découvert le message de son ennemie tatoué dans son cuir chevelu.

Il avait vu le *tamga* et compris les anciens symboles. De ces signes obscurs réservés aux dieux et interdits aux simples mortels. Elle lui abandonnait le sort de sa fille et le maudissait. Mais, plus que tout, il serait châtié par leur ancêtre légendaire, par Tomiris en personne. Pour et par quiconque d'autre, le sens de cette dernière imprécation aurait paru au mieux métaphorique. Entre eux, il référerait à un souvenir précis, très vieux, inaltéré. Où et quand serait-ce ? L'homme se mit à délirer peu après, hurlant sa mésaventure à qui voulait l'entendre. Khrishpay le fit étrangler, par charité, et enterrer dans un petit kourgane, sans son scalp qu'il conserva.

Par l'un de ses navires-pirates partis écumer le littoral occidental de la Mer Sombre, nettement au-delà du Bosphore de Thrace, il avait appris, bien avant les espions phrygiens et Midas lui-même, la migration des Cimmériens et leur prochaine invasion, leur immense troupe. Elle tenait parole, venait accomplir le serment à Targitaos. Et là, ce n'était plus un simple corps, plus la petite armée d'Antiuspha, anéantie avec un brin de chance à Hubushna. Non, un peuple entier se trouvait en marche, un torrent auquel rien ne résisterait. Pas plus lui que Midas ou Mygdoon. Que pèserait son millier de cavaliers themiskurites dans la confrontation ? Même en additionnant toutes les forces phrygiennes, Mushki et lydiennes, même en mobilisant à grande échelle ?

Il avait beaucoup réfléchi sur la stratégie à adopter. Si le royaume phrygien s'effondrait, ce qui lui semblait quasi acquis, il ne faisait aucun doute que son Themiskura constituerait la cible suivante et qu'il ne pourrait s'y opposer. Il devait éviter de s'y laisser piéger. Dès que la menace cimmérienne lui était parvenue, Midas l'avait sollicité instamment, en tant que vassal, de venir lui apporter tout son concours pour la défense de Gordion. Khrishpay avait décidé de

rompre, d'autant que son beau-père n'avait jamais tenu ses promesses envers lui et sa succession au profit de son fils Tekmesas. Et en symbole fort de sa liberté retrouvée, il lui avait renvoyé Pessinae, sans remords.

Quant à l'aspect militaire, il avait opté pour une prudente expectative. Confiant dans ses qualités de tacticien et soucieux de profiter d'éventuelles circonstances, il avait mené ses escadrons jusqu'aux abords d'Angora, les stationnant dans les montagnes situées au nord-ouest, à moins de deux jours de course de Gordion. Ainsi disposé, il avait la possibilité de secourir l'une ou l'autre des deux cités, comme de s'enfuir sans risque. Ses éclaireurs l'avaient tout de suite dissuadé d'imaginer intervenir pour sauver la capitale phrygienne. En face, les trois *tuman* cimmériens étaient vingt fois plus nombreux, avaient écrasé dans une bataille gigantesque l'essentiel de l'armée de Mygdoon et la métropole était piètrement défendue. Laquelle s'était en outre rendue deux jours plus tard, sans combattre. Et lorsque huit bannières s'étaient mises en route ensuite pour investir Angora, il avait bien été obligé de décrocher, déjà des patrouilles ennemies avaient failli tomber sur l'un de ses détachements avancés. Il ne lui restait que la direction du nord. Les montagnes de Paphlagonie, qu'il connaissait bien pour y avoir souvent razziié et s'y être replié à plusieurs reprises dans le passé, offraient des retraites sûres où il serait difficile de le débusquer. En revanche, elles étaient rudes et pauvres en ressources et son armée s'y trouverait assez vite à court, d'autant que l'hiver n'était pas encore achevé.

Il existait peut-être une autre opportunité, une stratégie audacieuse mais qui, si elle s'avérait payante, risquait de bouleverser le paysage militaire et politique. Et puis, que lui restait-il d'autre que l'audace ? N'avait-il pas déclenché tout cela dans ce seul but, celui d'être confronté à elle ?

Avec ses capitaines de confiance, il avait élaboré un plan hardi. Ses éclaireurs avaient rapporté que l'armée cimmérienne avançait très vite, en bannières organisées, sans pratiquement d'impedimenta, uniquement des *ha-mazan* et des hommes armés en

guerre. Cela signifiait que le reste du peuple, plusieurs myriades d'individus, était demeuré en arrière. Connaissant bien la géographie de ces régions, Khrishpay en avait conclu qu'ils devaient avoir pris leurs quartiers en aval des défilés du Sangaris, à coup sûr un immense *ordu* plus ou moins improvisé dans la plaine, là où leurs troupeaux, non moins nombreux, pouvaient bénéficier de pâturages abondants sous un climat clément. Et là-bas, il ne devait plus rester trop d'hommes et de soldats.

Son espoir secret était que Themiris, qui était désormais vieille, de son âge, peut-être impotente, se trouvât justement à l'arrière, ayant laissé le soin de la conquête à ses généraux, ce qui serait logique. Depuis des générations, les nomades de la steppe étaient réputés pour leurs raids téméraires. Et n'était-il pas toujours un Cimmérien dans l'âme et le sang ? En coupant les lignes, probablement assez distendues, juste sous les défilés du Sangaris, sa petite armée se sauverait de la nasse, pour gagner la Mysie et plus loin la Troade, la Lydie ou même la côte ionienne. Avec Themiris comme prisonnière, en plus de sa fille ?

Depuis leur position au dessus d'Angora, ils avaient mis cinq jours pour traverser les montagnes enneigées. Sans chariots ni convoi de mulets, sans presque de vivres, la troupe de cavaliers avait souffert. Maintenant, la large plaine s'étalait à leurs pieds. Au loin, des tentes, des fumées, des troupeaux pacageant, le camp cimmérien.

Dans la forêt, ils avaient débusqué, de plus en plus nombreux à mesure que les versants s'abaissaient et qu'ils approchaient de la plaine, de pauvres hères hébétés à moitié morts de faim. Des habitants qui avaient fui leurs villages et leurs maisons à l'annonce des nomades pour se réfugier loin d'eux. Et qui prenaient les cavaliers de Khrishpay pour tels, qui ne s'en distinguaient guère par l'habillement, les armes ou l'allure. Les informations recueillies auprès d'eux avaient fourni de précieux compléments.

Ces paysans se cachaient depuis des semaines, affamés et vêtus de haillons, dans des grottes millénaires, images sordides

d'animaux dans leurs terriers pouilleux. Des indices manifestes de cannibalisme furent rapportés. Ces misérables gens de la terre, dont l'horizon ne dépassait pas leur terroir, asservis à leur araire et leurs sillons, n'étaient plus que des dégénérés dans ces forêts, incapables d'y trouver leur nourriture, d'y survivre autrement qu'en s'y entretenant. Khrishpay et ses nomades appartenaient bien à un autre monde, qui n'avait que dégoût et mépris pour cette engeance servile et fangeuse.

L'enclos royal, non loin du fleuve, semblait morne. Des serviteurs, nombreux pourtant, s'employaient à tuer le temps autour des *ger*. De temps à autre, des officiers apparaissaient pour les houspiller. On les voyait alors vaquer en gestes lents à quelque occupation inutile et trompeuse. L'immense *ordu* était en proie à une sorte de léthargie, d'attente. Beaucoup s'ennuyaient. En périphérie, les tentes étaient regroupées par clan et tribu, chacun avec ses troupeaux.

En revanche, l'espace proprement royal, conforme en cela aux traditions et mode d'organisation des camps d'hiver dans la steppe cimmérienne, agglutinait autour de lui des éléments divers. Chaque jour s'y côtoyaient nombre de visages inconnus, qui pour une mission précise, qui pour une requête, qui par simple flânerie ou ennui, qui enfin par mendicité alimentaire. La coutume voulait que le souverain tienne foyer ouvert le soir pour une centaine de nécessiteux. Ceux-ci y trouvaient nourriture, feu et couvertures. Dans la steppe hivernale glacée, cette solidarité sauvait les plus faibles, mais seuls les libres y avaient droit, les serviteurs étant normalement pris en charge par leurs maîtres. Toutefois, cette assistance était étroitement contrôlée et celui qui s'incrustait trop longtemps courait le risque d'être déchu de son statut pour tomber en servilité. C'est ainsi qu'à l'issue de chaque hiver des dizaines d'individus se retrouvaient esclaves royaux. Être aperçu profitant d'un repas caritatif était humiliant pour un Cimmérien, néanmoins des milliers d'entre eux y avaient recours à l'occasion dans leur vie.

L'*ordu* du Sangaris n'échappait pas à la tradition. Autour des grands foyers, sous la surveillance de gardes débonnaires, des

visages hâves, la plupart du temps le regard baissé et honteux, attendaient assis en cercle la distribution de lait fermenté, de fromage aigre, de quelque morceau de mouton ou de galette d'orge faite avec le grain pillé dans les villages phrygiens. Les mâchoires se faisaient alors discrètes, de peur d'attirer l'œil de l'officier supervisant les opérations. Ensuite, avant de s'emmitoufler dans leurs couvertures, au plus proche des feux, les conversations allaient bon train, chacun habillant d'explications embarrassées sa présence et les raisons à sa mauvaise passe temporaire.

Khrishpay écoutait avec attention les uns et les autres. Sa grande pelisse de feutre tout élimée et même rapiécée disait assez sa médiocrité. Il ne parlait guère, restant très évasif. On respecta son silence, lui un vieillard fier à la moustache grise, semble-t-il humilié et poussé hors de la tente familiale par une bru acariâtre, quand son fils aîné combattait au loin avec le *tuman* de la Terre. Nul ne le connaissait, mais cela n'avait ici rien de surprenant. Ce soir-là, des discussions enflammées eurent lieu, auxquelles se joignirent volontiers quelques gardes désœuvrés.

Il s'était rapproché d'un groupe de guerriers, un sergent dizainier et deux jeunes soldats rodomonts qui échangeaient vivement et péroraient sur la stratégie de leurs chefs. Ils avaient participé à la bataille de Bozoikon, l'anéantissement de l'armée phrygienne, puis avaient convoyé des chariots en retour à travers les défilés jusqu'à l'*ordu* arrière. Au travers de leurs propos, Khrishpay recueillit de précieuses informations quant à la position et l'importance des divers corps et détachements cimmériens. Il en déduisit sans peine la logique, que ces ignares interprétaient totalement de travers. Complétant avec ses propres observations et celles que lui avaient fournies ses éclaireurs, son plan se précisa.

Emmitouflé dans la couverture qu'on lui avait prêtée, il allait s'allonger pour dormir, fatigué des dangers et de la tension de cette journée au cœur du camp ennemi, quand un éclat proche lui fit lever la tête.

— Regarde ! interpellait son voisin de feu, un manchot sans âge,

au visage mangé de barbe grise et à l'odeur fétide, en donnant un coup de coude à sa compagne, guère plus attirante.

— Regarde quoi ? grogna-t-elle.

— Là, de l'autre côté, près des chariots, l'Upis !

Et Khrishpay de se tourner également dans cette direction. À la lueur du foyer, une jeune femme, très jolie, vêtue d'un somptueux caftan long passémenté d'or et de bottes de grande valeur, visiblement énervée, agonissait une servante toute tremblante, haut et avec force gestes presque à la frapper. Sur une dernière injonction furieuse, celle-ci s'en fut, à pas rapides. La tanagra mit quelques instants à retrouver son calme, prit une profonde inspiration puis se dirigea vers la *ger* royale, bien distincte au centre de l'enclos intérieur sévèrement gardé et éclairé, à moins de deux plèthres d'eux.

— Oui, la garce qui court après le prince héritier.

— Eh bien, t'es jaloux ? C'est vrai qu'elle est belle, elle, rétorqua la femme.

— C'est la fille du grand conseiller Vishtaspa. Il paraîtrait qu'elle a réussi à se faire engrosser par An-ayanis.

— Et alors ? Elle a l'droit de choisir qui elle veut.

— Oui, elle est libre. Mais on dit que c'est une grue, une véritable harpie. Elle intrigue pour être acceptée par Themiris.

Au nom de Themiris, les oreilles de Khrishpay se firent encore plus fines, toute son attention sollicitée.

— En plus l'Upis, elle est même pas *ha-mazan*. Pour une reine, c'est pas possible, reprit l'homme.

— Mais elle s'ra jamais reine, qu'est-ce que tu racontes ?

— Pas directement. Mais en épousant An-ayanis, elle d'viendra comme une reine.

— T'en sais quoi toi de toutes ces histoires ? répliqua avec une pointe de méchanceté la femme.

— C'est c'qui s'dit !

— Primo, Themiris elle est bien vivante, mieux que toi et moi, y

suffit de la voir. Et puis, si elle a plus d' fille pour lui succéder, elle peut choisir qui elle veut à la place, pas forcément son fils.

— T'y connais rien des trucs en la matière. Comme elle a plus d' filles, ce s'ra l' aîné de ses garçons, An-ayanis, et l' Upis avec.

— Y-s' dit qu' An-thamara, sa seconde, elle s'rait encore vivante, queq' part dans c' pays de maudits. Themiris f'ra tout pour la retrouver. D' ailleurs, c' est pour ça qu' elle est avec l' armée, loin d' ici.

— Ce sont des bobards pour petite cervelle. Ses deux filles sont mortes lors de l' expédition. Si tu crois toutes les rumeurs !

— M' embête plus et laisse-moi dormir ! répondit la femme en se tournant et s' enveloppant au plus profond de sa couverture.

Khrishpay aurait voulu en apprendre davantage, mais les deux miséreux se renfrognèrent et ne tardèrent pas à s'endormir en ronflant. En tout cas, cela confirmait ce qu' il avait déduit, à savoir que Themiris ne se trouvait pas à l' *ordu*, mais à la tête même de ses troupes, à la pointe des batailles, digne reine de guerre. Son secret espoir de pouvoir s' emparer d' elle tombait à l' eau. Il n' y avait là que le prince héritier présomptif. Il réfléchissait à un coup de main contre celui-ci, mais la garde autour de sa tente paraissait vigilante, outre son nombre. Plusieurs fois dans la nuit il se réveilla et put constater que les sentinelles n' avaient pas relâché leur faction. Un homme, un des pouilleux qui dormaient près du grand feu, s' était levé et approché, à la manière d' un somnambule. Il avait été proprement rossé et éloigné à coups de plat d' épée.

L' aube n' allait pas tarder. Une ombre sortit de la tente royale. Khrishpay la reconnut : la femme, la concubine. Dans le camp, de petits signes annonciateurs du réveil commençaient à rompre les derniers instants du silence nocturne.

Upis s' engagea entre les groupes de chariots, à l' opposé du secteur de son clan d' où elle était arrivée au soir. Le fleuve ne se trouvait pas très loin. Khrishpay se leva à son tour, sans un bruit. Tous dormaient encore autour du feu, certains dans des postures grotesques, d' autres complètement découverts. Les ronflements et grincements de dents rythmaient les sommeils. La clarté de lune

était suffisante pour qu'il pût la suivre sans trop de difficultés, tout en restant en retrait.

Le chemin sinuait entre des arbres, jusqu'à la rive du Sangaris. Khrishpay réalisa qu'ils étaient maintenant proches des épais fourrés qui occupaient une grande part de la berge et où se cachaient ses deux compagnons. Ils avaient traversé la nuit précédente le fleuve tranquille, dans une barque légère. Puis ils s'étaient dissimulés, avec l'embarcation, au plus profond des roseaux et ronciers, tandis qu'il allait se mêler et espionner le camp. Il leur avait donné l'ordre de rester camouflés jusqu'au lendemain, jusqu'à ce qu'il les rejoigne.

La fille était au bord de l'eau. Elle semblait hésiter. Puis il la vit s'asseoir par terre et commencer à délayer ses bottes. Elle s'apprêtait à prendre un bain nocturne ! Tapi dans l'ombre, à quelques pas, Khrishpay aurait bien apprécié assister au spectacle, mais une idée fulgurante le fit bondir, tout en souplesse et silence. Il lui plaqua sa main gauche sur la bouche, tandis que son poing droit lui assénait un violent coup sur le crâne qui l'étourdit. Un second lui fit perdre connaissance. Il n'y eut pas un gémissement, à peine un froissement de vêtements. Elle n'était pas très lourde. Il la chargea sur son épaule, sans oublier la botte déchaussée, et se dirigea vers les fourrés. Il émit un faible cri de chauve-souris et une tête apparut bientôt, l'un de ses compagnons. Un ordre bref et bas, deux autres sifflements et ils s'engageaient dans les hautes herbes, suivant un sentier invisible.

Quelques instants plus tard, la petite barque dissimulée était poussée sur le fleuve. À son bord, deux hommes pagayaient, tandis que le troisième tenait dans ses bras une femme évanouie, ligotée et bâillonnée. De gros nuages passèrent dans le ciel qui prolongèrent encore un peu l'obscurité de la nuit.

Upis reprit connaissance au trot du cheval. Elle avait mal à la tête, voulut y porter la main, mais ne le put. Ses yeux réalisèrent que c'était le sol qui défilait sous elle. Ses poignets et ses pieds

étaient ligotés et elle ballottait comme un vulgaire paquet en travers sur la croupe. Elle hurla. Une brusque gifle et un coup de talon dans la jambe la firent taire et comprendre qu'elle n'était pas seule sur la monture, un animal bien plus haut et puissant que leurs compagnons de la steppe. L'allure était rapide, elle ne bougea plus, de crainte de dégringoler. Où se trouvait-elle ? Que faisait-elle là ? Attachée ?

Le jour était levé, blafard et froid, il lui semblait apercevoir des montagnes se profiler. Il y avait d'autres cavaliers autour et derrière, peut-être une dizaine. La dernière image dont elle se souvenait était celle du fleuve, lorsqu'elle avait voulu prendre un bain solitaire après avoir quitté An-ayanis et leur nuit de dispute. On l'avait enlevée ? Mais qui ? Et pourquoi ? Le chemin commença à grimper et sinuer quelque peu, elle put mieux apercevoir une partie du groupe. Les cavaliers ressemblaient aux siens, à un ou deux détails près. Des Cimmériens ? Une idée lui fulgura à l'esprit. Themiris avait envoyé un détachement de fidèles pour s'emparer d'elle et... la faire disparaître en toute discrétion.

On était maintenant sous le couvert d'une forêt clairsemée, les chevaux au pas. L'homme se retourna en penchant la tête vers elle. Il était de haute stature. Elle put distinguer son visage, celui d'un inconnu, un individu âgé mais aux traits réguliers et non dénués de charme, barré d'une épaisse moustache grise taillée avec soin.

Elle sentit bientôt sa main s'attarder sur ses fesses relevées, descendre sur ses cuisses, remonter, explorer. Certains pantalons étaient en plusieurs parties et lacés au niveau des jambes, pas le sien, d'un seul tenant cousu en cuir. Elle l'entendit rire avant de forcer un peu le trot de la monture. Elle était endolorie de partout, secouée par le chemin cahoteux et des douleurs dans le ventre. Elle réalisa qu'elle allait sans doute perdre son bébé et ne put retenir des sanglots bruyants, des geignements. L'homme se pencha, mécontent, l'attrapant par les cheveux et l'obligeant à le regarder, le cou tordu. « Je suis enceinte, pitié ! » parvint-elle à articuler.

Il fit stopper. Les autres autour l'imitèrent. Il sauta à terre et donna des ordres. « Alors tu marcheras et tant pis pour toi si tu

trébuches ! », lui lança-t-il tandis qu'on coupait les liens qui l'entravaient aux pieds. On lui fixa une longe aux poignets que saisit l'homme avant de remonter sur son grand cheval, en prenant appui sur une souche. Elle faillit s'affaler dès le premier pas, tant ses jambes étaient tétanisées et douloureuses. Elle pouvait désormais détailler alentour la petite troupe, la forêt, la silhouette qui la traînait. Elle sentait la lanière de cuir se tendre à chaque difficulté du terrain pentu, mais elle finit par trouver la bonne allure. Tant qu'ils ne prendraient pas le trot ! De temps à autre, l'homme se tournait vers elle, l'air tantôt fermé, tantôt souriant.

Elle n'osait même plus réfléchir à quoi que ce soit, uniquement préoccupée de ne pas tomber, de ne pas buter sur une racine, d'économiser ses forces qu'elle sentait proches de l'abandonner. Elle perçut de drôles de cris d'animaux, comme ceux qu'employaient les chasseurs quand ils partaient traquer les bêtes terrées en pleine steppe hivernale. Des cavaliers et des hommes à pied en armes surgirent et les escortèrent. Elle comprit que celui qui la tirait prisonnière était leur chef, qu'ils nommaient « Maître ».

Ils traversèrent bientôt des bivouacs, des guerriers qui se reposaient à l'abri des arbres, de nombreux chevaux qui broutaient une herbe rare dans des clairières, un campement informel. Au détour d'un tournant, apparut une falaise au pied de laquelle s'ouvraient plusieurs grottes et où stationnaient plusieurs pelotons de soldats et des équipements. Le Maître sauta de sa monture, tendit la longe à un subalterne en ordonnant : « Gardez-la dans la première grotte, donnez-lui quelque chose à manger et à boire ! Surveillez-la de près, ne lui faites pas de mal, ne lui parlez pas. Je reviendrai l'interroger sous peu. »

Trois hommes la conduisirent vers un antre sombre dont l'entrée était basse et très étroite. Au bout de quelques pas, il s'élargissait en une grande salle au milieu de laquelle brûlait un foyer, dégageant une odeur âcre et une lumière minime. Une dizaine de personnes étaient assises le long d'une paroi, se restaurant. On lui désigna un renforcement qui présentait comme une banquette. Elle demanda à ce qu'on la libère de ses liens aux poignets, mais ne reçut qu'une

dénégation muette en réponse. Deux de ses gardiens s'installèrent à proximité, vigilants, tandis que le troisième allait chercher une outre et des morceaux de galette d'orge à l'extérieur. Il revint bientôt et les lui tendit. Elle n'avait pas faim, l'estomac complètement noué, mais se força à se désaltérer. Personne ne parlait dans la caverne, seul le bruit des mâchoires et celui des claquements du bois vert dans le feu emplissant l'espace.

Adossée au rocher faisant encoignure, épuisée, l'esprit incapable de raisonner, Upis finit par somnoler.

Quelques heures plus tard, elle se réveilla. Ses gardiens avaient été remplacés. L'un d'eux lui tendit les morceaux de galette et un peu de viande séchée. Elle se sentait mieux et les mangea. Dans la grotte, un nouveau feu, plus clair et moins fumeux, éclairait jusqu'à la voûte. Un colosse, torse nu, l'alimentait avec soin et mettait à rougir divers fers, qu'il essayait ensuite sur de petites pales de bois qui crépitaient au contact des morsures. Le résultat semblait le satisfaire. Quelques guerriers étaient debout de part et d'autre de l'entrée. Plus près d'elle, un individu tranchait, vêtu et coiffé à la manière d'un *anarya*. Il avait disposé un assortiment de vieux chiffons, de bandages et des pots en terre cuite sur une litière qu'il époussetait grain à grain. Tous paraissaient attendre quelque chose, ou quelqu'un.

Upis cherchait à saisir la logique de tout cela. Elle ne comprenait rien. Ni qui étaient ces gens, ni la raison de son enlèvement, encore moins le sort qu'on lui réservait. En tous les cas, c'étaient bien des Cimmériens, même s'il lui avait semblé apercevoir des guerriers différents en traversant plusieurs bivouacs. Leur langue était la sienne, avec un léger accent parfois et quelques termes inédits. Les renégats ! eut-elle l'illumination lorsque le Maître apparut. Ses deux gardiens la saisirent et l'obligèrent à s'asseoir près du feu, dans la lumière. Khrishpay s'approcha.

— Alors Upis, raconte-moi qui tu es ? l'interrogea-t-il d'une voix grave, qu'en toute autre circonstance elle aurait trouvée chaude et caressante.

— Tu connais mon nom. Que te révéler de plus ? répondit-elle, essayant de paraître assurée.

— Certes, je n'ignore pas que tu es Upis, la fille de Vishtaspa le grand conseiller. Mais ce qui m'intéresse de savoir, de ta bouche, ce sont tes rapports avec... Panti-shilaya et les siens.

— Panti-shilaya ? Tu veux dire la souveraine des Cimmériens ?

— Oui, Themiris, tu m'as compris. Mais pour moi, elle reste Panti-shilaya, celle de ma jeunesse.

— Tu es Khrishpay, c'est bien cela ?

— Bien ! Je vois que ton esprit arrive à raisonner. Tu n'en saisis pas que mieux la suite à venir, répondit-il avec un sourire sardonique qui la fit frissonner. Alors ?

— Je suis la future épouse du prince An-ayanis, le fils de Themiris, et je porte en mon ventre son enfant.

— Tu n'es pas une *ha-mazan*, tu ne seras rien aux yeux de Panti-shilaya.

Upis savait cela mieux que personne. Mais sa vie était en jeu. Ce Khrishpay était bien le renégat, le personnage détestable et cruel que tous les ragots décrivaient. Elle en avait même une fois discuté avec une très vieille femme, de la tribu résiduelle de Kerkinitis, qui avait participé trente-cinq auparavant à l'aventure de Sinopis et qui n'avait pas voulu le suivre dans sa rébellion. Celle-ci lui en avait tracé un portrait peu flatteur, quoique contrasté. Elle résolut de dire les choses franchement, sans circonlocutions.

— Il n'y a pas que la voie *ha-mazan* qui compte. Themiris a bien pris elle pour époux un poète étranger, qui n'était en rien un guerrier.

Khrishpay ne put réprimer un mouvement, un rictus douloureux. Le souvenir en restait toujours cuisant, après tant d'années. Il se contint.

— Tes fesses sont assurément agréables et je te fais confiance là-dessus pour savoir les trémousser, peut-être plus pour très longtemps du reste, mais être agréée par une souveraine

cimmérienne requiert une intelligence et des qualités... ancestrales. Je n'ai pas l'impression que tu les possèdes.

— An-ayanis me trouve à son goût et m'a choisie, voilà la réalité des choses. Et puis, je porte en mon ventre l'héritier. Exige la rançon que tu souhaites pour m'avoir enlevée, elle te sera remise en mines d'or, je vaux cher.

Khrishpay partit d'un fou rire. Upis le regardait, inquiète. Cet homme était imprévisible, un pervers qui aimait jouer avec ses victimes. Elle commença à craindre le pire. À quelques pas, le colosse au torse luisant continuait ses expériences mystérieuses, les fers craquetant sur les morceaux de bois sec.

— L'héritier, tiens donc ? Les règles auraient-elles changé ? De mon temps, seules les filles de lignée royale pouvaient accéder à la position suprême. Et Themiris a des filles.

— Elles ont péri ! rétorqua Upis avec une virulence inattendue.

— L'aînée, oui. Celle-là, c'était une véritable *ha-mazan*, elle aurait été à l'évidence une très grande souveraine. Mais sa sœur est toujours vivante à ce qu'on raconte. Et si je te confie qu'elle est auprès de moi, qu'en penses-tu ?

Upis blêmit. Oui, elle savait, par son père. Et elle connaissait aussi le sort qui avait été réservé à l'envoyé themiskurite. Les fers ! Ô suprême Argimpasa, oh non !

— Je ne sais pas, parvint-elle à articuler faiblement.

— Eh bien, la princesse An-thamara a rejoint mon parti. Tu pourras dire à tous qu'elle est bien vivante, prête à recueillir son héritage.

Et Khrishpay de faire un geste en direction de l'un de ses officiers qui se tenait à l'entrée de la grotte. Celui-ci sortit. Quelques minutes plus tard, il réapparaissait puis s'effaça pour laisser le passage à une femme.

La princesse An-thamara s'avança dans le cercle de lumière. Elle

ne regardait personne, presque absente. Upis la reconnut sur-le-champ, en dépit des quatre ans passés et les épreuves. Elle paraissait moins laide que dans son souvenir, les traits comme estompés, plus rien de la petite boule teigneuse. Même ses cheveux corbeau, coupés courts, l'amélioreraient à présent. Sa vêtue était simple, de laine, assez informe, mais ne la desservait pas trop. Ses yeux allaient et venaient sans s'arrêter sur quiconque. Voyait-elle ? On pouvait en douter. Upis songea qu'on avait dû la droguer, à l'*haoma* probablement. Un instant, elle en eut pitié, jusqu'à ce qu'elle se rendît compte du renflement de son ventre. Elle était enceinte, elle aussi !

Khrishpay souriait en les observant toutes deux. L'une belle, blonde et tremblante. L'autre disgracieuse, noireude et absente. Et pourtant, c'était bien la seconde qui lui importait le plus. Il adressa un autre signe et son capitaine vint guider avec douceur la princesse et la reconduire à l'extérieur de la grotte.

— Tu vois ! lança sarcastique Khrishpay à Upis. An-thamara est avec moi et il ne t'a pas échappé qu'elle est en passe d'enfanter. Elle est l'héritière légitime, toi tu n'es rien. Rien qu'une belle femme, ambitieuse et intrigante. Une tanagra qui sait ce qu'elle veut, que n'étouffent pas les scrupules. Une femelle qui se sert de ses armes majeures, ses fesses et son vagin. Tout ce qu'une *hamazan* répugne.

Upis se taisait, incapable de saisir l'esprit scabreux du renégat. Un mélange de moralité désuète, de calculs sournois, de cynisme total, de perversion assumée, de nostalgie et de regrets. Était-ce lui qui avait engrossé An-thamara ? C'était bien possible après tout. Par vengeance, par bestialité ? Les deux, sûrement. Qu'espérait-il ?

— Alors, écoute-moi bien, parce qu'après tu n'en auras plus guère la faculté ! reprit-il. Je me fiche d'une rançon pour ton misérable corps. En revanche, tu vas me servir à délivrer un message à Panti-shilaya, un message mortel auquel tu ne pourras te soustraire. Tu vas lui révéler que Khrishpay, le maître des

Themiskurites et de la Cimmérie d'outre-mer, moi donc, je suis prêt à lui rendre son héritière, et l'enfant qu'elle porte, contre...

Il s'interrompit quelques instants, laissant planer l'angoisse. Upis l'écoutait à peine, l'esprit bloqué sur une des phrases qu'il venait de prononcer : « ... un message mortel auquel tu ne pourras te soustraire. » Il laissa tomber :

— ... contre elle-même. Qu'elle se livre à moi et je rendrai sa liberté à sa fille, sans réclamer aucun territoire ni butin, et me déclarerai vassal de la nouvelle souveraine des Cimmériens.

Khrishpay se tut, fit quelques pas, se planta à quelques centimètres du visage d'Upis. Elle tremblait, voulut tenir son regard, mais n'y parvint pas, vaincue. Il pouvait entendre sa poitrine haleter. Il se détourna, tira de son manteau un morceau de fin cuir plié qu'il tendit au colosse, lequel l'étala à côté de ses instruments. Des signes mystérieux inscrivait comme un tatouage triangulaire. Sur un geste, trois hommes étendirent au sol devant le foyer plusieurs peaux pour une couche.

Au signal suivant, ils se saisirent d'Upis qui se mit à hurler quand ils entreprirent de la débarrasser de ses vêtements. Une série de gifles la fit taire. Elle entendit Khrishpay ricaner : « Si tu ne veux pas que tes beaux habits terminent en lambeaux, laisse-toi faire, tu verras ce ne sera qu'un mauvais moment à passer ! » Elle se retrouva nue, avec juste ses bottes. Elle mit ses mains pour cacher son triangle intime, une belle toison claire. Et chacun d'admirer son corps parfait, son ventre à peine arrondi, ses seins tendus et pulpeux.

On la força à s'agenouiller, sur les peaux. Ses cheveux défaits masquaient ses larmes. On la poussa et elle fut plaquée, face au sol. Une patte commença à lui caresser les fesses, les cuisses, la même que celle qui l'avait entreprise sur le cheval. Elle perçut des rires. La main s'arrêta au creux des reins et sembla suivre de l'index un contour inconnu. Puis la voix de Khrishpay :

— Tu as vraiment une croupe magnifique, à damner n'importe quel mortel, je comprends que tu en sois fière. Mais je vais être le dernier homme à en avoir admiré la blancheur, tâté sa douceur, cette perfection. Par la suite, je suppose que tu refuseras à quiconque de s'en repaître le regard. Ah, ah, ah ! Je pourrais te faire écorcher vive, selon les bonnes vieilles traditions de notre peuple, mais je préfère te laisser la vie, avec mon souvenir impérissable. Mais ton enveloppe, ta peau si fine et soyeuse, là où tu ne peux la voir toi-même sans un miroir, je vais t'en déposséder symboliquement. Dans quelques instants, tu seras à jamais mienne, avec mon *tamga* tatoué. Tu seras pour tous mon esclave, mais rassure-toi je te relâcherai. En revanche, tu vas me servir de messenger à ton corps défendant. Themiris m'a gravement offensé lorsqu'elle a fait inscrire les signes ancestraux sur le crâne de mon envoyé, et le malheureux en est mort peu de temps après. J'ai décidé de lui répondre de la même manière. Mais comme je demeure plein de mansuétude et moins cruel qu'elle, c'est la peau de tes blanches fesses qui va recueillir mon message à moi, en empruntant le vieux langage symbolique que seule une *ha-mazan* sera capable de comprendre. Tu n'en mourras pas, juste une cuisante douleur qu'on te cautérise, tu as de la chance. Toutefois, il est vrai, tu porteras ce tatouage toute ta vie, pire qu'une infamie. Mais surtout, lorsque tu le montreras à Themiris, il parle du sort d'An-thamara, je crains fort qu'elle te le fasse payer très cher. Si elle respecte les coutumes secrètes, elle devrait te faire écorcher, ouvrir le ventre, couper ton bébé en morceaux et autres tortures. Et bien entendu, tu n'auras jamais de kourgane. Tu vas avoir à affronter un dilemme insoluble. Soit tu lui avoues et tu sauves peut-être sa fille, contre ta vie et celle de ton fruit, soit tu transgresses les préceptes fondamentaux de notre peuple en mentant et condamnant la princesse, et en attirant sur toi, les tiens et ta descendance, une vengeance encore pire.

Quatre hommes se jetèrent sur elle, un pour chaque membre, la retenant fermement. Quelqu'un lui tira les cheveux en arrière, la forçant à desserrer les mâchoires, et lui plaça entre un épais morceau de bois à mordre, puis lui maintint la tête sur le côté. Elle vit se déplacer le colosse avec un fer rougeoyant. La chair brûlée lui arracha un cri et une douleur fulgurante, tandis que tout son corps

tentait de se raidir et d'échapper à ses tortionnaires, sans succès. Ses dents avaient entaillé le bâillon ligneux. Les stigmates suivants lui parurent moins incisifs, peut-être parce qu'elle s'évanouit.

Lorsqu'elle reprit connaissance, les bourreaux avaient disparu. On avait jeté sur ses épaules et son dos une fourrure, et une autre sur ses jambes. Un courant d'air frais attisait les brûlures sur ses reins et le haut des fesses. Elle voulut se tourner. Une main ferme la retint et la voix de l'*anarya* se mit à lui parler avec douceur, lui expliquant qu'elle ne devait pas bouger, qu'il était là pour la soigner. Il l'aida tout d'abord à boire, couchée sur le côté. Puis elle se rallongea, s'abandonna, en proie au désespoir, à la honte et à la géhenne. Il la laissa sangloter de longues minutes avant de commencer à lui appliquer des baumes sur ses blessures. Elle sentit la douleur des plaies s'atténuer un peu. Dans la grotte, en dehors d'eux, il n'y avait plus que deux gardes près de l'entrée. Le feu avait été réalimenté de bûches qui lançaient une lumière vive et dansante, en même temps qu'une odeur puissante masquant celle de la chair brûlée qui s'était dégagée auparavant. Il l'aida à se mettre debout, avec précaution. Toute sa pudeur avait disparu, elle ne cacha rien. Mais sa main sur son ventre sentit que son fruit vivait toujours, d'infimes coups qui éclipsèrent son envie de mourir. L'*anarya* banda avec habileté et grand savoir-faire ses blessures. Il la soutint pour faire quelques pas.

Elle devait rester trois longs jours dans la grotte, entre soins, sommeil et terreur. Le guérisseur s'occupa d'elle comme un serviteur fidèle. Il l'obligea à ingurgiter des décoctions mystérieuses, de puissants analgésiques qui la firent beaucoup dormir. Elle n'avait d'autre parti que lui faire confiance. Ses baumes et traitements se révélèrent efficaces et les douleurs évoluèrent peu à peu en simples lancements. Les bandages autour des reins furent changés souvent. Enfin, on lui donna un pantalon en laine à fond percé qui lui permit de se vêtir à nouveau, tout en laissant à l'air libre les marques brûlées. On l'autorisa à faire quelques pas à l'extérieur de la caverne, mais elle refusa de sortir, d'exhiber aux regards goguenards sa flétrissure. Elle ne revit pas Khrishpay.

Au bout de trois jours, une grande agitation sembla régner tout à coup dans le campement. De la grotte, Upis comprit que la troupe se mettait en marche, dans une certaine fébrilité. Des hommes impatients vinrent la chercher. Malgré leurs protestations, l'*anarya* prit le temps de lui refaire un dernier bandage méticuleux. Pour la première fois, elle renfila son pantalon de cuir moulant. Elle était de nouveau vêtue comme au moment de son enlèvement, belle et attirante.

On l'entraîna dehors. Ses yeux clignèrent de longues minutes avant de se réhabituer à la clarté naturelle du jour. On lui lia les mains, lâchement toutefois, de façon à ce qu'elle pût tenir les rênes et mener un cheval seule. Un gros billot était disposé à quelques pas. Le colosse, son marqueur, la prit sous les aisselles et la hissa, avant de l'aider à enfourcher une petite monture. Des ordres fusaient dans tous les sens. Une file se constituait. Deux soldats armés la surveillaient. On attendait.

Bientôt, elle put voir s'approcher une autre captive, pareillement attachée. An-thamara ! Leurs regards se croisèrent, mais cette fois-ci les yeux de la jeune femme se fixèrent sur Upis, la reconnurent, semblèrent hésiter un instant quant à leur sentiment puis, instinctivement, devinrent durs. Elle ne se trouvait plus sous l'effet de la drogue et elle avait entendu raconter des choses. Leur ancienne inimitié rejaillit, définitive, absolue. Elles n'échangèrent pas un mot, chacune repliée sur ses propres souffrances et son avenir sombre. Puis la troupe s'ébranla et elles se retrouvèrent séparées.

Khrishpay avait attendu le moment favorable. Ses espions avaient fait du bon travail et confirmé les faiblesses de certains points du dispositif ennemi. Un imposant convoi de chariots et de centaines de mulets venait de rejoindre l'*ordu* du Sangaris, envoyé depuis la Phrygie conquise, transportant du butin et du ravitaillement. Il était redescendu par la route principale, depuis Dorylaion et les défilés. Cette arrivée entraîna une exubérante joie chez les Cimmériens de l'arrière, en même temps qu'une considérable confusion. Chaque clan, chaque individu voulurent s'assurer de leur part et les

consignes de sécurité et le dispositif général furent mis à mal. Des groupes entiers quittèrent leur poste pour venir s'agglutiner, des positions furent abandonnées. En l'absence des meilleures troupes et d'une autorité incontestable, on assista à des scènes de bagarre et des contestations. Le grand conseiller Vishtaspa eut du mal à rétablir l'ordre, avec l'aide des chefs de tribu présents. Quelques excités furent mis aux arrêts, leur sort serait décidé plus tard.

Les alliés Bithyni restés en arrière campaient un peu à l'écart des Cimmériens, à une parasange en aval du début des défilés du Sangaris. Au-delà, le principal gué sur le fleuve, permettant de gagner la Mysie sur la rive gauche, n'était même plus surveillé, déserté par le détachement et le clan chargé de le tenir.

Khrishpay y déboula au crépuscule et son millier de cavaliers et ses quelques véhicules et mulets de transport passèrent à la brune sans rencontrer aucune opposition. Ils galopèrent ensuite pour se mettre à l'abri dans une vaste forêt à deux heures de course de là. Ils avaient traversé les lignes cimmériennes sans coup férir et sans même avoir été signalés. Khrishpay resterait insaisissable. On le croyait terré au Themis-kura, il se trouvait à cent parasanges de là, sur le chemin de la Mysie, de la Troade et de la Lydie, où bien malin qui pourrait venir le débusquer sans se mettre lui-même en danger.

Peu avant de franchir le fleuve, il avait détaché quelques hommes vers le campement des Bithyni. À proximité, leur capitaine libéra Upis de ses liens puis fouetta son cheval vers les tentes, juste après lui avoir rappelé le dernier ordre du Maître : « Désormais tu m'appartiens, pour la vie, tu portes ma marque. Montre tes fesses à Themiris, qu'elle prenne connaissance de mon message. Et n'oublie pas les commandements ancestraux qui interdisent à jamais de mentir ! »

CHAPITRE XXVI

Themis-kura

Sinopis (actuelle Sinop), côte pontique, en l'an 675 avant l'ère chrétienne, dernière année du principat de Khrishpay de Themis-kura et du règne de Themiris VIII des Cimmériens.

D'immenses flammes ponceau s'élevaient haut dans le ciel azur au-dessus de Sinopis. Le fier palais qui coiffait le promontoire face à la Mer Sombre n'était plus qu'une torche livrée au Vent purificateur venu du nord. L'incendie funeste durait déjà depuis des heures. Ses faisceaux et ses volutes s'enroulaient en une danse arythmique, saccadée et ardente. Le spectacle resterait longtemps dans les yeux de ceux qui le contemplaient, de loin.

À un stade du brasier, seule en avant, assise sur son tabouret de voyage, ses jambes allongées sous la pelisse de feutre dont elle tenait les pans rabattus, ses longs cheveux gris flottant derrière, Themiris était statufiée, observait sans discontinuer depuis la mise à feu.

Le palais de Khrishpay flambait dans ses moindres matières, la dernière de ses poutres, la plus insignifiante tenture, consumait tout élément organique. Cet édifice magnifique, si différent des grossières constructions de pierre habituelles. Ce palais à peine fini et si peu hanté par son maître. Ce symbole d'une principauté qui sombrait. Cet outrage à un lieu sacré. L'incendie durerait encore toute la nuit avant que les ruines noircies et les murs effondrés n'exhalent plus qu'une fumée âcre et maculée.

En le découvrant à l'horizon, après huit jours de chevauchée depuis Angora à travers montagnes et en suivant une partie du cours

du Halys, Themiris avait failli chavirer de sa monture, tant le choc avait été rude. Elle avait tourné le dos à cet endroit trente ans auparavant, avec comme dernière image inscrite celle du kourgane de sa sœur Sinopis surplombant la mer, seul au sommet du promontoire, un lieu inviolable entre tous. Ce fut la vision nouvelle, horrifiée, qui scella le sort du Themis-kura et de ses habitants.

À cet instant, elle savait déjà que Khrishpay s'était échappé et ne se trouvait plus dans la région. Les escadrons éclaireurs lancés en avant avaient délivré leurs rapports. Le pays était dépourvu d'opposition armée, presque tous les guerriers themiskurites s'étant volatilisés. Ne restait que le peuple habituel de femmes, d'enfants, de vieillards et d'esclaves, ces derniers les plus nombreux.

En voyant surgir les cavaliers de la steppe, les habitants furent partagés. D'un côté, ils leur ressemblaient tant : la langue, les coutumes, les vêtements, le mode de vie, les chevaux. D'un autre, ils savaient que ceux-là risquaient de les considérer comme des renégats, surtout depuis que couraient des bruits sur la profanation de kourganes ancestraux perpétrée par leur prince et ses pirates. Celui-ci avait levé une nouvelle fois son ban et lancé une expédition, chose des plus banales, quelque part vers le sud et des territoires à piller du côté de la Phrygie. Il reparaîtrait à l'automne, chargé de butin et de longues colonnes d'esclaves à sa suite. En son absence, l'autorité était détenue par l'un de ses capitaines, un ancien, avec une petite troupe de soldats et de marins. Tous se dispersèrent à l'annonce de l'armée cimmérienne pour se fondre dans la population.

Les huit bannières ratissèrent méthodiquement tout le Themis-kura, de Sinopis jusqu'au Themiran-dana. Les ordres de Themiris étaient clairs et implacables. Tous les esclaves furent libérés, des milliers, qui s'empressèrent de dénoncer leurs maîtres. On rechercha les renégats. Ils furent traqués sans pitié et sans relâche. Au final, environ deux cents hommes et quelques rares femmes, âgés de quarante ans et plus, ceux nés dans la lointaine steppe et ayant appartenu à la tribu de Kerkinitis, ceux encore vivants qui avaient suivi Khrishpay lors de sa rébellion et qu'on avait pu

attraper, furent faits prisonniers et regroupés à Sinopis près du port. Les plus vieux reconnurent Themiris, en dépit des années passées.

Elle s'adressa à eux, leur rappelant le serment à Targitaos, celui qu'elle et les siens accomplissaient en venant châtier les profanateurs, et celui qu'eux n'avaient pas respecté en laissant détruire le kourgane de Sinopis. Au départ d'Angora, elle était décidée à pardonner leur sécession, à les réintégrer dans le peuple Kimiri. Mais en découvrant l'orgueilleux palais bâti sur les pierres d'un tombeau sacré, elle avait réalisé que les renégats avaient répudié jusqu'à leur identité, leur âme et leurs ancêtres. Ils étaient dès lors coupables.

On les avait tous enfermés dans les salles souterraines de l'édifice avant de l'incendier. Leurs cris et pleurs s'étaient vite perdus dans les craquements et les effondrements.

Themiris continuait de regarder les flammes s'élever. Figée et retirée dans des pensées de moins en moins accessibles. Un sentiment d'échec commençait à l'accabler. Des buts et justifications à tout l'ébranlement qu'elle avait déclenché, seule la vengeance globale et anonyme, les destructions aveugles et les anéantissemments, trouvait sa cible. Les Phrygiens écrasés à Bozoiokon, leurs cités razziées et incendiées, les paysans fuyant leurs villages et qui allaient périr affamés au sombre des forêts, les Themiskurites renégats frappés sans distinction, des milliers de victimes sur lesquelles s'abattait son fléau. Pendant ce temps, Midas s'était enfui que recherchait Turan ; le noir Mygdoon, le violeur de cadavre et voleur de la ceinture d'or, restait également introuvable ; Khrishpay et ses fidèles s'étaient évaporés ; Anthamara peut-être morte. Ses ennemis ne montraient aucune dignité, ne pensaient pas une seconde au sort des peuples dont ils tenaient en mains la destinée et qu'ils exposaient. Était-elle responsable de leur bassesse et de leurs turpitudes ?

On retrouva vingt *ha-mazan* survivantes de l'armée d'An-tiushpa faites prisonnières, dont Harmotaya la fille du défunt et valeureux

Panti-aris. Elles avaient été prises pour épouses par les plus éminents guerriers themiskurites. Plusieurs avaient succombé aux mauvais traitements face à leur refus de se soumettre. Quatre s'étaient suicidées. Celles qui restaient avaient eu plus de chance, ou moins de cran. Des enfants étaient nés. Aucune n'implora Themiris de les épargner, de ne pas les réduire en esclavage comme les coutumes le dictaient. Elles racontèrent la campagne et la bataille de Hubushna, les viols, la captivité, leur vie ensuite. Themiris les écouta attentivement, posa des questions. Ces jeunes femmes, qu'elle connaissait pour certaines d'assez près, avaient fait preuve d'un courage permanent dans l'adversité. Pas une ne mentit, n'oculta ses faiblesses, ses abandons. Elles étaient demeurées des *ha-mazan* en dépit de toutes les vicissitudes et du désespoir de leur situation. Themiris s'imagina à leur place, à celle de sa fille. Elle les innocentait toutes, y compris celles qui avaient avoué avoir renoncé. Elles retrouvèrent leur rang et l'on déclara nulles les entorses au statut qu'elles avaient subies. Elles purent garder leurs enfants.

À la seconde résidence de Khrishpay, celle située au bourg de Themis-kura même, on avait saisi des serviteurs. Ils avaient parlé, terrorisés. À en croire leur témoignage, la princesse An-thamara n'avait quant à elle jamais été maltraitée du jour où on l'avait amenée. Elle était certes séquestrée et ne pouvait quitter le palais, mais elle y disposait d'appartements privés et de personnes à son service. Le Maître s'enquêrait régulièrement de sa santé et de son état psychologique et donnait des ordres pour son bien-être. Après une première période d'intense dépression, elle avait accepté son sort et fait montre au fil des mois d'une certaine soumission. La surveillance avait été assouplie à son encontre.

Et puis, une grande nouvelle avait été annoncée par le Maître. Il disait avoir reçu l'alliance d'au-delà de la mer pour le mariage de son fils, le prince Tekmesas, âgé de seize ans, avec An-thamara l'héritière des Kimiri. Une cérémonie avait été organisée, conforme aux coutumes cimmériennes. Les serviteurs décrivaient avec précision le déroulement, les échanges de cadeaux, le protocole. Dans les grandes lignes, cela était effectivement conforme, même si

du côté de l'épouse ne figurait aucun de ses parents proches ou éloignés et que les témoins étaient tous des Themiskurites. Aux yeux de Themiris, cette union n'avait aucune espèce de valeur, sa fille étant toujours officiellement *ha-mazan*, sauf si celle-ci la confirmait, en pleine santé d'esprit. Cependant, cela démontrait que Khrishpay était allé au bout de ses intentions, celles que son envoyé lui avait transmises et auxquelles elle avait répondu par une déclaration de damnation. Et le pire éclata quand une servante, qui s'était attachée à la princesse recluse, lâcha en pleurant qu'elle était persuadée qu'An-thamara se trouvait enceinte, de plusieurs mois, des œuvres de Tekmesas qui n'avait eu de cesse de la posséder.

Harmotaya vint toutefois atténuer le chagrin de Themiris. Elle vivait non loin du palais de Themis-kura et apercevait de temps à autre son amie. Elle avait pu s'en approcher une fois et discuter brièvement avec elle. Lorsqu'elle lui avait parlé du mariage, celle-ci lui avait répondu qu'elle ne s'en souvenait même pas, uniquement ce que l'entourage lui en avait raconté. Et Harmotaya l'avait croisé de nouveau quelques semaines plus tard, d'assez près, à l'occasion d'un éloge à leur Maître, où tous étaient tenus d'assister. Elle lui avait semblé totalement absente, inerte, se laissant mener sans émotion. Selon elle, An-thamara était droguée, sous l'emprise de plantes qui lui ôtaient toute volonté et toute sensation. À ses yeux, telle était l'explication de sa soi-disant soumission.

Lorsque les ruines du palais de Khrishpay eurent fini de fumer, toute la population des environs fut réquisitionnée pour les dégager. On arasa avec soin l'espace, puis un second kourgane fut édifié, encore plus imposant qu'auparavant. Les ossements de Sinopis et son trésor avaient été retirés de leur crypte avant l'incendie. Ils furent celés dans un nouvel écrin, une chambre de pierre profonde creusée à même le sol du promontoire. Themiris y adjoignit d'autres richesses, prises au butin de Khrishpay.

Quand le tombeau fut refermé, une immense procession défila. Un à un, tous les hommes des huit bannières cimmériennes et les *ha-mazan* vinrent prêter serment au kourgane de Sinopis, qui les engageait pour la vie. Ensuite, ce fut au tour de l'ensemble des

Themiskurites, enfants et esclaves libérés compris, de s'obliger. Par ce geste, Themiris leur signifiait qu'elle les réintérait au sein de son peuple et qu'elle liait leur destin. Mais surtout, elle réaffirmait la primauté absolue des lois de la steppe, les seules qui accordaient l'homme avec les ancêtres et le Vent éternel.

Parmi les nombreux esclaves libérés par les Cimmériens, il se trouvait des Grecs, des marins de Miletos rescapés de l'expédition qui avait débarqué pour leur malheur à Sinopis quatre ans auparavant, celle dont avait fait partie Turan, connu à l'époque sous le nom de Maltavaïos le Colche. Themiris regretta qu'il ne fût pas là à cette occasion. Il lui avait raconté tant de choses à propos de ses voyages en bateau, de l'esprit aventureux des gens d'Ionie, de leur conception de la liberté qui leur faisait préférer l'indépendance de leurs cités à tout autre régime, à choisir l'exil en des colonies lointaines et des pays sauvages plutôt que de subir le joug d'un royaume ou d'un tyran.

L'un des capitaines de l'expédition se trouvait toujours en vie. Il avait été obligé de servir comme pirate sur son propre navire aux ordres de Khrishpay. Themiris se rendit sur le port et se fit expliquer le monde marin. Elle avait déjà eu l'occasion de monter à bord d'embarcations, pour passer les détroits, que ce soit le Bosphore Cimmérien, souvent, ou celui de Thrace, récemment, mais elle souhaita cette fois-ci s'aventurer en pleine mer, ressentir le véritable vide sous ses pieds, les éléments indomptables. Tous eurent beau la déconseiller, elle n'en démordit pas et le capitaine grec fut obligé d'improviser une sortie au large, tandis que le vent fraîchissait et menaçait de tourner vilain.

Le Grec lui avait expliqué que, par beau temps, il fallait environ cinq jours de navigation, plein nord, pour toucher aux côtes de la presqu'île de Kimira, son pays. Cinq jours seulement, quand il leur avait fallu des mois pour effectuer le tour de la Mer Sombre ! Khrishpay avait raison sur un point, la mer pouvait représenter plus un lien qu'un obstacle ! Elle eut la tentation d'obliger à pousser jusque là-haut, mais les vagues commençaient à accuser des creux de plusieurs mètres et le bateau à être ballotté en tous sens, voile

affalée. Nombre des marins se voyaient déjà engloutis et happés par les monstres tapis au fond de l'eau. Themiris se mit à vomir, à ne plus pouvoir tenir debout. Elle ordonna de retourner à Sinopis. Le capitaine grec lâcha un grand ouf de soulagement, il l'avait crue un instant devenue folle ou divinité quand, à la proue, elle avait paru défier les éléments, cheveux au vent, bras étendus, d'étonnants faisceaux de lumière colorée rayonnant d'une étrange pierre à son cou face au soleil rasant.

Le grain passa et le bateau rallia le port sans encombre. « Mon ancêtre, Anaion, le fils du roi de Waltadava, a voyagé de la sorte et a dû connaître les mêmes affres quand il a traversé la Mer Sombre pour venir rencontrer son destin sur les bords du Dana comme l'oracle le lui avait prédit. Le tétraèdre le protégeait et le guidait », avait-elle lâché en débarquant, livide, la main serrant le talisman aux pointes vives.

Le lendemain, Themiris convoqua au pied du kourgane de sa sœur le capitaine et deux autres Grecs, des personnages importants dans leur cité. Embrassant la mer et les côtes de part et d'autre, debout, elle leur déclara :

— Grecs de Miletos, je vous accorde le droit d'implanter cent comptoirs de commerce tout au long du littoral qui borde au sud la Mer Sombre, depuis le Bosphore de Thrace jusqu'à la frontière du royaume de Colchide, notamment dans cette région du Themis-kura. Le premier sera ici, à Sinopis. Je vous donne en garde son port et son promontoire. Vous pourrez commercer et vous y établir à votre guise, sous ma protection et celle de mes successeurs, contre le versement d'un tribut annuel. Vous aurez liberté de suivre vos lois et coutumes, de parler votre langue, d'adorer vos dieux, de vivre à votre façon. Mais vous devrez observer trois serments infrangibles. Le premier est de respecter et protéger de votre vie les kourganés, celui-là comme tout autre, si petit puisse-t-il être. Nul ne profanera, ne pénétrera, ne foulera l'herbe, ni ne bâtera sur un tombeau. Le deuxième est de ne jamais prendre les armes ou vous rebeller contre les Kimiri, ni vous allier d'une quelconque manière à nos ennemis. Vous ne devrez donner asile à aucun renégat. Le troisième, enfin,

est de ne jamais s'emparer ni réduire en esclavage aucun individu qui serait Kimiri, Bithyni, Khalde ou Colche. Toute transgression à l'un de ces trois serments entraînerait la destruction totale de vos établissements et l'anéantissement de leurs habitants. Chacun de vos comptoirs désignera un délégué qui devra maîtriser la langue Kimiri et rendre compte chaque année à mon représentant général chargé des relations avec les pays grecs. D'ores et déjà, et bien qu'il ne trouve pas présent, je nomme à ce poste quelqu'un que vous connaissez bien et en qui j'ai une pleine confiance, Turan, autrement dit celui que vous appelez Maltavaïos le Colche. C'est lui avec lequel vous aurez affaire. Ma parole portée par le Vent n'a pas besoin de signes pour valoir loi. Néanmoins, il transcrira sur une stèle de pierre, une plaque de bronze ou des tablettes d'argile l'engagement et le traité que je vous concède. J'ai dit !

Les trois Grecs se regardèrent. Après l'esclavage infâme et l'échec absolu de leur expédition, voilà qu'une perspective miraculeuse s'ouvrait à eux et leur cité de Miletos. Ils ne saisissaient pas les raisons profondes qui poussaient cette reine barbare et victorieuse à leur accorder unilatéralement un tel horizon et ils en supputeraient longtemps les multiples aspects. Ils savaient en tout cas que les serments qu'elle exigeait étaient tout sauf formels. Ils avaient vu détruire le palais de Khrishpay, une merveille d'architecture et de beauté pourtant, avec les renégats immolés à l'intérieur.

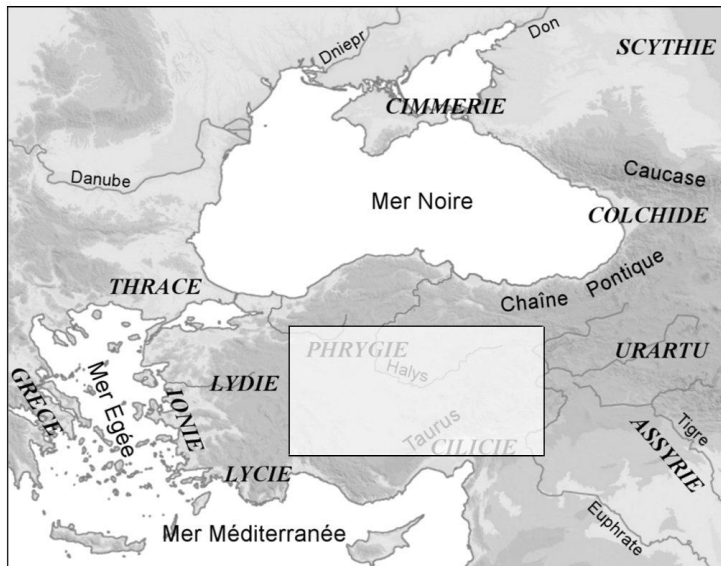
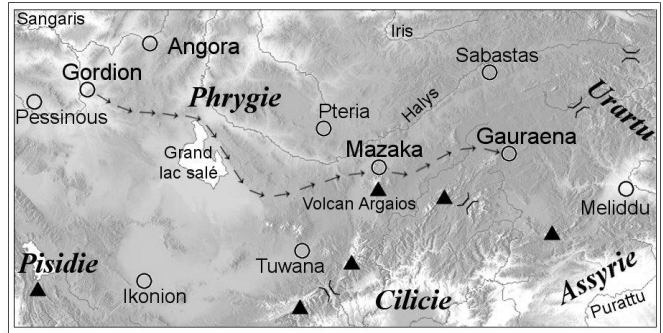
Themiris avait fait la déclaration entourée d'Arta-vashtay, le doyen des maîtres de tribu cimmériens, de ses huit chefs de bannière, ses capitaines, et du grand *anarya*, en plein air, ses paroles entendues et portées par le Vent. Tant leur témoignage que le regard et les oreilles des forces naturelles garantissait ce traité et son respect par ses successeurs. Elle les congédia. Quelques jours plus tard, tous les Grecs rembarquaient, sur deux navires, et mettaient le cap à l'ouest, pour regagner enfin leur cité natale de Miletos.

Le Themis-kura était une région agréable, au climat clément et humide, où les chevaux et les ovins trouvaient une belle herbe

grasse à brouter en toute saison. De petites plaines littorales où jamais l'eau vive ne faisait défaut, où les fruits abondaient, où l'on pouvait goûter un repos serein. Où la mer n'avait rien du sombre de son nom, mais un horizon émeraude ondulant comme la steppe infinie renaissant au printemps.

Pourtant, même si les Themiskurites étaient soumis et le kourgane de Sinopis érigé de nouveau, rien n'était vraiment accompli. Khrishpay restait à débusquer pour délivrer An-thamara. Themiris laissa cantonnées deux bannières au Themis-kura et reprit le chemin de la Phrygie, par le Halys et Angora.

Une violente attaque lui déchira la poitrine à peine passées les premières collines.



CHAPITRE XXVII

La traque de Midas

Grand bassin d'Anatolie centrale, entre Gordion et Mazaka, cités du défunt royaume de Phrygie, en l'an 675 avant l'ère chrétienne, dernière année du règne de Themiris VIII des Cimmériens.

Ils avaient cinq jours de retard sur Midas. Turan avait bien étudié la fameuse carte de bronze et entendu les rapports de dizaines d'éclaireurs ou capitaines qui avaient investi les villages voisins ou poussé des reconnaissances dans la plupart des directions. Il n'en avait recueilli aucun indice. Toutefois, la logique et le bon sens, avis partagé par Themiris et Okialis, conduisaient à privilégier la piste du sud-est, vers Mazaka et au-delà l'Assyrie ou même l'Urartu méridional, là où les Cimmériens se trouvaient pour l'heure absents.

Turan supposait que Midas avait fui à pied. Au sortir du tunnel secret, il avait dû se cacher pour échapper aux sentinelles du camp et il n'aurait pu s'emparer d'un cheval sans être aperçu. En outre, il était vieux et devait vite se fatiguer.

L'hiver jetait une dernière offensive et la neige recouvrait la plaine, un froid mordant et cruel. Seul et probablement sans guère de vivres, Midas ne pouvait s'être enfui loin. Peut-être même son cadavre gisait-il déjà tout gelé dans un buisson ou auprès d'une mare verglacée. Il faudrait alors vite le découvrir avant que les loups, dont les hurlements nocturnes brisaient la nuit, ne le défigurent et le déchiquettent. L'immense bassin et ses fonds déprimés représentaient un défi impossible dans ces conditions pour un fuyard. La végétation était rase, les arbres une exception, l'horizon dégagé et les vallons de simples ondulations. Une steppe triste et répulsive. Les rares villages se tassaient en amas ocre, couleur de terre séchée, désertés par leurs habitants.

Themiris avait mis à la disposition de Turan son meilleur régiment *ha-mazan*, celui d'Okialis. Celle-ci était la seule avec lui à se trouver au courant du but véritable de leur traque. On était à la recherche d'un vieillard, un homme nommé Ménès, à la figure grêlée, presque chauve et aux longues oreilles. Chaque *ha-mazan* avait dû retenir quelques mots et phrases en langue phrygienne qui leur serviraient à interroger tout individu croisé ou débusqué. Un ratissage méthodique commença. Dans la neige, les traces humaines fraîches étaient faciles à suivre. Celles de petits groupes. Des Phrygiens, des paysans affolés qui avaient fui leurs villages pour se terrer au creux de vallons encombrés de rochers ou dans des grottes s'enfonçant au cœur d'escarpements difficiles d'accès. Tous les refuges furent visités, un à un. L'apparition des guerrières à cheval terrorisait les pauvres hères. Ils tombaient à genoux, invoquaient leurs dieux, persuadés de leur fin. Aucun ne manifesta de résistance. Elles les examinèrent tous, posément et sans rictus, les interrogèrent. Il n'y eut pas de violences, mais tous surent qu'un mensonge les condamnerait. Personne ne connaissait cet individu ni ne l'avait jamais croisé, ils le juraient. Ainsi en alla-t-il pour des dizaines de groupes, des centaines d'habitants hagards auxquels on confirma qu'ils pouvaient regagner leurs villages sans crainte, que leur nouveau souverain, la reine des Cimmériens, les épargnait contre paiement d'un tribut qu'ils devraient verser à ses émissaires lorsqu'ils se présenteraient.

Au bout de cinq jours de ces recherches méthodiques, dans le secteur le plus probable, Turan et Okialis n'avaient toujours recueilli aucun indice. On avait bien découvert ici et là quelques cadavres dans la campagne, déjà à moitié dévorés, mais aucun dont les traits ressemblaient de près ou de loin à ceux de Midas. De simples paysans ou des pâtres tombés de froid, de faim ou d'épuisement. Le maudit semblait s'être volatilisé. La tâche s'avérait irréalisable, comme trouver une paille d'orge dans une meule de blé.

Cela faisait six jours depuis la reddition de Gordion que les milliers d'esclaves phrygiens libérés étaient parqués à l'extérieur des remparts, dans une espèce d'enclos qui avait été délimité,

sévèrement gardé. Officiellement, Themiris les avait affranchis et autorisés à regagner leur patrie ou demeurer à Gordion chez leurs anciens maîtres. La plupart étaient désespérés, ne sachant trop quel parti adopter. En outre, on les retenait. Dehors, il gelait et la neige tombait par intermittence, le printemps était en retard. Ils dormaient agglutinés autour de grands foyers. Les Cimmériens avaient distribué quelques vêtements chauds pris aux habitants de la cité, mais beaucoup grelottaient sous leurs tuniques habituelles. La nourriture était, elle, moins parcimonieuse, en provenance des abondants greniers de Midas.

Bientôt, des bruits coururent dans le camp. On allait les libérer et les pousser sur les chemins, pour regagner leurs contrées natales. Des officiers accompagnés d'interprètes parcoururent les rangs et donnèrent des ordres. On sépara ceux qui souhaitaient rester et demeureraient alors esclaves, et les autres, la majorité. Ces derniers furent ensuite regroupés par nation. Les plus nombreux étaient les Urtéens et les Pisidiens. On trouvait aussi des Lydiens, beaucoup de Khaldes des côtes de la Mer Sombre, quelques Grecs, des Assyriens ou ressortissants de terres vassales comme le Tabal, le Kummuhu ou Meliddu, des Lyciens et même des gens de l'île du cuivre, de Chypre. On sut bientôt que chacun de ces groupes allait prendre le chemin vers son pays. Les premiers à se mettre en route furent les Pisidiens, vers le sud. Les Cimmériens donnaient à chaque personne une provision de nourriture et une gourde de peau et celui qui était désigné comme chef de la colonne se voyait remettre un insigne de bronze frappé du *tamga* de Themiris, valant sauf-conduit sur toute la Phrygie jusqu'à la frontière. Ce fut ensuite le tour des Urtéens, sur le chemin de l'est avec Altinchan comme objectif, passant par Angora et Sabastas.

Les Assyriens et assimilés étaient une petite cinquantaine. Ils partirent au huitième jour, vers le sud-est, la route de Mazaka. Arrivés en cette cité, ils décideraient de prendre vers les Portes de Cilicie au sud ou bien à l'est par le Tegarama vers Meliddu.

On trouvait là surtout des hommes dans la force de l'âge, quelques rares femmes, des individus appartenant pour la plupart

aux principautés vassales du grand empire, devenus esclaves au titre des tributs et vendus par les gouverneurs à des marchands itinérants. En queue marchait un vieillard encore alerte, accoutré d'un méchant manteau rapiécé et d'un long bonnet phrygien qui lui tenaient chaud, qui disait s'appeler Ninurta et être originaire de Meliddu, esclave depuis près de trente ans et n'aspirant qu'à revoir sa terre natale pour y aller mourir. Il prétendait avoir servi un grand prêtre du temple de Cybèle à Pessinous réfugié à Gordion. Cela expliquait pourquoi personne ne le connaissait.

Avec lui cheminaient deux muets, beaucoup plus jeunes et très vigoureux. Il avait raconté que leur maître, un être cruel en dépit de sa haute fonction religieuse, leur avait fait couper la langue parce qu'ils possédaient une belle voix et que sa femme s'intéressait trop à eux. Et comme si cela ne suffisait pas, il les avait également fait châtrer. Cela fit rire dans le groupe, des eunuques ! Cependant, leur carrure et leur regard dur leur évitèrent toute noise, plus encore lorsqu'on découvrit qu'ils dissimulaient des armes. Ces deux-là portaient chacun une lourde besace de nourriture, qu'ils ne partageaient qu'avec le vieux, lequel apparaissait avoir une empreinte sur eux.

La colonne des Assyriens progressait lentement, quatre parasanges par jour au mieux. Les premiers hameaux traversés étaient tous vides, abandonnés par leurs habitants. À défaut d'y trouver du ravitaillement, déjà pillé par les cavaliers cimmériens, ils y faisaient néanmoins gîte et feu le soir, à l'abri du froid et de la neige. Par la suite, la situation changea. Les villages n'étaient plus déserts, mais les paysans, à peine moins démunis qu'eux, leur refusaient toute hospitalité, les autorisant tout juste à se désaltérer à leurs sources ou puits, et les chassaient loin de leurs masures. Ils apprirent que des Cimmériens, des guerrières, parcouraient la même route, à la recherche d'un fugitif de haut rang, un conseiller du roi Midas. L'information n'intéressa personne, hormis le vieillard qui paraissait de plus en plus fourbu, le visage dodelinant sous son bonnet rabattu, et que soutenaient les deux muets, cheminant toujours en queue de leur colonne.

Le printemps arriva d'un coup, au moment où ils longeaient le grand lac salé, étincelant au plus ample de son expansion saisonnière. Une chaleur bienfaisante et inattendue put enfin revigorer leurs corps épuisés que leurs maigres provisions ne parvenaient pas à sustenter. Déjà, trois d'entre eux, moins résistants que les autres, avaient succombé, abandonnés au bord de la piste. Les loups affamés dont on entendait les hurlements nocturnes auraient tôt fait de s'en repaître.

Midas avait attendu que la nuit fût bien noire pour s'enfuir. Avec ses deux fidèles serviteurs, les muets comme on les désignait au palais, ils avaient ouvert le pan secret dans la salle de la carte et l'avaient refermé avec soin. Dans le souterrain était entreposé depuis longtemps le nécessaire pour une fuite. Au passage, il avait emporté des poignées de jetons d'or pris à l'un des coffres de son trésor, il en aurait sûrement besoin. Une profonde obscurité régnait au sortir du tunnel, propice.

Les trois hommes avaient parcouru deux stades à couvert dans le vallon, sans rencontrer quiconque, avant de se réfugier dans un abri, dissimulé derrière un épais massif de ronces. Il s'agissait d'une cavité artificielle, que Midas avait fait creuser dans la roche et à laquelle on accédait en basculant un rocher savamment disposé. Une véritable casemate, assez grande, équipée de litières, de réserves de nourriture séchée, d'eau et de bois, de vêtements, d'armes, d'outils et de torches. Des conduits munis de grilles étaient même prévus pour l'évacuation des fumées et l'alimentation en air frais. Plusieurs judas, indétectables de l'extérieur, permettaient d'observer les alentours immédiats. Ainsi cachés, les trois hommes passèrent quatre jours à se reposer et préparer la suite. À deux reprises, des guerriers ennemis explorèrent avec soin le vallon, écartant les fourrés, semblant s'intéresser à des traces laissées dans la neige, refaisant le trajet vers le tunnel. Ils examinèrent même la paroi rocheuse et les blocs qui les intriguaient, mais ne découvrirent pas le mécanisme d'ouverture. Derrière, les furtifs retenaient leur respiration, armes à la main. Le danger s'éloigna.

Midas envoya au crépuscule l'un de ses serviteurs espionner.

Celui-ci se faufila jusqu'à l'enclos où étaient parqués les esclaves affranchis. Les conversations allaient bon train autour des feux, on y parlait des colonnes qui prendraient la route dès le lendemain. Il repéra le groupe des Assyriens puis retourna à leur cachette, sans incident. La nuit suivante, équipés pour le voyage, les trois hommes abandonnèrent leur refuge et se glissèrent dans l'enclos. Personne ne remarqua leur présence nouvelle. Au matin, sous l'œil négligent des gardiens fatigués, leur colonne se mettait en marche, eux au milieu. C'est ainsi qu'ils s'échappèrent de Gordion et aux Cimmériens. Midas ignorait à cet instant que Turan, Okialis et ses *ha-mazan* avaient déjà pris la piste pour le traquer, qui le croyaient devant et non derrière !

Turan était accablé. Cela faisait déjà dix jours qu'ils quadrillaient toute la région, visitant le moindre hameau, interrogeant jusqu'au plus petit enfant, sans aucun résultat. Rien, pas une bribe d'indice. Pourtant, c'était forcément dans cette direction que Midas avait dû s'échapper en passant par le tunnel. Le territoire n'était pas si vaste que cela, surtout pour un fuyard à pied ! Et puis comment faire pour se ravitailler autrement que dans un village ? Sans compter les bêtes sauvages affamées en cette fin d'hiver qui maraudaient la campagne. C'était du reste l'avis d'Okialis, laquelle pensait que sa dépouille devait gésir quelque part dans un fourré ou une tanière, dévorée par des loups ou des félins. Mais il leur fallait la trouver, en ramener la tête à Themiris.

Turan avait côtoyé de près les *ha-mazan* lors de la première expédition, mais là, il vivait véritablement avec elles, jour et nuit. Il était le seul homme de leur troupe. Il partageait leurs repas, leur feu, leur organisation. Le soir, au bivouac, toujours en extérieur en dépit des basses températures, aucune tente n'était montée. Tandis que des sentinelles se relayaient toute la nuit, assurant aussi la surveillance des chevaux, les guerrières dormaient dans leur pelisse-couverture, serrées les unes contre les autres autour des foyers. Et lui avec. Ces présences, cette intimité le troublaient. Elles faisaient mine de n'en rien percevoir, se forçaient même pour certaines à réprimer leurs propres tentations. Au réveil, les corps qui s'étiraient, la blancheur de jambes nues, les caftans délacés pour

quelques massages bienfaisants, les ablutions obligatoires, donnaient vision matutinale à ses fantasmes contrits. Le visage et le corps d'An-thamara se superposaient, les englobaient toutes. La reverrait-il un jour ? La tiendrait-il à nouveau dans ses bras ?

Turan et Okialis avaient résolu de refaire une partie de l'itinéraire en arrière, persuadés que le fugitif n'avait pu, en dépit de son avance initiale, aller si loin qu'ils ne l'auraient rattrapé. Et ce, même s'il avait trouvé une monture. Celui-ci avait dû se terrer et ils ne l'avaient pas repéré. Les *ha-mazan* rebroussèrent donc chemin, s'égayant en plusieurs groupes pour ratisser en éventail largement de part et d'autre de la piste.

Une file de piétons s'étirait au soleil couchant venant dans leur direction. À leur vue, elle se resserra et se figea, sans aucune possibilité de leur échapper. Bientôt, les premières cavalières déboulaient, arc et flèche encochée ou *akinakès* à la main, les entourant à légère distance, semblant les dévisager. Turan parut et s'adressa à eux. Certains le reconnurent, l'interprète officiel des Cimmériens. Il leur parlait en phrygien ou en araméen. Le chef de la colonne des esclaves libérés s'empressa de lui montrer le sauf-conduit avec le *tamga* de Themiris. Il opina, ordonna, et la tension se relâcha. Les armes furent rentrées. Il les interrogea, ils recherchaient un homme, coupable de grands crimes. L'avaient-ils vu dans les villages qu'ils avaient traversés ? En avaient-ils entendu parler ? L'Assyrien réfléchit. Il demanda autour de lui. Tous dénièrent. Ils ne savaient pas. Une femme silencieuse tourna la tête vers l'arrière, sembla chercher des yeux quelqu'un, mais ne dit rien. Turan était descendu de cheval et passait dans les rangs, examinant les individus un à un, réitérant parfois ses questions.

Une plèthre en arrière du groupe principal, près d'un épais fourré bordant le chemin, deux attardés s'étaient assis sur une pierre et attendaient, surveillés par quatre *ha-mazan* soupçonneuses qui n'avaient pas remis au carquois leur flèche. Turan arriva.

— L'un au moins à une épée, cachée sous son manteau, dit en

cimmérien la plus vieille, chef de dizaine.

— Retirez vos manteaux et pas de geste intempestif ! ordonna Turan en phrygien.

Les deux hommes se regardèrent puis se défirent de leur lourd vêtement de laine. L'un portait effectivement une épée courte au côté, une espèce de glaive, et l'autre un long poignard. Un bruit dans les fourrés attira l'attention. L'une des *ha-mazan*, arc prêt à décocher, talonna discrètement sa monture et se déporta pour contourner le hallier. On vit alors un animal détalé en zigzaguant, un lapin à grandes oreilles. Un instant, elle eut la tentation de le transpercer, mais détendit et revint finalement sur ses pas. Turan observait les deux robustes individus, quelque chose ne collait pas.

— Vous êtes des esclaves assyriens ? les interrogea-t-il.

Ils ne disaient rien, se bornant à opiner du chef. Puis ils ouvrirent béante leur bouche. Turan constata en s'approchant qu'il ne leur restait plus qu'un morceau de langue, ils ne pouvaient plus parler, des muets. Mais pas sourds. Il dut se contenter de leur poser des questions simples auxquelles ils répondirent par des dénégations de tête. Eux non plus n'avaient jamais croisé le vieux conseiller chauve aux longues oreilles. Turan leur fit débiller au sol leurs besaces. Elles ne contenaient que de la nourriture, en bonne quantité, qu'ils ne devaient pas vouloir partager avec leurs compagnons d'infortune, bien moins en point qu'eux d'ailleurs. Également à chacun, deux outres pleines, quelques objets utilitaires, mais aucune tablette gravée ni rien de précieux.

Pourtant, Turan n'arrivait pas à se départir d'un certain doute. Il continua à leur poser des questions, assez diverses et parfois surprenantes. Les deux muets répondaient invariablement par la négative ou bien manifestaient par gestes des mains leur incompréhension. Quelle était leur destination finale ? Ils désignèrent le sud-est, de façon vague. Magarsa ? Karkemish ? Meliddu ? Ninive ? Aucune de ces quatre cités assyriennes. Il leur parla en araméen, ils comprirent. Puis en assyrien. Ils semblèrent

hésiter, à cause surtout de son accent lui indiquèrent-ils en montrant leur oreille, mais ne tombèrent pas dans le piège.

À cet instant, Okialis et le reste de leur groupe de *ha-mazan* arrivaient à leur hauteur et bientôt les dépassaient. Il dut abandonner son interrogatoire, comme à regret. Il enfourcha son cheval et les suivit. Longtemps, avant que la distance et la poussière soulevée ne les fassent disparaître à l'horizon, il se retourna dans leur direction pour... détecter un signe. Les deux muets restèrent assis sur leur rocher, attendant patiemment que le danger fût loin. En dépit de leur apparente sérénité, ils étaient en sueur et le pouls tumultueux. Devant, la colonne s'était remise en route, soulagée et bruissant de conversations versatiles.

Au milieu, une femme demeurait silencieuse, partagée. Mais où était donc le vieillard malingre qui voyageait avec eux ?

Le soleil était ras quand Midas émergea de sa cachette, au cœur des fourrés. Lorsque la guerrière s'était approchée avec son arc tendu, il avait bien cru qu'il allait être découvert. Le lapin dérangé avait opéré une salutaire diversion. D'où il était placé, il pouvait à travers les buissons entrapercevoir et entendre le Cimmérien interroger ses serviteurs. Il l'avait reconnu malgré sa moustache noire, c'était celui qui faisait office d'interprète lors de sa rencontre mystificatrice avec l'*atabeg* An-tiushpa, celui qui traduisait.

Ses ennemis savaient désormais que Midas et Ménès étaient la même personne, qu'il n'était pas mort, et que ce n'était pas sa vraie tête qui avait été offerte dans le cratère de sang. Comment l'avaient-ils appris ? Peu importe, l'urgent était ailleurs. Il venait, une nouvelle fois, de frôler la mort, avec beaucoup de chance. Il avait prié Cybèle et elle l'avait sauvé. La poussière au loin sur la piste l'avait averti. À quelques pas d'eux, le chemin longeait un épais massif de fourrés. Il avait donné des ordres rapides à ses serviteurs, de ne surtout laisser entrevoir aucune inquiétude, ne manifester aucun geste hostile, et s'était lui seul dissimulé au plus profond des buissons, avec son sac plein de jetons d'or et de bijoux

inestimables. Hormis ses deux muets, quelqu'un d'autre pouvait-il le dénoncer dans la colonne ? Depuis le début, il avait pris bien soin de rester en retrait et ne jamais vraiment montrer son visage, ne surtout jamais retirer son bonnet qui aurait révélé ses étonnantes longues oreilles. Aux bivouacs, en dépit du froid, de ses articulations douloureuses et de son corps transi de fatigue, il dormait toujours au plus loin du feu et de la lumière.

Ils étaient arrivés dans une région où les Cimmériens n'avaient pas encore pénétré. Une contrée surprenante, aux reliefs pleins de fantasmagorie, que l'on disait hantée par des fées et des troglodytes. Des inselbergs de tuf, vestiges de temps anciens volcaniques, se dressaient telles des cheminées chapeautées, truffés de grottes et de cavités, certaines habitées ou servant de refuges temporaires à des pâtres ou des voyageurs. Au loin, vers l'est, la cime majestueuse et blanche du volcan Argaios constituait depuis l'aube de l'ère humaine le repère auguste de ce pays carrefour.

Mazaka ne se trouvait plus très loin. S'ils l'atteignaient, ils y seraient en sécurité, au moins pour un temps. Après sa mise à sac par les barbares lors de leur précédente campagne, Midas avait entrepris de faire reconstruire la cité, sur le même site. En premier lieu, les remparts et une solide forteresse. Son gouverneur était un homme de confiance, un des rares à connaître son monarque sous son véritable visage. Il trouverait refuge auprès de lui, avant d'envisager un exil plus lointain, car il n'y avait pas de doute que les Cimmériens ne tarderaient pas à s'y montrer et à l'investir à nouveau avec une armée conséquente.

Mazaka n'était certes plus très loin, mais Midas sentait ses forces l'abandonner. Il approchait des soixante ans et les terribles journées de marche l'avaient épuisé. Il avait échappé à tant de dangers, ce n'était pas pour se laisser mourir en ces lieux anonymes ! De petits bassins fertiles s'ouvraient entre les collines, avec au centre des villages moins misérables que ceux qu'ils avaient traversés ou contournés jusque-là. Des champs d'orge et de blé verdissaient. Midas connaissait bien cette contrée. Lui et ses deux serviteurs

regardèrent partir vers son destin la colonne d'esclaves affranchis et bifurquèrent vers le nord.

À deux parasanges de là, se trouvait une grande exploitation agricole, tenue par un notable, un homme âpre au gain. Midas lui envoya les deux muets pour s'y procurer des montures, contre une poignée de jetons d'or. Ceux-ci revinrent au crépuscule, avec trois chevaux, un âne bâté et des provisions. Le lendemain, ils se mettaient en route. En dépit de la fatigue inhérente à la chevauchée, Midas se sentit ragaillardir, il n'avait plus à marcher comme un vulgaire piéton, et ils avançaient beaucoup plus vite. Ils reprirent la piste de Mazaka. Bientôt, ils virent au loin devant eux la pitoyable troupe des Assyriens. Ils la contournèrent à travers champs, ne souhaitant pas être reconnus. Ils firent halte à la nuit dans un village où on les hébergea et les restaura sans poser de questions, contre un jeton doré à l'effigie du souverain phrygien.

Et le lendemain, à mi-journée, ils arrivaient enfin sous les remparts de Mazaka. La place n'était même pas gardée et nul soldat ne se montrait aux portes ! À l'intérieur, où seulement quelques bâtiments avaient été reconstruits, personne ne n'y rencontrait, juste des chiens errants. Une véritable cité fantôme ! La forteresse elle-même avait été désertée par ses occupants et défenseurs. En la parcourant, on s'avisait que ceux-ci avaient emmené avec eux le maximum des choses de valeur, dédaignant les meubles et objets volumineux ou pondéreux. Midas était abasourdi. Où était passé son gouverneur ? Et ses hommes ? Et les habitants ?

En fouillant maison après maison, ils finirent par découvrir, tapies dans une pièce obscure et terrorisées, deux vieilles infirmes. Elles révélèrent que deux jours plus tôt des cavaliers étaient arrivés hors d'haleine d'Angora qu'ils avaient fuie. Ils racontaient partout que les barbares, ceux-là mêmes qui avaient dévasté la région quatre ans auparavant, étaient revenus, qu'ils détruisaient tout : Dorylaion, Pessinous, Gordion, Angora. Qu'ils brûlaient les palais et les temples, écorchaient vifs tous les Phrygiens, violaient les femmes avant de leur ouvrir le ventre, décapitaient les enfants, buvaient leur sang ! Des démons ! Le premier à s'enfuir avait été le

gouverneur et ses soldats. La panique avait ensuite gagné l'ensemble des habitants. Tout le monde avait chargé les ânes, emporté ce qu'il possédait de plus précieux et pris la route de l'est, vers le Tegarama. Et elles étaient restées seules, impotentes.

Midas se sentit saisi de compassion pour ces pauvres femmes, proies innocentes de la folie de logiques qui les dépassaient et les broieraient. Il tenta de les rassurer, leur disant que tout cela était très exagéré, que les Cimmériens investiraient certes la cité sous peu, mais qu'elles n'auraient rien à en craindre si elles ne résistaient pas. Il leur donna plusieurs jetons dorés et sur l'avvers de l'un grava au poignard le *tamga* de Themiris, comme il s'en souvenait, leur expliquant que cette marque serait reconnue des nomades et leur vaudrait protection. Les muets leur dénichèrent également des provisions et allèrent leur remplir plusieurs outres d'eau, assoiffées qu'elles étaient. Ils les laissèrent. Ils complétèrent pour eux-mêmes leur ravitaillement, s'emparèrent d'armes supplémentaires et de couvertures qu'ils chargèrent sur leur mulet et quittèrent à leur tour la cité fantôme, en direction eux aussi du soleil levant.

Ils avaient encore battu la campagne en tous sens, revenus de plusieurs jours sur leurs pas, opérant des cercles de plus en plus larges. Rien, toujours aucun témoignage, aucune trace. Ils revisitèrent plusieurs des villages où ils étaient déjà passés. Les habitants ne fuyaient plus désormais à leur alarme. Okialis et Turan ne savaient plus quelles options prendre, dans quelle direction orienter leur traque. Themiris leur avait ordonné de ne reparaître devant elle qu'avec la tête de Midas. Que faire ?

Ce fut dans une cabane misérable de joncs et boue séchée, près du grand lac salé, qu'ils obtinrent enfin un indice, décisif. Vivait là, à l'écart du reste de la population, une famille en haillons. Le père, la mère et les enfants avaient le visage, le corps et les doigts mangés par le sel, êtres crevassés et rejetés. Leur occupation consistait à récolter ce sel qui les torturait. Du printemps à l'automne, quand les chaleurs rétractaient les rives de l'immense étendue lacustre et que l'évaporation laissait les croûtes blanchir, ils ramassaient, tamisaient et stockaient dans des lécythes facilement

transportables le sel, cette matière devenue indispensable à beaucoup d'hommes. Des marchands et leurs caravanes d'ânes venaient les leur échanger contre du grain, des vêtements et des ustensiles. Cela nourrissait un commerce d'importance, qui pourtant leur permettait à peine de survivre et en faisait des parias.

L'ainé des enfants, un garçon d'une dizaine d'années, raconta à Turan que, c'était juste après la dernière neige, une troupe d'errants qui suivait le grand chemin et se dirigeait vers l'est, avait bivouaqué un soir non loin. Le groupe des esclaves assyriens qu'ils avaient eux-mêmes rencontré au-delà, pensa Turan. Il avoua les avoir espionnés, dans l'espoir qu'ils abandonnent quelque objet ou de pouvoir leur dérober de la nourriture, lui et les siens en manquant cruellement en cette fin d'hiver et devant se contenter de racines pourries et des ultimes morceaux de viande fumée et conservée dans le sel qu'il leur restait. Il avait été déçu de ce côté-là, ces voyageurs étaient presque aussi misérables qu'eux, sauf trois qui s'étaient installés un peu à l'écart, sous un bouquet d'amandiers sur le point de fleurir. Il les avait longuement observés. Les deux plus jeunes étaient des hommes robustes, et armés, qui ne parlaient pas, seulement avec les mains, mais écoutaient et obéissaient au troisième, un petit vieux impérieux. D'où il se trouvait placé et au soir tombant, il ne pouvait pas bien distinguer les visages, mais un détail l'avait frappé à un moment. L'ancien s'était relevé pour faire quelques pas. Il n'avait pas vu une branche basse et son bonnet s'y était accroché, découvrant sa tête entière. Il était chauve, ou presque, mais surtout, il avait des oreilles bizarres, très longues, comme celle d'un âne ou d'un onagre.

Turan fit immédiatement le rapprochement. Son instinct ne l'avait pas trompé, c'étaient bien les mêmes. Sauf que Midas avait disparu entre-temps. Peut-être les deux muets, des serviteurs à n'en pas douter, s'étaient-ils rebellés contre lui à un moment, l'avaient tué et s'étaient débarrassés du cadavre quelque part entre ici et l'endroit où il les avait interrogés. Qu'ils n'aient alors rien osé révéler apparaissait logique.

On donna un sauf-conduit au *tamga* de Themiris à l'enfant et sa

famille, ainsi que des provisions.

Turan, Okialis et les *ha-mazan* refirent une nouvelle fois le chemin dans l'autre sens, arpentant méthodiquement sur plusieurs stades de part et d'autre de la piste, explorant chaque repli de terrain, se glissant au fond de chaque creux, éventrant tous les terriers, fouillant chaque fourré, examinant les moindres ossements retournés. Ils découvrirent plusieurs crânes, un charnier en apparence ancien au vu des armes exhumées toutes rouillées. Et de-ci de-là des restes d'animaux morts de froid ou victimes de prédateurs. Mais rien de ce qu'ils recherchaient, et ce, jusqu'à l'endroit où ils avaient croisé les Assyriens.

Les lieux étaient identiques, exactement. Turan revoyait la scène, les muets assis sur cette grosse pierre, le lapin... l'épais fourré sur le bord. Il passa derrière, s'enfonça en son cœur, à coups d'*akinakès*. Un détail attira son regard, quelque chose de couleur grise au milieu du vert. Un morceau de feutre accroché à des épines ! Quelqu'un s'était tapi là il y avait peu. Midas ! Turan en fut persuadé. Ainsi, il avait voyagé avec ses deux serviteurs muets mêlés aux esclaves qui s'en retournaient en Assyrie. Et il avait réussi à se dissimuler à seulement quelques pas ! C'était la deuxième fois qu'il se jouait d'eux, après celle où il s'était présenté à An-tiushpa sous le masque de Ménès, qu'elle avait tenu sans le savoir sous la pointe de son épée. La rencontre ratée remontait à dix jours !

Ils fouettèrent leurs montures et galopèrent vers l'est. Il fallait retrouver les Assyriens. Ils devaient déjà avoir trouvé refuge à Mazaka, à l'abri de ses remparts. Et Midas en sécurité !

Turan reconnaissait cette région, cet incroyable paysage de reliefs tourmentés et fantasmagoriques, cet univers de grottes et de cavités innombrables où pourraient se cacher des milliers de fugitifs. Là même où il avait croisé le chemin de Panti-aris et de ses deux compagnons réchappés eux aussi du carnage de Hubushna et qui fuyaient avec l'espoir insensé de pouvoir regagner leur steppe. Auraient-ils réussi si un escadron de traqueurs déterminés avait été

lancé à leur poursuite ? Probablement pas. Mais la chance appartenait aux audacieux. Midas pouvait très bien à cet instant avoir trouvé refuge dans ce dédale troglodytique. Comment espérer alors l'y débusquer ? Toutefois, qu'il cherchât à atteindre Mazaka restait l'hypothèse la plus sensée. Mais justement, son intelligence fondamentale n'avait-elle pas toujours été d'agir en contradiction avec les logiques apparentes ?

Okialis s'énervait des supputations tortueuses de Turan. Elle les obligea à galoper droit vers la cité, au plus vite. Ils ne rattrapèrent jamais le groupe des Assyriens. Mazaka se découvrait maintenant devant eux. Trop tard ! Mais grande fut leur surprise en constatant que ses portes étaient ouvertes et qu'aucun défenseur ne s'y montrait. Un petit détachement y fut envoyé en reconnaissance. La place était totalement déserte, on n'y rencontrait personne. Okialis fit fouiller par ses *ha-mazan* chacune des maisons, *akinakès* au poing et avec un luxe de précautions. Dans l'une, elles tombèrent sur deux femmes infirmes qui s'empressèrent de brandir le jeton d'or gravé à l'avvers du *tamga* de Themiris. On envoya chercher Turan. Elles racontèrent la rumeur d'invasion, l'abandon de la ville, la fuite de ses habitants en direction du Tegarama. Et la visite du vieillard au visage grêlé et des deux muets, quatre jours auparavant.

Tout au long du chemin, ils ne cessaient de dépasser des fuyards éperdus. Hommes, femmes, enfants, valides, boiteux, tous n'avaient qu'un objectif : s'éloigner au plus vite de Mazaka, se mettre à l'abri... Où ? Ils ne le savaient pas eux-mêmes. Midas et ses deux compagnons étaient maintenant dans le Tegarama, le pays Mushki. Cette région avait été dévastée lors de la première invasion cimmérienne et ses colons-soldats écrasés à la bataille de Gauraena. Aussi, dès l'instant où apparurent les premiers cavaliers phrygiens fuyant Mazaka et répandant la rumeur funeste avec eux, les habitants épouvantés abandonnèrent à leur tour leurs villages pour grossir la vague de l'exode, toujours plus vers l'est. Les villages Mushki se vidèrent les uns après les autres, dans un mouvement de panique irrationnelle. Un flot continu se mit en branle.

Midas ne pouvait que constater l'ampleur de la catastrophe, sans

aucun pouvoir de l'endiguer. En envisageant son échappée, il avait espéré pouvoir se mettre en sécurité dans un premier temps à Mazaka puis, de là, gagner le Tegarama et y galvaniser la résistance, avant de pousser jusqu'à la frontière. Il trouverait refuge à Meliddu, puissante place forte et terre de l'empire assyrien, à la limite de l'Urartu. Les Cimmériens, tout barbares qu'ils fussent, ne porteraient probablement pas leurs chevaux jusque-là. Ils connaissaient la puissance de Ninive, l'avaient éprouvée et auraient tout à perdre d'une telle confrontation. Sur le bord du chemin, des gens trop faibles étaient abandonnés, et dépouillés ensuite. Il n'existait plus aucune autorité, que la force et l'instinct de survie. On se tuait pour une galette d'orge. Des milliers d'individus civilisés oubliaient toute loi commune, n'agissaient plus qu'en troupeau affolé, en sauvages décérébrés

Ils traversèrent Gauraena. Alors que le village fortifié n'avait pas capitulé face à l'armée cimmérienne et la bataille tragique qui s'était jouée sous ses murs quatre ans auparavant, il était maintenant totalement abandonné, sur la foi d'une simple rumeur. Midas et ses serviteurs y passèrent une nuit, dans la maison vide d'un notable.

Au matin, ils s'apprêtaient à reprendre le chemin lorsque des maraudeurs les surprirent. Une dizaine d'individus dépenaillés, des Mushki qui en avaient après leurs montures, leur tendirent une embuscade. Les deux muets furent tués sans avoir pu esquisser le moindre geste de défense. Midas se trouvait en retrait. Il ouvrit sa besace et leur offrit des jetons d'or, contre sa vie. Ils s'emparèrent des chevaux, du mulet, des provisions, des armes et des bagages. Ils s'éloignèrent. Mais l'un d'entre eux revint sur ses pas et, sans parole ni rictus, transperça d'un coup de poignard le corps du vieillard qui aimait si fort le métal doré.

Midas s'affaissa, atteint fatalement. Son agonie et sa souffrance seraient longues, la mort mettrait du temps à le délivrer. Il se traîna jusqu'à un mur et s'y adossa, il serait à l'ombre. Il vit passer une bonne centaine de fuyards dans la matinée. Ses yeux se faisaient implorants et son sang étalait une grosse tache sur son ventre. Pas un ne s'approcha, tous s'écartèrent, aucun ne devina que mourait là

comme un misérable leur monarque, Midas le Munificent. Les voleurs avaient jeté à terre ses tablettes d'argile, le traité conclu avec Assarhaddon l'Assyrien. L'une gisait à ses pieds, il réussit à la saisir et la serra contre sa blessure. Le soleil tendait vers son zénith, une chaude journée de printemps. Le bonnet glissa de son crâne, découvrant sa calvitie et ses oreilles qui deviendraient plus tard proverbiales. Il aurait voulu quelqu'un auprès de lui pour ses derniers instants, un confident. Il ne recevrait même pas de sépulture, nul mausolée impressionnant l'histoire. Son œuvre était détruite par des barbares incultes et inconséquents. L'or avait été sa passion et sa perte. Ses yeux se figèrent sur l'image de la tête de Ménès dans le cratère, dans un ultime flot de sang.

Turan, Okialis et ses *ha-mazan* déboulèrent dans Gauraena le lendemain. Ils savaient Midas proche, à portée de course. Tout au long de la route depuis Mazaka, ils avaient bousculé des centaines de fuyards affolés. Les renseignements se faisaient de plus en plus précis, les échappés perdaient du terrain. Un petit groupe de Mushki plus déterminé que les autres et qui avait tenté une embuscade fut taillé en pièces et criblé de flèches. Les survivants se dispersèrent tandis que les blessés étaient achevés d'un coup d'*akinakès*. En découvrant les remparts de Gauraena, Turan revit la première bataille, la victoire des bannières d'An-tiushpa, le champ où ils avaient bivouaqué, l'endroit où étaient disposées les cibles pour le tir à l'arc, les traits infaillobles de la fille de Themiris et son regard sans faiblesse. Il pensait souvent à elle, souvenir ambivalent et qui prenait une dimension de plus en plus trouble.

Un sentier partait vers la rivière, il s'y engagea, retrouva le monticule près de la berge, le coin d'herbe où An-thamara lui avait révélé ses sentiments, lui avait offert sa virginité. Ces images-là étaient floues, elles n'en possédaient que plus de force, davantage d'immanence. Elle était son destin.

Ce fut Okialis qui découvrit le cadavre de Midas affaissé à l'ombre d'un mur, les deux muets gisant égorgés un peu plus loin, saignés comme des cochons. Elle fit une moue de dégoût. Turan arriva à son tour et s'approcha. Il confirma. C'était bien là l'homme

qu'il recherchait, le vieillard à la face grêlée et aux longues oreilles, le faux Ménès, le vrai Midas. Le corps était froid, tout rigidifié. Ce n'était plus qu'une dépouille misérable. Lui le souverain munificent, le monarque glorieux, celui qui bâtissait des palais et des temples grandioses, dont la légende disait qu'il transformait en or tout ce qu'il touchait, il n'était plus que cette enveloppe ridicule vidée de son sang immonde. Turan ramassa la tablette d'argile tombée dans la poussière, tachée. Okialis donna des ordres, on trouva une grosse bûche qui ferait office de billot et dans une maison un sac de toile épaisse. Deux *ha-mazan* furent désignées. Elles couchèrent le mort en travers du rondin, face au sol. L'une tint la tête et releva les grandes oreilles. L'autre se pencha, brandit son *akinakès* et, d'un geste vif et sûr, trancha le cou. Quelques instants plus tard, le chef du roi était enfermé dans le sac.

La mission confiée par Themiris était accomplie. Le maudit, le maître des profanateurs de kourganes, avait été châtié, avait cessé d'empoisonner le vent de la vie de son souffle malfaisant. Midas les avait bernés si souvent ! Pouvait-on être vraiment certain qu'il ne réapparaîtrait plus d'une façon ou d'une autre ? Renaîtrait-il un jour ? Les croyances phrygiennes étaient obscures sur ce point. Celles des Cimmériens se révélaient plus claires : pas de kourgane, pas de résurrection. Turan, lui, pensait que l'âme migrait quelque part, sortait du corps au moment de la mort et trouvait refuge dans les nuages, avant de s'insinuer dans l'utérus d'une femme enceinte et d'investir le fœtus d'un enfant à naître. Un nouveau Midas surgirait, forcément. Aurait-il à le combattre, à le traquer dans le futur ? Un cycle en perpétuel recommencement ? Il ferma les yeux. L'image d'An-thamara, grosse d'un viol, vint s'incruster, pour la première fois.

Trois ans auparavant, An-tiushpa avait renoncé in extremis à incendier Gauraena et ses habitants réfugiés. Abandonnée, la cité n'aurait cette fois-ci pas cette chance. Okialis n'était pas très enthousiaste, satisfaite que la mission fût accomplie et pressée de retourner à Gordion rendre compte. Mais Turan insista et les *ha-mazan* durent confectionner des torches, disposer des fagots, répandre des matières inflammables. Gauraena brûla toute la nuit, le

feu purificateur, illuminant au loin toute la vallée et les collines proches.

Au matin, la fumée qui stagnait haut dans le ciel serein, de noirs panaches convolutés, remplit d'effroi les Mushki et les fuyards éperdus qui levèrent les yeux vers l'ouest, finissant de les convaincre que les démons barbares étaient revenus et n'auraient de cesse de les pourchasser. Une nouvelle ère débutait, un temps de malheurs infinis, une punition des dieux, avec comme fléau les nomades qui n'accordaient leur confiance qu'au Vent.

CHAPITRE XXVIII

Le kourgane de Themiris

Sous les remparts de la cité ruinée de Gordion, capitale de la défunte Phrygie et nouveau centre de gravité du royaume des Cimmériens, en l'an 675 avant l'ère chrétienne, aux derniers jours du règne de Themiris VIII.

— Mère, pourquoi refuses-tu d'agréer Upis ? demandait Ayanis, à la fois respectueux et énervé.

Themiris se tenait sur son grabat, adossée à des coussins. Elle avait retrouvé un peu de vigueur. Elle était en simple tunique, juste couverte sur les jambes d'une pelisse de feutre comme couverture. Les deux *anarya* guérisseurs étaient sortis, ayant fini leurs médications. Elle avait également renvoyé ses serviteurs pour s'entretenir avec son fils.

— Ayanis, Upis n'est qu'une ambitieuse et une intrigante. Je l'ai observée depuis toute petite. Elle minaude et te mène par le bout du nez, de ses fesses plus exactement.

— Ce n'est pas vrai ! Elle est une belle femme, c'est pour cela qu'on est jaloux d'elle. Mais elle m'aime sincèrement... et moi aussi.

— Mon fils, tu es aveugle. Je ne dis pas qu'elle n'a pas quelque inclination pour toi. Tu es toi-même un bel homme, tu t'en paves du reste assez, et ce ne sont pas les filles qui t'ont manqué. Ton épouse est morte, c'est dommage. À tous elle apparaissait réservée, effacée même, mais elle possédait de véritables qualités de cœur et de fidélité. Tu les aurais petit à petit découvertes.

— Upis me convient beaucoup mieux. Et elle voit les choses avec clairvoyance. Son jugement est sûr. Et puis elle a changé, tu pourras t'en rendre compte.

— Peuh ! lâcha Themiris. Elle est certes la fille de Vishtaspa, qui lui est très intelligent et m'est loyal, mais il lui manquera toujours la profondeur d'esprit et le sens collectif. Et puis, elle n'est pas *ha-mazan*...

— Mais il n'y a pas que les *ha-mazan* dans le monde ! s'emporta An-ayanis. Des femmes qui montent à cheval, qui tirent à l'arc et manient l'épée, ça prouve quoi comme qualités ? Qu'elles sont des guerrières, oui, et après ? En plus, elles laissent passer leurs plus belles années, obligées d'ignorer les hommes !

— Ayanis ! Tais-toi ! Tu es fils et petit-fils de *ha-mazan*. Tu descends en droite ligne de centaines de ces femmes. Tu m'insultes. Tes sœurs aussi sont des *ha-mazan*.

— Mes sœurs ? Elles sont mortes.

Themiris eut un hoquet qui lui comprima la poitrine. Elle mit quelques instants à retrouver une respiration plus douce. Son fils s'opposait à elle, ouvertement.

— Tiushpa, oui, lâcha-t-elle avec tristesse. Mais Thamara est toujours vivante, j'en suis sûre ! Elle se trouve aux mains de Khrishpay le renégat, elle est sa captive.

— Mère, regarde les choses en face, dit-il d'une voix fluette, celle qu'elle lui connaissait quand il était petit et s'accrochait partout à elle, malheureux lorsqu'elle s'éloignait. Thamara a vécu prisonnière dans le Themis-kura, mais vous n'avez pas pu la retrouver. Le renégat a réussi à t'échapper avec quelques fidèles. Il doit errer dans les montagnes. C'est un fou, il a dû la tuer.

— Non, le Vent me souffle qu'elle est vivante. Ayanis, ta sœur est captive, a subi et continuera à subir des épreuves terribles. Peut-être même aura-t-on du mal à la reconnaître quand on la libérera.

— J'espère que tes intuitions sont justes et qu'on la reverra. Mais je suis là pour te parler d'Upis... et de moi. Je veux l'épouser.

Themiris souffla bruyamment. Elle avait depuis longtemps envisagé la chose, mais ne pouvait s'y résoudre. Elle n'avait aucune sympathie pour Upis qu'elle considérait comme une intrigante et... une putain. Elle avait beau se reprocher ce dernier sentiment, puisque de tout temps les femmes Kimiri jouissaient de la liberté de

leur corps et de leurs choix et qu'elle en était la garante, mais elle ne pouvait s'empêcher de constater que la fille de Vishtaspa en jouait un peu trop volontiers. Et son idiot de fils n'y voyait que du feu. Même Turan s'était laissé circonvenir par elle, en dépit de son serment à Thamara. Les hommes perdaient tout discernement face à un beau fruit pulpeux. Et si on obligeait les *ha-mazan* à la chasteté, ce n'était pas par hasard ! À l'issue de leur temps, dépassées les années printanières, elles avaient dès lors le sexe serein et l'esprit raisonnable.

Upis n'était pas *ha-mazan*, ce qui allait à l'encontre de la coutume. Mais cela, elle l'aurait admis. Non, ce qu'elle blâmait en elle, ce qu'elle percevait, c'était sa fausseté, son dédain pour les individus de rang inférieur, son égoïsme et son total désintérêt pour les traditions.

— Et puis Upis est enceinte, reprit An-ayanis.

— C'est ce qu'on m'a rapporté, oui, fit contrainte Themiris. Mais es-tu simplement sûr que c'est bien de toi ?

— Évidemment ! s'emporta-t-il.

— Tu sais mon fils, les femmes de notre peuple sont libres de leur corps et n'ont pas de comptes à rendre, sauf les *ha-mazan* justement. Et Upis a toujours eu, comment dire ?... la couche facile.

— Mère, je sais que tu la détestes, mais ce que tu profères est honteux. Mon père aurait été de mon avis et m'aurait soutenu. Upis m'aime, c'est elle que je désire et c'est notre enfant. Le reste ne m'intéresse pas. Et tu peux me déshériter si tu le veux, me chasser.

Themiris fut stupéfaite de sa réponse. C'était la première fois qu'il lui répondait de la sorte et s'opposait aussi vertement à elle, en faisant montre d'un courage certain dans la décision qu'il avait prise. Elle lui avait toujours reproché un manque de caractère, de constance. Elle se redressa sur ses coussins.

Elle se sentait lasse, l'âge et le sentiment prégnant de sa fin imminente. Peut-être était-ce elle qui se montrait aveugle et n'était plus capable de voir que les individus évoluaient et, parfois, se

bonifiaient. Elle avait toujours fait confiance, une confiance exigeante, mais avait rarement été déçue. Elle s'était rendue aux oburgations de Turan pour ne pas exterminer les habitants de Gordion lorsqu'il lui avait révélé la supercherie de Midas. Elle pouvait accorder crédit à son propre fils de ses choix, malgré le doute qu'elle nourrissait à l'égard d'Upis.

— Approche Ayanis, lui dit-elle avec un petit geste de sa main cardinale, la gauche. Es-tu vraiment sûr de tes sentiments, de sa sincérité ?

— Oui Mère, lui répondit-il, beaucoup plus ému qu'il l'aurait cru.

— Alors, dans ce cas, tu feras ce qu'il te semble. Si tu veux la prendre pour épouse, tu le pourras, je ne m'y oppose plus.

— Oh merci Maman !

Et il se jeta dans ses bras, l'embrassant. Elle lui caressait les cheveux, comme lorsqu'il était enfant.

— Tu respecteras les rites, les échanges de cadeaux et de serments. Devant les chefs de tribu réunis, garants et témoins. Un mariage royal. Votre enfant à naître sera légitime.

— Merci, merci ! Upis va être heureuse.

— Une seule chose Ayanis, je n'y assisterai pas.

— Comment cela tu n'y assisteras pas ? l'interrogea-t-il en se redressant, incrédule.

— Vous célébrerez ce mariage après ma mort. Mais rassure-toi, je la sens proche, très proche même, avant que les chaleurs étouffantes de l'été me suffoquent...

— Ce n'est pas possible ! Non ! Tu as juste été un peu malade, la canicule, les fatigues de l'expédition. Tu as été victime d'un malaise passager, cela arrive. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois ! Tu ne vas pas mourir de sitôt...

— Si. Notre maître le Vent me l'a confié, me l'a ordonné dans sa sagesse. Mon temps est fini, l'avenir appartient à vous autres, les jeunes, la nouvelle génération. Dans le respect des traditions et le souvenir de nos ancêtres sans lesquels rien d'humain ne serait. Tu n'auras pas à attendre longtemps. Dès que mon corps et celui

embaumé de ton père auront rejoint notre kourgane, tu pourras t'unir à Upis. Je le confirmerai aussi à Vishtaspa et aux principaux chefs de tribu. Maintenant, laisse-moi mon fils.

L'immense *ordu* posé dans la plaine du Sangaris s'était ébranlé lentement. L'ordre était arrivé de Gordion de gagner le cœur de l'ancien royaume phrygien, désormais le leur. Il était temps. Les pâturages proches avaient été vite épuisés par les myriades de moutons et chevaux rassemblés. Le printemps s'était installé et bêtes et peuple réclamaient de nouveaux horizons. Le pays avait été nettoyé de toute présence ennemie organisée et les défilés sécurisés.

Les tribus plièrent les tentes, attelèrent les chariots et se mirent en route, l'une après l'autre. Les premières croisèrent les Thraces de Maryandinos qui redescendaient de Gordion pour aller occuper et s'établir dans la contrée que leur avait accordée Themiris en récompense de leur alliance. Dans le futur, cette région deviendrait la Bithynie et constituerait même un royaume longtemps indépendant.

La tête de l'interminable procession atteignait déjà Bozoiokon, le site de la terrible bataille qui avait ouvert leur nouveau destin, que les derniers clans piétinaient encore dans la plaine. Un mois plus tard, l'ensemble des Cimmériens était réuni autour de Gordion. Les femmes et les enfants restés à l'arrière retrouvaient leurs hommes mobilisés dans les bannières. Sauf ceux qui accompagnaient Themiris, partis soumettre le Themis-kura et dont on attendait le retour. Et sauf ceux tombés au combat ou dans des embuscades.

An-ayanis et le grand conseiller Vishtaspa étaient satisfaits. Ils avaient géré efficacement la vie du camp arrière, n'avaient pas eu à subir d'attaques ennemies. Aucune épidémie n'était venue endeuiller les tentes, en dépit de la promiscuité et des conditions précaires. Les troupeaux, leur richesse fondamentale et base de leur société nomade, avaient été maintenus. Le peuple n'avait pas murmuré plus que de coutume. La légitimité d'An-ayanis en sortait

renforcée et il avait hâte que sa position et son autorité soient confirmées de façon officielle.

Il se disait qu'un nouveau *kuriltay* serait convoqué au retour de Themiris, qui fixerait les grandes orientations pour les décennies à venir, maintenant que le destin des Cimmériens avait pour horizon le sud de la Mer Sombre. Et notamment qu'on le reconnaîtrait comme héritier et successeur. La question de son union avec Upis entraînait aussi dans ce cadre. Peu de temps avant que le camp du Sangaris soit levé, elle avait mystérieusement disparu. Personne ne savait où elle se trouvait. On l'avait cherchée partout, sans succès. Ils s'étaient disputés, une fois de plus. Ce soir-là, il était fatigué, morose. Upis revenait à la charge pour l'inciter à s'opposer à sa mère et l'imposer. Il lui avait répondu avec humeur. Même ses caresses l'avaient indisposé. Elle avait quitté sa tente, furieuse. Et elle avait disparu.

Le lendemain, An-ayanis n'y avait guère prêté attention, appelé qui plus est à régler une querelle dans un clan installé à l'autre bout du camp. Ce n'est que le deuxième jour qu'il s'était inquiété de ne pas l'apercevoir. Son père ne possédait aucune nouvelle non plus et personne ne l'avait revue, jusqu'à sa servante personnelle. An-ayanis commença à s'interroger et à se faire des reproches. Sa disparition se révélait tout de même fort surprenante. Mais au terme de deux autres jours, il fallut bien se rendre à l'évidence, elle restait introuvable et on n'avait repéré aucune trace.

Un doute toutefois l'étreignait. Sur la berge du fleuve, on avait découvert un secteur de fourrés abondamment foulé et, surtout, une perle d'ambre tombée dans les herbes. Comme celles qui ourlaient le riche caftan que portait Upis le soir de leur dispute. On fouilla l'endroit. Des hommes plongèrent dans l'eau, explorèrent les rives, à la recherche d'un corps. Rien.

Et puis elle était réapparue, au bout de presque une semaine, montant un cheval inconnu. Elle s'était dirigée vers sa tente et avait refusé, en hurlant, toute présence. Son père avait voulu pénétrer,

elle lui avait lancé à la figure divers objets ; il avait préféré se retirer et la laisser se reposer. La nuit était passée.

Au matin, An-ayanis s'était présenté et avait forcé sa porte. Elle paraissait bouleversée, mais ne se montra pas véhémence. Il entreprit de la tancer, prononça des paroles fortes, s'emporta même. Elle ne répondait rien. Lorsqu'il voulut la toucher, elle le repoussa, comme si son contact allait la souiller. Il faillit exploser et la frapper. Il était empourpré de colère. Il repartit sans avoir pu obtenir aucune explication. Il croisa Vishtaspa qui avait entendu les éclats au travers du feutre de la tente et guettait sa sortie. Celui-ci lui conseilla de faire preuve de douceur. Suite à leur dispute, sa fille avait dû traverser un moment de dépression et s'était cachée de lui. An-ayanis se raisonna au fil de la journée.

Au soir, n'y tenant plus, il fit une nouvelle tentative. Upis semblait toujours prostrée, elle n'avait rien mangé depuis la veille. Il s'assit à quelques pas, la lumière déclinait. Il voulut appeler quelqu'un pour faire allumer les deux torches de garde, mais elle refusa, disant : « Non, je préfère l'obscurité ». Ses premiers mots. Il lui murmura des paroles douces, se reprochant de s'être emporté, lui demandant pardon pour leur bisbille et ses propos malheureux. Qu'il l'avait cherché partout, comme un fou, de plus en plus inquiet. Qu'il avait craint le pire lorsqu'on avait retrouvé une perle d'ambre lui appartenant. Qu'il était soulagé de la voir à nouveau, qu'il l'aimait. Elle devait lui pardonner, oublier ses méchancetés involontaires, envisager l'avenir, le leur, celui de leur enfant. La nuit était tombée, et si ses yeux s'étaient habitués au noir, il ne distinguait plus les siens, guère que sa silhouette. Elle l'avait écouté, sans rien dire. Un silence s'installa, il ne voulait pas se répéter sans cesse, se flageller stupidement.

Elle parla enfin, d'abord en mots hachés, puis de façon de plus en plus assurée. Elle expliqua que, oui elle avait été mortifiée par ses paroles et leur dispute, qu'elle avait cru qu'il ne l'aimait pas, qu'elle n'était pour lui au mieux qu'un passe-temps, que le sort de leur fils ne le concernait nullement, qu'il n'avait aucune intention de la défendre. Qu'elle avait d'abord erré près du fleuve, avec un

instant la tentation de s'y jeter, d'y disparaître, de faire place nette. Mais qu'elle avait pensé à son enfant dans son ventre, en rien responsable de l'ingratitude de son géniteur. Qu'elle avait alors décidé de s'éloigner pour réfléchir. Elle avait quitté le camp, tandis que le jour n'était pas encore levé et s'était dirigée vers l'endroit où les Bithyni étaient installés, séparément à deux parasanges de là, non loin du grand gué. Une femme de ce peuple l'avait vue pleurant aux abords. Elle l'avait réconfortée et l'avait accueillie sous sa tente avec sa famille. Elle était restée plusieurs jours chez eux, méditant sur sa situation et à son avenir, sans sortir et ayant imploré pour qu'on n'ébruie pas sa présence. Et puis cette femme l'avait convaincue de retourner auprès des siens. On lui avait donné un cheval et elle était revenue. Voilà toute l'histoire. Elle regrettait qu'on se soit inquiété à tel point pour elle. Elle avait eu besoin de prendre du recul, de mettre momentanément un peu de distance. Mais elle voyait maintenant combien elle lui avait fait de peine, combien il tenait à elle.

Il réitéra ses regrets, s'en voulant de ses emportements, de sa colère, de sa désinvolture à n'avoir pas compris son affliction et ses angoisses. Il s'approcha d'elle, lui toucha le visage, une caresse délicate. Elle ne le repoussa pas. Elle était en simple tunique. Ses doigts la parcoururent, avides et inquiets. Il la sentit réagir. Leurs bouches se trouvèrent et l'amour fit le reste. Quand il lui flatta le haut des fesses, cette croupe qu'il appréciait tant chez elle, il lui sembla discerner des irrégularités nouvelles sous la peau et elle s'électrisa. Elle lui tira alors doucement la main, l'orientant vers son intimité qu'elle lui offrait inondée. Il jouit en elle avec un sentiment de plénitude partagée, puis s'endormit, heureux. Il s'éveilla à la fraîcheur de l'aube, elle avait les yeux grands ouverts et le regardait, avec encore un doute. Il lui redit son amour et lui promit de parler à sa mère dès qu'ils seraient à Gordion, qu'il préférerait être déshérité plutôt que la perdre. Elle lui sourit. Il désira qu'elle se mette debout, qu'il puisse la voir nue dans le jour naissant, comme il adorait tant l'admirer. Elle regimba, il insista, elle consentit à ce qu'il l'aperçût un instant de face dans le clair-obscur, son ventre arrondi et son giron tentateur, mais refusa

obstinément de se tourner. Elle lui en voulait encore, il le comprit et sortit de la tente, il ne devait pas la brusquer.

Le jour même, le camp du Sangaris commençait à être levé et An-ayanis fut occupé à intervenir en tous sens. Il s'entretint en tête à tête avec Vishtaspa et lui rapporta le récit de la disparition de sa fille. Celui-ci poussa un grand soupir de soulagement, il l'avait réellement crue perdue à jamais, et devenue folle au moment de sa réapparition, lorsqu'elle lui avait jeté à la figure tout ce qui lui tombait sous la main. À ses yeux de père, une part de mystère subsistait, mais il avait toujours eu du mal à percer les âmes féminines et il ne s'y appesantit pas. Une chose l'intriguait toutefois, qu'elle ait pu demeurer cachée ainsi, au sein du campement des Bithyni où, bien évidemment, il avait aussi envoyé des hommes se renseigner et interroger et qui n'avaient rien rapporté. Cela resterait surprenant.

En le quittant, An-ayanis lui déclara qu'il était désormais déterminé à faire d'Upis son épouse, quitte à s'opposer à Themiris, et qu'il n'en démordrait pas. Il lui jura sa parole. Le grand conseiller Vishtaspa vit s'ouvrir des perspectives enthousiasmantes.

Turan, Okialis et ses *ha-mazan* n'avaient pas relevé la bride depuis Gauraena, incitant des genoux et des talons leurs inlassables montures à s'enivrer à pleins naseaux de leur ami le Vent. Ils trottaient et galopaient au plus rapide pour rejoindre Gordion et offrir à Themiris le trophée enfermé dans le sac, lequel commençait à exhaler une odeur putride. À Mazaka, quelques habitants étaient revenus et furent rassurés pour le futur. Ils avaient dépassé le grand lac salé lorsqu'ils aperçurent une troupe dans la poussière à l'horizon. Elle s'avéra être un détachement cimmérien, avec Prakshis à sa tête, coiffé de sa toque surmontée d'un hibou naturalisé aux yeux immenses. Il était à leur recherche justement, envoyé par Themiris.

Celle-ci se trouvait à Angora, alitée, en proie à de violentes fièvres. Cela s'était produit peu de temps après qu'elle eut entamé

avec sa petite armée le voyage de retour depuis Sinopis, après avoir soumis tout le Themis-kura. Elle avait eu une attaque. Les *anarya* guérisseurs l'avaient immédiatement soignée, avec leurs compositions secrètes et son état s'était stabilisé. La troupe s'était remise en route, progressant lentement à travers les montagnes et collines, au pas de la litière fixée à quatre chevaux sur laquelle on la transportait. En arrivant à Angora, elle avait connu un nouvel accès de fièvre, elle délirait. Les *anarya* l'avaient fait installer dans une confortable maison abandonnée par son propriétaire phrygien. Là, le repos, une nourriture abondante et variée et leurs médications l'avaient peu à peu rétablie, bien qu'elle demeurât faible et fébrile. Ils avaient insisté pour qu'elle récupère encore plusieurs semaines, avant d'envisager de remonter à cheval ou même d'affronter en litière ou chariot les chemins cahoteux. Elle avait à moitié accepté, impatiente de retrouver le camp sous Gordion, sa tente de feutre, la liberté nomade, le Vent.

Par des cavaliers-flèche qui faisaient tous les deux jours la navette avec l'ancienne capitale phrygienne, elle restait informée de tout, de l'arrivée du peuple et des troupeaux laissés en arrière. Mais en revanche, il n'y avait toujours aucune nouvelle de Turan et des *ha-mazan* qu'elle avait envoyés vers l'Assyrie. N'y tenant plus, elle avait ordonné à Prakshis, le jeune chef de la bannière du Hibou, compagnon de Turan et du défunt Panti-aris dans leur périple, et dont elle avait pu apprécier les qualités de courage et d'intelligence lors de la bataille de Bozoiokon, l'homme qu'elle savait murmurer à l'oreille des chevaux, de prendre avec lui un détachement et d'essayer de retrouver leur trace, craignant qu'il leur fût arrivé malheur.

À peine se furent-ils reconnus et eurent fait une halte sommaire au bord d'un petit affluent du Halys, où les chevaux purent brouter une belle herbe tendre que le printemps offrait à leurs estomacs avides, qu'ils coupèrent tous ensemble à travers le haut bassin vers le nord pour rejoindre au plus vite Angora. À la question de Turan concernant An-thamara, Prakshis avait répondu avec peine et commisération qu'on l'avait cherchée dans tout le Themis-kura, mais sans succès. On savait juste qu'elle était encore vivante peu de

temps auparavant, captive de Khrishpay le renégat, lequel avait réussi à leur échapper dans les montagnes. On ignorait pour l'heure dans quelle région il pouvait avoir trouvé refuge, mais avec de fortes présomptions que ce fût en Paphlagonie, une contrée sauvage qu'il leur faudrait ratisser vallée après vallée. Turan accusa le coup. La reverrait-il un jour ?

À Angora, Turan et Okialis furent reçus par Themiris à peine deux heures après avoir mis pied à terre. Elle tint absolument à les accueillir en sa tenue familière, celle d'une *ha-mazan* vigoureuse et énergique, en dépit de l'avis négatif de ses guérisseurs qui redoutaient de la voir quitter sa couche. Ils voulaient rester auprès d'elle et l'assister, mais elle les congédia sans ambages. L'annonce du retour de ses *ha-mazan* semblait lui avoir rendu des forces insoupçonnées, une embellie surprenante. Elle se tenait assise sur une chaise haute, confortable et garnie de coussins.

Okialis fut la première à pénétrer dans la pièce et prononcer les salutations rituelles. Puis Turan. Themiris leur fit signe d'approcher, son visage aux traits tirés et fatigués rayonnait pourtant. Okialis délaça le sac qu'elle avait apporté. Une odeur épouvantable s'en échappa. Avec dégoût, elle plongea la main dedans et en sortit la tête de Midas. La décomposition avait commencé et certaines parties étaient déjà toutes putréfiées. On pouvait toutefois encore y voir la peau grêlée, les rares cheveux à l'arrière, les longues oreilles. Les yeux étaient mangés par de gros vers blancs. Themiris ne détourna pas le regard, fixant longuement le trophée, ce qui restait du chef du maudit, du méprisable Midas, ce roi qui croyait qu'on pouvait impunément profaner un kourgane pour assouvir sa soif d'or.

Elle les félicita avec effusion et se fit ensuite narrer la traque, les péripéties de leur quête. Lorsque Turan raconta leur découverte du cadavre, elle exprima tout d'abord une déception. Que Midas ait été tué par des maraudeurs de son propre peuple et non par ses justiciers enlevait une part de symbolique à sa vengeance et à l'accomplissement du serment à Targitaos. Mais en y réfléchissant un peu, elle convint qu'il y avait peut-être là une sorte de justice

immanente. En tout cas, elle était satisfaite et Turan avait rempli sa mission. La tête du faux Midas, la vraie aux yeux de tous, complètement décharnée, continuait à se balancer au bout d'une perche à l'entrée de l'enclos royal au camp de Gordion, cela resterait ainsi. Seuls eux sauraient la réalité des choses. Le trophée puant serait jeté en pâture aux bêtes sauvages.

Mais avant qu'ils se retirent, Themiris dit :

— Okialis, tu disperseras ces misérables restes dans la campagne, qu'ils servent de nourriture aux charognards. Toutefois, auparavant, je veux qu'on en découpe le crâne, avec soin. Donne-le à un habile de nos artisans. Je veux qu'avec il m'en fasse une coupe à boire, bien nette. Qu'il la signe de mon *tamga* et l'illustre de nos motifs traditionnels, une scène de chasse au renard par exemple, avec un pied en or et des incrustations de pierres fines. Un beau hanap avec lequel j'étancherai ma soif. Ainsi, chaque fois que je boirai dedans, je me souviendrai de ce maudit et de sa juste fin. Cet objet me sera personnel et devra m'accompagner dans mon kourgane. Ainsi me sera-t-il soumis, au-delà de ma propre mort humaine. J'ai dit !

— Très bien, ô notre souveraine, il sera fait comme tu l'ordonnes, répondit Okialis en replaçant la tête dans le sac, grimaçant à l'odeur et à la vue des vers grouillants.

Themiris retint Turan qui prenait congé à son tour. Après son récit, il s'était fermé, plein de pensées amères.

— Tu as rempli la mission que je t'avais confiée. Tu n'as pas ménagé ta peine. Je t'en serai reconnaissante jusqu'à mon dernier souffle et le Vent éternel lui-même le sait. Pour ma part, je suis une femme et une mère malheureuse. Tu en es déjà informé, mais nous n'avons pas réussi à retrouver Thamara. Et impossible de dire si elle est encore vivante. La promesse que je t'ai faite pour elle, je crains de ne pouvoir la tenir. Ma fin est proche et je ne la reverrai sans doute jamais. Nous allons continuer les recherches, traquer Khrishpay le renégat partout et partout, mais il est autrement plus insaisissable que le maudit. Lui n'a pas de sosie, il n'en a pas

besoin, c'est un Cimmérien, un véritable renard de la steppe. Je suis prête à offrir ma vie contre celle de Thamara. Qu'il me prenne, me torture, me prive de kourgane, peu importe si cela pouvait la sauver. Turan, mes forces m'abandonnent et sous peu je vais devoir arrêter des décisions irréversibles pour moi et le futur de mon peuple. Après moi, nos tribus risquent de se désunir et chacun de vouloir profiter de ce nouveau pays sans vergogne et en oubliant les lois et le mode de vie de la steppe, en faisant fi des serments. Je n'ai pas à rougir de mon existence ni de mes actes. Et si tu as pu me juger impitoyable, voire cruelle, sache que c'est pour protéger mon peuple de sombrer dans l'arbitraire, dans la cupidité, dans l'orgueil individuel, dans l'oubli des enseignements des ancêtres. Nos ennemis nous traitent de barbares, mais eux ils se mentent à eux-mêmes, ils font croire que leurs lois écrites les mettent au-dessus des autres hommes et ils tentent d'asservir la terre et les arbres. Ils inventent et élèvent des temples à des dieux pour mieux se rengorger de leur propre vanité. Le jour où ils n'auront plus à craindre notre foudre, celle des nomades et du Vent, alors c'est le monde entier qu'ils éventreront de leur araire et engloutiront de leurs mensonges.

Elle s'interrompt, elle avait parlé d'une traite, sans presque reprendre son souffle, des paroles sincères et profondes, sans emphase ni effet. Des regrets aussi. À cet instant, elle ne paraissait pourtant plus autant mal en point qu'on la lui avait décrite. Une simple rémission ? Mais Turan la connaissait maintenant suffisamment pour savoir qu'elle avait toujours possédé un instinct sûr, un sens prémonitoire. « Une qualité souveraine, héritée en gauche ligne maternelle depuis la première femme inspirée », en avait-elle ri un jour où il lui en avait incidemment fait la remarque.

— Ah Turan ! J'aurais aimé t'avoir comme fils, tu ressembles tellement à Otar. Mais je te considère déjà comme tel, tu as fait serment à ma Thamara. Je ne la reverrai pas, mais je sais que toi tu la retrouveras et que vous serez heureux ensemble. Ce sera un difficile et long chemin, mais tu réussiras. Thamara ne pouvait choisir meilleur homme que toi. Ce n'est plus la souveraine qui te parle, juste une mère qui met toute sa confiance en toi. J'ai foi en

toi, en vous. Méfiez-vous des sounois, des jaloux, des indignes et des menteurs.

Un mois plus tard, l'ensemble des chefs de tribu et de bannière, les personnages importants et une large partie du peuple étaient réunis sous les murs de Gordion, dans l'immense *ordu* reconstitué qui s'étendait sur plusieurs parasanges. L'été pointait et avec lui les étouffantes chaleurs du plateau anatolien, un climat somme toute assez semblable à celui des steppes pontiques du nord de la Mer Sombre, plus sec toutefois. Le grand *kuriltay* avait été convoqué et chacun savait qu'il allait conditionner leur futur en ces nouvelles terres.

Themiris paraissait avoir retrouvé sa santé. Les remèdes secrets de ses *anarya* guérisseurs étaient efficaces, quoique temporaires et nocifs à court délai, de puissants stupéfiants analgésiques. On la découvrait de nouveau parcourant le camp, à pied ou à cheval, juste entourée de deux *ha-mazan* gardes. Tous lui voyaient son visage et ses manières familiers, proche de chacun, soucieuse de rester accessible et informée de tout.

La majeure partie des butins faits lors de la campagne et le sac des cités phrygiennes avait été distribuée, selon de savants équilibres et répartitions qui ne lésaient personne. De nombreuses nominations et élévations étaient intervenues, récompensant le courage et l'intelligence au combat. Les principales distinctions et promotions seraient proclamées après avis du *kuriltay*. On discutait beaucoup dans les tentes cimmériennes. Il se disait que chacune des douze tribus allait se voir attribuer un territoire propre, avec ses étendues de pâturages, ses cités soumises et des populations sédentaires tributaires. Les supputations allaient bon train. Un projet avait été élaboré par le grand conseiller Vishtaspa. Des consultations informelles et des missions envoyées et revenues des confins dessinaient une trame d'intérêts contradictoires avec des arbitrages qui seraient délicats.

Depuis qu'elle était réapparue, Upis se faisait discrète. Quand le camp du Sangaris avait été levé, elle avait voyagé dans un

confortable chariot fermé, ne se montrant guère aux haltes et bivouacs le soir, rejoignant à la nuit la tente dressée d'An-ayanis. Celui-ci lui manifesta une grande tendresse. Il continuait de deviner en elle une réserve, un doute quant à sa détermination. Elle ne se refusait pas à lui, bien au contraire leurs étreintes étaient intenses et pleines de félicité. Mais elle n'aimait plus la lumière, ne lui jouait plus le spectacle de son corps parfait, ne trouvait plus plaisir à son regard. Comme si une part de honte s'était emparée d'elle. An-ayanis se contentait de savourer sa chaleur et la douceur de sa peau, attentif à ne pas la brusquer, ne pas la décevoir. Il sentait le petit cœur respirer dans son ventre, son enfant. Il ne voulait pas qu'elle se fatigue ni ne subisse de contrariété. Il ignorait tout de la terrible lutte intérieure qu'elle vivait.

Le châtement que lui avait imposé Khrishpay était le pire qu'il eût été possible d'imaginer. La douleur physique était maintenant estompée, juste une sensibilité plus affleurante au creux des reins et sur le haut des fesses. Elle avait essayé de distinguer les signes à l'aide d'un miroir de bronze, des figures géométriques approximatives aux traits plus ou moins épais, des triangles surtout, et le *tamga* du renégat au plus charnu, mais n'y comprenait rien. Elle avait parfois entendu parler d'un langage secret que seuls certains initiés connaîtraient, transmis par les dieux eux-mêmes. Elle se rappelait mot pour mot la sentence de son tourmenteur sadique et psychopathe : « Tu vas avoir à affronter un dilemme insoluble. Soit tu lui avoues et tu sauves peut-être sa fille, contre ta vie, soit tu transgresses les préceptes fondamentaux de notre peuple en mentant et en condamnant la princesse, et en attirant sur toi, les tiens et ta descendance une vengeance encore pire. »

C'était sa vie et celle de son enfant qui se trouvaient en jeu, contre celle d'An-thamara. Dans l'immédiat, mais aussi pour le futur. Quoi qu'elle décide, avouer ou se taire, rien ne sauverait son âme. Seule dans son chariot cahotant, elle pleurerait des larmes de détresse. Elle eut à plusieurs reprises la tentation de se supprimer, de mettre fin à ce cauchemar, mais même cela serait un mensonge. Et la vie qui vibrait en elle de ses membres informes lui dictait une autre vérité. En ces instants, elle ne réagissait plus qu'en femme, en

future mère. Aimait-elle An-ayanis ? Elle avait douté et n'était toujours pas totalement rassurée. Il lui avait réitéré ses promesses et elle le sentait déterminé, mais serait-il vraiment capable de la défendre ? Tout lui révéler, à lui ? Elle le faillit, mais à chaque fois un signal inconscient retint ses mots. Elle finit de se convaincre qu'il la rejetterait. Et plus les jours passaient, plus les liens de son supplice la garrotaient sans espoir.

Le pire serait qu'on découvrit fortuitement les marques, elle aurait alors tout perdu. Elle refusait désormais à sa servante personnelle de la vêtir, la parfumer, l'aider à son bain, qu'elle la voie dans son intimité. Une rupture complète par rapport au passé. Elle se rendit compte qu'on clabaudait sur son étonnant changement d'attitude. Elle la fit renvoyer par son père, sans explications. Enfin parvenue à Gordion, avec l'ensemble des convois et du peuple demeuré en arrière, elle continua d'observer sa nouvelle discrétion. On ne la vit plus arborer ses tenues luxueuses, elle ne déambulait pas provocante entre les tentes, elle n'agonissait plus d'ordres acerbes les esclaves ni de remarques désobligeantes les inférieurs. Elle restait autour des *ger* de son clan, passant ses journées à méditer et à s'initier au filage de la laine et autres activités ordinaires qu'elle exérait autrefois.

Son père, le grand conseiller Vishtaspa, s'était bien inquiété de sa profonde transformation, s'enquérât chaque jour de sa santé et cherchait à percer son comportement. Elle lui répondait avec douceur qu'elle avait beaucoup réfléchi lors de sa retraite volontaire, qu'elle avait ouvert les yeux sur les choses et voyait désormais la vie de façon différente. Elle serait plus simple, plus humble. Son enfant à naître occupait toutes ses pensées, le reste était très secondaire. Et quand bien même An-ayanis la délaisserait ou que Themiris s'opposerait à son union, l'essentiel se trouvait ailleurs.

Vishtaspa était perplexe. Une telle révolution dans la personnalité de sa fille lui aurait fait l'effet d'une fable encore un mois auparavant. Mais il devait bien la constater, comme tous. Cela

servait-il ses intérêts politiques et futurs ? Il ne parvenait pas à se forger une opinion définitive.

Une bonne partie des bannières de l'expédition envoyée contre le Themis-kura avait regagné Gordion, propageant la rumeur que Themiris se mourait à Angora, nouvelle que les cavaliers-flèche qui assuraient les liaisons avaient jusque-là obstinément tue. L'émotion fut grande. Elle le fut encore davantage lorsqu'on la découvrit chevauchant en tête de ses *ha-mazan*, jambes nues et vêtue de son célèbre caftan rouge sang avec le torque d'or sur sa poitrine rayonnant au soleil, et franchissant au galop l'enceinte symbolique du camp au bruit tonitruant des manches à air et des étendards claquant dans le vent. La souveraine cimmérienne était plus vivante que jamais ! Seuls ses *anarya*, ses fidèles *ha-mazan* et quelques proches savaient qu'elle jouait sa rémission.

Son fils An-ayanis fut l'un des premiers à pouvoir s'entretenir en privé avec elle. Elle reçut ensuite une matinée entière Vishtaspa, avec lequel elle évoqua de nombreux sujets, principalement le *kuriltay* qui avait été convoqué, la démobilisation des bannières et les délicates questions de concessions territoriales aux tribus, sa succession. Elle avait beaucoup réfléchi, avait des idées arrêtées très précises sur tout. À la fin, elle aborda le point de la relation entre leurs enfants. Il essayait de rester impassible, mais tremblait au fond. Surtout lorsqu'elle entama en disant tout le mal qu'elle pensait d'Upis. Elle était conforme à ce qu'elle avait toujours respecté, le rejet de toute forme d'hypocrisie. Puis il se détendit en l'entendant confirmer qu'elle avait donné son agrément à An-ayanis et ne s'opposerait pas à leur union, bien que celle-ci lui déplût. Il lui exprima toute sa gratitude, sa profonde loyauté, son admiration. Elle lui sourit sans chaleur.

Vishtaspa alla trouver sa fille et lui rapporta les propos de Themiris, tout heureux. Celle-ci s'effondra. Elle ne retenait qu'une chose : la mère d'An-ayanis refusait absolument de la recevoir, de la rencontrer, sans même parler de son union repoussée après sa mort soi-disant imminente. Elle congédia méchamment son père et alla se réfugier au plus sombre de sa tente. La veille, dans un

sursaut en pleine nuit, seule avec ses cauchemars, elle avait pris la décision d'aller s'agenouiller aux pieds de Themiris, de tout lui avouer, de ne rien implorer que son regard de mère et de femme, de tout remettre entre ses mains. Elle sanglota longtemps, des larmes de désespoir et de rancœur, avant qu'une carapace nouvelle ne l'enveloppe, qui ferait désormais corps avec elle. Elle ne laisserait personne lui dicter son destin, ni homme ni dieu.

Appuyé sur un talus au milieu de la plaine et en légère éminence, un demi-cercle de piquets avait été délimité. Autour, deux escadrons de *ha-mazan* montaient la garde et maintenaient à distance le peuple et les badauds qui s'étaient agglutinés nombreux à proximité, regroupés par petits groupes claniques et tribaux, mêlés avec les chevaux. Le *kuriltay*, le grand conseil cimmérien, était réuni. Juste sous la paroi rocheuse, au centre, Themiris était installée sur un trône, en réalité un simple fauteuil surélevé recouvert d'une peau d'ours, très visible de tous et de loin. Devant elle, en deux lignes inégales face à face, les membres. À sa gauche, sa main cardinale, en position éminente, les douze chefs de tribu, sept hommes et cinq femmes. À droite, le grand *anarya*, le conseiller Vishtaspa, les deux commandants de *tuman*, Okialis, général des *ha-mazan*, et An-ayanis l'héritier présomptif.

On avait procédé aux rites protocolaires, aux sacrifices préliminaires et invocations aux dieux. Leur maître le Vent serait le garant des décisions qui seraient prises. Très vite, le *kuriltay* avait abordé les questions de fond, la récompense des combats, le partage des contrées conquises et les attributions de richesses et d'honneurs. Pour l'essentiel, des accords et compromis de principe avaient été scellés dans les jours précédents, lors de multiples rencontres et tractations informelles. Le conseil en avisa le principal.

Chaque tribu se voyait attribuer un territoire propre, avec ses ressources, ses pâturages et populations tributaires, en relation avec son importance numérique et son rang reconnu selon leur hiérarchie très pointilleuse. Ainsi la moins considérée, celle du Bélier, reçut-elle en patrimoine la Paphlagonie, la vaste région montagneuse située entre la Bithynie alliée de Maryandinos et le Themis-kura,

mais que même les Phrygiens n'avaient jamais vraiment soumise et qui restait donc à conquérir. À l'opposé, le riche cœur de la Phrygie, autour de Gordion, Pessinous et Amorion, échut-il naturellement à la première d'entre elles, la tribu royale du Vent. Quant au Themis-kura, lot moyen, il revint à sa demande expresse à Arta-vashtay, pourtant doyen et chef de la tribu de l'Ours, la plus prestigieuse après celle de Themiris. Celui-ci avait fait le voyage de Sinopis, avait vu de ses yeux la richesse de cette région, son climat tempéré en toute saison, son herbe verte et drue. Et la perspective de liaisons maritimes avec leurs steppes natales de Kimira, de l'autre côté de la Mer Sombre, ne lui avait pas non plus échappé. Tout comme sa souveraine, il embrassait large. Le bénéfice de l'âge, de l'expérience et de la sagesse.

Ces cruciales questions et attributions étant résolues, le *kuriltay* confirma et jura les traités passés avec les peuples voisins, à savoir la solide alliance avec Maryandinos le Bithyni et le territoire octroyé aux siens. Ainsi, également, que l'engagement pris par Themiris à Sinopis envers les Grecs de la cité de Miletos et la possibilité pour eux d'établir cent comptoirs sur la côte de la Mer Sombre. Avec en liaison la désignation de Turan comme représentant général des Cimmériens chargé des relations avec les pays grecs, nomination d'un étranger qui contraria An-ayanis, le grand *anarya* et quelques chefs. Okialis la *ha-mazan* intervint avec vigueur en sa faveur.

Mais derrière, tous avaient en filigrane à l'esprit la question que personne n'osait aborder : la succession. On savait Themiris malade, en dépit des apparences et son écoute attentive. Qui après elle ? Les règles étaient très claires en la matière et avaient toujours fonctionné jusque-là. Il fallait que ce soit une fille, *ha-mazan* de surcroît. Toutefois, An-tiushpa l'aînée et héritière parfaite était morte. Il y avait ensuite sa sœur An-thamara, mais celle-ci avait disparu depuis trois ans, probablement exécutée par Khrishpay le renégat. Cependant, un doute subsistait. Hormis elle, le statut présomptif d'An-ayanis apparaissait contestable. La plupart, le grand *anarya* et le conseiller Vishtaspa en tête, convenaient qu'on devait alors s'en référer aux règles subséquentes qui avaient cours

dans les tribus et clans et qui prévoyaient que le titre passe au fils aîné. Okialis, les autres chefs de *tuman* et Arta-vashtay restaient sur la réserve, par a priori défavorable envers la personne dudit héritier. Mais surtout, Themiris elle-même demeurait dans le flou et ne se prononçait pas.

Ce fut au troisième jour qu'elle livra enfin sa volonté, qui les laissa perplexes, vaguement inquiets pour le futur, que le *kuriltay* avalisa néanmoins. Elle désigna officiellement son fils An-ayanis pour lui succéder, par défaut. Nonobstant, si jamais An-thamara venait à réapparaître, il devrait se retirer et lui remettre le pouvoir, les insignes et les attributs royaux. Et si lui disparaissait, sans fille légitime *ha-mazan*, alors son successeur serait son frère cadet, An-kayashtra. Mais elle prit bien soin de préciser et faire valider que la règle normale devrait demeurer celle en vigueur jusque-là, à savoir une succession en ligne féminine et *ha-mazan*. Tous jurèrent au Vent, y compris An-ayanis, assez mécontent.

Le quatrième et dernier jour du *kuriltay* était le moment des cérémonies cultuelles, des serments renouvelés, des proclamations au peuple et d'un grand festin. Une annonce inouïe avait couru dans le camp, aussi des dizaines de milliers de gens, hommes, femmes, enfants et vieillards, se pressèrent-ils en masse serrée autour de l'enclos réservé et de la haie des *ha-mazan*. L'espace rituel, en pente montante, permettrait à chacun de ne rien perdre du spectacle.

La matinée était bien entamée lorsque Themiris se présenta. À pied, traversant les rangs qui s'ouvraient avec déférence devant elle, un dernier sourire pour tous, elle pénétra dans le demi-cercle. Elle portait ses plus beaux atours et ses cheveux blancs en chignon retenus par un peigne en or. À son cou, le tétraèdre d'Anaion lançait ses feux colorés dans le soleil d'été. Elle prit place sur son trône primitif. Puis on vit arriver un à un les membres du *kuriltay*, ainsi qu'An-kayashtra, et s'installer à leur tour. Un grand silence enveloppa la plaine. Themiris se leva et prononça d'une voix à peine voilée ces quelques phrases, son testament :

— À vous tous, peuple Kimiri, vous en êtes témoins ce jour,

avec notre maîtresse Argimpasa le Vent et les autres dieux qui nous observent, vous me voyez en mes ultimes instants terrestres. Je suis venue au monde dans notre steppe d'herbe il y a déjà longtemps. J'appartiens à la noble lignée des filles de Tomiris, celle qui nous a enseigné et transmis la liberté, les serments humains et le respect de la nature et des animaux. J'ai connu une vie riche et exaltante, mais aujourd'hui j'ai décidé de rejoindre mon kourgane. J'ai combattu, j'ai gouverné, j'ai aimé, j'ai engendré, j'ai vécu. Mon temps est fini. Kimiri, restez unis et conservez vivantes les qualités qui font de nous le peuple glorieux et fier que nous sommes. Vous êtes la nouvelle génération, vous êtes dépositaires de nos ancêtres et maîtres de votre destin. Que mon nom s'efface dans le futur au profit de mes descendants de génie et de talent. Kimiri, ne vous laissez jamais circonvenir par nos ennemis, ne renoncez jamais aux serments, chérissez les chevaux davantage que vous-mêmes et préférez toujours le souffle impalpable du Vent aux vanités et richesses matérielles. Battez-vous pour la liberté, la vérité et les kourganés, jamais pour un territoire, une cité ou de vulgaires sillons. Sachez vivre et mourir dignement !

Une bonace sépulcrale écrasait la plaine-steppe et les hommes. Seuls les premiers rangs avaient pu entendre distinctement les paroles de Themiris, mais le Vent en portait l'empreinte jusqu'aux plus éloignés, et l'écho s'en répercuterait longtemps, inscrit à jamais dans la mémoire cimmérienne.

On la vit s'approcher des chefs de tribu. Ceux-ci se levèrent et se mirent en cercle autour d'elle, chacun tendant le bras pour la toucher. Puis ils s'écartèrent en une haie d'honneur. Elle s'avança vers Okialis la *ha-mazan*, se défit de son torque d'or, symbole d'*atabeg* de commandement militaire, et le lui remit. Celle-ci retint à grand-peine ses larmes. Puis elle se tourna vers son jeune fils cadet, An-kayashtra, stoïque, et le serra contre elle sans un mot.

Enfin, trois pas plus loin, elle fit face à An-ayanis. Elle ôta avec délicatesse le tétraèdre d'Anaion au bout de sa chaîne en or, le contempla une dernière fois dans sa paume cardinale, rayonnant de ses trois couleurs, semblant y voir se révéler à l'intérieur quelque

secret cosmique, et le passa autour du cou de son aîné. Cet insigne et ce geste sanctionnaient le changement de souverain. C'était la première fois que l'attribut suprême des Cimmériens n'était pas transmis de femme en femme. Themiris était dès lors prête. Elle adressa ses ultimes paroles à son fils :

— Ayanis, c'est désormais à toi qu'il appartient de guider notre peuple. Tu peux t'unir à Upis et soyez heureux sans moi. Mais n'oublie jamais ta sœur Thamara. Elle est vivante, vous devez tout mettre en œuvre pour la retrouver. Je pars, adieu.

Et à tous, d'une voix sereine :

— Nous nous retrouverons dans la steppe céleste !

Et Themiris tourna le dos à l'avenir. Elle se dirigea vers l'une des extrémités du demi-cercle. Son tabouret de voyage aux pieds démontables finement sculptés de griffons et garni d'une fourrure était disposé, seul. Elle s'y assit et sembla se recueillir. Une vieille femme, de sa parenté lointaine, s'approcha, tenant un rhyton en corne de bœuf. Elle le lui tendit, avec un léger hochement de tête. Themiris le porta à ses lèvres et but le puissant breuvage à base d'alcool de bouleau, avec répulsion. Au bout de quelques minutes, elle se mit à trembler et des convulsions l'agitèrent. Son visage, ce visage qui avait été si beau, se crispa définitivement et un râle rauque s'échappa de sa poitrine.

Elle vacilla du tabouret et s'écroula contre terre. Le poison avait agi vite, foudroyant. Nulle autre mort en dehors de celle au combat n'était plus digne, plus noble. Elle l'avait décidée en toute conscience, pénétrée de l'idée qu'elle avait achevé son temps sur la terre-steppe et déterminée à ne pas laisser la maladie et la ruine du corps la ronger. Le grand *anarya* vint constater son départ et la retourna, face vers le ciel. Ses yeux bleus fixaient l'azur infini. Le devin prononça une adresse magique aux dieux pour la leur recommander, que reprirent trois fois les membres du *kuriltay* et l'assistance. Puis un chant de femmes s'éleva, rythmé et entraînant,

joyeux et de gratitude.

Un chamane râblé couvert et coiffé d'une peau de loup s'avança à son tour, accompagné de deux aides. Ils tendirent un paravent et s'affairèrent derrière. Pendant ce temps, tous entonnèrent de nouveaux hymnes, à la gloire de la souveraine, de ses ancêtres et du peuple Kimiri. Le chamane réapparut et lança un long hurlement. Deux autres loups lui répondirent, dans le silence des chants. Il exposait à bout de bras un cratère, de sang et de lait mêlés.

Themiris s'était suicidée en respectant le rituel sacré. La dernière avant elle à l'avoir accompli avait été sa grand-mère Lusipis. Elle avait désigné son fils cadet, An-kayashtra, pour servir et offrir son sang. Celui-ci, très digne malgré son jeune âge, vint s'asseoir sur le tabouret où sa mère se tenait il y avait encore peu. Le chamane posa devant lui le cratère.

Les récits anciens racontaient qu'à l'origine on recueillait la cervelle du défunt et que c'est elle que se partageaient ses proches, pour s'approprier son esprit et son intelligence. Mais cette pratique avait été abandonnée, personne ne savait trop pourquoi, au profit de son seul sang, symbole de sa vie, mêlé au lait de brebis, qui lui représentait la communion avec le monde animal et la steppe.

An-kayashtra tenait en main le somptueux hanap, avec sa coupe ronde taillée dans le crâne de Midas et incrustée de pierreries. Le chamane y versa une partie du contenu du cratère. An-kayashtra plongeait son doigt dans le bol et le porta à sa bouche, dégoûlant de rouge et de blanc, sanctionnant son serment à la défunte. Puis il fit signe aux membres du *kuriltay*. Son frère An-ayanis fut le premier, livide. Et chacun, sans un mot et le regard grave, de tremper son index cardinal et de communier. Se présentèrent ensuite à la file, ayant été filtrés par les *ha-mazan*, les chefs de bannière puis les simples capitaines, ainsi que les Kimiri apparentés à la reine et ses serviteurs.

Turan avait été prévenu par Okialis de devoir participer. Dans ses

dernières volontés, Themiris avait attesté qu'elle le considérait comme faisant partie de sa parentèle, en tant que promis à sa fille An-thamara et lointain cousin de son regretté époux Otar le Colche. Turan avait senti tout le poids de cet honneur écrasant. Jusque dans la mort, cette femme exceptionnelle lui imposait son destin, une vision du monde et des êtres liés par des serments auxquels ils ne pouvaient se soustraire. Le rite barbare le fit hésiter un long moment avant de s'engager et fendre les rangs agglutinés. Le regard noir d'Upis qu'il croisa en franchissant la haie des *ha-mazan* lui glaça les sangs. Il trempa à son tour le doigt dans le crâne de Midas le maudit et le suçà, sous l'œil complice d'An-kayashtra avec lequel il ressentait une sympathie de grand frère.

Le chamane et ses aides emportèrent le corps de Themiris dans une maison roulante un peu plus loin. Là, ils l'éviscérèrent, le préparèrent puis l'embaumèrent, selon des techniques secrètes connues d'eux seuls. Ainsi préservée, sa dépouille pourrait supporter le voyage pour rejoindre son kourgane. Traditionnellement, les suicides rituels des chefs s'opéraient sur le lieu même de la sépulture. Le tombeau était édifié et paré et lorsqu'il se trouvait prêt, tout le lignage y était convoqué pour assister au sacrifice, à l'inhumation et renouveler les serments. Mais dans le cas présent, le kourgane que s'était choisi Themiris se situait loin, sur la colline de Waltadava, l'ancienne cité de ses ancêtres Pélasges, et elle se savait très malade. Aussi avait-elle préféré dissocier sa mort de son ensevelissement. Le peuple cimmérien avait vécu son immolation, à l'issue du *kuriltay* qui fixait leur avenir.

Quelques jours plus tard, un convoi d'un millier d'individus quittait Gordion pour redescendre vers le Sangaris, la Bithynie et le Bosphore de Thrace. Dix chariots contenaient le trésor de Themiris, de l'or, des pierres précieuses, des objets ouvragés uniques au monde, des vêtements somptueux, des armes d'apparat, le hanap cérémoniel qui n'avait servi qu'une fois. Toutes choses d'une richesse inouïe qu'elle avait accumulées au fil de ses trente ans de règne et qui n'avaient jamais été portées ou exhibées, destinées à seule fin de l'accompagner dans son tombeau.

Le onzième véhicule renfermait deux grandes caisses en bois brut, des cercueils. Celui de la défunte et celui d'Otar, l'époux chéri qui ne l'avait jamais quittée. Ce dernier était décédé quelques années auparavant et son corps avait été embaumé. Déplacements, migrations, exode, étapes, haltes, bivouacs, il l'avait dès lors suivie partout, sauf la toute dernière expédition au Themis-kura. Nul ne sut jamais qu'elle défaisait tous les soirs sous sa tente solitaire les lanières de cuir qui fermaient sa bière, contemplait son visage à la lueur d'une torche et lui parlait, parfois des heures. Même mort, Otar n'avait cessé d'être avec elle, de la conseiller, de lui insuffler son amour. Ils reposeraient tous deux côte à côte.

Le convoi mit près d'un mois pour arriver à destination. Il passa par Bozoikon, le théâtre de la bataille. On y rendit hommage aux kourganés des Cimmériens tombés. Puis on s'engagea dans les défilés du Sangaris, bien balisés, avant de retrouver le site où s'était étalé le grand camp arrière dans la basse plaine sur le bord du fleuve. On était désormais en Bithynie et le roi Maryandinos avait choisi temporairement ce lieu, en attendant de fixer son choix pour sa capitale à venir. Il tint absolument à se joindre au cortège et à accompagner Themiris jusqu'au bout. Il était leur allié et il n'oublierait jamais qu'elle avait donné une patrie à sa tribu errante, la façon dont elle lui avait fait confiance, ses yeux clairs. Lui et une centaine de ses cavaliers firent donc le chemin avec eux. En outre, Waltadava se situait juste à leur nouvelle frontière et il leur appartiendrait de veiller à l'inviolabilité du kourgane.

Le comptoir mégarien de Khalkedon ouvrit ses portes aux Cimmériens, en vertu du traité passé l'année précédente, et mit à leur disposition ses embarcations pour les transporter sur l'autre rive du Bosphore, jusqu'à la baie de la Corne d'Or, au pied des vestiges de Waltadava. Les engagements furent renouvelés et gravés sur une stèle par Turan, premier acte dans ses nouvelles fonctions. Les Grecs auraient aussi la responsabilité conjointe, avec leur cité mère et les Bithyniens, de protéger la sépulture et les trésors de Themiris. Ils avaient vu l'immense armée transiter et ils savaient que le puissant royaume phrygien de Midas avait été anéanti et ses habitants exterminés pour avoir profané par cupidité

des tombeaux cimmériens. Waltadava devrait rester un sanctuaire que nul n'aurait le droit de fouler.

Sur la colline, à l'endroit exact où Themiris avait planté son *akinakès*, on édifia son kourgane. Deux profondes chambres souterraines furent creusées, avec une rampe d'accès. Puis, au-dessus, on bâtit une impressionnante structure charpentée et un boisage en rondins, sur lesquels vinrent prendre appui en rangées chevauchantes de larges pierres plates, pour se rejoindre en voûte au sommet. Enfin, ils bouchèrent les interstices avec de petits galets récoltés sur une plage juste au pied de la butte, puis étalèrent plusieurs épaisseurs de terre et de sable, que l'herbe coloniserait très vite. Trois cents hommes travaillèrent quinze jours durant pour l'élever. L'été ardent finissait et l'on attendit l'équinoxe pour sceller le kourgane.

La dernière cérémonie se tint par un jour brouillasseux, une pluie fine qui semblait ne vouloir cesser. On descendit les deux cercueils de Themiris et Otar. Les corps embaumés furent extraits et disposés côte à côte dans la chambre funéraire, tête dirigée vers l'ouest comme l'imposait la tradition. Puis on plaça tout autour l'immense trésor et les armes. La salle fut ensuite scellée.

Dans la seconde excavation, orientée au nord, le chamane et ses aides sacrifièrent six chevaux royaux. Ils recueillirent leur sang dans une urne sacrificielle qui fut laissée à côté. Ils déposèrent également de somptueux harnachements, avec tapis de monte, mors d'or, brides et courroies de cuir. Puis ils leur couvrirent le chanfrein d'un masque de cerf prolongé de bois. Le sens de ces symboles se perdait dans la nuit des temps. Le cheval était le double de l'homme de la steppe, de sa naissance à sa mort, il devait partager sa tombe et serait appelé au moment du témoignage. Dans l'ancien temps, selon les vieux récits, chacun descendait dans la chambre funéraire avant qu'elle ne soit refermée et déposait une pincée d'ocre sur le défunt. Cet aspect du rite avait été abandonné.

Il restait l'essentiel, à savoir le serment au kourgane. Le millier de Cimmériens, les Bithyniens alliés et les représentants de

Khalkedon étaient massés au pied du tumulus. Avant de mourir, Themiris avait désigné An-kayashtra, et non An-ayanis, pour ce devoir majeur. Il se tint au sommet et s'adressa à tous, et au-delà au monde entier, celui des steppes, des mers, des cités et des royaumes. Il proclama et renouvela le serment à Targitaos, le commandement suprême qui engageait indéfiniment :

— Que tous m'en soyez témoins ici et ce jour, nous venons d'accompagner en sa dernière demeure ma mère, la glorieuse et sage Themiris, souveraine des Kimiri et seigneur des tribus et territoires vassaux. Que son corps et son âme gagnent la steppe céleste d'où ils renaîtront un jour sous la forme du grand loup, d'un léopard ou d'un aigle. Son kourgane est sa demeure et doit rester inviolé jusqu'à ce jour lointain. Que nul homme ne profane jamais ce lieu consacré ! J'en fais ici le serment, celui à Targitaos notre ancêtre premier. Celui qui violerait le kourgane de mon maître serait mis à mort immédiatement, lui et toute sa parenté et sa descendance. Je le pourchasserais jusqu'en enfer, jusqu'aux mers qui continuent la steppe, jusqu'au pays des glaces, jusqu'aux déserts brûlants du sud, dussé-je passer ma vie à le traquer et détruire toute créature. Et si ce n'était moi, ce seraient alors mes frères et mes fils, mon clan et mes alliés ! Que le monde entier entende cette sentence !

Le silence retomba. Leur maître le Vent avait chassé la pluie et emporta ces paroles en tourbillon. Et tous les Cimmériens présents de gravir un à un le sommet du tertre, s'arrêter un instant, prononcer une phrase rituelle et y déposer chacun une pierre symbolique sur laquelle il avait fait couler une goutte de son sang. Ce geste liait pour la vie un individu.

Ce jour-là, parmi ceux qui communierent et adressèrent une dernière pensée à celle qui resterait aux yeux des peuples étrangers la souveraine *ha-mazan* légendaire des Cimmériens, se trouvaient donc An-kayashtra son fils cadet, mais pas l'aîné son successeur demeuré à Gordion pour gouverner et convoler, le vieil Artavashtay et quatre autres chefs de tribu, Okialis au torque d'or, *atabeg* de l'armée et dépositaire des vertus et du primat matriarcal

de leur société, quelques chefs de bannière dont Prakshis et des capitaines, Khosrava l'inquiétant maître des lamentations, le grand *anarya* qui n'avait pu se soustraire, et Turan.

Enfin, on referma le kourgane et son dôme aplati. Themiris avait vécu.

Les Cimmériens repassèrent le Bosphore, reprirent le chemin de leur nouveau royaume, le Sangaris et le camp des Bithyniens. Au moment de faire leurs adieux, Maryandinos prit à part Turan. Tous deux avaient fait connaissance dès le début, lorsque celui-ci avait rallié sa tribu. Turan avait servi d'interprète et s'était familiarisé avec la langue thrace des Bithyni. Par la suite, les deux hommes avaient eu plaisir à échanger, éprouvant tous deux le même sentiment de fascination envers Themiris. Maryandinos l'avait servie sans arrière-pensées et en avait été récompensé avec son peuple. Et s'il n'avait pas juré le serment à Targitaos, n'étant pas Cimmérien, il l'avait néanmoins intériorisé tout autant.

Il raconta à Turan une bien étrange histoire à propos d'Upis. D'après les siens, juste avant son retour avec ses combattants du pays phrygien après la soumission de Gordion, la future épouse du nouveau roi des Cimmériens était apparue un soir en leur campement et n'y avait été hébergée qu'une seule nuit, et non plusieurs comme il l'avait entendu dire depuis. En outre, et cela personne n'en avait jamais parlé, ce même soir, des enfants de son peuple qui pêchaient non loin du grand gué s'étaient cachés en entendant une cavalcade. Ils avaient vu passer une importante troupe montée, laquelle s'était ensuite dirigée vers l'ouest. Selon eux, il s'agissait peut-être de cavaliers cimmériens, mais ils n'en étaient pas sûrs. Lorsqu'on lui avait rapporté le fait, deux jours plus tard, Maryandinos avait estimé cela très étrange, étant informé de la stratégie générale et des différentes bannières. Aucune ne pouvait se trouver alors là, et encore moins faire mouvement vers l'occident. Puis l'*ordu* du Sangaris avait été levé et les semaines avaient passé, sans incident ni signalement d'ennemis ou groupe armé quelconque. Turan le remercia, enregistra ses propos, mais ne sut qu'en penser.

CHAPITRE XXIX

Le destin d'Upis

Sous les remparts de Gordion, capitale de la défunte Phrygie et nouveau centre de gravité du royaume des Cimmériens, à l'automne de l'an 675 avant l'ère chrétienne, première année du règne d'An-ayanis.

Themiris n'était plus, elle avait choisi sa fin. Le *kuriltay* avait réglé la succession et les rites avaient été respectés. Désormais, le souverain des Cimmériens était An-ayanis, reconnu par toutes les tribus. Un homme, en pleine force de l'âge et de santé, impatient d'imprimer son *tamga* et dépasser en gloire sa mère. Mais s'il ne manquait pas de qualités, ses velléités un peu brouillonnes furent heureusement canalisées par son beau-père, le grand conseiller Vishtaspa, qui avait servi fidèlement Themiris pendant vingt ans et qui s'était vu confirmer en ses fonctions. Mieux même, elles avaient été élargies et son ascendant sur son gendre en faisait le véritable maître au quotidien. Il était habile et pondéré, rompu à l'art de ménager la susceptibilité et les intérêts des chefs de tribu, respectueux des traditions mais peu porté sur les aventures belliqueuses.

À peine Themiris morte et sans attendre le retour de la troupe partie convoier et inhumer le corps embaumé dans son kourgane de Waltadava, on célébra les épousailles du nouveau roi avec Upis. Celle-ci avait été ulcérée d'avoir été écartée de l'hommage du sang offert par la défunte, repoussée sans égards par Okialis et son cordon de *ha-mazan*. La souveraine l'avait nommément exclue, elle n'appartenait ni à sa tribu ni à sa parenté et ne pouvait arguer d'aucun rang ou fonction éminente. Alors même qu'un étranger comme Turan, son ancien amant, cet embrouilleur de sentiments, avait lui reçu cet honneur insigne. En son for intérieur, elle

soupçonnait Themiris et lui d'avoir eu des relations coupables, en dépit de leur différence d'âge. Toutes les femmes de cette lignée étaient au fond des hypocrites ! De prudes *ha-mazan* qui avaient le feu aux fesses autant qu'elle, si ce n'est davantage ! La vision d'An-thamara enceinte lui revint. Sûrement que cette noiraude-là écartait elle aussi volontiers les cuisses !

Le mariage respecta le cérémonial traditionnel de la steppe, relativement simple. Upis l'aurait souhaité grandiose, pouvoir revêtir des habits somptueux, en présence de milliers d'invités, au milieu des chants et des éloges, mais son père refroidit son ardeur en lui faisant valoir que tous les Cimmériens savaient que Themiris ne l'agréait pas et certains, même, lui battaient reproche de son empressement à séduire son fils, ainsi que sa grossesse alibi, qui auraient contribué selon eux au suicide de Themiris, trop fière pour admettre de la côtoyer et trop indulgente pour la faire exécuter ou la bannir.

Upis fut profondément choquée par ces ragots. Elle menaça d'attenter à son tour à sa vie pour ne plus avoir à subir de telles calomnies. Vishtaspa la réconforta et lui assura que ceux qui émettraient de telles vilénies seraient châtiés sans pitié. An-ayanis en apprenant cela entra dans une violente colère et exigea des noms. Vishtaspa réussit néanmoins à atermoyer et fit retomber les choses.

La cérémonie eut donc lieu au milieu de la plaine, par un chaud jour d'été, modestement. La promesse se tint cachée dans sa *ger* pendant que son père allait offrir à son futur gendre, au vu de tous, des cadeaux à hauteur de son rang : dix esclaves, six chevaux et leur harnachement, cent moutons, des peaux tannées et des fourrures de zibeline, d'ours et de léopard, et le koumis rituel. An-ayanis opina, il acceptait les présents. En retour, il fit don d'armes, d'objets en or et en bronze et d'une grande quantité de feutre. Vishtaspa alla alors chercher sa fille.

Elle sortit, vêtue d'un simple caftan long sans ornements, un voile dissimulant son visage. Elle s'avança, bras croisés sur la poitrine, et s'arrêta à un pas d'An-ayanis. Celui-ci lui prit la main

droite, sa main cardinale, lui releva le voile et déclara : « Voici mon épouse légitime ! » C'était tout, cela suffisait. Ceux présents pourraient en attester, sans autre forme. Ensuite, un grand festin fut offert, au milieu de la plaine et des hautes herbes qui bruissaient sous le souffle complice du Vent.

Upis enfanta quatre semaines plus tard. Elle entamait tout juste le neuvième mois de sa grossesse lorsque les premières contractions se déclenchèrent. Une naissance prématurée. Trois accoucheuses expérimentées furent requises et l'entourèrent. Upis refusa obstinément de se défaire de sa tunique en lin, de couleur sombre, la relevant simplement au-dessus de son bas-ventre, en position adossée, maintenue et allongée sur un travois spécial légèrement incliné. Le travail devait durer une journée et deux nuits entières. C'était son premier accouchement, les choses seraient compliquées, les risques tant pour l'enfant que pour la mère très élevés.

Dès le début, elle souffrit beaucoup, avec une difficulté à réguler sa respiration. On lui fit absorber diverses préparations, notamment de l'opion, ou jus de pavot, qui était réputé atténuer les douleurs. Elle sombra à plusieurs reprises, mais sans que le travail s'interrompît. Elle ne perdit pas les eaux. Elle était épuisée et l'enfant ne paraissait toujours pas. Les matrones craignirent qu'elle n'eût plus la force de l'expulser. Devraient-elles alors la sacrifier et lui ouvrir le ventre pour en extraire le petit être, qui bougeait mais peut-être non viable ou gravement handicapé ? Elles se relayèrent, l'encouragèrent, la soulagèrent avec certains remèdes complémentaires.

Elle était par chance d'une constitution robuste, élevée dans la steppe et habituée à ses rudes conditions de vie. Son corps trouva en elle des ressources insoupçonnées et une volonté stupéfiante. Enfin vint la délivrance, dans une ultime poussée et un hurlement à glacer les sangs. Un petit garçon, déjà de bon poids quoique prématuré. Il apparut, coiffé de la poche des eaux, un signe de bonne fortune. Il vagit à la première tape et semblait ne présenter ni déformation ni atrophie quelconque. On bascula en position horizontale le travois, on lui posa le bébé contre le sein. L'une des sages-femmes dut

découper avec un poignard effilé le haut de la tunique pour faire saillir les mamelles gonflées.

Upis était inconsciente, à deux doigts de mourir d'épuisement. On dut lui retirer manuellement le placenta. Elle ouvrit enfin les yeux, sentit la petite chose, sourit et replongea. Elle n'avait pas subi d'hémorragie autre que les saignements habituels, les trois femmes se rassurèrent. On la veilla, on nettoya l'enfant, le lui remit au sein, normalement il vivrait.

Elle émergea, se plaignant de grelotter. Puis elle manifesta des poussées de chaleur, une intense fièvre puerpérale se déclencha. Les matrones se rembrunirent, persuadées maintenant que l'infection l'emporterait, à l'issue d'atroces souffrances. Tout leur art se trouvait en échec face à de telles complications. Elles se résolurent à faire appel aux *anarya* guérisseurs, ceux-là mêmes qui avaient si efficacement soigné Themiris à Angora. On les craignait, on redoutait leurs pouvoirs occultes et leur savoir secret, mélange de connaissances ancestrales et empiriques et d'évocations magiques.

Les deux prêtres-sorciers pénétrèrent dans la *ger*, firent sortir les matrones. Elles ne devaient pas observer leurs gestes ni entendre leurs incantations ni deviner leurs médications. Ils tirèrent de leurs besaces en cuir plusieurs bourses et sachets soigneusement lacés, dans lesquels se trouvaient des herbes, des poudres, des graines pilées, des pâtes. Et aussi des liquides dans de petites fioles en terre cuite ou des tiges creuses. Upis ne les voyait pas, entendit à peine leurs évocations et formules mystérieuses. Elle se laissa faire, absorba sans broncher leurs exécrables décoctions et préparations, notamment une, du lait de brebis caillé mélangé avec des champignons saprophytes.

Elle devait rester entre la vie et la mort plusieurs jours. Les *anarya* ne la quittèrent pas, renouvelant leurs traitements. Elle ne put rien manger d'autre que quelques bouillies, réclamant à boire à tout instant, n'arrivant pas à éteindre le feu qui la brûlait. Pourtant, même assommée par leurs médications et surnageant dans un état second, son lait ne tarit pas ni ne s'empoisonna et elle continua

d'allaiter et le petit prématuré fut tiré d'affaire. Puis, petit à petit, son état s'améliora, la fièvre se résorba et elle recommença à s'alimenter.

Elle demeura faible plusieurs semaines, ne quittant pas sa couche. Des servantes et une sage-femme restaient auprès d'elle jour et nuit. Elle refusait qu'elles voient son corps totalement nu, ne changeait de tunique que dans le noir, toutes torches éteintes, leur ordonnait de sortir pour effectuer sa toilette, en dépit de sa santé encore fragile. Elle les menaça de mort si elles racontaient à l'extérieur quoi que ce soit de ce qu'elles pourraient voir ou imaginer. Elles se tinrent coites, mettant ses lubies et attitudes surprenantes sur le compte de la douleur et des souffrances inouïes qu'elle venait d'endurer. Dès qu'elle en eut conscience, elle refusa que les *anarya* la touchent, mais continua à suivre leurs instructions et traitements. Tout autre homme qu'eux était interdit sous la *ger*, conformément aux coutumes. An-ayanis, s'il découvrit assez vite son fils, ne put en revanche voir sa femme avant qu'elle fût suffisamment rétablie.

Lorsqu'elle put enfin faire quelques pas à l'extérieur, son époux le roi n'était pas là, parti chevaucher à la rencontre de la troupe qui revenait du long voyage à Waltadava pour l'inhumation dans son kourgane de Themiris et dont on avait annoncé le retour. Upis en pleura de rage. On lui volait jusqu'à ces instants de reviviscence. Elle n'aurait jamais d'autre enfant, terrible séquelle de l'infection dont elle venait de réchapper par miracle.

L'enfant reçut le nom de Lugdamis, prénom royal prestigieux qui référait au père, ou grand-père, les avis divergeaient sur ce point précis de généalogie, de la légendaire Tomiris, la première *hazmazan*. Il serait sevré à trois ans et tant qu'il n'aurait pas atteint sa septième année, il n'existerait pas vraiment, il serait juste une sorte de virtualité. La mortalité infantile était effroyable dans les premières années d'existence, quoique inférieure dans leur monde nomade qu'au sein des populations sédentaires. Cet âge marquait une étape et les rites qui l'accompagnaient signaient pour un enfant sa première victoire face aux esprits hostiles et son admission dans la société Kimiri. Il n'y eut donc aucune cérémonie particulière.

Upis le nourrissait comme n'importe quelle autre femme. Elle ne manqua jamais de lait, ses beaux seins blancs épanouis par la maternité. An-ayanis ne s'intéressa guère à son fils, la harcelant en revanche. Elle eut du mal à le repousser, elle paraissait ne plus éprouver aucun désir pour lui ni d'intérêt aux autres. Son amour pour son enfant la transcendait et lui seul existait à ses yeux. Elle n'était plus la tanagra infatuée de sa beauté et de son pouvoir sur les hommes. Elle était désormais une mère louve dont l'univers serait son petit, qu'elle protégerait à chaque instant et auquel elle sacrifierait tout. Les *anarya* le lui avaient révélé, mais ils en garderaient le secret, elle n'aurait jamais d'autre bébé.

De ce jour, elle vécut dans l'angoisse permanente qu'il lui arrivât quelque chose, entrant en panique à la moindre toux ou poussée de fièvre. Une jeune domestique qui avait laissé pleurer l'enfant au lieu de le bercer fut battue comme linge à la rivière. Elle aurait succombé aux coups de pied et de poing d'Upis si elle n'avait hurlé de douleur et si le grand conseiller Vishtaspa qui se trouvait dans sa tente voisine n'était pas intervenu pour calmer sa fille. La servante hagarde et blessée fut éloignée le jour même, pour sa sécurité.

Lorsque la troupe qui avait convoyé Themiris jusqu'à sa dernière demeure revint, l'*ordu* qui s'étalait sous les remparts de l'ancienne capitale phrygienne s'était déjà largement vidé. Après plusieurs mois à stationner à des myriades d'individus et d'animaux dans le secteur, les maigres pâturages en avaient été décapés et les champs mangés sur pied. Il n'y aurait pas de moisson cette année-là et les paysans phrygiens qui avaient fui dans un premier temps et que la faim et les patrouilles ramenaient peu à peu auraient bien du mal à surmonter le rude hiver qui étreindrait les hautes plaines.

Quant aux tribus nomades, après les décisions du *kuriltay*, elles étaient pressées de gagner les territoires qui leur avaient été attribués, notamment celles qui se retrouveraient dans les régions orientales, les plus lointaines, les plus difficiles et aux ressources les moins assurées. Chacune avait hâte de mettre à profit le court automne pour purger son nouvel espace de toute force ennemie résiduelle, de s'emparer des biens des villages, de trouver des

pâturages suffisants pour les troupeaux et d'y établir ses tentes en vue de passer la saison froide.

L'armée et les bannières de campagne avaient été démobilisées et les hommes avaient regagné leurs clans et leurs foyers. Il ne resterait bientôt plus sous les murs de Gordion que la grande tribu royale, celle du Vent, et les quelques escadrons permanents, dont les *ha-mazan*. Pour tous, une nouvelle ère démarrait, un nouveau monarque, un nouveau pays, le retour aux habitudes et au mode tribal traditionnel. La parenthèse de l'exode, du peuple en marche, la guerre totale et l'anéantissement des Phrygiens, la mobilisation de tous et l'obéissance absolue à Themiris, étaient terminés. Le serment à Targitaos avait été accompli, pour l'essentiel. Les butins étaient énormes, emplissant des chariots entiers, encombrant chacun.

De retour à Gordion, Turan demeurait morose. Il avait vécu les derniers jours de Themiris, sa maladie à Angora, sa rémission miraculeuse, sa volonté sans faille et sa fin spectaculaire. Il l'avait accompagnée à son kourgane à Waltadava, avait prêté serment. Le cheminement des sentiments était chose mystérieuse. Il était confronté à son manque, était peut-être le seul à ne pas arriver à en faire le deuil.

Enfant, il n'avait pas connu sa mère, ou si peu. Celle-ci était décédée tôt. Par la suite, son père n'avait eu que des concubines passagères, porté sur les amours ancillaires. La présence féminine était plurielle dans le monde du jeune Maltvai, aucune qui primât. Devenu homme, il avait voulu éprouver le pouvoir tyrannique du mâle sur Meotsnebe. La suite, le bannissement, les fuites, l'errance sans but, avant que le destin mette sur son chemin des femmes rédemptrices, des femmes belles, fortes et fières : Thargelia l'hétaïre sensible, An-tiushpa la combattante aux sentiments tranchant comme une *akinakès*, Themiris la mère protectrice. Et comme ultime et inaccessible quête, An-thamara.

On le considérait désormais comme un Cimmérien, il vivait au

milieu d'eux et selon leurs lois. Mais, il devait se l'avouer sans fard, seule An-thamara l'intéressait. C'est pour la retrouver qu'il avait intégré leur monde. Lorsqu'on avait inhumé Themiris dans son tombeau, il avait découvert le corps embaumé du prince Otar, son visage colche.

De l'instant où il avait croisé le chemin des nomades, il n'avait cessé d'entendre parler de ce personnage, une sorte de référence permanente pour toutes celles qui l'avaient côtoyé. Cet homme avait abandonné son pays et sa position privilégiée, s'était soumis sans regret ni restriction à une femme, une seule, avait tenu un rôle de consort effacé, avait tout donné. Cet homme avait connu l'amour fou, avait vécu heureux. Il n'avait rien accompli d'extraordinaire, conquis nul territoire, anéanti aucun peuple ennemi, tué personne. Et pourtant, la trace qu'il laissait était indélébile. Sa mémoire se perpétuerait longtemps, par les femmes.

Turan s'imagina devenir un nouvel Otar, magnifié dans son humilité par une An-thamara aimante et transcendante des souffrances endurées.

La réalité du moment était bien moins coruscante. An-thamara était peut-être morte, à tout le moins captive de Khrishpay le renégat. On ne savait pas où les Themiskurites se terraient. La majeure partie de l'ancienne Phrygie était contrôlée et pourtant nulle trace. La logique et le raisonnement dictaient leur présence en Paphlagonie, au nord, se cachant au milieu de ce fouillis de montagnes et de vallées sauvages. Mais l'hiver approchait déjà et aucune campagne ne serait entreprise au mieux avant le printemps suivant. Turan ne pouvait rien faire, totalement dépendant du bon vouloir du nouveau monarque. Themiris l'avait nommé représentant général chargé des relations avec les cités et peuples grecs, une sorte d'ambassadeur, mais il n'appartenait à aucun clan et ne pouvait rassembler aucune force en propre.

Lors du long voyage vers Waltadava, outre le jeune An-kayashtra, il avait aussi beaucoup côtoyé Arta-vashtay, le doyen chef de la prestigieuse tribu de l'Ours, un homme sage et

expérimenté, un fidèle à Themiris et aux traditions ancestrales. Un de ceux qui considéraient que le serment à Targitaos n'était pas encore accompli, puisque les renégats n'avaient toujours pas été châtiés.

De retour à Gordion, Arta-vashtay et les autres ne manquèrent pas de mesurer l'ampleur des changements en germe. Les tribus s'étaient dispersées et les troupes avaient été rapidement démobilisées. Okialis, la nouvelle *atabeg*, n'avait même pas été consultée. Elle menaça le grand conseiller Vishtaspa de l'étriper, il fallut la calmer. De ce moment, elle maintint ses *ha-mazan* à distance, refusant qu'on les sollicite pour des actions ordinaires de garde ou de surveillance de l'enclos royal. Elle avait prêté serment à Themiris, pas à son fils. An-ayanis dut se résoudre à instaurer des tours de service au sein des clans du Vent pour pallier cela, première étape d'une inimitié profonde entre eux.

Ayant appris la nouvelle de la naissance de son fils, Turan voulut rendre une visite protocolaire et féliciter Upis, comme il était de tradition, d'autant qu'il avait eu écho de l'accouchement difficile qu'elle avait subi et de la mort qu'elle avait frôlée. Cette nouvelle l'avait affecté et il souhaitait le lui dire, lui exprimer sa sincère compassion. Il se présenta un midi à sa tente. Elle refusa de le recevoir, lui faisant répondre que la simple présence d'un étranger risquait d'empuantir l'air de sa demeure et empoisonner la respiration du nouvel héritier. Il s'agissait d'une offense grave à son encontre. Il ne comprenait pas sa haine. Il préféra mettre cela sur le compte du traumatisme et ne provoqua pas d'esclandre. Arta-Vashtay qu'il croisa peu après lui fit considérer les choses sous un jour inattendu et inquiétant.

— Turan, je vais t'ouvrir les yeux, réfléchis froidement aux faits, lui dit le sage et clairvoyant chef en l'entraînant à l'égard des oreilles indiscretes. En premier lieu, n'as-tu pas été un moment l'amant d'Upis et ne l'as-tu pas laissée choir ?

— Oui, dut concéder Turan. Mais l'histoire n'a pas duré longtemps et c'est maintenant loin. Et nous nous sommes séparés bons amis. Elle était libre, moi aussi.

— Ne fais pas l'étonné, une femme en général, et spécialement une beauté de son caractère, habituée à ce qu'on plie à ses volontés et caprices, gardera toujours une rancune à un homme qui la quitte. Cela peut se comprendre. Mais cela est secondaire.

— Alors quoi ? Le fait que j'avais l'oreille de Themiris et pas elle ?

— Cela oui, en bonne part. Mais médite encore plus avant. Songe au testament de Themiris et aux décisions du *kuriltay* concernant sa succession. Elle a déterminé, et nous chefs l'avons accepté et en sommes garants, qu'An-ayanis serait son successeur par défaut, parce qu'elle n'avait plus de fille. Mais aussi, que si Anthamara réapparaît, alors il devra se retirer. Premier point. En outre, en l'absence de fille et *ha-mazan* de surcroît, son héritier présomptif sera son frère An-kayashtra. Autrement dit, le petit Lugdamis compte pour rien dans cette hiérarchie. Comprends-tu ?

— Oui, mais qu'y puis-je ?

— Mets-toi dans la peau d'Upis. Elle est certes issue d'un clan élevé, la fille de Vishtaspa, mais elle n'a jamais été elle-même *ha-mazan*, ce qui constitue une tare pour la majorité. En plus, son fils, qu'elle a eu tant de mal à mettre au monde et dont on n'est pas sûr qu'il survivra, n'arrive qu'en troisième position dans l'ordre de succession. Et si elle n'a jamais d'autre enfant, jamais de fille ? Crois-tu qu'An-ayanis ne la répudiera-t-il pas alors ?

— Oui, évidemment. Il est certain que sa situation n'est pas si enviable que cela et qu'elle doit ressentir beaucoup d'angoisse. Je la plains, sincèrement.

— Ne joue pas l'innocent. Tout le monde sait qu'An-thamara et toi vous vous êtes prêté serment, que ton souhait, et le mien bien entendu aussi, celui que nous avons juré à Themiris, est de tout faire pour la retrouver. Et si le Vent veut qu'elle soit vivante et que nous la délivrions, eh bien An-ayanis devra s'effacer et lui remettre le pouvoir. Et toi, tu as toutes chances d'être son consort. Tu me suis ?

— Le pouvoir ne m'intéresse pas. Tout comme il laissait indifférent le prince Otar avec Themiris.

— Tu as raison. Mais considère que la réapparition d'Anthamara serait une catastrophe pour son frère... et plus encore pour Upis.

— Sous-entendrais-tu qu'An-ayanis ne va rien faire pour qu'on retrouve la princesse ? demanda Turan anxieux.

— Non, pas tout à fait. Il a juré et le *kuriltay* avec. Il ne peut se dédire et une expédition sera montée au printemps, nous y veillerons. Le ban sera convoqué pour l'équinoxe et nous traquerons ce renard de Khrishpay. Tant que nous ne l'aurons pas attrapé, le serment à Targitaos demeure pendant. Aucun de nous ne peut y renoncer. Mais qui sait si nous retrouverons vivante An-thamara ?

— Je sais bien qu'il va encore falloir laisser passer l'hiver. Ce Khrishpay a l'art de s'échapper à chaque fois. Themiris elle-même avait l'air de penser qu'il resterait insaisissable.

Le sage Arta-vashtay s'arrêta et s'assit sur un rocher au bord du sentier qu'ils suivaient. Il garda le silence une bonne minute. Turan n'osait reprendre la parole.

— Turan, ne séjourne pas à l'*ordu* du Vent cet hiver, tu y seras en danger.

— En danger ? Comment cela ?

— Écoute-moi bien ! J'ai surpris un propos de Khosrava, le maître des lamentations qui ne semble pas te porter dans son cœur. Il a prévu de t'incriminer dès que ma tribu et nous autres serons partis vers nos pâturages, je ne sais pas trop pourquoi. Mais si tu tombes entre ses mains, tu n'en réchapperas pas. Et An-ayanis ne prendra pas ton parti, pas plus que le grand *anarya*. Seule Okialis, à la rigueur, pourrait te défendre, mais elle devrait alors s'opposer ouvertement à son roi, déjà que ces deux-là ne s'aiment pas, et sans appui possible des membres éloignés du *kuriltay*.

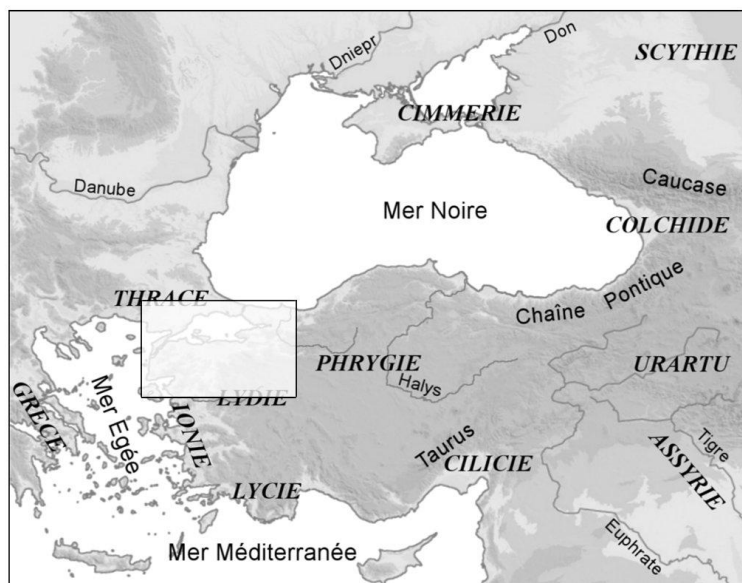
— Arta-vashtay, tu es un chef sage et éminemment respectable. À toi, je peux le dire. Lorsque nous avons investi le palais de Midas ici à Gordion, j'ai glissé un poignard à sa fille que nous avions capturée, Pessinae, la femme de Khrishpay le renégat, pour qu'elle se suicide et ne souffre ainsi pas d'être écorchée vive. Voilà ce que me reproche Khosrava. Je l'avais avoué à Themiris et elle m'avait absous.

— Certains hommes sont rancuniers. Khosrava en fait partie.

— Je ne peux quand même pas m'enfuir !

— Turan, notre princesse An-thamara espère en toi. Tu dois vivre. Viens avec ma tribu et moi au Themis-kura. Et au printemps, nous reparaîtrons pour lancer la chasse aux renégats. Et puis, tu disposes d'un bon prétexte, Themiris t'a nommé représentant général pour les relations avec les Grecs. Elle a posé que Sinopis devra être leur premier comptoir, et c'est justement à toi de mettre en route cette affaire.

Deux jours plus tard, les tentes de la tribu de l'Ours, qui avait patiemment attendu sous Gordion le retour de son chef, étaient démontées. Ses membres, ses milliers de chevaux, ses maisons roulantes et ses chariots débordant de butin se mirent à leur tour en branle, vers leur nouveau territoire, le Themis-kura, celui-là même qui, peu de temps auparavant, était encore le repaire des renégats de Khrishpay, avec son climat agréable, ses pâturages plantureux et son horizon qui regardait par delà la Mer Sombre vers le nord, vers les steppes ancestrales. Avec eux voyagea Turan.



CHAPITRE XXX

Le destin d'An-thamara

Sardis, capitale du royaume de Lydie, en l'hiver de l'an 674 avant l'ère chrétienne, 13^{ème} année du règne du tyran Gygès.

Malgré l'hiver, le fond de l'air était doux. Sardis et la Lydie bénéficiaient de l'influence favorable de la Mer Grecque²⁸. Si les montagnes et les crêtes alentour, notamment le mont Tmolos qui barrait l'horizon au sud et dessinait comme un cirque aux parois oppressantes, étaient couvertes de neige, la vallée patiemment construite au fil des ères par son fleuve aspirait à elle la clémence marine. Elle ouvrait un large et profond couloir vers l'ouest, vers le monde grec et son climat lumineux et tempéré. La côte, tourment d'îles, de caps et de baies, de falaises rocheuses et d'étroites plaines, n'était pas si loin. Le vent marin s'insinuait entre les collines, se faisait sentir jusqu'à Sardis et au-delà, charriait ses nuages humides, les accrochant aux hauteurs environnantes. La Lydie était un pays de transition, en retrait du littoral que les jalouses cités ioniennes lui interdisaient, centré sur les deux grands bassins fluviaux du Hermos et du Maiandros. À l'orient, du côté des sources, il se perdait dans le fouillis boisé et élevé qui marquait le rebord des hautes plaines phrygiennes. Ses vallées avaient de tout temps attiré les hommes, tant par leurs richesses que leur situation privilégiée de passage et de communication entre des territoires et des mondes complémentaires. Leurs terres, grasses dans les fonds et légères sur les versants et coteaux, étaient le royaume nourricier des champs de blé, d'orge et de légumineuses, égayés de vergers et de vignes sur les basses pentes bien égouttées. Plus haut, les pâtres et les bergers menaient leurs troupeaux jusqu'à la limite des épaisses forêts. Les villages se lisaient dans le paysage, évitant les lits de

²⁸ Mer Grecque : Mer Égée

vallée et les fleuves eux-mêmes, sujets à de brutales crues et inondations, et préféraient se blottir en retrait, mais toujours à proximité de l'eau vive d'un ruisseau dévalant. Les hommes étaient nombreux et avaient le sentiment de vivre dans un pays de cocagne. La nature se montrait bienveillante, la terre fertile et les récoltes abondantes et variées.

La Lydie était devenue un royaume autonome. Dans les souvenirs collectifs, on savait qu'autrefois son territoire figurait parmi les vassaux du puissant empire hittite. La chute de celui-ci, sous les coups des Peuples de la Mer et leurs invasions, avait dispersé ses habitants. Beaucoup avaient trouvé refuge dans cette région et y avaient perpétué leur langue et leurs coutumes. Une époque de temps obscurs s'était ouverte, marquée par une régression et des catastrophes multiples.

Parmi les nouveaux venus, les Phrygiens avaient fini par s'installer et s'organiser, voisins belliqueux et insatiables. Leurs derniers rois, Gordias et son fils Midas, avaient édifié un état fort et étendu. Après avoir imposé leur domination sur tout le haut bassin, l'ancien cœur hittite, un territoire immense riche de ressources minérales convoitées et de vastes pâturages, s'emparant des vieilles cités encore vivantes, contrôlant les routes qui mettaient en communication le monde oriental, l'Assyrie et les pays mésopotamiens avec l'Europe, ils avaient commencé à tourner leurs regards vers leur occident et mener des incursions de plus en plus appuyées dans les vallées lydiennes.

Le monarque d'alors, Kandalès Mursilos, était un veule et un faible, incapable de faire face. Son capitaine des gardes, ambitieux, retors et sans scrupules, Gygès fils de Mermnas, complotant avec sa versatile épouse, l'avait détrôné et fait assassiner. Il avait ensuite assis son autorité par la force et la tyrannie. Il avait entrepris une profonde réforme du pays et renforcé ses défenses. S'inspirant des Phrygiens eux-mêmes, il avait mis sur pied une petite armée permanente et obligé les villages et propriétaires d'esclaves à fournir et équiper des hommes pour servir à période régulière. Le commerce avec les cités ioniennes de la Dodécapole avait été

également réglementé et réorganisé, impulsant un grand développement et s'assurant de la sorte des ressources croissantes. Grâce à cela, Gygès avait été en mesure de tenir en respect les velléités agressives de son voisin oriental et limiter les incursions. Plusieurs combats et escarmouches indécis avaient opposé ses troupes à celle du prince Mygdoon, le frère du roi Midas et chef des armées phrygiennes, au final sans vainqueur et maintenant le statu quo. Chacun campait sur ses positions, renforçait ses possessions et points d'appui, conscient de leur confrontation future à grande échelle.

L'invasion cimmérienne avait modifié du tout au tout la situation. Gygès ne l'avait apprise qu'avec retard, par des marchands grecs, au moment où les nomades franchissaient le Bosphore de Thrace. Il était resté quelque temps dans l'expectative, l'hiver démarrait, saison habituelle de répit. Puis il avait commencé à mobiliser, préventivement.

Des émissaires de Midas et de Mygdoon étaient venus le solliciter à Sardis. Ils étaient affolés et lui offraient une paix et même des territoires, en particulier la région stratégique de Kelainai et des sources du Maiandros que la Phrygie contrôlait et d'où elle pouvait lancer des attaques à tout moment sur la Lydie, contre une alliance et de joindre ses forces aux leurs pour faire barrage aux Cimmériens. Leur analyse était que la Phrygie écrasée, viendrait ensuite le tour de tous les petits royaumes, principautés et cités libres de la péninsule asiatique. Gygès comptait trop de contentieux et de litiges pendants avec Midas pour se porter à son secours, aussi n'avait-il pas bougé, se contentant de renforcer sa frontière orientale et d'envoyer des espions sur le terrain des opérations.

Les Phrygiens avaient été anéantis à la bataille de Bozoikon, ce dont il se félicitait. Toutefois, la victoire des nomades avait été telle qu'elle ne présageait en réalité rien de bon pour l'avenir. Il avait surveillé, anxieux, leur progression. Ceux-ci s'étaient dirigés vers Gordion et le cœur du royaume ennemi, qu'ils avaient occupés sans plus d'opposition. Par la suite, ils avaient bien mené quelques opérations secondaires vers le nord et l'est, mais aucune dans sa

direction. Et puis ils semblaient s'être apaisés. Leurs immenses troupeaux et leur peuple laissé en arrière les avaient bientôt rejoints. Gygès s'attendait à ce que leur souveraine, une certaine Themiris dont la réputation lui était déjà parvenue, lui adressât une ambassade, avec des exigences extravagantes. Mais rien n'était venu.

Jusqu'au jour où les cavaliers themiskurites avaient déboulé à sa frontière nord, totalement dégarnie.

Après avoir forcé de nuit le gué du Sangaris, au nez et à la moustache des Cimmériens négligents, Khrishpay avait mené ses hommes à fond de train vers l'ouest, vers la Mysie. Il avait provisoirement échappé à leur étreinte. Son audacieuse manœuvre avait réussi, mais il se retrouvait coincé, d'une certaine façon, au bout de la péninsule asiatique. Il pourrait évoluer quelque temps dans ces confins, mais devrait bientôt arbitrer entre deux alternatives avant le printemps. Soit tenter de franchir le détroit de l'Hellespont et passer en Thrace européenne, une contrée totalement inconnue pour lui, soit obliquer vers le sud, à travers l'Éolide, pour gagner la Lydie. Il savait en revanche à quoi s'attendre de ce côté-là. Au service de Midas, il avait eu plusieurs fois l'occasion d'y mener ses cavaliers pour des incursions en profondeur, ravageant sans état d'âme ce royaume convoité. Il en connaissait les forces et les faiblesses. Gygès, le tyran lydien, était un adversaire puissant et avisé. Il n'avait pas rejoint l'alliance de Midas contre les Cimmériens, mais la défaite des Phrygiens l'exposait plus que tout autre à subir leurs foudres. Son armée entière devait être mobilisée et déployée côté est, à l'amont de Sardis dans la haute vallée du Hermos. Khrishpay allait profiter de la situation pour s'imposer à Gygès.

Deux jours après avoir franchi le Sangaris, les Themiskurites affamés s'emparèrent de la cité portuaire mysienne de Kios, mal défendue. Ils en pillèrent les vivres et des trophées, passèrent au fil de l'épée quelques récalcitrants, mais ne s'y attardèrent pas. Ils poursuivirent toujours plus à l'ouest, le long du littoral de la

Propontide²⁹.

Ce fut ensuite au tour du comptoir grec de Kyzikos de tomber. C'était la troisième fois que Khrishpay s'en rendait maître. La première remontait à l'époque où il n'était encore qu'un chef de pillards libres, vingt-cinq ans auparavant. La deuxième, c'était officiellement pour le compte de Midas, qui lui avait permis de mettre la main sur plusieurs bateaux, le début de sa flotte pirate. Face au port, il pensait avec une pointe de regret à ses navires, abandonnés à Sinopis, avec lesquels était née une nouvelle vocation. Il avait aimé l'onde mouvante, les embruns, l'excitation et l'angoisse des voyages sans repères visibles, les raids maritimes, cette forme moderne de l'aventure. À son âge, les chevauchées devenaient de plus en plus éprouvantes, il n'en tirait plus le même plaisir, les fesses et les cuisses tannées tel le cuir d'un vieux bœuf. Les Grecs de Kyzikos avaient rebâti leur cité, de belles constructions de pierre, des entrepôts regorgeant de marchandises. Les Themiskurites s'en repurent à satiété, saccageant sans retenue.

Puis ils enfourchèrent à nouveau leurs chevaux et les menèrent à l'extrémité des terres, en Troade. Parvenus à Abydos, à l'époque encore un simple village du peuple des Dardaniens, Khrishpay ordonna d'y faire halte et y installer leurs quartiers pour quelque temps. L'endroit était stratégique, là où le détroit de l'Hellespont est le plus étroit, face à la Chersonèse de Thrace. En cas de menace, il pourrait toujours se porter de l'autre côté et passer en Europe. Mais surtout, l'état d'An-thamara l'obligeait à cette pause.

La fille de Themiris était enceinte, proche du terme. Elle représentait l'atout majeur de Khrishpay, presque le sens à sa quête. Cela faisait trois ans qu'elle se trouvait en son pouvoir, trois ans qu'elle se soumettait en apparence, sans jamais avoir abdiqué au fond. Quelque chose la soutenait dans son obstination à ne pas céder, à espérer un miracle. Khrishpay devait reconnaître qu'elle possédait une volonté d'airain. Elle était bien une *ha-mazan*, la digne fille de sa mère. Il ne l'en respectait que plus. Il savait

²⁹ Propontide : Mer de Marmara

désormais qu'elle ne tenterait pas de se suicider.

Il avait cru la briser au début, mais elle s'était révélée plus forte. Il l'avait d'abord maintenue au secret. Puis prisonnière dans son palais de Themis-kura, surveillée et épiée en permanence. Sans résultat. Il avait ensuite relâché la pression, entrepris de l'amadouer, de lui ouvrir des perspectives. Elle avait tout rejeté avec dédain, morgue même. Elle avait perçu ses raisons profondes, le lien étonnant et mystérieux qui l'enchaînait à sa mère. En d'autres circonstances, elle l'aurait peut-être considéré avec une empathie amusée, une connivence espiègle, mais il était le Renégat, celui qui avait enfreint les lois les plus fondamentales de leur peuple et du monde, celui qui se jouait d'elle et n'assumait pas jusqu'au bout ses choix scélérats. Il ne l'avait jamais touchée, elle s'en étonnait encore.

Et puis, il y avait eu cette farce grotesque, cette cérémonie irréelle dont elle ne se souvenait pas mais qu'on lui avait racontée, ce mariage en bonne et due forme et coutume avec Tekmesas. Aux yeux de tous, sauf d'elle-même en son consentement, elle était l'épouse officielle de cet individu, pas encore vraiment sorti de l'adolescence, idiot et brutal. Elle avait maintenant vingt ans, en pleine fleur, robuste et aguerrie, lui tout juste dix-sept, la figure boutonneuse, les cheveux blond-filasse, les traits hésitants de sa mère Pessinae, un squelette trop grand pour ses muscles rachitiques. Rien de la puissance, de l'assurance, du charisme ou de l'intelligence diabolique de Khrishpay, son père.

Dès les rites finis et laissés seul à seule, Tekmesas s'était jeté sur elle. Elle s'était éveillée, brutalement expulsée d'un voyage planant dans des dimensions surnaturelles pour être empoignée par un cauchemar bien réel. Le jeune homme n'avait pu la forcer, elle l'avait repoussé et envoyé bouler, réflexes de *ha-mazan* entraînée au combat corps à corps. Il n'avait aucune arme, bien lui en prit pour son salut, elle lui aurait tranché la gorge. Il avait quitté la pièce tout penaud et sans pantalon. Les fois suivantes, lorsqu'il pénétrait dans la chambre qui lui tenait lieu de prison, il était accompagné de quatre sbires. Ceux-ci s'emparaient d'elle et la maintenaient en

position pour qu'il s'exécute. Mais il ne parvenait à rien, incapable de garder sa concentration et débandant à peine en érection manuelle. Elle riait pour mieux le ridiculiser, lui crachant son mépris à la figure.

Khrishpay était informé de l'infortune de son fils ; il faillit lui tordre le cou de colère, l'agonissant d'injures et de remarques acerbes. Et puis il trouva la solution. Son *anarya* était maître en matière de médecine et de connaissance des plantes, notamment hallucinogènes. Il concocta des préparations qu'on fit ingurgiter à An-thamara.

On la drogua tant et si bien qu'elle oubliait totalement le monde réel, semblait flotter dans un ailleurs et vivre au travers d'une autre enveloppe. Quelques caresses sur sa peau docile déclenchaient des mécanismes inconscients, une volupté s'emparait d'elle, elle s'ouvrait et se laissait entraîner dans une satiété charnelle avide, son corps privé d'amour leurré par la drogue. Tekmesas put enfin jouir, toujours très vite, et ressentir une exaltation de puissance. Elle était à lui, sans que personne dût la maintenir. Lorsque l'influence du rêve artificiel cessait et qu'elle s'éveillait, elle éprouvait des sentiments inextricables, de souillure et de honte mêlées à un moment de plaisir. À quel état de déchéance en était-elle arrivée ! Et puis on la drogua presque chaque jour. Elle finit par attendre cet instant avec fièvre.

L'*anarya* avait prévenu Khrishpay, l'effet de ses stupéfiants pouvait se révéler dévastateur et engendrer un phénomène de manque assez vite, qu'aucun sevrage ne pourrait résoudre. Son fils prenait de l'assurance, excité à l'idée de la posséder à tout moment et de la sentir laisser cours à son instinct débridé.

Khrishpay hésita, mais se résigna à ne pas la condamner. On cessa de la droguer, elle connut des heures terribles, l'envie de se fracasser le crâne contre les poteaux et les pierres. Une esclave robuste était en permanence à ses côtés, pour l'empêcher de se blesser. La frustration s'atténua peu à peu, dans la douleur et non

sans de dramatiques crises et paroxysmes. Elle ne mangeait plus, ne gardait rien de ce qu'on l'obligeait à avaler, se griffait au sang, restait prostrée des heures. Tekmesas ne venait plus la tourmenter. Bientôt, elle se sut enceinte, et tous autour de s'en réjouir. Khrishpay exultait, son plan avait fonctionné. Il lui adjoignit plusieurs autres servantes, attentives au moindre de ses gestes et besoins.

Une étrange alchimie s'opéra en elle. Le brutal sevrage et le manque se trouvèrent petit à petit compensés par les exigences croissantes de son corps nouveau, de son enveloppe désormais partagée. Elle commença à se réalimenter normalement et même au-delà, se mit au diapason de ses sensations animales. Sa raison et sa fierté lui dictaient de rejeter et éliminer cet intrus. Mais son instinct et sa faiblesse lui faisaient épier le moindre signe de souffle. Elle portait la vie, elle aussi appartenait à cette chaîne qui ne devait jamais se rompre, en dépit du déshonneur de certains de ses maillons.

À Themis-kura, sa captivité s'était adoucie. On la laissait de nouveau sortir du palais, effectuer de longues promenades dans les environs, toujours surveillée. Un enfant poussait dans son ventre, qu'elle n'avait en rien désiré, œuvre d'un époux imposé qu'elle ne reconnaissait pas et méprisait. Et pourtant son corps s'épanouissait, ses beaux seins ronds prenaient davantage d'ampleur, ses accès de colère se tarissaient. Elle pensait tous les jours à Turan, à son serment de venir la sauver. Cela était absurde, déraisonnable, et elle le savait. Elle essayait aussi de se raccrocher à tout ce que la steppe lui avait enseigné, mais n'y trouvait que motifs de tristesse et de réprobation.

Elle avait été condamnée du jour où elle avait enfreint la loi des *ha-mazan*. Tout le reste n'en était que la conséquence. Valait-elle mieux au fond que ces renégats ? Même Themiris l'avait rayée des vivants à en croire Khrishpay et les gens du palais qui racontaient qu'elle avait donné son accord à ce mariage déshonorant. Mais cela signifiait aussi que là-bas, dans la steppe, on connaissait son sort. Donc certains avaient réchappé de la catastrophe de Hubushna pour

aller porter la nouvelle. Ce pouvait-il que son peuple admette sa défaite, renonce à accomplir le serment à Targitaos ? Que sa mère soit devenue si vieille et lâche qu'elle capitule et ne veuille pas venger la mort d'An-tiushpa ? Tout s'écroulait, tout ce qu'elle croyait immortel comme le Vent.

Puis un bruit, un souffle parvint jusqu'à ses oreilles. L'écho d'une multitude en marche, dont les pas et les sabots ébranlaient tout le pourtour de la Mer Sombre, un martèlement insistant qui remplissait d'effroi ceux qui savaient. Ce fut cet idiot de Tekmesas, décidément une tête bien creuse, qui se coupa. An-thamara comprit et un fol espoir s'empara d'elle. Les Cimmériens étaient en route, ils avaient franchi le Bosphore de Thrace et s'avançaient en masses compactes ! Elle en obtint confirmation indirecte peu de temps après lorsque Khrishpay rameuta ses cavaliers et mobilisa les hommes disponibles. Sa petite armée prit la direction de la Phrygie. Elle fit partie du voyage, à cheval malgré son état et surveillée en permanence.

C'était la fin de l'hiver et le passage à travers le fouillis de collines séparant le Themis-kura de l'intérieur fut éprouvant. Puis Khrishpay sembla hésiter, stoppant sa troupe dans la région d'Angora, sans s'avancer plus outre. Les hommes étaient nerveux, dans l'attente d'un ennemi qui ne se montrait pas. Ensuite, il y avait eu cette fuite insensée, à train d'enfer, vers le nord-ouest dans les montagnes sauvages et enneigées. Les jours à se terrer affamés dans des grottes, non loin d'une grande plaine. Elle entendait les propos autour des feux de camp, la peur qui peignait le masque des cavaliers. Les Cimmériens se trouvaient tout proches, innombrables.

Ses réflexes de *ha-mazan* resurgirent. Elle se voyait en face, chargeant les renégats, les tirant de ses flèches comme des lapins couards, achevant au sol les blessés d'un coup d'*akinakès*, un seul, le rictus féroce aux lèvres. Elle ne les méprisait même plus, ils perdaient tout visage, toute humanité. Elle se mit à observer avec acuité, à envisager comment s'échapper, à voler un cheval et s'élancer dans la plaine, mais deux vigoureux cerbères ne la lâchaient pas d'une semelle. On l'attachait toutes les nuits. On la

drogua de nouveau. Et puis l'armée avait précipitamment replié ses bivouacs, serré ses affaires et enfourché les montures.

C'est à ce moment-là qu'elle l'avait vue. Upis ! Elle l'avait reconnue. Qui pouvait oublier Upis et sa beauté ? Mais que faisait-elle parmi les renégats ?

Khrishpay et cinq cents de ses cavaliers avaient déboulé sans coup férir jusque sous les murs de Sardis. La cité basse s'étalait devant eux, comme un beau fruit qu'il suffisait de mordre à pleines dents pour se délecter de son jus sanguin sucré et s'enivrer de son arôme. La majeure partie des habitants avait eu le temps de se réfugier dans la citadelle, la ville haute, à l'abri de ses remparts et sous la protection de sa garnison, abandonnant tous ses biens et richesses à la rapine des pillards. Khrishpay avait donné des ordres stricts pour que ne soit saisi que du ravitaillement, même si dans la confusion des visites de riches maisons, plusieurs bijoux et autres objets précieux finirent dans quelques poches involontaires. Le campement fut installé à deux stades de là, près de la grande route qui menait jusqu'à la côte ionienne. Un capitaine délégué fut dépêché à la citadelle.

Khrishpay ne nourrissait pas d'intentions belliqueuses envers les Lydiens et souhaitait proposer son alliance. Il voulait discuter en tête à tête avec Gygès. La réponse arriva assez vite et un lieu de conférence fut arrêté, à mi-chemin entre la cité haute et le bivouac themiskurite, en terrain découvert, sur un replat au bord de la fameuse rivière Pactole celle qui charriait des paillettes d'or et qui expliquait une partie de la richesse de la Lydie.

Le lendemain, les deux parties vinrent à la rencontre l'une de l'autre, prudemment. On procéda aux échanges rituels de présents et de bonnes paroles. Chacun déposa ses armes, les escortes restant en retrait. Deux espèces de trônes, de simples chaises sur socle en réalité, avaient été disposées face à face au milieu d'un espace délimité par des bornes de pierre. Les deux hommes s'étaient installés. Tous deux étaient des guerriers.

Gygès, âgé d'une quarantaine d'années, avait d'abord été capitaine des gardes du roi Kandaulès Mursilos avant de le faire assassiner et s'emparer du pouvoir. Il était de taille moyenne, musculeux, les yeux vifs, la barbe noire frisée à la manière assyrienne. Il ressemblait à certains égards au prince Mygdoon le Phrygien, pensa Khrishpay. Tout autant dépourvu de scrupules, mais moins sanguin et davantage politique.

À l'inverse, le Themiskurite impressionnait le Lydien. Il connaissait sa réputation, avait eu à subir ses attaques, toujours très audacieuses et dévastatrices. Et tellement insaisissable. Il se tenait devant lui, venu une nouvelle fois de son Themis-kura lointain, ayant échappé aux Cimmériens, surgissant du nord-ouest, en total antipode avec les logiques géographique et stratégique. L'homme, de haute stature, approchait des soixante ans et passait encore sa vie à cheval, droit sur sa monture nerveuse, fière moustache grise au vent. Il n'avait eu besoin de personne pour mettre pied à terre et il marchait sans trace de fatigue. Et lorsqu'il s'était défait de son épée de fer, l'*akinakès*, il ne l'avait pas posée sur le coussin que lui tendait un serviteur, mais il l'avait plantée de près d'un doigt dans le duramen d'un billot proche, lançant un regard aigu à Gygès.

— Tyran Gygès, tu sais qui je suis. De même, je connais ta réputation, ton pays, tes forces et faiblesses. Ne perdons pas de temps en circonlocutions inutiles et en faux-semblants, avait dit d'entrée Khrishpay après avoir pris place face au Lydien.

— Tu es Khrishpay le Cimmérien, seigneur de Themis-kura et vassal de Midas. Que me veux-tu ?

— Il y a encore peu, il m'arrivait de ravager ton royaume pour le compte des Phrygiens. J'ai toujours loyalement servi Midas. Mais la situation a évolué.

— La Phrygie a été anéantie par ceux de ton peuple ancien et Midas a péri, répondit Gygès.

— Midas est mort ? En est-on vraiment sûr ?

— Mes espions m'ont rapporté avoir vu sa tête fichée au bout d'une pique devant la tente de la reine des Cimmériens, après la prise de Gordion.

— Et comment peuvent-ils être bien certains que c'était la sienne ? Midas est un malin, il a toujours eu plusieurs visages.

— Les Cimmériens l'affirmaient et la tête ressemblait à celle gravée sur les jetons dorés que Midas distribuait avec prodigalité.

Khrishpay ne put s'empêcher de sourire. Son beau-père avait réussi, une fois de plus, à tous les berner. Il devait avoir trouvé refuge dans un lieu secret préparé d'avance et attendre le moment propice pour se refaire. Il en avait l'intuition.

— Quoi qu'il en soit, la Phrygie n'existe plus pour l'heure. Comme tu le sais donc, Themiris a envahi le pays et tout conquis. Les Cimmériens, je les connais bien, pour cause, ne quitteront plus ces terres, ils vont s'y établir durablement. Tu as toi-même mobilisé tes forces pour faire face à leur danger. Mais elles se trouvent sur ta frontière. Ta propre capitale est des plus vulnérables.

— Khrishpay, tu n'es pas venu pour m'attaquer, tu n'aurais pas sollicité cette conférence et tu aurais déjà pillé la cité basse, pas simplement les denrées pour nourrir les tiens, ce que je peux considérer comme légitime. Quelles sont tes intentions ?

— Gygès, ma principauté de Themis-kura est certainement déjà investie et je ne la retrouverai pas de sitôt. Tu vois, je ne te cache pas les choses. J'avais prêté serment à Midas et m'étais déclaré son vassal. Il n'est plus et la Phrygie est conquise. Comme tu l'imagines, je ne peux faire allégeance aux Cimmériens qui me considèrent comme un renégat. Autrement dit, moi et les miens nous redevenons des nomades sans territoire, obligés d'envisager des solutions pour survivre.

— Je compatis à ton infortune, mais chacun a ses problèmes. Les miens me soucient bien assez, répondit Gygès avec une froideur mêlée d'une désinvolture calculée.

— Gygès, tyran des Lydiens, nous défendons chacun nos intérêts, et peu importe les opinions personnelles. Nous sommes de la même trempe. Je pourrais ravager ton pays, prendre à revers tes troupes déployées à l'amont. Si les Cimmériens t'attaquaient dans le même temps, ton royaume périrait à son tour.

— J'admets que tes cavaliers pourraient commettre des exactions dommageables. Mais tu ne pourras jamais investir la citadelle et vous n'êtes qu'une poignée.

— Tu ne vois ici qu'une partie de mes forces. J'en ai le quadruple qui campe à deux jours de chevauchée en Éolide. Eh oui, j'ai franchi les lignes cimmériennes avec tout mon ban ! Cela t'étonne ? Tu connais pourtant ma réputation. Cela fait trente ans que j'écume l'Asie, personne ne m'a jamais vaincu. Et si je me suis déclaré vassal de Midas, c'est parce que j'avais faim de disposer de mon propre pays pour qu'y paissent en paix mes troupeaux. Je suis homme loyal et quand je donne ma parole, je ne la reprends jamais.

— Tu voudrais que je te verse un tribut pour acheter ton retrait, c'est cela ? C'est mal me connaître.

— Gygès, je viens te proposer la chose suivante : tu nous prends à ton service, moi et les miens, contre une perspective de territoire personnel, et nous te servirons loyalement.

— Tu souhaites que je vous engage comme mercenaires ?

— Oui. C'est une exigence assez faible de ma part.

— Je n'ai pas besoin de l'apport de tes cavaliers, mes forces sont nettement plus nombreuses et aguerries. Tu me coûterais bien davantage que tu me rassurerais.

— Tu vas avoir besoin de beaucoup d'hommes, de myriades de soldats pour faire face aux Cimmériens. Vois ce qu'il est advenu de la toute puissante Phrygie ? En outre, je connais leur façon de combattre, je sais comment mener des raids, les surprendre et m'échapper. Tiens, si j'avais disposé ne serait-ce que de deux bannières supplémentaires avec moi, j'aurais pu m'emparer de tout leur *ordu* qui campait sur le Sangaris !

— Qui te dit que j'envisage de les affronter ? Nous n'avons aucun motif de litige ensemble. Ils ont vaincu l'immense Phrygie, cela leur offre un pays vaste pour leurs troupeaux et des populations tributaires. Nous pouvons trouver un accord de bon voisinage. Et, au contraire même, s'ils apprenaient que tu es à mon service, ils voudraient sûrement me le faire payer. Tu es un renégat pour eux, je me suis laissé dire que tu as profané leurs tombeaux, raison pour laquelle ils sont venus jusqu'ici remuer et mettre le danger dans tous nos peuples.

— Disons que j'ai agi sur les ordres de Midas. Mais regardons le présent. Themiris n'aura de cesse de toute façon de me poursuivre, c'est une affaire personnelle entre elle et moi.

— Leur souveraine est morte, l'ignores-tu ?

— Morte ?

Khrishpay ne put retenir un tressaillement. Ses rides se creusèrent et son regard perdit de son acuité, comme aspiré par une vision émanant de l'autre monde. Il ne la reverrait jamais, toutes ces années à l'attendre, à tout manigancer pour l'avoir face à lui, elle lui échappait.

— On m'a rapporté qu'elle s'est immolée, devant son peuple réuni. Elle est morte très dignement.

— On lui a élevé un kourgane ?

— Non, mais son corps a été emmené par une troupe nombreuse pour être inhumé dans un lieu secret, très loin. Le convoi a pris la direction du Bosphore de Thrace, sûrement pour retourner dans sa steppe natale, l'informa Gygès.

Le monarque lydien entretenait un réseau d'informateurs, jusque dans le palais de Midas à Gordion. Ses espions avaient réussi à rester dans l'ombre après même la prise de la cité et l'installation des Cimmériens. Ils avaient longtemps attendu le moment favorable pour s'éclipser, profitant de la désorganisation qui avait suivi la mort de Themiris et de la dispersion des tribus, chacune gagnant le territoire que lui avait attribué le *kuriltay*. Gygès savait partant que rien ne se passerait avant le retour du printemps. Il avait en tête de jouer une carte diplomatique et d'envoyer un ambassadeur dès les premiers beaux jours arrivés. De son côté, Khrishpay s'était repris et essayait de réfléchir au changement de perspective.

— C'est son fils An-ayanis qui lui a succédé donc.

— Telles sont également mes informations.

— Gygès, écoute-moi bien. Tu es homme de guerre, mais tu es aussi un fin politique. Les Cimmériens, je les connais bien, sont forts quand ils sont unis. Mais il suffit d'un monarque faible ou mal

accepté pour que les tribus s'égayent chacune de son côté. Or An-ayanis n'est en rien légitime.

— N'est-il pas le fils de leur souveraine défunte ? Et il semble que les chefs cimmériens lui ont prêté serment.

— Si, c'est son fils, pas de doute. Mais, selon les lois cimmériennes, ce sont les filles qui succèdent à leur mère, pas les garçons. En outre, elles doivent être *ha-mazan*, des guerrières d'élite.

— Voilà bien une coutume barbare archaïque. Dans les peuples civilisés, les filles comptent pour rien, ce qui est souhaitable.

— Justement, la force des Cimmériens tient à leur respect de leurs traditions ancestrales. Themiris descend d'une lignée ininterrompue de souveraines, depuis mille ans et plus. À côté, ta dynastie est encore dans l'enfance ! répliqua vivement Khrishpay qui restait accroché aux mœurs et croyances qui l'avaient forgé, celles de la steppe.

— Les choses changent.

— Non ! Themiris a une héritière, elle s'appelle An-thamara. Celle-ci se trouve vivante, c'est une *ha-mazan*, et lorsqu'elle paraîtra, tous les Cimmériens lâcheront son frère.

— Cet An-ayanis semble bien installé sur le trône. En plus, son épouse, Opis je crois qu'elle se nomme, vient de lui donner un héritier.

— Pas Opis, Upis !

Khrishpay se mit à rire, sans retenue. Gygès l'observait, n'arrivant pas à saisir la raison de ce brusque éclat.

— Upis est ma créature, affirma Khrishpay. Elle m'appartient. Elle possède du reste la marque de mon *tamga* tatouée en haut des fesses. Ah ! Ah ! Gygès, je vais te dire plus, tu vas comprendre tout l'intérêt politique, et pas simplement militaire, que tu as à t'allier avec moi. Je tiens beaucoup de fils. Outre Upis, qui est à moi, la princesse An-thamara appartient désormais à ma maison.

— À ta maison ?

— Eh oui ! Je l'ai faite prisonnière il y a trois ans. Mais depuis, elle a épousé mon fils Tekmesas. Et elle vient de mettre au monde une petite fille. An-thamara est la légitime héritière du royaume des

Cimmériens, première chose. Jusqu'à présent, la plupart d'entre eux la croient morte, ce que son frère s'est bien gardé d'informer, car il n'aurait alors pas obtenu le ralliement des chefs de tribu, lesquels changeront d'obédience lorsqu'elle réapparaîtra. Autre chose, tu sais que j'avais épousé Pessinae, la fille de Midas, et notre fils Tekmesas, outre d'être mon propre héritier pour le Themis-kura, est aussi et surtout celui de son grand-père. Midas disparu, il devient d'après les coutumes le nouveau roi de Phrygie. Je te concède que pour l'heure, cela est assez théorique, mais c'est un fait. Et dernier point, réfléchis, la petite fille qui vient de naître pourra prétendre à tous ces royaumes : Cimmérie, Phrygie et Themis-kura !

Khrishpay avait livré là des informations capitales, de haute valeur politique. S'il disait vrai, il tenait en ses mains des atouts maîtres. Gygès demeurait songeur. Il essayait d'en analyser à toute vitesse la portée pour son compte propre. Il était sûr que le volet cimmérien représentait la dimension majeure, à la fois menace et possible retournement des choses. Khrishpay n'avait pas, ou n'avait plus, les moyens de mener une aussi ambitieuse politique seul, il avait besoin d'alliés puissants. Inversement, lui Gygès ne disposait guère d'arguments autres que ses forces assez minimes et son courage à opposer à une éventuelle invasion. Diviser pour régner était de tout temps un adage que tous les souverains lucides faisaient leur. Détenir l'héritière légitime des Cimmériens constituait dans une telle stratégie une arme de poids. Il pourrait la soutenir, ou au contraire la livrer, selon les circonstances et l'intérêt de la Lydie.

— Et toi, Khrishpay, que réclames-tu comme prix de ton ralliement à moi ?

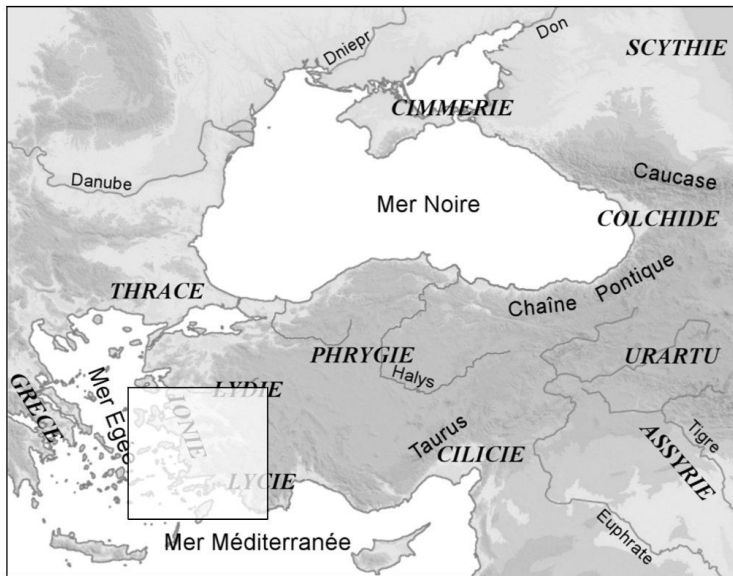
— Deux choses. La première, je te l'ai dite, que tu nous engages comme mercenaires à ton service. Nous te servirons loyalement et défendrons ton royaume, contre les Cimmériens et tous autres ennemis. La seconde est dans le même esprit que l'accord que j'avais passé il y a des années avec Midas. J'ai pris goût à la mer, aux aventures maritimes et à l'exaltation de la navigation. Mon objectif, c'est de contrôler les régions de l'Éolide et de la Troade, le long de la Mer Grecque, ainsi que le détroit stratégique de

l'Hellespont, autour d'Abydos. Ce sera ma nouvelle principauté, bien plus riche et peuplée que le lointain Themis-kura, un peu trop isolé au nord sur la Mer Sombre. Tu vois, malgré mon âge, j'ai toujours le feu sacré et je rêve de plus en plus de finir, non pas dans un kourgane de terre et d'herbe, mais dans une sépulture posée au fond des eaux. Et je serai ton fidèle et loyal vassal.

C'est ainsi que les Themiskurites, renonçant à leur premier territoire, entrèrent au service de Gygès tyran de Lydie, tout en restant autonomes. Khrishpay pensa tout d'abord faire d'Abydos sa base principale, idéalement placée pour contrôler les trafics et percevoir des péages. Il s'empara de bateaux grecs qui faisaient relâche dans le détroit et commença à reconstituer une flotte pirate.

Un peu plus tard, Gygès fit appel à lui pour soumettre une cité éolienne, Myrina, avec laquelle il se trouvait en conflit. Celle-ci était sise sur trois collines, à l'embouchure du fleuve Pythikos, et disposait d'un bon port. Khrishpay l'assaillit à la fois par terre et par mer. Elle résista pour la forme et il la subjuguait sans pertes. La cité n'était pas très grande, mais convenait parfaitement pour ses projets et entreprises. Il en fit dès lors son quartier général et ses navires y eurent leur port d'attache. La plupart des habitants furent réduits en esclavage pour servir aux équipages et leurs femmes prises comme concubines par ses hommes qui avaient abandonné les leurs au Themis-kura. Lui-même tomba sous le charme d'une jeune beauté locale, la promise d'un riche marchand grec, et qui ne manifesta guère de répugnance à changer de parti. Il fit renforcer les défenses extérieures de la cité et édifier un rempart au sommet de la principale colline, sa citadelle.

À l'intérieur, il fit réaménager une grande bâtisse où il installa sa nouvelle épouse et déposa son trésor. À quelques pas, on construisit un vaste édifice, un modèle réduit de son ancien palais de Sinopis, facile à garder. La princesse An-thamara et sa fille y habitèrent, servies par quelques domestiques et surveillées par autant de soldats armés. Entre les deux bâtiments, sur un espace plan d'herbe, Khrishpay posa sa tente, une *ger* chichement décorée et meublée. Quant à Tekmesas, il l'envoya résider auprès de Gygès à Sardis.



CHAPITRE XXXI

La passion de Turan

Myrina, petit port fortifié de la côte éolienne (sur l'actuel golfe de Çandarli), repaire de Khrishpay le renégat, à l'automne de l'an 672 avant l'ère chrétienne, 4^{ème} année du règne d'An-ayanis des Cimmériens.

Enfin, ils le tenaient. Après toutes ces années ! Khrishpay le renégat, l'insaisissable renard, était pris au piège dans son repaire. Les pentecontères et les galères armées de la flotte de Miletos bloquaient la baie et empêchaient toute fuite par mer. Les navires des pirates avaient bien tenté une percée, mais l'un avait été éperonné et coulé et les autres avaient ramé retraite au port, impuissants à forcer le blocus. Côté terre, les bannières cimmériennes se déployaient, cinq mille cavaliers qui combattraient démontés en fantassins et sapeurs. À l'intérieur de la petite cité, Khrishpay ne disposait guère que de cinq cents défenseurs en comptant ses marins, l'essentiel de ses troupes se trouvant au service du tyran Gygès, engagé sur les confins pisidiens.

Turan se tenait sur une haute butte, au nord, les mains en visière face au soleil de midi, tentant de distinguer les mouvements dans la citadelle autour de ses deux palais. Six ans avaient passé !

Après la mort de Themiris et l'avènement d'An-ayanis, Turan avait suivi le prudent conseil d'Arta-vashtay et séjourné tout l'hiver au Themis-kura. Là, il avait revu les lieux où il avait été autrefois captif, les grottes-prison sous le promontoire de Sinopis, les chantiers d'abattage dans les collines, même quelques visages qu'il croisa. Cette même région où An-thamara avait également été détenue. Il ne pouvait rien faire que d'attendre le printemps et le rassemblement prévu des Cimmériens. Il découvrit le nouveau

kourgane de Sinopis, là où s'était élevé le palais du renégat, dominant la rade et le petit port. Themiris l'avait nommé représentant général auprès des cités grecques, qu'avait confirmé le *kuriltay*, et avait accordé aux gens de Miletos le droit d'établir cent comptoirs le long de la Mer Sombre.

Turan s'employa à parcourir toute la côte du Themis-kura et relever chaque point d'atterrissage, chaque crique, chaque cap, reprenant en quelque sorte la suite de son grand voyage d'exploration interrompu brutalement par sa capture par les pirates de Khrishpay. Il s'aventura même un peu plus à l'est, sur le littoral khalde, en territoire Mossynoikhi. En poussant davantage, il aurait touché le petit port naturel de Kerasai, le pays de Metskhvare et de ses bergers.

Maltvai le banni colche, expert en métaux, devenu voyageur et navigateur par la force des choses, puis Turan le Cimmérien, cavalier nomade et guerrier en mal de serments, aurait pu dès lors se targuer d'être l'un des rares hommes, si ce n'est peut-être le seul en cette haute époque, à avoir accompli une circonvolution complète de Panti-akshaina, la Mer Sombre. De la Colchide à l'orient, en passant par la Cimmérie au nord, la côte occidentale, le Bosphore de Thrace, la totalité du littoral pontique au sud, il en avait réalisé le tour, sans même parler de ses aventures en Mer Grecque.

En y réfléchissant, s'il avait été poète, il aurait pu en tirer une fabuleuse odyssée. Des récits héroïques flamboyants, colorés aux goûts épiques de l'époque, portant haut et loin son nom et son souvenir. Il repensait à l'aède aveugle de l'île de Khios, celui dont le talent surpassait sans conteste tous les autres et dont les œuvres colportées de port en cité, de cénacle en foule, magnifiaient si bien les histoires de héros glorieux, les combats titanesques, la grandeur et la mesquinerie des dieux. Ses fictions empruntaient à des faits réels, mais son génie était tel que bientôt ceux qui entendaient conter et jouer ses épopées se persuadaient qu'il s'agissait là de la vérité des mémorables temps passés. Ainsi se créaient des mythes puissants, portés par l'imagination et le rêve, qui, peut-être,

traverseraient les siècles et les millénaires, influenceraient des générations et des générations d'hommes et modèleraient des civilisations entières. Il suffirait de coucher ces histoires sur un support pérenne, des tablettes ou des rouleaux de papyrus. Cette conclusion frappa Turan avec plus de violence que n'importe quelle foudre.

À cet instant, pour la première fois réellement, il comprit le sens profond qui habitait Themiris et les siens quand ils s'en remettaient au seul Vent. Le souffle, l'air, n'était pas simplement la manifestation tangible de leur déesse Argimpasa la suprême, l'essence de la vie. Bien plus, il dispersait la parole et les souvenirs pour mieux les conserver exacts. Disséminés aux quatre directions du monde et consubstantiels à la nature, ceux-ci appartenaient à l'univers entier. L'air partagé par la plante, l'animal, l'humain et l'esprit ne pouvait mentir, avec des témoins à chaque pas, en chaque respiration. Tandis que les signes inscrits, par exemple le traité d'alliance passé entre Midas et les Assyriens dont Turan avait récupéré les tablettes d'argile aux côtés du cadavre du roi musicien, qui pouvait garantir leur sincérité ? Voilà pourquoi les Cimmériens détruisaient avec autant de hargne ces symboles d'orgueil, de mystification et de vanité.

Au printemps suivant, Turan, Arta-vashtay et un millier de cavaliers de sa tribu de l'Ours avaient pris le chemin de Gordion pour rejoindre l'*ordu* d'An-ayanis et se joindre à la campagne prévue pour aller débusquer les renégats ex-themiskurites réfugiés dans la région sauvage de la Paphlagonie, au nord.

Des informations surprenantes leur parvinrent alors même qu'ils n'avaient pas encore atteint Angora. Durant l'hiver avait refait surface une bannière qu'on croyait disparue, celle de l'Aigle, commandée par Matiani. Elle faisait partie de l'armée d'An-tiushpa. Positionnée en flanc-garde, elle n'avait pas participé à la bataille de Hubushna et avait pu s'enfuir avant d'être anéantie. Par la suite, elle avait erré dans le sud, en Pisidie, en Lycie et en Carie. Traquée par les forces phrygiennes de Mygdoon et repoussée par les farouches tribus locales, elle avait été peu à peu décimée, au point de ne plus

compter qu'un tiers de son effectif. Pendant trois ans, elle avait survécu de rapines et maigres pillages, entre montagnes, collines et plaines dangereuses. Encore quelque temps et elle aurait fini comme une simple bande de brigands.

Lorsque l'écho retentissant de la défaite phrygienne par l'armée et le peuple en marche des Cimmériens l'avait atteint, Matiani avait longtemps balancé. Il connaissait bien Themiris, laquelle ne l'avait jamais outre mesure apprécié. Si elle était venue en personne châtier Midas, c'était que la nouvelle de la catastrophe de Hubushna et de la mort d'An-tiushpa était parvenue jusque dans la steppe. Et le reproche qu'elle allait abattre sur lui serait de n'avoir rien tenté ces trois années durant pour ramener sa bannière de l'autre côté de Panti-akshaina, d'avoir renoncé, d'avoir porté discrédit aux siens et déshonoré ses serments. Si encore il avait pu apporter son concours dans une dernière bataille ! Mais tout était maintenant fini. Il lui fallait décider sans plus tergiverser. Le bruit de la fin de la grande souveraine l'avait libéré. An-ayanis n'aurait pas les mêmes raisons de l'ostraciser. Voilà comment il avait pris le chemin de Gordion et s'était présenté à lui.

Le nouveau monarque l'avait accueilli à bras ouverts. Et ce d'autant plus, qu'au sein même de la tribu royale du Vent, son autorité restait fragile. L'époque de Themiris était bien révolue. Il se trouvait en conflit quasiment ouvert avec l'*atabeg* Okialis et ses *ha-mazan*, qui représentaient une force susceptible à tout moment d'en appeler au *kuriltay*, voire de se saisir de lui, et il ne comptait que peu de sincères partisans. Son pouvoir, il le tenait de la tradition et de la fidélité jurée à sa mère. Et surtout à l'habileté de son beau-père, le grand conseiller Vishtaspa, qui apparaissait à beaucoup comme le véritable chef. Aussi, le ralliement inespéré de ces guerriers perdus constitua pour lui un atout d'importance. Grâce à eux, il disposa dès lors au sein même de l'*ordu* d'hommes dévoués et expérimentés capables de faire pièce aux *ha-mazan*.

La campagne projetée en Paphlagonie visait deux buts. Le principal était d'enfin débusquer les renégats de Khrishpay qui s'étaient échappés du Themis-kura et avaient passé tout l'hiver

cachés dans cette région sauvage et giboyeuse. Le serment à Targitaos n'était toujours pas accompli, le dernier *kuriltay* l'avait bien rappelé. Mais il y avait également un second objectif, celui de conquérir le pays pour le compte de la tribu du Bélier, la seule à n'avoir pas encore un territoire propre et soumis. Aussi celle-ci figurait-elle au premier rang des forces mobilisées. Les autres tribus avaient envoyé leurs meilleurs combattants, ceux qui devaient le service annuel. Au total, près de huit mille hommes, soit huit bannières opérationnelles, étaient réunis près de Gordion au jour de l'équinoxe de printemps. L'armée serait commandée par Artavashtay, le doyen et guerrier expérimenté. An-ayanis, tout monarque qu'il fût, ne pouvait prétendre à ce rôle, n'ayant jamais été reçu comme chef militaire par le passé. Toutefois, il était tenu de l'accompagner et son avis primerait pour les décisions générales. Tout cela était logique et attendu.

Ce qui le fut moins et qui suscita beaucoup de remous, ce fut le plan de politique diplomatique qu'exposa Vishtaspa. Il avait conçu, jusque dans ses moindres détails, un projet d'envergure étonnant. Maintenant que l'ancienne Phrygie se trouvait leur, sous réserve de quelques marges encore insoumises, un territoire immense très suffisant pour leurs troupeaux et leurs migrations saisonnières, riche de nombreuses populations tributaires, se posait la question de faire reconnaître la chose et l'avenir aux royaumes et entités voisines. Ces questions avaient été abordées par Themiris elle-même et quelques chefs avisés lors du dernier *kuriltay*, mais elles n'avaient pas été tranchées. Chacun savait que l'Assyrie constituerait désormais le rival potentiel, l'ennemi le plus dangereux. N'étaient-ce d'ailleurs pas ses troupes qui avaient été décisives à Hubushna ? L'empire d'Assarhaddon était l'allié de Midas et la chute de celui-ci ne pouvait que l'inquiéter. Cette menace restait plus théorique que réelle pour l'heure, mais il convenait de ne pas la négliger. Le plan de Vishtaspa se montrait clairvoyant : passer un traité d'alliance défensive avec l'ennemi héréditaire des Assyriens, l'Urartu, le voisin oriental. C'est ce dont il parvint à convaincre les principaux chefs cimmériens. On allait envoyer une ambassade officielle à Rusa, son monarque, pour traiter. Le grand conseiller avait tout prévu.

Tandis que l'armée cimmérienne s'engageait vers le nord et la Paphlagonie pour tenter de serrer les renégats, un imposant convoi s'ébranlait lui vers l'est, sur l'antique et longue route qui, par Angora, Pteria et Sabastas, traversait le nord de la Phrygie pour gagner Altinchan et plus loin Tariuni en Urartu.

L'ambassade envoyée à Rusa était de haut rang, avec à sa tête le prince royal An-kayashtra. Il était accompagné de Turan, qui connaissait bien le pays et ses mœurs et coutumes, en parlait la langue et y avait déjà servi de négociateur lors de l'expédition d'An-tiushpa. On n'avait pas lésiné sur les présents destinés au monarque de Tushpa. Le trésor de Midas avait été délesté de quelques-unes de ses plus remarquables pièces, de la vaisselle, des armes, de l'or à profusion, chargés dans de lourds chariots et sur des mulets. On ne pouvait envisager avec plus de richesse la considération des Cimmériens pour Rusa. Le convoi était protégé par un millier de guerriers puissamment armés, dont Okialis et trois escadrons d'élite *ha-mazan* et une partie de la bannière du Hibou de Prakshis.

Turan avait été obligé de se soumettre. Il fulminait. Le plan de Vishtaspa était habile. D'une part, An-ayanis avait besoin d'un succès militaire fort pour asseoir son autorité, ce que lui donnerait la victoire contre les peuplades de Paphlagonie. D'autre part, l'anéantissement des renégats aurait lui une grande portée symbolique, la touche finale à l'accomplissement du serment à Targitaos. Compte tenu de l'importance des effectifs engagés dans l'affaire, il n'y avait guère de risques d'échouer. Enfin, peut-être mettrait-il la main sur An-thamara... ou sa dépouille.

Et pendant ce temps-là, tous ceux susceptibles de lui faire de l'ombre se trouveraient loin : son frère An-kayashtra dont la réputation guerrière lui était bien supérieure, combattant courageux ayant déjà fait largement ses preuves malgré son jeune âge ; l'orgueilleuse *atabeg* Okialis et ses *ha-mazan*, qu'ainsi il ravalerait ; Prakshis, le prometteur chef de la bannière du Hibou et de la tribu réhabilitée de Kerkinitis, celui qui haïssait le plus Khrishpay et qui rageait d'être exclu de sa traque ; et Turan, cet

étranger détesté par Upis et que Themiris avait élevé à un tel pinacle, lié par un serment à sa sœur. Et si, d'aventure, il arrivait malheur à cette ambassade, cela pourrait résoudre un certain nombre de problèmes potentiels. Quant à l'*ordu* de Gordion et le trésor royal, ils seraient sous l'autorité et garde de la reine Upis, soutenue par son père le grand conseiller et disposant de la force armée de Matiani et ses cavaliers de l'Aigle.

Dans une dernière conversation avec Arta-vashtay avant que les deux troupes ne partent chacune de leur côté, Turan lui avait exprimé sans détour ses réserves, ses doutes, sa profonde suspicion pour tout dire. Le vieux chef les partageait, mais il l'avait assuré qu'il serait vigilant et que l'armée qu'il commandait ne se laisserait pas détourner de ses objectifs officiels. Turan avait juré à An-thamara de venir la chercher, et voilà qu'on l'éloignait d'elle exprès. Il craignait surtout qu'An-ayanis profite des circonstances pour se débarrasser de sa sœur. En le quittant, Arta-vashtay lui avait lâché, comme un encouragement : « Khrishpay est trop malin, nous ne l'attraperons pas encore cette fois. Rassure-toi, An-thamara a sûrement moins à craindre entre ses mains que sous la tente de son frère. Et votre ambassade sera un grand succès. »

L'ambassade envoyée en Urartu auprès du roi Rusa fut en effet une pleine réussite. Des émissaires la précédaient. Elle franchit la frontière de la rivière Teleboas, affluent du Purattu, au gué même où quatre ans auparavant l'armée d'An-tiushpa l'avait passé, mais en sens inverse. L'accueil que lui réserva le gouverneur de la forteresse d'Altinchan fut chaleureux. Le souvenir de la reine de guerre amazone restait encore très présent, Turan put le constater. Dans la plaine étaient toujours en place nombre des perches dont les torches avaient dessiné et éclairé le géant barbu, le spectacle de la bataille nocturne imaginaire qui avait tant impressionné les défenseurs de la citadelle. Les choses s'annonçaient sous les meilleurs auspices.

À partir de là, elle fut escortée par une petite troupe urartéenne. Tariuni puis Menuashe ouvrirent leurs portes. Dans cette dernière cité, l'ancien gouverneur Yervand, démasqué comme traître à la

solde de Midas, s'était enfui. On le disait réfugié à Meliddu, en Assyrie, complotant contre Rusa en s'appuyant sur les Mushki chassés du Tegarama par les Cimmériens et qui s'installaient par milliers aux marges sud-occidentales dans le royaume.

Deux lunes après avoir quitté Gordion, l'ambassade atteignit enfin la Mer de Nairi, l'immense lac salé sur les bords duquel s'élevait Tushpa, la capitale et résidence de Rusa. Celui-ci reçut les Cimmériens avec tous les honneurs et organisa de grandes fêtes et réjouissances. Turan revit des lieux familiers, la ville basse où il avait vécu miséreux des mois durant à la suite de son bannissement, quand il était encore Maltvai le Colche. Désormais, il en fréquentait les palais et le luxe ambiant, la haute citadelle, nid d'aigle impressionnant et imprenable.

Rusa était un monarque intelligent et fastueux, fin politique et guerrier prudent, un souverain d'envergure. À l'époque, il avait laissé passer l'armée d'An-tiushpa sans chercher la confrontation. Le manifeste pacifique qu'elle lui avait adressé, par l'entremise de son gouverneur d'Altinchan, l'avait convaincu a posteriori de la justesse de sa décision. Lorsqu'il reçut pour la première audience en son palais An-kayashtra et Turan son interprète, il leur montra la tablette trilingue et le peigne d'or à son *tamga* qu'elle lui avait offert. Les deux parties ne manquèrent pas de remarquer que le nom même de la défunte fille de Themiris était presque homonyme avec celui de la capitale urartéenne, cela apparaissait comme un signe voulu par les divinités supérieures. Les échanges de présents furent somptueux. Rusa et le prince An-kayashtra se jurèrent amitié et concours défensif en cas d'agression assyrienne. Cela fit l'objet d'un traité en bonne et due forme, inscrit sur des tablettes et authentifié par les sceaux et *tamga* respectifs.

L'ambassade s'attarda un mois entier à Tushpa. Pour marquer encore davantage l'alliance entre les deux nations, le souverain urartéen ordonna la fondation d'une nouvelle cité forteresse. Celle-ci, située à sept parasanges au nord, sur un escarpement dominant la Mer de Nairi, commença à s'édifier. Elle fut dédiée en grande pompe et cérémonie et reçut le nom d'Ayanis, en honneur au

souverain régnant des Cimmériens. On échangea encore des cadeaux d'adieu, dont un gros chaudron de bronze. L'épouse de Rusa se vit offrir un magnifique sceptre en or massif et aux élégantes ciselures, pris au trésor de Midas. Chacun était satisfait et cette alliance ouvrait de larges perspectives, augurant d'une paix durable entre les sédentaires et cultivateurs urartéens, issus du vieux fond khalde, et ces nouveaux venus dans le paysage, ces cavaliers nomades sortis des steppes septentrionales. Les Cimmériens s'en retournèrent par le même chemin qu'à l'aller, écrasés par les chaleurs estivales.

Turan était impatient, plus que tout autre. Un espoir le chevillait, celui de découvrir An-thamara, de la voir surgir de la pénombre d'une tente à l'*ordu*.

Le camp cimmérien, réduit à la seule tribu du Vent, avait été déplacé des environs de Gordion à ceux de Pessinous la cité interdite, plus à l'ouest, qui offraient de meilleurs pâturages. Si l'ambassade en Urartu s'était révélée un grand succès, il en allait tout autrement de l'expédition envoyée en Paphlagonie. Les clans du Bélier avaient été établis sans difficulté, de l'autre côté de la chaîne de montagnes qui couvrait au nord Angora. En revanche, pour le reste, c'était un échec cuisant. Les bannières avaient exploré une à une toutes les vallées de ce pays sauvage, ratissé la moindre colline, suivi tous les sentiers. Aucune trace, absolument aucune, des renégats.

Les peuplades locales, apparentées aux anciens Gasgas, de ceux qui avaient activement contribué à la chute de l'empire hittite des siècles auparavant, étaient arriérées et belliqueuses. Il y eut de nombreuses escarmouches dans lesquelles les cavaliers cimmériens ne prirent pas toujours le dessus, dans des terrains difficiles, escarpés et boisés. Même les pillages étaient décevants. Artavashtay, chef de l'armée, comprit mieux pourquoi les Phrygiens ne s'étaient jamais vraiment attelés à soumettre cette contrée pourtant proche. Il n'y avait tout bonnement pas grand-chose à en tirer, si ce n'est se créer une source d'ennuis permanents. Au bout de trois

mois de campagne sans relâche, il fallut bien se rendre à l'évidence, les renégats n'étaient pas réfugiés dans cette région.

On poussa jusqu'aux limites de la nouvelle Bithynie et la plaine du Sangaris. Quelques indices pas récents avaient été découverts dans un secteur forestier frontalier truffé de grottes, une véritable taupinière. Les capitaines de Maryandinos confirmèrent que leur territoire n'hébergeait ni n'avait vu passer aucune troupe d'ex-Themiskurites. Cela était proprement incompréhensible, mais c'était un fait. Des murmures et des critiques vives s'élevèrent au sein des bannières. On perdait son temps et les butins se révélaient maigres. On commença à manquer de vivres. Les chefs étaient furieux. Artavashtay ordonna le retour vers Gordion, dans une ambiance morose. Les escadrons y furent démobilisés et les cavaliers s'en retournèrent sans plus attendre dans leurs tribus respectives.

Lorsqu'An-kayashtra et l'ambassade se présentèrent à la fin de l'été à l'*ordu*, le contraste fut saisissant. L'autorité d'An-ayanis était plus que jamais branlante. À cet instant, si son frère et Okialis s'y étaient résolus, ils auraient pu le destituer sans dommages et la petite garde de Matiani représentait peu de choses face aux *hamazan* et aux hommes de Prakshis auréolés de leur succès. Mais cela eût été trahir les serments jurés à Themiris et créer un précédent néfaste pour l'unité du peuple cimmérien. An-kayashtra était trop jeune et Okialis trop respectueuse. Quant à Turan, il restait un étranger, chef de rien. Seul le *kuriltay* avait le pouvoir et la légitimité pour changer l'ordre décidé. Celui-ci fut convoqué pour le printemps suivant.

L'hiver à l'*ordu* de Pessinous parut interminable à Turan. Une saison davantage pluvieuse que froide qui transforma la plaine et le camp en un gigantesque bournier, dans une brouillasse pénétrante. À l'intérieur des mornes tentes, l'inactivité déliait les langues acerbes et rendait l'atmosphère encore un peu plus ravageuse. Seul dans la sienne, il ne cessait de ressasser ses désillusions. L'enthousiasme général qui prévalait sous Themiris était bien loin, déjà. Elle n'était plus là pour insuffler à tous le sens de leur devoir,

de leur destin, pour leur fixer des perspectives simples et grandioses.

Il avait désormais trente-deux ans, un homme en pleine force de l'âge. Il n'avait encore rien accompli. Sa Colchide natale s'estompait dans un autre temps, une nostalgie morte du jour de sa rencontre avec... An-tiushpa. Alors, quel était donc le sens à sa vie ? L'excuse d'un serment jeté d'un cheval au galop ? Une errance sentimentale perpétuelle ? Un mensonge qu'il n'osait détailler ?

Au camp, il se trouvait pour ainsi dire sous la protection rapprochée des *ha-mazan*. Voilà le fil permanent qui le liait aux Cimmériens : ces guerrières, ces femmes libres et fières, ces dernières témoins et ultimes gardiennes de sociétés matriarcales issues du fond des âges. Il ne trouvait guère plaisir qu'en leur sein, qu'à leur contact. Des ragots couraient sous les tentes populaires. On le voyait beaucoup avec Okialis, un profond respect et une complicité amusée s'étaient tissés entre eux, polis à la ponce de leurs aventures et fidélités partagées. Elle avait atteint ses douze ans de service effectif. Il se murmurait qu'elle souhaitait se retirer, fonder sa famille. *Atabeg* de l'armée et des *ha-mazan*, elle appartiendrait jusqu'à sa mort au *kuriltay*, avait rang d'un chef de tribu et disposait d'un butin conséquent.

À l'heure de résigner ses fonctions, elle pouvait choisir n'importe quel parti et le faire bénéficier de son statut prestigieux. Elle ne s'en ouvrait à personne. Elle était fille de la steppe, une Cimmérienne jusque dans ses moindres fibres, aimait la vie au grand air, la communion avec la nature et les animaux. Un seul homme était capable à la fois de parler la langue des chevaux, de mourir pour sauver un poulain apeuré et de dédaigner tout butin. Quand elle se laissait bercer de rêves futurs, c'est à Prakshis qu'elle se donnait, pas au Colche.

Une autre *ha-mazan* fréquentait beaucoup Turan. Il s'agissait de Harmotaya, la fille de Panti-aris. Elle l'interrogeait sans fin sur son

père. Lui racontait leur fuite, leurs épreuves communes, leur admiration mutuelle. Elle, se souvenait de sa captivité au Themis-kura, lui parlait de son amie, la princesse An-thamara. Le serment qu'il lui avait juré prenait ainsi un relief vivant, une porte sur l'avenir, non un vulgaire et pesant devoir.

Quant aux rumeurs salaces qui couraient sur son compte, Turan savait qui en était la source principale, c'était Upis. L'épouse du monarque lui gardait une rancœur tenace de leur aventure. On la voyait peu dans l'*ordu*, mais son influence souterraine était indéniable. D'une façon ou d'une autre, elle imposait ses vues insidieuses à An-ayanis et même à son père le grand conseiller. Au fil du temps, elle avait appris à manœuvrer avec art. Dans son esprit manichéen et narcissique, on était soit avec elle, soit contre elle. Il ne pouvait y avoir de nuance. Le retour piteux de l'expédition en Paphlagonie avait atteint le prestige royal et elle devait réfréner ses intrigues et ardeurs délatrices, mais elle avait intégré la patience comme dimension essentielle et les circonstances tourneraient.

Turan ne parvenait pourtant pas à la détester. Il n'avait pas complètement oublié son corps souple et lascif, ses caresses expertes, son avidité charnelle. Il essayait souvent d'imaginer ce qui se passerait le jour où An-thamara reviendrait et exigerait la remise du trône. En théorie les choses étaient simples, chacun avait juré, mais les êtres étaient ainsi faits qu'il leur était difficile de renoncer à une position, une richesse, un confort, à partir de l'instant où ils s'en estimaient légitimes détenteurs ou y avaient simplement goûté.

Le *kuriltay* tenu non loin de Pessinous au printemps de l'an -673 fut navrant. Plus de la moitié des chefs de tribu, pourtant dûment convoqués, ne s'y présentèrent pas. Le vieil Arta-vashtay, leur doyen, était décédé durant l'hiver et la horde de l'Ours lui avait élevé un kourgane au Themis-kura, son fief. Le grand conseiller Vishtaspa, partisan d'une politique paisible et ne voulant surtout pas renouveler l'expérience négative de l'année précédente, réussit à faire repousser toute idée de nouvelle expédition en vue de débusquer les renégats de Khrishpay. Des informations finiraient par filtrer, d'une manière ou d'une autre, on déciderait alors. Et puis

les tribus étaient fatiguées et aspiraient à prendre la pleine mesure des territoires et parcours qu'on leur avait attribués. Les populations sédentaires soumises s'acquittaient sans trop de difficulté des exactions que leurs maîtres nomades leur imposaient, moins lourdes au final que celles régulières du temps de Midas. Les frontières étaient tranquilles et les peuples voisins se gardaient bien de toute manifestation hostile, ayant trop à l'esprit le fléau qui avait abattu la Phrygie.

Face à ce qui ressemblait à un abandon des volontés de Themiris, la seule décision tangible prise fut de confirmer le mandat de Turan comme représentant général auprès des cités grecques et de lui confier mission de prendre contact avec elles. Pour cela, on lui octroya, avec réticence, une petite troupe, un simple escadron de *ha-mazan* et son intendance. Une fois de plus on cherchait à les éloigner, lui et Okialis, en prenant bien soin de ne pas évoquer la question de la délivrance de la princesse An-thamara. Turan était encore une fois dépité, désespéré même. Mais à la réflexion, il valait mieux cela que de pourrir au camp. On lui laissait liberté de mouvement, sa mission s'effacerait derrière sa quête.

Dans un des chariots, Turan transportait son seul bien précieux, la fameuse et pondéreuse carte de bronze prise au palais de Midas. Il l'avait étudiée des jours durant, dans ses moindres détails. Ses propres références et connaissances s'y accordaient presque en tout point. Quelques mesures de distance apparaissaient approximatives, pas l'allure générale. Le profil notamment de la côte ionienne et des archipels grecs était d'une fine précision, il pouvait l'attester, y ayant caboté au cours de plusieurs navigations. Sa conviction était que les renégats de Khrishpay ne pouvaient se terroriser qu'à l'ouest, quelque part entre la Troade et la Lycie. À moins qu'ils aient franchi le détroit de l'Hellespont et soient passés en Europe ? Auquel cas on n'aurait certainement plus jamais aucune nouvelle d'eux.

Turan fixa comme premier objectif la cité ionienne de Miletos, tant pour remplir sa mission et arrêter les concessions accordées par Themiris que pour espérer y recueillir de précieuses informations de

ses marchands qui fréquentaient tous les parages marins. En outre, il y avait laissé beaucoup de souvenirs heureux. Pour cela, ils devaient traverser la Lydie.

Après Hapanuwa, dernière place phrygienne et maintenant cimmérienne, ils abordèrent la longue vallée du Maiandros. Passée la frontière, ils ne tardèrent pas à apercevoir une troupe trois fois plus nombreuse qu'eux qui calqua sa marche sur la leur. Eux chevauchaient sur la rive gauche, tandis que les Lydiens, prudents, les flanquaient sur la rive droite. Turan leur fit porter un message, indiquant leurs intentions pacifiques et leur but. Il n'y eut ni combat ni escarmouche. Les Cimmériens évitèrent les villages et s'abstinrent de tout pillage, hormis le pâturage dans les prairies et les champs. Ils quittèrent le territoire lydien après être passés devant Magnesia, puissamment défendue. Miletos, la plus éminente des cités ioniennes s'ouvrait sur sa baie, grande, riche et animée.

À Miletos, les Cimmériens furent accueillis avec un peu de circonspection. Deux ans auparavant étaient revenus en leur patrie les trois capitaines captifs des Themiskurites et qu'avait libérés Themiris, porteurs du droit d'établissement de cent comptoirs qu'elle leur octroyait sur la Mer Sombre. L'arrivée de Turan, représentant général des Cimmériens et connu ici comme Maltavaïos le Colche, donnait de la réalité à cette perspective historique. Toutefois, les troupes armées étrangères étaient interdites dans la cité et les *ha-mazan* durent cantonner sous leurs tentes en dehors des remparts.

Turan fut reçu partout. Son ancien associé Axiokos était décédé et ses affaires avaient été reprises par un neveu. Thargelia, son hétaïre de fille, menait son propre commerce et son établissement prospérait. Elle avait un peu vieilli, mais elle restait cette beauté célébrée par tous les poètes et hommes auxquels elle accordait ses charmes. Les retrouvailles furent émouvantes et ils coulèrent plusieurs nuits ensemble, complices et renouant avec le passé. Elle se fit raconter son histoire, ses aventures, ses amours. Elle pleura avec lui. Il l'avait écoutée, il était retourné en Colchide. Sa princesse y était morte, mais une autre avait surgi. Leur destin

impossible semblait accablant, mais Thargelia, avec sa sincérité et sa finesse, lui redit sa certitude qu'il suivait la voie, la seule possible, au bout de laquelle le bonheur s'épanouirait.

Elle le taquina à propos de ses relations avec les *ha-mazan*. Mais apprenant les règles strictes qui régissaient leur vie, elle manifesta un vif étonnement, presque de l'incrédulité. Que de telles femmes vécussent chastes et gardassent leur virginité lui paraissait extraordinaire, une chimère. Okialis et les siennes firent une durable impression dans la cité. Leur liberté, leur fierté, le fait qu'elles portent des armes et combattent étaient contraires aux traditions et lois locales. Bien des Milésiennes les envièrent, soumises à leurs père et mari. Deux cultures, deux civilisations se confrontaient, qui envisageaient la place respective des femmes et des hommes de façon radicalement différente.

Turan conféra et négocia des semaines durant avec le conseil oligarchique de Miletos. Sa carte impressionna et intéressa au plus haut point ces hauts personnages, négociants et armateurs expérimentés. La politique d'expansion qui avait été imaginée quelques années plus tôt et qui avait avorté avec la capture par les pirates themiskurites de l'expédition préparatoire, revint au premier plan et se précisa. Le traité accordé par la souveraine cimmérienne, autorisant l'établissement de cent comptoirs au long du littoral de la Mer Sombre à l'est du Bosphore de Thrace, fut confirmé par Turan. Des semaines durant se dévoilèrent de mirifiques perspectives, des plans sur plusieurs décennies, de savants calculs sur les nombres de navires, les effectifs de colons à embarquer, l'activité de construction navale, les besoins en bois de charpente, les problèmes de liaisons régulières, les circuits d'échange et les productions mercantiles.

Turan leur tut les doutes qui l'assaillaient concernant la pérennité des accords conclus. Themiris n'était plus là pour les garantir. Miletos faisait partie de la confédération ionienne, la Dodécapole. Se posait alors la question de savoir si le traité valait pour la seule cité ou bien devait être ouvert aux autres. Les exclure risquait d'entraîner des jalousies et litiges dommageables. Turan affirma

que pour les Cimmériens, seule Miletos était partie au pacte. Ce qui n'empêchait pas pour autant des associations, à leur discrétion et bonne entente.

À Miletos, dans les bras de Thargelia, après tant de mois de disette charnelle, et dans le confort de sa riche maison, Turan laissait traîner le temps et goûtait la douceur des journées d'été de ce havre béni des dieux. Il s'attardait. Jusqu'à un matin où, sur le port, accosta un navire marchand endommagé. À peine à terre, son capitaine se répandit en lamentations et raconta une histoire confuse à la foule avide qui ne manquait jamais de s'attrouper à chaque arrivée. Il assurait un trafic banal avec l'île de Lesbos, quand au retour, près de la côte éolienne, un peu au-dessus de Phokaia, il avait été pris en chasse par deux embarcations légères et rapides surgies d'une crique, des pirates. Grâce à un providentiel coup de vent venu de terre, il avait réussi à leur échapper, en dépit d'un début d'abordage. Ce qui laissa soucieux les armateurs et navigateurs locaux, ce fut cette présence pirate. La Mer Grecque était réputée relativement sûre, au moins sur son littoral oriental et contrairement à la Propontide ou la Mer Sombre.

Le même jour, un marchand de laine qui s'en revenait de Tyrrrha, une cité lydienne assez proche, rapporta que le tyran Gygès avait engagé des troupes de cavaliers mercenaires, dont l'armement et la vêtue lui faisaient songer aux *ha-mazan* cimmériennes. Turan tenait enfin des renseignements intéressants. S'agissait-il des renégats ?

Un an encore avait été nécessaire pour enfin assiéger Myrina et son maître proscrit. Très vite, Turan et Okialis avaient acquis la certitude d'avoir situé le repaire, mais ils ne pouvaient rien entreprendre sans renforts. Malgré leur ardeur et la crainte que le renard leur échappe une fois encore, ils avaient préféré temporiser.

Sous couvert de la mission auprès des cités grecques, ils s'étaient approchés jusqu'à Phokaia. Puis avaient rebroussé chemin, sans hâte. Si Khrishpay avait eu vent de leur présence, ce dont ils ne doutèrent pas, il put se rassurer en supposant une coïncidence, le

traité entre Miletos et les Cimmériens ayant par ailleurs suscité un large écho. Ils longèrent de nouveau la Lydie, et reprirent l'itinéraire de l'aller. À Sardis, Gygès suivait de son côté tous leurs mouvements, balancé entre la tentation de détruire cette petite troupe isolée et la sagesse de ne donner prise à aucun prétexte d'attaque plus générale contre lui.

Un hiver précoce très rude s'était abattu sur les hautes plaines. Pessinous était ensevelie sous la neige lorsqu'ils y parvinrent. Mais l'*ordu* s'était entre temps déplacé pour prendre ses quartiers du côté de Pteria, assez loin vers l'est, sur le territoire de la tribu de Matiani. Ne stationnaient plus à Pessinous que les trois derniers escadrons *ha-mazan*, affectés par An-ayanis à la garde de la cité interdite, sans autres consignes. Okialis entra dans une rage froide, percevant avec acuité le lâche stratagème visant à ravalier et laisser se déliter son corps d'élite. Au demeurant, cela ne faisait-il pas deux saisons qu'on n'avait reçu ni intégré aucune nouvelle classe *ha-mazan* ?

Le pays était tout blanc et gelé, les bourrasques descendues de l'hyperborée balayaient hommes et bêtes, la vie blottie dans des terriers. Prendre la route de Pteria aurait été une décision périlleuse. Un mois se passa avant qu'une éclaircie permît d'envoyer à l'*ordu* des cavaliers-flèche pour informer le monarque des résultats de leur mission. Okialis ne voulut pas que Turan s'y joigne, persuadée que sa vie se trouverait là-bas en danger. Elle suggérait à son souverain, lui enjoignant en réalité, de convoquer de toute urgence le *kuriltay* pour engager une expédition d'envergure maintenant qu'ils savaient où se cachaient Khrishpay et ses renégats. Elle ne reçut aucune réponse et ses estafettes furent retenues sous un prétexte fallacieux par Matiani.

Faute d'écho et plus déterminée que jamais, elle dépêcha auprès des chefs de tribu les plus proches, à Dorylaion, Hapanuwa, Angora et Ikonion, des messagers pour leur expliquer la situation et requérir leur avis. Leur opinion et leur appui la confortèrent dans sa résolution. En dehors d'un mandement royal, cinq voix étaient suffisantes pour convoquer un *kuriltay*. Celui-ci fut fixé une lune

après l'équinoxe de printemps, à Gordion, sur le territoire de la horde du Vent. À Pteria, en recevant la notification, An-ayanis faillit s'étrangler. Le grand conseiller Vishtaspa comprit qu'il y avait là un risque majeur, celui de voir destituer son gendre. Une rébellion couvait. Il le convainquit de louvoyer et de donner des gages. Dans les tribus, tous perçurent les tensions s'exacerber.

Le *kuriltay* qui se tint cette année-là n'eut rien de fédérateur et les échanges venimeux fusèrent. De vieilles acrimonies resurgirent. Finalement, ce fut le jeune prince An-kayashtra, faisant preuve d'une autorité précoce et d'un étonnant sang-froid qui dénoua la situation. Il en appela au respect des serments jurés à Targitaos et à Themiris. Il fut décidé de mobiliser au plus vite une armée, dont il prendrait la tête, forte de six bannières, pour aller anéantir les renégats. Le problème de la confrontation avec les Lydiens de Gygès serait laissé à son appréciation sur le terrain. Vishtaspa se rangea à ce parti, conscient d'avoir sauvé l'essentiel.

C'est ainsi qu'une nouvelle expédition fut constituée et s'ébranla de Gordion au début de l'été. Commandée en titre par An-kayashtra, secondé par l'*atabeg* Okialis et ayant sous ses ordres des généraux capables et sûrs comme Prakshis, et un Turan à bout de nerfs. Renouant avec leurs tactiques éprouvées de la steppe et de mouvement rapide, les Cimmériens fondirent presque au plus court, par la Lydie et la grande vallée du Hermos, pour obliquer ensuite à travers les collines un peu en amont de Sardis où Gygès avait dans l'urgence concentré ses meilleures forces. Aucune des deux armées ne força le contact.

Le malheur se produisit au passage d'une petite rivière, pourtant peu profonde et plutôt paresseuse. Ce jour-là, il faisait une chaleur éprouvante, qui tombait sur les organismes comme le marteau du forgeron sur l'enclume. La plupart des cavaliers avaient passé le gué et se trouvaient déjà sur l'autre rive, observés de loin par des agents lydiens. Le prince An-kayashtra suait sous sa cuirasse aux plaques d'airain. Il engagea son cheval. Au milieu, celui-ci fit un brusque écart, sans doute effrayé par quelque gros poisson, démontant son cavalier à l'endroit précis d'un trou d'eau. La

chaleur, la fatigue et le poids l'accablèrent. Il s'enfonça et perdit connaissance, et malgré tous les soins apportés, on ne put le ranimer. Ainsi mourut noyé un prince prometteur, digne fils de Themiris, enfant de la steppe et des serments. L'armée fit halte deux jours, le temps de lui élever un kourgane, modeste certes, mais garni d'armes, de quelques ors et de quatre chevaux immolés, demeure qui lui permettrait de revivre dans le futur. Le Vent qui soufflait du nord en garderait le souvenir. Bientôt, cette rivière criminelle porterait son nom. Les Lydiens le déformeraient en leur idiome en Kaÿstros, que reprendraient les Grecs à leur suite.

Les sapeurs s'activaient au pied des remparts, sur une partie faible constituée d'une simple levée de terre surmontée d'une palissade de pieux acérés. D'en haut, les défenseurs ne parvenaient pas à les repousser. À peine une tête se montrait-elle au-dessus qu'une volée de flèches la transperçait immanquablement. Les archères *ha-mazan* avec leurs arcs composites portant à plus d'un stade et demi étaient presque infaillibles. Pourtant, bon nombre des renégats disposaient d'armes semblables, mais leur maîtrise était loin de les égaler.

La levée commençait à s'écrouler en trois endroits. Un bout de palissade se vit déblayer, ne se maintenant plus que par les cordages et les traverses assujettissant ensemble les pieux. Bientôt une brèche apparut, puis deux. Des assaillants tombaient, à coup de flèche, de projectiles divers ou de javelot à travers les palis disjoints. En première ligne, les cavaliers cuirassés combattaient à pied, protégeant les sapeurs en brisant de leur *akinakès* de fer les lances de bronze à hampe en bois. Prakshis courait des uns aux autres, sa toque de hibou le distinguant à tous. On le visait, mais la chance le gardait et seule une éraflure sanglante au bras gauche l'avait atteint.

Autour de la première brèche, la lutte était acharnée. Derrière, les défenseurs offraient un front compact de piques et de boucliers. Okialis fit avancer la compagnie d'archers qu'elle avait maintenue dissimulée jusque-là. Obéissant à un plan précis, ceux qui attaquaient s'écartèrent et les flèches se mirent à pleuvoir comme un faisceau roulant sur les Myriniens lanciers. Malgré leurs

rondaches et leurs casques, la plupart tombèrent, atteints en plein front ou à la gorge. La brèche presque dégagée, les Cimmériens démontés s'élancèrent à plusieurs dizaines lançant un hurra tonitruant, enjambant les cadavres et les blessés, élargissant la percée. Ils étaient dans la place. Ensuite, le flot grossit et le reste des défenseurs se retrouva pris à revers. Les corps à corps furent brefs et désespérés, les assaillants dix fois plus nombreux.

En moins d'une heure, toute la ville basse et le port furent conquis. Ne restait plus que la citadelle où s'étaient réfugiés la population et les derniers fidèles. Sa prise serait plus longue. Les hauts remparts en pierre offraient une protection de qualité. Il y eut comme une trêve tacite, les combats cessèrent pour un répit partagé. Dans la cité, les maisons étaient fouillées une à une et les butins déposés sur l'esplanade dallée près de la grève. Quelques habitants terrés étaient extirpés de leurs antres et rassemblés un peu plus loin, sans ménagement. La majorité était des femmes, des esclaves ou des captifs, tremblant de peur.

Khrishpay, le vieux lion aux cheveux blancs et la moustache grise et drue mais finement lissée, se dressait au sommet de la haute tour de la citadelle, appuyé sur son épée. Le combat était perdu, ils l'avaient retrouvé. Désormais à vingt contre un, dans quelques heures, deux jours sans sommeil au mieux, son dernier réduit serait investi. Il distinguait sur la colline en face les chefs qui auraient sa perte : la grande *ha-mazan* portant le torque d'or, insigne de commandement, l'homme à la toque de hibou, le symbole de sa tribu natale de la steppe, quelques autres officiers qui discutaient avec force gestes à l'appui, qui allaient faire donner les manches à air de l'hallali.

Que n'aurait-il offert à cet instant pour que ce fût Themiris qui l'achevât ? Il n'avait aucune pitié à attendre d'eux, il n'en désirait pas. Il avait vécu comme un Cimmérien, il périrait tel. La seule chose, il n'avait jamais cru aux kourganes et à une vie future. Le passé était mort, à jamais. La pensée des vivants s'insinua, son fils otage chez Gygès, sa petite-fille aussi noire que sa mère, et

l'enfant à naître. Et ceux dont il tenait encore, peut-être, le destin entre ses mains.

Il appela auprès de lui le jeune guerrier qui lui servait d'écuyer, lui expliqua en mots brefs ce qu'il voulait. Celui-ci disparut à grands pas et se transporta sur le rempart qui surplombait la porte fortifiée d'accès entre la citadelle et la cité basse. Il héra un capitaine ennemi qui lançait des ordres, abrité derrière un mur. Le maître de Myrina, le glorieux Khrishpay, souhaitait recevoir un négociateur de haut rang pour discuter des termes de sa reddition. Le message transmis, le Cimmérien courut au-dehors de la ville, enfourcha une monture et gagna la colline où se tenaient l'*atabeg* et son état-major.

Les propos furent rapides et une heure plus tard Turan se présentait, sans armes, devant la porte de la citadelle. On l'introduisit et on l'escorta jusqu'à l'esplanade herbeuse entre les deux palais, où se dressait la *ger* sombre du renégat pirate. Khrishpay sortit de la tente, vêtu d'un caftan long traditionnel et du bonnet pointu des cavaliers de la steppe. Deux petits tabourets de campagne avaient été disposés face à face. Il prit place sur le premier et incita l'autre à faire de même. « Comme pratiquait Themiris », songea Turan. Tout autour, une dizaine de soldats se tenaient droits comme des piquets, lance au pied, faussement impassibles.

— Qui es-tu ? interrogea Khrishpay sans préambule.

— Je suis Turan, représentant général des Cimmériens auprès des cités grecques et nations littorales. J'ai tout pouvoir de notre souverain An-ayanis et d'Okialis *atabeg* et reine de guerre pour recevoir ta reddition.

— J'aurais tant voulu avoir Panti-shilaya en face de moi, à ta place. Toi, tu ne pourras saisir que la surface des choses.

— Themiris était une femme et une souveraine exceptionnelle, mais elle a rejoint son kourgane, dit Turan.

— Je ne crois pas aux kourganes. Enfin, peu importe. Je ne sais pas pourquoi, mais ton visage ne m'est pas inconnu. Pourtant quand j'ai quitté la steppe tu n'étais même pas encore né...

— Nos chemins se sont déjà croisés, certes. La première fois, c'était il y a huit ans, tes pirates avaient capturé nos navires à Sinopis. J'ai fait l'expérience de tes prisons et de la captivité au Themis-kura.

— Ah ! Et tu as réussi à en réchapper ? Tu es un homme de valeur. Et encore ?

— La seconde fois, c'était sur le champ de bataille de Hubushna, tu dépouillais les cadavres !

— Hubushna ? Tu as aussi combattu là-bas ? Et tu as regagné par la suite la steppe ? Tu es comme moi donc, un vrai renard. Mais méfie-toi de vivre et finir comme moi.

— Khrishpay, je te connais, nous te connaissons, cela fait des années que nous te traquons. Tu as transgressé une loi fondamentale, tu dois être châtié pour cela, tu sais ce que sont les serments imprescriptibles. Ton complice Midas est mort, misérablement, malgré ses masques multiples. Maintenant, c'est ton tour.

— Il semblerait, oui. Je suis vieux, j'ai fait mon temps, j'ai vécu de liberté et de rêves. Que pourrais-je encore espérer ? Être perclus de douleurs, me tordre de maladie, sombrer dans la sénilité ?

— Je n'ai pas à juger ta vie, tu es et demeureras pour le peuple que tu as trahi un renégat et un criminel, un nom maudit pour les époques futures. Mais s'il te reste un peu d'honneur, révèle-moi où se trouve, la princesse An-thamara. Où la détiens-tu ?

Khrishpay se redressa sur son tabouret, aspirant avec avidité une grande bouffée d'air. Elle devait voir et tout entendre, mais sans possibilité de crier, bâillonnée et attachée qu'elle était. Il jeta un regard vers l'étage de l'édifice sur sa gauche, une large ouverture dans la pénombre du soleil tombant.

— Turan, m'as-tu dit t'appeler ? C'est ça ? Je comprends mieux.

Turan ne releva pas, incapable de saisir ce à quoi Khrishpay faisait allusion. Celui-ci reprit :

— Eh bien Turan, sache que tu es le représentant d'un imposteur ! Themiris morte, c'est à sa fille An-thamara que revient

le trône des Cimmériens. Et sa fille encore après.

— Où est-elle ? Nous venons justement pour la rétablir dans ses droits.

— Je ne te crois pas. Toutes ces années, aussi bizarre cela puisse t'apparaître, je l'ai protégée. Si je te la livre, vous allez la mettre à mort.

— Non ! hurla Turan. Cela fait six ans depuis Hubushna que je lui ai juré de venir la rechercher ! Nous avons aussi prêté serment à Themiris et sur son kourgane, cela est sacré, nous ne sommes pas comme toi ! Où se trouve-t-elle ?

Khrishpay observait attentivement Turan. Il sut qu'il disait vrai, que ce n'était finalement pas tant lui qu'il avait tant traqué, mais elle pour la retrouver. Voilà pourquoi elle était si forte, elle savait que quelqu'un ne l'avait pas abandonnée, qu'il remuerait Ciel et Terre pour la revoir. Probablement le Vent leur servait-il de messenger.

— Alors Upis n'a pas parlé ?

— Upis ? Qu'a-t-elle à voir ? retourna perplexe Turan.

— Tu le découvriras. Sache juste qu'elle m'appartient. Turan, peux-tu me garantir que vous n'attendrez pas aux jours d'Anthamara ni à ceux de sa fille ?

— Elle a une fille ?

— Oui, ma petite-fille. Jure ! Si tu ne le fais pas, je les tuerai de ma propre main pour qu'elles échappent à votre vindicte.

— Je le jure sur ma vie ! s'emporta Turan en se levant vivement.

— Je te crois. Alors, soutenez-les de toutes vos forces et de votre compréhension, car elles ont beaucoup souffert et connu bien peu de joies sous mon emprise. Maintenant, écoute-moi bien ! Voilà les conditions que je pose à ma reddition...

— Tu ne pourras échapper à ton sort, tu seras supplicié, tu ne l'ignores pas ?

— Cela est secondaire. Alors, voilà. Je vous ouvre les portes de la citadelle et toutes ses richesses. Je me livrerai à ton *atabeg*, elle pourra m'écorcher vif ou mort, je ne souhaite aucun kourgane. Avec moi, car cela est imposé par nos lois des steppes, mes derniers anciens compagnons, il ne m'en reste plus que trois qui sont nés de

l'autre côté de la Mer Sombre et qui ont vécu avec moi ces quarante années d'aventures folles et exaltantes, eux aussi subiront le châtiment. Les autres, tous les autres, je vous exhorte de les épargner. Mes jeunes guerriers, presque tous des bâtards ou des affranchis, ont toujours combattu sans faillir. Ils m'ont suivi par loyauté, n'ont parjuré aucun serment. Je les délierais de leur fidélité à mon égard et ils seront libres de se rallier à vous, si vous les acceptez. Quant aux esclaves et les gens d'origine de cette cité, faites-en ce que vous voulez, leur sort m'indiffère. Sauf une. J'ai connu ici auprès d'une jeune femme douce et aimante deux années de bonheur que je n'espérais plus. Elle porte un enfant de moi dans son ventre. Je sais que le châtiment de Targitaos devrait s'abattre aussi sur elle, mais j'en appelle à votre clémence d'êtres humains et d'enfants du Vent. Elle n'est responsable de rien, c'est moi et moi seul qui l'ai forcée à servir ma couche. Voilà mes conditions. Tu vas retourner auprès de ton *atabeg* et j'attendrai sa réponse par ton entremise. Si elle n'y accède pas, alors je tuerai An-thamara et les miens, nous incendierons la citadelle et détruirons ses trésors. Et je disparaîtrai, vous ne trouverez pas ma dépouille. Vous ne pourrez jamais considérer avoir réellement accompli le serment.

Turan avait écouté avec attention. Les exigences de Khrishpay lui parurent raisonnables. Il ne douta pas qu'Okialis les avaliserait. Le souvenir de la reddition mystificatrice de Midas surgit tout à coup.

— Avant de mourir, ton complice Midas lui aussi a offert sa tête... enfin celle d'un autre. Et puis il s'est enfui par un souterrain.

— Ah ! Ah ! Midas était un malin, un roi remarquable. Il aimait à prendre plusieurs visages. J'espère que l'histoire future lui rendra hommage. S'il vénérât l'or, ce n'était pas par cupidité, mais pour sa beauté éternelle, comme nous Cimmériens qui l'enfouissons dans des kourganes stériles, et surtout pour le pouvoir de créer qu'il permet, de donner corps à des rêves, à des édifices majestueux, à bâtir une civilisation, à s'entourer de talents et de génies. Voilà ce qui a disparu avec lui. Midas était un visionnaire, pas une brute comme Mygdoon ou un homme qui se rêve dieu comme les empereurs d'Assyrie ou les pharaons d'Égypte. Moi, il ne restera

nulle trace positive de moi, juste un opprobre perpétuel et injuste. Peut-être le Vent m'octroiera-t-il une parcelle de mansuétude ?

— Tu as beaucoup à expier.

— Non, je n'ai pas de remords. Mon destin a basculé le jour où Panti-shilaya a choisi ce Colche, cet Otar, plutôt que moi. Tout aurait été différent.

— Moi aussi je suis Colche d'origine.

— Alors, An-thamara a de la chance d'avoir croisé ta route. Ou l'inverse.

— Pour définitivement te croire, j'exige de la voir. Sinon, je ne porterai pas tes conditions, dit Turan d'une voix qu'il voulait ferme, mais qui se saccada.

Khrishpay, qui était resté assis, se leva. Malgré l'âge, il présentait toujours cette stature puissante et le port altier, les gestes impérieux. Il se déplaça de quelques pas, vers le grand bâtiment à sa gauche. Il cria un ordre et bientôt apparut un soldat en avant de la pénombre qui baignait une ouverture à l'étage. Puis le haut d'une silhouette se détacha.

Turan mit sa main au-dessus de ses yeux pour mieux voir dans le soleil couchant. L'homme lui tenait le bras. Il aperçut enfin son visage, ses cheveux noirs coupés courts. Elle avait un bâillon sur la bouche. Il la reconnut et ne put réprimer son cri : « Thamara ! » Et elle opina de la tête, des sanglots la secouant. Le soldat la tira vers l'intérieur de la pièce. Khrishpay s'approcha.

— Tu vois, elle est vivante. Un Cimmérien ne ment jamais. Turan, une dernière chose. Quand vous repartirez vers votre nouvelle steppe, évitez le territoire lydien. Gygès son tyran est un roué, sans aucun scrupule ni sentiment. Méfiez-vous de lui.

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Va savoir ? Peut-être ai-je quelque regret.

Aux premières lueurs de l'aube, la citadelle s'était livrée. Personne ou presque n'avait dormi de la nuit, tiraillé entre soulagement, affres et destin. Khrishpay avait réuni ses trois vieux

compagnons nés comme lui dans la steppe cimmérienne, avec lesquels il avait partagé tant d'aventures. Du jour où ils avaient rompu avec leur peuple natal, il y avait déjà bien longtemps de cela, chacun savait qu'il n'y aurait aucun pardon. Lorsqu'à un croisement on choisissait l'improbable sentier plutôt que le grand chemin, il était ensuite impossible de revenir sur ses pas.

L'*anarya*, celui-là même qui avait soigné Upis et drogué Anthamara, dirigea leurs dévotions. Ils honorèrent Argimpasa et leurs divinités préférées. Puis il remit à chacun un minuscule godet en poterie contenant du miel mêlé avec une mystérieuse poudre blanche. Ils devraient l'ingurgiter avant d'être emmenés. Ils commenceraient alors à ressentir une certaine torpeur et souffriraient moins, voire plus du tout, au moment où on les supplicierait.

Les Cimmériens pénétrèrent dans la citadelle. Des officiers guidèrent leurs hommes, quelques ordres brefs dans le silence insolite de ce matin lumineux. Tous les habitants, réfugiés et soldats désarmés étaient alignés sur plusieurs rangs au pied des remparts. On les sépara par groupes de dix et on les conduisit dans la cité basse, vers le port.

Khrishpay attendait devant sa *ger*, serein, tandis que ses trois compagnons en retrait, vêtus de leur plus beau caftan et bonnet pointu paraissaient somnoler debout. Il désigna à Turan l'entrée du palais à gauche. Celui-ci s'y engouffra, accompagné de trois *ha-mazan* magnifiques. Puis l'homme à la toque de hibou se présenta avec une compagnie de sa bannière. Ils échangèrent un long regard. Khrishpay avait reconnu les insignes de son ancienne tribu de Kerkinitis. Il les suivit sans une parole. On dut pousser de la pointe de l'*akinakès* les trois vieux qui voyageaient déjà ailleurs.

La totalité de la population et des défenseurs de Myrina avait été massée sur l'un des côtés de l'esplanade du port. De l'autre, deux escadrons *ha-mazan* à cheval se tenaient immobiles. Partout ailleurs, des centaines de Cimmériens à pied et épée au poing étaient répartis aux diverses issues, prêts à intervenir au moindre

ordre. Au centre de la place, quatre travois de transport avaient été dressés et arrimés chacun sur trois poutres en chevalet bloquées au sol par de lourds moellons.

Les condamnés furent amenés. On les dévêtit à nu, les suspendit et les attacha aux piloris. Un silence absolu régnait. Un héraut s'avança et proclama : « Ainsi meurent ceux qui transgressent les règles cimmériennes, les lois léguées par nos ancêtres. Le Vent en est témoin. » Khrishpay leva les yeux vers la citadelle. D'une ouverture à l'étage du palais d'An-thamara, il lui sembla apercevoir un visage, indistinct. Il sourit et banda ses muscles fatigués. Devant lui, Prakshis, le général à la toque de hibou, celui qui rêvait de cet instant depuis qu'il avait l'âge de comprendre la vie, commença à lui découper les chairs en fines lamelles, laissant suinter le sang. Il résista longtemps avant de pousser un gémissement. Son supplice dura des heures, tandis que ses trois compagnons trépassèrent eux en quelques minutes, déjà inconscients. Quand ce fut fini et que Prakshis lui eut arraché le cœur avant de le lancer avec mépris dans le port à quelques pas, les *ha-mazan* armèrent l'arc, encochèrent et lâchèrent leur volée dans la dépouille de celui qui resterait à jamais le Grand Renégat. Deux cents flèches à pointe d'airain se fichèrent dans son cadavre sanguinolent. Dans la foule tétanisée, on entendait sangloter au premier rang une jeune femme au ventre proéminent. Ses voisins durent la soutenir.

CHAPITRE XXXII

Le supplice de Mygdoon

*Megisti, petite île proche de la côte lycienne (sud de l'Anatolie),
automne de l'an 672 avant l'ère chrétienne, 4^{ème} année du règne
d'An-ayanis des Cimmériens.*

Okialis et sa colonne de *ha-mazan* galopèrent toujours plus vers le sud, coupant vallées et collines, surplombant de profondes échancrures marines, des baies et anses découvrant des panoramas exceptionnels, dans une verdure d'éden et une luminosité cristalline. Bien qu'habitées par leur but et la crainte de ne l'atteindre, elles ne pouvaient rester insensibles à tant de beauté naturelle, à ces féeries offertes aux yeux des mortels. L'eau turquoise des criques aux petites plages de sable blanc leur susurrant son onde mélodieuse, voulait les attirer en sa caresse, leur délivrer son aise. L'automne qui refusait de laisser s'enfuir la chaleur estivale se révélait un compagnon plein de douceur. Et jusqu'au vent marin, léger et enveloppant, titillant les sens et chantant ses notes d'abandon. Les Grecs de la région croyaient aux naïades, et comment ne pas entendre le récit émerveillé de garnements qui raconteraient s'être cachés dans les rochers et en avoir aperçu des dizaines se baignant et s'ébattant blondes et nues au crépuscule tandis que d'autres se défiaient sur la grève à percer de leurs flèches des fruits pulpeux posés comme cibles et qu'à proximité leurs petits chevaux broutaient indifférents l'herbe au pied d'une cascade chantante ?

Myrina prise et les renégats exécutés, l'armée cimmérienne avait repris le chemin du sud, légèrement en retrait du littoral ionien. Les alliés milésiens qui avaient établi le blocus marin, avaient reçu leur butin sous forme de deux cents captifs éoliens et pirates. Devenus

esclaves, ils les utiliseraient pour leurs besoins propres ou bien les revendraient dans divers ports, marchandise hautement lucrative.

Avant d'être supplicié, face à Okialis qui avait voulu connaître son visage, Khrishpay avait lâché une révélation, un vœu inaccompli qui lui tenait à cœur. Il savait où se trouvait la fameuse ceinture d'Ishpoltis, la ceinture d'or à l'ovoïde bombé symbole de la royauté cimmérienne. Elle était toujours dans les mains de celui qui s'en était emparé sur le corps d'An-tiushpa à l'issue de la bataille de Hubushna. Et le noir Mygdoon se cachait en Carie, auprès d'Arselis de Mylasa. Renseignements pris, il apparut qu'il s'agissait d'un petit royaume, au sud de l'Ionie, qui sous la houlette de son tyran belliqueux, commençait à s'étendre et soumettre les cités et campagnes voisines.

Okialis était *atabeg* et reine de guerre, à elle seule appartenait le pouvoir de décider de la suite de l'expédition. La saison n'était pas encore trop avancée et si on voulait éviter le territoire lydien pour regagner l'ancienne Phrygie, le chemin le plus simple était de toute façon de contourner par le sud. Ils gagnèrent assez vite et sans encombre les abords de Miletos. Turan, An-thamara et une bannière y prirent quartier temporaire, tandis qu'elle, Prakshis et le gros de leur troupe s'élançaient vers la Carie d'Arselis et ses cités principales. Celui-ci se retrancha dans les murs de Mylasa.

À l'ultimatum que lui adressa Okialis, il fit répondre que le prince phrygien Mygdoon avait quitté ses terres quelques jours auparavant à l'annonce de leur avancée. Il eut le front d'ajouter des paroles dédaigneuses à son égard, un peuple barbare qui abandonnait à des femmes le soin de son gouvernement et de son armée. Des paysans de la région interrogés indiquèrent la direction dans laquelle Mygdoon le noir s'était enfui, vers le sud et la côte lycienne, avec juste une poignée de serviteurs et dans la précipitation. L'*atabeg* laissa sur place Prakshis et les bannières assiéger les cités cariennes, les prendre, y faire butin, écorcher Arselis et tout incendier ensuite.

De son côté, elle s'élança avec son meilleur escadron *ha-mazan* sur la piste du dernier maudit, sans intendance ni retard, à la limite de crever leurs chevaux. La traque, elle en avait désormais l'habitude, en recherchait l'exaltation. Elle en tirait ivresse et plaisir, bien plus que d'éphémères jouissances charnelles. Midas, Khrishpay, maintenant Mygdoon, trois chasses grisantes, trois étapes d'un engagement transcendant.

La côte était magnifique, mais peu favorable à leur chevauchée. La Lycie constituait une région à part, habitée par un peuple apparenté aux anciens Hittites et organisée sous forme d'une vague confédération de villages et petites cités. On y parlait un peu la langue grecque entendue à Miletos, autorisant ainsi un minimum de compréhension et évitant une méprise sur leurs intentions. Dans le port de Telmessos, on leur confirma que le cavalier à la cuirasse noire était passé quelques jours auparavant. Plus loin, les *ha-mazan* durent s'éloigner de la mer et contourner la haute et abrupte montagne de Kragos pour rejoindre Pinara. Les Lyciens conservaient la tradition d'enterrer leurs morts dans des tombeaux rupestres. Elles purent en observer sur de nombreuses parois rocheuses, dessinant des façades sculptées insolites.

Ensuite, ce fut Arinna, la plus grande cité lycienne au milieu de la fertile vallée du Xanthos. Son monarque, Sarpedon, était sur ses gardes. Mygdoon le Phrygien était venu lui proposer ses services et lui demander protection contre des poursuivants. Apprenant qu'il s'agissait des Cimmériens, dont la réputation était déjà parvenue jusqu'à lui, il l'avait éconduit, se contentant de le ravitailler lui et ses quelques serviteurs. Les fugitifs avaient repris la route le long de la côte vers le levant. Okialis le remercia et déclina son invitation à séjourner plus longtemps à Arinna, après avoir toutefois rendu visite au grand sanctuaire confédéral où les Lyciens adoraient une déesse-mère, qui lui rappela la Cybèle de Pessinous. Elle y fit une offrande. Sarpedon mit à sa disposition un interprète qui outre le grec comprenait aussi la langue des Phrygiens. Mygdoon était passé par la cité côtière de Patara trois jours auparavant où il y avait molesté plusieurs habitants. La proie perdait du terrain.

Elles débouchèrent des arbres et du versant. Au-dessus s'élevait une montagne boisée, très abrupte. Au-dessous s'ouvrait une profonde calanque à l'eau turquoise. Tout au fond, parfaitement visibles, les quelques masures d'un minuscule village faisant un demi-cercle autour de la plage et du port naturel. Un lieu du nom de Habesa d'après l'interprète lycien, réputé pour les éponges que ses plongeurs y récoltaient. À quelque distance au large, une petite île verdoyante se détachait dans le bleu, Megisti. Les *ha-mazan* s'engagèrent prudemment sur le sentier muletier du raide adret rocheux, en une longue file, Okialis en tête portant le torque d'or qui brillait frappé de face par le soleil qui montait vers son zénith.

Près des barques tirées sur la grève, des hommes les aperçurent de loin et une agitation se manifesta. Une rixe éclata. Un lourd guerrier sombre à la barbe noire fournie, épée au poing, s'en prenait aux pêcheurs. Bientôt, une grande embarcation fut chargée de jarres, provisions, armes et objets divers avant d'être poussée à l'eau. Une voile fut établie qui gonfla immédiatement sous l'influence du vent catabatique de terre. À son bord, six marins s'affairaient aux manœuvres, sous la menace du soldat à la cuirasse noire et de ses cinq serviteurs armés.

Le petit navire descendit la calanque. Okialis avait compris, il lui échappait. Peu après, il passa sous elle. Quelques flèches furent tirées, de dépit. Il se trouvait trop loin, mais elle le distingua, et lui aussi. Du versant qu'elle dévalait, son torque d'or lançait ses feux. Mygdoon se tenait près du mât. Son sourire sardonique se transforma en ricanement. Il se saisit dans une balle de voyage de la ceinture d'Ishpoltis et se la fit attacher autour de son ventre, amaigri depuis les semaines de fuite et de chiches repas. Elle se mit à renvoyer des rayons ambrés en faisceau à partir de l'ovoïde bombé. Les deux sources éclatantes semblèrent engager une lutte à distance, au-dessus de l'eau turquoise. Okialis proféra un juron. La barque poursuivit à bonne vitesse, débouqua de la calanque et vira légèrement bâbord pour gagner le large.

L'*atabeg* et quelques cavalières mirent pied à terre et regrimpèrent en hauteur pour ne pas la perdre de vue, par delà le

promontoire en face. L'horizon s'offrait d'une clarté absolue. Moins d'une heure plus tard, elles l'aperçurent toucher l'île inhabitée de Megisti et débarquer sur sa côte nord-est, au fond d'une petite crique. Apostant quelques compagnes à surveiller si la barque ne remettrait pas la voile, Okialis et les autres *ha-mazan* foncèrent au plus vite vers le port de Habesa.

Lorsqu'elles y parvinrent, elles ne purent que constater que toutes les embarcations présentes, de frêles esquifs de pêche, avaient leur coque sauvagement éventrée à coups d'épée, inutilisables. Okialis eut un sentiment d'impuissance, une rage décuplée. Le récit confus livré par les habitants n'arrangea rien. Il n'y avait plus de moyen d'aller sur l'île. Le seul point positif était que les fugitifs ne pouvaient guère espérer la quitter, sauf à revenir, ou tenter de gagner la terre ferme plus au levant en se laissant porter par des courants traîtres et des vents changeants.

Okialis ne voulait pas renoncer si près de la vengeance. Laissant les trois quarts de sa troupe à Habesa et au guet, elle enfourcha avec le reste, direction chemin inverse. Après deux jours de galop à fond de train, au mépris des dangers des sentiers escarpés et des falaises, elle retrouvait le port de Patara, avec l'espoir d'y découvrir une embarcation navigante disponible. Sarpedon, le maître lycien, fut averti sans délai par un messager. Il se présenta en personne à Okialis, entouré de sa garde et montant un grand cheval blanc, une magnifique monture qu'elle ne manqua pas de flatter. Il donna des ordres et on l'amena auprès d'un navire à rames, ressemblant en plus réduit à une pentecontère milésienne. Elle opina, c'était le soir, et tout fut arrêté pour un départ au matin. Les *ha-mazan* bivouaquèrent sur la plage même, ne négligeant toutefois pas les tours de garde. Dès l'aube, elles étaient toutes prêtes. Cinq d'entre elles resteraient à Patara, à s'occuper des chevaux dans un enclos et avec des fourrages fournis par Sarpedon.

Les vingt autres embarquèrent au milieu des rameurs, équipées de leurs arcs et flèches, épées, poignards, frondes, et armées d'une détermination sans faille. La grande voile carrée fut déployée. Au vent portant peu établi, la traversée jusqu'à Megisti devrait prendre,

sauf avarie ou imprévu, une journée entière. Pour toutes, cette expérience maritime inscrirait une anxieuse première. Rien à voir avec le court et serein passage des Bosphore, qu'ils soient Cimmérien ou de Thrace. Était-ce leur Vent ou bien un souffle étranger et capricieux qui les poussait ? La moitié des *ha-mazan* furent très vite victimes de ce que les rameurs, goguenards, appelaient le mal de mer. Ces guerrières si fières et qui ne souriaient guère en furent mortifiées. Okialis se jura de ne plus jamais défier le monde marin après cette aventure. Elle resta totalement insensible au spectacle de dizaines de dauphins qui semblaient tirer le bateau dans leur sillage bondissant. Seule la steppe, la vraie, celle d'herbe posée sur une terre ferme aimait les chevaux et les cavaliers. Megisti se détachait bien visible droit devant, au-delà d'un îlot rocheux isolé.

Le crépuscule tombait lorsque le navire accosta, avec précaution, au fond de la crique de l'île, sur une grève de galets. Le capitaine, habitué des parages, avait fait serrer la voile et manœuvrer à la rame les derniers stades. Aucune présence humaine n'était perceptible, juste quelques chèvres sauvages un peu curieuses. En revanche, la barque des fuyards se trouvait là, tirée sur la plage, vide. Tout le monde débarqua et un camp rigoureux fut établi pour la nuit, avec tours de garde et grands feux. À bord, des hommes armés furent maintenus et veilleraient également. Tous les équipages avaient à l'esprit des histoires de pirates s'emparant de navires à la nage et à la faveur de l'obscurité.

L'île n'était pas très étendue, moins d'une parasange de long et moitié de large, mais très escarpée et boisée en dehors des abords du port naturel. Les Lyciens resteraient sur la plage et attendraient leur retour. Au matin, après un frugal repas, les *ha-mazan* se scindèrent en deux groupes et s'élancèrent vers l'intérieur, accompagnées de deux gros chiens de berger donnés par Sarpedon. Megisti était inhabitée, juste fréquentée de temps à autre par des pêcheurs ou quelques chasseurs qui venaient s'approvisionner en chèvres sauvages, nombreuses. Les marins ne connaissaient l'existence que de deux sources, l'une près de l'atterrissage et l'autre, dans une dépression sur la côte sud-ouest. Il était probable

de supposer que les fugitifs n'en seraient pas très éloignés.

On avait découvert dans les fourrés, égorgés et déjà en état de décomposition, les corps des six pêcheurs de Habesa qu'ils avaient obligés à les conduire. Peut-être ces derniers avaient-ils tenté de se révolter ? Mygdoon ne devait plus avoir que cinq hommes avec lui.

Le relief se révélait difficile, la végétation touffue, les cachettes multiples. Elles n'étaient pas habituées à patrouiller et chasser à pied. Et si leurs fesses et leurs reins appréciaient d'avoir abandonné pour quelque temps le dos de leurs compagnons équins, leurs jambes nues arquées leur donnaient une apparence presque comique lorsqu'elles progressaient sur les rochers, très loin de la légèreté sautillante des chèvres aux pieds agiles. Leurs bottes cavalières leur évitaient bien des écorchures sur les rocs, mais les épines des fourrés leur griffaient les cuisses, en dépit des grands coups d'*akinakès* pour s'ouvrir une sente.

À midi, les deux groupes avaient dépassé le point culminant et la crête centrale, mais n'avaient toujours rien repéré ni découvert. Le soleil était implacable et chacune avait ôté, enroulé et noué sa cotte autour des épaules, marchant en simple tunique. N'aurait été la détermination qu'on lisait sur leurs visages, un mortel sans malice musardant dans le matorral qui les aurait aperçues au détour d'un sentier aurait cru à une vision, ou bien Artemis et ses nymphes venues chasser, que nul imprudent ne devait voir sous peine de finir déchiré comme Actéon.

Okialis et son groupe approchaient de la fameuse seconde source. Le chien s'élança en aboyant vers un profond fourré. Un mouvement, un cri. Une silhouette tentait de gagner l'abri d'un amas de rochers en hauteur. Elle dégringola sans grâce, atteinte de trois flèches, dont une en pleine gorge. C'était un soldat phrygien, au faciès hâve. Il ne respirait déjà plus quand elles se penchèrent sur lui.

Plus haut, une ombre se faufila. L'œil d'aigle de l'une des *ha-*

mazan le perçut. Elles se déployèrent en silence. Trois contournèrent et escaladèrent par derrière. Elles firent volontairement grand bruit. Deux hommes crurent alors devoir s'extirper de la cavité où ils se tapissaient. Ils furent abattus, l'un au cœur, le second s'écroulant touché au ventre. Un coup d'*akinakès* l'acheva.

Sur la droite, une guerrière suivit le chien qui jappait furieusement. Elle ne vit pas surgir l'ennemi barbu dans son dos qui lui plaqua la main sur la bouche et l'égorgea. Il essuya son poignard sanglant sur sa tunique, s'empara de son arc, encocha une flèche et mit fin aux grognements du molosse. Mais une autre *ha-mazan* venait de l'apercevoir, elle prévint ses camarades. L'individu, agile malgré le poids de la cuirasse sombre qu'il portait, dévala dans les fourrés d'épineux. On le perdit de vue. Les Cimmériennes étaient maintenant quelque peu dispersées.

Okialis cherchait à débusquer l'homme, c'était Mygdoon, elle en était sûre. Elle avançait avec circonspection entre les rochers et les cistes, flèche encochée. Elle se trouvait presque au bord de la falaise. En dessous, les vagues turquoise battaient les récifs et les anfractuosités marines. Il était là, sur un replat, coincé, tentant d'escalader une paroi. Elle visa, le trait vola, l'atteignant au talon d'Achille à l'instant précis où il allait assurer une prise. Il hurla et lâcha, tombant à la renverse sur un petit espace herbeux. Il voulut se relever, grimaçant de douleur, mais ne put faire que quelques pas en claudiquant. Il ne pouvait plus fuir et il était encore vivant.

Okialis sauta de rocher en rocher, avec précaution, jusqu'à l'endroit. Elle se délesta de sa cotte nouée aux épaules, de son arc et son carquois. Tout en haut, d'autres *ha-mazan* apparaissaient à leur tour. Elle s'approcha, le regard clair et méprisant. Comment allait-elle l'achever ? Avec faiblesse, d'un seul coup d'*akinakès*, ou bien avec raffinement ?

Il se tenait un genou à terre, épée en main. Elle la lui fit sauter d'un choc de taille vif et violent, avant de l'écarter du pied. Il était désormais à elle. Elle tourna autour, comme une hyène, il essayait

de suivre le mouvement. Un coup de botte dans le dos l'effondra, elle était sur lui. Elle le retourna, son poignard sur la gorge. Yeux bleus dans ses yeux sombres, il sut qu'outre mourir il allait souffrir. Une autre scène passa, inverse, une guerrière qu'il terrassait. Comme si la *ha-mazan* avait deviné, elle lui lança d'une voix gutturale et tranchante :

— Alors, c'est toi qui violes les cadavres encore chauds ? Mygdoon, tu vas périr, de ma main ! Je viens venger An-tiushpa et tous les Cimmériens. Mais tu vas connaître un dernier plaisir, un outrage, profites en bien !

Elle avait parlé dans sa langue qu'il ne comprenait pas. Juste saisit-il le nom de l'ancienne reine de guerre, la fille de Themiris, celle qu'il avait vaincue et dont il avait pris la ceinture d'or. Il avait la lame sous la gorge, que pouvait-il espérer comme miracle ? Elle se déplaça légèrement, plaquant ferme son genou sur sa poitrine. Il admira ses seins altiers saillir de la lâche tunique, les mamelons tendus d'excitation. La main gauche fourragea dans son entrejambe, s'empara de son pénis. Ses yeux se révoltèrent d'incompréhension, le poignard lui estafilait le cou d'un geste gracieux. Elle l'entreprit et le masturba. Malgré son inexpérience de vierge, le membre viril se raidit et se dressa, orgueilleux.

Mygdoon sentit son cerveau l'abandonner, une magie démoniaque prenait possession de lui sous la forme de cette harpie obscène. Il ne pouvait résister. Ultime et fatal plaisir, il sentit la vie monter. Elle aussi. Et à l'instant précis où celle-ci jaillit, la lame acérée trancha net le phallus turgescent dans un flot de sang, éclaboussant Okialis. Un hurlement terrible fut repris en écho par les rochers indifférents. Un spasme puissant parcourut Mygdoon, l'empalant sur le poignard poisseux qui cherchait à nouveau la caresse de sa gorge. Ainsi mourut le noir prince phrygien, le brutal soldat qui avait cru écraser les Cimmériens et ses *ha-mazan*.

Les autres traqueuses la rejoignirent auprès du cadavre. Elles l'empoignèrent et le balancèrent du haut de la falaise. Il alla se

briser au pied, dans l'eau sur des accores vifs. Bientôt, les vagues et les remous achèveraient de le démembrer et les poissons et crustacés de se repaître de ces chairs inattendues. Les deux derniers fugitifs avaient été débusqués et exécutés. La chasse à l'homme, la traque infernale étaient finies.

Près de la source, on retrouva des affaires abandonnées. Dans une besace de toile, la ceinture d'Ishpoltis, la ceinture d'or à l'ovoïde bombé des souveraines cimmériennes attendait qu'une héritière s'en saisisse. Okialis la prit, avec un profond respect. Toute autre qu'elle l'aurait passée, ne serait-ce que pour en ressentir un instant l'effet. Pas elle. L'attribut précieux revenait à An-thamara, à elle seule. La tradition serait renouée et les *ha-mazan* pouvaient se sentir fières.

Okialis et les siennes se firent débarquer à Habesa, retrouvant l'escadron. Elles préférèrent refaire le chemin à cheval, sur les montures de remonte. Le navire lycien remit voile vers Patara, y parvenant un jour avant elles. Les marins contèrent l'histoire, elle deviendrait un épisode héroïque et légendaire. Sarpedon voulut honorer Okialis et lui dédier un culte dans son sanctuaire qui serait plus tard le Letoon. Mais elle n'était pas Artemis, juste une guerrière loyale qui avait respecté un serment.

CHAPITRE XXXIII

Fatum

Myrina, puis Miletos, grande cité ionienne (côte sud-ouest de l'actuelle Turquie), automne de l'an 672 avant l'ère chrétienne, 24^{ème} année de vie d'An-thamara, héritière du trône des Cimmériens.

Dans le palais-prison de Myrina, Turan avait découvert An-thamara prostrée dans un coin. Autour, deux servantes lui parlaient d'une voix douce et essayaient de lui faire avaler une potion. Elle repoussait mollement un bras tendu. Il s'était approché, le visage en larmes, avait voulu dire quelques mots qui s'étranglèrent. Il cherchait à accrocher ses yeux, mais ceux-ci restaient inexpressifs, fixes.

« Cela lui arrive souvent, après une crise. Cela va passer », avait rassuré la plus âgée des femmes en parvenant enfin à lui ingurgiter le contenu d'un gobelet en terre cuite. Une petite tête brune et bouclée avait couru enlacer les épaules affaissées d'An-thamara et lui poser un baiser sur le nez, image d'amour qu'il garderait marquée à jamais dans sa mémoire.

— Maman, malade, beaucoup malade, avait dit la petite fille en le regardant avec un air sérieux et se blottissant encore davantage contre le sein de sa mère.

An-thamara ramena ses bras autour d'elle, dans un geste à la fois machinal et profondément maternel, lui passant les doigts dans les cheveux et les ébouriffant. Près de la porte, les trois *ha-mazan* épée au poing étaient pétrifiées au spectacle. La fille de Themiris était dans un autre monde, celui de la folie dont il est impossible de

revenir. Turan n'osait s'adresser à elle. Elle ne le reconnaissait même pas. Pourtant la veille, à la fenêtre ? L'enfant l'observait, curieuse et souriante.

— Toi, pas méchant ? lui lança-t-elle tout à coup.

Turan manqua d'éclater complètement. Une boule dure lui étreignit l'estomac. Le destin s'acharnait et détruisait toutes celles qui lui avaient fait confiance. Il portait malheur. Il fit un intense effort pour ne pas sombrer à son tour.

— Non, moi pas méchant, je te jure. Moi ami de ta maman.

— Toi t'appeler quoi ? lui demanda-t-elle méfiante, dans son langage enfantin.

— On m'appelle Turan, lui répondit-il en séparant bien les syllabes.

— Toi mon papa !

Et la petite fille de lâcher le refuge de sa mère pour s'élancer dans les jambes de Turan et les serrer avec une force surprenante. Il tomba à genoux, chaviré. Des mots en colche lui vinrent, des souvenirs enfouis d'une antique berceuse, des mots que les mères de son pays susurraient à l'oreille de leurs bébés. Ils restèrent de longues minutes enlacés, puis elle retourna se cacher dans les bras d'An-thamara.

— La princesse ne cesse de lui parler de vous, intervint alors la vieille servante. Chaque jour elle lui raconte vos exploits, vos voyages. Elle lui répétait que vous n'alliez pas tarder à revenir et à les emmener. Et voilà ce jour arrivé. Je vous en supplie, ne vous arrêtez pas à sa torpeur apparente. Elle souffre, beaucoup, c'est vrai. Elle a de terribles crises, mais en dehors c'est une femme exceptionnelle. Il n'y avait qu'elle à croire que ce jour surviendrait. Et si vous êtes bien le héros qu'elle n'a cessé de vanter et d'aimer, vous la ferez revivre en chaque instant.

— J'ai peur de ne pas être à sa hauteur. Elle est forte, je suis faible, inconstant. Elle est l'héritière de générations de femmes

extraordinaires, moi, je ne vaux rien.

— Ne vous dévalorisez pas. Si vous êtes ici, c'est parce que vous avez cru en elle, comme elle en vous. Elle va avoir encore plus besoin de vous à partir de maintenant.

— Mais je ne suis pas le père de sa fille...

— Si, mais vous l'ignoriez. Peu importe son géniteur biologique, le vrai et le seul, c'est celui que sa mère lui a choisi et qui va l'élever et l'aimer. Et puis, c'est évident. La petite s'appelle Turanduht, la fille de Turan. N'est-ce pas la preuve ?

— Turanduht ? répéta-t-il, incrédule.

— Oui. Notre maître Khrishpay avait décidé d'un autre, Panti-shilaya, mais la princesse a toujours refusé ce nom et dès sa naissance l'a appelée Turanduht. Dans son esprit, même si la vérité physique n'est pas celle-là, vous l'avez conçue au bord d'une rivière, au soir d'une bataille, il y a six ans.

Turan s'était fait raconter la captivité d'An-thamara. La vieille servante s'était attachée à elle et connaissait toutes les affres et souffrances qu'elle avait endurées. Pour tous, au regard des coutumes et cérémonies, et bien qu'elle vécût recluse, elle était l'épouse officielle du jeune Tekmesas, le fils du Maître et de Pessinae. La petite était l'enfant légitime de leur union, quand bien même sa conception tînt du viol. Elle était née à Abydos, en Troade, trois ans auparavant. L'accouchement avait été simple et sans complications.

Et An-thamara avait aimé ce fruit imposé. Dès la première tétée, elle l'avait adoptée. La petite bouille noire, c'était elle. Les cheveux noirs de jais et bouclés comme une toison de mouton étaient colches, d'Otar, comme ceux de Turan aussi. Elle n'aurait jamais rien de ce vaurien de Tekmesas. Et ce qu'elle lui transmettrait, ce serait le monde de la steppe, l'aventure, les serments et la croyance dans le Vent. Il viendrait les délivrer, elle et Turanduht, et tous trois iraient vivre ensemble, peu importe où.

Depuis la désastreuse idée de Khrishpay de la droguer pour la briser quand elle s'était refusée à son fils, sa santé s'était bouleversée. Elle était dotée d'une constitution vigoureuse, élevée à

la dureté de la steppe, aussi les doses qu'on avait dû lui faire absorber et inhaler avaient-elles été massives, avec des conséquences et des séquelles irréversibles. L'*anarya* était parvenu par la suite à la sevrer pas à pas, mais elle connaissait de terribles rechutes, des crises de manque à lui faire se fracasser la tête sur les murs. Sa science, fruit de siècles et millénaires de connaissances empiriques accumulées par les chamanes et guérisseurs nomades, réussissait à en atténuer les effets, grâce à des mixtures secrètes, mais celles-ci la détraquaient un peu plus chaque fois. An-thamara traversait alors de longues phases de prostration, dont elle semblait ensuite ne pas se souvenir.

Tandis que le gros de l'armée cimmérienne mené par l'*atabeg* et Prakshis poursuivait vers la Carie pour y traquer Mygdoon, une bannière stationnait chez leurs alliés milésiens. Turan avait convaincu Okialis de laisser An-thamara s'y reposer, le temps pour elle de redécouvrir la liberté, une transition nécessaire. Cela faisait des années qu'elle n'avait pas chevauché ni vécu comme une *hamazan*.

Lorsqu'elle avait émergé de sa prostration, avec Turan et sa fille jouant et riant ensemble, un bonheur insondable l'avait envahie, pleurant des larmes de joie, pour la première fois depuis six ans. La captivité et la maternité l'avaient marquée à jamais. Elle était maintenant femme mûre. Les épreuves et les privations lui avaient fait perdre ses rondeurs adolescentes superflues, avaient creusé ses traits, accentué ses contrastes, donnant corps à une silhouette nouvelle, agréable. Ses cheveux courts étaient parsemés de fils et de mèches d'argent précoces, mélange surprenant et plaisant.

Le conseil oligarchique de Miletos avait autorisé l'héritière des Cimmériens à résider avec une suite réduite dans la cité et Thargelia avait mis à sa disposition l'une des nombreuses maisons qu'elle possédait, une bâtisse récente aux allures de palais miniature qui dominait le port et la baie. Une vie nouvelle s'ouvrait.

Tous les jours, l'un de ses plaisirs retrouvés consistait à enfourcher un petit cheval et aller galoper dans la campagne

environnante, avec les quelques *ha-mazan* qu'Okialis lui avait affectées comme garde personnelle. Les sensations oubliées revenaient peu à peu. Turanduht fit ses premiers pas cavaliers, juchée à califourchon, accrochée à la crinière et tenue par sa mère derrière elle. Peur et rires mêlés. Les alentours de Miletos n'étaient pas la steppe, mais ils avaient l'odeur de la liberté et la douce brise marine était la petite sœur de leur Vent. Turan les regardait vivre, enfin heureux sans retenue, confiant dans l'avenir, persuadé d'avoir conjuré le sort et brisé le cercle maléfique. An-thamara et lui s'aimaient, se donnaient l'un à l'autre, se sublimaient ensemble. Il était un personnage connu à Miletos, un étranger respecté que chacun saluait et appréciait, qu'il fût portefaix sur les quais ou oligarque aux ongles manucurés. Et il était à elle, à elle seule, le jour, la nuit, dans ses rêves et ses inquiétudes.

Elle avait fait la connaissance de Thargelia. La grande hétaïre ne lui avait rien caché de leurs relations anciennes, cela n'avait fait que conforter son amour pour lui. Les deux femmes, pourtant très différentes, partageaient une sincérité qui les lia. An-thamara n'eut plus de crise. Heureusement, car la fidèle servante, qui n'avait pas voulu l'abandonner et l'avait accompagnée, ne disposait plus de remède secret. Celui-ci était confectionné par le vieil *anarya* renégat qui avait subi le supplice à Myrina en même temps que Khrishpay.

Ce mois d'automne fut la période la plus heureuse de leur vie. Lorsqu'Okialis et l'armée revinrent de Carie et d'avoir exécuté Mygdoon, la joie fut complète et les réjouissances durèrent des jours entiers. Un butin considérable avait été réalisé à Mylasa et Labranda, sans compter celui récupéré à Myrina. Chaque homme et les clans combattants en recevaient parts mémorables. Mais surtout, ce qui primait, c'était le sentiment d'avoir enfin accompli le serment à Targitaos, d'avoir châtié tous les maudits et les renégats. Le peuple cimmérien avait quitté sa steppe d'herbe et de traditions pour cette unique raison, cet objectif impérieux. Le devoir était rempli, une ère nouvelle pouvait démarrer.

La saison avançait, il fallait songer à regagner avant le dur hiver les plaines phrygiennes, leurs nouveaux pâturages et patrie. Mais avant cela, une cérémonie personnelle fut célébrée.

Dans une prairie vivifiée par le vent marin, à quelques stades de la cité, une *ger* aux insignes royaux avait été dressée. An-thamara se tenait devant, magnifique dans son caftan de cuir ponceau passémenté d'or et chaussée de hautes bottes rouge souverain. À son front, un rubis en ferrennière l'assortissait de carmin, sur ses cheveux courts maintenus sans bonnet par deux fines barrettes dorées. Et rutilant davantage que le soleil lui-même, elle avait passé la ceinture d'Ishpoltis, dont l'ovoïde bombé épousait à la perfection son ventre de femme. Le symbole de souveraineté qu'avaient porté Themiris et sa sœur An-tiushpa auparavant. Au cou, un autre objet précieux renvoyait les rayons de l'astre céleste en faisceaux colorés, un étonnant bijou en forme de tétraèdre aux faces blanches, rouge et bleue. À ses côtés, lui tenant la main, la petite Turanduht avait du mal à rester tranquille et résister à l'envie de s'égayer pour aller jouer dans les herbes. Prakshis s'avança vers elles, avec une contenance protocolaire qui ne lui seyait pas. Il s'arrêta à trois pas et déclara :

— Mon ami, Turan le Colche, dont je suis le témoin digne et honoré, m'envoie t'adresser une requête qui l'obsède, ô précieuse An-thamara, fille de Themiris, héritière légitime du trône des Cimmériens.

— Quelle requête le père de ma fille ne peut-il me faire face à face ? lui répondit-elle selon les conventions.

— Ô précieuse An-thamara, le père de ta fille ne possède rien à t'offrir d'autre que son cœur, ses bras et sa vie. Il n'a aucun présent à jeter à tes pieds. Il n'est riche que de sentiments, de mémoire, de serments et d'aventure. Mais le Vent a agréé sa sincérité et l'a conseillé. Il a conscience de l'orgueil et de la fatuité de sa requête, aussi t'exhorte-t-il à ne montrer aucune pitié pour lui si tu la juges offensante. Il sera heureux de mourir si tu n'y accèdes pas, car il ne pourrait s'y résoudre.

— Je vois mon papa ! Là-bas ! cria tout à coup la petite Turanduht qui venait d'apercevoir Turan attendant près d'un cheval, anxieux.

— Dis-moi enfin la requête de ton ami, le père de ma fille ? s'enquit An-thamara dans un sourire.

— Mon ami voudrait qu'en ce jour, en présence de tous ces gens témoins, Cimmériens et alliés milésiens, en accord avec les lois et les coutumes ancestrales de notre peuple, tu consentes à ce qu'il devienne ton époux soumis et fidèle. Voilà la requête qu'il ne peut te présenter lui-même.

An-thamara se tut quelques instants, pour respecter le protocole. C'était le plus beau jour de sa vie, celui qu'elle avait rêvé des centaines de fois dans le désespoir de sa captivité, une pensée insensée et irrecevable.

— Dis à ton ami de s'avancer vers moi. Si je le prends par la main droite, sa main cardinale, et lui ôte son bonnet pointu en prononçant la phrase qui vaut serment, alors il sera mon esclave et époux. Sinon, il devra quitter le monde cimmérien et n'y jamais reparaître. Réponds cela à ton ami, le père de ma fille.

C'est ainsi que Turan devint l'époux d'An-thamara. Des centaines de personnes y assistèrent et s'en réjouirent. Il y avait là l'*atabeg* Okialis et ses *ha-mazan*, les chefs de bannière, capitaines et officiers et de nombreux autres Cimmériens. Les principaux oligarques et notables de Miletos avaient été conviés, reconnaissables à leurs habits légers, souvent le chiton, court pour les hommes et long pour les femmes, ou en simple examide. Thargelia, vêtue d'un seyant péplos et sans bijoux rayonnait de sa grâce et beauté pas encore fanée, presque aussi heureuse qu'eux. Même un Prakshis barbare et communiant au monde animal ne pouvait détacher ses yeux d'elle.

Un festin dont tous se souviendraient longtemps avait été offert par la cité. On rôtit pour l'occasion des dizaines de moutons et des bœufs. Les fruits délectables et le vin abondèrent. Les Grecs

découvrirent le koumis des nomades, à défaut de l'apprécier sans réserve. Un mariage barbare dans sa simplicité et une fête commune, symbole d'une civilisation osmotique en germe.

Quelques voix discordantes s'étaient élevées pour faire valoir que cette union ne devrait pas être. Le principal obstacle coutumier était le statut d'An-thamara. En dépit de son rang royal premier, elle était toujours officiellement *ha-mazan* et n'avait pas achevé son temps de service, en conséquence de quoi elle ne pouvait choisir sans l'aval du souverain cimmérien. Mais n'était-ce pas elle-même ? Ou alors son frère aîné An-ayanis ? La question restait épineuse. Ce fut Okialis qui trancha ce point. En qualité d'*atabeg* et reine de guerre, elle disposait d'un pouvoir délégué et put donc relever An-thamara de son serment.

Un second sujet fut évoqué : son mariage avec Tekmesas. Mais, quand bien même il avait respecté toutes les formes, Themiris ne l'avait pas autorisé ni a fortiori reconnu. Au surplus, une délégation envoyée à Sardis pour réclamer à Gygès la tête du fils de Khrishpay le renégat s'était entendue répondre par le tyran lydien que celui-ci était mort et enterré. Personne ne crut cette fable, mais on s'en contenta et on l'oublia. Quant à la petite Turanduht, de toute façon et quel que fût son père réel, elle était d'abord la fille d'An-thamara. Cela suffisait à sa légitimité, dans la continuité ininterrompue de la lignée féminine issue de la légendaire Tomiris.

Turan ne comptait pas beaucoup dans ces interrogations subtiles, il ne serait jamais qu'un consort.

La grande maison au-dessus du port abritait leurs amours et leur bonheur. Pour peu de temps encore. Le retour vers les hautes plaines phrygiennes et Gordion avait été décidé. Déjà, les lourds et lents chariots de butin étaient chargés et prenaient la piste, pourvus d'une forte escorte. Les bannières légères et la remonte allaient suivre.

Si An-thamara ne voulait rien d'autre que profiter à plein du

moment présent, de la félicité qu'elle sentait fragile et des jours magiques, Turan de son côté essayait de rester lucide, tout en savourant autant qu'elle. Le retour de la fille de Themiris au sein de son peuple allait créer un embarras, chacun en était conscient. An-ayanis s'effacerait-il et lui remettrait-il le pouvoir comme il l'avait juré ? Il en doutait fortement. Que se passerait-il alors ? Une opposition ouverte, des combats fratricides ? Surtout si étaient révélés les secrets de Khrishpay !

Cet homme, le Grand Renégat, resterait à jamais une sorte d'énigme. Il avait trahi son peuple et joint ses forces à celles d'ennemis, profané les kourganés et réduit en esclavage les *hamazan*. Pour tout cela, il avait été châtié, sans pitié. Il avait tenu en captivité An-thamara six ans durant, tortionnaire, tourmenteur et vil calculateur, et pourtant quelque chose l'avait toujours retenu. Elle-même nourrissait des sentiments ambivalents à son égard, surtout à compter de la naissance de Turanduht qui avait touché en lui une fibre inconnue. Et dans les derniers mois, il s'était laissé aller à s'épancher auprès d'elle. Il lui avait raconté beaucoup de choses, le passé, ses espoirs déçus, la bassesse des individus. De l'épisode avec Upis, An-thamara n'en retint qu'un aspect : celle qui était maintenant la femme de son frère avait tout caché et empêché qu'on vienne la délivrer.

Turan comprit alors à son tour tout le sens obscur des faits que lui avait rapportés Maryandinos le Bithynien. Une telle révélation ne pourrait que déclencher une crise dévastatrice, tant pour les individus que le peuple cimmérien dans son entier. Qu'Okialis, Prakshis ou n'importe quel chef de tribu l'apprenne et ce serait la guerre fratricide ! Ils résolurent de taire ce secret.

Khrishpay avait légué une chose étonnante à An-thamara. Un jour, sans prévenir, il avait surgi et lui avait remis le bijou. Elle avait tout de suite reconnu la forme, un tétraèdre, comme celui d'Anaion son ancêtre, transmis de génération en génération, si parfait qu'on le disait avoir été taillé par Argimpasa en personne et remise par elle, et que portait en permanence Themiris sa mère. Celui-là lui parut identique, à l'exception de la couleur de l'une des

quatre faces, blanche au lieu de bleue. Pour le reste, il était capable de briller avec le même éclat, de lancer ses faisceaux de lumière avec autant de magie. On avait toujours cru, de temps immémorial, que le tétraèdre d'Anaion était unique. Khrishpay lui avait avoué avoir volé celui-là, à l'époque de sa jeunesse pillarde, sur le cadavre de Sargon, l'empereur des Assyriens, qu'il avait tué et décapité de sa main. Personne ne pouvait dire d'où ce dernier le tenait lui-même, mais il devait être également l'œuvre de la déesse suprême. En tout cas, sa possession ne pouvait qu'asseoir davantage les prétentions royales de son détenteur.

An-thamara avait appris les événements des dernières années. Ainsi la digne fin de Themiris, que lui avait tue Khrishpay, et son kourgane à Waltadava. La mort récente également d'An-kayashtra, son jeune frère qu'elle adorait, à la différence de l'aîné maintenant installé sur le trône.

Le départ de Miletos était prévu le lendemain, les bagages et richesses étaient déjà tassés dans les chariots. Turan avait confié sa carte de bronze, celle gravée pour Midas, à Hekataios, le neveu d'Axiokos et cousin de Thargelia, un important négociant passionné de questions géographiques et qui était partie enthousiaste dans l'ambitieux plan d'implantation de comptoirs commerciaux sur les rivages de la Mer Sombre.

Dans la nuit, An-thamara s'éveilla brutalement, en proie à un cauchemar funeste. Elle criait, se griffait, s'écorchait la peau. Elle faisait une crise sévère. Turan essaya de la calmer, en vain. La vieille servante accourut, mais confessa qu'elle ne disposait plus d'aucun remède. On envoya une *ha-mazan* à la recherche d'un *anarya*. An-thamara voulait s'arracher de ses bras, le frappait avec une force qu'il ne lui soupçonnait pas. Ses yeux ne lui appartenaient plus, des boules noires devenues fixes et aveugles. Deux autres *ha-mazan* aidaient Turan à la maintenir, tentaient d'éviter ses violents coups de pied. An-thamara saisit à une botte un poignard et entailla une jambe. Un hurlement de douleur, la jeune guerrière la lâcha. Elle profita de l'instant de stupéfaction pour réussir à se défaire et

leur échapper. La porte de la chambre était grande ouverte, elle s'enfuit et dévala les escaliers, se retrouvant bientôt dehors.

Elle courait, en simple tunique et pieds nus, sans but, indifférente aux appels et à la cavalcade derrière elle. Il faisait une nuit épaisse et personne ne déambulait dans les rues et sur l'agora de la cité. Le port et ses navires amarrés, le grand quai de pierre. Une passerelle était en place, oubliée. Elle s'y engagea sans réfléchir, toujours en courant. Son pied glissa sur le bois humide, sa tête heurta la grosse poutre, l'assommant. Son corps tomba à l'eau dans un plouf étouffé par le vent qui forcissait en bourrasques. Turan et les *ha-mazan* cherchaient comme des fous, ils ne voyaient rien, ne l'entendaient plus.

C'est à l'aube qu'on retrouva son cadavre, entre deux eaux. Noyée.

CHAPITRE XXXIV

Turanduht, l'enfant

— Écoute, lui disait Upis, tu risques fort de tout perdre si tu n'interviens pas fermement.

An-ayanis était allongé sous les fourrures à ses côtés, fatigué. Dehors c'était la nuit et la tente demeurait dans le noir, comme d'habitude. Juste la faible clarté de la lune réussissait-elle à insinuer un rai par le trou à fumée maintenu ouvert. Son corps était chaud et sa peau toujours aussi douce, même s'il n'en apercevait jamais la couleur. Ses formes rondes ne se distendaient pas trop avec les années et restaient agréables à palper. Y avait-il quelque magie derrière ? Parfois, il était tenté de le croire, sinon pourquoi cette lubie de continuer à lui en interdire la vision complète en pleine lumière ? Bon, à défaut de contempler, il pouvait toucher et laisser courir ses doigts avides, elle réagissait toujours avec entrain et souvent tumulte.

Il revenait à elle chaque fois qu'un évènement le tracassait, il la savait judicieuse dans ses conseils. Elle devait tenir cela de son père, le grand conseiller Vishtaspa, décédé durant l'été et dont les avis lui manquaient. Et là, il avait un gros souci, un de plus.

— J'ai juré à Themiris lorsqu'elle m'a transmis le pouvoir et la responsabilité de l'union de nos tribus. Il y a des centaines de témoins, tout le *kuriltay*. Tu connais la valeur des serments, je ne peux me dédire, exposait-il.

— Il ne s'agit pas de te dédire, juste de se montrer malin et de ne pas te laisser dépouiller sans tenter quelque chose, lui répondait-elle, sa main caressant sa poitrine glabre.

Elle poursuivit :

— C'est sûr que si ta sœur était réapparue, la situation aurait été délicate. Mais elle est morte, noyée à ce qu'il semble, et ce n'est pas moi qui vais la pleurer. La succession de Themiris te revient sans plus de contestations possibles. Tu es le dernier vivant de ses enfants, c'est simple.

— Oui, oui. Mais il y a cette petite, cette... comment s'appelle-t-elle déjà ?

— Turanduht, lâcha avec répugnance Upis d'une voix pleine de mépris et de rage contenue.

— Oui, Turanduht, drôle de nom. C'est la fille de Thamara, il n'y a pas de doute là-dessus, et elle peut prétendre à l'héritage. Et si on suit la coutume, elle vient avant moi, en droite ligne féminine.

— Mais elle n'a que trois ans et ne peut pas te remplacer. C'est un cas inédit.

Deux jours auparavant, des cavaliers-flèche envoyés en avant avaient annoncé le retour imminent de l'armée partie châtier les renégats. C'était un succès total. Khrishpay et les siens avaient été anéantis. Par ailleurs, une incursion contre des ennemis en Carie, avait permis de rafler sans quasiment de pertes un butin considérable.

En revanche, on déplorait la mort du prince An-kayashtra, noyé au passage d'une rivière au début de la campagne. Ainsi que celle d'An-thamara, qu'on avait enfin retrouvée et délivrée, mais qui s'était accidentellement noyée, elle aussi, dans un port grec.

Et ils avaient livré tout le récit des mois passés. Dans une semaine tout au plus, l'*atabeg* Okialis et ses six bannières victorieuses auréolées de gloire et chargées de richesses se trouveraient de retour à l'*ordu*.

— Apparemment, Thamara s'est unie avec Turan et a déclaré que Turanduht était leur fille, dit An-ayanis.

— Turan ! Pfff ! Ce n'est qu'un étranger, un rien du tout ! s'emporta Upis et se dressant dans le noir, les seins roulant.

— Tu le hais vraiment celui-là ! rit An-ayanis.

— Peu importe, mais c'est un étranger, un vagabond !

— Otar mon père aussi était Colche, ne l'oublie pas. Rien n'a jamais interdit à nos filles de prendre des étrangers comme époux, bien au contraire même, c'est bon pour le renouvellement des sangs.

— Otar n'a jamais exercé aucun pouvoir. Turan ne doit pas compter non plus. Et puis, en réalité, la petite noiraude n'est pas sa fille, il semblerait que son père réel soit Tekmesas, le fils de Khrishpay le renégat.

— Peut-être, mais il n'en demeure pas moins que seule la filiation avec Thamara revêt de l'importance, le père on s'en fiche au fond...

— Tu t'en ficherais toi si je te disais que Lugdamis n'est pas de toi ? le provoqua-t-elle.

An-ayanis faillit dégringoler de la couche surélevée en se redressant vivement, envoyant les fourrures aux pieds. Il s'emporta :

— Comment ça pas de moi ! Tu m'as trompée ?

— Non, non, calme-toi. Je ne t'ai jamais trompé et Lugdamis est bien ton fils, il suffit de le regarder pour s'en convaincre. Non, ce que je voulais dire, c'est qu'affirmer que seule la lignée féminine compte est une conception archaïque et... idiote. Le père est tout autant essentiel, peut-être même davantage. Une mère donne la vie et allaite un enfant dans ses premières années, certes, mais c'est l'homme qui lui transmet ses qualités majeures, l'éduque et lui trace un avenir.

En argumentant de la sorte, Upis n'en pensait pas un traître mot. Surtout elle, qui n'abandonnait à personne le soin de s'occuper de son Lugdamis, le centre du monde, la prunelle de ses yeux, son dieu vivant qui régnerait sur l'univers. Et, au fond, elle faisait bien peu de cas de l'influence et du sang de son géniteur. Mais, dans sa situation médiocre, elle était obligée de ruser et de laisser An-ayanis tirer vanité de sa paternité. Elle devait en passer par des hommes,

antithèse des respectées *ha-mazan* qu'elle jalousait et exécrait tout à la fois.

— Alors, qu'as-tu voulu dire que je n'ai saisi ? se calma-t-il un peu.

— Une chose simple. Si cette petite a une mère, morte, elle a donc aussi un père, je veux dire un vrai, ce Tekmesas.

— Admettons.

— Réfléchis un peu, des fois j'ai l'impression que tu as un cerveau ramolli ! lui lança-t-elle avec une pointe de sarcasme.

— Ne me provoque pas, tu le regretterais.

Elle se colla davantage à lui, laissant ses mains expertes courir sur son corps qui frémit sous les caresses. Il restait crispé, perturbé.

— Turanduht est donc à la fois ta nièce, la petite-fille de Themiris, mais aussi... celle de Khrishpay, cet abject renégat.

— Ah oui, exact !

— Et qu'ordonne le serment à Targitaos ? Que les coupables de profanation d'un kourgane devront être châtiés ! Cela a été accompli. Mais aussi, que la vengeance s'étend à tous leurs parents, ascendants, compagnons et descendants. Autrement dit, il concerne également cette bâtarde qui a du sang de Khrishpay. Elle est impure.

An-ayanis comprit enfin. Sa nièce, cette Turanduht, était peut-être la fille d'An-thamara, mais si on respectait à la parole et au mot les termes du serment, on devrait la mettre à mort comme issue du renégat. Qu'elle fût innocente, pas même née au moment de l'acte, cela ne rentrait pas en considération, juste le sang qui l'irriguait. Sous cet angle, cela changeait tout.

— J'ajouterai aussi que ta sœur était une *ha-mazan*. Cela veut dire qu'elle a fauté. Rien que cela lui aurait valu infamie éternelle et bannissement. Alors, voilà ce qu'il te faut faire. Tu dois montrer bonne figure dans un premier temps. Et tu convoques un *kuriltay*, ne te le laisses surtout pas imposer comme l'autre fois, avec comme

question centrale la régence à instituer. Tu fais mine de te soumettre par avance à la décision collective. Ce n'est qu'une enfant, tu es son seul oncle et tu es déjà en place, c'est donc toi qu'on confirmera pour continuer à gouverner les tribus réunies, quand bien même le titre théorique lui reviendrait. Et puis, tu assènes l'argument massue, son impureté criminelle et son illégitimité. La chose bien présentée, y compris les chefs les plus rétifs seront obligés de l'exclure. Voilà comment nous éliminerons cette menace, développa Upis.

— Tu es maligne toi. Mais tu oublies la réalité, les forces. À ce qu'il semble, son parti, si on peut parler ainsi, est puissant. Okialis tient l'armée et elle est contre moi. Ce ne sont pas les quelques fidèles de Matiani qui pourront s'opposer si elle marche sur nous. Et dans les hordes, je ne peux compter avec certitude que sur quatre chefs sur douze. Ainsi que sur le grand *anarya*. C'est peu. Au sein de ma propre tribu du Vent, la moitié des clans me bat froid. Et cela ne s'améliore pas.

— Mais tu as pour toi l'arme essentielle. Tu es dépositaire des symboles royaux et de la force fondamentale, le respect des serments jurés. Cela, il faut le reconnaître, tu le dois à ta mère qui a toujours su fédérer les fidélités. Tu peux gagner, mais uniquement si tu restes dans cette continuité. Aucun ne te défiera ouvertement si tu as les coutumes et les serments pour toi.

— Okialis va paraître sous peu, à la tête de l'armée, pleine de butin et de gloire. Elle a la force pour elle.

— La première chose que tu dois faire, c'est un geste de grand seigneur, un acte souverain. Tu vas abandonner aux clans qui ont combattu la part des prises qui doit normalement te revenir. C'est un lourd sacrifice, mais on te louera. Et ainsi, tu pourras décréter la démobilisation des bannières et chacun s'en retournera satisfait avec ses richesses dans sa tribu. Okialis ne pourra alors pas s'y opposer, en attendant le *kuriltay* au printemps.

Turan regardait sa fille s'évertuer à faire rouler un petit chariot en bois sur les dalles inégales de la grande salle. Les roues du jouet tressautaient sur les sournaises aspérités de pierre. Le véhicule partait en tonneau et éjectait ses occupantes, des reproductions miniatures en bronze d'archères visant le ciel. Autour, les frères

cavalières sur leurs montures, portant l'*akinakès*, sagement alignées derrière leur reine aux nattes, la plus belle pièce brillant de son torque au cou et de sa large ceinture d'or à l'ovoïde bombé, faisaient une sévère garde d'honneur. La fillette ne se démontait pas et, obstinément, relevait le char, y remplaçait les guerrières vengeresses de métal et le relançait à l'assaut des méchants, de vulgaires figurines en bois de soldats grimés de noir. Elle pouvait jouer des heures ainsi, jusqu'à ce que la reine soit malencontreusement heurtée et tombe avec son cheval. Elle se mettait alors à pleurer toutes les larmes de son petit corps et réclamer sa maman. Turan avait bien du mal à la consoler, lui expliquant qu'elle était partie en voyage mais reviendrait avec l'été, qu'il lui fallait être un peu patiente.

An-thamara avait été inhumée dans un kourgane dressé à une parasange de Miletos, dans un vallon verdoyant. Six chevaux lui avaient été sacrifiés et chaque *ha-mazan* lui avait offert une part de son butin, scellé dans le tombeau. Par un jour gris d'automne, Okialis avait dirigé la cérémonie et fait prononcer les serments. Turan avait refusé que Turanduht y assiste, craignant de la traumatiser à vie, d'inscrire dans son cerveau la disparition de sa mère. Ils étaient anéantis.

L'armée cimmérienne était repartie vers les hautes plaines phrygiennes et Angora, en un long convoi victorieux et triste, ne laissant à Miletos qu'une compagnie de *ha-mazan* comme garde personnelle à la petite héritière et son père. Turan avait convaincu l'*atabeg* qu'il y aurait danger pour eux à gagner l'*ordu*. À Miletos, ils se trouvaient en sécurité, au milieu d'amis et alliés. Et puis, Turanduht n'avait encore jamais connu la vie au grand air, sous la tente, le nomadisme. Ils y resteraient jusqu'à ce que la situation soit clarifiée et tout péril écarté.

Enfin, il avait révélé à Okialis le rôle trouble d'Upis. La reine de guerre avait senti la révolte et la haine monter en elle, la certitude de la rébellion. Elle était gardienne des serments et des traditions de Themiris, elle se montrerait implacable dans ses dénonciations et châtiments. Elle écorcherait de sa main la traîtresse et An-ayanis

lui-même s'il s'avérait avoir été complice. Le destin et la raison du peuple cimmérien tout entier étaient en jeu. Elle avait une armée puissante et motivée à sa disposition, elle serait la championne de la légitime héritière. Au printemps suivant, Turanduht pourrait enfin paraître et serait reconnue.

Dans la grande maison prêtée par Thargelia, celle-là même où il avait vécu son éphémère bonheur, cette apothéose fatale, Turan somnait dans l'affliction. Chaque objet, chaque pas, chaque froissement d'air le ramenaient à elle. Il n'aurait jamais cru que chacun des instants partagés avec elle eût pu s'insinuer avec autant de netteté et d'éternité. Il n'avait besoin de nul effort pour saisir sa main, sentir sa chaleur, vibrer à son souffle. Et ce n'étaient pas des images, comme on pouvait en voir gravées sur un vase ou même défilant dans la tête à la manière d'une scène visible les yeux fermés, non c'était bien plus, c'étaient ses fibres et son essence imprégnées pour toujours, quelque chose que seuls le Vent et l'Esprit accordaient à de rares mortels. Elle ne le quitterait jamais. Existait-il une steppe de félicité au sortir du kourgane ? Aucun signe tangible de lui ne l'accompagnait, le retrouverait-elle ? Oui, sans doute, en quelque endroit perdu du monde que pourrît son enveloppe de chair et de cicatrices. Le Vent les avait adoptés, ils étaient à jamais ses enfants.

Mais sa voix, sa voix *ha-mazan*, le suppliait de tenir le serment qu'il avait juré, celui de prendre soin de leur fille, de la voir grandir, de l'aimer et lui transmettre les vertus de ses ancêtres, de protéger la vie qui coulait en elle et devrait fleurir encore et encore, jusqu'à la fin des temps. Turanduht était du sang d'un autre, elle serait sienne de son essence, de ses rêves et de leur futur. Et puis, elle ressemblait tant à sa mère, ses cheveux noir corbeau, son visage rond et mat, ses impatiences et son petit regard buté, son incroyable sensibilité.

Outre sa langue natale cimmérienne, Turan commença aussi à lui parler en colche, comme l'avait fait le prince Otar avec ses filles, celui dont l'existence, la parole et le souvenir les avaient tant forgées et qui serait sa référence inconsciente. Il avait trente-trois

ans, elle trois. Qu'Argimpasa et tous les dieux de toutes les contrées lui accordent le temps et la force suffisante pour qu'à son tour elle porte haut le flambeau et l'arc des *ha-mazan* et des femmes sources de tout !

La ceinture royale d'or à l'ovoïde bombé était bien serrée au fond d'un coffre, avec le tétraèdre de Sargon. Mais ces insignes ne seraient rien au regard de ce qu'il lui enseignerait, des valeurs qu'il lui transmettrait. Il ne faillirait pas au serment.

Okialis et l'armée victorieuse atteignirent l'*ordu*, dans la plaine non loin d'Angora, au début de l'hiver, un hiver qui serait doux cette année-là, dans une grande allégresse. Plus d'une centaine de chariots dégorgeant de butin virent s'agglutiner autour tout ce que le camp comptait d'adultes, d'enfants, de vieillards et de chiens. Chacun voulait contempler les pièces pillées admirables, les mines d'or, d'argent et de bronze, les somptueuses armes, les rouleaux de soie du pays des Sères teinte à la pourpre de murex trouvés dans le trésor de Khrishpay, jusqu'aux étonnantes fibules grecques. Les chefs de clan présents supputaient sur la part qui leur reviendrait. Le geste d'An-ayanis proclamant qu'il abandonnait son tribut au profit des combattants fut salué par une acclamation et des hourras tonitruants.

Chacun avait hâte de regagner ses pâturages avant les premières véritables neiges, aussi l'annonce de la démobilisation des bannières fut-elle bien accueillie et l'*ordu* se vida très vite de la majorité de ceux qui avaient fait la campagne de Myrina et de Carie. Le *kuriltay* avait été convoqué pour le printemps.

An-ayanis avait écouté avec peine le récit contant la mort de son jeune frère. Il avait également paru très ému par le sort d'Anthamara et avait manifesté un étonnement non feint en découvrant l'absence de sa nouvelle nièce, ne comprenant pas pourquoi Turan avait voulu la retenir à Miletos. Okialis avait éludé, mais personne n'était dupe. Les regards s'exposaient sans aménité, l'hiver serait suspicieux.

Une seule bannière extérieure s'attardait à l'*ordu* du Vent, celle du Hibou de Prakshis, face aux escadrons de l'Aigle de Matiani. L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux n'obéissait plus qu'à l'*atabeg*. Les *ha-mazan* prirent leurs quartiers dans l'ancienne cité phrygienne.

La nuit était d'un noir d'encre. La porte de la *ger* était bloquée par une barre transversale. Okialis dut la briser à coups d'*akinakès*. À l'intérieur, elle perçut des bruits et des mouvements de personnes surprises. Enfin, le bois céda et elle put s'engouffrer, une torche à la main. Elle la promena de gauche à droite, il n'y avait aucune autre source de lumière. Sur les côtés, dans l'ombre, des coffres et des monceaux de caisses et d'habits étalés ; au sol, de somptueux tapis et fourrures ; au fond, Upis se tenait debout devant sa large couche, ayant réussi malgré la précipitation à enfiler une tunique légère, les traits décomposés.

— Sors d'ici ! hurla-t-elle. Tu n'as pas le droit de pénétrer ainsi dans ma tente ! Sors !

— Y a-t-il quelqu'un d'autre ici ? l'interrogea Okialis en fouillant la *ger* du regard, sa torche allant et venant.

— Sors d'ici ! Immédiatement !

— Je ne vois personne d'autre...

— Et qui voudrais-tu qu'il puisse y avoir, en dehors du roi ? lui cracha avec véhémence Upis.

— Que tu couches avec quelqu'un d'autre, je m'en fiche, cela n'est pas mon affaire. Je ne suis pas là pour ça !

— Sors ! réitéra en hurlant Upis. Ou j'appelle la garde...

— Ta garde ? Elle m'a laissée passer. En tant qu'*atabeg*, j'ai pouvoir de pénétrer dans n'importe quelle tente de l'*ordu*, à tout moment. Sauf celle du monarque.

— Je suis la reine. Je t'ordonne de sortir !

— Tu n'es pas la reine, juste l'épouse d'An-ayanis.

— Ayanis te fera saisir et comparaître pour cet outrage invraisemblable. Tu t'en repentiras !

— On ne peut se repentir que des choses qu'on aurait dû faire et qu'on n'a pas faites, pas de celles que le devoir vous impose.

— Pour la dernière fois, sors d'ici !

— Lorsque tu m’auras montré ton dos ! répliqua Okialis en s’avançant vers elle, son *akinakès* menaçant.

— Quoi ? pâlit Upis.

— Tu m’as bien entendue. Je veux voir le bas de ton dos, tes tatouages. Ne crains rien, nous sommes entre femmes. Et si je me suis trompée, alors tu pourras m’agonir d’injures et de haine.

Upis s’était reculée, bloquée contre sa couche, les poings croisés sur sa poitrine, à la fois farouche et terrorisée. Elle regardait à droite et à gauche, éperdue. Okialis la toisait, un sourire mauvais aux lèvres, la torche dans une main et l’épée dans l’autre. Les deux femmes étaient grandes et blondes, les yeux clairs. La plus jeune apparaissait superbe sous sa tunique transparente, la peau laiteuse. L’aînée, en caftan strict de cuir marron, n’offrait que muscles et traits saillants, une guerrière. Elle était sûre de sa force et de son fait.

Soudain, un bruit derrière, elle se retourna. Le poignard lui entra dans le cœur sans qu’elle pût esquisser le moindre geste de défense. Elle tomba sur les genoux, les yeux écarquillés de surprise, et s’affala. Matiani, nu comme un ver, s’empara de la torche avant qu’elle n’enflamme le tapis et s’éclaira pour retrouver ses habits, derrière un coffre. Upis restait interdite, bouche bée. La situation, le cadavre, son amant qui se sauvait par une brèche camouflée dans la toile de la tente.

Au lendemain matin, l’effervescence était à son comble dans l’*ordu* cimmérien. La reine avait tué d’un coup de poignard l’*atabeg* qui avait pénétré de nuit dans sa *ger*, de façon incompréhensible et en contravention de tous les usages. Elle avait cru à un nervi venu l’assassiner et lorsque l’ombre l’avait frôlée, elle l’avait frappée, par instinct de survie. Elle était effondrée et personne ne pouvait la voir.

Deux jours plus tard, sur la foi d’une indiscretion, Prakshis saisit son arc et son carquois, quitta bien avant l’aube le camp et alla s’embusquer près du chemin où il savait qu’il passerait. Il attendit toute la journée. Quand Matiani apparut, cuirassé de bronze, trottant

droit sur son étalon bai, il prit l'une de ses flèches à pointe de fer et visa soigneusement. Le trait atteignit l'assassin en plein front. On le reconnut et on se lança à sa poursuite, mais sa fidèle pouliche volait dans les herbes au souffle de ses mots susurrés. On ne le rattrapa pas.

Une terrible vendetta s'enclencha. Les tribus de l'Aigle et du Hibou se vengèrent à tour de rôle, dans une traque impitoyable et sans fin. Chacune dut se réfugier dans son territoire respectif, mais les deux se jouxtant, les incursions mutuelles furent effroyables, on ne compta plus les victimes.

Au printemps, le *kuriltay* ne se tint pas, aucun des chefs ne voulant prendre parti dans la guerre fratricide. Le corps des *ha-mazan*, privé de son *atabeg* et ses capitaines ayant refusé de prêter serment à An-ayanis, fut dissous. Presque toutes les vierges guerrières abandonnèrent l'*ordu* et la glorieuse tribu du Vent, celle qui de la légendaire Tomiris jusqu'à l'illustre Themiris avait incarné l'unité et la force cimmériennes.

À Miletos, la nouvelle ne surprit pas Turan, il l'avait imaginée.

Turanduht l'avait complètement adopté. Sa maman lui manquait, mais elle le croyait lorsqu'il lui disait qu'elle allait revenir avec la chaleur de l'été. Il était né Colche, d'un peuple sédentaire et civilisé ; il avait croisé le chemin des Cimmériens, ces redoutables nomades barbares aux mœurs matriarcales archaïques. Et voilà qu'il lui appartenait, à lui l'étranger que ces femmes avaient si bien ensorcelé, de préserver et transmettre leurs valeurs et leur vision du monde, quand leurs propres enfants s'entretuaient et se suicidaient en vengeances inexpiables ! Turanduht ne serait pas longtemps en sécurité à Miletos. Déjà, le tyran lydien Gygès profitait de la confusion générale pour agresser les cités ioniennes et tenter de les soumettre.

Turan dit adieu à Thargelia en pleurs et embarqua sur une pentecontère avec sa fille et les quelques *ha-mazan* orphelines qui

assureraient sa garde jusqu'à la mort. Avec cinq autres navires puissamment armés, les Milésiens lançaient leur première véritable expédition de colonisation vers la Mer Sombre, pour y fonder des comptoirs selon le vaste plan conçu sous les auspices du traité accordé par la grande Themiris.

Turanduht adorait courir au milieu des rameurs et des bancs, avec un étonnant pied marin. Elle se cachait dans les cordages, jusque dans les ballots. Turan passait son temps à la chercher, inquiet dès qu'elle échappait à ses yeux. Il lui montrait le rivage, lui racontait tel lieu, telle aventure. Elle ne comprenait pas grand-chose, mais s'abandonnait au charme de sa voix, de ses mots qui voltigeaient d'une langue à une autre.

Un fort coup de vent les obligea à se réfugier dans la baie de Myrina. La vue de la citadelle, en partie démantelée, fit affluer les souvenirs. Khrishpay le renégat lui enjoignait de prendre soin de Tamara et sa fille pour les délivrer. Il n'avait pas su la protéger de sa folie. Il portait malheur. Turanduht vint se blottir dans ses bras. « C'est là qu'habite le méchant ! Papa, j'ai peur ! » dit-elle en fondant en larmes. « Les méchants sont tous morts, ne t'inquiète pas », dut-il lui mentir.

Au passage du Bosphore de Thrace, les navires firent escale dans la petite baie profonde et bien abritée en forme de corne, au pied de la colline de Waltadava. Turan avec sa fille sur les épaules et les *ha-mazan* la gravirent jusqu'au kourgane de Themiris. « Ici habite ta grand-mère, une femme merveilleuse, un jour elle reviendra elle aussi sur son cheval, toute dorée et de rouge vêtue », lui glissa-t-il à l'oreille. Et puis, tous de répéter haut et fort les paroles rituelles d'un serment que le Vent mugissant de colère emporterait au loin.

Quelques semaines plus tard, les navires grecs passaient au large de Sinopis. Le promontoire les appelait, mais ils n'y firent pas relâche, par sécurité. Le premier comptoir milésien serait implanté plus à l'est, en pleine région khalde. La grande pentecontère poursuivit son périple.

Lorsqu'apparut en arrière-plan au loin la formidable chaîne montagneuse du Caucase, Turan sut qu'ils étaient enfin arrivés en Colchide, son pays natal. L'odieux roi Mefistsuli avait été déposé par une intrigue de palais, au profit du conseiller Mokavshire. Celui-ci accueillit à bras ouverts son ami d'enfance Maltvai, dont la réputation nouvelle était parvenue jusqu'à lui. Il les installa, lui et sa petite troupe, dans une vaste propriété aux abords de Kutaia.

Là, sous le climat édénique de cette contrée bénie des divinités, au milieu des vergers et des vignes plantureuses, Turanduht grandit, espérant chaque été voir surgir sa mère sur un cheval, de retour de son interminable voyage.

ÉPILOGUE

Au-delà de la légende

L'aventure cimmérienne devait durer encore plus d'un demi-siècle avant de se perdre dans les sables mouvants et le brouhaha de l'histoire. Sur les vastes et riches horizons de ce qui avait été autrefois la Phrygie, les tribus venues de la steppe firent paître leurs troupeaux innombrables, laissant tomber leur joug sur les populations sédentaires. Leurs tentes de feutre et les immenses *ordu* devinrent des éléments familiers du paysage. Quant aux peuples voisins, instruits du désastre et des ruines de l'invasion initiale, ils se gardèrent bien de tenter de profiter des querelles internes et de la surprenante délitescence qui suivit la mort de leur reine amazone.

Le roi An-ayanis, souverain faible et mal considéré, se contenta de vivre sur les trésors amassés et les tributs extorqués aux sédentaires. Abandonnant plus ou moins leurs mœurs nomades, il installa les siens dans l'ancienne forteresse de Dorylaion, dont les palais et constructions n'avaient pas été détruits, et laissa s'effriter les traditions proprement cimmériennes au profit de la culture et des croyances locales. Ainsi vit-on par exemple renaître le culte de Cybèle. L'interdit pesant sur ses temples et ses prêtres fut levé, au moins dans les territoires centraux, ce qui avait été le cœur du royaume de Midas. La cité maudite de Pessinous commença à se repeupler et le monarque s'y rendit à plusieurs reprises, en grande pompe, et s'y fit recevoir auprès de l'oracle. Quelques décennies de coexistence apaisée et de gouvernement pacifique auraient fini par fusionner les composantes, le vieux fond phrygien et hittite absorbant la puissante vague nomade en une civilisation nouvelle et originale.

Mais An-ayanis ne régna qu'une quinzaine d'années, terrassé par les excès de chair et de table et la sédentarité. Sous l'autorité

tyrannique de la reine Upis, leur fils unique Lugdamis fut reconnu comme successeur par le *kuriltay* cimmérien. Élevé sous les auspices exclusifs de sa mère, peu auraient imaginé le brutal retournement qu'il allait impulser.

Au départ cavalier et combattant médiocre, amateur de luxe et habitué à être entouré de façon servile, rien ne le prédisposait au destin et à la réputation terrible qu'il allait se forger. Enfant dissimulé et violent, sa personnalité profonde et atavique allait bientôt se révéler. Sa première décision personnelle fut de visiter une à une les douze tribus cimmériennes, geste original et apprécié.

Son choc, il le recevra au Themis-kura, au sein de la grande horde de l'Ours, dirigée autrefois par Arta-vashtay. Il y découvrira le mode de vie de ses ancêtres, le vrai nomadisme, le respect sourcilieux des traditions et des serments. L'institution des *ha-mazan* avait été supprimée après la révolte d'Okialis, le privant de connaître et côtoyer les fameuses guerrières, cette élite féminine que racontaient les vieux et les récits. Mais si les *ha-mazan* avaient été dissoutes en tant que corps royal et dispersées, deux tribus, celle de l'Ours et celle du Hibou, les avaient accueillies et maintenues, sur des bases plus restreintes, avec leur recrutement annuel.

L'impétueux Lugdamis fut subjugué par ces femmes, nullement impressionnées par son titre et sa personnalité. Et lorsqu'il s'avisa de vouloir sous sa tente en violenter une qu'il trouvait à son goût, il se retrouva avec un poignard sur la gorge. Il ne devait jamais oublier ce moment, cet instant où une vie peut bêtement basculer. Ni surtout, l'insulte vomie, le mépris craché de n'être que le fils d'une traînée et d'un cocu. Les langues se délièrent et il en fut effaré.

De retour à Dorylaion, il pénétra armé dans la chambre de sa mère. Sous la menace elle dû se dévêtir, et là, il découvrit le *tamga* de Khrishpay, la marque infâme. Il était le premier à le voir depuis que le renégat le lui avait fait tatouer, presque vingt ans auparavant. Upis était en larmes et geignait : « Mais c'est pour toi, pour toi seul que j'ai tant souffert, pour que tu puisses naître et vivre ! » Son fils

ne l'écouta pas, se ferma à tout sentiment, se complut dans l'illusion d'un monde aux lois vertueuses trahi et la fit écorcher vive au vu et à l'édification de tous.

Le retour aux sources, aux pures valeurs cimmériennes, fut brutal. Au printemps de l'an -656, le *kuriltay* décida du bout des lèvres la formation d'une armée de quatre bannières, sous le commandement de Prakshis, convaincu des intentions sincères de Lugdamis. Celle-ci s'attaqua à la Lydie de Gygès. En raison de la faiblesse des forces engagées, les succès furent limités, mais renouaient avec le vivifiant passé. Le jeune roi combattit en tête des troupes et s'y fit respecter par son courage et son intrépidité. On commença à le considérer différemment, à le comparer à son oncle, le regretté An-kayashtra mort trop tôt et qui avait laissé un souvenir ému. Il vivait au milieu des soldats, partageait les bivouacs sommaires, faisait des progrès au tir à l'arc et au maniement de l'*akinakès*, devenait un vrai cavalier.

L'année suivante, les effectifs mobilisés furent supérieurs et les incursions plus profondes. Le tyran lydien avait renforcé ses défenses et fait appel à des mercenaires. On vit ainsi apparaître les premiers Scythes en Asie. L'écho des formidables victoires de Themiris était parvenu jusque dans la steppe et Ishpakay, le vieux roi scythe qui avait occupé entre-temps l'ancien territoire cimmérien et ses kourganes, avait compris le basculement en cours. À son tour, il avait lancé ses guerriers sur les chemins du sud et de ses riches civilisations et cités. Son fils Bartatua, appelé à un destin marquant, guerroyait désormais du côté du Manna, de l'Urartu et des marges assyriennes, n'hésitant pas à mettre à l'occasion son épée au service des uns et des autres, semant le chaos et la désolation. En Lydie les combats furent âpres, les pillages systématiques. Cela se reproduisit chaque année.

En -652, Lugdamis obtint enfin l'accord de toutes les hordes et put engager vingt bannières, dont les *ha-mazan* du Themis-kura, une force jamais réunie depuis l'époque de Themiris et la grande migration. Gygès avait réussi à monter une coalition défensive avec quelques-unes des cités grecques de la côte, Efesos notamment. La

guerre fut terrible.

Pas un village, pas un bourg ne fut épargné. Sardis, la capitale lydienne, fut dévastée, seule sa citadelle résista. Gygès fut tué au combat. Des milliers d'habitants furent réduits en esclavage et les butins s'entassèrent sur des centaines de chariots. Les autres principales cités, Tyrrha et Magnesia, furent détruites de fond en comble. De même pour l'orgueilleuse Efesos l'ionienne, en dépit du sacrifice héroïque de ses *courètes*, massacrés jusqu'au dernier. Son grand temple fut razzidé et incendié.

À son emplacement, Lugdamis obligea les Éphésiens à en rebâtir un nouveau, un périptère avec deux rangées de trois colonnes au centre d'un temenos. En expiation de son matricide, il y fit placer une statue d'Upis. Le sanctuaire fut dédié à sa grand-mère Themiris et ses vierges *ha-mazan* et consacré aux divinités féminines du panthéon cimmérien. Plus tard, les Ioniens l'assimileraient avec leur déesse chasserresse Artemis, devenant au fil des reconstructions l'incomparable Artemision, l'une des sept merveilles du monde, tandis que les aèdes répandraient aux quatre coins de l'univers grec la légende des Amazones et de leurs reines aux yeux clairs.

Les années suivantes, invariablement, les campagnes dévastatrices se succédèrent. La Lydie était exsangue, mais Ardys l'habile fils de Gygès se relevait à chaque fois. La Carie et la Pisidie constituaient également des cibles récurrentes, ravagées chaque automne. Les cités grecques d'Ionie préféraient elles s'acquitter d'énormes tributs pour ne pas voir les cavaliers en feutre et bonnet pointu les razzier. Seuls la métropole de Miletos et ses comptoirs étaient épargnés, en vertu d'un traité ancien scrupuleusement respecté. La confédération lycienne de Sarpedon, qui cultivait le souvenir d'Okialis, resta aussi en bons termes avec les Cimmériens. Lugdamis n'attaqua jamais non plus l'Urartu, tant qu'il fut gouverné par Rusa, un souverain fidèle à ses engagements, alors même que celui-ci se défendait pied à pied contre les incursions scythes et mèdes qui s'insinuaient chaque année plus

profondes dans ses terres et déstabilisaient son royaume. Lugdamis envoya à plusieurs reprises des bannières pour le secourir.

L'année -644 vit le premier revers cimmérien. L'*atabeg* Prakshis fut tué dans une escarmouche et son successeur se révéla être un incapable. Ardys de Lydie réussit à attirer l'armée nomade sur un terrain défavorable et la mit en déroute, au cours de laquelle Lugdamis chuta de sa monture et se fracassa le crâne. On emporta son corps qui fut inhumé dans un grand kourgane, à l'endroit qu'il s'était choisi, près de Mazaka au pied de l'étincelant et majestueux volcan de l'Argaios. Avec six chevaux royaux et à son cou le tétraèdre bleu, rouge et blanc d'Anaion, celui de ses ancêtres mythiques. Cette défaite marqua un nouveau tournant.

L'héritier, Sandakshatra, était un enfant. Sous la régence de sa famille maternelle et d'un *kuriltay* moins belliqueux, les raids guerriers et pillards s'espacèrent, sans toutefois cesser, pendant encore une bonne vingtaine d'années, tournés pour l'essentiel vers les régions bordières d'Assyrie, le Tabal et le Kummuhu.

À partir de là, les sources assyriennes contemporaines et grecques postérieures, perdent trace de l'existence des Cimmériens. On postule qu'ils se sont fondus au sein de la vaste nébuleuse de peuples nomades, Scythes, Saces, Massagètes et Mèdes principalement, qui portaient des coups terribles aux vieux royaumes et civilisations du Croissant fertile et de ses marges. L'empire assyrien de Ninive devait s'écrouler en -612. L'Urartu survivrait davantage, réfugié dans ses montagnes, matrice de la future Arménie, cette fusion d'un fond khalde et d'une élite guerrière d'émergence obscure, mais à forts indices Mushki, ce peuple de paysans-soldats apparentés aux Phrygiens et installés à l'époque de Midas au Tegarama et que les Cimmériens avaient contraints à fuir vers l'est.

Les invasions des steppes, telles des vagues irrésistibles, ne cesseront dès lors de déferler et bousculer pendant deux millénaires toute l'Eurasie.

ΔΔΔΔ

ANNEXES

Les personnages du roman

Anaion	Pélasge, époux légendaire de Tomiris (<i>cf. Les Tétraèdres</i>)
An-ayanis	Kimiri, fils de Themiris et Otar, souverain des Cimmériens
An-kayashtra	Kimiri, fils cadet de Themiris et Otar, guerrier
An-thamara	Kimiri, fille de Themiris et Otar, <i>ha-mazan</i>
An-tiushpa ****	Kimiri, fille aînée de Themiris et Otar, <i>atabeg</i> des <i>ha-mazan</i>
Arpo-kshaya **	Kimiri, chef de la bannière du Loup
Arselis *	Tyran de Mylasa en Carie
Arta-vashtay	Kimiri, chef de la tribu de l'Ours
Assarhaddon *	Souverain d'Assyrie, petit-fils de Sargon
Axiokos **	Grec, marchand et oligarque de Miletos
Barkida ***	Kimiri, <i>ha-mazan</i>
Dymas ***	Phrygien, fils de Mygdoon, gouverneur de Dorylaion
Gordias *	Souverain de Phrygie, père de Midas
Gygès *	Tyran de Lydie
Harmotaya ***	Kimiri, fille de Panti-aris, <i>ha-mazan</i>
Hekataios **	Grec de Miletos, capitaine-pirate
Homère l'Aveugle *	Grec de Khios, aède
Ishpakay *	Souverain des Scythes
Ketiltavadi	Souverain de Colchide
Khosrava **	Kimiri, maître des lamentations
Khrishpay	Kimiri, maître du Themis-kura, renégat
Lampeto ***	Souveraine des Cimmériens, fille de Lusipis
Lugdamis *	Souverain des Cimmériens, fils d'An-ayanis et Upis
Lusipis ***	Souveraine des Cimmériens, mère de Lampeto et Marpeshya
Marpeshya ***	Souveraine des Cimmériens, fille de Lusipis, mère de Sinopis et Themiris
Maryandinos **	Thrace, chef du peuple des Bithyni
Matiani	Kimiri, chef de la bannière de l'Aigle
Mefistsuli	Souverain de Colchide, fils de Ketiltavadi
Ménès **	Phrygien, musicien de Midas
Meotsnebe	Colche, fille du roi Ketiltavadi
Metskhvare	Khalde, berger
Midas (Midas III) *	Souverain de Phrygie, fils de Gordias
Molpadia ***	Kimiri, <i>ha-mazan</i>
Mygdoon ***	Phrygien, frère de Midas, chef des armées
Ninurta **	Assyrien, ambassadeur en Phrygie
Okialis ***	Kimiri, <i>atabeg</i> des <i>ha-mazan</i>
Otar	Colche, époux de Themiris
Panti-aris ***	Kimiri, chef de la bannière du Renard

Pessinae	Phrygienne, fille de Midas, épouse de Khrishpay
Prakshis	Kimiri, chef de la bannière du Hibou
Rusa (Rusa II) *	Souverain d'Urartu, fils d'Argishti
Sargon (Sargon II) *	Souverain d'Assyrie
Sarpedon **	Chef de la confédération des cités lyciennes
Senjuk	Kimiri, chef de la bannière du Léopard
Sinopis ***	Kimiri, fille de Marpeshya, <i>atabeg</i> des <i>ha-mazan</i>
Tekmesas **	Fils de Khrishpay et Pessinae
Thamar *	Souveraine médiévale de Géorgie
Thargelia **	Grecque, fille d'Axiokos de Miletos, hétaïre
Themiris (Themiris VIII, Panti-shilaya) ****	Souveraine des Kimiri, fille de Marpeshya, épouse d'Otar
Tomiris **	Souveraine légendaire des Ma-sakata, ancêtre des Kimiri (cf. <i>Les Tétraèdres</i>)
Turan (Maltvai)	Colche, aventurier voyageur
Turanduht ****	Kimiri, fille d'An-thamara et Turan, héritière des Cimmériens
Upis **	Kimiri, fille de Vishtaspa, épouse d'An-ayanis
Vishtaspa	Kimiri, grand conseiller de Themiris
Yervand **	Urtéen, gouverneur de Menuashe

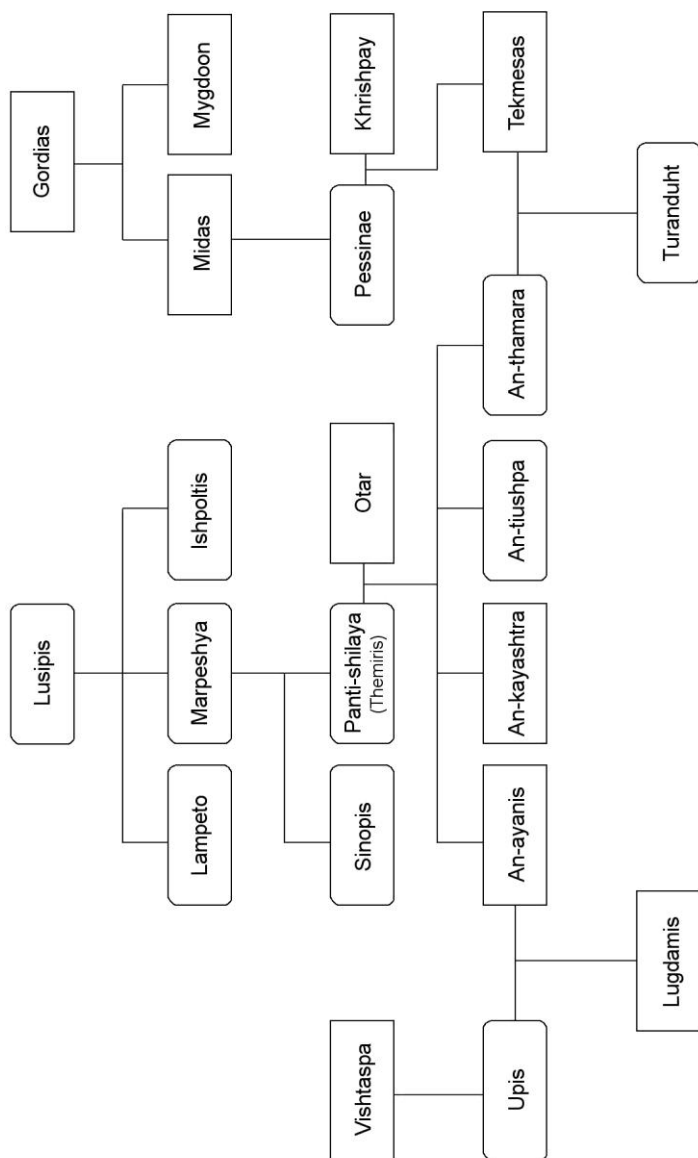
* personnage historique attesté

** nom historique détourné

*** personnage mythologique réinterprété

**** lecteur, trouve par toi-même ;-)

Généalogie de Turanduh



LE SERMENT À TARGITAOS

Les récits antiques et mythologiques ont bercé et écrit la civilisation depuis des millénaires. Belles histoires, aventures épiques, héros prométhéens, sublimations et transgressions en tout genre. Génie des hommes, qui n'a pas vibré aux exploits de héros de ces temps reculés, n'a pas tremblé en entendant conter le destin des victimes de dieux sournois ou de tyrans ?

Les mythes survivent même lorsqu'on a démontré, preuves multiples et raison à l'appui, que ce ne sont... que des mythes, de jolies histoires affabulées en ces temps anciens par quelques géniaux médiateurs et aèdes. Et pourtant, la mythologie a bien plus de fondements que n'importe quelle religion abstraite, justement parce que ses récits n'ont fait que magnifier et recycler des bouts d'histoires rapportés des confins du monde, que mettre en scène des aventures plus étonnantes les unes que les autres, que prolonger des vies exceptionnelles. Les vérités recélées par les fictions antiques sont stupéfiantes.

Aux âges encore obscurs du VIII^{ème} siècle avant JC, s'enclenche autour de la Mer Noire un formidable maelström : Themiris, An-tiushpa, Khrishpay, Midas, Turan sont des noms que vous aurez du mal à oublier. Une transgression incroyable engendre l'Histoire et le choc de deux civilisations aux valeurs radicalement opposées ! Déjà l'or subjuguait et corrompait les âmes ; déjà les hommes n'avaient de cesse de soumettre les femmes à leur pouvoir ; le Vent nomade des kourganes ne pouvait se résoudre aux mensonges des cités orgueilleuses et des rois tyrans.

Choc de deux mondes, de deux conceptions du monde, de deux espaces-temps qui ne peuvent fusionner, le Serment à Targitaos restitue l'aventure épique de ces temps obscurs. Entre amazones vierges et noirs cavaliers, visionnaires retors et soudards loyaux, héros sans vertu et victimes expiatoires, découvrez l'incroyable foisonnement de personnages qui ne cessent de croire en quelque chose qui les dépasse... au destin, le fatum.

Yurani Andergan est un auteur francophone, puisant son inspiration dans son observation du monde et ses passions pour la géographie, l'histoire, l'ethnologie, les langues, la linguistique et les sciences humaines en général. Esprit éclectique, grand connaisseur du monde et lecteur assidu depuis l'enfance de récits d'aventure et de fictions ancrées dans les réalités terrestres, il s'intéresse à l'aventure humaine dans ses dimensions collectives, traversant l'épaisseur du temps et à la recherche de perpétuels équilibres avec son environnement fragile.



ISBN 978-2-9536310-3-6

